This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08169316 4

HHY

Sobreviel

Sorrevista
HHY

VOYAGES
AU PÉROU.

I.

Avis au libraire
et la traduction du
supplément allemand
depuis la page 70 du 2e
volume sont de Mr Eyri

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque imp
riale. Tous ceux qui ne seront pas signés par moi, seront saisis.

On trouve chez le même Libraire :

VOYAGES DANS L'AMERIQUE MÉRIDIONALE, par Don Félix DE AZAR commissaire et commandant des limites espagnoles dans le Paraguay, dep 1781 jusqu'en 1801 ; contenant la description géographique, politique et civile Paraguay et de la rivière de La Plata ; l'histoire de la découverte et de la conqu de ces contrées ; des détails nombreux sur leur histoire naturelle, et sur les peupl sauvages qui les habitent ; le récit des moyens employés par les Jésuites po réduire et assujétir les indigènes, etc. Publiés d'après les manuscrits de l'aute avec une notice sur sa vie et ses écrits, par C. A. WALCKENAER ; enrichis de no par G. CUVIER, secrétaire perpétuel de la classe des sciences physiques de l'I titut, etc. ; suivis de l'histoire naturelle des Oiseaux du Paraguay et de La Plat par le même auteur, traduite et augmentée d'un grand nombre de notes, p M. SONNINI, d'après l'original espagnol imprimé à Madrid.—Quatre vol. in- de 1900 pages, sur pap. fin d'Angoulême, accompagnés d'un bel Atlas i folio de 25 planches, représentant la vue du port et de la ville de Buenos-Ayre des ports de Montevideo et Maldonado, du plan de la ville de l'Assomption, la carte générale du Paraguay, de plusieurs planches d'oiseaux et quadrupèd dessinés d'après nature, etc. etc. ; prix, 42 f

Le même, papier vélin superfin, 84 f

Il a été tiré quelques exemplaires où les oiseaux et quadrupèdes sont coloriés d'apr nature, 130 f

Le même, cartonné par Bradel, avec les étiquettes en or, 140 f

VOYAGE dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, par La Condamine ; 1 vo grand in-8°, fig. et cartes 5 f

VOYAGES
AU PÉROU,

FAITS DANS LES ANNÉES 1791 À 1794,

PAR LES PP. MANUEL SOBREVIELA,
ET NARCISSO Y BARCELO;

Précédés d'un Tableau de l'état actuel de ce pays, sous les rapports de la géographie, de la topographie, de la minéralogie, du commerce, de la littérature et des arts, des mœurs et coutumes de ses habitans de toutes les classes;

PUBLIÉS À LONDRES EN 1805, PAR JOHN SKINNER,
D'APRÈS L'ORIGINAL ESPAGNOL;

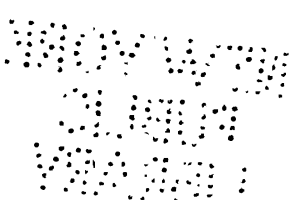
TRADUITS PAR P. F. HENRY;

Ornés d'un atlas de 12 planches coloriées et d'une belle carte du Pérou, dressée d'après LACRUZ et les documens les plus nouveaux, par P. LAPIE, ingénieur-géographe.

TOME PREMIER.

MAYOR LIBRARY
NEW-YORK.

PARIS,
J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DU PONT DE LODI, N° 3, PRÈS LE PONT-NEUF.
1809.



AVIS DU LIBRAIRE.

Le Pérou est à plusieurs égards l'un des pays les plus remarquables et les plus intéressans du globe, et cependant il n'a pas jusqu'à présent été suffisamment connu ni même exploré, puisqu'il contient de vastes régions ignorées encore d'une partie de ses habitans.

Ce royaume mérite de fixer l'attention sous le rapport historique. Longtemps avant la découverte de l'Amérique, il avait un régime politique fixe, une religion et un degré remarquable de civilisation. L'histoire des Incas, ses anciens souverains, est pourtant enveloppée de ténèbres épaisses qu'a redoublées la conquête des Espagnols. Cet événement lui-même n'offre qu'un tableau aussi obscur que repoussant. La seule soif de l'or anima les conquérans.

Au nom d'une religion de paix et d'amour, ils subjuguèrent, dépouillèrent et massacrèrent un peuple paisible. Leur fanatisme féroce étendit la destruction jusque sur les objets inanimés. Presque tous les monumens qui pouvaient servir à nous éclairer ont péri ; et l'effroi causé par le despotisme des ravisseurs a fait taire les traditions, et il est bien douteux que jamais cette double perte puisse être réparée.

L'intérêt que le Pérou offre au naturaliste n'est pas moins puissant. Le climat, le sol, les productions, tout y présente à ses recherches le champ le plus vaste. C'est là sur-tout qu'un monde nouveau se présente aux yeux de l'observateur européen. Les montagnes, les plus hautes du globe, y donnent naissance à des fleuves dont la masse d'eau surpasse de beaucoup celle des fleuves de l'ancien continent. Les plai-

nes les plus agréables, les vallées les plus fertiles y succèdent continuellement à des déserts affreux, à des abîmes horribles. La nature a accumulé dans les entrailles de la terre les métaux les plus riches, et répandu sur sa surface les végétaux les plus précieux, pour la conservation et le rétablissement de la santé des hommes.

Enfin, l'habitant primitif de ces contrées offre au moraliste observateur un objet aussi remarquable. Soumis jadis à des souverains de sa nation, il formait un peuple indépendant qui, en supposant même de l'exagération dans les récits des premiers historiens espagnols, s'était déjà affranchi du degré de grossièreté propre au sauvage, et avait fait des progrès marquans dans la civilisation. Aujourd'hui, avec son indépendance, il a perdu même son nom, et n'est plus désigné que sous la déno-

mination générale d'*Indien*. Mêlé en grande partie avec ses conquérans, il a vu s'effacer tout ce qui formait son caractère distinctif, et végète soumis à une sorte d'esclavage qui l'a dégradé et fait réellement dégénérer. Nous manquons encore de matériaux nécessaires pour former de ce peuple et de tout ce qui le distingue, un tableau fidèle et satisfaisant.

Quant à l'importance politique du Pérou, il est difficile de la révoquer en doute. On sait combien sa découverte a contribué puissamment au changement prodigieux de mœurs qui s'est opéré en Europe depuis le seizième siècle; quelle immense quantité de métaux précieux il fournit, et quelle est par conséquent son influence sur le commerce du monde entier.

N'est-il donc pas surprenant que depuis près de trois siècles qu'un pays

si curieux a été découvert et conquis par les Européens, et qu'il est resté en leur possession, il soit encore si peu connu, quoique des voyageurs instruits l'aient parcouru de temps à autre. Il nous manque des détails sur une infinité de points intéressans; car, à l'exception des auteurs du temps de la conquête et des académiciens français qui visitèrent le Pérou dans le milieu du dix-huitième siècle, les renseignemens obtenus sur ce pays jadis si avancé vers la civilisation, se réduisent à peu de chose. L'ouvrage dont nous publions la traduction remplira quelques lacunes, et fera plus vivement regretter tout ce que l'on n'y trouvera pas, surtout ce qui concerne l'histoire naturelle.

Cet ouvrage n'est point le produit des observations d'un voyageur européen. Il a été composé au Pérou, et publié dans la capitale de cet empire,

depuis le mois de janvier 1791, jusqu'en 1794. Il parut deux fois par semaine un numéro d'un journal ou recueil périodique intitulé : *Mercurio peruano*, le Mercure péruvien ; chacun de ces numéros comprenait deux feuilles in-8° d'impression, et les numéros réunis de quatre mois formaient un volume. Les six premiers volumes portaient en tête le nom du rédacteur *don Jacinto Calero y Moreira ;* mais ce savant ayant quitté Lima pour aller à Buenos-Ayres, les quatre derniers volumes ont paru sous le nom de la Société académique de Lima ; et les auteurs des divers mémoires, qui ne s'étaient pas nommés dans les volumes précédens, se sont fait connaître dans les derniers.

Les quatre premiers volumes, ou seize numéros de cet ouvrage, se trouvaient à bord du navire le *St.-Iago*

qui, dans sa traversée du Callao à Cadix, fut pris par un corsaire anglais. Ils tombèrent entre les mains de M. Skinner, qui fit paraître, dans différens numéros du *monthly magazine* de 1797 et 1798, quelques mémoires extraits de ce recueil.

Beaucoup de personnes en Angleterre regardèrent ces mémoires comme un produit de l'imagination de l'éditeur anglais; elles ne croyaient pas que dans la capitale du Pérou il pût exister une société de savans animés d'un zèle vraiment patriotique, et doués de connaissances et de lumières. Elles n'en furent persuadées que lorsque M. Skinner leur eut montré l'ouvrage original.

Cependant M. Skinner reconnaissant le mérite des matériaux qu'il avait entre les mains, en distribua les différens articles par ordre de matières, et y ajouta quelques renseignemens qui

lui avaient été fournis par un savant espagnol, M. de Vargas, qui demeure en Angleterre.

L'ouvrage de M. Skinner parut en 1805, sous le titre de *The present state of Peru*, etc. 1 vol. in-4°, et obtint un très-grand succès.

Les éditeurs des *Annales* ou *Ephémérides géographiques* de Weimar, toujours attentifs à faire passer dans la langue de leur pays les livres intéressans qui paraissent chez l'étranger, publièrent en un volume la traduction de l'ouvrage anglais, et annoncèrent en même temps qu'ayant, grâce à la complaisance et à la libéralité de leur célèbre compatriote M. le baron Alexandre de Humboldt, obtenu un exemplaire complet du *mercure péruvien*, ils pouvaient promettre aux amateurs de la géographie, de les faire jouir, dans un second volume, du

contenu des six derniers volumes dont M. Skinner n'avait pas eu connaissance. Nous avons dans notre traduction joint le travail de l'auteur allemand à celui de l'auteur anglais; il commence à la page 70 de notre second volume. On ne lira pas sans intérêt les morceaux qu'il contient, et on regrettera de n'y pas trouver des notices également détaillées sur toutes les provinces du Pérou. Il en est quelques-unes sur lesquelles l'original espagnol ne renferme absolument rien.

Les traducteurs allemands n'ont pas inséré dans leur second volume tout ce qui est dans l'original; mais ils ont donné tout ce qui concerne la géographie du Pérou.

Nous savons que quelques journaux anglais ont traité l'ouvrage de M. Skinner peu favorablement; un d'eux l'a même appelé *a dull volume*. Mais on

peut opposer à l'opinion des folliculaires britanniques celle de M. de Humboldt. Ce voyageur instruit et infatigable, à qui l'histoire naturelle, la géographie et les sciences en général ont tant d'obligations, est certainement le juge le plus compétent dans une question relative au mérite d'un livre sur le Pérou. Voici comme il s'exprime dans une lettre qu'il écrivait de Berlin, le 14 juin 1806, à M. Bertuch de Weimar : « La description du Pérou par Skinner « n'est pas mauvaise. Je l'ai parcourue. « C'est seulement dommage que l'au- « teur n'ait pas eu en main la collection « complète du Mercure péruvien, dont « je connais douze volumes, et qu'il « ait laissé de côté plusieurs morceaux « intéressans ».

Ajoutons au témoignage de ce savant, celui de M. Malte-Brun : ce géographe a regardé les mé-

moires sur le Pérou comme dignes de l'attention du public, et en a inséré divers morceaux dans ses *Annales des voyages*[1], recueil dont le succès prouve qu'un ouvrage bien fait est sûr d'être accueilli; et que, quoi qu'on en dise, le goût des choses utiles n'est pas étranger parmi nous.

On a donc cru rendre service au public, en le mettant à même d'accroître ses connaissances sur l'ancien royaume des Incas; mais il restera encore beaucoup à désirer sur un sujet si propre à exciter la curiosité. Elle ne pourra être satisfaite que lorsque M. de Humboldt aura publié la relation historique de son voyage, que l'Europe attend avec tant d'impatience. Quoiqu'il n'ait pas poussé ses courses dans le Pérou, au delà de

[1] *Voyez* tom. 1 de la première année, pag. 89; tom. 3, pag. 1, et tom. 4, pag. 289. Nous avons puisé, dans le premier article, quelques renseignemens insérés dans cet avertissement.

Lima, vers le sud, son ardeur pour la science et son activité ingénieuse lui auront fait acquérir dans cette capitale des matériaux précieux qui compléteront nos connaissances.

L'on ne s'est pas astreint à traduire avec une exactitude rigoureuse. On a quelquefois élagué ce qui a paru trop minutieux et peu intéressant. Peut-être même les lecteurs trouveront-ils que l'on n'a pas toujours assez usé de cette liberté; mais on a craint de faire perdre à l'ouvrage sa physionomie originale, et l'on s'est borné à retrancher ce qui était évidemment superflu[1].

[1] L'éditeur de cet ouvrage a consulté l'*Almanach des voyages* de M. A. W. Zimmermann, pour l'année 1807, où il donne une description du Pérou; il y a puisé quelques notes, ainsi que dans les voyages de don Ulloa.

VOYAGES
AU PÉROU.

TABLEAU DE L'ÉTAT ACTUEL DU PÉROU.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations sur les auteurs qui ont traité du Pérou. — Etendue actuelle de ce royaume. — Configuration et aspect du pays. — Différentes classes d'habitans. — Considérations générales sur le commerce, sur les manufactures, les mines, la navigation, la pêche, l'agriculture, et l'histoire naturelle du Pérou. — Qualités morales des Péruviens espagnols.

Les ouvrages des écrivains étrangers qui ont entrepris de décrire le Pérou, sont en grande partie remplis de fictions et d'absurdités; et les plus anciens d'entre les auteurs espagnols qui ont parlé de ce pays, ne se sont guère occupés que de leurs propres aventures, ou n'ont fait entrer dans leurs histoires et leurs annales, que le récit des faits transmis par la tradition. De ce nombre sont Garcilasso, Herréra, Zarate, Gil Gonzalès, etc. Ceux qui

les ont suivis, les ont imités. Il ne faut en excepter qu'Ulloa, qui, dans la relation de son voyage dans l'Amérique méridionale, a parlé des mœurs et des coutumes des habitans. Cet auteur est, parmi les écrivains espagnols, le premier qui, dans sa description de cette grande partie du nouveau monde, ait pris un essor élevé, et ait considéré l'homme sous les rapports physiques et moraux.

C'est de ces matériaux épars et des renseignemens peu certains, soumis par quelques voyageurs qui n'ont examiné le pays qu'en courant, que se sont composés toutes les histoires, toutes les cartes, tous les traités géographiques du Pérou, qu'on a publiés sur les bords de la Seine et sur ceux de la Tamise. L'esprit de système, les préjugés nationaux, l'ignorance et le caprice, ont tellement influé sur ces productions, qu'elles semblent ne plus décrire qu'un pays imaginaire. Ainsi donc, nous pouvons donner une description générale du Pérou, sans craindre de passer pour plagiaires, et avec la certitude de publier des détails nouveaux, et en même tems plus précis que ceux qu'on a, jusqu'ici, communiqués au public.

Le vaste empire des incas, cet empire dont

l'origine demeure enveloppée dans une foule de fables et de traditions incertaines, a infiniment perdu de son étendue, depuis qu'on en a détaché au nord, les provinces qui composent le royaume de Quito [1], et celles qui vers l'est, forment la vice-royauté de Buenos-Ayres [2]. Actuellement, il comprend du nord au sud, ou en longueur, un espace de quatre cent vingt à quatre cent cinquante lieues, c'est-à-dire, qu'il s'étend du deuxième degré de latitude méridionale, au vingt-troisième, moins quelques minutes [3]. Sa plus grande largeur est de cent à cent vingt lieues, en allant de l'est à l'ouest, c'est-à-dire, depuis le deux cent quatre-vingt-dix-septième degré de longitude occidentale, jusqu'au trois cent dixième du méridien du pic de Ténériffe. La rivière de Guayaquil le sépare du nouveau royaume de Grenade au nord. Le territoire d'Alamaca,

[1] En 1718.

[2] En 1778.

[3] Ce sont des plaines de quinze lieues de longueur et de cinq ou six lieues de largeur, qui forment une partie de la subdélégation de Tarma et de l'intendance du même nom. Elles se trouvent à quarante lieues à l'est de Lima. Le lac de Chincha-y-Cocha les coupe en longueur; et elles forment la partie de la Sierra, la plus élevée et la plus unie.

aujourd'hui dépeuplé, le borne au sud, ou du côté du Chili. Un autre désert affreux, et qui a plus de cinq cents lieues de longueur, se trouve entre le Pérou et les provinces de Paraguay et de Buenos-Ayres, du côté de l'est. Enfin la mer Pacifique le baigne à l'ouest.

Une chaîne de montagnes stériles et très-âpres, plusieurs plaines de sable qui, en quelque sorte s'étendent de l'une à l'autre extrémité de la côte, des lacs d'une grande circonférence, et dont quelques-uns sont situés sur le sommet des monts, occupent une grande partie du territoire du Pérou. Les vallées qui jouissent des avantages de l'irrigation, présentent à la vue une suite de plaines délicieuses, remplies de villes et de bourgades, et dont le climat est extrêmement sain. Celui des hauteurs de la Sierra est très-froid. Dans les pampas, ou les plaines de Bombon [1], le thermomètre de Fahrenheit ne varie que de 34 à 40° au-dessus de zéro.

La population du Pérou se compose d'Espagnols, d'Indiens, de nègres et de mulâtres.

[1] La carte géographique de La Cruz, et la carte marine qu'Ulloa a insérée dans le second volume de son voyage au Pérou, ont servi à déterminer les longitudes et les latitudes; Busching, Lacroix et différens autres géographes différant essentiellement entr'eux.

Ceux-ci proviennent du commerce des Espagnols avec les négresses. Les quarterons sont les fruits de l'union des Espagnols avec les femmes mulâtres; et les métis sont issus des Espagnols et des Indiennes. Ces classes se subdivisent à l'infini.

Tous les travaux domestiques et tous ceux de la campagne ont été constamment le partage des nègres. Depuis un très-petit nombre d'années, cependant, les blancs se sont livrés à ces occupations. Auparavant, tout autre qu'un nègre ou qu'un mulâtre, qui se fût loué comme valet ou comme garçon de ferme, eût été réputé infame. Plusieurs hommes très-éclairés pensent qu'il serait fâcheux pour le Pérou, et spécialement pour la capitale de ce royaume, pour la ville de Lima, qu'un tel prejugé fût entièrement effacé.

Le commerce du Pérou s'est considérablement accru depuis qu'on l'a délivré de l'oppression sous laquelle il était du tems des gallions et des foires de Porto-Bello et de Panama. Auparavant, les capitaux étaient concentrés en un petit nombre de mains, et pour ainsi dire anéantis. Les marchands tyrannisaient le peuple en réglant à leur gré le prix des marchandises, et eux-mêmes rece-

vaient la loi de ceux qui faisaient le monopole. Les opérations de la capitale avec l'intérieur du pays, dépendaient en quelque sorte de l'intelligence et des décisions des magistrats. Celles qui se faisaient avec l'Espagne étaient fondées sur la circulation de l'argent qui entrait dans l'état des cargaisons. Actuellement le commerce étant subdivisé en une infinité de petites branches, entretient un plus grand nombre de marchands, et les fortunes qu'il produit ne sont pas si prodigieuses. Pour qu'un négociant amasse aujourd'hui de très-grandes richesses, il faut qu'il concerte habilement ses projets, et qu'il étende infiniment ses spéculations.

Les manufactures du Pérou ne font guère que des frises pour l'usage des Indiens et des nègres. Il y a en outre, un grand nombre de fabriques de chapeaux, de toiles de coton, de verres, qui cependant ne composent pas une très-forte branche de commerce. Le sucre, la vigogne, le coton, le quinquina, le cuivre et le cacao sont, excepté les métaux, les seuls articles d'exportation [1].

[1] On doit faire remarquer cependant, que le cuivre et le cacao, ainsi qu'une grande quantité de quinquina, sont apportés de Guayaquil, etc. au Pérou.

Les mines sont la principale, ou plutôt l'unique source des richesses du Pérou. Malgré le peu d'industrie de ceux qui les exploitent, et quoique le commerce ne fournisse que de faibles secours aux mineurs, 534,000 marcs d'argent, et 6,380 marcs d'or ont été fondus et raffinés en 1790, dans la monnaie royale de Lima ; et l'on y a frappé 5,206,906 piastres d'or et d'argent [1].

La moitié de l'argent qui se fond, qui se frappe, ou qui se travaille annuellement, est tiré des mines de Gualgayoc [2] et de celles de Pasco [3]. La mine de Guantajaya [4] a de nom-

[1] En 1789, on frappa 3,570,000 piastres d'argent, et 766,768 piastres d'or, à la monnaie de Lima.

[2] Ces mines sont dans l'intendance de Truxillo, à la distance de soixante-huit lieues de la ville de ce nom, et à cent soixante et dix-huit lieues de Lima.

[3] Les mines de Pasco sont aussi appelées *montagnes métalliques de Lauri-Cocha*. Elles sont situées à l'extrémité septentrionale des plaines de Bombon, à quarante-cinq lieues de Lima, et à vingt-deux de Tarma.

[4] Cette mine, contre la loi ordinaire de la nature, se trouve dans un terrain sablonneux et très-chaud, et est située dans la province de Tarapaca et l'intendance d'Arequipa. Elle est à quatre-vingt lieues de la ville de ce nom, à trois cents lieues de Lima, et à près de deux lieues du port d'Iquique.

breuses veines métalliques, très-abondantes en minerai; mais, vu la cherté de l'exploitation, elle ne rapporte pas à proportion de sa richesse naturelle. L'éloignement où elle est de la capitale, est aussi au nombre des causes de son peu de valeur. Les trente marcs de métal qu'on y extrait du caxon [1], ne suffisent pas pour les frais. On peut en dire autant du minerai tiré des veines plus petites et plus voisines de la superficie de la terre. Il serait à désirer qu'on mît à exécution le projet de transporter le produit de cette mine à Calloa, ce qui non-seulement la ferait prospérer, mais serait très-avantageux aux provinces voisines.

La mine de Guarochiri [2], dont l'abondance a d'heureux effets dans la capitale, paraît cependant ne pas être dans un état qui corresponde à la quantité des veines, ni à la richesse du minerai. Le nouveau mode d'amalgame, l'emploi d'un nombre suffisant d'ouvriers indiens qu'on peut engager sans difficulté, et

[1] Le caxon est du poids de 6,250 livres.

[2] Cette mine s'étend presqu'entièrement sur toute la province qui en porte le nom, et dont la capitale est la ville de Guarochiri, qui est à dix-sept lieues de Lima, et à vingt-huit de Tarma. Elle est comprise dans l'intendance de Lima.

quelques réformes dans les procédés, sont les seuls moyens de mettre dans un état florissant toutes les mines du Pérou.

La navigation du Pérou est bornée. Le commerce du blé conduit les navigateurs de ce royaume dans les ports du Chili. Ils envoient aussi des bois de construction, etc. à Guayaquil. Dernièrement ils ont fait quelques voyages à Chiloë, aux îles de Juan Fernandez, à Valdivia et à Panama. On navigue avec facilité, et à bon compte; mais la partie scientifique est très-defectueuse, parce qu'elle ne tire aucun secours de l'astronomie. Ceux qui conduisent les vaisseaux marchands ne suivent que la routine. Les cartes hydrographiques sont fautives en plusieurs points, et les côtes sont plus parallèles qu'elles ne les représentent. D'ailleurs, les brouillards qui presque continuellement couvrent la terre, et la dérobent aux regards des navigateurs, les obligent à faire un circuit qui alonge considérablement le voyage. Jusqu'à l'année 1780, c'était pour une maison de commerce, une source de grandes richesses, que de pouvoir disposer d'un vaisseau pour faire le cabotage. Mais depuis que les opérations se sont multipliées, le prix du fret a baissé, et

les profits se sont partagés entre un plus grand nombre de spéculateurs.

La pêche est un genre d'industrie exclusivement réservé aux Indiens qui habitent le rivage. Mais comme ils manquent d'adresse, et qu'ils n'ont ni barques ni instrumens convenables, ils ne s'avancent qu'à peu de distance en mer. De là proviennent la rareté et la cherté du poisson, si souvent éprouvées à Lima et tout le long de la côte. Il y a quelques années que l'on construisit des bateaux d'une forme particulière, pour pêcher dans toute l'étendue de mer qui borde le Pérou; mais on y renonça promptement. Les lacs de ce pays ne donnent que très-peu de poisson. Le produit de la pêche qu'y feraient les Indiens, ne paierait pas leurs peines. Contens de leur maïs et de leurs pois secs, ils croient que prendre une nourriture abondante, c'est renoncer volontairement à la santé, et même à l'existence.

A parler généralement, l'agriculture pourrait fournir suffisamment aux besoins des habitans du Pérou, et leur subsistance serait moins précaire et moins dépendante des secours étrangers. On peut cultiver le froment avec succès dans les vallées voisines de la ca-

pitale. La nature et le mauvais état des chemins, ainsi que les retards et les frais de transport, arrêtent presque entièrement la circulation intérieure du royaume, et sont autant d'obstacles aux progrès de l'agriculture. La vallée [1] de Jauja fournit plus d'une preuve de cette assertion. La facilité avec laquelle elle envoie aux mines de Pasco le maïs et les autres denrées qu'elle produit, la maintient dans un état florissant.

L'histoire naturelle du Pérou est fertile en prodiges. Les montagnes de Chancamayo, de Huanaco et de Lamas, etc. [2] sont extrêmement remarquables par la force et la beauté de leurs productions. Les inconvéniens de la chaleur et de l'humidité, joints à la terreur qu'inspirent les Indiens qui habitent ces contrées, n'ont pas permis de recueillir beaucoup

[1] Cette vallée, qui n'a pas plus de dix-sept lieues de circuit, est extrêmement peuplée. Atanjauja est la capitale de la province de ce nom, et dépend de l'intendance de Tarma. Elle est située à dix lieues de cette dernière ville, et à trente-huit lieues de Lima.

[2] Les montagnes de Chancamayo sont à vingt-cinq lieues de Tarma. Celles d'Huanaco sont à environ quatre-vingts lieues de Lima. Les montagnes de Lamas s'étendent de Téfé, frontière des possessions portugaises, aux confins de l'intendance de Truxillo.

de renseignemens sur ce sujet, et en conséquence, l'histoire naturelle du Pérou n'occupera que peu d'espace dans cet ouvrage.

La vivacité d'esprit et la pénétration des habitans originaires du Pérou ont, ainsi que leur passion pour l'étude, infiniment propagé les connaissances parmi eux. Dans tout ce qui n'exige pas une forte combinaison d'idées, le beau sexe y a ordinairement l'avantage sur les hommes. L'université royale de Saint-Marc de Lima, et les autres universités du royaume, forment un centre de lumières qui se répandent sur toute la circonférence. Sous les auspices de ces corps, les sciences ont fait depuis peu d'incroyables progrès, et se sont introduites dans toutes les classes de la société. Il est à désirer qu'elles améliorent le système d'éducation le plus généralement suivi. Ce n'est que sous ce rapport que l'on a droit de faire quelque reproche aux habitans du Pérou. Le bon goût, l'urbanité, un grand nombre de qualités sociales semblent héréditaires parmi eux [1].

[1] La plupart des objets contenus dans ce chapitre, seront traités plus en détail et séparément dans les chapitres suivans.

CHAPITRE II.

Vestiges des anciens monumens du Pérou. — Pyramides, obélisques, statues colossales, sculptures, catacombes, momies, forteresses, chemins, aqueducs, etc., etc. — Vêtemens des Péruviens. — Quipos, art oratoire, poésie, musique. — Astronomie et médecine. — Langue quecha.

Lors de la conquête, les archives de Cuzco, de Caxamarca et de Quito furent anéanties. Les fragiles quipos sont maintenant dans la poussière; et la tradition s'étant affaiblie tous les jours par l'ignorance de ceux à qui elle était confiée, l'observateur, pour compléter le tableau imparfait que Garcilasso a tracé de cet ancien Empire, est forcé de recourir à la comparaison, ou pour mieux dire, à l'interprétation des ruines. Par ce même moyen on peut expliquer les fables relatives à la religion et à la politique, qu'ont transmises les derniers historiographes. L'étude des monumens élevés par les incas pour déployer leur puissance et conserver le souvenir de leur

existence ; les traditions et les anciens usages que les Indiens conservent obstinément, disant qu'ils leur ont été, de tems immémorial, transmis par leurs ancêtres ; et enfin la recherche exacte et l'examen des ouvrages ordonnés par la magnificence ou par la nécessité, procurent incontestablement de nouvelles lumières propres à lever le voile épais qui couvre l'histoire de la monarchie péruvienne avant la conquête.

Si l'avarice et l'ambition s'étaient contentées d'ouvrir et de creuser les entrailles de la terre, tout ce qui pouvait attester l'état de l'ancien Pérou se fût conservé dans son entier. Mais l'ardente soif de l'or viola jusqu'à l'asyle des morts [1]. Cependant les mo-

[1] Dans les grandes conquêtes, les pillages, les désordres, la destruction sont inévitables ; mais ceux que commirent l'exécrable Carjaval et son ami Gonzale Pizarre, furent poussés à un excès inoui. Ce dernier fit mettre à la torture plusieurs Indiens pour les forcer à découvrir le sépulcre de l'inca Viracocha, où, disait-on, étaient renfermés de grands trésors. On le découvrit dans la vallée de Caxahuana, à six lieues de Cuzco. Non content d'enlever les richesses qu'il trouva dans ce tombeau, Pizarre brûla le corps du monarque, et en fit jeter les cendres au vent. Don Pedro de la Gasca, vertueux espagnol dont le nom devrait être gravé sur tous

numens élevés par les incas n'ont pas tous été entièrement détruits. On en voit partout des ruines; et malgré les ravages qu'ils ont éprouvés, ils suffisent encore pour donner une idée de l'état des arts, des sciences et du degré de civilisation de ceux qui les ont fait construire.

Les fameux obélisques et les statues de Tiahuanaco [1], ainsi que le mausolée de Cha-

les monumens publics du Pérou, punit ce sacrilège et d'autres crimes, en faisant décapiter Pizarre devant le monument qu'il avait si scandaleusement outragé.

[1] Tiahuanaco, bourgade située sur les confins du territoire de la ville de la Paz, est incontestablement antérieure à la monarchie des incas, quoiqu'un de ces princes lui ait donné le nom qu'elle porte. On prétend qu'elle le doit au trait suivant. L'inca rencontra dans ce lieu, un messager qui avait fait une telle diligence, que la vitesse de sa marche pouvait être comparée à celle du huanaco, animal qui a quelque ressemblance avec le bouquetin ou la chèvre sauvage des Alpes. L'inca faisant allusion à cette particularité, dit au messager quand on le lui eut amené, *tia huanaco*, sieds-toi, huanaco. Pour perpétuer le souvenir de la célérité du piéton, et de la condescendance du monarque, les deux expressions que celui-ci avait proférées devinrent un nom qui fut substitué à celui que la place portait auparavant. La prodigieuse pyramide que renferme cette

hapoyas [1], ouvrages qui, sous les rapports de la solidité et sous celui de la position, semblent destinés à durer éternellement, attestent encore l'habileté du sculpteur qui en a formé les ornemens. Le respect qu'avaient les Péruviens pour la cendre des morts, est prouvé par la quantité de momies qui, après tant de siècles, sont encore entières dans les catacombes. En examinant avec attention ces dépouilles, on découvrirait peut-être la manière dont on les empêchait de se corrompre,

ville, et les statues colossales de pierre qui accompagnent ce monument, prouvent, ainsi qu'un grand nombre d'autres représentations de figures humaines, composées de même matière et délicatement sculptées, qu'il a été construit par une nation d'une taille gigantesque.

[1] La province de Chahapoyas renferme des édifices de pierre, de forme conique, qui supportent d'énormes bustes. Ils sont construits sur la pente des montagnes et en des lieux tellement inaccessibles, qu'il a probablement fallu faire monter les ouvriers et les matériaux en employant des poulies. Ces édifices semblent avoir servi de mausolées à des caciques, qui jaloux de perpétuer leur mémoire, voulurent, en les formant de la substance la plus durable, et en les plaçant sur le bord des précipices, les mettre à l'abri des ravages du tems et des atteintes de l'homme.

et de céder à la main destructive du tems [1].

Les ruines de Pachacamac, les édifices de Cuzco et de Quito, les forteresses d'Herbay et de Caxahuana, les chemins coupés [2] dans les montagnes des Cordillères, et pour la construction de l'un desquels les monts les plus élevés furent mis de niveau avec les vallées, démontrent l'habileté des anciens Péruviens dans l'architecture militaire et civile.

Les grandes ouvertures dans les montagnes d'Escamora, de Chilleo et d'Abitanis, qui recèlent une grande quantité d'or; celles de Choquipina et de Posco, qui contiennent beaucoup d'argent; celles de Curahuara, qui renferment beaucoup de cuivre, et celles de Carabuco, qui abondent en plomb, ont, ainsi

[1] Quelques auteurs conjecturent que les Indiens conservaient les morts, simplement en les exposant à l'action de la gelée. Cette supposition pourrait être admise, si l'on ne trouvait des momies que dans la Sierra et dans les contrées où le froid se fait sentir. Mais, au contraire, on en découvre beaucoup dans les catacombes creusées dans les vallées et dans les provinces dont le climat est chaud.

[2] L'Encyclopédie, au mot *Amérique*, nie l'existence de ces chemins; mais il en reste encore des vestiges suffisans pour prouver l'erreur de l'écrivain qui a composé cet article.

qu'un grand nombre d'autres travaux prodigieux et du même genre, été faites sous le gouvernement des incas, et donnent aussi une haute idée de l'art avec lequel les Péruviens savaient ouvrir et exploiter des mines.

Les fragmens des grands aqueducs de Lucanas, de Condesuyos et d'une infinité d'autres, qui traversaient de profondes vallées pour conduire l'eau au sommet des montagnes les plus hautes et à des plaines éloignées; les vallons comblés pour augmenter la superficie des terres propres à être cultivées, entreprise qui excite l'admiration; enfin la coutume très-utile que les Péruviens observent encore, d'exécuter en commun et fraternellement les travaux de la campagne, sont des preuves des progrès que la nation avait faits dans l'hydraulique et dans l'agriculture.

C'était la coutume au Pérou, d'enterrer les morts dans un grand appareil, et avec tout ce qui avait servi à leur usage particulier. Les tombeaux étaient de riches dépôts contenant des tableaux, des étoffes, des armes, des instrumens pour les arts mécaniques, pour la pêche, etc. Les Indiens modernes conservent le genre d'industrie de leurs ancêtres, dans la fabrique des *lliellas*, des *anacos*, des *chu-*

ses, et dans celle des *topos* et des *huaqueros*, etc. [1].

Les bergers font encore usage de quipos [2] pour reconnaître le nombre de leurs bestiaux. Le langage des Péruviens, lorsqu'ils invoquent la Divinité, peut donner une idée de l'état de l'art oratoire parmi eux. Il reste des monumens de leur musique et de leur

[1] Le *lliella* est une très-belle couverture carrée, extrêmement ornée, qui sert de manteau aux Indiens. L'*anaco* forme aussi un de leurs vêtemens, mais il est plus ample que le lliella. Le *chuce* est une espèce de tapis. Le *topo* est une épingle d'or, d'argent ou d'autre métal, avec une forte tête, de forme ronde ou carrée, sur laquelle sont gravées différentes figures. On s'en sert pour attacher le lliella sur la poitrine, et servir d'ornement. Le *huaquero* est un petit vase de terre.

[2] Les Lettres Péruviennes composées par madame de Grafigny, ont engagé un seigneur italien, membre de l'Académie de la Crusca, et une duchesse de la même nation, à écrire un gros volume in-4.°, intitulé : *Apologie des Quipos*. Ces deux auteurs, après avoir copié ce que Garcilasso a dit à ce sujet, décrivent avec tant de confiance la grammaire et le dictionnaire des Quipos, et tout ce qui a rapport à la quipographie, que nous croirions lire l'ouvrage de quelque *Quipo Camayou* (secrétaire) des incas, si malheureusement toutes leurs conjectures n'étaient pas fausses.

poésie. Les Indiens modernes, qui aiment passionnément la danse, n'ont pas encore oublié les instrumens à vent ni les airs vifs et gais qui faisaient les délices de leurs ancêtres. La tradition leur a transmis quelques idylles et des odes, ainsi que plusieurs élégies qu'ont fait revivre et qu'ont augmentées les *Aravicus* [1] et les Espagnols. On les récite d'un ton doux et avec l'expression d'une tendre mélancolie, qui fait l'ame de cette sorte de composition.

Les sciences les mieux cultivées par les incas, étaient l'astronomie et la médecine. Ils avaient fait élever plusieurs colonnes pour connaître les équinoxes et les solstices. Les noms qu'ils avaient donnés aux planètes, leurs observations sur les éclipses, et celles au moyen desquelles ils calculaient le tems, peuvent faire juger de leurs progrès dans la première de ces sciences. On reconnaît ceux

[1] *Aravicus* était le nom appellatif des poëtes péruviens; et c'était de là qu'on appelait *yaravies* leurs chants élégiaques. Le style et la musique que l'on adaptait aux paroles, donnaient à cette sorte de composition, lorsqu'il s'agissait d'exciter la pitié ou l'amour, un avantage décidé sur celles du même genre, faites par les autres nations.

qu'ils avaient fait dans la seconde, lorsqu'on examine l'état où elle est encore parmi les Indiens qui habitent les contrées montagneuses, et l'art que déploient les Ceamatas[1], successeurs des anciens *Amautas*.

L'inflexible équité des caciques qui gouvernaient plusieurs tribus, l'ordre et l'économie que faisaient régner les incas, étaient des preuves de la modération, de la justice et de la douceur de leur gouvernement.

Si à tout ce que nous venons de dire, on ajoute l'examen de la langue quecha, on pourra se former une idée du degré de civilisation auquel était parvenu l'empire péruvien, et de l'espace de tems qu'il a duré. Les mots sont les images de la pensée. La pureté du dessein et le coloris de ces images sont des indices qui annoncent avec certitude le progrès des lumières.

La planche n.° I représente les vêtemens de l'inca et de sa femme, tels que les Indiens modernes les font voir dans leurs processions.

[1] Ce sont les Indiens de la province de Choque-Ceamata, située dans l'intendance de la Paz. A l'imitation des anciens médecins de la Grèce, ils parcourent le royaume, munis d'herbes et de drogues. Ce sont des empiriques; mais souvent ils font de grandes cures.

CHAPITRE III.

Géographie physique du Pérou. — Longueur, largeur et surface de ce royaume. — Montagnes des Andes. — Chaînes qu'elles forment. — Fleuves qui en découlent. — Phénomènes que l'on remarque sur les Andes. — Rivières et ruisseaux qui arrosent cette vaste contrée.

Le Pérou commençant à peu de distance au sud de l'équateur, et se prolongeant jusqu'au tropique du capricorne, comprend une partie considérable de la zone torride. Des bords de la mer Pacifique, il s'étend jusqu'aux déserts et aux forêts du pays des Amazones, où se termine la branche orientale de la Cordillère des Andes. Ainsi, sa plus grande longueur, qu'on doit mesurer en latitude, c'est-à-dire depuis Tumbez jusqu'à Morro-Moreno, est d'environ 20 degrés. La largeur du Pérou varie selon que la côte de la mer se rapproche ou s'éloigne de la Cordillère, ou de la chaîne des montagnes. Depuis la ligne équinoxiale jusqu'au 8e degré de latitude méridionale, elle est d'environ cent vingt lieues; mais elle di-

minue insensiblement, et se réduit à soixante et dix lieues au 18e degré. En prenant un terme moyen, et en donnant vingt lieues au degré, on trouve que la surface plane du Pérou est de plus de quarante-quatre mille lieues carrées [1].

Toute cette vaste superficie sert de base aux grandes Cordillères des Andes, qui se séparant majestueusement sous l'équateur, et formant deux branches parallèles l'une à l'autre, s'avancent vers le tropique du capricorne. La branche orientale fait un coude vers le sud-est, puis s'abaisse et disparaît dans les plaines. La branche occidentale pénètre dans le royaume de Chili [2]. Les pointes les

[1] Les limites que nous assignons au Pérou sont tracées d'après l'observation des équinoxes et des solstices, et les variétés du climat et du sol; et elles s'accordent à-peu-près avec les démarcations politiques faites par les incas.

[2] Pour éclaircir, autant qu'il est possible, ce sujet, il convient de faire remarquer ici que toute cette partie de l'Amérique méridionale, qui est comprise entre l'équateur et le tropique du capricorne, est divisée, nord et sud, par trois Cordillères ou trois chaînes de montagnes. La première, celle du Brésil, qui commence aux environs de la ligne équinoxiale, court jusqu'à la Sierra, ou au territoire montagneux de Maldonado,

plus élevées des montagnes qui composent ces branches sont couvertes d'une neige aussi ancienne que le monde, et leurs flancs renferment des volcans qui vomissent continuellement de la fumée et des flammes dans cette région où règne un hiver perpétuel.

Si l'on évaluait un pays d'après le plus ou le moins d'étendue des terrains consacrés à l'agriculture, la grande Cordillère réduirait

vers la rivière de la Plata. La seconde, ou la branche la plus orientale du Pérou, part des montagnes de Santa-Martha, couvertes de neige, et situées sur les bords de l'océan Atlantique boréal. Ainsi que nous l'avons dit, elle se dirige vers le tropique, puis s'incline du côté du sud-est, et disparaît dans les plaines du grand Chaco. La troisième, la branche occidentale, vient de l'Amérique septentrionale, traverse l'isthme de Panama, et semble opposer au sud une digue à la mer, jusqu'au cap de Horn. Entre l'océan Atlantique boréal et la première chaîne, se trouve le Brésil. Entre celle-ci et la seconde, sont situés les plateaux du pays des Amazones; et à la ligne où ces plaines se terminent, commencent et la seconde chaîne et le territoire du Pérou, qui est compris entr'elles et la troisième. Les anciens incas donnaient à chacune de ces chaînes, le nom de *Ritisuyou*, qui signifie bande de neige; et comme les quatre points cardinaux qu'ils appelaient *Tavantinsuyou*, étaient désignés par le nom des nations subjuguées qui résidaient aux environs, celle des *Antis*,

celle du Pérou [1]; mais en retour, elle lui procure d'autres avantages qui font plus que contre-balancer cet inconvénient. En la construisant, la nature semble avoir suivi un système différent de celui d'après lequel elle a organisé le reste du globe; ou plutôt elle en a complété l'organisation. Cette chaîne forme deux régions, l'une élevée, l'autre basse, dans

qui vit à l'est de Cuzco, donna son nom aussi bien aux montagnes qui s'avancent, depuis la seconde Cordillère, qu'à la chaîne qui les précède. On conserve toujours ces distinctions, dans le mot *Andes*, qui provient d'*Antis*, et que l'on a ensuite appliqué à la Cordillère du sud. On dit que ces Cordillères gissent sous l'équateur, parce que, nonosbtant que dans la province de Popayan, elles soient déjà divisées et parallèles, les montagnes qui les composent sont si basses, qu'à la distance de deux degrés au nord, elles sont, des trois quarts, moins élevées que celles du sud. C'est par cette raison que le climat est très-différent de celui du haut Pérou.

[1] En admettant que, vu l'aridité des penchans des montagnes méridionales, et de l'insalubrité des sommets des Cordillères, il serait impossible de les cultiver et de les peupler, on croit pouvoir assurer que *s'il y avait moyen de faire l'un et l'autre*, les courbures, les déclivités, les crevasses des montagnes n'ajouteraient pas un acre de sol utile, à celui que procureraient leurs bases, si elles n'existaient pas. Cette pro-

lesquelles est réuni ce qui distingue l'Afrique de l'Asie, et celles-ci de l'Europe. La partie élevée occupe le terrain qui sépare les deux chaînes de montagnes dont nous venons de parler, et dont les cimes sont distantes les unes des autres de dix, de vingt, et quelquefois même de cinquante lieues. Il arrive qu'en quelques endroits ces montagnes se rapprochent ou s'unissent par l'interposition d'une troisième Cordillère qui court de l'est à l'ouest. Telles sont celles d'Asuay et de Moxanda, dans le royaume de Quito[1].

position, qui peut paraître paradoxale, n'en est pas moins une vérité, parce que tous les arbres plantés sur la superficie convexe d'une montagne, doivent croître perpendiculairement, et par conséquent occuper sur la base horizontale autant de points de correspondance et d'appui qu'ils en occupent dans la montagne. Il résulte de là que l'espace formé par la surface plane étant déjà rempli, on ne peut plus rien semer ni planter sur les surfaces inégales de la montagne qui la couvre. Il est également démontré qu'un territoire montueux ne peut contenir plus de maisons ni d'habitans, que n'en contiendrait sa base si elle en était couverte.

[1] Dans son histoire complète des missions des montagnes des Andes, histoire qui n'a pas encore été publiée, le père Amrich prétend qu'il y a une autre jonction dans la province de Jaen-de-Bracamoros.

Quoique le sol de la haute région soit couvert de verdure, quoique les arbres y déploient un magnifique feuillage, qu'il offre d'innombrables savannes, et qu'il soit coupé par de profondes crévasses, il a été parfaitement décrit par un savant qui a eu occasion de voir cette Cordillère.

« On est porté à croire, » dit-il, « qu'en « escaladant ces montagnes dont l'aspect est « si affreux, on se trouvera obligé en haut, « par les inclémences du ciel, de descendre « de l'autre côté, et qu'on retombera dans « d'autres forêts semblables à celles qu'on « vient de quitter : il ne peut pas venir dans « l'esprit que derrière ces premières monta- « gnes il y en a de secondes aussi hautes, et « qu'elles ne servent les unes et les autres « qu'à couvrir cet heureux pays où la nature « retrace dans ses libéralités, ou, pour mieux « dire, dans ses perfections, l'image d'un pa- « radis terrestre [1]. »

La partie basse, y compris la chaîne de montagnes, est située entre la branche occidentale et la mer, que sépare un espace de dix à vingt lieues. Elle consiste en un grand nombre de plaines en pente, qui commencent

[1] Bouguer, figure de la terre, pag. 31.

sous la ligne et s'avancent vers l'Océan; à peu de distance duquel elles se couvrent de forêts immenses. Ces plaines sont entrecoupées par des vallons larges de trois à huit lieues, qui se dirigent vers l'est, à partir du rivage de la mer, et sont bornées au nord et au sud par une suite de montagnes dont l'élévation augmente à mesure qu'elles pénètrent dans la Sierra. Ces montagnes partagent les deux chaînes orientale et occidentale, et finissent dans les plaines du pays des Amazones [1].

[1] La description que nous allons donner, fera voir que le Pérou consiste entièrement dans les deux Cordillères dont les pentes réunies forment la Sierra, et dont l'une, du côté opposé, compose les montagnes des Andes, tandis que le revers de l'autre constitue la côte. Si l'on divise le Pérou par la ligne que tracent les montagnes, qui, selon Ulloa, (*Mémoires philosophiques, discours second*), forment deux régions ou deux terres, la haute et la basse, les Andes seront comprises dans cette division. Mais si les caractères distinctifs doivent être tirés des qualités du sol et du climat, le Pérou doit être divisé en trois parties, comme Acosta l'a fait, dans son Histoire naturelle (p. 175). Ces trois parties sont, 1.° les montagnes des Andes; 2.° la Sierra, et 3.° la côte ou les plaines. Les caractères de la première partie sont des montagnes très-rapprochées, une température chaude, et des pluies continuelles; celui de la seconde, des saisons

On pourrait conclure de cette description, que les Alpes du Pérou ne courent point du nord au sud, comme on l'a soutenu, et que ceux qui se sont imaginé qu'à ce moyen ils pourraient, d'un seul coup, renverser le système de Copernic et de Newton, n'ont pas apporté une attention suffisante en examinant ce point. Formées par plusieurs chaînes de montagnes élevées, qui vont de l'ouest à l'est, ou dans une direction contraire, entre la mer du Sud et le pays des Amazones, et s'élevant à une prodigieuse hauteur dans leur cours, elles s'unissent, et semblent constituer une troisième ligne [1]. Cette région délicieuse que

régulières et des météores; celui de la troisième, la sécheresse, et un printems perpétuel. Les divisions ayant pour objets principaux l'ordre et la clarté, nous adopterons la première division; et, quoiqu'en décrivant la région intérieure, nous nous soyons bornés à ne faire mention que de la côte, nous saisirons une occasion d'examiner en particulier les sections correspondantes.

[1] Dans l'hypothèse du mouvement de la terre et de la gravitation universelle, la force centrifuge accrue sous l'équateur, aura, en les formant, dirigé de l'est à l'ouest, les montagnes des Andes, comme elle l'a fait pour les montagnes de la Lune en Afrique. Ainsi donc, si elles allaient vraiment du nord au sud, l'hypo-

nous allons décrire, a été célébrée par un des plus grands poëtes modernes, dans les vers suivans :

Felices nimium populi, quos prodiga tellus
Fundit opes ad vota suas, quos contigit æstas
Æmula veris, hyems sine frigore, nubibus aer
Usque carens, nulloque solum fœcundis imbre [1].

thèse serait renversée; mais les nouvelles observations nous prouvent le contraire. Les directions ci-dessus mentionnées, ayant été examinées avec la plus minutieuse attention, il paraît que les series particulières ne vont pas directement de l'est à l'ouest, et que leur jonction ne se fait pas du nord au sud. Celle-ci décline vers le sud-est, et les chaînons particuliers déclinent dans la même proportion vers l'ouest, de l'ouest au sud-ouest, et vers l'est, de l'est au nord-est. La raison en est que l'Amérique méridionale ne coupe pas complètement l'équateur. En conséquence, si l'on tirait en longueur une ligne par le milieu, cette ligne formerait avec la ligne équinoxiale, un angle de soixante degrés seulement, au lieu de quatre-vingt-dix. Pour rétablir la direction des Cordillères, de manière qu'elles regardassent précisément vers les points cardinaux, il faudrait qu'une comète telle que celle que rêva Whiston, se montrât tout-à-coup, qu'elle attachât ce continent au cap de Horn, et le poussât à trente degrés à l'ouest.

1 Vanier, *præd.* p. 117. Peuple heureux à qui la terre prodigue ses trésors, à qui la Providence donne des étés peu différens du printems, des hivers où l'on ne connaît point la gelée, un ciel sans nuage, et un sol qui n'a pas besoin d'être fécondé par la pluie.

La région supérieure du Pérou, région qui est plus élevée que l'Olympe, que le Pinde ou les Pyrénées, semble former une magnifique façade qui regarde le nord, et est couronnée par la ligne équinoxiale. Les divisions collatérales suivent la direction des vallées qui les composent, et conduisent aux spacieux passages que forment d'un côté les fertiles plaines des Amazones, et de l'autre les rivages de l'Océan. Les diverses productions de la nature sont prodiguées dans cette contrée. Les diamans, enchâssés dans l'or le plus pur, y brillent d'un vif éclat. Les météores dominent dans la circonférence; et tandis que, d'un côté, l'éclair sillonne les cieux et est suivi de violens coups de tonnerre, de l'autre, les larmes de l'aurore se forment au milieu d'une vapeur mollement agitée. Les trésors du règne animal et du règne végétal remplissent les vallons. Dans la partie orientale, les bosquets d'arbustes odorans sont peuplés de bêtes féroces, de serpens, d'insectes et d'amphibies. Dans la partie occidentale, les timides quadrupèdes paissent en sûreté, et à l'ombre des cèdres et des bananiers, entre ces arbrisseaux, où ils respirent le parfum des fleurs. Enfin des mons-

tres aquatiques se montrent à la surface des eaux profondes qui remplissent les baies.

Les vestiges qui environnent ces sites délicieux, démontrent l'action d'un feu électrique, et indiquent les conduits qu'il s'est pratiqués sous terre, et les points où l'explosion a éprouvé le plus de résistance. En contemplant la destruction qui en a été l'effet, on est porté à dire, avec Buffon, que le globe Terraquée est un chaos confus qui ne présente qu'un amas de décombres. Mais n'insultons pas la nature; elle fait paraître sa grandeur et sa sagesse, même au milieu des ruines. Sans elles, ses ouvrages seraient imparfaits, et nos théories vaines.

C'est des montagnes du Pérou que sortent ces trois fleuves majestueux connus sous les noms d'Orénoque, de Marañon ou de rivière des Amazones, et de la Plata [1].

[1] Aucune partie de la terre n'envoie plus d'eau à la mer que la Cordillère des Andes. La Condamine a remarqué avec raison, que les courans d'eau qui coupent le pays des Amazones, ne sont pas des rivières ou des fleuves, mais des mers d'eau douce. L'Indus, le Nil et le Danube peuvent à peine se comparer à l'Ucayal, au Beni, et aux autres rivières qui, réunies, forment le Maranon.

L'Icare de notre siècle [1], parvenu à une hauteur où la terre ne lui paraissait plus qu'un point obscur, fut persuadé qu'il en avait quitté le *vortex*, et qu'il était sur le point d'entrer dans celui de la lune. Cependant il n'avait pas atteint à un degré supérieur à celui des pics les plus élevés des montagnes du Pérou [2]. On trouve à cette hauteur, où il croyait qu'il n'était pas possible à l'homme de respirer, des plaines charmantes et des jardins délicieux [3].

[1] M. Charles.

[2] Les observations sur le baromètre à Paris, sont les mêmes que sur la côte du Pérou. M. Charles fut enlevé à 1,368 toises au-dessus du niveau de la Seine. Le sol de Quito est à 1,500, ou à 1,600 toises au-dessus de l'océan Pacifique, et la surface de la ville de Huantavelica, à 1,949. En conséquence, MM. Charles et Robert n'atteignirent pas à la hauteur où les villes de la Sierra sont placées.

[3] Bouguer qui reconnaît que les fertiles plaines de Quito, de Rio-Bamba, etc. sont élevées de 1,500 ou de 1,600 toises au-dessus du niveau de la mer, dit qu'il s'imaginait voir la France et ses plaines verdoyantes, dans l'état où elles se trouvent au printems.

Les académiciens qui ont visité le Pérou pour mesurer un degré du méridien sous l'équateur, ont, dans leurs différens ouvrages, décrit en des termes qui annoncent la plus grande admiration, le phénomène

Selon les observations astronomiques et les démonstrations physiques, la terre tourne sur son axe, en se dirigeant de l'ouest à l'est; et par une seconde révolution, elle parcourt tous les signes du zodiaque. De telles variations, qui effraient ceux qui les contemplent, dépendant du mouvement de la terre, ne

extraordinaire qu'à son lever le soleil présente sur les Cordillères. Ils le remarquèrent, pour la première fois, sur la montagne de Pambamarca. « Au point du « jour, » dit Ulloa (voyage au Perou, I. c. IX, p. 367, in-4.°), « toute cette montagne, se trouvant enve- « loppée de nuages épais qui, dissipés par les premiers « rayons du soleil, ne laissèrent que de légères va- « peurs que la vue ne pouvait discerner, nous aper- « çûmes, du côté opposé à celui où le soleil se levait, « et à environ dix toises de distance de l'endroit où « nous étions, comme un miroir où la figure de chacun « de nous était représentée, et dont l'extrémité supé- « rieure était environnée de trois arcs-en-ciel, ayant « tous les trois un même centre; et les dernières cou- « leurs, ou les couleurs extérieures de l'un, touchaient « aux couleurs intérieures du suivant; et hors de ces « arcs-en-ciel, on voyait à quelque distance un qua- « trième arc de couleur blanchâtre. Tous les quatre « étaient perpendiculaires à l'horizon; quand un de « de nous allait d'un côté à l'autre, le phénomène le « suivait entièrement sans se déranger, et dans la « même disposition. Ce qu'il y avait de plus admirable,

peuvent être produites sans que l'hémisphère septentrional soit contre-balancé par l'hémisphère méridional. Le tout étant nécessairement soumis aux lois par lesquelles sont gouvernées les parties, à l'instant où le pôle arctique aurait la prépondérance sur le pôle antarctique, tout le globe serait dans un désordre affreux. Les eaux couleraient avec pré-

« c'est que nous trouvant-là six ou sept personnes ensemble, chacun voyait le phénomène en soi, et ne « le voyait pas dans les autres. » « C'était, selon Bouguer (voyage au Pérou, x, liv. iv), une espèce d'apothéose pour chaque spectateur, dont la tête « était ornée d'une gloire ou d'une auréole, formée de « trois ou de quatre petites couronnes concentriques, « d'une couleur très-vive, chacune avec les mêmes « variétés que le premier arc-en-ciel, le rouge étant « en-dehors. Chacun jouit tranquillement du plaisir « sensible de se voir orné de toutes ces couronnes, « sans rien apercevoir de celles de ses voisins. Il est « vrai, que c'est précisément la même chose à l'égard « de l'arc-en-ciel ordinaire, quoiqu'on n'y fasse pas « toujours attention. » Comme en même tems que le soleil produit ces iris sur les vapeurs qui flottent au-dessus des montagnes, ses rayons, attaqués par les neiges qui les environnent de toutes parts, sont décomposés et réfractés; il se forme un superbe trône, propre à faire croire au spectateur qu'il voit le mont Thabor tel qu'il est représenté dans l'écriture.

cipitation pour se réunir dans le Groënland, dans la Nouvelle Zemble, dans la Russie et la Norwège ; et inondant toutes ces contrées, aussi bien que le pays des Eskimaux, la quantité de lacs, de marais, et les amas de neige qui en résulteraient, justifieraient l'application de l'épithète d'Ovide : *Omnia pontus erat.* Avec quelle surprise ne verrions-nous pas les promontoires de neige réunis autour du cap de Horn, passer rapidement le long des côtes de la zone torride !

L'équilibre une fois établi, se maintient lui-même. Cette assertion, qui a pour base la physique et l'astronomie, ne peut être détruite, et en conséquence, elle doit nous guider. Cependant en examinant l'histoire des découvertes humaines, les faits, qui doivent correspondre avec les principes reconnus, ne peuvent pas avoir lieu dans l'hémisphère méridional, principalement occupé par l'Océan. Ainsi, le poids de la terre, compensation faite des différentes gravités des parties qui la composent, étant à celui de l'eau comme deux est à un, il semblerait qu'on ne pourrait trouver dans cet hémisphère une portion suffisante de matière pour contre-balancer celle qui lui est opposée.

Les philosophes se sentant accablés par la force de cette objection, ont imaginé qu'il existait de nouvelles terres sous le cercle antarctique polaire, et ont entrepris de soutenir leurs hypothèses par les découvertes d'Hawkins, de Brovers, de la Roche, etc. Avec quel enthousiasme ne sont-elles pas décrites par Maupertuis. L'auteur du discours qui précède la relation du voyage de M. de Bougainville aux îles Malouines, estime à dix millions de milles carrés, la superficie de ce prétendu continent, étendue plus grande du quart que celle de tous les pays connus [1]. Quand l'immortel Cook voulut en

[1] La terre est une sphère dont la moitié consiste en 360 degrés. En donnant vingt-cinq lieues à chaque degré, le globe en aura 9,000 de circonférence ; et le rapport du diamètre à celle-ci étant presque comme un à trois, le diamètre de la terre peut être estimé trois mille lieues. On connaît la superficie d'une sphère, en multipliant par ses diamètres la circonférence de ses plus grands cercles. Ainsi, en multipliant 3,000 par 9,000, on trouvera une superficie d'environ 27000,000 de lieues carrées, déduction faite de la courbe des montagnes. En comparant avec les mers, les continens et les îles habitables, il paraît que ceux-ci occupent à peine le tiers du globe. Par conséquent, leur superficie est d'environ 9,000,000 de lieues carrées.

vérifier l'existence, cette contrée disparut comme un fantôme; et les immenses et fertiles plaines de la Nouvelle Zélande ne furent plus que de petites îles stériles.

En examinant bien le Pérou, il est inutile de donner dans le vague, et d'avoir recours à des idées chimériques. Les masses énormes qui pèsent sur ce pays, sont ce qui règle l'équilibre du globe. Comparées aux montagnes de l'hémisphère septentrional, elles sont ce qu'est une superbe tour à une hutte; et de la base jusqu'au sommet, construites de substances métalliques [1], pourquoi ne contre-

[1] Bouguer prétend qu'à cause des cavernes et des volcans qu'elles renferment, la solidité des Cordillères ne répond point à leur masse. Ces cavités cependant sont très-petites par rapport aux montagnes où elles se trouvent, et qui sont entièrement composées de substances métalliques. En 1681, la foudre ayant détaché une masse de roches de l'Illimani, montagne de première grandeur, on en tira une si grande quantité d'or, qu'on le vendit au taux de huit piastres (environ 1 livre 16 s. sterling) par once, c'est-à-dire, moitié au-dessous du prix courant au Pérou. Quoique l'élévation de cette montagne, qui surpasse de beaucoup en hauteur les Cordillères en général, empêche d'en exploiter régulièrement les mines, on en extrait toujours une certaine quantité d'or. On peut citer

balanceraient-elles pas le poids des territoires opposés? Si le Chimborazo a été capable de mesurer seul sa force avec toute la terre, et de donner au pendule une divergence de sept secondes et demie, avec combien plus de raison un pays immense composé de montagnes analogues, unies au Chimborazo, ne doit-il pas contre-balancer, non le poids du globe, non l'hémisphère septentrional, mais respectivement la somme de l'excédant de celui-ci.

Enfin la science exige l'équilibre du globe Terraquée. La navigation a démontré qu'il n'existe point de nouveau continent au-delà du cap de Horn, et l'Océan ne peut compenser le déficit. Les Cordillères du Pérou sont les montagnes les plus élevées qu'il y ait sur la terre; et les masses qui les composent, sont les plus solides et les plus pesantes: c'est donc le Pérou qui forme et maintient l'équilibre du globe. Le Pérou, dans lequel la main prodigue de la nature a réuni les productions qu'elle a dispersées sur les vastes territoires situés de l'autre côté de l'équateur; le Pérou,

un grand nombre d'autres montagnes, dont les veines d'argent sont ensevelies dans la neige.

dans lequel elle s'est élevé un temple digne de son immensité, est ce qui, dans les rotations de la terre, prévient la ruine de plus d'un Empire puissant, de plus d'une nation belliqueuse, et de l'Europe même, ce théâtre sur lequel l'homme déploie toute sa grandeur et ses talens.

CHAPITRE IV.

Particularités du climat du Pérou. — Tremblemens de terre les plus remarquables arrivés dans ce pays, depuis la conquête.

On n'a jamais vu tomber de pluie, dans le bas Pérou, c'est-à-dire, le long de la côte occidentale de l'Amérique méridionale, et vers cette partie des Andes qui regarde l'ouest, et est comprise entre les 5° et 15° de latitude sud [1], tout ce territoire étant mis constamment à l'abri des vents d'est, par les chaînes des Andes, dont la hauteur est évaluée à 15,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ces montagnes offrent même divers pics qui dominent de plus de 20,000 pieds les cimes environnantes.

Les sommets des Andes sont continuellement environnés de nuages. Il faut excepter toutefois la partie septentrionale de la chaîne, durant les mois de janvier, de février et de

[1] C'est ce qu'on appelle vulgairement *vallée de Tumbès*.

mars, tems où elle est couverte de neige. Les nuages qui enveloppent les Andes, tout le reste de l'année, viennent de la mer Atlantique, poussés par les vents d'est. Ceux qu'on voit sur les Cordillères, ne passent jamais au-dessus des pics glacés, dont il vient d'être question. Ils se soutiennent ordinairement au-dessous de cette hauteur; et se maintenant dans la position qu'ils ont prise, ils se résolvent en vapeurs et en pluie, fréquemment accompagnée d'éclairs et de coups de tonnerre affreux.

Les vents qui soufflent constamment dans les districts où il ne pleut jamais, viennent du sud, et leur cours est parallèle aux Cordillères. Ils amènent constamment des brouillards qui se changent en rosée. La terre se trouvant en état de sécheresse, les vapeurs qui s'en exhalent, sont trop peu considérables pour entretenir la végétation. Les grandes rosées qu'on a au Péron, sont produites par les évaporations de la mer du sud. Cependant elles ne sont pas si abondantes qu'on le suppose en Europe. Dans les cantons, dont il s'agit, la végétation et la culture ne sont parfaites que dans les vallées arrosées par un ruisseau, ou par un bras de rivière.

Il y a un grand nombre de ruisseaux et de petites rivières au Pérou. Ils ont tous leur source dans la partie orientale du pays. On les appelle *Quebradas*.

Le district où il ne pleut jamais, a de longueur dix degrés de latitude, de vingt lieues maritimes chacune. La largeur en est d'environ quinze lieues.

Le phénomène qui résulte du manque de pluie dans le bas Pérou, est une atmosphère perpétuellement chargée de brouillards qui se transforment en rosée, sans jamais occasioner ces orages auxquels sont sujets les pays où il pleut.

Le Pérou est exposé à de continuels tremblemens de terre. Celui de 1747, renversa les trois quarts de la ville de Lima, et en démolit entièrement le port.

Les tremblemens de terre sont très-fréquens au Pérou. Nous allons extraire du voyage d'Ulloa [1], une courte notice de ceux qu'on a ressentis dans le pays depuis que les Espagnols en ont fait la conquête.

Le premier arriva en 1582, quelques années après la fondation de Lima. Cette ville ne reçut alors aucun dommage. Tout le mal

[1] Voyage, etc. Liv. 1.er, chap. VII.

furent si violentes, qu'en un peu plus de trois minutes, la plus grande partie des édifices furent détruits; et toutes celles des personnes qui les habitaient et qui ne se hâtèrent pas d'en sortir, pour se réfugier dans les rues ou dans les places publiques, seuls asiles qu'il y ait en pareille occasion, furent écrasées. Après un intervalle peu long, les secousses recommencèrent, et on en compta deux cents dans les premières vingt-quatre heures. Enfin, jusqu'au 24 février 1747, il y en eut quatre cent cinquante et une, dont plusieurs furent aussi fortes que les premières, quoiqu'elles eussent moins duré.

La forteresse, les maisons et les édifices du Callao furent considérablement endommagés par les secousses du 28 octobre 1746; mais ce désastre fut peu de chose en comparaison de celui qui le suivit. La mer s'étant retirée de ses bords, comme il était arrivé en plusieurs occasions semblables, revint furieuse en formant des montagnes d'écume qui retombaient sur le Callao. La même chose se renouvela avec plus de force encore, et il ne resta plus sur pied qu'un pan de muraille du fort de Santa-Cruz. De vingt-trois vaisseaux qui étaient alors à l'ancre dans le port, dix-neuf

mencé d'une manière affreuse à six heures du matin, les maisons qui avaient résisté jusque-là furent renversées; et les habitans se trouvèrent encore fort heureux de n'être que spectateurs de leur ruine, et de pouvoir la considérer du milieu des rues et des places où le premier avertissement les avait conduits [1]. Dans cette seconde secousse, la mer se retira, puis revint, en élevant des montagnes d'eau. Elle inonda le Callao (port de Lima), et toutes les personnes qui s'y trouvaient furent noyées.

Le 29 septembre de l'année 1697, on sentit aussi de fortes secousses.

Le 14 juillet 1699, il y en eut d'autres qui causèrent de grands dommages aux maisons.

Le 6 février 1616, autre tremblement de terre.

Le 8 janvier 1725, et le 2 décembre 1732, plusieurs édifices furent endommagés par la même cause. Il y eut aussi un tremblement de terre en chacune des années 1734 et 1743.

Le 28 octobre 1746, sur les dix heures et demie du soir, cinq heures et trois quarts avant la pleine lune, on sentit des secousses qui

[1] Les rues et les places de Lima sont fort larges, et les maisons fort basses.

torrens d'eau qui firent beaucoup de dégât.

Quelques jours avant ce terrible tremblement de terre, on entendit à Lima un bruit souterrain, qui tantôt ressemblait à des mugissemens, et tantôt à des coups de canon. Il dura même, après que les secousses eurent cessé, preuve certaine que la matière inflammable n'était pas entièrement éteinte, et que la cause des mouvemens de la terre n'était pas détruite.

La plupart des savans s'accordent à attribuer les tremblemens de terre à l'effort que les vents, tant ceux qui sont renfermés dans des matières sulfureuses ou autres minéraux, que ceux qui sont répandus dans les concavités de la terre, où étant comprimés, ils tâchent de sortir pour s'étendre davantage, font en se dilatant.

L'expérience a démontré, et plus encore au Pérou qu'ailleurs, que lorsqu'un volcan creve nouvellement, il donne à la terre une secousse qui renverse tout ce qu'elle porte. Le mouvement est bien moins fort, lorsque l'ouverture est déjà faite. On en infère que lorsque la bouche du volcan est ouverte, les secousses cessent, quoique la matière s'enflamme à différentes reprises.

On sait très-bien aujourd'hui de quelle manière se forment les volcans, et qu'ils sont causés par les parties sulfureuses, nitreuses, et par d'autres matières combustibles, renfermées dans les entrailles de la terre. Ces matières s'étant unies, et formant une espèce de pâte préparée par les eaux souterraines, fermentent jusqu'à un certain point, et s'enflamment ensuite. Alors le vent ou l'air qui en remplissait les pores, se dilate, et son volume s'accroît excessivement, en comparaison de celui qu'il avait avant l'inflammation.

« On doit, » dit ensuite Ulloa,[1] « se figurer « deux sortes de volcans; les uns contraints ou « gênés, les autres dilatés. Les premiers doi- « vent se trouver dans un petit espace où il « y a une grande quantité de matière inflam- « mable, et les derniers dans les lieux où une « certaine quantité de matière est répandue « sur un vaste espace. Les volcans comprimés « sont de nature à être contenus dans le sein « des montagnes, dépôt ordinaire de la ma- « tière qui les compose. Les volcans dilatés, « quoique provenant des autres, en sont « néanmoins indépendans. Ces sont des ra- « meaux qui s'étendent à droite et à gauche

[1] *Voyage*, etc. Liv. 1, c. VII, p. 470 et 471.

« sous les plaines, sans aucune corres-
« pondance avec la masse principale. Cela
« posé, il reste certain que le pays où les
« volcans, c'est-à-dire, les dépôts de ces
« matières sont plus communs, et comme
« minéraux propres de ce même pays, s'en
« trouvera plus veiné et plus ramifié dans ses
« plaines; car il ne faut pas s'imaginer que les
« matières de cette nature n'existent que dans
« le cœur des montagnes, ni qu'elles soient
« séparées du reste du terrain qui les avoi-
« sine. Le pays dont nous parlons, étant donc
« plus abondant qu'aucun autre en ces sortes
« de matières, il est tout simple qu'il soit plus
« exposé aux tremblemens de terre, par la
« continuelle inflammation qui survient, lors-
« qu'elles ont assez fermenté pour en être
« susceptibles.

« Outre la raison naturelle qui dit qu'un
« pays qui contient beaucoup de volcans, doit
« contenir aussi beaucoup de rameaux de la
« matière qui les forme, l'expérience le dé-
« montre au Pérou, vu qu'on rencontre à tout
« moment dans ce pays, du salpêtre, du sou-
« fre, du vitriol, du sel, et autres matières com-
« bustibles; c'est ce qui fait que je n'ai aucun
« doute sur la justesse de mes conséquences. »

Le bruit qui précède les tremblemens de terre, dit ce même auteur, ressemble à celui du tonnerre, et s'accorde parfaitement avec leur cause. Il ne peut provenir que de cet air enflammé et raréfié qui, dès que la matière s'est allumée, commence à parcourir les concavités de la terre, poussant et dilatant en même tems celui qu'elles contiennent déjà. Il est à remarquer que lorsque la terre s'ouvre, et que cette quantité d'air, comprimé dans ses entrailles, parvient à s'échapper, on ne voit ni le feu ni la lumière que répandent les volcans. La principale raison en est que le lieu par où se fait l'explosion n'étant pas celui où est la matière enflammée, la lumière se perd dans les espaces de la terre où elle se répand. Cependant il y a eu des occasions où on l'a aperçue; mais il arrive plus souvent qu'on voit de la fumée, bien qu'il soit assez ordinaire de confondre celle-ci avec la poussière qui s'élève de terre pendant le mouvement.

Les secousses se répètent à peu de distance les unes des autres. Les secondes sont toujours plus fortes et font bien plus de ravages que les premières, le feu de la matière par laquelle commence la conflagration suffisant

pour hâter la fermentation d'une masse considérable.

Le mercure péruvien renferme l'indication de plusieurs tremblemens de terre arrivés plus récemment au Pérou.

Le 8 février 1791, à sept heures du soir, on ressentit à Lima deux petites secousses de tremblement de terre, entre lesquelles il n'y eut qu'une minute d'intervalle. La détonation fut violente. Le mouvement se dirigea du sud-est au nord-ouest, et fut à-peu-près le même que celui de tous les phénomènes de ce genre, qui ont fait de si grands ravages dans la capitale du Pérou. Le 10, le 11, le 12, le 13 et le 14, la rivière recouvrit ses bords. Ce fut l'effet des pluies abondantes qui tombèrent sur un espace de soixante à soixante et dix lieues, espace qui commence à la hauteur située en face de Chincha, et qui se termine à celle qui est vis-à-vis de Pativilca. Ce qu'il y eut d'extraordinaire dans cette pluie, ne fut pas qu'elle fût tombée dans le territoire montueux des eaux duquel elle provenait, mais ce fut son abondance; car, bien qu'elle n'ait pas duré plus de deux heures, elle forma de nouvelles rivières, détruisit différentes plantations, et ruina plusieurs bourgades.

Le 21, à trois heures après midi, un autre tremblement de terre se fit sentir à Lima. Celui-ci fut de peu de durée et ne fut point violent. La direction fut la même que celle du tremblement de terre du 8, et l'on peut en inférer qu'ils ont eu tous les deux la même cause.

Le 4 juillet de la même année, Lima éprouva une autre secousse à cinq heures et demie du soir. La direction fut du nord-est au sud-ouest. La secousse dura un peu plus d'une minute et fut de moyenne force.

Le 14 octobre, à neuf heures dix-sept minutes du soir, on ressentit dans la ville de Pasco une violente secousse de tremblement de terre qui dura cinq secondes. La direction fut du nord-est au sud-ouest, et le mouvement ondulatoire. Le ciel était voilé par des nuages, et très-obscur dans le nord et le nord-est. Le bruit qui accompagna la secousse fut très-fort et ressemblait à celui d'une décharge de mousquéterie exécutée par tout un régiment, ou à celui dont il est parlé dans les Mémoires littéraires [1] de la Grande-Bretagne, et qui fut considéré comme l'effet du météore qui s'y fit remarquer dans la nuit du 19 mars 1718.

[1] Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne, 1, 141.

Les tremblemens de terre étant très-rares dans la ville de Pasco, le mouvement et le bruit de celui du 14 octobre 1791, y occasionèrent une grande surprise. L'ordre de succession de ce mouvement provint incontestablement de ce qu'existant en tous ces lieux d'immenses dépôts de pyrites, plusieurs mines de cette substance, situées de distance en distance, communiquaient les unes avec les autres au moyen de petits conducteurs. La première mine attaquée par quelque portion d'eau, etc., ayant pris feu, la matière ignée gagna successivement aux autres mines, qui, par leur explosion, par la collision et la précipitation des fragmens détachés, produisirent un bruit semblable à celui d'une décharge de mousquéterie.

Le 26 décembre on ressentit à Lima la plus forte secousse qu'on y eût éprouvée dans aucun des tremblemens de terre qui eurent lieu en 1791. Elle dura à-peu-près une minute cinquante secondes, et le mouvement se dirigea du sud-est au nord-ouest [1].

[1] Le 4 février 1797, entre sept et huit heures du matin, un tremblement de terre affreux bouleversa les quatre provinces de Tacungo, d'Ambato, de Rio-Bamba et d'Alaosie, et partie de celles de Chimbo et de

Don Antoine Ulloa prétend que les vapeurs continuelles qui, pendant l'hiver, remplissent l'atmosphère dans tout le bas Pérou, sont occasionées par la longue durée des vents du nord. Cette opinion est combattue de la manière suivante par un correspondant des auteurs du mercure péruvien. En 1791,

Quito. Le volcan de Macas fit une très-forte éruption, et s'ouvrit par le milieu. Des montagnes se sont renversées, en lançant, les unes des torrens de laves, et les autres des torrens d'eau. Celle d'Ygulata vomit une large rivière de lave, sur laquelle nageaient des lames de feu, et qui dans son cours fit disparaître Copalpi, Saint-Andrès et plusieurs autres lieux. Celle de la Moya s'est abaissée, et a englouti la belle terre de Saint-Ildephonse, sur laquelle plus de mille personnes ont péri. Celle de Cuero est tombée sur le village de ce nom, et aucun habitant ne s'est sauvé. Celle d'Yatagui s'est précipitée sur Malgro, et en s'enfonçant dans les entrailles de la terre, elle y a plongé maisons, temples et habitans, excepté deux personnes. Ce lieu s'est transformé en un lac de bitume qui, dans le premier moment, exhala une odeur de soufre, et se couvrit de lames de feu. La moitié de la montagne de Culso s'est écroulée, et a couvert la ville et les habitans de Rio-Bamba. Il n'y est pas resté pierre sur pierre; les rues sont devenues des rivières et les places des abymes.

Dans toute cette contrée, des maisons qui étaient

les jours où il y eut beaucoup de rosée, et ceux qui les précédèrent, le vent souffla du sud et du sud-ouest, et non du nord. Le même auteur dit que ces vents soufflant de points très-élevés, peuvent ne pas se faire sentir dans la partie inférieure de l'atmosphère. On pourrait le lui accorder, si les vents du sud avaient cessé de souffler dans la basse région de l'air ;

sur une hauteur se sont trouvées dans un vallon, et celles qui étaient dans un vallon, se sont trouvées sur une hauteur. Il y en a eu qui ont été transportées d'un lieu dans un autre, sans avoir perdu un seul meuble.

Dans les premiers jours qui suivirent ce désastre, on écrivait, de ce théâtre de désolation : « Nous voici « réunis dans une plaine. Quel spectacle ! Les uns ont « perdu un bras, les autres une jambe. Ceux-ci pleu- « rent leurs enfans, ceux-là leur père et leur mère, et « leurs autres parens. On n'ose approcher des villes, à « cause de la putréfaction des cadavres. On ne trouve « pas un pain pour un doublon (20 francs.) Beaucoup « de personnes sont mortes de faim, et d'autres de « soif, à cause de la corruption des eaux. Comme si « ce n'était pas assez de toutes ces calamités, des voleurs « se sont rassemblés et pillent de tous côtés, sans pitié « pour les malheureux qui font entendre leurs cris de « dessous les ruines. Enfin les Indiens se sont soulevés, « et disent fièrement qu'ils ne paieront plus de tributs. »

(*Note du traducteur.*)

mais comme ils ont été continuels, et qu'ils ont eu les mêmes caractères que dans la saison précédente, l'objection est sans force. Des vents qui souffleraient en sens contraire, lors même que l'un serait supérieur et l'autre inférieur, dissiperaient les vapeurs, loin de les fixer, et les empêcheraient de se condenser, ce qui peut seul les transformer en brouillards humides.

CHAPITRE V.

Considérations sur la botanique du Pérou. — Encouragemens donnés à cette science par les incas. — Commission formée en 1778, pour examiner les productions du règne végétal au Pérou. — Voyage de M. de Jussieu dans ce pays. — Flore du Pérou. — Nouvelle commission formée en 1790, pour le même objet que la première. — Plante qui constitue la nourriture ordinaire des llamas, des paeos, des vigognes, etc. — Lieux particuliers où elle croît.

La botanique, considérée comme science, fut, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, assez négligée au Pérou. Les indigènes, passionnés pour l'agriculture et l'empirisme, cherchaient, au contraire, à connaître les vertus d'un grand nombre de plantes. La doctrine que les pères transmettaient à leurs enfans, le goût naturel qu'avaient les Péruviens pour la botanique, et l'emploi qu'elle leur procurait, les rendaient excellens herboristes. Tous les historiens sont d'accord sur ce point. Long-tems même après la conquête, les Indiens avaient plus de connaissances dans la botanique, que ceux des Espagnols qui professaient la méde-

cine au Pérou. On peut citer comme des preuves de cette assertion, les actes soutenus en 1637, à l'université royale de Saint-Marc de Lima, pour démontrer la nécessité d'y établir deux chaires de médecine. En cette occasion, le docteur Alonso, professeur gratuit de langue Quechua, représenta ce qui suit : « Ces deux chaires sont nécessaires, » dit-il, « parce qu'il y a dans ce pays une infinité de « plantes médicinales, qui sont propres à gué- « rir quantité de maladies et de blessures, et « que les Indiens connaissent mieux que nos « médecins. Ils se guérissent même sans le « secours de ceux-ci ; et l'expérience a dé- « montré qu'un grand nombre de personnes « abandonnées par la Faculté, sont parties « pour Cercado et pour Surco, (villages in- « diens situés, l'un tout auprès, et l'autre à « peu de distance de Lima) pour se faire « traiter par les indigènes, et même par les « femmes de ces derniers. » Les progrès qu'avaient faits les Indiens dans la connaissance des plantes médicinales, étaient dus à la perspective que leur donnait cette science, d'être nommés médecins des incas, qualité qui ne leur permettait pas de s'avilir jusqu'à l'exercer parmi le bas peuple. La loi, qui or-

donnait expressément que nul ne fût oisif, et que ceux qui n'étaient ni agriculteurs ni militaires, fussent herboristes, était également favorable à l'étude de la botanique. D'après toutes ces observations, on doit considérer les Indiens comme les fondateurs de cette science au Pérou. Cependant les révolutions qui suivirent la conquête, l'obstination, la défiance et l'esprit mystérieux des indigènes privèrent les vainqueurs de plusieurs des avantages que pouvaient leur procurer les connaissances des vaincus [1]. D'un autre côté,

[1] Don Pedre de Osma nous a laissé un document daté de Lima, et de l'an 1658, qui prouve l'obstination avec laquelle les Indiens s'efforcèrent de soustraire leurs connaisssances aux européens. Il y dit qu'étant sorti de chez lui, accompagné de plusieurs amis, dans le dessein de connaître la partie du corps de la vigogne, où est formé le bézoard, les Indiens non-seulement refusèrent de répondre aux différentes questions qui leur furent adressées à ce sujet, mais ils ne voulurent point faire connaître la composition du poison qu'ils portaient sur eux. Cependant ce secret ayant été révélé par un jeune indien, âgé de dix ou de douze ans, ses compatriotes voulurent lui couper la tête. Osma le prit sous sa protection; mais ayant ensuite négligé les précautions nécessaires pour sa sûreté, le jeune homme tomba entre les mains des Indiens, qui le mirent à mort.

les colons espagnols n'ont pas cherché à les recouvrer, et ils se sont contentés de ce que leur ont transmis la tradition et l'histoire.

L'Europe, au contraire, n'a point négligé le Pérou, et elle l'a fait examiner par des naturalistes. Cependant les voyageurs qui pénétrèrent avant l'année 1770, dans ce pays, n'y acquirent que peu de connaissances. Les plus anciens, faute d'une méthode convenable pour arranger les collections qu'ils avaient faites, furent obligés de n'emporter, pour ainsi dire, que des échantillons [1]. Ceux qui

[1] Parmi ces voyageurs, le premier, selon l'ordre des tems, est ce même Osma, dont nous venons de parler. Il visita le Pérou peu après la conquête. Quoiqu'il fût homme d'épée, il décrivit quelques plantes de manière à prouver qu'il ne manquait pas de talent. Le second est le Père Joseph d'Acosta, que son histoire naturelle a fait nommer *le Pline espagnol*. Il arriva au Pérou, vers l'année 1572, quarante ans après la mort d'Atahuallpa, événement qui forme l'époque où la conquête fut assurée. Le troisième est le docteur Mathias de Porres, qui était médecin du vice-roi du Pérou, vers l'année 1615. Il composa, sur tous les fruits et toutes les plantes du Pérou, un ouvrage qui fut imprimé à Lima, en 1621. Il est aussi auteur d'un autre livre, intitulé : *Concordancies médicinales*, Concordances médicinales, où il a traité d'un grand nombre de plantes du Pérou, qui possédaient quelque vertu

leur succédèrent, quoiqu'ils eussent les talens nécessaires, ne firent pas plus de découvertes, parce qu'ils n'étendirent pas leurs recherches au-delà de la côte [1], ou que s'ils pénétrèrent dans l'intérieur du pays, ce ne fut que pour avoir le chagrin de perdre les fruits de leurs travaux [2].

particulière. Le quatrième et cinquième écrivains sont les licenciés Calderon et Robles, qui firent conjointement un traité sur les plantes du Pérou.

[1] Dans les années 1709, 1710 et 1711, le Père Louis Feuillé fit plusieurs excursions le long de la côte du Pérou. Il dessina et décrivit, selon le système de Tournefort, un grand nombre de plantes qu'on trouve dans cette partie du pays.

[2] En l'année 1736, la célèbre expédition, entreprise dans le dessein de mesurer les degrés de la terre sous l'équateur, arriva au Pérou. La commission des savans était composée des académiciens français, Godin, Bouguer et La Condamine, et de don Jean et de don Antoine Ulloa. M. de Jussieu y était attaché en qualité de botaniste, et M. de Morainville en qualité de dessinateur. M. de Jussieu s'était appliqué avec beaucoup de zèle et de soin à étudier la botanique du Pérou. Son domestique s'imaginant que la caisse qui renfermait les échantillons et les dessins du botaniste français était remplie d'or, la lui vola à Buenos-Ayres. Cette perte contraignit M. de Jussieu à retourner à Lima; mais son âge avancé et les fatigues que lui occasionèrent ses travaux continuels, ne lui permirent pas de la réparer.

Dans le cours de l'année 1778, une commission formée par ordre de Charles III, roi d'Espagne, pour rechercher les productions du règne végétal dans cette partie de ses domaines, et pour en déterminer les propriétés, arriva au Pérou. Elle était composée de don Joseph Pabon pour l'Espagne, de M. Dombey pour la France, et de don Hippolyte Ruiz, justement nommé le Linnée de ce pays. Ces commissaires furent secondés par d'autres botanistes. L'expédition terminée, don Jean Tafaya et don François Pulgar demeurèrent au Pérou, pour y continuer les recherches et fonder le jardin botanique de Lima. Ce fut seulement alors que les plaines de la partie inhabitée du Pérou, et que les montagnes des Andes, où la nature a signalé son inépuisable fécondité, furent visitées et examinées avec une scrupuleuse attention. Dix ans d'étude et d'application ont procuré d'immenses richesses botaniques, et ont fourni à la métropole les matériaux nécessaires pour composer ce grand ouvrage auquel on a donné le titre de flore du Pérou.

Marchant sur les traces de son auguste père, le souverain actuel de l'Espagne accorde sa protection à ceux qui cultivent l'his-

toire naturelle. Une nouvelle expédition commandée par don Alexandre Malespina, aborda au Pérou en 1790. Elle avait principalement en vue d'y faire des recherches botaniques, et elle visita toutes les parties quelconques de ce pays [1]. En même tems on prit les meil-

[1] Cette expédition a été très-avantageuse au Pérou, tant sous le rapport de la navigation, que sous celui des connaissances qui furent acquises, relativement à l'état politique et civil, à l'agriculture, au commerce, à la minéralogie, et enfin à l'histoire naturelle de ce pays. Don Antoine Pineda-y-Ramirez, commandant des gardes espagnoles, qui peut, à juste titre, passer pour le Waller du Pérou, a particulièrement dirigé ses recherches sur la lithologie, la tetrapodologie, l'ornithologie, l'ichtyologie et la chimie. Don Thadée Haëncke et don Louis Née se sont entièrement chargés de la partie botanique. Le premier était disciple du célèbre Jacquin. Ses recherches sur la métallurgie, sur la minéralogie, sur l'entomologie, etc. dans lesquelles il a joint à la vivacité naturelle à son âge, des connaissances peu communes, tant sous le rapport de la théorie que sous celui de la pratique, lui ont fait infiniment d'honneur. Don Louis Née qui est doué d'autant d'intelligence, et qui, quoique plus avancé en âge, n'a pas moins d'activité, a enrichi la botanique du produit de ses pénibles travaux.

Dans ce précis historique, nous n'avons parlé que des professeurs et des savans qui ont visité le Pérou.

leurs moyens pour fonder une chaire, et augmenter les collections dans le jardin des plantes de Lima. L'infatigable botaniste, secondé par son habile dessinateur, don François Pulgar, a entretenu une communication continuelle avec le pays des montagnes, et avec Lima et Madrid. La flore du Pérou, augmentée par des envois successifs, doit être un éternel monument de la munificence de deux souverains, un dépôt des trésors du règne végétal, et une preuve authentique que le Pérou n'abonde pas moins en plantes utiles qu'en métaux précieux.

Nous terminerons cette note, en citant les hommes qui cultivent avec distinction la botanique dans ce pays, et dont les noms passeront à la postérité avec celui de plusieurs plantes. Ce sont le Père François Gonzalès Laguna, qui a été chargé de planter et de diriger le jardin botanique de Lima, et du nom duquel don Hippolyte Ruiz a nommé la *gonzaletia dependens*, qui croit dans le pays des montagnes; le docteur Cosme Bueno, principal cosmographe du Pérou, et dont le nom a aussi été donné, par le même botaniste, à la *cosmea balsamifera*, communément appelée *limoncillo*; et enfin le docteur Gabriel Moreno, médecin de Lima, dont M. Dombey a fait passer le nom à la *peruana morena*, vulgairement appelée *rosario*, dans le district de Chauchin, où elle est indigène.

Il ne faut pas croire cependant que toutes les plantes du Pérou soient renfermées dans l'inestimable collection que nous venons de désigner. Les plantes inconnues et rares qui croissent sur les montagnes, formeraient à elles seules un catalogue. Le manque de chemins pour gagner les vastes plateaux qu'offrent quelques-unes de ces montagnes, et pour examiner la direction des ruisseaux et des courans d'eau, forme un obstacle qu'on parviendra peut-être à lever un jour. On verra, dans le cours de cet ouvrage, qu'on a déjà fait de grands progrès en examinant plusieurs des montagnes des Andes, dont on a aussi rendu l'accès plus facile.

Les avantages que doivent procurer aux sciences et aux arts, les travaux de la société académique de Lima et ceux de don Jean Tafaya, sont incalculables. L'agriculture cessera d'être négligée, comme elle l'a malheureusement été jusqu'ici. Le commerce du Pérou s'accroîtra à mesure que s'augmentera la quantité des productions naturelles du pays, et qu'on découvrira des végétaux propres à la nourriture des quadrupèdes [1]. Cette

[1] Il se trouve dans les plaines de Bombon, une herbe, nommée *callua-callua* par les Indiens, et qui donnée

bservation s'applique également aux herbes t arbrisseaux qui servent à teindre, et à plusieurs autres usages [1]. Les limites de l'histoire naturelle, de la physique et de la médecine, seront reculées, et cette dernière science s'enrichira plus spécialement, non-seulement par de nouveaux spécifiques, mais aussi par l'emploi de plusieurs plantes, qui peuvent être substituées à celles qu'on apporte d'Europe [2].

Tels sont les avantages que l'étude de la

tous les trois jours aux moutons, trois mois avant la tonte, augmente considérablement leur laine. La *hualga*, ou la *barba jovis*, espèce de *psoralea*, est un excellent préservatif contre cette maladie contagieuse, qui attaque ces mêmes animaux, et est connue sous le nom de *tac*.

[1] Parmi les arbrisseaux indigènes qui croissent spontanément sur les montagnes du Pérou, se trouve le cafier. Les botanistes péruviens Ruiz et Pavon l'ont découvert en 1785, au pied de la montagne de Carpis, dans la province d'Huanuco. On en trouva le café d'excellente qualité.

[2] On trouve au Pérou, plusieurs espèces d'*hypericum*, de *senna*, de valériannes, etc. que les Indiens emploient efficacement dans leurs établissemens de la Sierra, et qui sont rejetées dans la capitale, où l'on donne une préférence aveugle à celles qui viennent d'un pays lointain.

botanique peut procurer au Pérou, dont le territoire est rempli de productions du règne végétal; et d'après les talens que les Péruviens ont montrés en tout ce qui concerne l'histoire naturelle [1], il n'est pas permis de douter des progrès qu'ils pourront faire dans la science qui est le sujet de ce chapitre.

Il est un fait lié à la botanique du Pérou, fait qui ne doit pas être omis ici. On sait que les animaux connus sous les noms de *llamas*, de *pacos*, de *vigognes* et de *huanacos*, sont indigènes des hautes montagnes de ce pays. Mais une particularité qui n'a été remarquée par aucun naturaliste, est que, quoique ces montagnes s'étendent, sous la dénomination de Cordillères, jusqu'au 10e degré de latitude septentrionale, et qu'elles aient toutes à-peu-près la même hauteur et la même température, ces animaux ne se trouvent pas

[1] Franco Davila, natif du Pérou, s'est rendu très-célèbre à Paris, par son cabinet d'Histoire naturelle, dont il a publié un catalogue descriptif, fort estimé de tous les savans. Après une résidence de vingt ans dans la capitale de la France, il passa à Madrid par ordre de Charles III, roi d'Espagne, et y établit le cabinet d'Histoire naturelle, dont il a eu la direction jusqu'à sa mort.

au-delà de la ligne du côté du nord, et par conséquent on n'en voit point dans les provinces de Quito, de Santa-Fé, etc., où le climat, du moins dans les montagnes, est cependant analogue à celui du haut Pérou. La seule cause apparente d'une telle singularité, est que cette sorte de plante, que les naturalistes péruviens appellent *ycho* ou *ychu*, et que les auteurs de la flore du Pérou nomment *xarava*, ne croît point sur toute l'étendue des montagnes septentrionales de la Cordillère. Cette plante appartient à la famille des graminées, et paraît être la nourriture ordinaire ou naturelle des llamas, des pacos, des vigognes, etc. Elle est extrêmement abondante dans les montagnes du Pérou; mais jusqu'à présent, les naturalistes ne l'ont pas découverte dans celles de Quito, de Santa-Fé, etc.

Les deux llamas représentés dans la planche de l'atlas qui accompagne cet ouvrage, ont été amenés du territoire des mines à Lima, pour y figurer dans une procession composée d'Indiens; et en conséquence, ils sont bardés d'argent. L'histoire naturelle des animaux de cette espèce est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en faire mention ici;

mais nous dirons quelque chose des vigognes, qui fournissent cette laine superbe à laquelle elles donnent leur nom. Les Indiens, pour en obtenir la toison, les chassent au point que, probablement, la race un jour en sera détruite au Pérou. Si, comme l'assurent plusieurs indigènes très-intelligens, la vigogne peut être apprivoisée, ainsi que le llama, la multiplication en serait très-avantageuse au commerce du pays.

CHAPITRE VI.

Minéralogie. — Mines de différens métaux qui se trouvent au Pérou. — Produits des mines de ce pays depuis l'année 1778, jusqu'à la fin de 1789 et en 1790. — Territoire montagneux de Lauricocha, vulgairement appelé *Pasco*. — Climat rigoureux de cette contrée. — Découverte des mines de Pasco, faite par un pâtre. — Exploitation de ces mines. — Montagne de Raco. — Granit qu'on en tire. — Rivières et lacs qui se trouvent dans le territoire des mines. — Mine de vif-argent de Huancavelica. — Produits de cette mine. — Source d'eau chaude de Huancavelica. — Condition de ceux qui exploitent des mines au Pérou.

Il y a dans l'intendance de Lima, y compris Guarochiri, quatre mines d'or, cent trente et une mines d'argent, une de vif-argent et quatre de cuivre. Toutes étaient exploitées en 1790, où cette énumération fut faite. Différens motifs avaient fait abandonner soixante et dix mines d'argent.

A l'époque citée ci-dessus, on tirait le minerai de deux cent vingt-sept mines d'argent, dans l'intendance de Tarma et de ses dépendances, Pasco et Huallanca; et il y en avait vingt

et une de négligées. Il s'y trouvait, en outre, deux mines qui donnaient une grande quantité de plomb.

Dans l'intendance de Truxillo, y compris Chota qui en dépend, on exploitait trois mines d'or, ainsi que cent trente-quatre mines d'argent; et il n'y en avait pas moins de cent soixante et une d'abandonnées.

On comptait dans l'intendance de Huamanga et Lucanos, soixante mines d'or, cent deux mines d'argent, et une de vif-argent, les unes et les autres en pleine activité. Trois mines d'or et soixante-trois d'argent y avaient été fermées.

Dans l'intendance de Cuzco, y compris Curahuasi, on n'avait encore découvert que des mines d'argent. Il y en avait dix-neuf, et on les exploitait avec succès.

Dans l'intendance d'Arequipa et Caylloma, on exploitait une mine d'or et soixante et onze mines d'argent. On avait abandonné quatre mines du premier de ces métaux et vingt-huit du second.

Dans l'intendance de Quantajaya et Tacna, on exploitait une mine d'or et vingt mines d'argent. Il y avait d'abandonnées, dix mines d'or et trente d'argent.

Dans l'intendance de Huanvelica, de Castrovirreyna et Lircay, ses dépendances, on exploitait une mine d'or, huit mines d'argent, deux de vif-argent, et dix de plomb. Deux mines d'or et deux cent quinze mines d'argent étaient fermées. La quantité de mines d'argent qui n'étaient plus exploitées, peut s'expliquer par l'abondance de l'eau, qui insensiblement les a comblées.

Il résulte de cet état, que dans les huit intendances, entre lesquelles est divisée la vice-royauté du Pérou, il y avait, en 1791, soixante-neuf mines dont on tirait de l'or, sept cent quatre-vingt-quatre dont on tirait de l'argent, quatre qui donnaient du vif-argent, quatre du cuivre et douze du plomb. Dans le même tems, on comptait vingt-neuf mines d'or et cinq cent quatre-vingt-huit mines d'argent, que différentes causes avaient fait abandonner. Les mines du royaume de Quito et celles de la vice-royauté de Buenos-Ayres, quoique ces domaines puissent être considérés comme faisant partie du territoire du Pérou, n'étaient pas comprises dans ce tableau.

Depuis le commencement de 1780 jusqu'à la fin de 1789, les mines du Pérou ont donné trente-cinq mille trois cent cinquante-neuf

marcs d'or à vingt-deux carats, et trois millions sept cent soixante-trois marcs d'argent[1]. Dans l'année 1790, les mines d'argent ont produit quatre cent douze mille cent soixante et dix marcs de ce métal, ce qui fait un excédant de trente-huit mille cent quarante-sept marcs sur le terme moyen du produit de chacune des dix années précédentes.

Il paraît que les mines du Mexique sont beaucoup plus productives que celles du Pérou; car dans la même année 1790, qui fut loin d'être une des meilleures, on frappa dans la monnaie royale de Mexico, cinq mille vingt-quatre marcs d'or, et deux millions cent soixante et dix-neuf mille quatre cent cinquante-cinq marcs d'argent. La différence pour ce dernier métal était par conséquent de plus de cinq pour un.

La nature contre-balance souvent ses propres bienfaits, par la manière dont elle les accorde. L'or et l'argent, indépendamment de ce qu'ils sont enfouis dans les entrailles de la terre, ne sont, en général, produits que dans

[1] Le marc d'or étant évalué cent vingt-cinq piastres, et le marc d'argent huit piastres, le total du produit des mines, pendant les dix années indiquées ci-dessus, a été de 7,703,545 liv. sterling.

des contrées désertes et sous un climat rigoureux. Les mines les plus riches se trouvent dans des montagnes escarpées, rarement dépouillées de neige, et situées dans un pays que rend inhabitable sa stérilité. Potosi, Cailloma, Piedra-Parada, Pasco, etc.; sont des preuves de cette assertion. On en jugera par la description de la dernière de ces mines. Le territoire où elle est s'appelle proprement montagne de San Stephano de Lauricocha. Il se trouve à l'extrémité septentrionale des plaines de Bombon, et est environné de plusieurs autres petites montagnes qui constituent une partie des grandes Cordillères. Le sol de cette contrée est extrêmement stérile, et le climat en est très-rigoureux. L'orge, le seul grain qui puisse y lever, n'y parvient pas au point de former des épis. Il y pleut, il y neige constamment durant six mois de l'année. Il y a, pendant les autres six mois, de très grands froids, dans l'intervalle desquels on éprouve de violens orages.

La découverte de ces mines fut accidentelle; et, comme il le paraît par des documens conservés dans les archives de Lima, elle eut lieu vers l'année 1630. Un Indien appelé Huari Capcha, qui faisait paître son

troupeau, étant obligé de passer la nuit dans les montagnes, chercha un refuge derrière une de celles-ci. Il alluma un grand feu, et fut extrêmement surpris au point du jour, d'apercevoir parmi les cendres plusieurs grains d'argent fondu. Contre l'usage des Indiens, il communiqua l'avis à don Jean de Ugarte, riche propriétaire qui demeurait dans la vallée de Huariaca. Ugarte fit sur-le-champ fouiller les hauteurs. Sur la place même où le feu avait été allumé, et tout autour de ce point, il trouva des passages qui le conduisirent à plusieurs mines qu'on exploita, dans la suite, avec le plus grand succès.

La célébrité des mines de Pasco attira bientôt un grand nombre de personnes à qui l'enthousiasme inspira la courageuse résolution de s'établir dans ces déserts sauvages, qui semblaient n'être destinés qu'à servir de retraite aux bêtes féroces. En peu de tems un établissement espagnol fut formé dans une contrée, où auparavant il n'y avait pas une seule hutte pour mettre à couvert un malheureux Indien.

A-peu-près à la même époque, il y avait dans la province de Conchucos, une caisse royale et un établissement destiné non-seule-

ment à recueillir les tributs, mais à diriger les travaux d'une mine riche qu'on exploitait pour le compte de sa majesté catholique. Vers l'an 1660, cette mine fut épuisée, et la caisse royale transférée à Huanuco; puis, en 1669, à Pasco, ville située à deux lieues de la montagne de Lauricocha. Enfin, en 1785, la caisse royale qui était établie à Atun-Jauja, fut unie à celle de Pasco.

On ne connaît pas avec précision la quantité de métal que les mines de Lauricocha fournirent dans le premier moment; mais il est certain que le territoire qui contenait le minerai, éprouva le même accident que tous les autres, c'est-à-dire que l'eau s'introduisit dans la plus grande partie des veines.

Don Martin de Retuerto, propriétaire de la mine particulièrement appelée Lauricocha, fit faire une ouverture au pied de la montagne, et fut le premier qui vérifia la véritable direction des filons. Il en tira beaucoup de métal dans les commencemens; mais bientôt il fut forcé d'abandonner son entreprise. L'irruption des eaux empêcha presque entièrement l'exploitation. Plusieurs entrepreneurs éprouvèrent le même sort.

Le colonel don Joseph de Maiz y Arcas

ayant, en l'année 1758, acheté des héritiers de Retuerto la mine de Lauricocha, fit faire une autre ouverture près de l'ancienne. Ce fut l'ouvrage de deux années; mais l'effet répondit si bien à l'intention, que cette mine seule rapporta annuellement de soixante mille à quatre-vingt mille marcs d'argent. Au moyen de pompes, don Joseph parvint à faire écouler toutes les eaux. Cet habile mineur étant mort, ses exécuteurs testamentaires négligèrent le moyen qu'il avait employé, et bientôt la mine fut inondée.

Comme les mines de Santa Rosa et de Caya étaient dans le même état, il semblait que l'inondation dût ensevelir toutes les richesses de la montagne. Les travailleurs étaient forcés de gratter le peu de minerai qu'ils trouvaient à l'orifice des mines; mais ils reconnaissaient bientôt qu'il ne paierait pas la peine et les frais du raffinement. Tous les intéressés formèrent une association, et convinrent de faire une ouverture dans la partie inférieure du roc minéral de Santa Rosa. L'exécution de ce plan fut confiée à don Felix de Ijurra, mineur habile, dont la probité, l'expérience et le zèle s'étaient déjà fait remarquer dans des entreprises du même genre. Malgré les

obstacles que la nature lui opposait à chaque pas, et quoiqu'il eût à suppléer de ses propres deniers au manque de fonds qu'occasionait la négligence ou l'embarras pécuniaire de plusieurs des associés, don Félix acheva son entreprise; il fit écouler les eaux qui étaient entrées dans les mines de Santa Rosa; et il restitua en quelque sorte tout le sol minéral. Don François Cuellar, alors gouverneur de Tarma, le seconda de tout son pouvoir. Les mesures sages de don Jean de Galvez, lieutenant-gouverneur de ces provinces en 1792, ont perfectionné cette entreprise, qui a fait autant d'honneur à ceux qui y ont eu quelque part, qu'elle a été avantageuse à l'Etat.

Dans le dessein d'en retirer l'eau, on a fait récemment à grands frais une nouvelle ouverture dans la partie inférieure de la mine de Lauricocha. L'attente des propriétaires a été presque entièrement remplie. Le minerai de cette mine très-productive est contenu dans une substance semblable à de la cendre, et d'une couleur qui tire sur le bleu. On n'a point encore découvert, au Pérou, une mine qui donne autant d'argent que celle-ci.

Le territoire montagneux et minéral dont nous parlons, renferme dans toute son éten-

due, outre les mines de Santa Rosa et de Lauricocha, celles de Yanacancha, de Caya, de Cheupimarca et de Pariajilca. Quoique riche, la mine de Cheupimarca a été peu exploitée, parce que les eaux s'y sont introduites quelque tems après l'ouverture. Le minerai de ces mines (excepté celle de Lauricocha) est de couleur jaune et tacheté de rouge, et ordinairement il donne de dix à douze marcs par caxon [1]. Un banc, vulgairement nommé *Manteau-Royal*, s'étend sur un territoire d'une lieue et demie de circonférence, et c'est pourquoi il se fait que les mines ne sont point bornées à la direction des veines. Dans l'année 1789, on fit l'extraction de quinze mille à seize mille caxons, et l'on raffina environ cent vingt mille marcs d'argent, dans la raffinerie royale de Pasco.

A l'ouest du territoire minéral et à la distance de deux lieues et demie, se trouve la montagne de Raco, qui a la forme d'un cylindre tronqué par le haut. Elle est entièrement composée de granit blanc, qui, jeté dans l'eau, devient d'un bleu foncé. On appelle

[1] Le marc pèse une demi-livre, et le caxon contient deux tonnes et demie.

ce granit, *ala-de-Mosca*, dans le pays. Le grain en est ferme, et il est d'une très-grande utilité pour la construction des bâtimens.

La rivière qui traverse le territoire minéral, a six ou sept lieues de cours, et se divise en plusieurs bras parmi lesquels sont ceux de Sullumarca, de Qinua, etc. Il y a en outre beaucoup de lacs formés par la pluie, et qui, de même que les bras de rivière dont il vient d'être question, sont très-avantageux pour l'exploitation des mines. Cependant il faut convenir que les lacs ont grandement contribué à inonder celles-ci.

Jusqu'au milieu du seizième siècle, la méthode de raffiner l'argent par le moyen de l'amalgame, ou par le mélange du mercure avec les particules d'argent contenues dans le minerai pulvérisé, ne fut point parfaitement connue. L'ancienne méthode consistait en une fusion, effectuée par des moyens plus ou moins compliqués, ou dans la trituration du minerai, et le dépôt des parties métalliques dans des machines hydrostatiques. Pierre Fernandez Velasco fut le premier qui, en 1571, employa le mercure pour raffiner l'argent; et l'Amérique doit à ce respectable Espagnol, les

progrès qu'elle a faits ensuite dans la minéralogie.

La mine d'Huancavelica fut découverte vers l'année 1566. Il importe peu de savoir si cette découverte provient d'un bloc de cinabre cristallisé, accidentellement trouvé entre les mains d'un Indien, par un Portugais nommé Enrique Garcès, ou si une portion de cette substance fut jetée par un hasard heureux sur le chemin de Navincopa, domestique d'Amador Cabrera. Il est certain du moins qu'au mois de septembre 1570, Philippe II, roi d'Espagne, acheta de Cabrera, la mine d'Huancavelica, et que le surintendant, don Pèdre de Los Rios, s'occupa sur-le-champ des moyens de la faire exploiter. Le premier gouverneur fut don François d'Angulo. Sous son administration, qui dura cinq ans, c'est-à-dire, depuis 1571 jusqu'à 1576, on tira plus de neuf mille quintaux de la mine d'Huancavelica, qui a toujours continué d'appartenir exclusivement à la couronne [1].

[1] Ce fut sous le gouvernement de don Martin de Valanzequi, qu'on fit l'extraction de la plus grande quantité de mercure qu'on ait tirée dans un espace

En l'année 1735, le système d'administration de cette mine fut changé. Jusqu'alors elle avait été confiée à un des membres de l'audience royale de Lima; mais à la fin, elle le fut à un gouverneur particulier, qui n'avait de commun avec ses prédécesseurs que le titre de surintendant. Vers le milieu de l'année 1790, la surintendance fut enlevée à celui qui était alors gouverneur, et réunie à la vice-royauté de Lima. Il y eut, depuis la découverte de cette mine précieuse jusqu'à l'année 1792, soixante-six gouverneurs, y compris don Manuel Ruiz de Castilla, qui possédait alors cet emploi.

Durant les deux cent dix-neuf ans qui se sont écoulés depuis l'époque où l'on a commencé de fondre le minerai produit par la mine d'Huancavelica, jusqu'à l'année 1789, on en a tiré et fait entrer dans les magasins royaux, un million quarante mille quatre cent cinquante-deux quintaux, vingt-cinq livres et deux onces de mercure. Cette masse étant divisée entre les deux cent dix-neuf ans dont je viens de parler, donne pour chaque année,

de tems donné. De 1646 à 1648, la mine fournit de dix-sept à dix-huit mille quintaux de ce métal.

quatre mille sept cent cinquante quintaux ; vingt-neuf livres et cinq onces [1].

Entre les années 1571 et 1748, on dépensa huit millions deux cent quatre-vingt mille six cents piastres, pour l'extraction et la fusion du minerai. Il paraît par les registres royaux, que depuis 1748 jusqu'à l'année 1789, la dépense fut de deux millions trois cent quatre mille deux cent quarante-cinq piastres et quatre réaux. La somme totale de dix millions cinq cent quatre-vingt-sept mille huit cent quarante-cinq piastres et quatre réaux, étant divisée entre les deux cent dix-neuf années, fait pour chacune d'elles une somme égale à quarante-huit mille trois cent quarante-six piastres deux réaux et demi.

Le prix du vif-argent a été sujet à beaucoup de variations. En l'année 1786, ce métal produisit soixante piastres par quintal ; et il s'éleva par degrés à soixante et treize, qui faisaient le prix courant au commencement de 1791. Il y a eu des tems où il a été plus cher. Il y en a eu aussi où il a été au-dessous de

[1] Depuis le mois de janvier 1790, jusqu'à la fin du mois d'août de la même année, que don Pedre de Tagle-y-Bracho se demit de l'intendance de cette mine, on en tira quatre cent six quintaux.

soixante piastres par quintal. Le prix a dépendu de la correspondance qu'a eue la mine avec l'intérieur, ainsi que des dépenses pour l'exploiter, et enfin de l'abondance ou de la rareté du minerai. Cependant, en évaluant la quantité (ci-dessus citée) d'un million quarante mille quatre cent cinquante-deux quintaux, vingt-cinq livres deux onces de mercure extrait de la mine, au terme moyen des prix divers auquel il a été vendu, on trouvera qu'il aura produit une valeur totale de soixante-sept millions six cent vingt-neuf mille trois cent quatre-vingt-seize piastres et deux réales [1].

En formant cet état, on a pris soin de rectifier les erreurs commises au sujet de la mine d'Huancavelica, par plusieurs historiens et plusieurs géographes [2], et de donner des renseignemens nouveaux.

[1] En déduisant les dépenses, d'après le taux indiqué ci-dessus, la mine d'Huancavelica a produit à l'Espagne, près de trois cent douze millions de livres tournois, dans l'espace de tems que nous avons désigné. Cette mine jouit du privilége exclusif de fournir aux propriétaires des mines d'or et d'argent du Pérou, le vif-argent dont ils ont besoin pour séparer le métal du minerai.

[2] Parmi les écrivains qui ont publié de faux renseigne-

Il se trouve dans la ville d'Huancavelica une source d'eau chaude, qui a la propriété de pétrifier, et qui est considérée comme une grande curiosité dans le pays.

Le Mexique a constamment prospéré par ses mines, tandis que le Pérou se soutient à peine par les siennes, quoiqu'elles soient plus nombreuses et plus riches. Cette différence provient du différent degré d'estime qu'on accorde à l'exploitation dans chacun de ces deux royaumes. A Mexico, un négociant ou un capitaliste avance, sur la seule parole de celui qui exploite, cinquante ou cent piastres pour découvrir une mine, et il ne renonce point à ce genre de spéculation, lorsqu'il apprend que la trace de la veine est perdue. Au Pérou, au contraire, à peine un *habilitador* [1] a-t-il déboursé dix ou douze piastres, si même il a été jusque-là, qu'il voudrait que le mineur et ses mines fussent mis au moulin, afin que le *pina* pût lui être assuré, et que ses profits éventuels fussent déterminés.

mens sur ce point, on peut citer M. Berenger, continuateur de Busching; les auteurs de l'Encyclopédie méthodique; Echart, etc., etc.

[1] Les *habilitadores* sont des speculateurs qui s'établissent dans le voisinage des mines, et font des

Les ennemis de ceux qui exploitent des mines, soutiennent qu'à parler en général, les hommes de cette profession sont des imposteurs et des fourbes, desquels on ne doit attendre aucune exactitude dans les paiemens. Leurs défenseurs ne nient pas qu'il ne se trouve dans cette classe, comme dans toutes les autres, des gens qui ne méritent aucune confiance, et que malgré la vigilance du gouvernement, on n'ait admis dans les associations de mineurs, des hommes indignes d'y être reçus. Souvent il arrive aussi que l'entrepreneur le plus honnête est forcé de s'écarter un peu de la rigidité de ses principes. Il ne peut trouver aucun appui s'il parle de sa mine sans enthousiasme, et sans exagérer les avantages qu'elle présente. Lorsqu'il montre le minerai, on le déprécie, et l'on exige de lui des sûretés, tandis qu'il ne peut avoir encore que des espérances. Enfin, il est évident que c'est l'avarice qui vient à son secours. En conséquence, on doit avouer qu'il n'est pas très-surprenant qu'il commence par exagérer et qu'il finisse par tromper.

avances aux mineurs. Ils sont payés en *pina*, c'est-à-dire, en argent dégagé du mercure avec lequel il a été amalgamé et non fondu.

Quant à l'accusation de manquer d'exactitude à remplir leurs obligations, portée contre les mineurs, il y a beaucoup de choses à dire. Par fois, la nature les enrichit, et par fois ils éprouvent toute la cruauté des hommes. Ceux qui les tyrannisent le plus, sont les *habilitadores*, ou les prêteurs d'argent. Ceux-ci, pour le paiement des sommes qu'ils ont avancées, reçoivent le pina au taux très-bas de six piastres quatre réales, et quelquefois à six piastres deux réales, quoiqu'à proportion du prix du métal fondu, le pina vaille sept piastres trois réales. De la sorte, ils touchent un intérêt de dix-huit pour cent, dans le court espace de trois ou de quatre mois, terme auquel expire le crédit qu'ils font. Cependant ils jettent les hauts cris, si l'entrepreneur est seulement quelques jours en retard. De plus, le dernier demandera, supposons-le, deux mille piastres pour les dépenses courantes de sa mine, et fera, en conséquence, ses arrangemens avec l'habilitador. Celui-ci ne fournit jamais la somme en une fois; il ne la délivre que partiellement en faisant toujours de belles promesses. Ainsi il arrive que le malheureux mineur ne peut se procurer à tems les choses néces-

saires à l'exploitation de sa mine. Ce n'est pas tout encore : la somme stipulée ne lui est point livrée entièrement en espèces; on lui en donne une grande partie en marchandises portées à un taux très-élevé. L'entrepreneur étant forcé de les distribuer parmi les Indiens qui travaillent pour son compte, ceux-ci s'endettent, et souvent il arrive qu'ils désertent. Ainsi donc, il perd à-la-fois et leurs services et tout ce qu'il leur a fourni. Enfin les deux points de l'accusation peuvent être réduits aux propositions suivantes : qu'on n'exige pas des mineurs l'impossible, et leur conduite sera plus exempte de reproches; qu'on les traite équitablement, et il y en aura peu qui manqueront à leurs engagemens.

L'accusation de prodigalité qu'on leur fait aussi, n'est adoptée que par ceux qui croient aux assertions des collecteurs et des usuriers. Des hommes montés sur des mules pour parcourir péniblement toute l'étendue du terrain qu'ils exploitent, des hommes continuellement enveloppés d'un mauvais manteau, des hommes accoutumés à la sobriété, logés dans de pauvres huttes, et continuellement exposés aux intempéries de l'air dans un climat extrêmement rigoureux, peuvent-ils être

appelés prodigues lorsqu'ils font résonner quelques instrumens pour célébrer leur fête, et qu'ils se revêtent d'habits décens pour entrer dans la capitale ! Le tems n'est plus où le mineur pouvait exposer sur une carte, un lingot de la valeur de cent marcs d'argent, et que le simple inspecteur s'avançait vers la mine précédé d'instrumens. Les passions qui, dans une ville, absordent des capitaux, se contentent d'un sac de patates et d'une jaquette de revèche d'Angleterre, dans une mine.

La première cause du peu de succès de l'exploitation des mines du Pérou, consiste dans le manque de travailleurs et le système d'opération qui a été adopté. Il n'y a que les Indiens qui puissent être employés aux travaux intérieurs des mines. Les nègres ne peuvent les soutenir. La seule résidence dans un pays montueux et dont le climat est rigoureux, les y rend même incapables d'aucun service domestique. Leur teint y change et devient couleur de cendres. Ils y tombent malades et y meurent la plupart. On a mille fois tenté de les employer à l'exploitation des mines d'or de la province de la Paz, où la température est saine et

douce; mais tous les résultats ont été funestes. Soit que les particules d'antimoine répandues dans les mines agissent avec plus de force et d'une manière plus fâcheuse sur le tempérament des Africains, soit qu'il soit plus pénible pour eux que pour d'autres, de descendre dans les entrailles de la terre, chargés de pesans fardeaux, soit enfin que cette occupation leur soit naturellement contraire et qu'elle leur répugne, il est certain qu'ils ne peuvent être d'aucune utilité pour les travaux de ce genre. Les Espagnols n'y sont guère plus propres que les nègres. On a vu un grand nombre de jeunes gens robustes, la plupart déserteurs de la marine, qui, pressés par le besoin ou poussés par le desir de gagner, se sont appliqués aux différens travaux des mines, mais que l'affaiblissement de leur santé, causée par les souffrances qu'ils avaient endurées, a contraints à les discontinuer. Il y a peu d'années qu'un Péruvien recueillit et envoya dans le territoire minéral de Huarochiri, des déserteurs de navires espagnols; et il les employa sur-le-champ à exploiter ses mines. Nul d'entr'eux ne put soutenir plus de quatre mois ce travail. Ceux qui ne péri-

rent pas, furent obligés d'y renoncer, vaincus par la maladie. Les métis, soit par orgueil, soit par impossibilité physique, n'entrent point dans cette pénible carrière, qu'en un mot, les Indiens peuvent seuls parcourir. Ces derniers, accoutumés aux rigueurs du climat et aux inconvéniens du pays où sont situées les mines, sont seuls propres à les ouvrir.

Il serait à désirer que les subdélégués ne souffrissent point dans leurs provinces, d'Indiens oisifs et vagabonds, et que ceux qui, après avoir reçu un avertissement en forme, seraient trouvés à ne rien faire, fussent saisis et envoyés aux mines; il serait à désirer qu'afin que les entrepreneurs pussent payer leurs travailleurs en espèces, qu'ils reçussent ainsi, les avances que leur font les capitalistes, et que les entrepreneurs fussent persuadés que c'est une erreur de croire que les Indiens ne peuvent être conduits par la douceur.

Enfin si la certitude d'un prompt paiement, si l'augmentation progressif du prix du travail, et si un traitement doux ne suffisaient pas pour engager les Indiens à travailler aux

mines, il faudrait que le propriétaire se résignât à la volonté du ciel, et qu'il attendît du tems un remède qui ne répugnât point à ceux qui peuvent seuls le servir efficacement [1].

[1] Dans les mines royales, on force les Indiens à travailler.

CHAPITRE VII.

Sol et agriculture. — Population. — Importation des nègres. — Exagération des massacres imputés aux Espagnols.

A l'époque de la découverte, les terres du Pérou, comme toutes celles du nouveau monde, n'offraient qu'un sol aride et stérile, qui trompait constamment les efforts de ceux qui le cultivaient avec le plus de soin. Les européens qui tentèrent les premiers de former un établissement dans ce pays, furent tous, sans exception, tourmentés par la faim, pressés par toutes sortes de besoins, et réduits à travailler pour le profit de ceux qui devaient leur succéder. Cet inconvénient était inévitable dans une contrée sans culture, et qui ne produisait de plantes que celles que faisait croître la seule nature.

Les indigènes ignorant l'usage des outils de fer, et n'ayant ni chevaux, ni bœufs, ni ânes, il était impossible que les effets de l'agriculture se fissent sentir au loin sur un sol

couvert de forêts et entrecoupé de lacs et de marais dont les exhalaisons corrompaient l'air.

Les observations les plus anciennes et les mieux fondées, nous apprennent qu'au centre même de la zone torride, la terre était si froide à la profondeur de six ou de sept pouces, que les semences qu'on lui confiait étaient gelées. En conséquence, les plantes de l'Amérique, au lieu d'enfoncer leurs racines perpendiculairement, les étendaient horizontalement, pour éviter le froid intérieur qui les eût fait périr.

Ce degré de froid était également sensible dans les impressions de l'air, car la comparaison des expériences les plus exactes donne pour résulat une différence de vingt degrés, entre le climat de l'ancien monde et celui du nouveau, la chaleur étant la même à quarante degrés de l'équateur en Amérique, qu'à soixante en Europe.

Cette disposition de l'atmosphère a dû nécessairement influer sur les productions et les animaux du nouveau monde. Il n'existe entre les tropiques aucune espèce de grands quadrupèdes; et, d'après cette particularité, les naturalistes ont soupçonné que les germes ne pouvaient se développer sous un climat si

peu favorable aux principales organisations du règne animal, conjecture qu'appuie la dégénération sensible de tous les animaux importés d'Europe en Amérique, et qui dans les commencemens, fit craindre que leur race ne s'éteignît insensiblement.

La même altération se fit remarquer dans les productions végétales, transplantées dans le nouveau monde. Le grain de froment confié avec le plus grand soin à la terre, ne produisait qu'une plante inutile, dont la tige était extrêmement grosse. En conséquence, la culture en fut abandonnée en plusieurs endroits. Les vignes ne réussirent point, quoique plantées sous des latitudes plus méridionales qu'elles ne le sont en Europe. Le café est toujours si inférieur à celui d'Arabie, que les habitans du Levant, s'aperçoivent facilement, tant au goût qu'à la vue, lorsqu'on en a mêlé avec du moka; et on ne peut le vendre qu'à très-bas prix en Turquie. Les sucres des Canaries, de la Chine et de l'Egypte ont décidément la préférence sur celui du Brésil, quoiqu'il soit réputé le meilleur qu'il y ait en Amérique.

Les plantes aquatiques et grasses étaient donc celles qui croissaient en abondance, sur

un sol marécageux, couvert d'épaisses forêts, et par conséquent très-favorable à la multiplication de ce prodigieux nombre d'insectes qui, à chaque pas, tourmentaient les premiers colons. Les œufs n'étant ni dispersés ni détruits par le vent, qui ne pouvait pénétrer dans ces retraites, les insectes pullulaient rapidement et à l'infini.

Trois siècles de culture ont en partie remédié à ces inconvéniens. Par un travail assidu, par des abattis d'arbres, par le desséchement des lacs, et par la chaleur des habitations, on est parvenu à tempérer la vivacité de l'air. Les efforts de l'agriculture ont fait perdre à la terre le froid qu'elle renfermait. Les sillons tracés par la charrue ont permis aux rayons du soleil de pénétrer à une grande profondeur. Le sol s'est amélioré par les sels qu'y ont déposé les détrimens des végétaux, accumulés pendant une longue suite d'années ; il est devenu riche, et il fournit une nourriture suffisante à plusieurs plantes qui acquièrent un volume vraiment extraordinaire.

Mais comme l'industrie ni le travail ne peuvent changer la position d'un pays, celle du Pérou s'oppose constamment à la perfection de l'agriculture.

La grande Cordillère ou la grande chaîne de montagnes qui traverse toute l'Amérique méridionale, en forme, au Pérou, une autre plus petite, qu'on appelle *Cordillère de la côte*, et qui est à vingt-cinq lieues de la première. Il en sort des rivières qui, par une inclination brusque, et avec une impétuosité proportionnée, se jettent dans la mer du Sud, près de laquelle est situé le territoire appelé *les Vallées*, qui est fertile par-tout où l'on peut l'arroser par des canaux.

Depuis le port d'Acatama jusqu'à Guayaquil, des déserts de vingt, de trente, et même de quarante lieues d'étendue, et des plaines sablonneuses et arides séparent les unes des autres les vallées. Les rivières ne peuvent leur fournir des moyens d'irrigation, et il est impossible d'attendre ce bienfait des eaux du ciel, qui étant rafraîchies par les neiges, et en même tems échauffées par la zone torride et leur proximité de l'équateur, conservent une température égale qui les empêche d'être condensées en véritables nuages. C'est certainement ce qui est cause qu'il n'y a point de tonnerre ni d'orages dans ce pays; et c'est aussi pourquoi un simple chaume, pour absorber la rosée et l'humidité de la nuit, y

et considéré comme un abri suffisant.

Au revers de la Cordillère de la côte, et dans l'espace qui se trouve entre celle-ci et la chaîne plus élevée, appelée *Cordillère royale* ou *Cordillère des Andes*, sont situées les provinces de *la Sierra*, qui des confins de la juridiction de Chahapoyas, s'étendent jusqu'au grand territoire minéral de Potosi. Les cimes de leurs hautes montagnes, que surcharge toujours un prodigieux amas de neige, fournissent les eaux qui se précipitant en torrens, forment ces excavations qui sont appelées en commun avec les ruisseaux qui les entrecoupent, *Quebradas*, et où l'on cultive toutes les productions végétales propres à nourrir l'homme. Les pentes de ces montagnes offrent des pâturages aux moutons; mais la partie supérieure ne présente qu'une surface de roche, ou totalement nue, ou simplement garnie d'une mousse légère.

D'après cette description, on peut assurer qu'il existe au Pérou des espaces de vingt, et même de trente lieues de longueur, qui ne paieraient pas d'une seule plante propre à nourrir le plus petit animal, les efforts du cultivateur. Cependant la nature a compensé cette stérilité par l'abondance de ces métaux

précieux, dont la quantité s'étant prodigieusement augmentée depuis la découverte de l'Amérique, a changé totalement l'ancien système de commerce dans tout l'univers. Aussi donc, les arides montagnes du Pérou peuvent être, les unes plus et les autres moins, considérées comme d'inépuisables laboratoires, où se forment l'or et l'argent. A l'exception de la mine d'Houantajaya, située près du port d'Iquique, à deux lieues de la mer, les mines les plus riches sont comprises dans les parties le plus insalubres de la Sierra, où le manque total de plantes, ou en d'autres termes, la stérilité du sol, est le plus sûr indice de leur existence.

Comme les Indiens ignoraient non-seulement l'usage de l'argent, mais encore l'art de faire mouvoir des machines au moyen de l'eau, et tous les secrets de la minéralogie, les métaux qu'ils tiraient du sein de la terre ne formaient pas des sommes considérables. Le dernier empereur du Pérou ne put réunir pour sa rançon [1] la valeur d'un million et demi de piastres, en or et en argent; et le pillage de Cuzco ne fut pas évalué à plus de dix millions. C'était cependant beaucoup,

[1] Zarate, Histoire de la conquête du Pérou.

vu l'unique procédé qu'employaient les Péruviens, et qui consistait pour l'or, à en recueillir parmi le sable des rivières, les particules entraînées par les eaux; et pour l'argent, à le tirer d'une excavation qui souvent n'avait pas plus d'un pied de profondeur.

Les calculs les plus modérés des écrivains espagnols, parmi lesquels on peut citer particulièrement Moncade, Navarette et Ustariz, font monter à neuf mille millions de piastres les sommes que l'Espagne a reçues d'Amérique, durant les deux cent quarante-huit ans écoulés depuis la conquête, jusqu'à l'année 1740. La mine de Potosi, durant les quatre-vingt-dix ans qui suivirent l'époque où elle fut ouverte pour la première fois, produisit seule trois cent quatre-vingt-quinze millions six cent dix-neuf mille piastres, extraction prodigieuse, et qui paraît toujours plus surprenante, lorsque l'on considère que la métallurgie avait été jusque-là pratiquée au Pérou, non selon les règles de l'art, mais selon une aveugle et vieille routine. Cette abondante source de richesses doit-elle obtenir la préférence sur les autres dons de la terre? ou les productions naturelles et les substances premières par lesquelles l'agriculture s'étend et se per-

fectionne, doivent-elles être les objets d'une égale attention? C'est là un problême d'économie politique, qu'il sera facile de résoudre, en se formant une juste idée de la position, du sol et des productions territoriales du Pérou.

La vice-royauté du Pérou, depuis les démembremens qu'on en a faits, et sur-tout depuis l'érection de celle de Buenos-Ayres, commence, du côté du nord, à Tumbez, et finit, du côté du sud, à Vilcanota, qui forme l'extrémité méridionale de la province de Tinta. Elle a, dans cette direction, cinq cents lieues de longueur. De Vilcanota, elle s'étend par la côte, jusqu'au désert d'Acatama, sur un espace de plus de six cents lieues. Elle est divisée en sept intendances, qui renferment mille trois cent soixante bourgades et quarante-neuf départemens (ainsi qu'on les nomme réellement), nombre auquel les soixante et dix-sept anciennes juridictions ont été réduites. La population du Pérou ne répond pas à une si grande étendue de territoire. Selon ceux qui le font monter le plus haut, le nombre des habitans du Pérou n'est pas de plus d'un million, y compris quatre cent mille Indiens. Le reste consiste en blancs, ou

en individus de différentes castes. Cette estimation, lorsqu'on la compare aux relations exagérées des ennemis des Espagnols qui ont voulu flétrir les lauriers de ceux-ci, par l'odieuse qualification d'exterminateurs des Américains, se concilie parfaitement avec le degré d'industrie et la quantité de subsistances que possédaient les nations qui occupaient anciennement cette contrée. Au fait, il est impossible de croire que depuis 1513, époque de la première expédition au Pérou, jusqu'à l'année 1517, que commença l'importation des nègres [1] destinés à suppléer au défaut sensible de bras pour la culture des terres, on ait versé tant de sang, et sacrifié tant de victimes, uniquement pour le plaisir aussi insensé que barbare, de commettre des crimes et de

[1] En 1510, Ferdinand-le-Catholique envoya, à ses propres frais, quelques nègres en Amérique; mais le privilége exclusif fut accordé, en 1516, à un particulier appelé *Chevris*. Celui-ci céda, pour la somme de trois mille ducats, ses droits à une compagnie de marchands génois qui, au commencement de l'année 1517, mirent à terre sur la côte de l'île de Saint-Domingue, cinq cents africains mâles et autant de femmes; et ce fut là le premier débarquement de nègres.

détruire. Comme en même tems, il est certain que les territoires où ne pénétrèrent point les Espagnols ne sont que des déserts immenses, où l'on ne trouve aucune trace d'habitation humaine, et que sous le gouvernement des incas, il n'y avait pas, dans tout le Pérou, excepté Cuzco, une seule place qui méritât le nom de ville, la justice exige qu'on détruise les fausses idées qui se sont répandues au sujet de la prétendue extermination de l'Amérique. Elle eût été épouvantable, si les calculs qui font monter à trois cent millions, le nombre des aborigènes, n'étaient pas dépourvus de toute vraisemblance. Toutefois, l'auteur [1] qui les a donnés n'a pas été cru. Les écrivains qui diffèrent le moins de lui, ne portent pas la population de toute l'Amérique et des îles qui en dépendent, à plus de cent millions d'individus; et cependant, ils s'écartent encore de la vérité, puisque les arithméticiens politiques qui ont traité ce sujet avec impartialité, n'ont donné qu'une population de quarante millions d'ames au Nouveau Monde, lorsqu'il fut découvert.

Les véritables causes du peu de population de l'Amérique, se trouvent dans le genre de

[1] Riccioli.

vie auquel ses habitans primitifs étaient bornés. Leur existence dépendant principalement de la chasse et de la pêche, ils étaient dans une continuelle agitation, en même tems qu'ils manquaient de certains alimens favorables à la propagation de l'espèce humaine. Les guerres presque continuelles que se faisaient les différentes nations, les sacrifices de victimes humaines qu'offraient plusieurs d'entr'elles, les crimes si communs parmi quelques autres, l'insalubrité du climat, sur-tout dans les îles et dans les provinces qui avoisinent la ligne, et enfin l'ignorance des arts utiles, et principalement de ceux qui procurent les douceurs de la vie, concoururent à empêcher les hommes de se multiplier.

Le célèbre Linnée a remarqué que les rivières sont plus larges et plus étendues, à proportion du volume de leurs eaux, dans les contrées sauvages et sans culture, qu'elles ne le sont en des pays habités par des peuples civilisés. Le Pérou est une preuve de la justesse de cette observation. Il faut sans cesse y passer des ruisseaux et des torrens, ce qui gêne extrêmement les communications, vu qu'il n'y a que peu de ponts. Ceux qu'avaient construits les indigènes manquaient d'arches.

Les radeaux et les ponts de cordes suppléaient au défaut d'autres ponts, inconvénient que ne ressentaient pas infiniment des peuples qui n'avaient à se déplacer que pour porter leurs tributs à Cuzco.

Les causes secondaires dont nous venons de parler, jointes au vice inhérent du sol, ont arrêté les progrès de l'agriculture au Pérou. La nature, en lui prodiguant tous les métaux, l'a condamné à une sorte de stérilité, quant aux autres productions végétales. L'histoire des incas présente l'observation suivante : « Il « n'y a que peu de bonnes terres au Pérou : « l'extrême rigueur du froid empêche le maïs « de croître dans le territoire de Callao, qui « a plus de cent cinquante lieues de circon- « férence. Dans les vallées, la rareté de l'eau « est un obstacle insurmontable à la végéta- « tion ; et d'ailleurs, il y a plus de sept cents « lieues de côtes, dont le terrain est aride et « brûlé, où il ne pleut jamais, et que n'arrose « aucune rivière. » Telle est la manière dont s'est exprimé un des plus anciens historiens du Pérou.

[a] Garcilazzo.

CHAPITRE VIII.

Commerce intérieur du Pérou. — Exportations.

Le tems qui décide souverainement de tout ce qu'il est possible de faire, a démontré la justesse des observations que nous venons de rapporter; et dans le cours de près de trois siècles, il n'y a eu aucune augmentation dans les productions végétales du Pérou. Celles-ci cependant sont suffisantes pour les habitans. Les provinces se communiquent réciproquement les articles de consommation qui surabondent dans les unes, tandis qu'ils manquent dans les autres. La balance de ce commerce, qui se fait à-la-fois et par terre et par mer, est en faveur de la vice-royauté de Lima; et à la fin de l'année 1789, elle était de 725,192 piastres. Elle varia peu les années suivantes. Les profits que cette même vice-royauté retira de l'exploitation de ses productions, dans les provinces de Buenos-Ayres, passèrent un million de piastres. On ne peut dire qu'elle fasse aucun commerce maritime avec ces provinces,

quoique la guerre de 1779 ait été cause qu'on a envoyé de Callao à Montevideo, deux ou trois navires chargés en partie de cacao et de quinquina qu'on devait transporter à Cadix, et en partie de sucre, de miel et d'étoffes de la fabrique du pays, pour la consommation de l'intérieur. Il est vrai que la barque qui de tems en tems se rend du port de Montevideo à celui d'Aréca, pour fournir de vif-argent les mines situées dans ce gouvernement, porte ordinairement du suif et de l'herbe du Paraguay; mais c'est en si petite quantité, que cela ne doit point changer la précédente évaluation.

Le commerce intérieur des productions introduites par les intendances d'Arequipa et de Cuzco, dans cette même juridiction de Buenos-Ayres, au moyen des villes intermédiaires de Potosi et de Chuquisaca, montaient, en 1789, à la somme de 2,034,980 piastres. Il en revenait 1,300,475 aux intendances d'Arequipa pour des eaux-de-vie, pour des vins provenant des vallées de Locumba, de Mages et de Victor, pour du maïs et de la fleur de farine, pour du coton, de l'huile, du piment, du sucre et d'autres productions moins importantes. Le reste qui se montait à 734,505

piastres, revenait à l'intendance de Quito pour des étoffes de laine, pour du sucre, pour des grains, etc. En retour, l'intendance d'Arequipa recevait de Buenos-Ayres, du bétail, des poissons secs, de la laine, du suif, du cacao, du cuivre, de l'étain, etc. pour la valeur de 389,260 piastres. Celle de Cuzco tirait de la même juridiction, des mules, des moutons [1], du bétail noir, des peaux, de la cire, du savon, du suif, des flanelles, etc. pour la somme de 475,530 piastres. La balance en faveur de l'intendance d'Arequipa fut de 911,215 piastres, et de 258,975 piastres, en faveur de l'intendance de Cuzco. Au moyen de ce commerce, on introduit annuellement dans la vice-royauté de Lima, plus d'un million de piastres frappées à la monnaie de Potosi.

Comme les provinces de la Sierra, annexées à Buenos-Ayres, abondent le plus en mines, et qu'en conséquence elles sont les plus sté-

[1] Dans cette même année 1789, on fit passer, par la route de Cuzco, cent vingt mille moutons, de la juridiction de Buenos-Ayres dans celle de Lima, où annuellement on envoie des provinces de la Sierra, annexées à la première de ces juridictions, vingt mille mules.

riles, il faut faire passer, pour les consommateurs dont le nombre est très-considérable, les productions naturelles de la côte, qui est la seule partie du Pérou où l'on puisse cultiver les terres avec avantage. Arequipa, par sa proximité, est, pour les vivres, la ressource de ces provinces, et les manufactures de Cuzco leur fournissent les flanelles et les autres étoffes de laine propres à faire des vêtemens. Remarquons cependant que les marchandises fabriquées en Europe, qui ont été introduites par la rivière de la Plata, ont depuis peu fait considérablement décliner cette branche de commerce, les articles venus par cette voie n'ayant été vendus que peu de chose au-dessus du prix de fabrique.

Le commerce se fait sur mer, avec les autres gouvernemens; et les marchandises sont embarquées à Callao, sur des vaisseaux de différentes sortes, et dont le plus grand nombre appartiennent à des habitans de Lima. On réunit dans ce port, de seize mille tonneaux à dix-sept mille [1]; et cinq mille sont destinés

[1] Voici la liste des vaisseaux qui, vers la fin de 1789, appartenaient au port de Callao. Gallions : le

à ce commerce, ou en d'autres termes, à la navigation de la mer du Sud, y compris Guatimala et Panama. La balance est invariablement, plus ou moins, contre la vice-royauté de Lima, ce qui en fait sortir beaucoup d'espèces.

Le commerce du Pérou avec le Chili se fait par les trois ports de la Conception, de Valparaiso et de Coquimbo. Les articles exportés de Lima consistent principalement en étoffes fabriquées, soit dans les environs, soit à Quito, en sucre, en sel et en riz. La vice-royauté du Pérou reçoit en retour, une grande

San-Miguel, de 1,800 tonneaux; l'*Hercule*, de 1,200; l'*Aguila*, de 1,000; le *Nepomuceno*, de 950; le *Piedad*, de 900; la *Barbara*, de 850; la *Begona*, de 750, et un nouveau bâtiment de 900.—Vaisseaux marchands: le *Baldiviano*, de 650 tonneaux; le *Rosario*, de 600; le *Socorro*, de 600; le *Sacramento*, de 500; le *Carmen*, de 500; le *Dolores*, de 400; la *Cordelera*, de 400; la *Rosalia*, de 350; la *Barca*, de 350; le *Belencito*, de 350; et la *Venturita*, de 300. — Paque-bots: la *Rosa*, de 400 tonneaux; la *Perlita*, de 300; la *Santa-Theresa*, de 300; l'*Africa*, de 300; le *Copacavano*, de 250; l'*Aurorita*, de 200; le *Carmen*, de 200; le *Rosarito*, de 150; le *Nemopucenito*, de 150; la *Centella*, de 175; la *Pena*, de 175; l'*Ester*, de 150; le *Venturoso*, de 150; et enfin le *San-Antonito*; de 125.

Total, 16,375 tonneaux.

quantité de blé, du suif, du cuivre, de peaux, des cordes, etc. Les exportations se montaient, en 1789, à la somme de 458,370 piastres, et les importations s'élevaient à celle de 629,800 piastres, ce qui fit en faveur de Quito, une balance de 171,430 piastres.

La stérilité que l'affreux tremblement de terre, arrivé vers la fin du 18.e siècle, a occasionée dans les vallées des environs de Lima, peut être considérée comme la cause de cet avantage pour Quito. Les années qui suivirent ce bouleversement, les récoltes manquèrent; et les plaines ayant totalement cessé d'être propres à la culture du froment, on le vendit trente piastres le boisseau. De là provint le commerce qui se fait actuellement en blé; et les navires qui le transportent aujourd'hui étaient autrefois chargés de différentes sortes de marchandises.

Il paraît que le blé destiné à la consommation des habitans de Lima, forme la moitié de la valeur des importations. En 1789, on y transporta du royaume de Chili, dix-huit mille boisseaux de froment, qui coûtèrent 275,000 piastres. Ses autres productions étant moins abondantes et moins nécessaires, auraient rendu ce royaume constamment

épendant du Pérou. La vente des denrées, ue, pour les faire passer dans les provinces l'Arequipa et celles de Buenos-Ayres, qui en ont voisines, on envoie aux ports d'Iquique, l'Arica, d'Ilo et d'Aranta, communément lits ports intermédiaires, ne rapporte pas une omme de plus de 46,675 piastr. Il faut encore n déduire la valeur de l'herbe du Paraguay, ju'y déposent deux vaisseaux qui partent annuellement du port de Pascamayo, principalement chargés de tabac pour le compte du roi.

Quoique l'île de Chiloë soit annexée à la vice-royauté de Lima, sa proximité du Chili la fait, sous les rapports commerciaux, considérer comme soumise au gouvernement de ce dernier royaume. On ne peut déterminer avec précision la valeur du commerce de cette île, parce qu'on en confond les productions avec d'autres que n'en fournit point le sol. En 1789, les exportations de Chiloë se montèrent à 30,000 piastres, et les importations à 51,200. En conséquence, il y eut une balance de 21,200 piastres contre la vice-royauté de Lima.

Valdivia n'ayant rien à exporter, il ne s'y rend annuellement que deux navires, dont l'un part de Valparaiso, chargé de vivres, et

l'autre de Lima. Celui-ci porte la solde des troupes qui composent la garnison. Ce défaut total de commerce ne prouve pas que le sol soit stérile. Vers la chaîne des montagnes, et à peu de distance de la ville, il y a des vallées qui abondent en toutes sortes de productions, et principalement en grains. Les montagnes sont couvertes de chênes et d'autres arbres de construction dont on fait de fréquentes demandes; et les mines d'or de ce district ont été citées pour la finesse du métal, qui n'était jamais au-dessous de vingt-trois carats. Toutefois les habitans ayant été immolés par les Indiens vers la fin du dix-septième siècle, et la population actuelle ne se montant pas à plus de deux mille ames, l'état de Valdivia est devenu déplorable. Pour en relever le commerce, on en a dernièrement déclaré le port franc, en le soumettant à la présidence du Chili.

Les ports de Realexo et de Sonsonate sont les seuls qui soient fréquentés, à cause de l'exportation qui se fait depuis Callao jusqu'à la côte de l'extrémité méridionale du royaume de Guatimala. Cette exportation consiste en fourrures, en vins, en eaux-de-vie, en huiles, etc. Elle est si peu considérable, qu'en

1789, elle ne produisit pas une somme de plus de 28,350 piastres. D'un autre côté, les importations en indigo, en piment, en poix, en planches de cèdre, en bois de Brésil, etc., formèrent l'équivalent de la somme de 124,500 piastres, ce qui fit, contre la vice-royauté de Lima, une balance de 96,150 piastres. La remise des droits sur les importations et sur les exportations, qui a été faite dernièrement aux ports d'Omoa et de Truxillo, situés dans la partie méridionale du même royaume de Guatimala, produiront de toute nécessité un changement dans ce commerce.

La vice-royauté de Lima fait avec celle de Santa-Fé, un commerce qui est en partie intérieur et en partie maritime. L'un a lieu par la province de Quito, et l'autre par les ports de Guayaquil et de Panama. Depuis Callao jusqu'au port de Puna et à la rivière de Guayaquil, les exportations consistent en vins ou cuirs de Coquimbo, de Nasca, de Pisco et de la Conception; en eaux-de-vie, en sucre, en farine, en cuivre, etc. Celles du même port de Callao jusqu'à celui de Panama, se composent principalement d'étoffes fabriquées dans le pays, de laines et de farine. Les principaux articles de commerce envoyés par

terre aux ports intermédiaires de Paita, de Pascamayo et de Truxillo, etc., et que de là on transporte à Guayaquil et à Panama, sont du coton, des peaux tannées, des souliers, des chapeaux, des flanelles et du sucre. Les exportations de l'année 1790 formèrent une valeur de 128,295 piastres.

Les importations de la vice-royauté de Santa-Fé dans celle de Lima, se font par les ports de Guayaquil et de Panama, jusqu'à Callao, et aux ports intermédiaires de Paita et de Truxillo. Elles consistent en cacao, en café et autres productions. En 1789, elles furent de 284,440 piastres. La balance, contre la vice-royauté de Lima, fut donc de 156,164 piastres.

Telle est l'esquisse du commerce du Pérou. Elle démontre combien il est déchu, puisqu'à l'exception des avantages que plusieurs provinces de la vice-royauté de Buenos-Ayres lui procurent, il ne peut balancer les importations qu'il est obligé de faire. La matière sera mieux éclaircie par la récapitulation suivante :

Exportation à Buenos-Ayres,	2,034,980 piastres.
Importation de Buenos-Ayres,	864,790
Balance en faveur de Lima,	1,170,190

Exportation au Chili,	458,317 piastres.
Importation du Chili,	629,800
Balance contre Lima,	171,483
Exportation à Chiloë,	30,000
Importation de Chiloë,	51,200
Balance contre Lima,	21,200
Exportation à Guatimala,	28,350
Importation de Guatimala,	124,500
Balance contre Lima,	96,150
Exportation à Santa-Fé,	128,295
Importation de SantaFé,	284,460
Balance contre Lima,	156,165
Total des exportations,	2,679,942
Total des importations,	1,954,750
Résultat en faveur de Lima,	725,192

Il faut ajouter à cette somme le produit du frêt que l'on déduit d'abord du montant des ventes, et qui appartient exclusivement à des individus qui habitent dans la juridiction de Lima, et sont les seuls propriétaires des vaisseaux de commerce, et des mules sur le dos

desquelles se font les transports par terre. Le droit de commission pour la vente et la livraison des productions du pays, est fixé à quatre pour cent ; mais, quant aux achats, quant aux recouvremens pour les villes situées dans l'intérieur du pays, et quant aux remises faites par elles, c'est la coutume de leur rendre gratuitement ces services d'amitié et de confiance. Ce moyen par lequel les négocians mettent leurs entreprises à l'abri des hasards auxquels sont exposés les navires, n'est point en usage au Pérou. Dans le fait, le peu de vaisseaux qui naviguent dans la mer du Sud, ne suffiraient pas pour établir des bureaux d'assurance.

L'état que nous venons de donner, ne peut être augmenté que de peu, par la petite quantité de laine de vigogne, et par les deux mille quintaux de quinquina qu'on exporte tous les ans. Le premier article ne produit qu'une somme de dix mille piastres. Quant au quinquina, on le vend au bas prix de vingt-cinq piastres le quintal, ce qui produit cinquante mille piastres. On a depuis peu tiré des territoires montagneux d'Huanuco, de Tarma et de Xauja, une espèce particulière de quinquina ; mais la quantité en a été peu

considérable. Comme la qualité supérieure dont il est, l'a fait préférer à toutes les autres espèces qu'on a découvertes en Amérique, il y a lieu d'espérer qu'il formera bientôt un article de commerce important. On le connaît sous le nom de *roxa*, ou d'écorce rouge, et il diffère essentiellement des autres espèces, qu'on appelle *arrollada*, ou écorce roulée.

Les lois recommandent fortement de s'occuper du commerce des laines; mais il ne peut en résulter de grands avantages pour le Pérou. Outre ce qu'il en coûte pour nettoyer, carder et peigner la laine, les frais de transport par terre et par mer sont si considérables, qu'il ne reste que peu de chose aux spéculateurs. L'arrobe de laine, qui pèse vingt-cinq livres, vaut une piastre dans les lieux où se fait la tonte. On évalue les frais de transport, depuis les provinces de Xauja et de Pasco jusqu'à Lima, à quatre réales, ceux de nettoyage à deux piastres, et ceux de transport à Cadix, trois piastres. Comme, indépendamment des risques et des frais de commission, la laine est soumise dans ce port à un droit de trois piastres et trois réales, elle ne peut soutenir la concurrence avec les

laines de Ségovie et de Castille, qui sont d'une qualité supérieure, et peuvent se vendre à plus bas prix.

De tous les détails que nous venons de donner, on doit conclure qu'il faut que les provinces du Pérou cherchent des richesses dans les entrailles et non à la surface de la terre. On y trouve en abondance toutes celles qui composent le règne minéral: l'alun, la couperose, l'ocre, le cristal, des basaltes, le soufre, le *copé*, espèce de napthe noire, aussi dure que l'asphalte, et qui, bien qu'elle brûle les cordages, défaut qu'on peut corriger en la mêlant avec d'autres substances, remplace le goudron. Enfin il y a du cuivre, du plomb, du fer, et de l'or et de l'argent, ces deux métaux précieux qui servent en général d'instrument d'opération pour toute espèce de commerce.

Dans le discours qui sert d'introduction à ses Mémoires sur l'Amérique méridionale, Zapata prétend qu'au commencement du dix-septième siècle, on comptait au Pérou dix-huit mille endroits dont le sol était minéral, en comprenant dans ce nombre cent vingt mille mines. Quoique des causes qu'on indiquera ci-après aient fait décliner cette

branche d'industrie, les mines actuellement exploitées donnent annuellement quatre millions et demi de piastres en or et en argent, sans parler de la quantité de ces métaux qu'on emploie à des objets de luxe.

CHAPITRE IX.

Commerce extérieur ou d'importation. — Causes de la décadence de ce commerce.

Comme la balance du commerce varie à proportion de l'abondance ou de la rareté, il est impossible de dire avec précision quelle est la quantité et la valeur des articles qu'on introduit annuellement au Pérou. De plus, les états des douanes ont le défaut de ne pas porter le prix des marchandises, mystère dont l'explication est le résultat des observations secrètes du négociant, et qui ne pourrait être connu du gouvernement sans une vérification inutile et odieuse, qui détruirait la liberté des conventions. Le calcul fondé sur le nombre des consommateurs, approcherait le plus de la vérité, si les diverses classes d'habitans du Pérou ne se distinguaient les unes des autres par une différence totale dans les étoffes qui composent leurs vêtemens. Par exemple, celles dont se vêtent les cultivateurs et les ouvriers, dans toutes les provinces,

sont fabriquées dans le pays. Le moyen le plus propre à faire connaître ces renseignemens utiles et à conserver l'exacte balance qui doit être maintenue entre l'introduction et la dépense, est de proportionner les importations à la valeur effective des productions territoriales. Si les importations ne sont pas assez considérables pour le pays, les habitans souffrent tous les inconvéniens de la rareté. Si elles excèdent la consommation, les spéculateurs font des pertes inséparables d'une surabondance qui fait baisser les prix.

Cette maxime dont la théorie et la pratique démontrent également la justesse, est confirmée par l'état actuel du commerce dans la vice-royauté du Pérou. Nous avons déjà fait voir que les productions annuelles, soit en or, soit en argent, soit en autres articles, n'y forment pas une valeur de beaucoup plus de cinq millions de piastres; et dans le cours d'une année, à compter du mois de septembre 1785, seize vaisseaux, dont les cargaisons furent estimées vingt-quatre millions, ont mouillé dans le port de Callao. Cette excessive importation et celle des années suivantes, qui fut à-peu-près la même, ont, ainsi que la facilité d'approvisionner par la rivière de la

Plata, les provinces de l'intérieur du pays, fait pousser de grands cris sur la décadence du commerce, sur les embarras qu'il éprouvait, et sur la rareté des espèces qui devaient lui donner de la vigueur et de l'activité; car on se persuadait que ces inconvéniens étaient les résultats de la liberté du commerce. Les plaintes vagues et mal fondées, formées par des gens qui n'ont que l'intérêt particulier en vue, doivent être étouffées comme contraires à l'intérêt général.

Des étrangers prévoyant les avantages qui peuvent être les fruits de nouveaux réglemens, ont eu recours à des sophismes pour décréditer ce système vraiment utile. L'Espagne, disent-ils, n'étant que médiocrement peuplée, vu l'étendue de son territoire, ne doit pas accroître les ressources des ports de mer, qui faisant des profits plus prompts, plus sûrs et plus multipliés, favorisent le commerce au préjudice de l'agriculture et de la population. Cadix, à cause de son enceinte limitée, étant hors d'état de recevoir un plus grand nombre d'habitans, on y faisait passer les productions destinées au commerce. De là, résultait le double avantage des fonds qui étaient mis d'abord dans la circulation, puis

revenaient dans l'intérieur, pour entretenir les terres sur lesquelles résidait le propriétaire. Le nombre des navires employés au commerce des Indes, est infiniment plus considérable dans ce port qu'en tout autre; et par conséquent, il est plus facile d'y partager les risques, chose avantageuse pour le marchand qui ne peut consentir à exposer toute sa fortune. Les différentes spéculations qui se font relativement à l'abondance ou à la rareté de certains articles de commerce, et que pour éviter les pertes qu'occasione une concurrence trop forte, il est aisé de fonder sur les demandes et les remises faites en Amérique, ne peuvent être formées dans des ports situés à une très-grande distance les uns des autres. Enfin, les prix modérés auxquels on pourra se procurer les marchandises étrangères, lorsqu'elles seront rassemblées en un seul lieu, s'élèveront infiniment par l'effet du nouveau système, qui les dispersant, ne permettra pas de les maintenir à la juste valeur où la concurrence les aurait réduites.

Si l'objet de cette discussion était de justifier le système dont on vient de parler, il ne serait pas difficile de dissiper les vaines terreurs, enfantées par l'intérêt particulier, et de démon-

trer les avantages que la nation retire de la liberté illimitée du commerce. Mais comme les réflexions qui naissent de ce sujet, doivent nécessairement se borner aux effets produits sur la vice-royauté de Lima, on peut assurer, sans hésiter, et sur le témoignage des états comparatifs les plus exacts, que les malheurs dont on s'est plaint si fortement et dont on se plaint encore, ne proviennent pas de cette source.

L'Espagne se faisant illusion sur sa prospérité, et désirant s'approprier les richesses et les productions du Nouveau Monde qu'elle venait de conquérir, non-seulement y prohiba tout commerce avec les pays étrangers, mais elle opposa des obstacles à celui que les habitans pourraient faire entr'eux. Quoique par l'édit que Charles I.er rendit en 1529, le commerce des Indes, afin que les avantages qu'il procurerait fussent communs à toutes les provinces de la couronne de Castille, eût du être partagé entre les différens ports de l'Océan et de la Méditerranée, on fit les réglemens les plus sévères pour forcer à se rendre directement à Séville, les vaisseaux qui revenaient en Espagne. Cette restriction détruisit l'effet de la permission générale.

Le système des gallions fut adopté, comme

le plus propre à opérer l'approvisionnement des provinces; et l'échelle des prix, formée par les députés du commerce d'Espagne et de celui du Pérou, fixa la juste valeur des marchandises et des effets. La perte de la Jamaïque, arrivée au milieu du dix-septième siècle, augmenta considérablement le commerce de contrebande. Le pillage de Panama que fit, en 1670, l'anglais John Morgan, et qui força de retirer les capitaux et de retarder les remises jusqu'à ce qu'on sût l'arrivée des vaisseaux à Carthagène, et le privilége que, conformement à un article des préliminaires du traité d'Utrecht, on accorda, en 1713, à une compagnie de négocians anglais, et qui consistait dans le droit de fournir, l'espace de trente ans, des nègres au Pérou, furent par la concurrence qu'ils établirent, si contraires aux foires célèbres de Panama, qu'après celle qui se tint en 1737, il fut impossible de suivre plus long-tems ce système. On y substitua le commerce qui se fit par des vaisseaux détachés qui doublaient le cap de Horn. Leur nombre ni le tems de leur départ n'étaient point fixés, la permission de les employer de la sorte étant une faveur sujette à une infinité de délais et de formalités, établis sous le prétexte de

prévenir les fraudes, et qui combinés avec le taux élevé des droits, empêchaient le succès de toute entreprise. A la fin, on accorda la liberté du commerce, qui fut promulguée au mois d'octobre 1778, mais qui ne put avoir généralement lieu que dans les derniers mois de l'année 1783, à la conclusion de la paix. Comme dans la chaleur de la nouveauté, les spéculations se multiplièrent au point extraordinaire dont on a déjà parlé, le manque de vente et de retours contraignit un grand nombre de négocians à suspendre leurs paiemens. Ces faillites ne devaient donc pas être attribuées à la liberté : elles provenaient d'un manque de combinaison. Le commerce étant soumis aux caprices des hommes et à une foule d'incidens compliqués, il faut pour s'y livrer avec succès, un degré de vigilance et d'attention que certainement on ne remarqua point au Pérou, dans les années 1785 et 1786, où le grand nombre de ceux qui spéculèrent sur les importations, surchargèrent de marchandises pour vingt-quatre millions de piastres, un pays qui n'en consomme que pour quatre millions tous les ans. Cet excédant occasiona une stagnation telle, que le commerce en fut interrompu.

Entreprendre de régler le commerce par des lois particulières et fixer le nombre des tonneaux qui doivent être embarqués, c'est opposer un mal continuel à un inconvénient passager. Qu'on laisse à tous les sujets d'un Etat l'espoir d'acquérir, ainsi que celui de jouir du fruit de leurs travaux, et leurs revers les rendront plus circonspects sur le choix des moyens. L'agriculture et le commerce, ainsi que tous les arts, ont, pour prospérer, besoin de la liberté et de cette activité que donne l'intérêt particulier. C'est au Gouvernement qu'il appartient de les surveiller; mais une fois placé sur la voie qui conduit à la félicité générale, le citoyen doit la suivre tranquillement et sans être inquiété. Lorsque dans le commencement du dix-septième siècle, l'impossibilité où l'Espagne était d'approvisionner ses colonies, engagea les négocians de Saint-Malo d'ouvrir, en doublant le cap de Horn, un commerce avec l'Amérique méridionale, l'émulation générale occasionée par l'appât du gain, excita une concurrence qui réduisit considérablement la valeur des marchandises; et même en quelques cas, où il fut impossible de trouver à s'en défaire à aucun prix, les supercargues furent obligés

de les faire jeter au feu. Cet exemple rétablit promptement l'équilibre.

Si l'on faisait une comparaison exacte des progrès du commerce dans les tems antérieurs à la permission, et de son état présent, on verrait que le Pérou a cherché constamment à maintenir la même proportion entre ses importations et ses exportations, et que l'augmentation opérée par la liberté, a réparti les profits dans un plus grand nombre de mains qu'auparavant, ce qui a été aussi avantageux au trésor public qu'à tous les sujets du roi.

Les avantages du système actuel sont trop évidens pour que nous le comparions à celui des *armadas* ou des gallions. La suppression de ceux-ci a extrêmement nui aux nations étrangères, en les privant des profits qu'elles retiraient de l'approvisionnement du Pérou, et en les empêchant de s'en approprier en grande partie les trésors, par une importation qui ruinait le pays.

Dans le dix-septième siècle, le chargement des gallions et des vaisseaux qui les suivaient, était évalué à quinze mille tonneaux, pour la consommation du Pérou, et de la province de Terre-Ferme. En 1540, il était réduit à deux mille, la contrebande ayant fourni les

treize mille tonneaux de surplus. La facilité avec laquelle un riche négociant pouvait s'emparer de toute une branche de commerce, le rendait l'arbitre du prix qu'il élevait à un taux que la seule nécessité contraignait de modérer. Le quintal de fer se vendait cent piastres, celui d'acier cent cinquante; et une aussi monstrueuse disproportion entre la valeur réelle et le prix exigé, avait également lieu pour toutes les autres marchandises. Les retours pour le compte de la métropole étaient proportionnés à la très-petite part qu'elle avait à ce commerce. Depuis l'année 1714 jusqu'à l'année 1739, il n'y eut que trente-quatre millions de piastres d'enregistrées. Durant tout cet espace de tems, on ne mit en mer que quatre *armadas*, quoique les réglemens portassent qu'on ferait partir des gallions tous les ans, ou tous les dix-huit mois au plus tard. Les délais favorisèrent la contrebande; et le quarante-troisième article de l'assiente par lequel il était permis aux Anglais d'envoyer annuellement dans les colonies espagnoles, un vaisseau du port de cinq cents tonneaux, devint si préjudiciable au Pérou, que le mal parût presque incurable. Cependant on y remédia en partie,

lorsqu'en 1748, on permit la navigation autour du cap de Horn, à des vaisseaux qui furent appelés *vaisseaux de regître*, et au moyen desquels les communications avec la métropole devinrent plus directes et plus fréquentes. Les calculs des étrangers qu'avait favorisés la marche méthodique et lente des gallions, furent dérangés par l'incertitude du départ et du nombre des vaisseaux. Depuis cette époque, tout ce que l'Europe peut fournir d'utile, d'agréable ou de commode, s'est insensiblement répandu dans le Pérou. Les prix ont diminué au point qu'on peut maintenant [1] se vêtir du drap le plus beau, moyennant une somme qui n'eût pas suffi pour se procurer le drap le plus grossier des fabriques du pays. La population de Lima où, en 1749, on ne comptait pas quarante-cinq mille ames, s'est élevée à cinquante-deux mille. L'accroissement des capitaux, et la modicité de l'intérêt payé par le spéculateur, ont fait exploiter plus de mines et raffiner une plus grande quantité de métal. Actuellement on frappe annuellement dans la monnaie de Lima quatre cent mille marcs d'argent, au lieu de deux cent

[1] En 1791, année où furent faites toutes ces observations. *(Note du traducteur.)*

trente mille, au plus, qu'on y frappait auparavant. Enfin les retours pour la métropole se sont quadruplés, comme les productions du pays. Ils se sont montés par an, à quatre millions et demi de piastres d'argent, et à environ un million en marchandises, sans parler de ce qui a été envoyé par Buenos-Ayres et Carthagène.

Ces avantages se sont accrus par degrés. Lorsque les premiers vaisseaux de registre mouillèrent dans le port de Callao, le prix de l'assurance était de vingt pour cent, à Cadix. L'année suivante, il tomba à quinze, et il diminua successivement, au point qu'en 1790, il n'était plus que de deux pour cent. Cette réduction est une preuve évidente de la bonté du système actuel. Pour savoir si un pays est riche ou pauvre, et pour connaître le degré de protection qu'on y accorde au commerce, il suffit d'examiner l'intérêt de l'argent. S'il est élevé, le commerce décline faute d'encouragement et d'une communication active qui le soutiendrait. Si d'un autre côté, l'intérêt de l'argent est bas, la circulation est animée, et s'étend par la distribution des fonds, dans les mains de la partie la plus industrieuse et la plus utile de la nation.

L'Espagne, qui en 1500 payait dix pour cent d'intérêt, n'en paya plus que quatre en 1550, la découverte de l'Amérique ayant accru à un point excessif, et tout-à-coup, le nombre des espèces qui étaient en circulation dans le royaume.

Cependant la quantité d'espèces qui circulent dans un pays n'est pas toujours un sûr indice de l'état de son commerce, qui peut fleurir d'une manière extraordinaire, sans que ses productions soient parfaitement en rapport avec l'argent. Par exemple, le produit des manufactures de l'Angleterre fut de cinquante et un million sterling en 1783, et de soixante-huit millions trente mille liv., même monnaie, en 1784; cependant, il n'y avait pas en circulation dans tout ce pays, y compris l'Ecosse, plus de trente millions d'espèces d'or, et de sept d'espèces d'argent. Quoique la liberté ait pu, comme on l'a allégué, avoir diminué le montant des espèces au Pérou, il ne s'ensuit donc pas qu'elle ait causé la décadence du commerce de cette vice-royauté.

Hume dit, dans ses Essais politiques, qu'il n'y a pas de meilleur moyen pour réduire la valeur des espèces, que l'établissement

des banques, des fonds publics et des billets de confiance. Si ceux-ci sont multipliés, les autres deviendront rares en proportion; et de la sorte une grande partie des métaux précieux disparaîtront; car en voyant que le papier n'a point de valeur hors du pays qui lui en a donné une nominale, l'étranger ne voudra point recevoir que des espèces monnayées qu'il importe de conserver par-tout. Ces réflexions ont été confirmées par l'expérience. L'or et l'argent circulaient abondamment dans les colonies américaines, avant qu'on y eût introduit des billets de crédit; mais aussitôt que ceux-ci eurent paru, on ne vit presque plus d'espèces sonnantes. Cette petite quantité d'or et d'argent qui circule en Angleterre, est, selon les écrivains politiques, le résultat des billets de banque et des autres effets de ce genre qu'on y met dans la circulation; et les avantages que la France retire à cet égard [1], sont attribués à la rareté des effets de confiance dans le commerce.

La monnaie de cuivre, dont en 1542 on tenta l'introduction dans l'Amérique méri-

[1] Nous venons de dire que ce morceau a été composé en 1791. La France était alors bien près de vérifier l'observation de Hume. *(Note du traducteur.)*

dionale, mais à laquelle força de renoncer la répugnance des Indiens, qui en moins d'un an, en jetèrent dans les rivières et les lacs pour plus d'un million de piastres, ne peut qu'être contraire dans un pays dont les principales productions consistent en or et en argent, et qui doit entretenir l'idée, quelque illusoire qu'elle puisse être, que les véritables richesses d'un Etat consistent dans l'abondance de ces métaux. Les avilir par leur concurrence avec un autre signe, ce serait ralentir l'ardeur de ceux qui s'occupent à les tirer des mines, et faire revivre ce système erroné qui porta l'Espagne à prohiber les tissus d'or et d'argent.

Il fut défendu, sous des peines très-sévères, aux citoyens de Gênes de se servir de vases de porcelaine; mais ils furent maîtres de les remplacer par de la vaisselle d'or ou d'argent. Le gouvernement de cette république avait sagement prévu que s'il laissait baisser la valeur de ces métaux, l'Etat en serait insensiblement dépouillé, et se verrait réduit à l'indigence, comparativement aux autres nations qui ne recevaient pas la monnaie de cuivre et le papier comme espèces sonnantes.

Ces observations dont en général la justesse

est évidente, acquièrent plus de force encore, à l'égard de l'Amérique méridionale, où l'argent peut être considéré comme la principale production du pays. De même qu'il serait absurde à une nation agricole, de chercher à augmenter l'industrie et les produits du sol, en tenant ses grains renfermés dans ses greniers; de même aussi, ce serait une erreur de supposer que l'introduction d'une monnaie de cuivre, et du papier, serait utile à l'Espagne et à ses possessions en Amérique. Les *quartillos* ou les quarts de reales qu'on frappe actuellement, sont un expédient plus heureux pour remédier aux inconvéniens qui résultent du besoin de petite monnaie, et pour donner plus d'activité à la circulation. Ils maintiendront le taux de l'argent, et en même tems les retours seront plus mulipliés et plus prompts par l'introduction de signes représentant de petites valeurs.

On a fortement recommandé l'encouragement de l'agriculture, comme l'unique moyen de tirer le Pérou de l'état d'abjection où il est plongé. Cette proposition qu'on a adoptée sans examen, et que l'inexpérience a répétée, doit céder à une discussion plus approfondie. D'après la nature du climat et du sol, la plus

grande partie des terres du Pérou ne peuvent être cultivées avec quelque apparence de succès. Ce sont ou des déserts arides, ou des montagnes glacées, qui sont condamnées à une stérilité perpétuelle. Cependant il n'y a point de doute que les productions du territoire ne pussent, jusqu'à un certain point, être augmentées par l'amélioration d'autres terres, et par la culture de plaines immenses qu'arrosent de grandes rivières et les eaux du ciel. Ce fut par de tels moyens que les provinces de Biscaye et de Guipuscoa, qui sont naturellement stériles, ont été fertilisées, au point que la plus grande partie des terres y donnent annuellement deux récoltes. Il en est de même de la Catalogne, qui bien que le territoire en soit montagneux, passe pour une des provinces les mieux cultivées de l'Espagne. Mais il ne conviendrait pas d'entreprendre, à grands frais, au Pérou, des travaux immenses; car les produits ne pourraient couvrir la dépense, et n'enrichiraient pas infiniment le pays. C'est de l'augmentation et du nombre des habitans, et non de l'extension du territoire qu'en dépend la prospérité. Depuis deux siècles et demi, différentes causes ont concouru à faire périr les naturels de

l'Amérique. La petite vérole qui, avant l'année 1588, n'était point connue au Pérou, y a fait les plus grands ravages; et il en sera toujours ainsi parmi les Indiens, qui, pour se garantir des piqûres des insectes, se frottent le corps d'une composition de piment et d'huile, et se durcissent tellement la peau, que l'éruption ne se fait plus que très-difficilement. L'usage immodéré des liqueurs fortes, et le service oppressif, connu sous le nom de *meta*, service qui arrachant l'indien à sa femme et à ses enfans, le force à s'exiler à deux cents ou à trois cents lieues, l'expose aux inconvéniens du changement de climat, et le fait descendre dans les entrailles de la terre, où il ne respire qu'un air pestilentiel, ont réduit le nombre des indigènes à sept cent mille, dans la vice-royauté de Lima. Une semblable diminution s'est fait remarquer en d'autres parties de l'Amérique méridionale. L'an 1600, le diocèse de Mexico contenait, selon les documens les plus authentiques, cinq cent mille Indiens tributaires; et lors du dénombrement, fait en 1741, il ne s'en trouva plus que cent dix-neuf mille six cent onze. La population de la tribu de los Angelos, qui à la première de ces époques se montait à deux cent cin-

quante-cinq mille ames, n'était plus que de quatre-vingt-huit mille deux cents à la seconde. La tribu d'Oaxaca qui, en 1600, se composait de cent cinquante mille individus, était réduite à quarante-quatre mille deux cent vingt-deux, aussi en 1741. Ce vide immense dans la population n'est pas restreint aux seules possessions espagnoles; et il paraît qu'il est de la destinée des nations sauvages de s'éteindre en s'approchant des peuples civilisés.

Cet inconvénient fit recourir à l'importation des nègres en Amérique, très-peu de tems après la découverte, c'est-à-dire en 1517. Depuis cette époque jusqu'à l'année 1790, près de onze millions de ces malheureux ont été arrachés à leur pays natal. On peut supposer qu'il en entre annuellement cinq cents dans la vice-royauté de Lima. Toutefois ce nombre n'en augmente que faiblement la population. Le chagrin que les nègres ressentent de se voir réduits à un dur esclavage, le cruel traitement qu'ils éprouvent pour les fautes les plus légères, l'insuffisance et la mauvaise qualité de leurs alimens, les travaux pénibles auxquels ils sont condamnés, travaux dont les femmes ne sont pas même exemptes à la fin de leur grossesse et dans les

premiers jours qui suivent leur délivrance, sont aussi au nombre des causes qui arrêtent la propagation de leur espèce ; mais il n'en est point ainsi de ceux qui ne sont point soumis au joug de l'esclavage. A la vérité leur multiplication a causé des abus qui ont plus d'une fois occasioné l'intervention de la loi. Par le mêlange des différentes castes, ceux qui descendent des nègres sont parfaitement blancs à la quatrième génération.

Les émigrans européens qui se sont embarqués dans les gallions et en d'autres vaisseaux, ont été presque tous ensevelis dans le tombeau des Espagnols, nom que l'air morbifique qu'on y respire, a fait donner à Porto-Bello. Il en périt une fois, au moins six cents en une semaine ; et la mortalité fut telle ensuite, qu'il fallut discontinuer les embarquemens. Ceux qui pour fuir le danger, se sont retirés au Pérou, ont été ou des hommes qui ayant usé des moyens qu'ils avaient pour acquérir une fortune, sont allés la dépenser dans leur pays natal, ou des gens qui, découragés par une perspective fâcheuse, sont demeurés dans le célibat, ou des vagabonds qui n'avaient que le desir d'amasser des richesses ; ceux-ci procréent peu d'enfans, parce qu'ils ne pourraient les nourrir.

Si le manque de bras et le peu de consommation intérieure mettent de grands obstacles aux progrès de l'agriculture, au Pérou, les distances, la position géographique et le manque de canaux, de ponts et de chemins, n'en opposent pas de moindres au commerce extérieur. En conséquence on n'y connaît point celui qui consiste à acheter les productions d'une province pour les revendre dans une autre. C'est aussi par la même raison qu'on ne s'y sert point de chariots; et les transports y étant infiniment plus chers et plus longs qu'en toute autre contrée, la circulation et l'importation y sont presque impossibles. Il faut amener les productions, de quarante ou de cinquante lieues de distance. En les transportant on essuie une foule de délais et l'on rencontre une infinité d'obstacles; et la consommation intérieure étant à-peu-près nulle, les marchandises sont exposées aux risques d'une navigation prolongée, qui est très-coûteuse.

Il semble donc démontré que, faute de consommation intérieure et extérieure, et par l'effet de sa position locale, et des divers obstacles dont on a parlé, le Pérou ne peut prétendre à un commerce très-étendu sous

le rapport des productions animales et végétales. Il doit par conséquent se borner à extraire une plus grande quantité d'or et d'argent, et proportionner les importations de la métropole, de manière que l'introduction des marchandises n'excède pas le produit annuel de ces métaux; car c'est-là l'unique moyen de maintenir un juste équilibre. Il est bien connu que les mines de ce pays sont très-diversifiées. C'est ce don de la nature qu'il convient de mettre à profit, et loin qu'on l'ait fait, la diminution de la consommation du vif-argent au Pérou, prouve qu'on y a, sans nécessité, abandonné un grand nombre de mines productives. On ne peut nier toutefois que la disposition des terres, qui depuis la cîme des Cordillères vont constamment en pente jusqu'à la mer, n'ait fréquemment occasioné des inondations qui ont couvert des territoires minéraux d'une grande étendue. Il est vrai aussi que le peu de rapport de beaucoup de mines et le bas aloi du minerai qu'on en tirait, ont contraint de renoncer à les exploiter. Enfin la rareté des bras qui s'est fait sentir dans toutes les provinces du Pérou, a nécessairement fait fouiller moins de mines, et moins cultiver la terre.

CHAPITRE X.

Notice sur la religion des anciens Péruviens.

Toutes les nations ont reconnu en tout tems que le monde est l'ouvrage d'un Dieu qui le conserve et le gouverne. La nature elle-même en offre les plus fortes preuves. La voûte céleste ornée de flambeaux lumineux, le soleil, ce souverain des années et des jours, les plaines couvertes de fleurs et de moissons dorées, les quadrupèdes qui foulent la terre, les oiseaux qui volent dans les airs, les poissons qui nagent dans les eaux, démontrent la puissance de l'Éternel et la perfection de son ouvrage. L'homme seul quittant les traces de la lumière, s'enfonce dans les ténèbres, substitue l'impiété à la religion, et rend aux créatures l'hommage qu'il ne doit qu'à son créateur.

L'idolâtrie était poussée au plus haut degré d'extravagance au Pérou, quand Manco Capac, qui joignait beaucoup d'adresse à une grande ambition, parvint à persuader aux

Péruviens que le soleil était son père, et l'avait envoyé sur la terre pour établir son culte et gouverner toutes les nations en son nom. Le brillant éclat de cet astre, l'ignorance qui régnait parmi les peuples du Pérou, et les fables débitées par cet aventurier, servirent de base à une nouvelle religion et à la monarchie des incas. Ces princes se vantant de devoir leur origine au soleil, s'empressaient de donner des preuves du zèle avec lequel ils remplissaient les intentions de cette prétendue divinité, et du respect dont ils se disaient pénétrés pour elle. Ils lui érigèrent dans la capitale de l'Empire, un temple magnifique où ils prodiguèrent les ornemens d'or et d'argent, et qu'ils remplirent de figures de toutes sortes d'animaux. Non-seulement l'astre du jour y était représenté sous sa forme naturelle, mais on l'y révérait encore sous les emblêmes qu'offraient différentes idoles. On y remarquait celles d'*Apuinii*, ou du soleil lui-même, comme créateur et souverain maître; de *Churi Inti*, son fils; d'*Imic-Vauqui*, son frère, et de *Tarigatanga*[1]. Elles recevaient toutes les plus grands hommages.

[1] Un en trois, et trois en un. Plusieurs auteurs qui prétendent que saint Thomas visita le Pérou, disent que

Des vierges, auxquelles on donnait le nom d'*Acllnacunas*, étaient consacrées au culte du soleil et demeuraient dans son temple [1]. Leur personne était sacrée. L'inca et les *Cucipatas*, ou les prêtres du soleil, avaient seuls la faculté d'approcher des autels de la divinité, ce qu'ils ne faisaient qu'avec de grandes marques de respect, qu'en faisant de profondes génuflexions et en silence. C'était de la sorte qu'ils se présentaient sur-tout pendant le *Raymi*, fête solennelle qui tombait au mois de décembre, et était célébrée par des danses et par des chants.

Dans leur zèle pour le culte de leur prétendu père, les monarques du Pérou suivaient, à l'égard de leurs conquêtes, des maximes toutes différentes de celles des anciens Romains, qui plaçaient au Capitole, parmi les statues des divinités tutélaires de Rome, les images des dieux révérés dans les pays qu'ils avaient soumis. Les incas, en éten-

cet apotre résidait à Cuzco, qu'il y prêcha l'Evangile, et l'incompréhensible mystère de la Sainte-Trinité, mais que le tems et l'extrême ignorance des Indiens ont altéré cette tradition, et que les incas l'ont superstitieusement appropriée au culte du soleil.

[1] Elles y restaient jusqu'à ce qu'elles fussent mariées.

dant leurs domaines, accroissaient le nombre des adorateurs du soleil; et s'ils renfermaient dans son temple les idoles des peuples subjugués, ce n'était point pour leur rendre hommage, mais pour les conserver comme des garans de la fidélité de leurs nouveaux sujets [1].

Quelque intérêt qu'eussent les incas à propager une religion qui leur était si favorable, puisqu'elle assurait leur couronne [2], et quelque grand que fût le soin avec lequel ils s'efforçaient d'en maintenir le culte, l'un d'eux voyant l'astre du jour faire une révolution perpétuelle, fut forcé de reconnaître que ce mouvement continuel était propre à une créature, et annonçait clairement que cette planète dépendait d'une cause suprême qui la gouvernait entièrement. Inspiré par ces sublimes idées, il confessa la toute-puissance de cette cause, à laquelle il donna le nom de

[1] Malgré cette coutume qui était générale, l'inca Huayna consultait l'idole *Rimac*, ou l'orateur, dont le nom corrompu avec le tems a produit celui de la ville de Lima.

[2] Les Indiens étant persuadés que les incas étaient issus du soleil, les considéraient comme des dieux. En conséquence, la plus légère offense envers eux était un sacrilége affreux.

Pachacamac [1]. Cependant le culte superstitieux que les Péruviens rendaient à un être créé, ne fut aucunement altéré par cette déclaration. En réfléchissant à la beauté et à l'heureuse influence de cette planète, on trouve des motifs qui font excuser leur erreur. Le soleil, par la diffusion de sa lumière, réjouit l'esprit, vivifie et fortifie le corps, fait éclore des fleurs qui flattent la vue et l'odorat, fournit d'herbes salutaires les prairies, dore les épis de Cérès et mûrit les fruits de Pomone.

Tels étaient les principaux objets que révérait la masse du peuple, qui voulut même trouver une divinité pour chaque situation, pour chaque besoin, pour chaque ministère. De tous côtés s'élevaient des *huacas* ou des temples dans lesquels les Péruviens sacrifiaient à leurs idoles, faisaient des libations de *chica* [2], offraient des *cuyes* [3] et du *coca* [4], et faisaient évaporer ou consumer par le feu les aromates qu'ils leur présentaient. Croyant

[1] Le Tout-Puissant. On lui avait élevé un temple dans la vallée de Lurin.

[2] Liqueur fermentée tirée du maïs.

[3] Des lapins sauvages.

[4] Herbe nutritive et propre à fortifier, qui ressemble au bétel des Indes orientales, et sert aux mêmes usages.

que leur fortune et leur vie dépendaient de ces idoles, ils les intercédaient pour eux-mêmes et pour la conservation de leurs biens. Ne se reposant pas toutefois sur de tels protecteurs, ils avaient des lares ou des dieux tutélaires qu'ils croyaient occupés à veiller sur les familles. Ces dieux étaient considérés comme les propriétaires des habitations, et leurs qualités étaient indiquées par les noms de *Conopas* et de *Guasicamayac*, qu'on leur donnait [1]. Les plantations avaient des divinités qui rendaient les récoltes abondantes. Les *Compas* [2] étaient chargés de fournir toute l'eau nécessaire à l'irrigation des terres en culture. C'était aux *Mamateras* [3] à faire croître le maïs et à rassembler de grands amas de grains. Les *Auancas* [4], comme propriétaires particuliers de telle ou de telle portion de territoire, devaient soulager les agriculteurs dans leurs travaux.

[1] Seigneurs ou maîtres de la maison.

[2] C'étaient des pierres auxquelles les Péruviens demandaient de l'eau.

[3] Pierres de la forme d'un long cylindre, auxquelles on demandait d'abondantes récoltes de maïs.

[4] Grosses pierres qui étaient placées dans les plantations, et que les Indiens croyaient en être les divinités tutélaires.

Sollicitant en toute occasion le secours de la divinité, les Péruviens cherchaient à communiquer son essence à des choses créées, à des choses dépourvues de toute sensation et incapables de produire elles-mêmes les moindres effets. Cette erreur leur en faisait commettre de plus grandes et troubler les mânes de leurs ancêtres. L'asyle des morts était profané par principe de religion, et les *malquis*[1], élevés au rang des dieux, recevaient dans les plaines les sacrifices qu'on leur offrait.

Toutes leurs erreurs étant couvertes du voile de la piété, les Péruviens n'apercevaient point une si étrange altération d'esprit. En conséquence, ils ne faisaient pas un seul pas sans invoquer la divinité qu'avait créée leur imagination, et sans lui faire une offrande. Ils inventèrent des rites inutiles et multiplièrent les présages. Ils coupaient en grande cérémonie, pour la première fois, les cheveux de leurs fils. Ils rassemblaient alors leurs parens, leurs amis, montraient beaucoup de joie, et donnaient à l'enfant de l'or, de l'argent et d'autres objets. Les mères en faisaient autant lorsque leurs filles arrivaient à l'âge de puberté. Enfin on avait recours, en de

[1] Les corps morts.

telles occasions, à des charmes, à des enchantemens, pour assurer la félicité de la jeune personne ou de l'enfant.

Les malades s'empressaient de se baigner dans les rivières et dans les étangs, et répandaient leur salive sur le *ychu* [1]. Ils étaient persuadés que par là ils guériraient ou soulageraient leurs maux.

S'il y avait éclipse de soleil ou de lune, ils croyaient que, poursuivis par de puissans ennemis, les astres qu'ils divinisaient avaient besoin de secours. Ils gémissaient, poussaient de grands cris, s'imaginant que le retentissement des échos troublerait les assaillans et les forcerait à renoncer à leur entreprise.

Les étincelles que le feu faisait jaillir, ils les considéraient comme des signes de sa colère. Pour l'appaiser, ils lui présentaient du maïs et du *chica*. S'ils entendaient roucouler une tourterelle, ou si quelque oiseau poussait des sons plaintifs, c'étaient les présages les plus sinistres. On faisait des offrandes à ces animaux; on les suppliait de s'éloigner, ou de faire tomber le poids de leur colère sur des ennemis.

Excités par une curiosité vaine, et dési-

[1] Espèce de roseau.

rant de pénétrer dans l'avenir, les Péruviens avaient recours à la magie. Les *Camascas* et les *Achicamayos* étaient leurs oracles. Ces devins prétendaient découvrir ce qu'il y avait de plus obscur et de plus caché. Pour y parvenir, ils mêlaient avec leur salive du jus de coca dans la pomme de leur main, et ils laissaient écouler cette mixtion entre le pouce et l'indicateur. Toute la science consistait à observer la manière dont la liqueur s'épanchait. Les Camascas et les Achicamayos se disaient maîtres des secrets de la nature, et prétendaient avoir le droit de dispenser les biens et les maux, la fortune et la santé.

CHAPITRE XI.

Mœurs et coutumes des Indiens de la Pampa-del-Sacramento, et des montagnes des Andes.

Après la conquête de l'Amérique, il parut dans l'ancien monde, une foule de descriptions du nouveau, auquel on donnait une quantité d'Empires que toute la terre n'aurait pu contenir. Le tems a dissipé ces chimères, qui n'ont été utiles qu'en ce qu'elles ont porté plusieurs missionnaires à visiter les montagnes. Il paraît résulter de leurs relations qu'il n'y a dans tout le pays qui environne Manoa, et dans la plaine immense qui aboutit du côté de l'est à la Cordillère du Bresil, d'autres trésors que ceux dont il sera parlé dans les voyages des pères Sobreviela et Girbal, ni d'autre état social que celui que nous allons faire connaître par les détails suivans.

Les Indiens de cette contrée vivent dans les forêts, et forment de petites tribus qui sont soumises à un ou à deux caciques, et se

considèrent comme des nations distinctes et même ennemies les unes des autres. Ils sont ordinairement d'une haute taille, robustes et bien faits. Lorsqu'il naît parmi eux un enfant mâle, dont les membres sont mal conformés ou qui a quelque autre défaut, on le prive aussitôt de la vie. Leur complexion est plus belle que celle des Créoles; et même les Cossivos pourraient, à cet égard, soutenir le parallèle avec les Européens, si leur vie errante dans les montagnes, si les graisses dont ils se frottent et les piqûres des mouches de sable et des mosquites ne leur gâtaient la peau. Ils s'attachent sur-tout à bien asseoir toutes les parties du corps, et à rendre plats le front et le derrière de la tête, afin, disent-ils, qu'elle ressemble à la lune quand elle est en son plein. Ils serrent avec des bandes de chanvre le corps et les jointures aux garçons, dès leur plus tendre enfance. Ils enveloppent le front dans du coton, sur lequel ils appliquent une petite planche carrée. Ils en font tout autant à l'occiput; et ils fixent le tout avec des cordes, jusqu'à ce que l'effet qu'ils attendent ait été produit. Ainsi la tête est alongée par le haut et aplatie derrière et devant. Une telle coutume ne peut manquer d'altérer les facultés du cer-

veau. En effet, il est impossible de trouver des hommes plus dépourvus de pensée que ne le sont les montagnards du Pérou. Ils vont presque nus. Les hommes portent une chemisette peinte de différentes couleurs, et à manches courtes. Ce vêtement qui descend jusqu'à mi-cuisse, s'appelle *usti*. Les femmes mariées sont toutes vêtues du *pampanilla*, jupon qui est ouvert sur les côtés, qui tombe de la ceinture aux genoux, et est fait de même étoffe que la chemise des hommes. En s'asseyant, les Indiens des deux sexes ont soin de fixer entre les cuisses les bords de leur vêtement, afin de couvrir ce que la décence ordonne de cacher. Cependant les filles se montrent dans l'état où Eve paraissait dans le paradis terrestre. Il y a d'autres tribus dans lesquelles hommes et femmes sont tout nus, coutume qui est probablement l'effet de la chaleur du climat. Les hommes laissent retomber leurs cheveux sur le front jusqu'aux sourcils, et derrière jusqu'au bas de l'oreille. Ils forment au sommet de la tête, un nœud, qu'ils entremêlent de longues et superbes plumes. Ils se percent, à la manière des habitans de la côte de Malabar, la peau du menton et le cartilage du nez, et ils portent diverses pendeloques en or et en ar-

gent. Ils ont aussi des bracelets et des colliers faits de dents d'animaux, et même de dents d'hommes qui ont péri à la guerre. Ils attachent à leurs épaules un carquois, et tiennent l'arc et les flèches à la main. Les femmes ne laissent, ainsi que les hommes, tomber leurs cheveux sur le devant de la tête que jusqu'aux sourcils; mais derrière, ils flottent dans toute leur longueur. Ils teignent tous, d'une couleur sombre, leurs dents et leurs lèvres, et ils se peignent tout le corps de différentes couleurs. Le rouge est reservé pour la figure.

Comparés aux habitans des Maldives et à plusieurs autres peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, les Indiens du Pérou peuvent passer pour continens. Tous, à l'exception des caciques, ont en horreur la polygamie, et les mariages formés entre parens, jusqu'au quatrième degré inclusivement. Les caciques font quelquefois la demande; mais plus fréquemment les chefs des deux familles font un accord en vertu duquel les deux jeunes gens sont unis et élevés ensemble. Cette éducation en commun produit parmi eux un amour si tendre et si passionné, qu'on y voit plus d'une Artémise faire passer en son propre sein les cendres de son époux. Cependant les liens du

mariage ne sont pas indissolubles. Les deux époux sont maîtres de se séparer et de chercher fortune ailleurs. Toutefois les femmes sont ordinairement les dernières à rompre le lien conjugal.

L'idolâtrie a été si générale qu'il est surprenant de ne pas la trouver établie parmi la plupart des nations indiennes qui habitent la partie montagneuse du Pérou. Elles croient en un Dieu à qui elles donnent une figure humaine, et qu'elles font créateur de la terre, ainsi que du ciel, où il s'est retiré, disent-elles, lorsqu'il a eu créé la première. Elles le nomment père ou aïeul; mais elles ne lui dressent point d'autel, elles ne lui élèvent point de temple, et ne lui rendent aucun hommage. Elles ne s'adressent à lui que lorsqu'il y a un tremblement de terre. Elles croient que ce phénomène provient de ce que Dieu quitte le ciel pour passer tous les mortels en revue, et connaître par le bruit qu'ils font, le nombre de ceux qui existent. Dans cette croyance et persuadés que le globe tremble à chacun des pas que fait la divinité, les Indiens sentent à peine la secousse la plus légère, qu'ils sortent tous de leurs huttes, courent, sautent, et frappent du

pied, en s'écriant : Nous voici ! nous voici !

En examinant les obscures traditions des montagnards du Pérou, on peut reconnaître la trace des grands événemens, arrivés soit dans les tems anciens, soit en des siècles moins reculés ; mais elle est si imparfaite qu'il serait téméraire d'en induire, à l'exemple de quelques auteurs, que les apôtres ont prêché l'Evangile dans le sud de l'Amérique. Ces mêmes Indiens croient à un être malfaisant, qui habite au centre de la terre. Ils le considèrent comme la cause de leurs infortunes, et ils tremblent à son nom. Les plus rusés d'entr'eux mettent cette croyance à profit pour s'attirer le respect, et se font passer pour les délégués de l'esprit malin. Ils prennent les noms de *Moharis* ou d'*Agoreros*. On les consulte presqu'en toute occasion. On a recours à eux dans les intrigues amoureuses, dans les maladies, ou lorsqu'il s'agit de se mettre en campagne ; mais s'il arrive plus d'une fois que leurs pronostics soient faux, on le leur fait payer chèrement.

Pour accroître le pouvoir de l'amour, les Indiens emploient le *piripiri*, nom générique de plusieurs sortes de compositions tirées du règne végétal. L'une de ces mixtions une fois

introduite dans l'estomac, produit sur les femmes, un effet particulier [1]. La plante appelée *guayanchi*, étant portée par un homme dans l'*usti*, et par une femme dans le *pampanilla*, ou frottée contre les jambes, les bras, les armes, etc., resserre, disent-ils, les nœuds de l'amour, et assure le succès de toute entreprise. Pour nuire aux uns, pour favoriser les autres, pour obtenir de la pluie, pour faire déborder les rivières, pour fixer le beau tems, et avoir d'abondantes récoltes, ils mâchent et jettent en l'air une autre espèce de *piripiri*, et accompagnent cet acte de plusieurs paroles et de divers enchantemens. Le succès en une seule occasion, suffit pour donner de la confiance aux Indiens, quoique peut-être ils aient été trompés mille fois. Intimement persuadés qu'ils ne peuvent échapper à l'influence du *piripiri*, aussitôt qu'ils connaissent qu'on a usé de ce moyen à leur égard, ils considèrent attentivement la personne qui s'est enflammée pour eux, et ils lui trouvent ou s'imaginent lui trouver mille traits aimables qu'ils n'avaient pas encore remarqués.

[1] *Una de ellas, tragada, se cree disminuir el volumen de ciertas partes del sexo feminino, y mejorar su conformacion.* Texte espagnol.

Le principal emploi des moharis consiste dans le traitement des maladies. Toute maladie est attribuée à leurs enchantemens, et sur-le-champ on prend les moyens de découvrir par qui le sort a été jeté. Pour y parvenir, le plus proche parent boit une grande quantité de jus de *floripondium*, et soudain il tombe enivré par la force de ce breuvage [1]. On le place dans une posture propre à l'empêcher de suffoquer. Il reprend ses sens au bout de trois jours, et alors le moharis qui ressemble le plus au sorcier que le parent a vu dans ses rêves, doit entreprendre la cure. Si dans l'intervalle le malade meurt, on fait périr celui dont les enchantemens sont censés avoir occasioné cette mort; et si l'homme ivre n'a point vu de sorcier, le premier moharis qu'on rencontre est immolé.

On ne peut nier que les moharis n'aient par la tradition et par la pratique, acquis la connaissance d'un grand nombre de plantes et de poisons, avec lesquels ils font et des cures surprenantes, et beaucoup de mal. Mais la manie de tout attribuer à une vertu surnaturelle, leur fait joindre une foule de pratiques superstitieuses aux moyens naturels qu'ils

[1] *Datura arborea*. Linn.

emploient. Leur manière de guérir, la plus ordinaire, est de placer deux hamacs tout près l'un de l'autre, soit dans une maison, soit en plein air. Dans le premier est couchée la personne dont on entreprend la guérison, et dans le second, est le mohari ou l'agorero. Celui-ci se balance, et d'une voix de fausset prie les oiseaux, les quadrupèdes, les poissons, de rendre la santé au malade. De tems en tems il se lève sur son séant, et fait mille gestes extravagans. Il applique des poudres et des plantes aux parties affectées, ou bien il les suce. Si le mal augmente, le médecin adresse, en chantant, une sorte d'hymne à l'ame du malade, hymne dont le refrein est : *ne pars point, ne pars point.* Les assistans se joignent à lui, et ils redoublent leurs chants, plus le moribond s'affaiblit. Quand tous les enchantemens sont inutiles et que la mort approche, le mohari s'élance hors de son hamac, et prend la fuite, au milieu de quantité de bâtons, de pierres et de mottes de terre qu'on fait pleuvoir sur lui. Si c'est un guerrier qui est sur le point de rendre le dernier soupir, toute la nation se rassemble et se divise par bandes, dont chaque homme vient dire au mourant : *Où voulez-vous aller ? pourquoi nous quit-*

tez-vous ? avec qui marcherons nous aux amas [1] ? Ils lui rappellent ses actions héroïques, le nombre des ennemis qu'il a tués, et les plaisirs auxquels il va renoncer. On emploie différens tons. Quelques-uns élèvent la voix, d'autres la baissent. Le pauvre malade est forcé de supporter toutes ces importunités, sans murmurer. Lorsqu'il est sur le point d'expirer, un grand nombre de femmes s'approchent. Celles-ci lui ferment de force, la bouche et les yeux ; celles-là l'enveloppent dans son hamac, et pesant sur lui de tout le poids de leur corps, elles avancent son dernier moment. D'autres courent éteindre la lumière, et faire sortir la fumée, afin que l'ame ne voyant point l'issue par où elle pourrait s'échapper, s'embarrasse et demeure arrêtée sur le toit. Enfin, pour qu'elle ne rentre pas dans l'intérieur de l'édifice, on a soin d'en entourer les portes d'immondices dont l'odeur la force à se retirer.

Quant à la destinée de l'ame après la mort, les Indiens ont différentes opinions. Les uns croient qu'elle passe dans un autre monde où elle vit de même que dans celui-ci, mais où elle jouit de plus de repos. Un des mission-

[1] Aux ennemis.

naires qui exercèrent les premiers l'apostolat dans le pays de la tribu des Maynas, demandait à un vieillard qui était sur le point de rendre le dernier soupir, pourquoi il désirait si vivement de visiter un autre monde; et le moribond répondit que ses parens l'y attendaient avec des plantains et des *yucas* [1] bouillis. Comme les Indiens ne conçoivent rien que de matériel, ils se persuadent que dans l'autre vie il y a des danses, des divertissemens, des combats et des courses champêtres. Les éclairs sont des assauts, le bruit, qu'occasionent des exhalaisons, est celui que font les bêtes féroces, dont les ennemis ont pris la forme immédiatement après avoir été décapités. La voie lactée est le théâtre des plaisirs. On y fait une brillante réception au guerrier. En conséquence, lorsqu'il meurt, on place à côté de lui sa hachette de cuivre, pour qu'il puisse faire son entrée triomphante. D'autres Indiens croient à la transmigration, non-seulement en des corps humains, mais dans ceux des bêtes. Les ames des caciques, des guerriers, des femmes fidèles, passent dans les animaux qui sont jugés les plus estimables, tels que les singes, les tigres, etc. Comme ils pensent que

[1] Racine dont se fait le pain de *cassave*.

les ames de leurs pères ou celles des caciques entrent dans le corps des singes qui ont une queue, ou dans celui des singes qui portent une barbe, ils font quantité de génuflexions devant les animaux de cette espèce, qu'ils considèrent comme des patriarches. Quoique les Indiens dont nous parlons, s'imaginent que certains esprits parcourent les airs, ou sont retenus au fond des rivières, soit à cause de leurs crimes, soit parce qu'ils ne peuvent trouver un corps qui leur convienne, ils n'ont en général aucune idée d'un séjour de tourmens dans une vie future.

Aussitôt qu'un homme est étouffé de la manière que nous avons indiquée, quelqu'un le prend avec précaution dans ses bras, et pousse un petit cri auquel les parens les plus proches répondent par des gémissemens qu'accompagnent les cris de mille femmes rassemblées en cette occasion. Celles-ci, tant que dure ce pénible concert, portent la main à leurs yeux pour recueillir leurs larmes, puis elles la baissent jusqu'a terre pour les y essuyer. Il en résulte, autour des sourcils et des cils, un cercle qui leur donne un aspect hideux, et qu'elles n'effacent que lorsque le deuil est fini. Les premiers cris cessent à l'aspect de

plusieurs pots de *masato* [1], et toute la compagnie va briser les meubles du décédé et brûler ses vêtemens, pour qu'on l'oublie plus promptement. Si le défunt était un cacique ou un guerrier fameux, ses funérailles durent plusieurs jours de suite, pendant lesquels le peuple se rassemble de grand matin, à midi, le soir et à minuit, pour le pleurer. Cette musique funèbre se fait devant la demeure de la femme et des parens, et l'on chante, au son des instrumens, les actions héroïques du mort. Tous les voisins se joignent à ce chœur sans sortir de leurs maisons. Les uns gazouillent comme des oiseaux, les autres hurlent comme des tigres; ceux-ci contrefont l'espèce de caquet des singes; ceux-là coassent comme des grenouilles. Les concertans s'interrompent fréquemment, soit pour boire du masato, soit pour détruire ce qui appartenait au défunt, et l'incendie de la maison termine la cérémonie.

[1] Pour se procurer cette boisson, les Indiens font bouillir une certaine quantité de *yucas*, jusqu'à ce qu'elle ait la consistance d'une pâte. Ils l'humectent avec de la salive, et la laissent fermenter pendant trois jours. Ils la délayent ensuite dans l'eau, et ils ont alors une liqueur très-forte et très-enivrante.

Enfin il est quelques tribus parmi lesquelles les plus proches parens coupent leurs cheveux en signe de douleur.

Le jour du décès on met le corps, avec toutes les marques de distinction du défunt, dans une jarre peinte, qu'on dépose dans une fosse creusée à l'un des angles de l'habitation. On remplit cette fosse jusqu'à ce qu'elle soit de niveau avec le sol. Les obsèques terminées, on oublie jusqu'au nom du guerrier qui n'est plus. Les Roamaynas exhument le corps aussitôt qu'ils jugent que les chairs sont consumées; et après avoir lavé les os, ils placent le squelette dans une sorte de cercueil de terre cuite, et orné de plusieurs symboles funèbres. Ils l'emportent dans leur maison; mais au bout d'un an, les ossemens sont inhumés de nouveau, et l'on ne songe plus au défunt. Au reste, les usages relatifs aux mourans et aux morts, sont très-diversifiés parmi les nombreuses tribus qui habitent le vaste territoire des Andes.

Strabon affirme que les peuples de la Bactriane faisaient dévorer les vieillards par leurs chiens; et Eusèbe soutient la même chose des habitans de l'Hyrcanie. Une telle inhumanité paraît incroyable au savant marquis de Saint-

Aubin [1]. Ce que Figueroa [2] rapporte des Cocamas et des autres nations barbares qui occupent le même territoire qu'eux, n'est pas moins invraisemblable. Il dit que lorsqu'un enfant est venu au monde, le père et la mère délibèrent pour savoir s'ils le laisseront vivre, afin qu'il se trouve à leur mort quelqu'un qui les pleure, ou s'ils le feront périr pour ne pas surcharger leur famille. Lorsqu'ils ont pris ce dernier parti, ils enterrent l'enfant tout vivant. Cependant l'un des deux peut soustraire à la mort l'innocente créature; et alors on l'élève et on la chérit tendrement. Il arrive même aussi quelquefois, dit-on, qu'un étranger s'en charge. Peut-être ces Indiens pensent-ils que les jours de l'homme sont si malheureux, qu'ils rendent service à celui qui vient de naître, lorsqu'ils rapprochent ainsi le terme de son infortune.

Le manque d'instrumens aratoires est sou-

[1] Traité de l'Opinion, v. 78.

[2] Le Père François Figueroa était un célèbre missionnaire de l'ordre de Jésuites. Il visita la province de Maynas; et en 1665, il en donna une description très-étendue. Son manuscrit, que nous avons sous les yeux, est composé de quinze pages in-folio, et nous l'avons consulté fréquemment.

vent cause que les Indiens ont quelque peine à subsister. Cependant leurs terres donnent toutes sortes de fruits, et nourrissent un grand nombre de quadrupèdes ; et leurs rivières sont très-poissonneuses : mais ils ne peuvent se passer de certaines racines qui demandent de la culture. La principale est l'yuca, avec laquelle ils font le masato, leur unique délice, et presque leur seule boisson. Rarement ils boivent de l'eau, parce que la chaleur et les nombreux marécages du pays la leur rendent très-mal-saine. Pour cultiver l'yuca, ils défrichent une petite portion de forêt, au moyen d'une hache de pierre, faite avec beaucoup de patience [1]. Après avoir brûlé le bois qu'ils ont abattu, ils retournent la terre avec une sorte de bâton formé à-peu-près comme une épée. Ils cultivent également le cotonnier qui leur

[1] Le Père Girbal a rapporté de Manoa une de ces haches, dont la forme ressemble parfaitement à celle des nôtres ; mais qui, au lieu de manche, a deux oreillons et une cannelure où passent les cordes, au moyen desquelles on tient le tout réuni. Pour faire ces instrumens, les Indiens se servent d'autres pierres et du *chambo*, ou de la petite hache de cuivre. Avec de la patience et de l'eau, ils parviennent à leur donner la forme qu'ils doivent avoir.

fournit la plus grande partie des matériaux qu'ils emploient pour fabriquer leurs légers vêtemens.

Cependant l'agriculture et la fabrication de leurs étoffes demandent si peu de tems, qu'on pourrait dire que toute l'occupation des Indiens consiste à pêcher, à chasser et à faire la guerre. Ils emploient pour ces trois exercices les mêmes instrumens, qui sont des tubes, des lances, des massues, des chinganas [1], des poignards, des dards et des flèches, faits des bois les plus durs, et dont les pointes sont trempées dans les poisons violens que ces peuples tirent du règne végétal. Pour prendre le poisson, ils ont ordinairement recours aux tubes et aux flèches. Celles-ci et les dards sont les armes dont ils se servent contre les quadrupèdes; et ils les lancent avec une extrême adresse. En conséquence, ils ne craignent point de rencontrer dans leurs forêts, un tigre ou toute autre bête féroce [2]. Ils le provoquent

[1] C'est une sorte de lance dont le manche est d'une espèce d'ebène appelée *chonta*. Un roseau dépouillé de son écorce, forme la pointe de cette arme, qui blesse cruellement.

[2] Les Conivos, dans leurs fêtes, s'amusent à chasser la bête fauve. Ils attirent l'animal dans un enclos; ils

et l'attendent de pied ferme, dans la persuasion que l'animal le plus terrible doit succomber à l'instant même où il est atteint d'un de leurs traits empoisonnés [1]. Ils n'ont pas moins d'adresse à la pêche. Dès qu'ils aperçoivent un gros poisson, ils le blessent à la tête avec une flèche; et ils se servent d'hameçons d'os, pour prendre les petits poissons. Depuis l'âge de cinq ans, ils s'exercent à conduire des canots ou des pirogues [2]; et ils les manœuvrent avec autant de force que d'habileté. Ils naviguent et s'arrêtent alternativement. L'un d'eux placé à la poupe, tient une rame qui sert de gouvernail, un autre est à la proue pour découvrir les bancs de sable que forment de gros arbres entraînés le long des rivières.

La grande passion des Indiens, le sujet de leurs divertissemens, la source de leurs plai-

le rendent furieux, puis ils le tuent avec beaucoup d'adresse.

[1] C'est une chose remarquable que dans les combats ces Indiens ne se servent jamais d'armes empoisonnées; et cependant les européens qui emploient contr'eux le fer et le feu, les appellent *barbares*.

[2] On trouvera dans les voyages des missionnaires, une description particulière de ces barques.

sirs, leur félicité suprême, c'est la guerre. S'il s'agit de l'entreprendre, toute la nation se rassemble, ayant à sa tête le cacique, ou celui qui doit conduire les guerriers au combat. On fume du tabac, on fait passer les pots de masato à la ronde; et lorsque la liqueur commence à produire son effet, on délibère sur un sujet si important. C'est ordinairement le desir de piller, ou le sentiment de quelque injure, qui met aux Indiens les armes à la main. Lorsque l'expédition est résolue, ils ordonnent au mohari des jeûnes très-rigoureux. Il se retire alors dans une hutte, où il ne communique avec qui que ce soit, et d'où il ne sort que mourant de faim. Il représente alors la nécessité d'entrer en campagne. Si la guerre est heureuse, on donne mille éloges au jongleur, et on lui abandonne la meilleure partie du butin; mais si elle se termine malheureusement, il ne reçoit que des injures et des coups. Le jour où ils doivent se mettre en marche, les Indiens prennent des armes offensives. Ils ont, pour armes défensives, des boucliers de roseaux entrelacés, et couverts de peaux de bêtes. Ils se frottent les yeux avec du poivre rouge, afin d'y voir plus clair pour découvrir l'en-

nemi. Ils forment une colonne; le général leur adresse une courte harangue, par laquelle il les exhorte à signaler leur valeur et leur constance; et de tems en tems, il donne quelques coups sur les cuisses à ceux qui font mal leur devoir, ou qui ne sont pas à leur poste. Ces dispositions faites, on marche au combat.

Les attaques étant fréquentes et inopinées, les bourgades sont fortifiées. Elles sont composées de plusieurs bâtimens fort larges, et ont deux portes de communication, l'une du côté de l'escarpement, et l'autre de niveau avec le sol. Le tout a la forme d'une demi-lune; et la partie convexe est tournée vers une forêt. De profondes excavations sont faites au centre de la place; et l'on amasse sur d'autres points, des pierres et des ronces, que l'on couvre de terre et de feuilles de palmier, pour embarrasser l'ennemi dans sa marche. A une certaine distance, des tambours composés de troncs d'arbres creux, sont suspendus par une corde, dont un des bouts est fixé à terre. Les assaillans lâchant cette corde pour s'avancer, font rendre au tambour un son qui avertit du danger. Cependant tous les Indiens étant familiarisés avec ces stra-

tagèmes ; parviennent souvent à les faire échouer.

Lorsque les Indiens approchent du territoire de leurs ennemis, ils font halte, et se forment en colonne. Le général les harangue une seconde fois, et s'efforce d'exciter leur courage. Ensuite ils arrangent soigneusement leurs *llautos* ou leurs plumets, ainsi que leurs colliers et leurs bracelets ; ils préparent leurs armes, et courent impétueusement les uns contre les autres, pour se rendre plus formidables. Ces préparatifs achevés, ils font reconnaître par leurs partis le terrain et les arbres, et choisir le plus sûr chemin. Gardant le plus profond silence, ils s'avancent vers les habitations, auxquelles ils donnent l'assaut, en poussant de grands cris. A l'exception des enfans qu'ils emmènent en captivité, ils mutilent ou décapitent tous ceux qu'ils rencontrent. Gorgés de sang humain, chargés de butin, et sur-tout emportant les têtes des ennemis qu'ils ont immolés, ils reprennent le chemin de leurs propres habitations. Quelquefois les assiégés se défendent avec succès ; mais le plus souvent ceux qui attaquent remportent la victoire. En conséquence, lorsqu'ils sont menacés d'un assaut,

les Indiens se réfugient presque toujours dans la forêt. S'étant réunis, ils vont à la rencontre de l'ennémi, dont ils arrêtent les progrès. Devenus assaillans à leur tour, l'issue du combat est ordinairement en leur faveur; et ils ne font pas quartier à un seul homme. Mais, quel que soit le succès, ils achèvent de détruire la bourgade qui a été assiégée, et ils se retirent dans un autre lieu.

Si ceux qui se sont engagés dans une expédition militaire réussissent, ils dépêchent à leur nation un messager chargé de lui annoncer leur victoire. A l'instant où elle est connue, les Indiens qui sont restés dans le pays vont au-devant des guerriers. Les femmes accueillent ceux-ci; elles en célèbrent les louanges à proportion du nombre de têtes qu'ils rapportent; et en même tems, elles font des reproches à ceux qui n'ont point à présenter un pareil trophée. L'impression qui en résulte dans l'esprit des Indiens est si forte, qu'ils préféreraient mourir plutôt que de rentrer dans leurs maisons sans tenir une tête à la main, ou sans quelqu'autre signe extraordinaire de leur vaillance. Les Itucalis, lorsqu'ils ont décapité un ennemi, se coupent une petite partie de la peau qui recouvre la paroi

du nez. Ils font entrer dans l'incision de petites coques de palmier, ce qui semble former des verrues ou des excroissances de chair, dont le nombre s'accroît de tems en tems, et qui à la fin forme une chaîne qui remonte depuis le bout du nez jusqu'aux sourcils, et défigure infiniment celui qui la porte.

De retour chez eux, les Indiens font bouillir la tête de leurs ennemis. Ils en détachent ensuite la peau qu'ils empaillent et font sécher à la fumée, pour en former un masque. Les dents leur servent à faire des colliers, et ils suspendent les crânes au toit de leurs habitations.

Au jour fixé, on célèbre les victoires avec la plus grande pompe, dans la maison du capitaine ou du cacique. Quantité de pots de masato sont placés en rang dans une vaste salle, où il y a des siéges divers, selon la différente qualité des convives. Tout le peuple se rassemble en même tems, et fait mille extravagances. Les guerriers tiennent par les cheveux les masques dont nous venons de parler. Rassemblés à la porte de la maison où se donne le festin, ils préparent leurs armes; et, après avoir fait une attaque simulée, ils se retirent comme s'il étaient re-

poussés. Au troisième assaut ils rompent leurs rangs, et forment un cercle. Les danses et les chants commencent alors. Le principal objet de ceux-ci est d'insulter aux masques; on les accuse de lâcheté, ou de n'avoir pas jeûné, ni frotté leurs yeux avec du poivre rouge. Ces reproches sont suivis du récit des hauts faits de ceux qui ont remporté la victoire. Les intermèdes se terminent par de copieuses libations; et l'on danse, on chante et on boit alternativement, plusieurs jours et plusieurs nuits de suite, c'est-à-dire, jusqu'à ce que toutes les jarres soient vides. Figueroa dit plaisamment qu'il ne sait pas comment la tête des Indiens peut résister à tant de bruit, comment leur voix peut suffire à tant de cris, et leur estomac à une si grande quantité de liqueurs. Enfin, pour terminer la fête, on forme deux colonnes, dont l'une est opposée à l'autre, et l'on danse de nouveau. On s'attaque ensuite. Les plus forts saisissent leurs adversaires par les cheveux, et les frappent rudement, puis chacun se retire paisiblement.

Les Indiens traitent leurs captifs avec beaucoup d'humanité, et pour ainsi dire, comme des frères. Ils vivent aussi très-

cordialement entr'eux, et demandent excuse à ceux qu'ils peuvent avoir offensés. Ils sont fort hospitaliers. Leur manière de recevoir les étrangers consiste à leur baiser le bout des doigts, qu'ils portent ensuite au menton; puis ils ouvrent la main, comme on le fait parmi les nations civilisées.

CHAPITRE XII.

Détails sur les nègres qui résident dans le district de Lima.

Le triste sort de ces esclaves leur donne des droits à la commisération. Souvent ils sont traités plus durement que des bêtes de somme, dans les plantations qu'ils arrosent de leurs sueurs. Les nègres forment la plus grande partie des agriculteurs et des domestiques au Pérou. En conséquence, nous pensons qu'un tableau de leurs usages ne peut manquer d'intéresser.

La religion est la consolation des malheureux. Les nations les plus barbares en ont fait l'épreuve, à l'époque de leurs plus grands revers; et elles n'ont trouvé de soulagement que dans la persuasion qu'ils étaient les effets de la volonté d'un Etre suprême. Les nègres de Guinée croient que c'est par un ordre exprès de Dieu, qu'est établi l'esclavage [1]. Il

[1] Le hollandais Bosman, dans son voyage en Guinée, rapporte la fable dont les nègres inférent qu'ils sont

n'est donc pas surprenant qu'imbus de ces idées, les esclaves nouvellement importés se livrent d'abord à des pratiques de religion.

Les castes principales des nègres occupés aux travaux domestiques et ruraux dans le district de Lima, sont celles des Terranovans, des Lucumes, des Mandingues, des Cambundians, des Carabalies, des Cangaes, des Chalas, des Huarochiries, des Congos et des Misanguans. Plusieurs de ces dénominations, telles que celle d'Huarochiries, ont été données arbitrairement; et d'autres, comme celle de Terranovans, dérivent du nom du pays où ceux auxquels on l'applique ont été débarqués.

Chaque caste est soumise à deux chefs, qui sont élus par la confrairie, et demeurent en exercice jusqu'à la mort. L'élection se fait dans la chapelle de Notre-Dame du Rosaire,

destinés à l'esclavage. Ils disent que Dieu, après avoir créé les noirs et les blancs, proposa aux premiers de choisir entre deux dons, l'un de posséder de l'or, et l'autre de savoir lire et écrire. Les nègres prirent l'or, et laissèrent aux blancs la connaissance des lettres. Irrité de la cupidité des noirs, Dieu ordonna qu'ils fussent perpétuellement gouvernés par les blancs, et qu'ils les servissent en qualité d'esclaves.

fondée aux frais des nègres, dans l'église du grand couvent de Saint-Dominique. Les votans sont les chefs (*capataces*) et les vingt-quatre que l'on peut considérer comme les sénateurs de chaque nation. Les chapelains sont présens; et le choix tombe toujours sur un des plus anciens nègres qui ont l'honneur de descendre des fondateurs. Le nom de celui qui est élu, s'inscrit sur un registre, sans la participation de la haute cour judiciaire. Les mêmes formalités s'observent lorsqu'il s'agit de créer un chef subalterne, ou un des vingt-quatre assistans. Mais à leur réception, les chefs sont obligés de payer dix piastres, et les autres, douze. Une moitié de cette somme est appliquée au culte de la Vierge, et l'autre moitié l'est à payer les rafraîchissemens qu'on distribue aux électeurs.

Toutes ces dignités procurent à ceux qui en sont revêtus, beaucoup de considération dans leur caste; mais elle n'adoucit en rien leur esclavage.

Au moyen d'un demi-real de souscription annuelle fait par chaque individu, les confrairies sont en état de subvenir aux frais du culte, et à ceux des funérailles des frères. Le premier lundi après la fête du *Corpus*

Christi, les contributions sont déposées sur une table placée au milieu de la petite place qui est devant l'église de Saint-Dominique. Lorsqu'il en est besoin, le chef fait une collecte dont il distribue le produit parmi ses subordonnés et parmi les confrères.

C'est le lundi de l'octave de la fête Dieu, que les nègres choisissent pour déployer leur magnificence. Toutes les castes se réunissent et forment une procession qui sort de l'église que nous venons de nommer. Chaque caste a sa bannière, et fait porter un dais sous lequel marche le roi ou la reine, tenant un sceptre de la main droite, et un bâton de commandement, ou quelqu'autre instrument de la main gauche. Ces grands personnages sont accompagnés de tous les individus qui appartiennent à la caste, et ceux-ci jouent de divers instrumens, la plupart desquels rendent un son très-désagréable. Les nègres qui composent la suite du roi ou de la reine, se disputent à qui aura le plus horrible déguisement. Quelques-uns paraissent sous la forme de diables; d'autres sont couverts de plumes, des pieds jusqu'à la tête; ceux-ci imitent les ours, et portent sur les épaules la peau d'un animal; ceux-là représentent

des monstres ayant des cornes sur la tête, des pattes de lion, des queues de serpent et des plumes de faucon. Ils sont tous armés d'arcs, de flèches, de massues et de boucliers. Ils se peignent le visage en rouge ou en bleu, selon la coutume du pays qui leur a donné naissance. Ils poussent mille cris affreux, et font les mêmes gestes que s'ils attaquaient réellement un ennemi. L'air sérieux et l'enthousiasme féroce qu'ils montrent dans cette sorte de représentation, peuvent donner une idée de la barbarie qui accompagne leurs opérations militaires dans leur patrie. Ces déguisemens qui seraient amusans dans le carnaval, sont indécens dans un acte religieux, et surtout dans une procession solennelle. L'autorité suprême a, par des raisons de prudence, empêché les nègres de porter et de tirer des armes à feu dans la cérémonie, ainsi qu'ils avaient coutume de le faire autrefois.

Toutes ces assemblées ont la religion pour prétexte; mais elles conduisent à d'autres, dont le plaisir est l'unique objet. Chaque caste a dans la ville de Lima, un lieu de réunion qui lui appartient en propre; et même les plus nombreuses en ont deux ou trois. Il y en a seize en tout. Le chef de la caste est

président de l'assemblée. La plus stricte étiquette s'y observe, quant à la préséance que règle toujours l'ancienneté. Ces nègres qui supportent avec une patience extrême les travaux les plus pénibles, qui sont presque indifférens à la bonne ou à la mauvaise nourriture, qui sont peu sensibles aux châtimens, ne peuvent endurer une injustice ni souffrir la moindre préférence entr'eux. Etre placé un peu plus haut, ou un peu plus bas, c'en est assez pour les rendre heureux ou malheureux. L'assemblée commence régulièrement à deux heures de l'après-midi. On passe la première heure à régler ce qui peut concourir au bien-être de la caste, à fixer les contributions, et à arranger les querelles entre mari et femme, etc., etc. Les chefs rendent compte des dépenses qu'ils ont faites, et de celles qu'ils se proposent de faire, s'il y a lieu. Ce qui, dans ces rencontres, est le plus digne de l'observation du philosophe, c'est la gravité avec laquelle tous les membres opinent, écoutent, prononcent, et la soumission qu'ils font voir en obéissant. Leur promptitude à passer d'un extrême à un autre, n'est pas moins remarquable. L'heure consacrée aux affaires étant expirée, le bal commence; et

il continue jusqu'à sept ou huit heures du soir. Les murs des lieux où l'on danse sont couverts, particulièrement en-dedans, de tableaux qui représentent les anciens rois, les combats, et les divers divertissemens des nègres. La vue de ces peintures grotesques les échauffe et les transporte. On a remarqué souvent que les fêtes qu'ils célèbrent hors de leurs quartiers ne sont pas de si longue durée, ni si animées que les autres.

Lorsqu'un nègre danse sans une compagne, ce qui arrive le plus souvent, il saute de tous côtés, et pirouette avec force, sans avoir aucun objet particulier en vue. Tout le talent consiste à danser long-tems, et à suivre dans les balancemens du corps, la mesure indiquée par le chant. Si un ou deux couples dansent en même tems, les hommes se placent en face des femmes; ils chantent et font mille contorsions.

Nous avons déjà fait observer que la musique des nègres est extrêmement désagréable. Leur principal instrument est un tambour couvert d'une peau, ou bien un cylindre de bois, creux en-dedans. Lorsqu'il est fait de cette dernière sorte, on ne le bat point avec des baguettes, mais avec la main. Les nègres

ont encore de petites flûtes où ils soufflent avec les narines. Ils tirent aussi des sons d'une mâchoire de cheval ou d'âne, dont les dents sont mobiles. Le frottement d'un bâton bien poli, contre un autre bâton dont la superficie est coupée transversalement, produit le même effet. L'instrument qui a quelque mélodie, est celui qu'ils nomment *marimba*. Il est composé d'un certain nombre de tablettes, longues, minces et étroites, ajustées à la distance de quatre lignes des embouchures de plusieurs calebasses sèches et vides qui, de même que les tablettes, sont fixées à un arc de bois. On en touche avec deux petits bâtons, comme du psaltérion des bohémiens. La différence de diamètre des calebasses qui, depuis la seconde jusqu'à la dernière, va toujours en diminuant, rend cet instrument susceptible d'être modifié, selon les différens tons du diapazon; et de la sorte, les sons qu'il rend ne peuvent manquer d'être agréables, même aux oreilles délicates. Il faut convenir cependant que, sous le rapport de la musique et de la danse, et sous celui de tous les talens quelconques et du goût, les nègres sont aussi inférieurs aux Indiens que ceux-ci paraissent l'être aux Espagnols.

A la mort d'un chef ou d'un des vingt-quatre, et même lorsque la femme de l'un d'eux est morte, toute la caste se rassemble dans le lieu où se tient sa congrégation, et l'on y place le corps. Quatre chandelles composent le luminaire. Les enfans du défunt s'asseyent au pied de la bière, et les parens se placent sur les côtés. De tems en tems ils adressent la parole au mort. Des espèces de pleureurs tournent à l'entour, et s'arrêtent quelquefois pour répéter à voix basse et dans leur idiôme particulier, des prières consacrées par leurs propres rites. Chaque personne présente contribue d'un demi-réal, aux frais de l'enterrement et à l'achat de la boisson qui doit être distribuée. C'est communément du *guarapo*, sorte de liqueur fermentée ; et quelquefois c'est de l'eau-de-vie. Avant de commencer à boire, on porte à la bouche du défunt une coupe pleine et on lui adresse un long discours. Après avoir supposé qu'il a bu, on présente le vase au chef des pleureurs, et il passe de main en main jusqu'à la dernière personne de la compagnie, et en suivant à la rigueur le rang d'ancienneté. Cette cérémonie, qui commence par la tristesse, se termine par l'ivresse, par des danses et des chants.

Lorsque la veuve d'un chef veut contracter un second mariage, il faut qu'elle donne à toute l'assemblée des preuves de l'affection qu'elle avait pour son époux, et des regrets que lui a fait éprouver sa perte. Au jour appelé *quitaluto* [1], elle est portée dans une chaise, depuis sa demeure jusqu'au lieu où se rassemble la caste. Elle entre en pleurant, et si elle ne joue pas bien son rôle, elle court le risque de recevoir quelques coups de fouet, dont on punit son insensibilité. Immédiatement après son arrivée, on immole un agneau. C'est un sacrifice offert aux mânes du défunt, à la mémoire duquel l'épouse est sur le point de dire un éternel adieu. Elle présente sur une soucoupe d'argent les souliers qu'elle a usés durant son veuvage. Ces cérémonies terminées, on passe aux préliminaires de l'acte civil du mariage, et tous les frères s'empressent de régaler de toutes sortes de viandes et de liqueurs, les nouveaux mariés.

Lorsqu'il arrive qu'un veuf se remarie, on n'observe point toutes ces formalités. Les nègres prétendent qu'il n'est pas de la dignité de l'homme de pleurer pour la mort d'une

[1] Cessation du deuil.

femme, lorsqu'on peut la remplacer si facilement.

Les autres assemblées que forment les esclaves, sont moins intéressantes à retracer, parce qu'elles ressemblent trop, soit aux nôtres, soit à celles que nous avons déjà décrites.

CHAPITRE XIII.

Détails sur deux géans péruviens. — Exemple de longévité.

En examinant les différentes parties du globe, on reconnaît que l'Amérique méridionale est le pays où l'on trouve le plus de preuves en faveur de l'existence des géans. Les anciennes traditions y portent que dans les premiers âges, une certaine race d'hommes à qui ceux de la plus haute taille parmi les autres n'allaient qu'au genou, prit terre à la pointe Sainte-Hélène, sur la côte de Guayaquil. Les sépulcres découverts sur la côte du Pérou, et ceux qu'on trouve dans la province de Chichas-y-Tarija, rendent vraisemblables ces traditions. On voit dans le cabinet d'histoire naturelle de Lima, une dent molaire qui appartenait à une momie qu'on a trouvée dans la province que nous venons de nommer, et qui pèse une livre et demie [1]. En conséquence,

[1] La personne qui possédait la dent dont il est fait mention ci-dessus, et dont la véracité ne peut être ré-

cette momie devait être plus grande que le squelette tiré de terre par Habicot, qui assure qu'il avait vingt-cinq pieds et demi. Peut-être les Patagons dont la stature a été estimée de neuf à treize pieds, descendent-ils de ces formidables géans qui, après avoir débarqué à la pointe Sainte-Hélène, se seraient avancés jusqu'aux terres Magellaniques, où ils auraient propagé leur race.

Le vice-roi de la Nouvelle-Grenade a fait embarquer pour l'Espagne un ouvrier des mines, âgé de vingt et un ans, et nommé *Pierre Cano*. Ce jeune homme crût modérément jusqu'à l'âge de quinze ans. Il parvint ensuite à la taille gigantesque de sept pieds cinq pouces trois lignes et demie, mesure d'Espagne. Telle était la pauvreté de ce malheureux In-

voquée en doute, assure que le corps de la tête duquel fut détachée cette dent, a été transporté avec beaucoup de soin et à grands frais, de Tarija à Cuzco, par ordre du marquis de Valle Umbroso, qui l'a fait embarquer pour Madrid. On dit que, dans la traversée, ce corps a été pris par les Anglais, et emmené à Londres. Le Père François Gonzale Laguna possédait une dent de la même espèce, qui avait été apportée aussi de la province de Tarija, et qui pesait plus de cinq livres, quoique plusieurs portions en eussent été enlevées. Elle a été envoyée au cabinet de Madrid.

dien, qu'il n'avait jamais porté de souliers lorsqu'il arriva à Santa-Fé. Ceux qu'on lui fit alors avaient un pied et demi de longueur.

Au mois de mai 1792, on a amené à Lima, de la ville d'Ica, un autre Indien, qui se nommait *Basile Huaylas*, et était né dans la province de Castro-Virreyna. Il n'était âgé que de vingt-quatre ans, et il avait de hauteur sept pieds deux pouces et quelques lignes, mesure d'Espagne. Ses membres étaient mal proportionnés; et il était d'une grosseur monstrueuse depuis la ceinture jusqu'à la tête inclusivement. Celle-ci formait environ le tiers de toute la personne. Les épaules avaient de largeur les cinq sixièmes d'une aune. Les bras étaient si longs que, lorsque ce géant était debout, l'extrémité de ses doigts touchait ses genoux. La jambe droite était d'un pouce plus courte que la jambe gauche, défaut provenant, dit-on, d'un coup qu'Huaylas avait reçu étant enfant. Ainsi que tous les géans, il n'avait point les os des jambes assez forts, et celles-ci ne pouvant soutenir parfaitement le poids du corps, les extrémités inférieures étaient affaiblies et crochues. Malgré la petitesse relative des jambes d'Huaylas, ses pieds pouvaient être comparés à ceux de Pierre Cano. Tout le

poids de son corps était de quatre arrobes, ou de trois cent soixante-deux livres. Huaylas n'était pas glouton. Il est vrai qu'il était Indien, et que ses compatriotes sont d'une étonnante sobriété, lorsqu'ils ont à se nourrir à leurs dépens, quoique dans le cas contraire, le plus mince, le plus chétif d'entr'eux dévore comme un géant.

Il paraît que l'homme peut soutenir longtems son existence au Pérou. Don Jean-Modeste de Castro-Monte y mourut le 12 décembre 1790, dans la ville de San-Sébastian de Huaraz, à l'âge de cent trente-trois ans. Il était né dans cette province, et y avait résidé constamment. Il avait eu deux femmes, et il laissa huit enfans, qui lui avaient donné une foule de petits enfans et d'arrière-petits enfans. Sa seconde femme mourut à l'âge de quatre-vingt-seize ans, et en avait passé quatre-vingts avec lui. Don Jean ne but jamais ni vin, ni liqueurs fortes ; jamais il n'eut la plus légère indisposition, ni même un mal de tête. Il conserva toutes ses facultés jusqu'à ses derniers momens. On ne remarqua, le jour de sa mort, aucune altération dans sa santé. Après avoir reçu la communion, il rendit le dernier soupir, presque sans douleur ni effort. Son

équité, sa charité, sa générosité lui avaient acquis l'estime et l'amitié de tous les habitans de la province, qui le regrettèrent vivement. Ce fut à la régularité de sa conduite et à sa tempérance, qu'il dut cette longue vie, qu'il consacra aux travaux de l'agriculture.

CHAPITRE XIV.

Divisions administratives, judiciaires et militaires des possessions espagnoles. — Provinces entre lesquelles se divise la vice-royauté de Lima ou du Péron. — Topographie. — Province de Truxillo.

Les possessions des Espagnols en Amérique, sont toutes gouvernées selon le même système, qui néanmoins paraît être fort compliqué. Elles forment différentes vice-royautés, qui sont divisées en provinces; et celles-ci sont subdivisées en corrégidories. Les *audiencias* ou les audiences sont des tribunaux dont la juridiction s'étend sur les *partidos*, ou les arrondissemens. On distingue dans l'ordre militaire, des capitaineries générales, des gouvernemens et des commandemens.

Le Pérou se divise en six provinces, qui sont celles de *Truxillo*, de *Lima*, de *Guamanga*, de *Cuzco*, d'*Arequipa* et de la *Paz*. Nous allons parcourir successivement les lieux principaux de chacune de ces provinces, à commencer par celle de Truxillo.

S. Miguel-de-Piura, chef-lieu de la corré-

gidorie, est située sur un terrain fort élevé et sablonneux. Les maisons sont construites en briques crues, vu qu'on en emploie peu d'autres dans le pays, ou en roseaux d'une espèce appelée *quinchas*. Communément elles sont fort basses. La ville de Piura ayant été fondée en 1531, par François Pizarre, fut le premier établissement espagnol au Pérou; mais elle fut bâtie d'abord dans la vallée de Targasala, où l'air parut si mal-sain qu'il fallut la transférer au lieu qu'elle occupe actuellement. Elle contient environ 15,000 habitans Espagnols, métis, Indiens et mulâtres. Comme il n'y pleut presque jamais, l'air en est sec et chaud; mais il est sain. Une petite rivière baigne les maisons de Piura, et en fertilise le territoire. En été l'eau y manque absolument. On remédie à cet inconvénient par des puits que l'on creuse plus profondément, à mesure que la sécheresse augmente, et dont on tire toute l'eau nécessaire pour les divers besoins de la vie.

Il y a à Piura un hôpital desservi par les religieux Bethléemites. On y guérit toutes sortes d'infirmités et de maladies, et sur-tout le mal vénérien, dont la cure est admirablement aidée par le climat.

La corrégidorie de Piura confine du côté du nord, au royaume de Quito, ou à la corrégidorie de Loxa. Elle a la grande Cordillère à l'est, la corrégidorie de Zana au sud, et la mer du sud à l'ouest. La longueur en est de cinquante-six lieues nord et sud, et la largeur de quatorze. Tout le territoire de cette corrégidorie, compris sous le nom de *Vallées*, produit des algorrabales, du maïs, du coton, des grains, quelques fruits et des racines. Les plus grandes richesses des habitans consistent dans les pâturages, où ils nourrissent de grands troupeaux de chèvres et de chevreaux, dont la peau sert à faire du maroquin, et de la graisse de savon, que l'on envoie à Lima, à Quito et à Panama. Une autre branche du commerce de Piura, est la pite, sorte d'aloës dont on fait un fil très-fort, mais délié. Cette plante croît en abondance dans la partie montagneuse de la juridiction. Les mulets rapportent aussi d'assez grands profits au district de Piura. Tous les effets et marchandises qu'on transporte de Quito à Lima, ou qui venant d'Espagne débarquent au port de Payta, ne peuvent parvenir à leur destination que portées par ces animaux. Les envois sont si fréquens, que

ce travail dure toute l'année ; mais les transports sont plus considérables quand les rivières sont à sec, ou qu'elles n'ont que peu d'eau.

Quoique d'ordinaire le voyage se fasse sur des mules, à cause du mauvais état des chemins, on peut cependant aller en litière depuis Piura jusqu'à Lima. Cette sorte de voiture est suspendue à deux grosses cannes, et disposée de manière qu'on ne touche point l'eau quand on passe les rivières. Soit qu'on monte, soit qu'on descende, on ne sent pas le moindre cahot.

Sechura est un bourg situé à environ une lieue de la mer. Il en était autrefois tout proche, et non loin d'une pointe appelée Aguja. Mais ayant été submergé, on le transféra sur l'emplacement qu'il occupe aujourd'hui. On y compte environ deux cents maisons de cannes, avec une église fort grande et bâtie de briques. Il y a dans le voisinage de Sechura, une rivière du même nom, qui souvent est entièrement à sec. Mais dans la saison des pluies, il est impossible de la passer au gué, nulle part. Dans le tems de la sécheresse, on creuse dans le lit même de cette rivière, des puits qui donnent une eau épaisse et saumâtre.

Les habitans de Sechura sont tous Indiens, et voituriers ou pêcheurs. Ils forment environ quatre cents familles.

Au sortir de Sechura, on entre dans un désert de sable, qui s'étend jusqu'au bourg de Morropé, c'est-à-dire, l'espace de vingt-huit à trente lieues du nord au sud. On n'y rencontre aucune plante quelconque, et l'on y voit éparses quelques pierres de sel. Le terrain est si égal, si uni, qu'il est facile de se tromper de chemin; et d'ailleurs, le vent élève continuellement des tourbillons de flamme. Pour juger si l'on est dans la voie, il faut examiner de quel côté vient le vent. Si on l'a en face, on va vers Lima, et si on l'a au dos, on s'éloigne de cette ville, parce qu'il souffle constamment du sud. Ceux qui s'arrêtent pour se reposer et pour dormir, s'exposent à un grand danger, s'ils n'ont pas une connaissance suffisante du pays. Ils courent risque de ne savoir de quel côté tourner à leur réveil. Plusieurs personnes ont péri de fatigue et de faim dans ce désert.

Morropé est composé d'environ quatre-vingts maisons, construites comme celles des bourgs qui le précèdent, et il est habité par une cinquantaine de familles indiennes. Près

de ce bourg coule la rivière de Pozuelos, qui est aussi entièrement à sec pendant l'été, et le long des bords de laquelle croissent beaucoup d'arbres, et se trouvent des chacaras ou des champs cultivés.

A quatre lieues de Morropé est le bourg de Lambayeque, où l'on compte environ quinze cents maisons de toute espèce. Quelques-unes sont de briques, et d'autres de cannes crépies en-dedans, et enduites d'une terre grasse en-dehors. Celles qu'habitent les Indiens ne sont que de cannes ou de roseaux. L'église paroissiale est bâtie de pierres et de chaux. Elle est vaste et convenablement ornée. Il y a trois mille chefs de famille à Lambayeque. Il s'en trouve quelques-uns qui sont d'un rang distingué, et vivent dans l'aisance. Les autres sont de pauvres Espagnols, des métis, des mulâtres et des Indiens.

Ce qui a rendu ce bourg si considérable et si peuplé, ce sont les habitans de la ville de Sagna qui, en 1681, fut saccagée par un pirate anglais, et qui, quelques années ensuite, fut submergée par un débordement de la rivière. Les habitans de Lambayeque s'occupent à des ouvrages de coton, tels que couvertures, manteaux, etc., etc.

Le territoire de cette ville, qu'arrose une rivière du même nom, et que fertilisent aussi des canaux, produit des fruits d'Europe et des fruits propres au pays. A environ dix lieues de là, il y a des treilles dont les raisins donnent un peu de vin, qui toutefois n'est pas aussi bon que celui d'autres contrées du Pérou.

Avant d'arriver à San-Pedro, dernier bourg de la juridiction de Lambayeque, on traverse les deux bourgs de Monsefou et de Xequetepeque, ainsi que la rivière de ce nom, et celle de Sagna qui la précède. San-Pedro contient à-peu-près cent trente maisons de cannes, et l'on y compte une trentaine de familles de blancs ou de métis, une douzaine de familles de mulâtres, et cent trente familles d'Indiens. La rivière qui coule auprès de ce bourg, dont le territoire est fertile et abonde en fruits, s'appelle Pacasmayo. Le chemin de San-Pedro à Payjan, se fait en suivant la plage.

Payjan est le premier bourg de la corrégidorie de Truxillo. Chocopé qui vient ensuite, est éloigné d'environ quatorze lieues de San-Pedro. Ce bourg consiste en quatre-vingt-dix maisons de bajaréques, couvertes de terre cuite; et il est habité par environ soixante

et dix familles, dont près de quarante sont composées d'Espagnols. Des Indiens forment les autres. L'église est bâtie en briques et est vaste et bien entretenue. On raconte, comme une chose extraordinaire pour le pays, qu'en 1726 il plut à Chocopé, pendant quarante jours de suite. La pluie commençait le soir à quatre ou à cinq heures, et finissait le lendemain matin à pareille heure. Le ciel était serein le reste du jour. Toutes les maisons furent détruites, et l'église fut considérablement endommagée. Tant que dura ce déluge, les vents du sud soufflèrent avec une force extrême.

La Chicama fertilise le territoire de Chocopé, qui donne en quantité des cannes de sucre [1], des raisins et des fruits de toute espèce, tant d'Amérique que d'Europe. Le maïs, qui est la production la plus générale du pays des Vallées, donne aussi de fortes récoltes dans ce canton.

Truxillo est située sur un terrain sablonneux, défaut général des villes dites des Val-

[1] Les cannes de sucre croissent en abondance sur les bords des rivières, depuis la Lambayeque; mais nulle part elles ne réussissent aussi bien que sur ceux de la Chicama.

lées. Elle est à une demi-lieue de la mer, et à quatre-vingts lieues de Lima. Cette ville a pour enceinte un mur de briques. Les maisons sont construites avec cette matière, et sont ornées de portiques et de balcons, qui produisent un bel effet. Les moins considérables sont de bajaréques. Les tremblemens de terre sont cause qu'on donne peu d'élévation aux unes et aux autres. Il y en a même fort peu qui aient un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Truxillo a, dit-on, deux lieues de longueur. Le port de Guanchaco lui sert pour son commerce maritime. Il y a différentes castes ou classes d'habitans dans cette ville. On y trouve plusieurs familles espagnoles très-distinguées, et ceux qui les composent passent pour avoir de l'instruction et de la politesse. Les femmes sont vêtues comme celles de Lima, et ont à-peu-près les mêmes usages. Truxillo est le siége d'un évêque. En 1576, Jean Guttierez de Tolède trouva dans cette ville une prodigieuse quantité d'or, que les Indiens y avaient cachée.

On remarque à Truxillo une différence sensible de l'hiver à l'été, car le froid s'y fait sentir dans la première de ces saisons,

et le chaud dans la seconde. Les campagnes de toute la vallée sont extrêmement fertiles. Elles produisent beaucoup de cannes de sucre, de maïs, de légumes et de fruits, tels que des olives et des raisins. Les parties les plus voisines des montagnes donnent du froment, de l'orge et d'autres grains, tant pour la consommation des habitans que pour les envois qui s'en font à Panama. On transporte aussi beaucoup de sucre de Truxillo, dans cette dernière ville. A une lieue de la première, coule une rivière qui fertilise les campagnes, par les canaux qu'elle entretient.

CHAPITRE XV.

Province de Lima. —Ville de Santa-Maria. —Pativilca. Guaura. — Chauçay. — Description de la ville de Lima, capitale de la vice-royauté du Pérou. — Fontaine magnifique. — Population de Lima. — Université de cette ville. —Spectacles, promenades, et jeux divers. —Tarma. —Guanouco. — Canete. — Canta. — Ica. —Pisco, etc.

SANTA-MARIA de la Padilla, ou de la Parvilla, fut d'abord bâtie sur la plage, dont elle est à présent éloignée d'une demi-lieue. Elle était alors fort considérable et très-peuplée; mais ayant été détruite, en 1685, par le pirate anglais Edouard David, les habitans les plus aisés l'abandonnèrent. Ceux qui ne purent se transporter ailleurs, s'établirent où est actuellement la ville, si l'on peut appeler ainsi un assemblage de vingt-cinq à trente maisons de bajaréques, qui servent à loger cinquante familles d'Indiens et de mulâtres fort pauvres.

A environ un quart de lieue de Santa-Maria, coule la rivière de Santa, qui a cinq branches

principales, toutes très-profondes. On la passe au gué, sur des chevaux très-hauts, dressés de manière à pouvoir résister au courant qui est toujours très-fort. Des hommes appelés *Chinborades* dans la langue du pays, sont chargés de reconnaître les passages. Cette précaution est absolument indispensable; car les gués changent fréquemment, et quelquefois même tout-à-coup. En hiver, quand il pleut dans les montagnes, la rivière de Santa s'enfle tellement que de plusieurs jours on ne peut la passer, et que les voyageurs qui ont des marchandises avec eux sont obligés d'attendre que les eaux aient baissé. Quand on n'est point embarrassé de bagages, on se sert de radeaux de calebasse, et on louvoie l'espace de six ou huit lieues au-dessus de la ville, ce qui n'est pas sans danger, car quelquefois le courant est si fort qu'il entraîne tout à la mer.

Casma-la-Baxa et Guarmey sont des bourgs peu considérables. Pativilca est composé de cinquante à soixante maisons. On y compte quelques familles espagnoles; mais la plupart des habitans sont de race mêlée; et il y a peu d'Indiens. Guamanayo, hameau situé sur la Barranca, dépend du bourg de Pativilca. Au

bord de la mer, qui n'est qu'à trois quarts de lieue de ce hameau, on voit les restes d'un ancien édifice des Indiens : ce sont des murailles de briques ; et la grandeur dont elles sont fait juger que ce sont les ruines d'un ancien palais.

Le bourg de Barauca, où commence la juridiction de Guaura, contient soixante ou soixante et dix maisons, et est fort peuplé. Les Espagnols y sont nombreux.

La ville de Guaura consiste en une rue de près d'un quart de lieue de longueur, que forment environ deux cents maisons, les unes de briques, les autres de bajaréques, et quelques cabanes d'Indiens. A l'extrémité méridionale de cette ville est une grande tourelle, avec une porte au-dessus de laquelle est une espèce de donjon. Cette tourelle communique avec un pont de pierres, sous lequel passe la rivière de Guaura qui est assez profonde, et qui baigne les fondemens de la ville sans les endommager ; car ils sont construits sur le roc. Plus loin, est un faubourg dont les maisons sont fort éloignées les unes des autres, et qui a une demi-lieue de longueur. Avant d'entrer à Guaura, du côté du nord, on traverse de belles campagnes, où, aussi loin que

la vue peut s'étendre, soit à l'est, soit à l'ouest, on ne voit que des cannes de sucre, du froment, du maïs et d'autres grains. Enfin, le climat de Guaura est agréable et fort sain. Quoiqu'on sente la différence des saisons dans cette ville, le froid n'y est point rigoureux en hiver, ni le chaud insupportable en été.

Chauçay est une ville située à quatorze lieues de Guaura, et composée de trois cents maisons, les unes de briques et les autres de cannes. Elle est fort peuplée, et renferme beaucoup de familles espagnoles, dont plusieurs sont d'un rang distingué. C'est la plus considérable de la corrégidorie, à qui elle donne son nom.

Les campagnes de Chauçay sont fertiles et arrosées par la rivière de Passamayo, qui coule au sud de la ville, à environ une lieue et demie de distance. Elles produisent quantité de maïs.

La ville de Lima, que les Espagnols appellent la *reine de l'Amérique méridionale*, est située, selon le célèbre géographe don Jean de La Cruz, par 12° 2′ de latitude australe, et 299° 2′ 7″ de longitude du pic de Ténériffe [1].

[1] Selon le même géographe, la vice-royauté du Pérou commence à Tumbez, ville située par 3° 15′ de latitude méridionale. On compte plus de deux cent

Elle est dans une plaine qu'arrose une petite rivière, et se trouve à deux lieues de la mer Pacifique, sur laquelle elle a un port qui a le nom de *Callao*. Lima forme un triangle, qu'environnent des murs de briques, flanqués de trente-quatre bastions. L'un des côtés de ce triangle a plus de deux tiers de lieue de longueur. Les rues sont larges, et se coupent presque toutes à angles droits. Elles sont pavées et embellies par de petits canaux qu'alimente la rivière. Les maisons sont basses, à cause des tremblemens de terre; mais l'apparence en est belle. Elles ont la plupart des jardins, et sont meublées richement. La grande place a de cinq cents à six cents pieds de longueur. Elle est entourée d'édifices majestueux, tels que la cathédrale et le palais

soixante lieues de là jusqu'à Lima. Ordinairement ce chemin se fait de nuit, à cause que le pays étant tout couvert de sable, la réverbération des rayons du soleil y est telle, que les mules n'en pourraient supporter la chaleur au milieu du jour. La verdure et les arbrisseaux y sont si rares, que lorsqu'on en voit, on peut être assuré qu'on n'est pas loin d'une bourgade, ou de tout autre lieu habité; car on ne forme d'établissement que près des rivières. On trouve dans les *tambos* ou les auberges, du pain, du vin, de la volaille, des fruits, le tout très-bon et peu cher.

du vice-roi. Au milieu de cette place est une fontaine, que forment trois bassins posés l'un sur l'autre. Le premier de ces bassins a vingt-cinq pieds de circonférence, le second n'en a que neuf, et le troisième en a environ dix-huit. Au-dessus de celui-ci est une espèce de phare, que forment six colonnes de deux pieds et demi de hauteur, et qui a une coupole surmontée d'une Renommée. Cette figure qui est haute d'un peu plus de trois pieds, est coiffée d'un casque. Elle tient sa trompette d'une main, et les armes du roi d'Espagne de l'autre. Tout est de bronze dans la fontaine de Lima; et les ornemens en sont d'ordre composite. Elle a environ quarante-cinq pieds de hauteur, et offre un grand nombre de figures de séraphins et d'animaux, tels que des lions, des griffons, etc., de la bouche desquelles l'eau sort en abondance. Cette construction a été faite en 1650, par don Antoine de Rivas, architecte célèbre, et par ordre du comte de Salva-Tierra, qui était alors vice-roi.

La ville de Lima renferme cinquante-six temples, que font remarquer la beauté de leur construction, leur étendue et la richesse de leurs ornemens. Le plus vaste et le plus superbe est la cathédrale. Il y a, en outre,

vingt-cinq chapelles publiques, dont plusieurs peuvent, à cause de leur grandeur, passer pour des églises. Les couvens d'hommes sont en grand nombre. Les Dominicains en ont quatre; les Franciscains, trois; les Augustins, trois; les pères de la Mercy, trois; les Minimes, un; les frères de Saint-Jean de Dieu, un; et les Bethléemites, deux. Il y a quatorze couvens de religieuses, sans compter cinq maisons où vivent sous une règle religieuse, des femmes qui ne font point de vœux. Une de ces maisons est destinée aux Indiennes d'une naissance distinguée. Il y a beaucoup de confréries à Lima. On en remarque principalement cinq. Les hôpitaux sont au nombre de quinze; et il y en a de différens pour les différentes castes.

On peut ajouter à ces établissemens, quatre colléges ou maisons d'instruction publique, dans trois desquels on professe la théologie, le droit, la médecine et les arts. Le quatrième est destiné à l'enseignement du latin et à celui des belles-lettres. Enfin, il y a un grand nombre d'écoles publiques, où l'on apprend à lire et à écrire aux enfans, et où même on leur fournit tout ce qui est nécessaire à ce genre d'instruction. Des sommes considérables sont

annuellement consacrées à doter de jeunes filles de bonnes mœurs, soit pour les faire entrer dans un couvent, soit pour leur procurer un mari.

Ce fut en 1600, époque à laquelle le marquis de Salinas était vice-roi du Pérou, que se fit le premier dénombrement des habitans de Lima. Il se trouva, dit-on, de 14,262 ames.

On fit, sous la vice-royauté du marquis de Montes-Claros, en 1614, un autre dénombrement, qui donna à cette ville, 25,454 personnes. Une si forte augmentation, produite sans cause extraordinaire, confirma l'idée que le compte précédent manquait d'exactitude. Du moins, il n'y eut jamais, dans un pareil espace de tems, un si grand accroissement de population dans la capitale du Pérou.

Le comte Monclova, désirant de connaître quel était à Lima le nombre des hommes en état de porter les armes, fit, en 1700, dresser un nouvel état, qui fut de 37,259 habitans, y compris les religieux des deux sexes, les Indiens, les esclaves, etc., etc. Cependant on prétendit qu'il y eut aussi peu d'exactitude

[1] Quoique le manque d'exactitude de la part des habitans de la capitale du Pérou, ait eu pour objet de

qu'en 1660, dans les déclarations des citoyens.

L'étendue, les ressources et la population de Lima, se sont accrues depuis 1700. Quelques classes sont cependant réduites. Par exemple, les couvens renfermaient, y compris celles qui étaient attachées au service de chaque maison, 3,860 personnes. Le seul monastère de l'Incarnation contenait 827 ames, en comptant 434 domestiques. Il y avait 630 personnes, au nombre desquelles se trouvaient 172 religieuses professes dans le monastère de Santa-Clara. On en comptait 1,041, au couvent de la Conception, les domestiques du sexe feminin y montant à 561. Il est facile de juger de la perte qu'a occasionée le célibat de tant de sujets; mais par malheur le nombre des mariages ne s'est pas augmenté, à proportion que celui des professions religieuses a diminué.

Les couvens d'hommes ont aussi perdu considérablement. En 1700, ils renfermaient 2,155 individus, y compris les frères lais, les

diminuer la population, il y a eu sans doute de l'exagération de la part du docteur Montalbe qui, dans son ouvrage intitulé : *El sol del Neuvo Mundo*, écrit en 1683, a donné une population de plus de quatre-vingt-mille ames à Lima.

esclaves, etc. On comptait chez les Dominicains, 428 hommes, qui étaient répartis entre quatre maisons. Les Franciscains étaient au nombre de 393, les Augustins de 321, et les pères de la Merci (*Mercedarios*) 241. Les institutions charitables, connues sous le nom de *Beateries*, ont reçu une augmentation. Elles ne contenaient que 206 personnes, à l'époque déjà citée; et, en 1791, elles en renfermaient 290.

En 1746, époque où le comte Superunda était vice-roi, la population de Lima et du territoire adjacent, était de 60,000 ames [1], selon les registres des confesseurs. Le terrible tremblement de terre, arrivé dans la nuit du 28 octobre de la même année, et les maladies épidémiques dont il fut immédiatement suivi,

[1] Le dénombrement de 1700 n'ayant été que de 37,259 ames, celui de 1746 offre donc une augmentation de 22,741 ames. Mais comme on ne voit pas la cause de cet accroissement de population, on doit supposer qu'il y a eu exagération de la part de Bravo-de-Castilla, qui en a fourni l'état, et qui, sans doute, a voulu par-là détourner les nations étrangères d'entreprendre, dans les mers du Sud, des expéditions qui pourraient causer aux colonies espagnoles, des pertes et des malheurs semblables à ceux qui accompagnèrent les entreprises de ce genre, qui furent faites durant les 17.e et 18.e siècles.

enlevèrent le quart de la population de cette ville. Un recensement fait en 1757, par le même moyen, par les registres des confesseurs, donna un total de 54,000 habitans. Cependant, comme il y a lieu de supposer que l'on compta ceux des plaines qui environnent Lima, il ne paraît pas que ce résultat doive offrir un point de comparaison. L'observation s'applique également à un autre dénombrement qui s'est fait en 1781 et dans les années suivantes, et par lequel la population de Lima a été portée à 60,800 individus. Ceux qui le firent parurent même persuadés qu'elle pouvait aller à 70,000. Le témoignage des yeux, la consommation du blé, et les actes des naissances et des morts, etc. devaient suffire pour prouver que le calcul était forcé.

L'état qui fait monter à 52,627 ames le nombre des habitans de Lima, a toutes les probabilités en sa faveur. Cependant plusieurs personnes ont trompé le zèle des commissaires par de fausses déclarations, sur-tout relativement aux esclaves. Mais le nombre de ceux qui ont été cachés de la sorte, n'a pas été de plus de 2,000.

Quand les provinces qui constituent au-

jourd'hui la vice-royauté de Buenos-Ayres, furent séparées de la vice-royauté de Lima, on prédit la ruine de cette dernière ville. L'expérience a démontré la fausseté de cette prédiction. La liberté du commerce a rempli le vide que la séparation, dont nous venons de parler, avait pu causer à la capitale du Pérou. Depuis cette époque, la surface de Lima s'est accrue d'un cinquième, ce que prouvent suffisamment les bâtimens construits récemment. Don Manuel de Léon, perpétuel régidor de police, a fait bâtir un terrain considérable qui, auparavant, était nu. Il a couvert de maisons, deux vergers de cent vingt toises chacun, et a presque complété un troisième rang d'édifices. Ces nouvelles constructions, parmi lesquelles il y a un couvent, offrent cinquante-trois portes principales, et forment quatre rues qui contiennent cinquante-trois habitations. On a aussi construit beaucoup d'autres bâtimens, depuis quelques années.

La ville de Lima, dans son état actuel, est partagée en deux cent neuf carrés, dans lesquels il y a huit mille deux cent vingt-deux portes de maisons et de boutiques, et qui forment trois cent cinquante-cinq rues. Elle est

divisée en quatre quartiers principaux, et subdivisée en trente-cinq districts, dans chacun desquels il y a un alcade, que l'on choisit toujours entre les citoyens les plus distingués. Les maisons sont au nombre de trois mille neuf cent quarante et une; et il y en a neuf cent soixante-neuf qui appartiennent à des gens de main-morte.

Par une cédule royale qui parvint à Lima, en 1553, Charles-Quint établit dans cette ville un collége, auquel il accorda des priviléges semblables à ceux dont jouissait la célèbre université de Salamanque. La maison principale de l'ordre de Saint-Dominique fut affectée à cet établissement, qui languit jusqu'à l'année 1571, que le rectorat passa du clergé régulier au clergé séculier. Le collége prit alors le titre d'*Université de St-Marc*[1]. Le vice-roi, don François de Tolède, désirant que les différens cours fussent permanens, lui assigna un capital de 20,312 piastres, sur les tributs des Indiens. On enseigna alors dans cette université, la langue espagnole, la langue générale des indigènes, dont la connaissance

[1] Un grand nombre de saints ayant été proposés, on s'en rapporta au sort, qui donna Saint-Marc pour patron à l'université de Lima.

était nécessaire pour la propagation de l'Evangile, la philosophie, la théologie, le droit canon, le droit civil, et la médecine. La diminution du nombre des Indiens ayant réduit le produit du tribut, les revenus de l'université en souffrirent; mais le marquis de Montes-Claros qui était vice-roi, remplit ce vide par la rente d'un capital de 14,906 piastres, qui dut être prise sur des sommes mises en réserve pour la couronne. Plusieurs particuliers firent ensuite différentes donations en faveur de cet établissement. On y fonda une chaire pour l'enseignement de la médecine, selon la doctrine de Galien, en 1691, et un cours d'anatomie, en 1711. On a élevé un amphithéâtre de chirurgie, en 1790. Comme les lois du royaume ordonnent que la langue espagnole sera seule en usage, on avait supprimé, en 1784, la chaire qui avait été fondée pour l'enseignement de la langue indienne. On l'a remplacée par une chaire de philosophie morale.

Les droits qu'on était obligé de payer pour prendre dans l'université de Lima le bonnet de docteur de l'une des trois dernières Facultés, étaient originairement fort chers. Le récipiendaire donnait, le jour de son admis-

sion, un somptueux festin, et un combat de taureaux sur la grande place, ce qui, en 1743, élevait la dépense à la somme de 10,000 piastres. On statua, pour remédier à cet inconvénient, que chaque candidat verserait dans la caisse de l'université une somme de 2,000 piastres, qui serait partagée également entre tous les docteurs, et qu'il ferait servir une légère collation à ceux qui auraient été présens à son examen. Il fut aussi réglé qu'il paierait quelques droits au recteur et aux autres officiers. Les déboursés ont ensuite été réduits à 1,066 piastres. La dépense que l'on fait pour le baccalauréat est très-modérée; car elle se monte seulement à la somme de vingt-cinq piastres. Conformément aux lois du royaume, lorsqu'on a conféré le degré à dix candidats, on doit recevoir un pauvre écolier *gratis*. L'université, pour encourager la culture des sciences, a souvent même étendu ce bienfait.

Le recteur fait prêter au récipiendaire le serment de soutenir le mystère de l'immaculée Conception, et de détester la doctrine du régicide et du tyrannicide.

Le nombre des docteurs n'est pas limité. En 1791, il était de cent trente-quatre pour

la faculté de théologie, de cent soixante-quatre pour le droit civil, et de douze pour la médecine ; et il y avait six maîtres-ès-arts. Si dans les premiers tems, ce nombre était plus considérable, l'université de Lima peut du moins se vanter à présent, de compter parmi ses membres, des hommes d'un mérite éminent, qui se distinguent dans les plus honorables emplois de l'Eglise et de l'Etat. Il suffit de citer son excellence, don Antoine Porlier, conseiller d'Etat et premier secrétaire des dépêches de justice et de grace de Castille et des Indes ; son excellence le comte Castillejo ; le comte Del Puerto, fils aîné du précédent et neveu du duc de San-Carlos ; don Balthazar Companon, archevêque de Santa-Fé, etc., etc.

Le gouvernement de l'université est confié à un recteur, qui est élu au scrutin secret, le 30 juin, tous les ans. Il doit être âgé de trente ans au moins, et avoir pris le second degré ecclésiastique. On peut le réélire pour un an, et non pour un espace de tems plus long ; mais le vice-roi a le privilége, en qualité de vice-patron, de le continuer pour une troisième année. Les autres officiers élus de même, sont deux conseillers, l'un des-

quels est vice-recteur. Il y a, en outre, deux autres conseillers qui appartiennent à la classe des bacheliers. Le procureur-général est un des principaux officiers de l'université. On le consulte avant de prendre aucune détermination importante. Sa place est ordinairement à vie, ainsi que celle du chapelain, du trésorier, etc., etc.

L'université de Lima n'a de revenu fixe que 1230 piastres. Cette somme ne serait pas suffisante, si plusieurs chaires n'avaient pas été supprimées, et si les professeurs qui occupent les autres, ne remettaient pas la moitié de leurs appointemens. Malgré la médiocrité de ses ressources, cette université a signalé sa générosité en toute occasion. Les dons magnifiques qu'elle a faits à la couronne en des tems difficiles, sont consignés sur ses propres registres. Ils se montent à plus de cent mille piastres ; et il serait difficile de trouver dans la ville de Lima, un seul édifice public, à la construction duquel elle n'eût pas contribué avec empressement. Lorsque les Anglais se furent emparés du port de Quayaquil, en 1709, les docteurs, les professeurs et les étudians s'enrôlèrent tous pour le service du roi, et formèrent diverses compagnies, l'une

desquelles était composée d'ecclésiastiques.

L'enseignement a toujours été fructueux dans l'université de Lima. Des hommes de mérite en ont fait l'ornement, presque à sa naissance. Dans une cédule de l'année 1588, Philippe II s'exprimait ainsi : « Les effets ont « répondu à l'intention ; et la prospérité géné- « rale du royaume a été le résultat des grands « efforts de ladite université, qui a produit des « sujets distingués dans chacune des Facultés. » Le marquis de Montes-Claros en disait autant en 1614 ; et le savant don François de Tolède assurait que la tranquillité et l'harmonie dont jouissait le royaume, étaient les fruits de la culture et du progrès des lettres.

Les spectacles forment les amusemens principaux des habitans de Lima. Les décorations du théâtre de cette ville sont belles, et les acteurs ne manquent pas de talent. Il y en a eu qui auraient pu se montrer avec avantage sur la scène de Madrid ou sur celle de Naples. La salle est propre et commode ; et les magistrats font observer le meilleur ordre pendant la représentation. Cependant on ne devrait pas, dans un pays aussi éclairé que l'est actuellement le Pérou, jouer des comédies où figurent des religieux, des papes et

des saints. Plus de goût dans le choix des pièces, plus d'étude de la part des acteurs, un peu moins de véhémence dans leur déclamation, plus d'indulgence de la part du public sur la manière dont les spectateurs sont vêtus, et enfin la défense de fumer pendant les représentations, rendraient le théâtre de Lima plus agréable et plus utile à ceux par lesquels il doit être fréquenté.

Jusqu'à l'année 1771, les cafés ne furent point connus à Lima. Le *mate* [1], dont l'usage était général, exigeait un tems considérable et des précautions incompatibles avec l'établissement d'une maison publique. Depuis long-tems cette liqueur a perdu toute sa vogue. Le premier café fut ouvert dans la rue de Santo-Domingo ; et cet établissement fut considéré comme une singulière nouveauté. Il s'en fit un second au commencement de l'année 1772 ; et ils furent l'un et l'autre approuvés par le vice-roi. Cependant un grand nombre de personnes ne virent pas ces établissemens sans une grande répugnance ; mais il paraît que la force des choses l'a vaincue, et actuellement on compte six mai-

[1] C'est une infusion d'herbe du Paraguay et de sucre, dans de l'eau bouillante.

sons de ce genre ouvertes au public. On y prend des glaces et toutes sortes de liqueurs; et quoiqu'il y ait un grand nombre de personnes, sur-tout le matin de bonne heure, et l'après-dînée, jamais aucun désordre ne s'y fait remarquer.

Les combats de coqs, cet amusement favori des habitans de Lima, n'étaient autrefois soumis à aucun réglement, soit pour le tems, soit pour le lieu où ils se livraient. Il en résultait non-seulement qu'un grand nombre d'individus négligeaient leurs devoirs, mais qu'il s'élevait beaucoup de querelles parmi ceux qui étaient le plus passionnés pour cette sorte de jeu. Dans le dessein de remédier à cet abus, on a élevé en 1762, dans la petite place de Santa-Catalina et près des murs de la ville, un édifice qui est destiné à cet usage. On ne pouvait choisir un emplacement plus commode. Le beau ruisseau qui coule au-devant et les vastes jardins qui l'entourent y procurent une vue agréable et un air pur et frais. Le bâtiment forme un bel amphithéâtre circulaire, qui a plusieurs rangs de siéges, au-dessus desquels sont des galeries et vingt-neuf loges, sans compter celle qu'occupe le juge. Les combats de coqs sont permis deux

fois par semaine, et de plus les jours de fête et les dimanches. On ouvre les portes à deux heures de l'après-midi. Le spectacle commence à quatre et dure jusqu'à la nuit. A certains jours, le concours des spectateurs est très-grand ; mais il ne s'élève pas le moindre tumulte parmi ceux qui sont dans l'habitude de parier. L'autorité du juge, qu'accompagnent des militaires, suffit pour prévenir tout désordre, et il y a des règles pour la décision des cas douteux.

Il y a un jeu de paume à Lima ; mais il n'est permis d'y jouer, ni d'y parier que quelques piastres. On y fait bientôt sentir à celui qui risque une certaine quantité d'or, qu'il paraît ne s'être proposé qu'un divertissement ruineux.

Les tems et les lieux où se livrent les combats de taureaux sont fixés. Lorsque les combattans ne peuvent signaler leur valeur dans la lice, ils y font du moins admirer leur légèreté. La coutume de couper les jarrets au taureau lorsqu'il n'attaque point, est très-blâmable. On doit, pour tuer cet ennemi, chercher un moyen qui n'ait pas l'air de la trahison. Les spectateurs sont extrêmement importunés par les cris des vendeurs d'une

espèce particulière de punch, qu'on appelle *agua de berros* (eau de cresson), et dans laquelle on fait entrer une si grande quantité d'eau-de-vie, que cette boisson serait dangereuse dans un pays dont les habitans auraient moins de modération que n'en ont les Péruviens. Les combats de taureaux étaient, il y a environ vingt ans, plus cruels qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Le 24 juin, jour de la Saint-Jean, commencent les réunions qui se forment sur les bords de la rivière d'Amancaes; et elles finissent avec le mois de septembre. Les promenades aux montagnes [1] voisines de Lima, ont lieu dans le même tems. Le *guara* [2], qui descend de ces montagnes, entretient la frai-

[1] Elles sont appelées montagnes d'*Amancaes* et de *Saint-Christophe*. On peut les considérer comme une continuation de la Cordillère des Andes, quoiqu'elles soient bien moins élevées, et qu'elles s'avancent dans la délicieuse vallée de Rimac, au centre de laquelle est située la ville de Lima.

[2] C'est une expression du pays, pour signifier une petite rosée, ou un léger brouillard, qui humecte la terre. Cette résolution des vapeurs qui couvrent la ville et les plaines adjacentes, doit être extrêmement agréable aux habitans du district de *los Valles*, où il ne tombe jamais ce qu'on peut appeler de la pluie.

cheur des arbrisseaux et des fleurs, dont se couvrent les plaines sablonneuses qui terminent la vallée. Ces plaisirs champêtres récréent, sans nuire, à moins qu'on ne fasse excès dans les repas, ou qu'on ne veuille dormir en plein air, ou dans quelque hutte abandonnée par les Indiens.

L'Almeda, ou la promenade publique, est vaste. Elle est très-fréquentée, les dimanches, et sur-tout le premier et le douzième jour de l'an, à cause de l'élection des alcades. La quantité de carrosses et de calèches, le rang des promeneurs, la superbe parure des femmes, offrent un spectacle aussi agréable qu'imposant. Cependant le caprice (ou l'étiquette) y met de la contrainte. Les personnes assises dans les voitures, sont obligées de fixer constamment les yeux, les unes sur les autres, sans tourner la tête. On ne peut pas non plus, sans blesser l'usage reçu, se montrer à pied dans cette promenade, ce qui gêne extrêmement ceux qui n'ont point de carrosse. On commence cependant à secouer ce joug.

La *Piedra-Lisa* est une promenade solitaire et propre à la méditation. L'ombre agréable qu'y donne l'épais feuillage des arbres, la proximité de la rivière, la vue

de toute la belle vallée de Lurigancho, la perspective qu'offre la ville de Lima, et le paysage que les terres en culture forment sur la rive opposée, y charment les yeux et portent l'ame à la contemplation de l'auteur suprême de la nature.

A environ cinquante lieues au nord-est de Lima est située la ville de Tarma, qui est le chef-lieu de la Corrégidorie de ce nom. Celle-ci, comme beaucoup d'autres corrégidories du Pérou, se divise naturellement en deux parties, l'une dite des *montagnes*, et l'autre des *vallées*. La première, qui est froide, nourrit quantité de gros et de menu bétail. En conséquence, on y fabrique beaucoup d'étoffes de laine, qui en font le commerce principal. Elle a aussi des mines d'argent, qui rapportent beaucoup. La partie des vallées est tempérée, et est fertile en blé, en orge et en maïs. On a construit sur les montagnes de cette corrégidorie, des forteresses pour contenir les Indiens.

La corrégidorie de Jauxa, qui commence à quarante lieues à l'est de Tarma, occupe de grandes vallées et des plaines comprises entre les deux Cordillères orientales et occidentales. Elle est coupée en deux parties par

une rivière, qui sort du lac de Chicay-Cocha (dans la corrégidorie de Tarma), et forme un bras du Maranon. Elle est remplie de belles bourgades, peuplées d'Espagnols, de mulâtres et d'Indiens. Le sol est fertile en grains et en fruits. Cette corrégidorie fait un commerce assez considérable, parce qu'elle conduit aux provinces de Cuzco, de la Paz, de la Plata, et dans toutes les contrées méridionales, appelées *provinces d'en haut*, ou *terres hautes*. Elle confine, comme celle de Tarma, au pays des sauvages, parmi lesquels les religieux de l'ordre de Saint-François ont établi des missions, dont la plus ancienne est dans le bourg d'Ocopa. Il y a dans la corrégidorie de Jauxa quelques mines d'argent assez riches.

Guanouco, chef-lieu de la corrégidorie de ce nom, est à quarante lieues au nord-est de Lima. C'était autrefois une des principales villes du Pérou; et plusieurs des premiers conquérans s'y étaient établis. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade, où l'on fait différentes sortes de confitures fort estimées.

On recueille, dans la corrégidorie de Guanouco, dont le climat est tempéré, des grains, des fruits, et principalement du coca (l'*ery-*

troxilum peruvianum.) Le coca, dit Ulloa, est une plante faible qui s'attache aux autres plantes. La feuille en est longue d'environ un pouce et demi, et est fort lisse. Les Indiens la mâchent avec une espèce de pâte appelée *toccra* ou *llipta*, qui est de la couleur du chocolat. On la compose avec les cendres des épis du maïs, dépouillés de leurs grains, et celles de quelques plantes sauvages qui abondent en principes salins. Quand on a bien pétri ces matières ensemble, on en fait des tablettes, et on les laisse sécher et durcir. Les Indiens prétendent que le jus du coca les fortifie. En effet, ils ont moins de vigueur, quand il leur manque. Ils disent aussi qu'il raffermit les gencives, et donne du ton à l'estomac. Cette plante croît en abondance dans les provinces méridionales du Pérou. La meilleure vient des environs de Cuzco. Selon Alcedo, elle donne un fruit, dont le goût est assez semblable à celui de la poire; mais la même tige ou la même branche ne produit qu'une seule fois. Ulloa assure que le coca n'est autre chose que le bétel des Orientaux.

A environ vingt-cinq lieues au sud de Lima, et sur le bord de la mer, est la ville de Canete, chef-lieu d'une corrégidorie qui

s'étend le long de la côte, pendant plus de trente lieues. Le climat en est le même que celui des vallées. Les terres sont fertilisées par une rivière et par divers ruisseaux. Elles produisent du froment et du maïs, ainsi que des cannes qui donnent une grande quantité de sucre. On trouve beaucoup de salpêtre dans le voisinage de Chilca, bourg situé dans cette corrégidorie. Les Indiens qui habitent les bourgades voisines de la mer, s'occupent de la pêche. Enfin, les fruits, les légumes et les oiseaux domestiques que cette province fournit à Lima, forment des articles de commerce très-considérables.

La ville d'Ica donne son nom à une corrégidorie de plus de cinquante lieues de côtes, et de vingt-cinq lieues de profondeur. Cette province est entrecoupée de plusieurs déserts. Comme le terroir en est sablonneux, les campagnes restent incultes, lorsqu'elles ne sont point arrosées par des rivières ou des canaux. Toutefois, il faut en excepter certains cantons, qui, sans jouir de cet avantage, n'en sont pas moins plantés de vignes, qu'entretient l'humidité intérieure de la terre, et qui donnent beaucoup de raisin, dont on fait du vin qu'on transporte par mer de Callao à Guaya-

quil, à Panama, et dans les provinces intérieures du Pérou. Il y a, dans cette corrégidorie, des plantations d'oliviers, dont les fruits servent à faire de l'huile, et sont propres à être mangés. Les terrains qui reçoivent de l'eau, produisent beaucoup de froment, de maïs, et toute sorte de fruits. Il y a des forêts d'algorrabales, dont on nourrit une prodigieuse quantité d'ânes, animaux qu'on emploie à la culture, tant aux environs de Lima que dans les autres provinces. Les Indiens qui habitent le long des côtes ou dans les ports, s'adonnent à la pêche. Ils salent le poisson qu'ils prennent, et l'envoient dans les montagnes, où il est de bon débit.

On trouve dans la plaine de Delingenio, de beaux dendrites, où des arbres, des herbes, des maisons, et d'autres figures curieuses sont représentés comme s'ils étaient peints.

Il y a, dans la ville d'Ica, plusieurs fabriques de verre. Les villes de Pisco et de Nassa qui sont situées sur le bord de la mer, sont renfermées dans cette corrégidorie. La première a un bon port.

CHAPITRE XVI.

Province et ville de Guamanga. — Guanca-Velica. — Province et ville de Cuzco. — Province et ville d'Arequipa. — Arica. — Province et ville de la Paz. — Lac de Chiquito.

La province de Guamanga est située entre les deux chaînes des Andes, et sur le sommet de ces montagnes. En conséquence le climat en est très-varié. La ville qui lui donne son nom est à environ soixante et dix lieues au sud-est de Lima, et à soixante lieues au nord-ouest de Cuzco. Elle est bâtie sur le penchant de quelques collines. Les maisons sont hautes, construites en pierres, et couvertes en tuiles, pour la plupart. Elles ont des jardins et des vergers auxquels le manque d'eau est souvent très-préjudiciable. On trouve de belles places à Guamanga. L'église cathédrale est fort ornée. Il y a plusieurs paroisses et différens couvens d'hommes et de femmes. Les faubourgs ajoutent beaucoup à la grandeur de la ville. Les maisons en sont aussi en pierres et couvertes

en tuiles ; mais elles sont basses. Ce sont des Indiens qui les habitent.

Il y a dans la ville de Guamanga une université royale, où l'on professe la philosophie, la théologie et la jurisprudence. Les habitans passent depuis long-tems pour être polis, intelligens et très-adonnés aux sciences. Toute la corrégidorie, dont Guamanga est le chef-lieu, jouit d'un climat tempéré. Elle est fertile en grains et en fruits. On y élève quantité de bestiaux, dont les habitans tannent le cuir. On y fait beaucoup de conserves, qui se transportent dans les autres provinces. Enfin, on y trouve des mines d'or, d'argent, et de pierres d'aimant. Cette corrégidorie est très-peuplée.

On prétend qu'il se trouve auprès de Guamanga, une fontaine, dont l'eau donne un sédiment qui se change en une pierre très-blanche, dont on fait des figures que l'on recherche.

A environ trente lieues au nord-ouest de Guamanga, est la ville de Guanca-Velica, chef-lieu d'une corrégidorie dont le sol ne produit rien, et dont l'air est froid. Cette ville est dans une crevasse de la Cordillère. Elle a une fontaine dont l'eau est pétrifiante ; et les ha-

bitans emploient, pour bâtir, les pierres qu'en forme le sédiment. Guanca-Velica est célèbre par l'exploitation d'une mine de vif-argent, qui en est éloignée d'une lieue et est fort riche. On n'est pas d'accord sur l'époque de la découverte de cette mine, qui est affermée à une compagnie. Il y a, à Guanca-Velica, un gouverneur particulier qui est surintendant de la mine.

La province de Cuzco occupe le centre de l'ancien Empire Péruvien, dont elle a été le berceau. Aussi, les ruines des temples, des palais, des aqueducs, des voûtes souterraines, des canaux et des grandes routes, se trouvent en grand nombre dans cette contrée, et font connaître le haut degré auquel la civilisation avait été portée sous le gouvernement paternel des incas.

La ville de Cuzco, capitale de la province et chef-lieu de la corrégidorie de ce nom, est située à 140 lieues au sud-est de Lima, et à plus de 200 au nord-ouest de la Plata. Elle est bâtie sur le penchant de plusieurs collines, l'une desquelles présente encore les ruines de cette fameuse forteresse que les incas avaient fait construire pour la défense de la place. Ce boulevart était de

pierres, toutes d'une grandeur remarquable, quoiqu'elles fussent inégales. Celles qui forment encore la principale partie du mur sont si grandes, qu'il est difficile de comprendre comment, sans le secours d'aucune machine, on a pu les amener des carrières dans le lieu où elles sont. On a introduit dans les interstices, de petites pierres qui sont si bien jointes avec les autres, qu'il faut une attention particulière pour les distinguer. Du tems d'Ulloa les ouvrages intérieurs de la forteresse étaient en partie détruits; mais ceux du dehors subsistaient encore.

Cuzco est à-peu-près de la grandeur de Lima. La plupart des maisons sont bâties en pierres et couvertes en tuiles. Les appartemens sont bien distribués et magnifiquement meublés. Il y a dans cette ville, une cathédrale, plusieurs paroisses et divers couvens d'hommes et de femmes. La maison des Dominicains a pour murs principaux, ceux du temple du Soleil, et le Saint-Sacrement est placé à l'endroit où se trouvait la figure en or, de cet astre.

Le corrégidor est chef de la régence de la ville, et a sous lui des régidors qui sont tirés de la première noblesse. Il y a différens tri-

bunaux et plusieurs colléges à Cuzco. Les habitans sont très-ingénieux et se distinguent par des ouvrages de peinture, de sculpture et de broderie. Les articles principaux de leur commerce consistent en sucre, en étoffes, en draps communs, en toiles ordinaires, en galons d'or et d'argent, en cuirs, en maroquins et en parchemin.

La ville de Cuzco a été fondée par Manco-Capac, qui l'avait divisée en *hanam Cozco* et en *hurin Cozco*, c'est-à-dire en haut et bas Cuzco. Au commencement, les maisons étaient petites et assez semblables à des cabanes; mais à mesure que l'Empire s'accroissait, la ville s'étendait et s'embellissait. Les Espagnols, en y entrant, admirèrent la somptuosité des temples du soleil, la magnificence du palais des incas, et cet air de grandeur qui annonce une ville digne d'être la résidence d'un puissant monarque et la capitale d'un vaste Empire. François Pizarre s'en rendit maître au mois d'octobre 1534, et en prit possession au nom de l'empereur Charles-Quint. Bientôt après, l'inca Manco vint en faire le siége, et il la réduisit presque toute en cendres, sans pouvoir en expulser entièrement les Espagnols.

La corrégidorie de Cuzco s'étend à deux lieues autour de la ville. L'air en est tempéré. Cependant il y a quelques montagnes où il fait plus froid que chaud, et où l'on élève des bestiaux. Les terrains bas produisent du grain et des fruits en abondance.

La province d'Arequipa renferme une partie de la chaîne des Andes, et s'étend aussi sur le bord de la mer. La ville dont elle prend le nom, est située à environ cent cinquante lieues au sud-est de Lima, et sur un terrain uni. Le climat en est doux; et pendant toute l'année les campagnes voisines sont émaillées de fleurs, et offrent l'image du printems. Une si heureuse température ne peut être que favorable à la santé. Aussi ne voit-on point régner à Arequipa, les maladies qui proviennent du mauvais air. Cet avantage est à peine suffisant pour compenser les ravages que font les tremblemens de terre dans cette ville. On en compte quatre qui l'ont tout-à-fait ruinée. Le premier est arrivé en 1582; le second, en 1600; le troisième, en 1604; et le quatrième, en 1725. Le second a été accompagné de l'éruption du volcan de Guayna-Putina, qui est situé tout près de la ville.

Les édifices publics et particuliers d'Are-

quipa sont construits en pierres. Les appartemens des maisons sont distribués commodément, et parfaitement meublés. La ville est très-peuplée. On y compte beaucoup de familles nobles. La bonté de l'air, et le commerce que l'on peut y faire, au moyen du port d'Aranta qui n'en est qu'à vingt lieues, y ont attiré quantité d'Espagnols. Le chef du gouvernement civil et militaire est le corrégidor, qui a sous lui des régidors choisis dans la première noblesse. Il y a un tribunal des deniers royaux. Depuis 1609, Arequipa est le siége d'un évêque. Il y a aussi plusieurs couvens de religieux et de religieuses dans cette ville. On prétend que son nom signifie : *Eh bien, restez-y*. On en explique ainsi l'étymologie. Les troupes victorieuses de l'inca venaient de conquérir le pays où est situé Arequipa. Des soldats charmés des agrémens de cette contrée, témoignèrent quelque regret de la quitter. Le prince leur dit : *Arequipa*, restez-y; et ils y restèrent [1]. Cependant l'Arequipa

[1] Ce fut, dit-on, Maita-Capac, quatrième inca, qui fit cette conquête. On ajoute qu'en trouvant le climat agréable et le sol fertile, il y fit venir, des provinces voisines, trois mille familles qui fondèrent cinq bourgades.

moderne n'est pas sur le même emplacement que l'ancienne, qui eut pour fondateur François Pizarre. Les habitans n'en ayant pas trouvé la situation assez avantageuse, en choisirent une autre, à vingt lieues de la mer, et s'y établirent.

A environ quatre-vingts lieues au sud-est d'Arequipa, est Arica, ville que le tremblement de terre de 1605 a renversée de fond en comble. Elle est sur le bord de la mer, et a un port. La corrégidorie à laquelle elle donne son nom, a quatre-vingts lieues du nord au sud, sur seize de l'est à l'ouest, c'est-à-dire, à la mer du Sud. L'air en est chaud et mal-sain. Celles de ses nombreuses vallées qui ne manquent pas d'eau, abondent en blé, en maïs, et sur-tout en piment, qui est appelé *agi* dans le pays, et dont il se fait un très-grand commerce. Quelques cantons produisent d'excellentes olives, qui sont remarquables par leur grosseur. On fait aussi beaucoup de vin dans cette contrée, et celui de la vallée de Saumba a de la réputation. Il y a dans la corrégidorie d'Arica, un volcan qui lance des jets d'une eau infecte et chaude. Il y a aussi des mines d'or et de cuivre très-fin.

La province de la Paz était anciennement connue sous le nom de *Chouquiapou* (par corruption Chouquiabo) qui, selon l'opinion commune, signifiait *héritage d'or,* dans la langue péruvienne. Nuestra Sennora de la Paz qui en est la capitale, est située au sud-est des villes de Lima et d'Arequipa, à environ deux cent quarante lieues de la première, et à cent de la seconde. Elle est grande, bien bâtie, et ornée de fontaines et d'édifices publics. Cette ville est assise sur un terrain très-inégal, et est environnée de collines de toutes parts, excepté du côté de la rivière. Quand les eaux de celle-ci s'enflent, soit par les pluies, soit par la fonte des neiges, elles entraînent des rochers prodigieux, et roulent de l'or, qu'on trouve lorsqu'elles se sont retirées. En 1730, elles en laissèrent un morceau si extraordinairement gros, que le marquis de Castel-Fuerto l'acheta douze mille piastres, et l'envoya au roi d'Espagne.

L'église de la Paz a été érigée en cathédrale en 1608. Auparavant elle dépendait de la Plata. L'évêque a, dit-on, trente mille piastres de revenu. Il y a aussi des maisons de religieuses, d'hommes et de femmes à la Paz. Cette ville à laquelle on donne une population

de vingt mille ames, est gouvernée par un corrégidor, par des régidors et des alcades. Le principal commerce consiste en herbe du Paraguay, qu'on fait passer en quantité dans les autres provinces du Pérou.

A environ quatre-vingts lieues à l'est d'Arequipa, et à vingt au nord-ouest de la Paz, se trouve le lac de Titi-Caca, qui a quatre-vingts lieues de circuit, et forme un ovale dont la partie la plus longue s'étend du nord-ouest au sud-est. Il a de soixante et dix à quatre-vingts brasses de profondeur. L'eau n'en est ni amère, ni salée; mais il paraît qu'elle est fort trouble. On y pêche des poissons d'une ou de deux espèces. Les oiseaux aquatiques le fréquentent, et les bords en sont couverts de joncs. Dix ou douze grandes rivières, sans compter les petites, lui portent en tribut leurs eaux. Il contient plusieurs îles, l'une desquelles est remarquable par sa grandeur, et formait anciennement une colline. Cette hauteur s'appelait *Titi-Caca*, ce qui, dans la langue du pays, signifiait colline de plomb; et le lac en a retenu le nom. Manco-Capac, fondateur de l'Empire Péruvien, publia que c'était là que le soleil son père lui avait commandé de donner des lois aux peuplades sauvages du

Pérou. Les incas voulant construire un temple dans l'île de Titi-Caca, la firent applanir. Ce temple était un des plus somptueux de tout l'Empire. Des plaques d'or et d'argent en couvraient entièrement les murs. Les provinces y envoyaient, tous les ans, une certaine quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses. On croit que les Indiens, voyant les Espagnols s'approprier toutes les richesses qu'ils trouvaient, jetèrent ces trésors dans l'eau.

Les bords du lac Titi-Caca se resserrent vers le sud, et forment une espèce de golfe qui se termine en une sorte de rivière, ou en un canal qu'on appelle *Desaguadero* [1]. Ce canal a de quatre-vingts à cent aunes de largeur; et, quoique les eaux en paraissent dormantes à la superficie, elles ont en-dessous beaucoup de rapidité. Le cinquième inca, Capac-Youpanqui, étant arrivé sur le bord avec toute son armée, y fit construire un pont de joncs, qui s'est conservé et se conserve, au moyen des réparations qu'on y a faites et qu'on y fait, en vertu des ordonnances des incas et de celles des rois

[1] Conduit par lequel l'eau s'écoule.

d'Espagne. Les eaux du Desaguadero forment le lac de Paria, que l'on croit se dégorger par des conduits souterrains.

La ville ou la bourgade de Chiquito donne aussi son nom au lac de Titi-Caca, sur le bord occidental duquel elle est située par 12° 22′ de latitude méridionale.

CHAPITRE XVII.

Plan formé et exécuté par don Jean de Bezares, pour faciliter l'accès des montagnes des Andes, dans la corrégidorie de Guamalies. — Quinquina de ce pays. — Vertus médicinales d'une plante appelée *calenture*. Vers qui fabriquent du papier. — Description de la vallée de Vitoc. — Jean Santos-Atahualpa. — Don Jean-Marie de Galves repeuple la vallée de Vitoc.

Don Jean de Bezares, estimable négociant de Lima, était sur le point de retourner dans l'Espagne sa patrie, avec un capital de trente mille piastres, lorsque le hasard lui procura la rencontre d'un autre Espagnol, qui avait long-tems vécu parmi les Indiens des montagnes voisines de la corrégidorie de Guamalies. Cet homme fit connaître à Bezares, l'étendue et la fertilité de contrées qui, sans être inaccessibles, se dérobaient cependant aux regards des colons; il lui en peignit avantageusement les productions végétales et minérales, et sur-tout il lui fit valoir l'occasion qui s'offrait, d'exercer une des vertus les plus recommandables, la charité, en rassem-

blant un grand nombre d'Indiens fugitifs, qui ayant été chassés des missions, vivaient dans les forêts, où ils se livraient à l'idolâtrie. Il représenta qu'il serait facile de les civiliser, si on leur procurait des instrumens aratoires et quelques plantes, et principalement si on leur donnait, pour directeur spirituel, un prêtre d'une conduite régulière, et dont ils pussent recevoir des leçons qu'ils désiraient vivement. Plusieurs d'entr'eux, dit l'Espagnol à Bezares, s'étaient déjà réunis sur les bords de la rivière de Huallaga, pays où l'on pouvait faire de grandes plantations de cacao et d'autres productions. En soumettant ainsi par la persuasion les habitans de la *Pampa*, ou de la vaste plaine *del Sacramento*, où la nature ayait prodigué ses trésors, on devait en quelque sorte procurer au roi d'Espagne, un nouveau royaume, et assurer au Pérou des avantages que depuis deux siècles il recherchait vainement, à cause des moyens peu judicieux auxquels on avait eu recours pour subjuguer les tribus sauvages. Enfin, l'Espagnol parla avec toute la confiance d'un homme qui avait vu tout ce qu'il annonçait.

Bezares consacra une somme de deux mille piastres à une tentative qui pût lui faire con-

naître la vérité, et fixer sa résolution. Il ne tarda pas à suivre les traces de celui de qui il tenait ses informations, et il emporta tous les instrumens et toutes les choses qu'il crut les plus propres à hâter les progrès de la petite colonie, dont le chef-lieu était appelé *Chicoplaya*. Il se pourvut aussi, pour qu'il fût possible de commencer l'office divin sur-le-champ, d'ornemens d'église, de vases sacrés et d'images. Il entra dans le pays, par Guamalies, en 1785; et, suivant les bords de la Mouzon, il parvint, non sans beaucoup de peine, à Chicoplaya, où il fut charmé de trouver, quoiqu'en un fâcheux état, l'établissement dont lui avait parlé l'Espagnol. Voyant que l'instruction souffrait infiniment parce qu'il n'y avait point de chef spirituel, il en fit remplir les fonctions par un père de la Merci qui l'avait accompagné, et auquel il accorda six cents piastres de traitement annuel. Tous les Indiens offrirent leurs services pour la construction d'une chapelle. Négligeant ses propres intérêts, Bezares leur livra sans retribution, les instrumens aratoires, et les semences qu'il avait apportés. Tous célébrèrent à l'envi la générosité de leur bienfaiteur; et l'expression de leur reconnaissance

parvint jusqu'aux montagnes, dont plusieurs habitans vinrent partager leurs travaux, et se reconcilier avec le Dieu qu'ils avaient outragé et banni de leur souvenir.

Enchanté de l'étendue et de la fécondité du pays, Bezares résolut de faire de nouveaux sacrifices. Cependant la difficulté de pénétrer dans cette contrée était si grande, que la mule sur laquelle il y était venu, avait fléchi, pour ainsi dire, à chaque pas; et la nouveauté de l'aspect qu'il leur avait offert, avait porté les Indiens de Chicoplaya à prendre la fuite. Laissant les nouveaux colons continuer leurs travaux, il retourna à pied sur ses pas, pour chercher des pâturages. Après avoir, au risque de ses jours, escaladé des montagnes, descendu jusqu'au fond des abymes, et s'être enfoncé dans les forêts les plus sombres, il trouva un lieu convenable pour ouvrir un chemin. Il remarqua un grand nombre de ruisseaux, des plaines spacieuses, de gras pâturages, des vestiges d'anciennes bourgades, des plantations abandonnées, et des mines qui n'étaient point exploitées. Mais ce qui le flatta le plus, ce fut de voir toutes les montagnes couvertes de *chinchona*, c'est-à-dire, de ces arbres dont l'écorce forme le

quinquina [1], et dont on n'avait jamais reconnu l'existence dans cette contrée [2]. En un mot, il aperçut devant lui un pays nouveau, qu'on pouvait transformer en une province plus riche que la plupart de celles qui étaient peuplées. Il vérifia que plus de vingt bourgades, alors en ruine, avaient été établies par des missionnaires de la Compagnie de Jésus.

[1] *Cinchona officinalis.* Linn.

[2] Ce fait ne paraîtra pas extraordinaire, lorsque l'on considèrera que ce ne fut que cent cinquante ans après l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique, que se fit la découverte du quinquina. Elle eut lieu en 1638, pendant l'administration du vice-roi, comte de *Chinchon*, dont la femme était attaquée d'une fièvre tierce très-opiniâtre. Etant instruit de la maladie de la comtesse, le corrégidor de Luxa, à qui un Indien avait appris l'efficacité de ce remède, envoya à Lima un paquet de poudre de quinquina, qui fut administrée avec succès à cette dame. Le comte de Chinchon, dont les fonctions cessèrent en 1639, retourna en Espagne, emportant avec lui de l'écorce de quinquina pulverisée, qui fut appelée *poudre de la Comtesse*. Les Jésuites en portèrent aussi à Rome; et, après en avoir donné une certaine quantité au cardinal de Lugo, ils distribuèrent le reste gratuitement. En conséquence, le quinquina fut nommé par les uns *poudre du Cardinal*, et par les autres, *poudre des révérends Pères*.

Les principales étaient Chavin de Pariaca, Monzon et Chapacra. La première subsiste encore, et a une belle église. La seconde ne contient que douze familles; et la troisième est absolument ruinée, ainsi que l'Ascension et d'autres lieux. Il paraît aussi que les Jésuites, s'étant proposé de pousser leurs conquêtes spirituelles vers le nord, avaient, en 1580, pris de la manière accoutumée, possession de ces bourgades [1], qui avaient ensuite, excepté Chavin qu'avait défendue sa position, été dévastées par les sauvages. Tout ce pays avait donc été oublié, à l'exception de Monzon, où une image de la Vierge, laissée par les missionnaires, avait attiré de nouveaux habitans [2], et où la plupart de ceux qui demeuraient dans les montagnes des environs, allaient toujours en pélerinage, plusieurs fois l'année.

Les arbres qui fournissent le quinquina, ayant été examinés, on les reconnut pour être

[1] Ces renseignemens sont tirés de différens tableaux trouvés dans les églises qui ne sont point encore détruites, ainsi que de plusieurs concessions de terres faites au nom des Jésuites.

[2] Cette tradition des anciens habitans n'a pas encore été révoquée en doute.

des *negrilla* [1], c'est-à-dire, pour être de l'espèce de ceux qui donnent l'écorce de la meilleure qualité. Bezares vit alors qu'il pouvait mettre son dessein à exécution. En conséquence il publia ses découvertes, et offrit de traiter avec ceux qui voudraient écorcer les arbres. Il prit à son service plusieurs individus qui résidaient, soit sur les frontières et dans les montagnes, soit dans la capitale, et qui depuis long-tems étaient au fait de ce travail. Avec cette ressource, et à l'aide d'un bon nombre d'ouvriers, il résolut d'ouvrir, à ses propres dépens, un chemin sans lequel tous les avantages qu'eût pu procurer le pays eussent été nuls. Ayant fait dresser une carte, il communiqua son projet au vice-roi, qu'il pria de lui prêter toute l'assistance dont il aurait besoin. Il représenta que les montagnes et les bourgades situées au sud du Maranon, et entre Pataz, Guamalies, Huanuco et la Pampa-del-Sacramento, avaient été abandonnées depuis deux siècles; qu'il avait vérifié lui-même l'étendue de ce territoire; qu'il en avait reconnu la fertilité, la salubrité; qu'il lui avait été démontré que ce pays pouvait fournir de plus grandes richesses que celles

[1] Ceux dont l'écorce est rouge.

qu'on avait pu retirer des autres montagnes de cette partie des Andes; que le mauvais succès de ces expéditions qui avaient fait périr tant de missionnaires et de soldats, et coûté tant d'argent, ne devait être imputé qu'aux fautes qu'on avait faites, en n'assurant pas les communications, en agissant avec plus de zèle que de prudence, en recourant à des réquisitions qui avaient donné de l'inquiétude aux Indiens et produit des querelles entr'eux, et sur-tout en négligeant d'établir le *cange* ou le commerce. Bezares proposa donc de former des pâturages, des plantations, d'introduire des troupeaux dans le pays, de reconstruire quelques-unes des bourgades qui avaient été détruites, et principalement d'ouvrir à ses frais, un chemin large et commode, depuis Tanta-Mayo jusqu'au pont de Chinchima, qui est la partie la plus escarpée de la frontière, de le continuer le long de la Monson jusqu'au port de Chicoplaya, et d'assurer ainsi la navigation de la rivière d'Huallaga jusqu'au Maranon, et par conséquent le commerce qui pouvait se faire avec Lamas, Maimas et Quixos. Il demanda qu'on le revêtit d'une autorité suffisante, et qu'on lui permit d'employer, à condition qu'il paierait le tribut qu'ils

devraient au roi, tous les Indiens dont les travaux seraient nécessaires à ses opérations.

Le projet ayant été approuvé en son entier, le vice-roi, don Théodore de Croix, accorda à Bezares, par une commission datée du 11 octobre 1788, le titre de premier magistrat de Chavin de Pariaca, pour l'espace de deux ans, durant lesquels on pourrait porter un jugement sur la nature et le succès de son entreprise. Il lui fut enjoint d'en rendre compte tous les mois à l'autorité suprême, afin qu'on pût étendre ou prolonger ses pouvoirs, s'il en était besoin.

Bezares prit, en vertu de cette autorisation, possession de son gouvernement, à la vive satisfaction des colons et des Indiens, qui connaissaient ses estimables qualités. Ils lui offrirent, les uns et les autres, de concourir à l'exécution d'un projet à la réussite duquel était attachée leur félicité. Outre un grand nombre de toutes sortes d'instrumens, Bezares avait fait venir une forge complète, avec les ouvriers nécessaires pour y travailler; et le 25 avril 1789, on commença le chemin, à l'ancienne bourgade d'Urpis, point jugé le plus convenable. On abattit de grands arbres, on fit sauter des collines de pierre à chaux, on

coupa des montagnes escarpées, on planta des palissades, on combla des creux dits *sartenejas*, et ailleurs on fit des chaussées, dont on encaissa les terres. Les travaux furent poussés jusqu'au pont de Chinchima sur la Monzon, c'est-à-dire, à la distance de onze lieues. Ce chemin, qui est large, et sur lequel les attelages n'ont pas à courir le moindre risque, fut achevé en six mois, par cent ouvriers constamment employés et bien payés. On construisit trois ponts, l'un sur la rivière de Santa-Rosa, l'autre sur la Yanamayo, et le troisième sur un ruisseau appelé *Xincartambo*. Le lac de Negrococha qui opposait un grand obstacle au passage, fut desséché. Les Indiens imbus d'anciennes idées superstitieuses, et persuadés que de trois hommes qui tenteraient de passer ce lac, il s'en noierait un, ne voulurent point aider à l'entreprise, chacun d'eux craignant que ce malheur ne tombât sur lui. Les terres ayant été préparées, on sema des grains; et en même tems on amena un troupeau de bêtes à cornes qui, vu qu'il y a d'excellens pâturages dans le pays, et qu'on n'y rencontre point d'animaux vénimeux, promirent de multiplier prodigieusement.

Nous ne devons point passer sous silence plusieurs découvertes aussi importantes pour l'histoire naturelle, qu'utiles au commerce, qui ont été faites dans l'expédition qui nous a fourni la matière de ce chapitre. Bexares remarqua des arbres très-hauts, dont on n'a pas encore spécifié le bois, que rendent précieux ses différentes qualités. Quoique solide, ce bois est également propre à la menuiserie et à la charpenterie. Il a de plus une couleur demi-violette, qui paraît devoir lui assurer, pour la teinture, la préférence sur tout autre bois. Bexares trouva aussi des arbres, des branches desquels découle une sorte de substance résineuse, granulée, et d'une couleur verdâtre, qui peut servir de cire à cacheter, et être employée à plusieurs autres usages. Il croît dans ce même pays, une espèce d'osier que les Indiens considèrent comme un spécifique contre les coliques, et qu'ils appellent *calenture*, parce qu'en le prenant en décoction, lorsqu'on est attaqué de rhumatismes, on ressent pendant trois ou quatre heures une fièvre violente qui se termine par une transpiration abondante, après laquelle on est radicalement guéri. Le peu d'essais qu'on a faits de ce remède, contre les maladies véné-

riennes, ont été très-heureux; et si ceux que l'on fait encore tous les jours, répondent aux premiers, la médecine devra à l'Amérique une plante dont il paraît que les effets sont surprenans. Tous les naturalistes ont ignoré jusqu'ici l'existence d'un ver que les Indiens appellent *sustillo*, et par les émanations duquel on fabrique un papier pareil à celui de la Chine [1]. Enfin Bezares découvrit l'écorce

[1] Aucun naturaliste, pas même le célèbre Réaumur, ne fait mention de ce ver, et ni de l'espèce de soie qu'il produit. Calancha seul en donne quelque idée, dans son Histoire Augustinienne du Pérou (lib. 1, p. 66.) Il dit que le sustillo est particulier à la vallée de Pampatero, à présent Pampatico, qui est située dans le voisinage des Panuatas, aujourd'hui les Panataguas, à peu de distance d'Huanuco, à dix journées de Lima, et dans laquelle les Jésuites ont bâti la ville de l'Ascension. C'est proprement le lieu découvert par Bezares. Calancha dit ensuite qu'il possède une lettre écrite sur une feuille de ce papier, par le Père Alonzo Gomez, et adressée au Père Lucas Salazar, à qui son correspondant assurait que cette feuille avait fait partie d'une plus grande qui avait plus de trois pieds de longueur. La perte des bourgades dont nous avons parlé, et la rareté de l'ouvrage de Calancha, ont fait, en quelque sorte, oublier cette découverte. Nous consignerons ici, ce que nous savons sur le sustillo, que les Indiens recherchent comme un mets exquis. Ce ver qui est de

jaune qui est appelée *calisaya* dans le pays de Tarija, et qu'on croyait particulière à la province de la Paz. Il en a apporté des échantillons à Lima; et l'on a reconnu qu'elle etait

l'espèce du *bombyx* ou du ver-à-soie, et qui y ressemble, se nourrit sur le pacae, arbre vigoureux et très-gros, qui est bien connu au Pérou, et que la Flore péruvienne, *M. S.* nomme *mimosa inga*. Lorsque les sustillos sont complètement rassassiés, ils se rassemblent au tronc de l'arbre. Ils forment, avec la plus grande régularité, une sorte de toile, qui est plus ou moins grande, selon le nombre des travailleurs, et plus ou moins flexible, selon la qualité de la feuille dont ils ont été nourris. Ils donnent à cette enveloppe une consistance et un lustre tels qu'on ne peut les détruire. Lorsqu'elle est achevée, ils se réunissent tous, et se rangeant en lignes verticales, mais droites, ils forment dans le centre un carré parfait. Dans cette position chacun d'eux file son cocon d'une soie courte et grossière. Ce cocon se transforme en chrysalide; et la chrysalide devient papillon. Celui-ci, à mesure qu'il se dégage, secoue ses ailes. Il détache, par-tout où cela lui est le plus commode, son enveloppe ou sa soie, dont une partie demeure suspendue au tronc de l'arbre, où elle flotte au gré des vents, et devient plus ou moins blanche, selon le tems. Don Antoine Pineda a présenté à sa Majesté Catholique, un nid complet de cette sorte, et un morceau de ce papier de soie naturel, qui a plus de quatre pieds de longueur, et est de figure elliptique, ainsi que toutes les autres feuilles de ce genre.

de même espèce, et qu'elle avait autant d'activité que l'autre.

L'obstacle opposé du côté de la frontière ayant été levé contre l'attente de ceux qui avaient le plus d'expérience, Bezares fit toutes les avances nécessaires pour en surmonter un autre qui était aussi grand. Il se trouvait entre Chavin et Xican, sur un espace de huit lieues qui étaient la terreur des voyageurs, deux petites îles et plusieurs descentes d'une extrême difficulté. Cela fit sentir la nécessité d'ouvrir une nouvelle route sur le bord du Maranon, qui dirige son cours vers Chachapoyas. Cette entreprise ayant été couronnée du succès, on ne fut plus obligé de passer à travers les îles ni de descendre dans des précipices; et au lieu de huit lieues très-dangereuses, on n'en a plus à parcourir que quatre, qui se font très-facilement. Pour opposer une digue aux inondations de la rivière, on a construit une chaussée très-solide, avec des pierres quadrilatérales, dont plusieurs ont près de six pieds de longueur, et qu'on a tirées de la montagne en la nivelant. Bezares a été rappelé pour rendre compte de ses utiles opérations au vice-roi, sous les auspices de qui elles seront sans doute continuées avec succès.

L'agréable vallée de Vitoc est une de celles que forment les montagnes des Andes. Le centre en est situé par 11° 32′ de latitude sud, et 302° 15′ de longitude. Elle est bornée au nord par la rivière de Chanchamayo, qui la sépare du territoire des Indiens non civilisés. Elle l'est, du côté de l'est, par la Marancocha, qui se forme par la jonction de l'Uchubamba et de la Monobamba, et se jette dans la Chanchamayo. Elle a au sud, le fort d'Uchubamba et ses dépendances, et à l'ouest, la corrégidorie de Tarma, dont elle dépend. La longueur en est de huit lieues, en allant du septentrion au midi, et la largeur de six, en allant de l'orient à l'occident. Elle se compose de plusieurs plaines et de profondes excavations de terres (*quebradas*), d'une étonnante fertilité, et qui, au commencement du dix-huitième siècle, étaient cultivées avec beaucoup de soin. On dit qu'elles donnaient, par an, trois récoltes d'une telle abondance, que, relativement aux cantons voisins, la vallée de Vitoc pouvait être comparée à ce qu'était la Sicile sous l'Empire romain. Elle joint à la fécondité du sol un climat tempéré, et l'on n'y trouve ni les moustiques, ni les autres insectes dont les montagnes sont infestées. Pour mettre à profit

ces avantages, on construisit et on annexa à la mission de Monobamba qui appartenait aux religieux de l'ordre de Saint-Dominique, les trois bourgades de Sibis, de Pucara et de Colla.

Le commencement de l'année 1742, est une époque remarquable de l'histoire du Pérou. Jean Santos-Atahualpa, que les uns ont cru natif de Cuzco, et les autres d'Huamanga, s'étant rendu coupable de meurtre, chercha, pour se soustraire au supplice, un asile dans les parties les plus retirées des Andes. Se prétendant issu des anciens incas, il prit le nom d'Apou-Inga-Huaynacapac, et se déclara le restaurateur de l'Empire péruvien. La nouveauté et le desir de dominer rassemblèrent autour de lui une foule de barbares, qui assaillirent les établissemens espagnols, et détruisirent vingt-cinq bourgades habitées par des Indiens convertis. Jean Santos ne s'arrêta que lorsqu'il eut enseveli sous les ruines de Quimiri, le brave don Fabrice Bartoli, qui en était gouverneur. La conquête de ce poste important facilita aux rebelles l'entrée de la vallée Vitoc, dont les habitans, après s'être vus maîtres de plantations florissantes, furent réduits à l'indigence. Les flèches des *Chi-*

chirènes et des *Simirinches*, deux tribus sauvages, furent dirigées avec tant de succès, que le gouverneur, marquis de Mena-Hermosa, fut obligé de former une ligne de fortins, pour contenir ces barbares, et servir de limite entr'eux et les Espagnols.

La vallée Vitoc étant en la puissance des sauvages, Tarma fut privé de son grenier, perte qui bientôt lui fut très-sensible. Les gelées qui en plusieurs endroits détruisirent les semences confiées à la terre sur les hauteurs, rappelèrent aux habitans qu'autrefois ils étaient possesseurs de terrains situés plus heureusement; mais l'ordre de ne point passer la ligne de démarcation fut réïtéré. L'heureux instant où l'on devait briser des chaînes si humiliantes pour les Espagnols, n'était pas encore arrivé.

Don Jean-Marie de Galves, corrégidor de Tarma, désirant de signaler son administration par quelque entreprise remarquable, résolut de rendre à sa corrégidorie la fertile vallée de Vitoc. Son ardeur et son discernement lui firent dédaigner ces difficultés, réelles ou imaginaires, qui aux yeux des observateurs ordinaires, semblaient s'opposer à l'exécution de ce projet. En distribuant les terres, il

trouva le moyen non-seulement de récompenser les travaux assidus des colons, mais encore d'assurer leur prospérité pour l'avenir. Il adressa au vice-roi, dom Théodore de Croix, de vives représentations, faites par le sénat de Tarma. Celles-ci ayant été favorablement reçues, Galves redoubla d'efforts pour rétablir l'agriculture dans la vallée de Vitoc. Il fournit les semences et les instrumens nécessaires, et visita les montagnes qu'avait rendues presque inaccessibles le manque de soin et le tems.

La première chose dont il s'occupa, fut de construire un fort pour tenir en respect les sauvages des environs. La vallée de Vitoc étant à l'est, au sud et à l'ouest, entourée de montagnes escarpées et d'une grande hauteur, n'est accessible du côté du nord, que par un terrain dont la surface présente un grand nombre d'aspérités et d'excavations. Ce terrain aboutit à la rivière de Chanchamayo, qui coule à neuf lieues de la petite bourgade de Chibatizo, que les Indiens civilisés ont construite sur les ruines de Quimiri. La forêt ayant été abattue en cette partie, on éleva bientôt le fort sur une hauteur, et on le flanqua de quatre bastions. L'étendue,

la disposition et la solidité des murs prouvèrent les talens, le zèle et l'activité de don Jean de Galves. L'entreprise fut achevée sans qu'il en eût rien coûté à l'Etat; et cependant on avait, indépendamment des contributions levées sur les habitans de la corrégidorie, tiré du trésor public onze mille piastres pour la construction du fort de Chanchamayo, qui est bien inférieur en tout point à celui de Saint-Charles de Vitoc.

Au moyen de la protection que lui assurait le fort, et des priviléges que les lois du royaume accordent aux nouveaux colons, la vallée de Vitoc fut cultivée avec beaucoup d'industrie et de succès. Don Jean de Galves avait fait tous les préparatifs nécessaires pour peupler de nouveau les anciennes bourgades de Colla et de Putara, dont les édifices furent bientôt relevés. Pour perpétuer le souvenir de celui sous le gouvernement de qui l'on avait entrepris de rendre à la culture la vallée de Vitoc, la première de ces villes fut nommée *San-Théodoro de Colla*, et l'on y construisit une église et un couvent pour les missionnaires d'Ocopa, qui se chargèrent de la conduite spirituelle de l'établissement.

Don Jean de Galves, cherchant à donner

toute la perfection possible à son ouvrage, et faisant ouvrir un chemin pour faciliter les opérations du commerce, fut renversé par la chute d'un gros arbre, et peu s'en fallut qu'il ne fût tué. Cet officier zélé est parvenu par ses soins, à réunir à la couronne un domaine d'une considérable étendue. Il a assuré le bonheur de quatre-vingts familles qui habitent actuellement la vallée de Vitoc, et a soustrait les habitans de Tarma à la disette que leur faisait éprouver le manque de terres arables et les gelées. Le territoire des mines de Yauli et de Pasco n'a plus eu à craindre d'être au dépourvu de grains. Enfin, plus de quarante plantations se sont formées; et les abondantes récoltes de blé, de cacao, de coton et de différentes sortes de productions qui se font dans la vallée de Vitoc, sont d'une grande utilité pour le Pérou [1].

[1] Le zèle et l'activité de don Jean de Galves ont été reconnus par une cédule royale donnée à Madrid, le.....mars 1790.

CHAPITRE XVIII.

Description de la vallée ou des vallées de Chichas-y-Tarija. — Premier fondateur de l'établissement de ce nom. — Indiens Chirihuanos. — L. Fuentes fonde une nouvelle colonie dans la vallée de Tarija. — Soumissions des Chirihuanos. — Subdivisions de la corrégidorie de Tarija. — Département de Chichas. — Rivières qui arrosent ce département. — Districts dont il se compose. — Productions et mines. — Département de Tarija. — Districts qui le composent. — Vignobles d'Angostura, de Misericordia, etc. — Productions diverses. — Indolence des hommes et activité des femmes. — Rivières du département de Tarija. — Navigation entreprise sur le Bermejo, ou Vermejo. — Maladie singulière. — Pétrifications.

Au centre même de l'Espagne on n'a longtems connu que de nom les Batuecas [1], ou les habitans d'une contrée qui, à cause de sa misère, est demeurée plusieurs siècles, en quelque sorte, privée de tout rapport extérieur.

[1] Les Batuecas vivaient dans les forêts entre Soria et Burgos, et ressemblaient à des sauvages. Ils furent découverts il y a environ trois cent cinquante ans. Ils étaient tous bûcherons et porteurs de bois.

La même chose a eu lieu en Amérique, pour la vallée ou les vallées de Chichas-y-Tarija [1]. L'Encyclopédie méthodique, Buffier, Echard, Busching, La Martinière, Lacroix, etc., etc., ou se sont dispensés de faire mention de ce pays, ou n'en ont parlé que superficiellement. Le savant et laborieux Alcedo [2] ne pouvait être très-exact, ni donner de longs détails, relativement à cette contrée; mais plusieurs manuscrits authentiques que nous avons sous les yeux, nous permettront d'en traiter plus amplement.

Presque immédiatement après la conquête du Pérou, et dans ces tems orageux où la force justifiait tout, où la faiblesse était un crime, quelques Espagnols se séparèrent des chefs des

[1] Quoique cette contrée soit séparée de la vice-royauté de Lima, ou du Pérou proprement dit, et qu'elle fasse partie de l'audience de Charcas, ou de la vice-royauté de la Plata, nous avons cru devoir en insérer la description dans ce tableau, tant parce que nous l'avons trouvée dans l'original, que parce qu'elle renferme des choses entièrement neuves.

(Note du traducteur.)

[2] Dans son *Dictionario historico geographico*, etc., t. 1, p. 479, où, de même qu'en beaucoup d'autres endroits, il a copié presque littéralement ce que le docteur Cosme Bueno a dit dans ses Mémoires.

factions dominantes, Pizarre et Almagro. Ils s'avancèrent jusqu'aux parties les plus reculées du Pérou, et y formèrent des établissemens. Parmi ces aventuriers se trouvait François Tarija, qui, à ce que l'on croit, était natif de Séville. Guidé par quelques Indiens, Tarija et ses compagnons suivirent long-tems les âpres sentiers tracés sur les montagnes des Andes, et à la fin ils s'arrêtèrent dans la vallée qui est le sujet de cette description. Les paisibles habitans de ce pays n'étaient point soumis à la domination des incas, ni instruits des scènes tragiques qui se passaient dans l'ouest de l'Amérique méridionale. Ils reçurent leurs hôtes avec ce respect mêlé de crainte que les qualités supérieures des européens inspiraient alors aux Indiens. Enchanté de la douceur du climat, de la fertilité du sol, et sur-tout de la docilité des indigènes, Tarija résolut de ne pas aller plus loin, et jeta les fondemens d'une petite colonie, à laquelle il donna son nom. Comme ceux qui l'accompagnaient étaient peu nombreux, et qu'à cause de l'éloignement et des troubles qui agitaient le pays voisin de la côte, il ne pouvait espérer d'en tirer des secours, il n'entreprit aucune expédition digne d'être

connue de la postérité. Il paraît qu'il ne jouit pas long-tems du fruit de ses travaux. A la mort de ce prudent et courageux Espagnol, les Indiens de la vallée retombèrent dans leur état primitif. Ils reprirent leurs anciennes coutumes et leur langage, et ne conservèrent de la langue espagnole qu'ils avaient apprise, que le seul nom de Tarija ; ce qu'ils firent sans doute par estime pour la mémoire d'un homme qui les avait considérés comme des frères, et avait toujours observé à leur égard, les lois de la justice et de l'humanité. Plusieurs autres européens ont ensuite pénétré dans le pays pour y former des établissemens ; mais l'obscurité qu'on remarque à ce sujet, dans les mémoires du tems, ne permet pas de rendre compte de ces entreprises ni du succès qu'elles obtinrent.

Excité par la soif de l'or, un habitant du Paraguay, bouleversa la vallée de Tarija. Cet homme avide rassembla la nation des Chirihuanos, avec laquelle il marcha pour s'approprier le produit des mines. Il dévasta tout le pays qu'il traversa ; il enleva le bétail, brûla les moissons et les habitations, et mit à mort tous ceux qu'il rencontra, Espagnols, Indiens ou mulâtres. Cependant il trouva son châti-

ment au sein du crime même. Les Indiens le massacrèrent, lorsqu'ils eurent reconnu qu'il avait le dessein de se retirer avec les richesses qu'ils l'avaient aidé à recueillir. Ne jugeant pas à propos de retourner dans le pays d'où ils venaient, et enchantés de la fertilité de la vallée de Tarija, ils y fixèrent leur séjour. De là, ils infestèrent continuellement les chemins du Pérou, du Tucuman et de Buenos-Ayres, où l'on ne pouvait se rendre sans une escorte de gens armés.

Il ne sera pas hors de propos de donner ici quelque idée des mœurs des *Chirihuanos*. Selon l'opinion la plus généralement reçue, ces Indiens ne faisaient point partie de la nombreuse nation des Quechas, qui peuplait le vaste Empire du Pérou, à l'époque où les Espagnols y entrèrent pour la première fois. Leur langage, leurs coutumes, leur étonnante bravoure font croire qu'ils sont issus de la nation des Tobas, qui est aborigène du Paraguay. Ils ne sont point idolâtres, et ne se livrent point à ces extravagances par lesquelles les peuples qui ne suivent point la véritable religion, pensent honorer la Divinité. L'indépendance de leur esprit, ou plutôt leur refus de reconnaître un Etre suprême, influe

extrêmement sur leur gouvernement : c'est une sorte de démocratie militaire, où les anciens et les capitaines décident de la paix ou de la guerre. Ils sont si vains de l'ancienneté de leur origine, qu'ils méprisent les Espagnols; et ils les regardent comme des mendians. Sobres, vaillans et ne connaissant de besoins que ceux que donne la nature, ils font souvent la guerre, uniquement dans l'intention d'en apprendre le métier à leurs jeunes gens. Ils entrent en campagne chaque fois qu'ils espèrent enlever du bétail, ou intimider les colons; et à la honte de ceux-ci, les Chirihuanos se sont montrés récemment [1] sur les hauteurs voisines des principaux établissemens du pays.

Le tort que ces barbares ont fait au commerce du Pérou, et les inquiétudes continuelles qu'ils ont occasionées, ont attiré l'attention du vice-roi, don François de Tolède. Il jugea que le moyen le plus efficace d'arrêter leurs déprédations, était de former des établissemens dans les vallées qu'ils habitaient, c'est-à-dire, dans celles de Chichas-y-Tarija. Il chargea de mettre à exécution ce projet, Louis de Fuentes, Andalousien, auquel il

[1] Ce fut probablement entre les années 1780 et 1790.

conféra les titres de capitaine-général et de chef de la justice, et sous le commandement duquel il mit cinquante hommes. L'acte de nomination fut daté de la ville de la Plata, où le vice-roi s'était rendu pour continuer la visite générale qu'il avait entreprise le 22 janvier 1574; et il fut arrêté que l'expédition serait commencée le 28 du même mois, ou plutôt, s'il se pouvait.

Fuentes ne fut pas long-tems à découvrir les moyens de peupler les vallées de Tarija. Cet Espagnol qui certainement méritait plus de célébrité qu'il n'en obtint, et un sort moins funeste que celui qu'il éprouva, prit des mesures sages. Il occupa la principale vallée, fonda et peupla la ville qui est le chef-lieu de la corrégidorie, puis il fit la guerre aux Indiens. Lorsqu'il les eut repoussés à une distance convenable, il forma d'autres établissemens, tels que ceux de Charaja, de la Conception, etc. Il parvint de la sorte à conquérir et à peupler un territoire fertile, d'environ cinquante lieues d'étendue; et de long-tems on n'entendit plus parler des incursions des Chirihuanos. Quant à Fuentes, il se vit engagé dans un si grand nombre de contestations au sujet de la distribution des terres qu'il avait

conquises, qu'il finit ses jours à la suite de l'audience de Charcas, pauvre et surchargé de procès. Tel avait été le sort de Fernand Cortez, à la cour de Charles-Quint.

Au nombre de ceux qui accompagnaient Fuentes, était un dominicain, nommé François Sedano. Ce religieux entreprit, mais avec peu de succès, de convertir les Chirihuanos. Il fonda un couvent de son ordre, et obtint une concession de terres très-considérable. Le zèle pour la religion, ainsi que la richesse du pays, portèrent les Augustins, les Franciscains, les pères de Saint-Jean-de-Dieu et les Jésuites, à établir dans la ville de Saint-Bernard, capitale de la corrégidorie, des couvens de leur ordre, pour l'entretien desquels on fit beaucoup de fondations et de legs pieux.

La population de la vallée de Tarija, outre qu'elle était peu considérable, ne fut guère composée, dans les commencemens, que d'aventuriers. La cour d'Espagne avait accordé à tous ceux qui combattraient et s'établiraient dans ce pays, le privilége de n'être pas poursuivis pour dettes. En conséquence, il devint l'asile des débiteurs insolvables et des banqueroutiers frauduleux. Cependant la fertilité du sol, et les désastres survenus dans les envi-

rons, attirèrent de meilleurs sujets dans cette contrée. Des nuées d'insectes dévorans ayant mis en fuite les habitans de la ville de Pilaya, plusieurs d'entr'eux s'établirent à Tarija, ou entre les limites de la corrégidorie de ce nom. La même chose arriva, lorsque les fameuses mines de Lipes, et particulièrement celle qu'on appelait la *Table d'Argent*, furent inondées. Quittant le territoire des montagnes, les mineurs descendirent dans la vallée, où ils cherchèrent à se procurer une subsistance moins précaire, en se livrant aux travaux de l'agriculture.

L'état de prospérité dont jouit la vallée de Tarija, dura tout le tems que vécut Fuentes. Jean Porcel de Padilla, qui hérita de ses titres et non de ses vertus, proposa à l'audience royale de la Plata, la conquête de la vallée de *las Salinas*, qui se trouve sur les confins du pays où s'étaient retirés les Chirihuanos. Il obtint la permission d'y fonder un établissement; et à force de violences et de cruautés, il parvint à reculer les limites de ce côté. Il n'en résulta cependant aucun avantage, soit pour la nation, soit pour lui-même. Il ne fit que rendre plus odieux le nom espagnol, et plus exécrable le sien. Les Chirihuanos trans-

mirent à leur postérité et le souvenir de la tyrannie de Padilla, et le desir d'en tirer vengeance. En 1727, ils firent une irruption dans le pays, et le ravagèrent sous prétexte que les Jésuites avaient fait battre de verges un Indien d'une classe distinguée. L'orgueil des uns et l'ignorance des autres empêchèrent les choses d'être pacifiées. La contestation fut décidée par les armes, et finit par la ruine de l'ennemi.

Après avoir versé beaucoup de sang, on renonça enfin au projet d'exterminer les Chirihuanos. L'amour de l'humanité et une politique plus éclairée ont trouvé les moyens de contenir une nation qui n'avait été le fléau du pays, que parce que les colons ne s'étaient armés que pour satisfaire leur ressentiment. Aux chants de leurs anciens triomphes, ces Indiens joignent actuellement des hymnes par lesquels ils célèbrent ceux qui leur ont donné la paix, et ont persuadé aux peuples qu'il est contraire à leur propre intérêt de la violer.

Nous diviserons, pour la décrire plus facilement, la corrégidorie de Chichas-y-Tarija, en deux départemens, dont l'un sera celui de Chichas, et l'autre celui de Tarija. Le premier

est situé au nord-nord-est de Potosi, et est coupé par le grand chemin de Buenos-Ayres. Il a quarante-huit lieues du nord au sud, c'est-à-dire, depuis la petite rivière de Quiaca, qui est une branche de celle de Tucuman, jusqu'à Quirve sur les confins de Porco. De l'est à l'ouest, ou depuis Esmoraca jusqu'à Chuquiaca, station des missions de las Salinas, il a cent lieues.

Les principales rivières du département de Chichas sont la Toropalca et la Tarija, qui se joignant au Pilcomayo et au Bermejo, courent au nord, entrent dans le territoire occupé par les Chirihuanos, et de là vont porter leurs eaux à la rivière de la Plata. Ce département contient neuf districts paroissiaux, cinq desquels sont situés dans la Puna, et les quatre autres le sont dans les vallées de Tarija.

Le premier district paroissial de la Puna est celui de Tolina. Il est entrecoupé de petits courans d'eau qui portent le même nom. Ce district est à soixante et dix lieues de Potosi. Il donne beaucoup de maïs et de blé, et renferme plusieurs mines d'or, qui, quoique riches, rendent peu, parce que l'on manque de fonds pour les exploiter, et que les mineurs ignorent le moyen de séparer le métal du

minerai. Les habitans qui sont des Indiens et des métis, tirent du transport des marchandises, leur subsistance principale.

Tupiza, qui se trouve dans une contrée semblable à celle que nous venons de décrire, est à soixante lieues de Potosi, et est le chef-lieu du département. Les habitans de cette ville, où il y a beaucoup d'Espagnols, vivent du produit des mines d'or et d'argent de Choroma, d'Estarca, et d'autres districts. Ils transportent aussi des marchandises. L'agriculture de ce pays trouve plus d'obstacles dans la disposition du terrain que dans le climat; et à peine fournit-il un peu de blé, de maïs et des patates.

A côté du district de Tupiza, et sur la même ligne, relativement à Potosi, est situé le troisième district paroissial, qui est appelé Gran-Chocaya, et dont la température est semblable à celle du district de Pasco. Il renferme plusieurs mines riches, qui cependant sont à peine exploitées, parce qu'il n'y a que peu d'Espagnols dans le pays. Il nourrit quantité de moutons et de huanacos; mais d'un autre côté, le sol en est si peu productif, que les habitans tirent leur subsistance des territoires voisins.

Le quatrième district est celui de Santiago de Cotagaita, qui est à trente-quatre lieues de Potosi, où ses habitans portent le charbon qu'ils font. Ils subsistent par cette branche d'industrie qui est très-lucrative, et par le transport des marchandises. La position du district de Santiago, qui se trouve entre une rivière et un territoire marécageux qu'on rencontre sur le chemin de Buenos-Ayres, est très-incommode; mais le pays jouit d'une température favorable. La population est très-forte. Elle consiste principalement en métis, parmi lesquels il y a quelques Espagnols, et en Indiens.

Le cinquième et dernier district paroissial de la Puna, est Calcha qui se trouve à vingt lieues de Potosi. Les habitans s'adonnent à la culture des terres, dont ils sont propriétaires par droit d'hérédité. Ils y font croître du blé, de l'orge, du maïs; mais les récoltes ne suffisent pas pour les faire subsister. Ils cultivent les montagnes peu élevées qui sont sur les confins de leur district, et d'où ils tirent du charbon. Ils sont très-industrieux, et par conséquent ils jouissent de plus d'aisance que les autres habitans de la province.

Quoique Esmoraca soit annexé au district

paroissial de Santa-Isabella dans le département de Lipes, c'est la résidence habituelle du prêtre qui dirige la *Doctrina*, ou la communauté des Indiens civilisés, et il est compris dans la juridiction du département de Chichas. Cette bourgade et celle de Cerillos qui en est voisine, donnent beaucoup d'argent, et une petite quantité d'or très-fin.

On tanne à Vitoche, bourgade qui dépend de la juridiction du district paroissial de Calcha, et est à dix-huit lieues de Potosi, d'excellent cuir, en quantité suffisante pour en fournir à tous les districts des environs. Ce genre d'industrie procure un commerce lucratif aux habitans, qui élèvent avec un soin extrême de nombreux troupeaux de chèvres.

En prenant le terme moyen, les mines des districts que nous venons de nommer, produisent de cinquante à soixante mille marcs d'argent, et environ cent mille piastres d'or par an. Ces sommes servent à acheter du bétail, du blé, du bois et d'autres productions.

A environ cent lieues au nord de Pasco, on quitte les montagnes, dont la cime est constamment couverte de neige; et, après en avoir descendu plusieurs autres qui forment de véritables précipices, on entre dans les vallées

de Tarija. La sérénité du ciel, la douceur de la température, l'abondance des eaux, et la fertilité du sol, en font un pays enchanté. Il y croît du maïs et du blé; on y recueille l'herbe du Paraguay, du cacao et du lin, et l'on y fait du vin. Cependant les moissons qui paient les travaux du cultivateur ne seraient rien en comparaison de celles que pourraient donner les terres occupées par les Chirihuanos et par les autres Indiens libres. Ceux qui les ont vues, en ont parlé comme d'une terre de promission. La particularité la plus remarquable est la propagation de l'espèce humaine, qui est telle que, soit faute d'un espace suffisant, soit parce que les habitans ne veulent pas se resserrer entre les limites du pays conquis, il en sort constamment un grand nombre d'individus qui vont habiter la province de Tucuman.

Le département de Tarija est borné au nord par le territoire des villes de Pilaya et de Pispaya, qui étaient autrefois très-florissantes, mais qui, selon plusieurs rapports, sont maintenant à-peu-près ruinées. Il l'est, du côté de l'est, par la grande rivière de Saint-Jean qui le sépare du département de Chichas et de la vallée de Cinti. Il aboutit du côté de l'ouest,

aux plaines qu'habitent les tribus qui ne sont point soumises au gouvernement espagnol ; et enfin, il a le territoire de Jauxi au sud. Il est divisé en quatre districts paroissiaux, qui sont ceux de Saint-Bernard de Tarija, de Saint-Laurent, que précédemment on appelait le vieux Tarija, de la Conception et de Chahuaya.

Saint-Bernard est une ville habitée par des Espagnols. Elle est le siége d'une administration civile, et a une église et quatre couvens. Elle est située dans une plaine délicieuse et parfaitement arrosée. Les environs sont très-fertiles; mais on n'y cultive que du maïs, et l'on n'y élève que des cochons. Ce genre de production et les animaux passent dans la Sierra, ainsi que les bois qu'on abat dans le pays, et d'autres objets de commerce.

La ville de Saint-Laurent est située au pied des montagnes, à quatre-vingt-dix-sept lieues de Potosi, et à trois de Tarija. Son territoire jouit de la même température et de la même fertilité que le district de Saint-Bernard. Il était autrefois d'environ douze lieues carrées; mais il s'est considérablement étendu; et à présent il atteint aux frontières de Salinas, qui est à vingt-neuf lieues de la principale bour-

gade. Il a pour habitans un assez grand nombre d'Espagnols.

Le territoire du district de la Conception renferme les vignobles considérables d'Angostura, de Misericordia, etc., qui donnent d'excellens vins, dont la plus grande partie se consomme dans le pays.

Le district de Chahuaya qui constituait autrefois une partie de celui de la Conception, est situé à l'extrémité du départememt. Il a deux dépendances, dont une est appelée Padcaya, et est la résidence du recteur; l'autre est la vallée de Bermejo, qui paraît avoir dix lieues du nord au sud, et dix autres lieues de l'est à l'ouest. De ce dernier côté, elle confine à la vallée de Tariquea, où quelques Indiens des missions qui furent détruites dans le soulèvement de 1727, trouvèrent un asile. La vallée de Bermejo est médiocrement peuplée ; et de nouveaux colons y couleraient des jours heureux, en se livrant aux travaux de l'agriculture. Elle a de vingt-cinq à trente lieues de circonférence. Le climat en est humide et chaud. Il convient au bétail, aux oliviers, aux cannes de sucre, et à une infinité de productions qu'on ne trouve point dans les autres districts qui dépendent de Tarija. Cette vallée

s'étend dans la même direction que la mission de Salinas qui la protège; et elle est à dix lieues de Padcaya.

La fertilité du sol produisant, sans le secours de l'homme, de gras pâturages dans tout le département de Tarija, on y élève un grand nombre de troupeaux de bœufs et de moutons, qui se vendent aux habitans de Cinti. Il en sort annuellement au moins dix mille têtes de bétail noir, évaluées de huit à dix piastres chacune. A l'instant même où l'on vient de tuer les animaux, on les dépouille et on en prépare les peaux sur la frontière. Potosi, Chuquisaca, etc. en tirent pour une somme considérable. Chaque peau tannée vaut au moins quatre piastres. La valeur des denrées coloniales et des marchandises d'Espagne qu'on importe annuellement dans la corrégidorie de Chichas-y-Tarija, excède la somme de soixante mille piastres.

Leur paresse rend extrêmement pauvres les habitans de la vallée de Tarija, malgré tous les avantages que leur en procure le sol. A l'exemple des habitans de Tucuman, ils passent les journées assis à l'ombre de leurs huttes. Les idées de noblesse que leur ont transmises leurs ancêtres, contribuent infi-

niment à les maintenir dans cet état d'indolence. Le sénat de la corrégidorie ne s'occupe que de querelles relatives à la prééminence. Cependant les femmes du pays ne sont pas dépourvues d'industrie. Elles sont très-chastes et douées d'une sorte de beauté, si une stature élevée, des formes vigoureuses, et l'incarnat qui brille sur leurs joues, peuvent constituer ce don de la nature. Elles s'appliquent tour-à-tour aux travaux de l'agriculture, et à ceux qui sont propres à leur sexe. Elles tissent des étoffes unies et des étoffes brochées, dont elles font des *chuces*, des tapis, etc., etc.

Les rivières qui traversent la vallée de Tarija contribuent infiniment à la rendre fertile. Celle de San-Jean sépare le département de Tarija de celui de Chichas et de la vallée de Cinti. Elle prend ensuite les noms de Pilaya et de *Pilcomayo*, et coule dans le territoire habité par les Indiens non-soumis.

Le Guadalquivir naît dans la partie septentrionale de la Cordillere; et passant au milieu du district paroissial de Saint-Laurent, il descend jusqu'à la ville de ce nom, où ses eaux ayant perdu la transparence et la pureté qu'elles ont au-dessus de ce point, ne sont plus potables. En s'avançant, il coule dans la

vallée de la Conception, à une lieue au-dessous de la ville.

Une autre petite rivière qu'on pourrait plus proprement appeler un torrent, a sa source dans la partie méridionale de la Cordillère, d'où elle se précipite dans la province de Tucuman. En descendant, elle fournit d'eau la tribu de Chahuaya, dont elle porte le nom, jusqu'à ce qu'elle se réunisse au Guadalquivir dans le district de la Conception.

La dernière rivière qui mérite d'être citée, descend du centre de la Cordillère, ainsi que d'autres courans, et est nommée *Bermejo* ou *Vermejo*. Après s'être réunie au Guadalquivir, elle prend le nom de rivière de *Tarija*. A quelques lieues de ce confluent, elle se fait jour à travers une sorte de détroit, dans les montagnes, et au-dessous de la mission de Salinas. Elle passe près de Salta, et s'avance jusqu'à la plaine de Manco, connue sous le nom de *Gran-Chaco ;* puis elle va se réunir au Paraguay [1], après avoir repris son nom primitif de Bermejo.

Ces différentes rivières, excepté la dernière

[1] Le Père Maccioni prétend dans son Histoire, qu'avant de se joindre au Paraguay, le Bermejo reçoit les eaux de la Juxui.

qui est la plus considérable, n'ont aucune influence sur le commerce des contrées qu'elles arrosent, leurs sinuosités, leurs confluens et leurs embouchures n'ayant pas été exactement déterminés. Don Fernandez Cornejo, colonel de milice, qui résidait à la ville de Salta, forma le projet d'entreprendre un voyage par eau, pour examiner si le Bermejo était navigable depuis la province de Tucuman jusqu'au point où il se jetait dans le Paraguay. L'ignorance, l'envie, la calomnie et la perfidie qui se plaisent à opposer des obstacles aux grandes entreprises, firent les plus grands efforts pour contrarier celle de Cornejo. Elles manquèrent leur but. Donna Josefa Meono, femme de don Nicolas de Arredondo, vice-roi de Buenos-Ayres, prit sous sa protection l'auteur et le projet. Soutenu par un tel appui, Cornejo imposa silence à ses ennemis, et commença son expédition. Le 27 juin 1790, il partit d'un petit hâvre ou d'une baie, qu'en se réunissant forment le Bermejo et la Centa. Il s'embarqua dans une sorte de chébec, avec un équipage composé de vingt-six hommes, soldats et matelots. Ce bâtiment et deux canots composaient tout l'armement. Après une navigation de quarante-quatre jours, pendant lesquels il

avait fait trois cent quatre-vingt-deux lieues, sans que rien se fût opposé à sa marche, Cornejo atteignit à l'endroit où le Bermejo se jette dans le Paraguay, c'est-à-dire, à vingt-quatre lieues au nord de la ville de Corrientes.

Lorsqu'on aura acquis une parfaite connaissance de cette navigation, on pourra épargner la moitié du tems qu'elle exige actuellement, quoiqu'il n'y ait ni difficulté à vaincre, ni risque à courir en aucune partie du chemin [1]. Déjà même, elle facilite extrêmement les relations de commerce entre le Paraguay, le Tucuman et le Pérou, dont les productions avaient été jusque-là transportées à dos de mulet, ce qui occasionait de grands frais, et exigeait beaucoup de tems.

Après avoir retracé l'histoire et décrit la

[1] Pour se convaincre plus entièrement qu'on ne doit redouter aucun obstacle dans le cours de cette navigation, on peut consulter la carte des missions, publiée en 1749, par le Père Quiroga. On y verra que la rivière de la Conchas, qui forme le port auquel arrivent les marchandises envoyées du Paraguay à Buenos-Ayres, est à cinq ou à six lieues de cette ville, et que du point où la rivière de Bermejo se jette dans celle du Paraguay, il n'y a que peu de chemin jusqu'à la ville de l'Assomption, capitale de la province.

situation et les relations de commerce de la vallée de Chichas-y-Tarija, nous offrirons quelques détails relatifs à l'histoire naturelle de cette contrée. L'une des choses les plus remarquables à ce sujet, est la maladie, ou comme l'appelle le docteur Cosme Bueno, la *frénésie*, dont les hommes et les animaux[1] éprouvent les accès à Tatasi, bourgade du département de Chichas. A la première atteinte, le malade vole vers les montagnes voisines, et courant de précipice en précipice, il finit par tomber du haut de quelque roche escarpée. Si par hasard il survit à sa chute, il recouvre la raison à mesure que les forces lui reviennent, et insensiblement il ne reste plus de traces de cette terrible maladie. Nous ne déciderons pas si elle est produite par les émanations des mines qui se trouvent dans le territoire de cette ville, ou si, ce qui est plus probable, elle est l'effet naturel de la constitution des habitans. Quoi qu'il en soit, elle se déclare fréquemment.

[1] L'expérience a démontré que les animaux de race européenne, tels que les chevaux, les bœufs, les moutons, etc. sont les seuls qui soient attaqués de cette maladie, à laquelle ne sont point sujets les animaux indigènes, tels que les vigognes, les huanacos, etc.

On trouve sur les flancs et les plateaux des montagnes situées à l'entrée de la corrégidorie de Tarija, en des lieux où les Indiens inhumaient leurs morts, des pétrifications d'une grandeur prodigieuse. Un habitant de cette corrégidorie a consigné le fait suivant, dans un des manustrits que nous avons déjà cités. « En creusant au pied d'une montagne, « du côté de Tascora, j'ai trouvé, » dit-il, « une « substance dure qui m'a paru être de la « pierre, et dont la couleur était d'un gris « jaunâtre. Je l'ai enlevée soigneusement, et « lorsque je l'ai eu lavée, elle avait perdu « une partie de sa couleur, et avait la forme « et l'apparence du grand focile. La longueur « en était de plus de six pieds [1], ce qui excita « l'étonnement de tous ceux qui étaient pré- « sens, et me surprit moi-même. Je me pro- « posais de l'envoyer à l'archevêque de la « Plata; mais elle tomba de mes mains, et se « rompit en quatre morceaux, que, dans mon « dépit, je jetai au fond de la vallée [2]. »

[1] Deux verges et cinq pouces, mesure d'Angleterre.

[2] *Voyez*, relativement à des pétrifications de ce genre, dont la substance n'a probablement pas fait anciennement partie du corps humain, le chapitre XIII du présent volume.

CHAPITRE XIX.

Etablissement d'une audience royale dans la vice-royauté du Pérou. — Anarchie qui a long-tems désolé ce pays. — Conciles provinciaux tenus à Lima.

L'AMBITION et la soif des richesses ont fait revivre en Amérique ce tems désastreux dont parle l'Ecriture, lorsqu'elle dit : « Il n'y « avait point de roi en Israël, et chacun y était « le seul juge de ses propres actions [1]. » L'implacable haine que se portaient réciproquement les partisans de Pizarre et ceux d'Almagro, rendait vaines les mesures les plus sages, et perpétuait l'anarchie. Il devint donc nécessaire d'appliquer au mal un remède puissant. En conséquence, l'empereur Charles-Quint supprima, par une cédule royale, datée du mois de mars 1543, l'audience de Panama, qui avait été établie en 1538 pour rendre la justice dans toutes les possessions espagnoles de Terre-Ferme ; et par une autre cédule de la même date, il établit une audience à Lima.

[1] Juges. Chap. XVII, v. 6.

Ainsi, les habitans du Pérou n'eurent plus à chercher si loin le redressement de leurs griefs.

Le nombre des plaintes était devenu considérable en chaque partie du royaume, lorsqu'en 1542 ce même prince approuva à Barcelone, quarante ordonnances, qui avaient pour objet d'assurer la liberté et un traitement convenable aux Indiens. Pour les faire observer strictement, il fallait un homme intègre et de bonnes mœurs; et le choix du souverain tomba sur Velasco Nunez-Vela, qui fut créé vice-roi du Pérou, et président de l'audience royale. On nomma les juges en même tems. Ce furent le licencié Zepeda, qui avait occupé une pareille place aux Canaries; le docteur Lison de Texeda, alcade de la cour de Valladolid; le licencié Alvarez, avocat de cette cour; et le licencié Pedre Ortiz de Zarate, alcade major de Ségovie. Au mois de novembre 1543, ils s'embarquèrent à San-Lucar avec le vice-roi, et prirent terre à Panama, le 18 du mois de février de l'année suivante. Vela ayant reçu le sceau royal, se rendit à Lima, le 15 mai 1544. Il y arriva seul, les juges ayant, malgré toutes ses instances, refusé de l'accompagner. En consé-

quence, la cérémonie de son installation n'eut lieu que le 1.er du mois de juillet suivant. On avait élevé deux arcs de triomphe magnifiques, l'un sur le bord de la rivière, et l'autre à l'entrée de la ville. Le chancelier, Jean de Léon, conduisait le cheval, sur lequel était posé le sceau, et le dais était porté par des alcades et des régidors. En pareille occasion, le cortège se rend au palais, situé du côté septentrional de la grande place; et il est d'une magnificence dont une description ne pourrait donner qu'une idée imparfaite. Dans les fêtes qui suivent l'entrée du sceau royal ou du vice-roi, ce qui est la même chose, les Indiens qui habitent Lima s'empressent de donner l'essor à leur imagination et de signaler leur goût.

Nous nous abstiendrons de retracer les contestations qui s'élèvèrent entre le président et les juges. Elles furent portées si loin, que le premier se vit arrêter et renvoyer en Espagne; mais il recouvra sa liberté, et reprit l'exercice de ses fonctions. Ainsi que ses adversaires, il eut une fin tragique. Il périt de la main d'un nègre, à la bataille d'Anaquito, en 1546. Zepeda fut envoyé chargé de fers en Espagne, et mourut dans une prison. Texada fut

noyé dans le détroit de Bahama. Alvarez à peine rétabli des blessures qu'il avait reçues à la bataille d'Anaquito, fut piqué par un serpent dans un bosquet d'amandiers ; et Zarate fut empoisonné par des poudres que Gonzale Pizarre lui avait administrées comme remèdes.

Lors de l'emprisonnement de Vela, Zepeda et Zarate prirent le sceau. Cependant le vice-roi ayant reçu une cédule royale portant que deux juges suffisaient pour juger, fit tenir une audience à Piura par Alvarez et par un des régidors de cette ville. Le dernier fut ensuite mis à mort pour ce fait, par François Carvajal. Il y eut donc alors deux audiences au Pérou ; et fréquemment il y arriva que dans la même affaire on rendit deux jugemens diamétralement opposés.

L'audience établie à Piura fut dissoute à la la mort de Vela, qui était président de ce tribunal, en même tems que vice-roi ; et celle de Lima fut de courte durée. Texeda ayant été envoyé prisonnier en Espagne, et Zepeda étant allé joindre l'armée de Gonzale Pizarre, il n'y eut plus qu'un juge. Pizarre, pour mieux confirmer sa propre autorité, emporta le sceau royal. En conséquence, lorsqu'en

1546, Pierre de la Gasca fut nommé président, la dépêche ajouta : de l'audience royale qui existait au Pérou.

Quoique les nouveaux juges Dominique Renteria et André Ziama se fussent embarqués avec Gasca, celui-ci ne put d'abord instituer l'audience. Il fut forcé de se mettre à la poursuite de Gonzale qu'il défit, le 9 avril 1548, dans la vallée de Xanqui-Raguna, à quatre lieues de Cuzco. Le rebelle et ses complices ayant reçu le châtiment dû à leurs crimes, l'audience royale fut établie sur une base solide. Le 13 mars 1549, Melchior Bravo et André Zianca entrèrent en fonctions ; et le 27 juin de la même année, Fernand Santillano et Maldonado en firent autant. Ces renseignemens sont extraits d'un manuscrit qui appartient à la Société académique de Lima, et renferme la cédule par laquelle Velasco Nunez Vela fut nommé vice-roi. On y remarque cette phrase : « Attendu que vous n'êtes pas lettré, « vous n'aurez pas voix dans les séances du « tribunal. » La cédule est accompagnée d'un acte par lequel il paraît que le 26 avril 1558, le sceau royal fut reçu avec beaucoup de solennité dans la capitale du Pérou. Il n'y a aucun doute que ce n'ait été celui qu'envoya

Philippe II, lorsqu'en 1556, il prit les rènes du gouvernement de l'Espagne et des Indes, après l'abdication de Charles-Quint son père. Dans les instructions qu'il donna à don François de Tolède, qui fit son entrée publique à Lima, le 26 novembre 1569, ce prince parle de l'établissement d'une cour royale, annexée à l'audience pour les procès criminels. En 1626, Philippe IV créa les deux places de fiscaux, qui sont actuellement occupées (en 1791) par les licenciés Torijos et Enciso. En même tems il porta le nombre des juges à huit.

En 1550, pendant l'absence du président Gasca, l'audience royale prit en main les rènes du gouvernement du royaume. Il en a été de même dans les différentes vacances qui ont eu lieu dans la suite. Il n'y en a pas eu moins de cinq, depuis cette époque jusqu'à l'année 1621, inclusivement. La tranquillité a été maintenue constamment pendant ces interrègnes. Après la mort du vice-roi, don Martin Henriquez, arrivée en 1583, et celle du comte de Monte-Rey, en 1606, les audiences de Charcas et de Quito reprirent le gouvernement de leurs territoires respectifs, sous prétexte que les cédules royales du mois

de mars 1550, et du mois de février 1577, par lesquelles il avait été réglé que l'audience de Lima gouvernerait en l'absence des vice-rois, était antérieure à leur établissement; mais le roi, dans une cédule du mois de novembre 1606, désapprouva cette prétention, et ordonna que l'autorité de l'audience de Lima s'étendrait sur toutes les parties du territoire du Pérou.

Depuis l'année 1776, que fut donnée l'instruction relative à l'établissement des régens près des audiences des Indes, celle de Lima n'a éprouvé aucun changement important. Il résulte de tout ce qui vient d'être dit, que le vice-roi préside cette cour, qui est composée de huit juges, de plusieurs fiscaux et de différens officiers subalternes.

Les troubles qui agitèrent le Pérou peu de tems après la conquête, ne furent pas moins funestes à l'Eglise qu'à l'Etat. Le calme ayant été momentanément rétabli, les prélats et les théologiens qui résidaient à Lima, formèrent, en 1552, un concile provincial. Il est probable que ce fut une sorte de *cortes* où les ecclésiastiques délibérèrent avec les magistrats de la capitale, et où l'on prit, tant pour les affaires temporelles que pour les

affaires spirituelles, toutes les mesures qu'exigeaient les circonstances.

Lorsqu'on eut appris au Pérou que les décrets par lesquels le concile de Trente ordonnait qu'il fût tenu des conciles provinciaux tous les trois ans, avaient été promulgués en Espagne, on convoqua un second concile en 1567, à Lima. Les actes de celui-ci ne furent point sanctionnés. On jugea qu'ils attentaient aux droits de l'autorité civile. Un troisième concile provincial, auquel les évêques de Cuzco, de Saint-Yago du Chili, de la *Impérial*[1] et de la Plata assistèrent, fut célébré en 1582. Il se sépara à la fin de l'année suivante. On peut le considérer comme ayant établi le code de la discipline ecclésiastique du Pérou, et même de toutes les possessions espagnoles de l'Amérique méridionale. Les Pères de ce concile enjoignirent, sous peine d'une amende de cent couronnes, et même de l'excommunication, à tout individu, soit Espagnol, soit Indien, qui était inscrit sur le registre des paroisses, d'avoir une copie des actes qu'ils avaient promulgués. Une autre

[1] Après la destruction de cette ville, le siége épiscopal fut transféré à la Conception.

sentence d'interdiction qu'il fulmina contre les ecclésiastiques livrés aux spéculations de commerce, fit une foule de mécontens. Un grand nombre de prêtres furent porter leurs plaintes au conseil des Indes, et même à Rome ; mais ils ne furent point écoutés. Le quatrième concile provincial se tint en 1591. Il confirma tous les décrets de celui qui l'avait précédé. Ses actes font voir qu'il y avait eu au Pérou des contestations entre la puissance spirituelle et la puissance temporelle. L'archevêque de Lima et l'évêque de Cuzco furent les seuls prélats qui assistèrent à ce concile. Le cinquième eut lieu en 1601. Comme on avait peu obéï aux décrets du concile de 1582, on jugea, qu'avant d'en promulguer de nouveaux, il fallait s'occuper de faire exécuter les anciens. Les conciles provinciaux avaient cessé en Europe et en Amérique, au commencement du seizième siècle. Le desir de les voir rétablir ayant été exprimé depuis, Charles III fit adresser aux archevêques et évêques de l'Amérique méridionale, pour la tenue d'un concile dans chaque province, une cédule royale, qui fut nommée *Tomo-Regio*. En vertu de ce mandat, un concile fut formé, en 1772, à Lima.

Les évêques de Saint-Yago du Chili, de la Conception, de Guamangua et de Cuzco, y assistèrent; mais ceux de Truxillo, d'Arequipa et de Panama, s'y firent représenter. La concorde régna dans cette assemblée, dont cependant les actes n'ont pas été publiés, ce qui nous empêche d'en parler en détail.

FIN DU TABLEAU DU PÉROU.

VOYAGES

DES PÈRES MANUEL SOBREVIELA

ET NARCISSE GIRBAL-Y-BARCELO,

Dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, ou le territoire des missions du Pérou.

CHAPITRE PREMIER.

Notices des missions de Caxamarquilla, de Manoa et de l'Ucayal. — Indiens Cholones et Indiens Hibitos. — Deux missionnaires les civilisent. — Portrait des Cholones et des Hibitos. — Coutumes de ces Indiens. — Ravages que la petite vérole fait parmi eux. — Nouveaux progrès des missionnaires. — Découverte de la rivière de Manoa. — Combat dans lequel un missionnaire est tué. — Nouvelles tentatives. — Origine des Indiens de Manoa. — Leur croyance religieuse. — Indiens Sipibos. — Ils reçoivent un missionnaire, ainsi que les Conivos. — Dissentions parmi les Indiens. — Perte des missions de Manoa. — Tentatives faites pour les recouvrer. — Massacre de plusieurs missionnaires.

L'Amérique, au milieu des calamités dont elle a été le théâtre, a souvent ressenti l'heureuse influence de l'esprit évangélique. A

la voix consolante de leurs apôtres, les sauvages se sont réunis et ont formé des tribus industrieuses. La persuasion, l'exemple, et le sacrifice mille fois répété de leur vie, fait par une foule de missionnaires, uniquement dans la vue d'être utiles aux Indiens, ont agi plus efficacement sur leur esprit que n'eussent pu faire les mesures les plus rigoureuses. L'histoire de toutes les missions des Andes démontrerait clairement cette vérité, et pourrait occasioner un grand nombre de réflexions utiles. Nous nous bornerons toutefois à retracer l'histoire des missions de Caxamarquilla, de Manoa, et de celles qui ont été établies vers les bords du fameux Ucayal. Les mesures prises par la cour d'Espagne pour le rétablissement de ces dernières [1], les voyages exécutés récemment par le Père Manuel Sobreviela, supérieur du collége d'Ocopa, et par le Père Narcisse Girbal, exigent que nous entrions ici dans quelques détails sur ces établissemens.

[1] Cinq ordonnances royales et autant de décrets relatifs au rétablissement et au maintien des missions de Manoa, furent promulguées en 1787; et l'on traca le plan d'une ville fortifiée qui devait être placée au confluent des rivières de Mayro et de Pozuzo.

La corrégidorie de Caxamarquilla, ou de Patas, fait partie de la province de Truxillo. Elle s'étend du nord au sud, depuis le 7.e deg. de latitude méridionale jusqu'au 8.e 30′. Elle confine au nord et au nord-est, à la corrégidorie de Chachapoyas. Au nord-ouest, elle atteint à la jonction du Maranon avec la rivière dont elle porte le nom. A l'ouest, elle est bornée par la rivière de Conchucos. Elle l'est au sud par la rivière d'Huamalies. Elle est divisée par une suite de montagnes de difficile accès, qui se détache de la grande chaîne des Andes, et s'étend du côté de l'est. Le terrain rocailleux situé dans le voisinage de ces montagnes, et les plaines qui bordent la rivière d'Huallaga étaient habités, dans le dernier siècle, par différentes tribus d'Indiens, qui ne reconnaissaient d'autres supérieurs que leurs anciens ou leurs capitaines. Adonnées au brigandage, elles attaquaient et dépouillaient les tribus voisines, et particulièrement celles de Condurmarca et de Collay. Par un heureux hasard, un berger pénétra, en 1670, à travers les épaisses forêts qui leur servaient de remparts, et leur inspira le desir d'adopter les mœurs des Indiens convertis. Au moyen de ce changement soudain, elles

se lièrent avec ceux-ci, et renonçant à leur férocité, elles cherchèrent à jouir des avantages que procurent la religion et la société. Dans ces conjonctures, les provinciaux des frères mineurs de l'ordre des Douze Apôtres de Lima, obtinrent du vice-roi la permission d'entreprendre cette conquête spirituelle, qui fut commencée l'an 1676, par le Père Jean de Campos, qu'accompagnèrent deux frères lais, Joseph Aranjo et François Gutierez.

Parmi les différentes tribus qui erraient sur le territoire montagneux, celles des Cholones et des Hibitos étaient les plus nombreuses. Gutierez réunit la première dans une bourgade, qui fut appelée San-Buenaventura d'Apisoncho. Les Hibitos furent établis par les soins d'Aranjo, dans une autre bourgade, qui fut nommée Jésus de Ochanache. Les réglemens les plus sages furent promulgués et suivis dans toutes les deux. Les Indiens ayant été divisés en bandes et en compagnies, on leur fixa des heures pour l'instruction et pour les travaux; et on leur imposa l'obligation de contribuer alternativement à l'entretien de leurs guides spirituels, ce dont ils s'acquittèrent ponctuellement. Après la mort de ces missionnaires, il s'éleva des querelles entre les deux nations,

et il fallut en former deux tribus distinctes. Les Cholones eurent les bourgades de Pampa-Hermosa et de San-Buenaventura-del-Valle, qui sont situées sur le bord occidental de la rivière d'Huallaga. Jésus de Mont-Sion, bourgade qui se trouve entre Pampa-Hermosa et la vallée, échut, ainsi que Jésus de Pajaten, bourgade bâtie près du confluent de la rivière de ce nom avec l'Aspur, en partage aux Hibitos. On établit dans la corrégidorie de Caxamarquilla un hôpital dont l'administration fut confiée à un prêtre auquel on donna le titre de président, et qui fut chargé de diriger et de surveiller tous les missionnaires. Au moyen de ces arrangemens et de réglemens sages, les tribus dont nous venons de parler sont demeurées parfaitement soumises.

Les Cholones sont robustes, bien faits et industrieux; ils s'appliquent principalement à l'agriculture, à la chasse et à la pêche. Leurs femmes cultivent le cotonier, et elles en filent et en tissent le coton pour vêtir leur famille. Les Hibitos ont moins de corpulence que les Cholones; et leurs femmes sont plus belles, plus propres et plus libérales que les femmes de ceux-ci, l'économie étant la plus grande qualité de ces dernières. Ces deux peuplades se nour-

rissent de chair de sanglier et de singe, de poisson salé, de plantains, de mani [1], d'yucas et de fruits sauvages. L'habillement des Indiens qui habitent les montagnes, diffère de celui des Indiens qui résident dans les bourgades. Les premiers ne portent qu'un simple *cuzma*, qui descend jusqu'aux genoux. Les autres mettent sur cette sorte de chemise, un autre vêtement qui consiste en une étoffe de coton ou de laine grossière. Les femmes ont une longue robe de coton qui leur tombe jusqu'à la cheville du pied, et qu'elles fixent sur le corps, au moyen d'une ceinture. Elles la recouvrent d'un manteau de laine. Les jours de fête et en des occasions particulières, elles se revêtent d'une robe à l'espagnole, dont elles se parent également lorsqu'elles vont porter dans la corrégidorie de Patas, une nouvelle provision de coca [2] à leurs époux.

[1] C'est un fruit qui par la grosseur et configuration ressemble à la pomme-de-pin. On le mange cuit à l'eau ou confit. *Voyage d'Ulloa.*

[2] Nous avons déjà parlé de cette plante. Elle est tellement nutritive et fortifiante, que les Indiens peuvent travailler des jours entiers sans prendre d'autre nourriture. Lorsqu'il leur est impossible de se procurer du coca, ils sentent décroître leurs forces. Ils prétendent qu'il fortifie l'estomac, et qu'il empêche les dents de tomber.

Ces Indiens sont dans l'habitude, pour conserver leur santé, de se baigner dans les rivières, avant le lever du soleil. La petite vérole est la maladie qui fait le plus de ravages parmi eux. En conséquence lorsqu'ils croient en reconnaître le plus léger symptôme, ils se retirent précipitamment dans les montagnes où ils se dispersent de tous les côtés, et ils demeurent éloignés jusqu'à ce qu'ils soient assurés que la maladie a disparu totalement. Ils ne connaissent point l'ambition, l'avarice, le vol, ni les dissentions, vices qui semblent particuliers aux nations civilisées. L'incontinence et l'ivresse, qui caractérisent plus spécialement la vie sauvage, règnent parmi eux. Le *masato* est leur boisson favorite.

Les provinciaux de l'ordre des Douze Apôtres conservèrent ces missions jusqu'en 1754, qu'ils en firent cession aux missionnaires du collége d'Ocopa. L'intelligence et la docilité que ceux-ci trouvèrent dans leurs nouvelles ouailles, leur suggérèrent le dessein d'étendre leurs conquêtes spirituelles. A l'aide des Indiens convertis, ils firent plusieurs voyages dans la partie orientale du territoire qui était en leur possession, et ils s'avancèrent jusqu'aux montagnes qui le séparent de la *Pampa del*

Sacramento. Le résultat de ces expéditions, que l'on continua jusqu'en 1757, et pendant lesquelles les missionnaires et ceux qui les accompagnaient, se virent souvent obligés de voyager à pied, exposés à souffrir la faim et la soif, durant trente ou quarante jours de suite, fut la découverte de la rivière de Manoa. Souvent des Indiens succombaient aux travaux et aux fatigues qu'ils enduraient. La conversion de plusieurs tribus qui erraient sur les bords de la rivière que nous venons de nommer, fit oublier aux missionnaires les maux qu'ils avaient endurés, et les portèrent à continuer leurs recherches.

Au mois de février 1757, les pères Santa-Rosa, Fresneda et Cavello partirent accompagnés de trois cents Indiens, de la nation des Cholones et de celle des Hibitos. Le 4 mars à la pointe du jour, ils arrivèrent à l'une des bourgades de la tribu de Manoa, bourgade appelée Masemagne. Surpris à la vue d'un si grand nombre de personnes, les habitans prirent les armes, et il s'ensuivit un combat où il y eut plusieurs hommes de tués, parmi lesquels se trouva le père Cavello. Le seul avantage que cette action valut aux missionnaires, fut la prise d'un jeune homme et de

deux filles. L'aînée de celle-ci ayant bientôt appris l'espagnol, fut instruite dans la religion chrétienne, et donna des renseignemens précis sur sa propre tribu, et sur les nations qui habitaient les bords de l'Ucayal. Elle persuada aux missionnaires qu'il serait facile de réduire ces nations à l'obéissance, et elle offrit de leur servir d'interprête. Ces informations échauffèrent leur zèle. Ils se firent accompagner de vingt-huit soldats européens, les uns Espagnols et les autres Portugais, et recommencèrent leurs excursions en 1759. Les soldats qui n'étaient point accoutumés à voyager à pied sur un terrain de roche, se révoltèrent bientôt; et non-seulement ils retournèrent sur leurs pas, mais ils empêchèrent les religieux d'aller plus loin.

La ferveur des missionnaires s'accrut avec les obstacles et les contradictions. Vers la fin du mois de mai 1760, les père Michel Salcedo et François de Saint-Joseph partirent de San-Buenaventura, accompagnés de quatre-vingt-dix Indiens, de sept européens et de la jeune fille de Manoa, qui avait été baptisée et avait reçu le nom d'Anna-Rosa. Le 8 du mois de juillet suivant, ils atteignirent le bord de la rivière de Manoa, sur laquelle ils virent deux

canots remplis d'Indiens. Anna-Rosa engagea l'un d'eux, nommé Rungato, à prendre terre. Les caresses et l'affabilité des missionnaires firent promptement évanouir les craintes de cet homme, qui consentit à conduire les étrangers vers sa tribu. Celle-ci consistait en deux cent vingt personnes qui habitaient un petit village appelé Suaray. Les missionnaires furent traités comme des amis, et les Indiens exprimèrent leur joie par des festins et des danses.

On jugea par le témoignage de plusieurs d'entr'eux, qu'autrefois leur nation avait eu des rapports avec les Espagnols. Selon leurs traditions, ils tiraient leur origine des anciens Sétébos. Depuis 1657 jusqu'à 1686, ces derniers avaient occupé les bords de la rivière de Pachitea, et poussé leurs établissemens jusqu'à l'Ucayal, où un missionnaire, le père Manuel Biedma, en avait converti un grand nombre, et rendu leur sort heureux. Une partie d'entr'eux ayant été exposés aux attaques de leur turbulens voisins, les Calisecas, avaient accompagné leurs guides spirituels dans leur fuite, et s'étaient avancés par le pays des Payanzos jusqu'à celui des tribus de Panatagua. Les autres avaient

Pisqui, et à laquelle il donna le nom de Santo-Domingo. Cet événement fut bientôt suivi de la soumission volontaire des Conivos, une des tribus les plus déraisonnables qu'on puisse rencontrer dans l'empire d'Enim [1]. Les Conivos habitent sur la rive orientale du Grand-Paro, près du confluent de cette rivière avec celle de Pachitea. En l'année 1685, plusieurs religieux Franciscains descendirent l'Enné et la Pachitea, et atteignirent le lieu où étaient établis les Indiens, et auquel ils donnèrent le nom de Saint-Michel. Le père Ricter, Jésuite, attaché aux conversions des Maynas, s'y rendit ensuite par l'Ucayal; mais à l'exemple de ceux qui l'avaient précédé, il ne fit qu'une visite très-courte à cet établissement, quoiqu'il eût reçu une réception flatteuse de la part de ces Indiens, qui conservaient toujours le souvenir de la bienveillance des Franciscains. Dans la suite, le père Fresneda fut à Saint-Michel, pour en prendre la direction spirituelle.

Dans ces favorables conjonctures, les mis-

[1] On trouvera dans les voyages des Pères Sobreviela et Girbal, plusieurs particularités intéressantes, au sujet de l'étendue des rivières, des mœurs et coutumes, etc. des habitans de ce pays.

sions de Manoa commençaient à prospérer, et promettaient pour l'avenir de plus grands succès. Cependant, malgré ces espérances, le nombre des missionnaires s'était réduit par degrés. Leurs travaux apostoliques ayant embrassé un territoire d'une trop grande étendue, ils ne suffisaient plus pour étouffer les dissentions qui renaissaient continuellement entre les tribus sauvages ; et celles-ci faisaient éprouver les effets de leur rage à ces hommes bienfaisans qui les avaient réunis en société.

Un chemin qui avait été ouvert depuis Pampa Hermosa jusqu'à Manoa, avait à peine été trouvé praticable par les pères Santa-Rosa, Menendez, Errens, Asnar et Jayme, qui étaient partis pour faire de nouvelles conversions, accompagnés de plusieurs frères lais et de trois soldats. Comme il fallait traverser un terrain très-âpre et très-étendu, les Indiens de Caxamarquilla qui étaient aussi du voyage, furent tellement épuisés de fatigue, qu'on ne jugea pas devoir sacrifier leur vie à l'avantage très-précaire qui pourrait être le résultat de l'expédition qu'on avait en vue.

On conserve dans les archives du collége

d'Ocopa, une carte ancienne qui porte qu'il est possible, après s'être embarqué à la jonction de la rivière de Pozuzo avec celle de Mayro, de naviguer, au moyen de la Pachitea, jusqu'à l'Ucayal et la rivière de Manoa. Deux expéditions ont été entreprises sur cette légère information. La première ne put, à cause d'une erreur qui se trouvait sur la carte, arriver à la rivière de Manoa, dans le tems fixé; et ce retard fit tomber un missionnaire entre les mains des Casivos, sauvages errans, qui le massacrèrent. La seconde expédition, à la tête de laquelle était le père Manuel Gil, commissaire des missions, fut tentée en 1767. Quoiqu'elle eût été mieux concertée que la précédente, elle eut pour tout résultat de faire connaître que tous les religieux chargés de faire des conversions dans les tribus éloignées, n'étaient plus. Rungato, cet Indien que l'on avait rencontré précédemment à l'entrée de la rivière de Manoa, avait excité les trois nations des Sétébos, des Sipibos et des Conivos, à égorger tous les missionnaires.

La perte des missions de Manoa fut vivement sentie non-seulement par les religieux de l'ordre qui en était chargé, mais par les habitans du Pérou et par le monarque. Leur

conservation eût assuré au roi d'Espagne un territoire fertile et vaste. Les voyages exécutés par les pères Sobreviela et Girbal, font espérer que ce pays pourra être rendu au Pérou. Sous l'administration d'un gouverneur éclairé, qui sent toute l'importance d'une pareille entreprise, ces religieux ont été pourvus de tout ce qui était nécessaire pour qu'elle eût un heureux succès. Pénétrés de reconnaissance pour ceux qui s'efforcent d'être les bienfaiteurs de l'humanité, c'est avec plaisir que nous allons entreprendre de rendre compte des travaux de ces missionnaires.

CHAPITRE II.

Voyage exécuté sur la rivière d'Huallaga, jusqu'au lac de Grand-Cocama. — Description de la plaine dite *del Sacramento*. — Description de la rivière d'Huallaga. — Départ du Père Sobreviela. — Ce missionnaire arrive à Playa-Grande. — Il s'y rembarque avec un autre religieux. — Il aborde au port de Pampa-Hermosa. — Il continue son voyage. — Port de Sion. — Port del Valle. — Portage. — Port de Pachisa. — Sources d'eau salée. — Port de Juan de Guerra, et bourgades de Tarapoto et de Cumbasa. — Industrie des habitans de ces bourgades. — Passages difficiles. — *Salto de Aguirre*. — Changement des objets. — Plaines immenses. — Beauté des bords de la rivière d'Huallaga. — Espèce particulière d'abeilles. — Habitans de cette contrée. — Bourgade d'Yurimaguas. — Province de Maynas. — Manière de prendre les tigres. — Bourgade de la Laguna, chef-lieu de la province de Maynas. — Lac et bourgade de Grand-Cocama. — Missions de Maynas. — Productions et commerce de cette province. — Le Père Sobreviela remonte la rivière d'Huallaga. — Il passe le lac d'Yauricocha, d'où sort le Maranon. — Il arrive au collége d'Ocopa, point d'où il était parti. — Résultats de son voyage. — Itinéraire de Lima à Grand-Para.

La perte des missions de Manoa a été d'autant plus funeste qu'elle a contribué à celle de la

fameuse plaine (*Pampa*) *del Sacramento* [1]. Il n'existe peut-être, en aucune partie des deux Amériques, de territoire plus avantageusement situé, ni qui soit aussi fertile. Cette plaine est bornée au nord, par le Maranon ou la rivière des Amazones. Elle l'est par l'Ucayal, du côté de l'est [2]; par les rivières de Pozuzo et de

[1] Cette grande plaine fut découverte, le 21 juin 1726, par des convertis de Pozuzo, qui étaient attachés aux missions des Panataguas, que dirigeaient les provinciaux de l'ordre des Douze Apôtres. Elle fut appelée *del Sacramento*, parce que le jour que nous venons d'indiquer était celui de la fête Dieu. Cette particularité se trouve dans une histoire manuscrite des missions que les religieux de l'ordre Seraphique ont établies sur les montagnes des Andes. Le Père Rodrigue Tena, dans son grand ouvrage manuscrit sur ces mêmes missions, attribue l'imposition de ce nom au Père Simon Xara, par qui la Pampa-del-Sacramento a été visitée en 1732.

[2] Nous avons sous les yeux plusieurs manuscrits qui appartiennent aux bibliothèques du couvent de Saint-François et du collége d'Ocopa, manuscrits qui, relativement aux limites orientales, diffèrent de celles que nous venons d'indiquer dans le texte. Quelques-uns de ces manuscrits portent que par la Pampa-del-Sacramento, on doit comprendre cette plaine immense qui s'étend vers l'est, entre la Cordillère du Brésil et les montagnes des Andes. Dans ce cas, cette plaine aurait au moins 600 lieues du nord au sud, 300 de l'est à

Mayro, du côté du sud; et par la rivière d'Huallaga, à l'ouest. De très-grandes rivières qui se jettent dans celles que nous venons de nommer, l'entrecoupent. Elle forme une péninsule au centre de laquelle on pourrait établir un commerce maritime avec toutes les parties du globe. Elle s'étend en longueur du nord au sud, depuis les 4° 30′ jusqu'aux 9° 57′ de latitude méridionale, ou depuis le confluent de l'Ucayal avec le Maranon, jusqu'à la rivière de Mayro. La largeur varie en conséquence des grandes sinuosités de l'Ucayal; mais en général, on peut la fixer entre les 302 et 305° de longitude du pic de Ténériffe. Ces dimen-

l'ouest, et une superficie de 180,000 lieues carrées de terrain fertile et entrecoupé de rivières, terrain qui pourrait contenir à l'aise, et en laissant un espace suffisant pour les forêts et les pâturages, les cent trente millions d'individus que l'allemand Susmilk donne à l'Europe. Il est certain cependant que les plus anciens manuscrits désignent seulement par la plaine del Sacramento, la péninsule que nous avons décrite, et ils y donnent les mêmes limites que nous. Le territoire qui s'étend de la rive orientale de l'Ucayal à la rivière de Mamore, est celui où les anciens plaçaient l'empire d'Enim ou de Grand-Para. Ce qui se trouve au-delà de la rivière de Madère, constitue une partie du Gran-Paytiti.

sions donnent une superficie de près de huit mille lieues carrées, qui pourrait contenir une population d'environ cinq millions d'ames, et fournir les matières propres à entretenir un commerce florissant.

Ce pays n'est pas moins fertile qu'avantageusement situé. La branche orientale des Andes, qui court entre les rivières d'Huallaga et de Mayro, réunit cette péninsule au Pérou; et les montagnes des différentes chaînes qui commençant à la Cordillère, s'enfoncent plus ou moins dans la plaine, abondent en ce riche métal qui trop souvent tient lieu de vertus et de talens. Il brille dans les sables des rivières, où l'on trouve aussi ce dur caillou qui recèle le diamant, et le coquillage où est renfermée la perle. Une grande quantité de poissons divers se jouent à la surface des eaux, dans cet heureux pays; des oiseaux remarquables par la beauté de leur plumage et la mélodie de leur chant, y voltigent de toutes parts; et une foule de quadrupèdes, de différentes espèces, en parcourent les campagnes. S'il existe sur la terre une créature animée dont le front soit paré d'une étoile aussi brillante que l'étoile du matin [1], c'est sans doute sur ce territoire favo-

[1] On prétend qu'on a rencontré dans plusieurs can-

risé qu'elle prend naissance. Le règne végétal y dispute aux autres règnes de la nature, en produisant de vastes forêts, peuplées d'arbres majestueux et du plus beau feuillage, en faisant croître des fleurs odorantes et des fruits exquis, et en composant ces baumes salutaires qui découlent sans cesse et remplissent l'air d'un parfum délicieux [1]. Il serait à désirer cependant que les insectes fussent moins nombreux dans ce pays, où les tribus sauvages des Sipibos, des Panos et des Cocamas jouissent des dons que la nature dispense en si grande abondance autour d'eux.

tons, et particulièrement sur les montagnes voisines de l'Huallaga, et sur les bords de cette rivière, une petite espèce de chiens qui portent autour d'eux la lumière pendant les nuits les plus obscures, mais qui sont si sauvages qu'ils la cachent au moindre bruit.

[1] L'or qui se trouve dans la Pampa-del-Sacramento, est de la plus belle qualité; et celui que le Père Xara a découvert dans un terrain haché, situé au-dessous du courant d'eau, appelé Huamancot, a été reconnu supérieur à tout autre de l'Amérique méridionale. Les perles qu'on pêche au confluent de la Mayobamba sont très-grosses. Le plus remarquable poisson du pays est la vache marine qui pèse ordinairement environ dix quintaux. Parmi les amphibies on peut citer la tortue. Plusieurs animaux de cette espèce, qui avaient chacun

Cette contrée, si l'on rétablissait les missions de Manoa, et si l'on reconstruisait et fortifiait le port d'el Mayro, serait en quelque sorte entourée par les possessions espagnoles; et chaque partie des bords de l'Huallaga et du Maranon étant peuplées par les missions de Caxamarquilla, de Lamas et de Maynas, Manoa et le port que nous venons de nommer, garantiraient celles de la rivière de Mayro et de l'Ucayal. A ce moyen, on faciliterait aussi l'entrée dans les territoires immenses d'Enim et de Paytiti. Pour prouver que l'exécution d'un projet si utile à la religion, au

près de six pieds de longueur sur trois de largeur, ont été trouvés au bord de l'Ucayal, où chaque femelle dépose environ deux cents œufs. Parmi les reptiles, le plus redoutable est le serpent *yacumama*. D'autres sont appelés *cazadoras*, à cause des stratagèmes divers qu'ils emploient pour attaquer l'homme et les animaux. On a dit que la nature qui avait épuisé ses couleurs les plus belles pour orner le plumage des oiseaux de nos montagnes, leur avait refusé la voix mélodieuse qui distinguait ceux des autres climats. Le fait n'est pas exact. Il peut se trouver en nos contrées comme ailleurs, des oiseaux qui fatiguent l'oreille par un chant dépourvu d'harmonie; mais il y en a d'autres qui depuis le lever du soleil, jusqu'à son coucher, retardent la marche du voyageur par leur délicieux ramage.

monarque et au Pérou, était possible; il fallait, de toute nécessité, suivre le cours des rivières qui entrecoupent la Pampa-del-Sacramento; il fallait chercher ce qui pouvait en gêner la navigation, calculer le tems qu'exigerait celle-ci, et vaincre les obstacles que formeraient les montagnes dans les lieux qui conduisent aux ports. C'était uniquement de la sorte qu'on pouvait connaître les moyens qu'on devait employer pour défendre Manoa contre les attaques inopinées des sauvages, et établir une communication avec la capitale de la vice-royauté.

Ce fut dans ce dessein, que vers le milieu de l'année 1790, le Père Manuel Sobreviela, gardien du collége de Saint-Anne d'Ocopa, entreprit son voyage. Désirant d'éclaircir un point d'histoire et de géographie, fort obscur jusqu'ici, nous avons tracé l'histoire des missions de Caxamarquilla, afin qu'en lui présentant les faits depuis leur commencement, le lecteur pût mieux comprendre ce sujet intéressant; et nous nous proposons de faire précéder cette relation, par une courte description de la rivière d'Huallaga, description qui sera exempte des erreurs que l'on trouve dans toutes les cartes. Cette rivière sort, sous

le nom d'Huanuco, et par 10° 57′ de latitude méridionale, du lac de Chiquiacoba, qui est situé dans les plaines de Bombon. De là, elle s'avance précipitamment vers le nord, recevant dans son cours jusqu'à la ville de Léon d'Huanuco, par 10° 3′ même latitude, un grand nombre de rivières. Elle tourne alors vers l'est, passe au sud de la ville que nous venons de nommer, et suit la même direction jusqu'à ce qu'elle arrive à Muna, bourgade qui se trouve à l'entrée du territoire montagneux, par 9° 55′. De ce point, elle retourne impétueusement vers le nord, et coule entre deux hautes montagnes escarpées, qui lui fournissent assez d'eau pour la rendre navigable. Cependant des précipices affreux et des bancs de sable dangereux sont cause que la navigation n'en est praticable que lorsqu'elle est parvenue aux 9° 22′, où elle se réunit à la rivière de Monzon, qui vient de l'ouest. Le cours en est alors plus tranquille, et elle forme un grand nombre de petites îles. Elle s'élargit ou se resserre, à mesure que les rameaux des Cordillères s'approchent ou s'éloignent de ses bords. Le volume de ses eaux s'accroît par celui des rivières qu'elle reçoit de chaque côté, et au nombre desquelles se

trouve la rivière de la Lune, qui s'y réunit par 7° 4′ de latitude méridionale. Continuant sa course avec rapidité vers le nord, elle fait un coude à del Valle, bourgade située par 7° 50′. Elle forme, avant son confluent avec la Huayabamba, deux passages difficiles qui sont appelés, l'un Sabaloyaco, et l'autre Cachahuanasca; et en longeant la corrégidorie de Lamas, elle change son nom d'Huanuco en celui d'Huallaga. La rivière d'Huayabamba, qui a là un demi-mille de largeur et une brasse de profondeur, s'y joint du côté gauche, par 7° 33′. Elle reçoit du même côté, et par 7° 10′, la rivière de Moyobamba, qui lui fournit autant d'eau que la précédente.

La Huallaga, depuis son confluent avec la Moyobamba jusqu'au point où se termine le territoire montagneux, pousse quatre branches, qui forment autant de passes différentes, sous les noms d'Estera, de Canoayaco, de Chumia et de Yuracyaco. A l'endroit où elle débouque, elle coule lentement, et se dirige vers le nord, à travers un territoire immense et fertile. Poursuivant son cours par la province de los Maynas, elle tombe par les 5° 4′ de latitude méridionale, dans le Maranon[1] qui

[1] A ce point, et dans presque tout son cours, la rivière

la reçoit, divisée en deux branches. Ce confluent forme un golfe d'une demi-lieue de largeur, et de vingt-huit brasses de profondeur. La ligne diagonale qui résulte de la jonction est d'une lieue, sans que dans cet espace l'un des deux courans d'eau paraisse l'emporter sur l'autre. A la fin, le Maranon prend le dessus.

Le Père Sobreviela, dans le dessein de reconnaître la navigation de la rivière d'Huallaga, partit du collége d'Ocopa, le 1.er juillet 1790. Il prit le chemin de Tarma et de Pasco, et arriva le 7 du même mois, à la jolie ville de Léon de Huanuco, qui était à cinquante-six lieues du point de son départ. Il se proposait de diriger ses pas, depuis cette ville, vers la nouvelle bourgade de Playa-

d'Huallaga a 180 brasses de largeur et 28 de profondeur. Elle a été mesurée avec la plus grande exactitude par le Père Sobreviela, et le vice-gouverneur de Maynas, don Jean de Salinas, homme de beaucoup de talens, qui s'empressa de contribuer de sa personne au succès du voyage dont on va lire la relation. La Condamine a donné une largeur de 250 toises à cette rivière, dans la même saison; mais ce savant n'ayant fait son estimation que par aperçu, on doit adopter de préférence celle du Père Sobreviela et de don Jean de Salinas.

Grande, qui est située sur le bord de la Patayrrondos, et à l'endroit où l'on s'embarque pour la redescendre, jusqu'à son confluent avec la Monzon, qui en est éloignée d'une demi-lieue. Une barque le porta sur cette dernière rivière jusqu'à celle d'Huallaga, qui est à quatre lieues du confluent dont nous venons de parler. Comme le passage [1] d'Huanuco à Playa-Grande, par terre, était en quelque sorte obstrué par une montagne escarpée, il avait fallu vaincre cette difficulté avant de tenter l'expédition. En l'année 1787, le Père Sobreviela avait commencé à faire ouvrir un chemin pour faciliter aux mules le passage de cette montagne. Afin de compléter l'entreprise, il fit savoir au gouverneur de Panataguas et au subdélégué de la corrégidorie, qu'en vertu des ordres de don Jean-Marie de Galves, corrégidor de Tarma, ils devaient lui fournir sans retard tous les secours dont il aurait besoin. En même tems, il partit pour Panao, bourgade qui est à dix lieues à l'est de la ville d'Huanuco. Il fut y remplir une commission que le vice-roi lui avait confiée, et qui consistait à traiter avec les habitans pour qu'ils ouvrissent un chemin sur un espace de

[1] Ce passage est de trente lieues.

seize lieues, c'est-à-dire, depuis Pozuzo jusqu'au port del Mayro, et qu'ils construisissent sur la rivière de Pozuzo, un pont, au défaut duquel on ne pourrait fortifier ce même port. Il revint ensuite à Huanuco. Le 14 juillet de la même année 1790, il sortit de nouveau de cette ville, pourvu de tous les instrumens nécessaires, et accompagné de cent quatorze Indiens de la frontière. Il fit combler les précipices, saigner les marais, et couper les montagnes. Enfin, à force de travaux, on traça un chemin spacieux et commode; et le 18, les travailleurs rentrèrent à Playa-Grande [1].

Comme le Père Sobreviela, tout en se proposant de travailler à la conversion des sauvages, avait le dessein de régler les affaires intérieures des tribus de convertis, soumises à sa juridiction, son premier soin, à son arrivée à Playa-Grande, fut de visiter le temple,

[1] Pour diriger les travailleurs, le Père Sobreviela était obligé de se faire porter, de place en place, dans un hamac. Cette manière de voyager que les habitans du territoire montueux appellent *caminar en huando*, expose à des dangers. Le voyageur porté de la sorte, court risque, en traversant d'épaisses forêts, de se rompre la tête contre un arbre, dans les chocs qu'il essuie, ou, ce qui est pis encore, d'avoir les yeux crevés par des épines.

de réunir les habitans, d'examiner les progrès qu'ils avaient faits dans la religion chrétienne, et de les exhorter à suivre à la lettre les saintes écritures, et à signaler leur fidélité envers leur souverain. Sentant combien il était important que tous les sujets d'un même prince pussent s'exprimer dans la même langue, et reconnaissant que c'était un moyen de les tenir réunis par d'agréables liens, il leur représenta qu'il leur serait très-avantageux d'apprendre la langue espagnole. Il leur conseilla aussi de faire des améliorations dans leur système d'agriculture; il leur en indiqua les moyens, et leur remit de nouvelles semences. Il leur donna d'autres preuves de sa tendresse paternelle, en distribuant des objets de parure aux femmes, et des instrumens aratoires aux hommes. Ces derniers présens furent infiniment précieux pour les Indiens, dont le suprême bonheur consiste à posséder un morceau de fer, au moyen duquel ils puissent ouvrir le sein de la terre dont les productions servent à les vêtir et à les nourrir.

Le Père Sobreviela, après avoir fait tenir prêts, par les Indiens de Playa-Grande, trois canots, s'embarqua, le 2 août, à huit heures du matin, accompagné du Père Joseph Lopez,

secrétaire de l'établissement de la Visitation, qui est situé sur la rivière de Patayrrondos. Il atteignit la Monzon à midi, et la rivière d'Huallaga, à neuf heures et demie du soir. Il suivit le cours de cette dernière rivière jusqu'à son confluent avec celle de Tulumayo, qui s'y réunit par le côté droit. Il fit, ce jour, huit lieues en six heures; et le reste du tems fut employé à prendre du repos et à vaincre les obstacles qui s'opposaient à la navigation. Le 3, à la pointe du jour, les Indiens reprirent leurs rames; et le soir, les voyageurs se trouvèrent à une entrée, sur la rive gauche de laquelle ils passèrent la nuit, dans un endroit appelé La Cruz. En déduisant le tems nécessaire pour prendre leurs repas, et se livrer au sommeil, ils avaient fait vingt lieues en huit heures [1].

Le 4, les canots furent mis en mouvement à la même heure que la veille; et avec leur vitesse accoutumée, ils abordèrent, le 5, dans la soirée, au port de Pampa-Hermosa, à deux lieues duquel est une bourgade indienne, qui

[1] D'après ce calcul, on fit de deux à trois lieues par heure. Une telle vitesse est d'autant plus surprenante, que La Condamine n'a pas fait plus de chemin dans son passage rapide à travers le détroit de Manseriché.

contient une population de 270 individus, et à laquelle on arrive par un chemin agréable et spacieux. Le Père Sobreviela y demeura jusqu'au 8, occupé de la même manière qu'à Playa-Grande. Il chercha à rapprocher de l'Huallaga les habitans, et forma d'autres petits établissemens au confluent de cette rivière avec celle d'Uchisa, afin que les navigateurs pussent trouver le long de la première, des habitations propres à les recevoir.

Le 9, des canots de Pampa Hermosa remplacèrent ceux de Playa-Grande, et les voyageurs s'embarquèrent à neuf heures du matin. Ils arrivèrent à quatre heures après-midi, au port de Sion, ayant fait de la sorte quinze lieues de chemin. Le père Sobreviela passa, le 10 et le 11, à faire ses visites accoutumées, et le dénombrement des habitans, qui fut de 205 individus. Le 12, ceux des Indiens de Sion qui appartenaient à la tribu des Hibitos, fournirent quatre canots qui partirent à midi, et qui, à une heure et demie, arrivèrent au port et à la bourgade del Valle, qui a une population de 372 ames. De là les voyageurs s'avancèrent à peu de distance des grands écueils de Sabaloyaco. Il fallut enlever tout ce que contenaient les canots, et les porter,

l'espace d'environ un demi mille, le long de la rive orientale. Cette tâche fut achevée en une heure, et les embarcations ayant été remises à flot, approchèrent de Cachiluanusca, à quatre heures de l'après-midi. Pour éviter ce passage difficile, il fallut longer la rive droite, ou pour plus grande sûreté, haler les canots, mais sans les décharger. L'opération fut terminée le 13, à six heures du matin. On s'avança ensuite vers l'embouchure de la Huayabamba, puis vers le port de Pachisa, où il y a une petite bourgade indienne, dont une centaine d'habitans ont été amenés de Pagaten, et se sont établis au confluent de la Huayabamba avec la rivière d'Huallaga, parce que leur ancienne résidence était trop éloignée pour qu'ils pussent être de quelque utilité aux navigateurs. Le 14, à huit heures du matin, les voyageurs continuèrent leur route avec trois canots de Pachisa, et deux de Tarapoto et de Cumbasa, qui avaient été postés à cet effet à Pachisa, par les missionnaires de Lamas. Après une navigation de douze lieues, ils arrivèrent à la base de la Pilloana, montagne qui s'étend du nord au sud sur la rive orientale de la rivière d'Huallaga, et qui offre, l'espace d'un mille, des

sources d'eau salée, d'une excellente qualité. Ils passèrent la nuit en ce lieu. Le 15, à huit heures du matin, ils rentrèrent dans leurs embarcations. Ils atteignirent, vers onze heures, le confluent de la Moyobamba et de l'Huallaga; et suivant le cours rapide de la première de ces deux rivières, d'abord à l'ouest, puis au sud, ils se trouvèrent, à deux heures de l'après-midi, au port de Juan de Guerra, situé sur la rive droite. De ce port jusqu'aux bourgades de Tarapoto et de Cumbasa, la distance n'est pas de plus de quatre lieues par terre, et l'on traverse une plaine très-fertile. Ces bourgades sont séparées l'une de l'autre, par une petite rivière, et ont une population de plus de six cents individus, Espagnols, métis et Indiens, tous très-robustes et très-laborieux. Leur principale occupation consiste à fabriquer différentes sortes d'étoffes de coton. Tandis que les hommes travaillent sur les métiers, dans l'intérieur des maisons, on voit les femmes occupées dans les rues, autour de rouets à filer, d'une construction particulière et très-avantageuse. Aux extrémités de l'axe de la seconde roue, à laquelle on substitue quelquefois un cylindre pour simplifier la machine, sont attachés plusieurs petits cro-

chets qui tiennent le coton ; et à mesure qu'un petit garçon et une femme font mouvoir, l'un la roue et l'autre le cylindre, six ou huit fils, qui par degrés parviennent à une longueur considérable, sont formés d'un seul tour. On file plus de la sorte en une heure, qu'en vingt-quatre avec la quenouille.

Quatre compagnies de milice, destinées à garder les frontières et à prévenir toute irruption de la part des sauvages, sont postées dans le voisinage de Tarapoto et de Cumbasa.

Le père Sobreviela s'occupa jusqu'au 18, à régler les affaires de ces bourgades, qui jusqu'alors avaient été peu soumises à sa juridiction [1]. Il projeta aussi, en même-tems, de

[1] Les missions de Lamas appartenaient originairement aux religieux Franciscains, qui les cédèrent aux Jésuites. Ces derniers s'y maintinrent jusqu'à leur expulsion. Les Franciscains en rentrèrent alors en possession ; mais ils en furent bientôt privés en faveur du clergé séculier. Lamas, Tarapoto et Cumbasa n'ayant plus pour guide spirituel qu'un seul recteur qui résidait dans la première de ces bourgades, les habitans des deux autres demandèrent au vice-roi qu'il les plaçât sous l'autorité religieuse des prêtres du collége d'Ocopa. La chose fut exécutée en 1789. Tarapoto et Cumbasa furent alors séparées de la rectorerie de Lamas. Ce fut en l'année 1790, que les compagnies dont il est fait mention ci-dessus, furent fondées par ordre du vice-roi.

former près de l'Huallaga, un établissement indien, pour épargner aux navigateurs les trois lieues qu'il y a depuis cette rivière jusqu'au port de Juan de Guerra. Le 18, il fut joint par le père Girbal, recteur de Cumbasa, qui animé d'un zèle apostolique, et excité par le licencié don Pierre Valverde, supérieur des missions de Maynas, désirait de pénétrer jusqu'à Manoa. A une heure après-midi, ils s'embarquèrent au port de Juan de Guerra. A deux heures et demie passées, ils atteignirent la rivière d'Huallaga, et bientôt après ils arrivèrent à la dangereuse passe d'Estera. Nos voyageurs demeurèrent la nuit dans les environs de cette passe. Le 19, ils partirent à la pointe du jour; et à quatre heures du matin, ils se trouvèrent près d'un autre passage difficile, appelé Chumia. Comme au précédent, ils furent obligés de faire haler les canots le long de la rive droite. Quelques heures après, ils gagnèrent Yuracyacou, et il fallut exécuter la même manœuvre sur la rive gauche. A deux heures et demie après midi, ils arrivèrent, naviguant à droite, au *Salto de Aguirre* [1]. Là

[1] Selon les traditions des Indiens Lamas, ce passage est nommé *Salto de Aguirre*, d'après le nom d'un certain Aguirre, qui aurait tué en ce lieu un oiseau terrible. Ils

les montagnes se rapprochant, rétrécissent le lit de la rivière, et forment un petit détroit.

Puneu, dans la langue Quecha signifie port. Ce nom a été donné à tous les lieux où se terminent les montagnes qui resserrent le lit des rivières. Ces détroits représentent des ports qui permettent aux eaux de refluer sur les plaines, et au-delà desquels on croit se trouver dans un monde différent. En effet, à peine le voyageur a-t-il passé le petit détroit de l'Huallaga, que les objets ont subi un chan-

prétendent que cet oiseau sortait des cavernes creusées dans les flancs des montagnes voisines; qu'il saisissait les passans, les enlevait en l'air, les tenant entre ses serres, et qu'il les mettait en pièces en les précipitant contre les rochers. Il paraît que cette fable fait allusion à un événement dont les Indiens conservent encore le souvenir. Ils racontent qu'une tribu qui était appelée Saposon, et qui résidait dans le voisinage de Lamas, étant soumise à un chef sanguinaire, le mit à mort, à l'instigation d'Aguirre, que firent périr à son tour des troupes parties de Lima pour punir ce meurtre. Un fait historique peut servir à expliquer cette tradition. En 1560, don Pierre d'Ursoa fut chargé de descendre la rivière d'Huallaga, pour aller à la recherche du royaume fabuleux d'el Dorado. Il fut tué dans le territoire de Lamas, par Lope d'Aguirre, qui se réfugia dans l'île de la Trinité, où il expia son crime par le dernier supplice.

gement total. Au Pérou, on est accoutumé à voir ces hautes et superbes montagnes dont les cimes se perdent dans les nues, ces vallées profondes qui, considérées d'un point élevé, semblent former des abymes; on ne s'y meut d'aucun côté sans rencontrer des masses prodigieuses et mille élévations de terre qui circonscrivent la vue; mais le sol s'abaisse par degrés, et enfin il s'aplanit entièrement, et à la fin le voyageur ne trouve plus une seule pierre qui puisse lui rappeler les roches énormes dont se compose la Cordillère des Andes [1]. Ce sont à la distance de plusieurs centaines de lieues, des plaines couvertes d'arbres, et qui n'ont d'autres bornes que celles de l'horizon, des plaines qui contiennent des bourgades habitées par des nations dont les mœurs, les coutumes, les idées diffèrent entièrement des nôtres, des plaines enfin qu'en-

[1] A quatre cents lieues au-dessous des détroits, il n'y a point de pierres. Lorsque les navigateurs de cette contrée en voient pour la première fois, à leur arrivée à Borja ou à Lamas, ils sont remplis d'admiration. Ils les ramassent, les considèrent et les conservent, comme si c'étaient des diamans. Mais à la suite, lorsqu'ils en trouvent en grande quantité, ils s'indignent d'avoir tant prisé une chose si commune.

trecoupent des lacs et des mers d'eau douce; où il y a des îles, et dont les rivages présentent des baies et des ports.

La rivière d'Huallaga est une de celles qui fournissent le plus d'eau à ces mers et à ces lacs. Aussitôt qu'elle se dégage des entraves que lui opposent les montagnes, elle s'étend, et coule avec une telle lenteur que la navigation n'en est interrompue ni jour ni nuit. Ses bords couverts de palmiers élevés, et de rangs d'arbres plantés régulièrement, forment les promenades les plus délicieuses. Une foule de canots de la province de Maynas, et dont les uns remontent la rivière, chargés de poisson salé pour la consommation de Lamas, tandis que les autres sont arrêtés sur les rives, pour prendre du cacao que le pays fournit en abondance, et recevoir un miel que donnent de petites abeilles, ajoutent encore à la beauté du paysage. Ces abeilles percent l'écorce d'une espèce d'arbre, dans le tronc creux duquel elles construisent leurs ruches [1]. Les femmes

[1] Le tronc et les branches de l'arbre dont il s'agit, sont creux. Lorsque les Indiens ont vu un essaim d'abeilles voltiger à l'entour, ils l'écorcent, le fendent par le milieu, et enlèvent la cire attachée à la ruche. Il y a dans l'Amérique méridionale, une aussi grande variété

et les filles qui aident les hommes à réunir sur la grève les productions de ces contrées, n'ont pour tout vêtement qu'une sorte de jupon très-court ; et leurs cheveux qui flottent au vent, les font ressembler à des Naïades. Il est à regretter que dans ces plaines on soit tellement tourmenté par les insectes, que les Indiens, pour s'en défendre, sont obligés de suspendre de petits tendelets à leurs *Pamacaris* [1] ; la crainte des caymans, que l'on trouve en grand nombre lorsqu'on a passé le petit détroit, les empêche aussi de se baigner le matin.

A une heure et demie de l'après-midi, les pères Sobreviela et Girbal avaient effectué leur passage heureusement ; et à six heures et demie du soir, les canots approchèrent de la rive gauche, vis-à-vis de l'embouchure de la Chipurana, par 6° 33′ de latitude méridionale. Cette rivière entre dans l'Huallaga, du côté de la Pampa-del-Sacramento ; en conséquence elle peut servir à rendre plus

de mouches à miel qu'en Europe ; mais elles sont plus petites, et n'ont point d'aiguillon.

[1] C'est une couverture de feuilles de palmier, qui a la forme d'un arc, et que les Indiens placent au milieu de leur canot, pour se garantir de la pluie et des rayons du soleil.

court le passage de celle-ci à l'Ucayal. Le 20, nos voyageurs partirent à sept heures du matin, et ils ne débarquèrent qu'à six heures du soir. Il ne leur arriva rien d'important. Le 21, ils se mirent en marche à la pointe du jour ; et ils arrivèrent, à midi, à la bourgade d'Yurimaguas, la première de la province de Maynas. Ils y jouirent du plaisir de voir prendre un tigre. Les Indiens, pour se rendre maître de cet animal, ont recours à un piège qui consiste en un étroit passage formé par des pieux, d'une grosseur convenable et de six pieds de longueur, bien serrés les uns contre les autres, et fixés en terre. Le haut et une des entrées sont défendus par de semblables pieux. Le milieu du passage est divisé en deux parties. A l'entrée, qu'on laisse ouverte, est suspendue une forte planche que soutient une corde légèrement attachée. Lorsqu'on entend les rugissemens d'un tigre, on lâche dans la division intérieure, un chien qui se voyant enfermé se met à hurler. L'animal féroce, se croyant sûr de sa proie, s'avance, et s'embarrassant dans la corde, il saute, jette bas la planche, et se trouve pris, sans pouvoir faire aucun mal au chien, qui est séparé de lui. Les Indiens, après s'être amusés à exciter

la fureur du tigre, le mettent à mort avec leurs massues et leurs flèches.

Il y a quarante lieues de Yurimaguas à la Laguna, chef-lieu de la province de Maynas. Le 22 à la pointe du jour, les pères Sobreviela et Girbal partirent pour s'y rendre. Ils avaient des bateliers d'Yurimaguas, dont les habitans sont très-experts dans la navigation que nous décrivons. En conséquence, les canots s'avancèrent nuit et jour, ne s'arrêtant que ce qu'il fallait qu'ils le fissent pour que les voyageurs pussent prendre du repos. Ils gagnèrent le port de la Laguna, le 23 à dix heures et demie. La pluie qui avait tombé les jours précédens avait formé un grand nombre de flaques d'eau qui les empêchèrent de débarquer; et ils furent obligés de pousser jusqu'au lac de Grand-Cocama, qui se jette du côté de l'est, dans l'Huallaga, au 5° 14′ de latitude méridionale, par un canal d'un mille et demi de longueur, et si étroit qu'il ne peut y entrer qu'un seul canot de front. Le lac de Grand-Cocama a une lieue et demie de circonférence, et, ce qui se voit rarement dans cette contrée, il est environné d'un terrain élevé et sec, au haut duquel est située la bourgade du même nom. Les pères Sobreviela et Girbal y arri-

vèrent à midi et demi, et y furent reçus de la manière la plus hospitalière, par le président des missions et par le vice-gouverneur, qui leur témoignèrent l'admiration due à des voyageurs qui s'étaient avancés en des régions si lointaines, en si peu de tems et par une voie jugée impraticable jusqu'alors.

Les missions de Maynas, qui étaient autrefois très-florissantes et se composaient d'un grand nombre d'individus, sont dues au zèle apostolique des Jésuites. A l'expulsion de ceux-ci, le gouvernement spirituel des tribus converties fut confié à différens ordres religieux; et à la fin il passa au clergé séculier. La population des vingt-deux bourgades indiennes, établies sur les bords des rivières d'Huallaga, de Pastasa, de Sillay, de Caguapana, et sur ceux du Maranon, se monte à 8895 personnes. Les bourgades sont gouvernées, quant au spirituel, par un supérieur et dix-neuf recteurs, qui, vu qu'on ne leur fait qu'un léger traitement et qu'ils n'ont aucun casuel, reçoivent le service personnel d'un certain nombre d'Indiens qui leur fournissent du gibier et du poisson en abondance, et qui cultivent, pour l'usage de leurs pasteurs, du riz, des cannes de sucre, et d'autres plantes.

Les affaires temporelles de ces tribus sont confiées à un gouverneur militaire qui réside à Omaguas. Cet officier a sous lui des lieutenans qui demeurent dans les bourgades les plus considérables, et des caciques ou des chefs Indiens qui habitent les plus petites. Il y a aussi plusieurs autres magistrats inférieurs. De plus, des enfans de dix à douze ans veillent sur ceux de leur âge, les corrigent lorsqu'ils ont commis des fautes légères, et donnent avis des fautes plus graves au magistrat du lieu. Cette coutume a été établie par les Jésuites, et mérite d'être adoptée ailleurs, parce qu'elle tend à prévenir des crimes dans un âge plus avancé, et qu'elle inspire de bonne heure aux enfans le desir de parvenir à la magistrature, par une bonne conduite.

Les bourgades de la province de Maynas font entr'elles, et avec les villes de Quito et de Lamas, un commerce qui consiste en poisson salé, en cacao, dont l'arrobe [1] se vend deux réaux, en cire, qui est souvent d'aussi bonne qualité que celle des contrées plus au nord, en yucas ou en farine de cassave, débarrassée de sa liqueur empoisonnée, et en

[1] L'arrobe équivaut à 25 livres.

bougies végétales [1]. Elles ont aussi quelques manufactures, et sont renommées pour la fabrication de couvertures et de chapeaux de plume très-beaux, et dont les couleurs sont arrangées avec art, d'après un dessin placé devant l'ouvrier. Les usages des habitans de Maynas sont semblables à ceux de la Pampa-del-Sacramento. Cependant ils ont de plus que ces derniers, quelques connaissances qu'ils doivent à leurs pasteurs.

Le Père Sobreviela demeura jusqu'au 26 dans la ville de la Laguna, afin d'y prendre toutes les mesures nécessaires pour hâter le départ du Père Girbal, qui se proposait de remonter l'Ucayal. Cette navigation qui avait été interrompue durant plusieurs années, venait d'être exécutée en partie par don Pierre de Valverde, président des missions de Maynas [2].

[1] Les naturalistes nomment ici *pastas*, une sorte de fruit qui, étant allumé, tient lieu de bougie. Nous n'avons pu vérifier si c'est une espèce de cirier, comme celui qu'on trouve dans la Louisiane et en Chine.

[2] Nous avons dit, dans le chapitre précédent, que le Père Ricter, jésuite, qui était attaché aux missions de Maynas, avait remonté l'Ucayal. Personne, jusqu'à don Pierre de Valverde, dont la relation manuscrite est déposée dans les archives de la Société de Lima, n'avait voulu entreprendre ensuite le même voyage.

Le desir de rendre la tranquillité à son troupeau et de ramener quelques brébis égarées, avait porté le père Sobreviela à s'engager dans une entreprise qui ne lui présentait guère d'autre perspective, que d'être victime des féroces Panos. S'étant avancé jusqu'à Sarayacou, l'expérience lui avait démontré tout ce que pouvait faire un véritable zèle apostolique. Les sauvages s'étaient humiliés en sa présence, et l'avaient supplié de leur envoyer quelques missionnaires qui pussent leur enseigner les vérités de la religion chrétienne. Ils avaient expié de la sorte le massacre des religieux de l'ordre de Saint-François, massacre dont on a vu les particularités dans la notice des missions de Caxamarquilla.

Pour combler les vœux des Panos, le vertueux gardien d'Ocopa excita le Père Girbal à se mettre en marche avec toute la promptitude possible. Don Jean de Salinas, et lui, procurèrent à ce religieux tous les secours qui pouvaient dépendre d'eux. Le Père Sobreviela, après lui avoir remis des instrumens aratoires, et plusieurs choses destinées à être distribuées aux Indiens, partit, le 26 août à dix heures du soir, pour se retourner sur ses pas. En remontant l'Huallaga, ses canots firent

trois quarts de lieue par heure. Son voyage, qui fut heureux en tout, se termina le 27 septembre, au port de Playa-Grande. De là il se rendit, par la terre hachée de Monzon, à Chicoplaya, pour y exécuter un ordre du gouverneur; et, après avoir suivi le nouveau chemin, construit par don Jean de Bezares [1], il arriva, le 9 octobre, à Chavin de Pariaca. De là, dirigeant sa marche vers Tarma, il passa, le 13, le lac d'Yauricocha [2], qui est situé dans les plaines de Bombon, par 10° 14′ de latitude méridionale, et a une lieue de longueur sur une demi-lieue de largeur. C'est là que naît le Maranon ou le Tunguragua [3], dont le lit, au sortir de ce lac, est large de plus de soixante pieds, et a une profondeur proportionnée, même dans la saison où les eaux se retirent. On voit tout auprès, plusieurs pyramides de pierre, d'environ quatre pieds carrés, et parfaitement travaillées. Elles occupent, de l'un à l'autre bord, le lit du

[1] *Voyez* le chapitre XVII du présent volume.

[2] Deux géographes modernes, MM. Pinkerton et Malte-Brun, donnent à ce lac le nom de Lauricocha. *(Note du traducteur.)*

[3] C'est le nom que donnent à cette rivière ceux qui prétendent qu'elle n'est pas le véritable tronc du Maranon.

fleuve, et sont séparées par un intervalle de près de trois pieds. Ce sont probablement des restes de quelque pont élevé autrefois pour le passage de l'inca; car c'était à peu de distance que courait le Chemin Royal, dont les historiens espagnols n'ont parlé qu'avec admiration, et que le tems, l'homme, ni les animaux n'ont pu détruire entièrement. Le Père Sobreviela arriva, le 17, à Tarma; et son voyage prit fin, le 23, au collége d'Ocopa, d'où il était parti.

Les avantages qui ont résulté et peuvent résulter de ce voyage, sont évidens. Le passage d'Huanaco à Playa-Grande a été abrégé; la navigation de l'Huallaga a été poussée jusqu'au lac de Grand-Cocama; les rochers et les écueils ont été reconnus, la manière de les éviter a été indiquée; et enfin, de nouveaux établissemens où le voyageur peut trouver du repos et des vivres, ont été formés de distance en distance sur les bords de la rivière que nous venons de nommer. Par conséquent on a facilité la communication entre Lima et la province de Maynas. On pourra établir un commerce en productions du pays, en café, en cotons de différentes couleurs, en amandes, en cannelle, en encens, en anil, etc.,

etc.; et comme il se fera par échange, et que les productions sont évaluées très-bas dans le pays, la balance sera toujours en faveur de la capitale. La prompte communication entre Lima et Maynas promet aussi un autre avantage très-grand, celui de pouvoir, en cas de nécessité, faire parvenir, en trois mois de tems, des dépêches à Madrid. Le chemin peut s'effectuer ainsi qu'il suit :

De Lima à Huanuco, soixante lieues; huit jours.

De Huanuco à Playa-Grande, port où l'on s'embarque, trente lieues; quatre jours.

De Playa-Grande à la rivière de Moyobamba, cent onze lieues; sept jours.

De la Moyobamba à Yurimaguas, soixante-trois lieues; trois jours.

De Yurimaguas au lac, quarante lieues qui peuvent se faire en un jour et une nuit.

Du lac à Tefe, point d'où part la ligne qui sépare les possessions espagnoles des possessions portugaises, on navigue jour et nuit, dans des canots, et avec la plus grande vîtesse; huit jours [1].

[1] Quand la navigation se fait par de grandes barques chargées de marchandises, il faut plus de tems.

De Tefe à Grand-Para [1], quinze jours.

Total, quarante-six jours.

Le reste du tems nécessaire pour compléter les trois mois, suffit pour arriver en Espagne par les Açores. D'après un rapport qui lui a été fait par don M. Molina, négociant distingué, le Père Manuel Sobreviela a prétendu dans une relation des progrès des missions d'Ocopa, relation qui a été imprimée en 1790, à Lima, avant son départ, que le retour dans cette capitale pouvait s'effectuer à-peu-près en trois mois. Cependant l'expérience a démontré qu'il faut au moins quatre-vingt-douze jours pour remonter le Maranon depuis Para. La navigation, en suivant le fil de l'eau, est de deux à trois lieues par heure; et en refoulant le courant, on ne fait plus que trois quarts de lieue. Toutefois cette observation ne s'applique qu'à une très-petite partie de traversée de Lima en Espagne, par cette voie.

[1] Ville située à l'embouchure méridionale du Maranon, sur la côte du Brésil. *(Note du traducteur.)*

CHAPITRE III.

Voyage au pays de Manoa, exécuté sur le Maranon et l'Ucayal, par le Père Narcisse Girbal-y-Barcelo, en l'année 1791. — Description générale de l'Ucayal. — Confluent de l'Ucayal et du Maranon. — Ville d'Omaguas. — Le Père Girbal s'embarque sur le lac de Grand-Cocama. — Beauté des bords de l'Ucayal. — Le missionnaire rencontre des sauvages. — Nation des Mayorounas. — Le Père Girbal arrive dans le pays des Panos. — Ces Indiens lui font un accueil favorable. — Il trouve une femme à la tête d'une de leurs bourgades. — Il part pour se rendre à Cumbasa. — Il arrive à une bourgade où des missionnaires avaient été massacrés. — Il entre dans le Maranon. — Il atteint le pays des Maynas. — Il rentre à Cumbasa. — Résultats de son voyage. — Il retourne à Sarayacou et à Manoa. — Itinéraire du lac de Grand-Cocama à Lima. — Avantages que procurerait au Pérou la navigation de l'Ucayal et du Maranon.

Le voyage du Père Girbal étant la continuation de celui du Père Sobreviela, nous aurons recours à la méthode que nous avons employée pour le dernier, et nous donnerons d'abord une courte description de l'Ucayal.

Nous nous dispenserons de parler du Maranon, vu que nous n'avons rien à ajouter à ce qu'on trouve à ce sujet dans les voyages et les cartes hydrographiques, où le cours de ce fleuve a été décrit ou retracé par des hommes d'un grand mérite [1].

L'histoire de l'Ucayal a eté défigurée par une foule d'erreurs causées tant par la connaissance imparfaite des contrées qu'il traverse, que par la partialité et l'intérêt des missionnaires qui les ont visitées. Quoiqu'au tems de la conquete du Pérou, il ait été considéré comme le véritable tronc du Maranon, et qu'il méritât cette prééminence, par l'abondance des eaux qu'il roule, par le nombre des rivières qui s'y réunissent, et par la position éloignée de ses sources, on est parvenu à la lui enlever, et on l'a privé de son propre nom. Les mêmes causes ont jeté du doute sur celle de ses branches qui doit être regardée comme la principale; et les opinions ont été partagées entre le Beni et l'Apourimac [2]. Ce-

[1] Les Pères Manuel Rodriguez et Samuel Fritz, La Condamine, Ulloa, etc.

[2] Nous croyons pouvoir terminer la dispute des géographes, sur la question de savoir laquelle des rivières qui composent le Maranon en est le véritable

lui-ci ayant en sa faveur l'histoire, la tradition et les observations des voyageurs, on ne peut lui refuser de l'emporter sur l'autre.

tronc, ou la souche. Nous accordons cette prérogative à l'Ucayal, par des raisons qui nous paraissent sans réplique. 1.° Parce que les sources de cette rivière sont plus éloignées que celles du Tunguragua ou du Maranon du Père Samuel Fritz. 2.° Parce que le Beni, le Paucartambo et l'Apourimac, sont navigables, à une latitude où cette rivière n'existe pas encore. 3.° Parce que l'Ucayal ne le lui cède point quant au volume des eaux, et qu'au contraire, il présente à la jonction plus de largeur que le Maranon, et a plus de force que celui-ci qu'il force à changer de direction. (*La Condamine, relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, p. 69.) 4.° Parce que les anciens historiens du royaume (*Acosta, Historia naturalis*, p. 164; *Garcilaso*, p. 294; *Calancha*, p. 50; *Montalvo, Sol del Neuvo Mundo*, p. 7) ont considéré l'Apourimac comme le vrai Maranon. 5.° Parce que jusqu'en l'année 1687, la rivière qui est appelée aujourd'hui Ucayal, a porté le nom d'Apo-Paro, c'est-à-dire, de Grand-Paro, d'où est provenu celui de Grand-Para, qui a également été accordé au Maranon, autrement dit rivière des Amazones. Dans l'année citée ci-dessus, il s'éleva entre les Franciscains de Lima et les Jésuites de Quito, une contestation au sujet de la ville et des missions de Saint-Michel des Conivos. L'Audience royale, pour être en état de porter un jugement sur le point en litige, demanda des cartes géographi-

L'Apourimac a sa source au milieu des savanes de Condoroma, dans la corrégidorie de Tinta, par 16° de latitude méridionale. Il court impétueusement du côté de l'est, vers la Cordillère de Vilcanota, à la distance de trois lieues; puis tout-à-coup tournant à l'ouest, il sépare cette Cordillère de la corrégidorie de Chumbibilces. Il entre alors dans le pays d'Aimaraes et de Cotabambas, et dirigeant son cours rapide vers le nord-ouest, il laisse à l'est la corrégidorie de Cuzco. En traversant le territoire d'Abançay, il incline vers le nord-ouest, direction au moyen de laquelle il forme un arc; et il reçoit là, de l'un et de l'autre côté, un si grand nombre de torrens, que bientôt il n'est plus guéable. Allant droit

ques. Ce fut alors que le Père Samuel Fritz en dressa une qui fut imprimée à Quito en 1707, et sur laquelle le Tunguragua est appelé Maranon, et le Paro, Ucayali, ou Ucallali, mot qui, signifiant confluent, était appliqué par les habitans au confluent du Paro et du Tunguragua. De là est venue l'erreur du Père Fritz. Par une autre méprise du même genre, le Père Acuna soutint que le Napo était le Maranon. Le crédit que la plupart des Jésuites avaient justement acquis parmi les savans de ce tems (*Sarmiento Demonstrat.*, t. 1. § 439, 458 *et seq.*) explique pourquoi la nomenclature du Père Fritz a été implicitement et généralement adoptée.

au nord, deux lieues au-dessous du pont d'Apourimac, il s'ouvre un passage à travers le territoire des Andes, et coule entre des montagnes d'une hauteur prodigieuse, qui lui fournissent des eaux en abondance. La rivière de Cocharcas ou des Pampas, qui descend des hauteurs d'Huancavelica, s'y réunit du côté de l'ouest, par 13° 10′ de latitude méridionale. L'Apourimac continuant son cours, recueille les eaux que versent les montagnes de Guanca; et au 12° 15′, il est joint à l'est, par la rivière de Quillambamba, de d'Urubamba, ou de Vilcamayo [1], dont le nom primitif se change en celui d'Enec-y-Taraba. Il reçoit, à l'ouest, par les 12° 6′, la rivière de Jauxa, qui est appelée Mantaro par les Indiens [2]. Il fait un coude au nord-est

[1] La Quillambamba prend sa source dans les hauteurs de Vilcanota, par 15° 25′. Elle reçoit l'eau de plusieurs rivières; elle arrose la délicieuse vallée d'Urubamba, ainsi que les limites orientales des territoires d'Anaïbamba, de Vilcabamba, et se jette dans l'Apourimac.

[2] La Mantaro a sa source dans les plaines de Bombon, et prend le nom de Jauxa, depuis le lac de Chinchaycocha, qui a neuf lieues de longueur sur deux et demie de largeur, et dont l'extrémité australe est située par 11° 3′ de latitude méridionale. Cette rivière se dirige

par 11° 18′; et la Perène s'y réunit sur ce point. Cette dernière rivière qui a sa source à deux lieues de Tarma, coupe en deux cette ville, et se grossit en recevant plusieurs courans d'eau, que lui envoient les montagnes de Bombon et de Pasco.

Depuis le confluent de la Perène jusqu'à celui de la Pachitea, quarante rivières dont les eaux forment un volume considérable, tombent dans l'Apourimac. Des deux qui sont les plus dignes de remarque, l'une est le Paucartambo [1], qui s'y jette par la rive orientale,

vers le sud, et reçoit à l'est et à l'ouest plusieurs torrens. Après avoir arrosé la vallée de Jauxa, elle tourne vers l'est; et un bras très-fort de la rivière d'Huancavelica s'y joint à trois lieues du pont d'Isuchaca. Après avoir tenté vainement de s'ouvrir un passage par la Cordillère de Guanca, elle reflue vers sa source, et forme la péninsule de Tallacaxa. Ayant repris la direction de l'est, elle la conserve jusqu'à son embouchure. Le docteur Cosme Bueno se trompe, lorsqu'il soutient, dans sa description de la Jauxa, que cette rivière, qui est également appelée Pari, est celle qu'on croyait autrefois la branche principale du Maranon. Herrera tombe également dans une erreur grossière, quand il donne la Jauxa pour la source de la rivière de la Plata. (*T. III. Decad.* 5. *L.* 4. *c.* 10.)

[1] On a douté si cette rivière, près du confluent de laquelle sont fixés les Comavos et les Ruanaguas, est

au 10° 45′ de latitude sud. L'autre qui est

vraiment le Paucartambo. Nous soutenons l'affirmative, parce que, selon les rapports des religieux Franciscains, selon la relation des voyages faits en 1686, dans cette contrée, par le Père Manuel Biedma, et selon les informations données par les Indiens, la rivière dont il s'agit prend naissance sur les hauteurs de Cuzco, et a un volume d'eau plus considérable de moitié que celui de l'Apourimac, lorsqu'ils se réunissent. Dans tout le territoire montueux de la ville que nous venons de nommer, il n'existe pas une autre rivière que le Paucartambo, qui ait le même avantage. Le savant Père Rodriguez Tena, hasarde dans son introduction à l'histoire des Missions (p. 41), que le Paucartambo est le fameux Amaroumayou, par lequel l'inca Youpanqui (*Garcilasso*, t. 1, l. 7. c. 13, 14, etc.) pénétra dans le pays des Moxos pour le conquérir (entreprise que le Père Alvarez Maldonado se proposa d'exécuter aussi), et que ce prince n'aurait pu naviguer jusque-là, si la rivière que nous venons de nommer se jetait dans l'Apourimac, et non dans le Beni. Nous répondons que l'inca s'avança par le Paucartambo, jusqu'à ce qu'il fût parvenu aux montagnes de Chunchas, dont il soumit d'abord les habitans, et qu'ensuite il pût passer jusqu'au Beni par quelque bras de communication, ou peut-être par terre, parce que cette rivière prenant sa source dans la Cordillère de Vilcanota, dont la ligne est parallèle à l'Apourimac, et courant par le territoire de Paucartambo, à l'ouest de celui de Cuzco, forme, vers l'est, un tel arc, que lorsqu'elle tourne au nord pour entrer

incontestablement le Beni [1], a son embouchure trois lieues au-dessous. Telle est alors son impétuosité qu'il repousse l'Apourimac et le force à se diriger vers le nord-ouest. Le courant d'eau que forme cette jonction, prend le nom d'Apo-Paro, ou de Grand-Paro; et continuant à s'avancer avec la même impétuosité vers le le point que nous avons indiqué, il parvient

dans l'Apourimac, elle est si voisine du pays qu'arrose le Beni, qu'au confluent il n'y a d'espace que ce que nous avons dit.

[1] Quelques géographes prétendent que le Beni forme, conjointement avec l'Itenes, la rivière de Madere; et d'autres soutiennent qu'il porte le nom d'Yavari jusqu'à son confluent avec le Maranon. Nous connaissons la cause de ces contradictions. Les sources du Beni, les plus éloignées, sont à l'est du territoire de Sicasica, par environ 19° de latitude. Cette rivière court du midi au septentrion, quoiqu'en serpentant un peu; et elle reçoit différentes rivières dans le territoire montueux qu'elle arrose. L'une des plus remarquables est le Coroyco, qui, sortant de la province de la Paz, se joint au Beni par la rive orientale. Poussant son cours par les 13° de latitude méridionale, elle forme, dans la direction de l'est, un bras qui entre dans un lac de dix lieues de longueur de l'est à l'ouest, sur cinq lieues de largeur du nord au sud, et a le nom de Roguaguado. De la rive orientale de ce lac sort un bras qui s'avance jusqu'à Marmore. Il y en a trois autres du

aux 8° 26′ de latitude méridionale, où il reçoit la Pachitea [1], et prend le nom d'Ucayal. Quittant la direction du nord pour aller vers le nord-est, il s'accroît par les eaux des rivières suivantes qui s'y réunissent du même côté que la Pachitea. Ce sont l'Aguaitia, par 7° 55′; la Manoa, ou la Cuxhiabatay, par 7°; la Sara-

côté du nord. Celui qui se dirige le plus à l'ouest, est appelé premier Yata; celui du milieu est nommé Tamayaquibo; et celui de l'est, second Yata. Les bras qui s'étendent vers le nord-est, sont, sans doute, les rivières d'Yutay, de Tefe et de Coari, qui se jettent dans le Maranon au-dessus de l'Ucayal. (*La Condamine, Relation, etc., p.* 94.) Le Beni ayant formé ce bras, va se réunir à l'Apourimac, dans lequel il entre, sous le nom de Paro, et par une ouverture d'une demi-lieue de largeur. Cette communication est donc ce qui a induit nos géographes en erreur, relativement au Beni, qui est justement considéré par le Père Rodriguez Tena, comme la principale rivière de toutes celles qui composent le Maranon.

[1] La Pachitea prend sa source aux 10° 16′, aux environs du fort de Quiparacra. Elle court d'abord à l'est, puis au nord, et forme la Pozuzo. Après avoir pendant un certain espace suivi sa seconde direction, elle reprend la première, qu'elle conserve jusqu'à son confluent avec la Mayro. Unie à celle-ci qui au-dessous reçoit la Piechis, elle marche de nouveau vers le nord, et ensuite elle entre dans le Paro.

yacou, par 6° 45′; et la Tapichi-y-Cano-Pocati, par 5°. Celle-ci communique avec le Maranon, en face de la ville de Saint-Regis. Une baie qui occupe un espace de trois lieues, divise l'Ucayal en trois branches, et enfin il se réunit par 4° 45′ au Maranon, que, pour prouver sa propre supériorité, il contraint à changer de cours.

Près de ce fameux confluent est située la ville d'Omaguas, depuis laquelle jusqu'à celle du lac, la navigation par le Maranon et l'Huallaga, peut être estimée à environ soixante et dix lieues. Le long de cet espace, il n'existe, sur les bords des ces rivières, d'autres bourgades que celles d'Urarinas et de Saint-Regis. Le Père Girbal ayant fait tous ses préparatifs, s'embarqua sur le lac de Grand-Cocama, le 30 du mois d'août, c'est à-dire, quatre jours après le retour du Père Sobreviela. Le 6 du mois de septembre suivant, il atteignit Omaguas, ayant passé un jour à Urarinas et un autre à Saint-Regis. Les tempêtes sont fréquentes sur le Maranon; et elles retardèrent, de quelques heures, la marche de ce missionnaire. Lorsqu'il s'était joint au Père Sobreviela, dix Indiens de sa paroisse avaient voulu l'accompagner, et s'étaient engagés par les

sermens les plus solennels, à braver avec lui tous les dangers[1]. Cependant, malgré leur attachement et leur fidélité, il était persuadé que se hasarder avec eux sur l'Ucayal, c'était s'exposer au danger le plus éminent. Ils étaient déjà très-fatigués; le climat leur eût été contraire, et ils ne connaissaient aucunement le pays. En conséquence, le Père Girbal les força de retourner vers leurs foyers, se privant ainsi de la douceur d'avoir des amis pour compagnons de ses travaux. Il les remplaça par quatorze autres Indiens Omaguas, qui étaient très-robustes et bons navigateurs. Le 12, nos voyageurs s'embarquèrent dans deux canots, et s'avancèrent sur le Maranon, vers l'embouchure de l'Ucayal, point qu'ils ne gagnèrent que le lendemain au soir. Ils y passèrent la nuit dans leurs embarcations.

Le 14 septembre, lorsque le jour eut paru,

[1] La conduite qu'ils tinrent à la ville ou bourgade de Grand-Cocama, peut faire juger de la noble fermeté de ces Indiens. Persuadés qu'ils allaient périr sous les traits des sauvages, ils se préparèrent à la mort, avec une résignation vraiment chrétienne. Ils firent leur testament, et s'étant tournés vers leur pays natal, ils implorèrent la miséricorde divine, sans laisser paraître la plus légère émotion.

la vue des immenses et sombres forêts à travers lesquelles coule l'ancien et riche Paro, rappela au Père Girbal la mort tragique de quatorze de ses confrères égorgés par ces barbares à la recherche desquels il courait. Le cœur navré de ce triste souvenir, et songeant au peu d'avantage qui avait résulté de l'effusion de tant de sang, il supplia le ciel, non de le soustraire aux fatigues, aux souffrances, ni à la mort même, dont il se croyait menacé, mais de pénétrer son ame de ce feu divin, qui était seul capable d'échauffer en son sein la charité nécessaire, pour instruire, soumettre et convertir les infidèles enveloppés dans les ténèbres du paganisme. Se reposant sur la protection de l'Etre suprême, il lutta contre les courans de l'Ucayal. A mesure qu'il en parcourait les longs détours, il admirait les bords de ce fleuve, qui fournissent d'incontestables preuves de la grande quantité d'eau qu'il roule, lorsque dans sa crue, il inonde les plaines *del Sacramento*. Parmi la multitude de poissons, d'amphibies et de quadrupèdes qui s'offrirent à ses regards, l'audacieux cayman et le tigre, aussi industrieux que hardi, partagèrent également son attention. Il faut être

constamment sur ses gardes contre le premier de ces animaux, qui s'élance sans crainte sur les canots. Le tigre est le seul qui ose attaquer ce féroce amphibie [1], et qui, à l'exemple de l'homme, prenne des tortues [2]. Contemplant le spectacle admirable et varié que présentait la nature, mais tourmenté par les insectes, incommodé par la chaleur du climat et par l'humidité des lieux où il passait la nuit, le Père Girbal continua à s'avancer sur l'Ucayal, jusqu'au 25 septembre, sans rencontrer en aucune partie du chenal, un seul banc de sable, un seul rocher qui gênât la navigation.

[1] Le tigre se met en embuscade sur les rives de l'Ucayal, et lorsqu'il est parvenu à s'élancer sur un cayman, il lui enfonce ses griffes dans les yeux, la dureté des écailles ou de la peau ne lui permettant pas d'attaquer une autre partie du corps. Le cayman, aussitôt qu'il se sent blessé, se débarrasse des griffes du tigre, et se plonge dans l'eau où il périt plutôt que de se laisser prendre.

[2] Les Indiens, suivant l'exemple des autres nations, retournent les tortues sur le dos pour les empêcher de s'échapper. Elles vivent l'espace de vingt à trente jours dans cette position. Ceux qui sont occupés de la pêche se nourrissent long-tems de la chair de ces animaux; et ils en coupent un morceau, à mesure qu'ils en ont besoin.

Le 26, à la pointe du jour, le missionnaire continua sa navigation, et ne fut pas peu surpris de découvrir à chaque instant des traces de tribus sauvages, qu'il ne croyait pas si proches. Flottant entre la crainte et l'espérance, il ne pouvait deviner qu'il serait l'effet de la première rencontre. A huit heures du matin, il aperçut, de l'avant, une flottille de dix-neuf canots qui, à l'aide des courans et des rames, descendait avec la plus grande vîtesse. Il entendit très-distinctement les cris que poussèrent les indigènes, lorsqu'ils virent les deux canots qui remontaient le fleuve. En pareille occasion, on annonce ses dispositions pacifiques par le son des cors. Le Père Girbal ordonna à ses gens de donner des leurs; et bientôt les sauvages firent sonner leurs *bobotas* [1]. La confiance s'étant établie des deux côtés, les canots s'approchèrent les uns des autres; on se donna mutuellement le doux nom d'ami; on prit terre sur le point le plus proche, et les indigènes ayant environné le Père Girbal, lui tendirent les bras, et lui pré-

[1] Les bobotas sont composés de cannes épaisses qui croissent sur les montagnes, et ressemblent jusqu'à un certain point à des flûtes. Ils rendent un son effrayant, quoique sourd.

sentèrent les vivres peu délicats qu'ils portaient avec eux. N'en croyant pas le témoignage de leurs yeux, ils touchèrent toutes les parties du visage du missionnaire. Les femmes qui étaient présentes, se signalèrent spécialement par cette sorte d'accueil qui était l'effet de leur contentement et de leur admiration.

Ces Indiens qui étaient de la tribu des Conivos, allaient, sous le commandement de leur cacique, à Omaguas, dans le dessein d'y échanger des couvertures de lit et différentes résines, contre des outils dont ils avaient un grand besoin. Une hache leur coûte ordinairement un canot, dont la construction demande un travail très-long [1]. Ils avaient plu-

[1] Il leur faut un an pour former un canot de quarante-cinq pieds à cinquante-cinq de longueur sur une largeur qui varie depuis trois pieds jusqu'à cinq. Cette embarcation est tout d'une pièce. Pour la faire, les Indiens commencent par abattre un gros arbre, avec leurs haches de pierre. Au moyen de celles-ci et du feu, ils enlèvent toutes les branches et réduisent le tronc à la dimension nécessaire. Cela fait, ils allument et entretiennent au-dessus du tronc un feu modéré, qui le creuse en le brûlant. Lorsqu'il ne reste plus qu'une épaisseur de trois ou de quatre doigts, on remplit d'eau la partie concave, on applique des feuilles de

sieurs esclaves de la nation de Mayorouna, qui habite les forêts dont les bords de la rivière de Tapichi sont couverts, à peu de distance de sa source. Les Mayorounas sont aussi appelés *Barbados* ou *Barbus*, parce que la nature leur donne une barbe aussi épaisse que celle des Espagnols. Ils tirent leur origine des soldats qui se dispersèrent dans les forêts, lorsque leur capitaine Pedre d'Ursoa fut assassiné par Diegue Lope d'Aguirre. Ils ont recours à un moyen très-singulier pour se débarrasser de leur barbe. Ils se l'arrachent poil à poil, avec deux coquilles qui leur servent de pincettes; et les grimaces qu'ils font indiquent la douleur que cette opération leur cause. Il paraît que les anciens Péruviens avaient la même coutume, mais leur barbe était peu touffue. On voit dans le Musée de Lima plusieurs petites pincettes d'argent, qui ont été trouvées dans les temples des divinités du Pérou, et qui,

palmier sèches au-dehors, et l'on tient le tronc sur un feu peu ardent. Par ce procédé la concavité s'élargit; et pour l'empêcher de se resserrer, on y place, de distance en distance, des pièces de bois très-dur. La poupe forme le carré, et la proue représente une pointe en pyramide.

selon la tradition, ont servi à cet usage.

Le père Girbal, après avoir partagé le repas du cacique avec plusieurs des principaux Conivos, et fait quelques présens à cet hôte aimable et généreux, se sépara de lui pour continuer son voyage. Le 30, il reconnut à l'ouest, une chaîne de montagnes qui courant du sud-est au nord-ouest, ressemblait à celle qui forme le petit détroit d'Huallaga. Quoique l'entrevue que notre voyageur avait eue avec des Conivos eût contribué à le tranquilliser, et qu'elle l'eût fait changer d'opinion au sujet des Indiens, il craignit que son apparition soudaine ne leur donnât des alarmes, et en conséquence, il fit marcher en avant un canot pour leur annoncer son arrivée. Le 2 du mois d'octobre, les Indiens qui conduisaient cette embarcation, rapportèrent qu'en communiquant leurs instructions à deux habitans de Sarayacou, l'un de ceux-ci leur avait demandé s'ils venaient accompagnés de soldats; et leur réponse ayant été négative, il avait promis de communiquer l'avis à sa tribu. Dans le tems qu'on lui faisait ce rapport, le père Girbal découvrit un canot que menaient deux hommes qui, aussitôt qu'on leur eut fait des signes d'amitié, s'approchèrent avec de gran-

des démonstrations de joie. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer le missionnaire; et il se mit en marche pour se rendre à la bourgade. Guidées par les indigènes, les embarcations entrèrent, du côté de l'ouest, dans un large canal dont elles refoulèrent le courant; et après une lieue de chemin, elles rencontrèrent plusieurs autres canots qui étaient chargés de vivres, et allaient au-devant du père Girbal. On se donna de part et d'autre, beaucoup de marques d'amitié; puis les canots naviguèrent de conserve dans le canal, l'espace de deux lieues et jusqu'au lac, où il commençait. On débarqua sur le bord de ce lac, à l'endroit où est établie la première bourgade de Sarayacou, bourgade qui est peu considérable, et est environnée d'épaisses plantations de bois pour que les habitans puissent se défendre contre les attaques des pirates du Paro, de l'Enné, de la Perene, etc., qui infestent l'Ucayal et ravagent les établissemens formés sur les bords de ce fleuve.

Les Panos mirent dans la réception du père Girbal toute la pompe compatible avec leur position. Ils l'entourèrent en chantant, et en dansant au son de leurs instrumens, et le conduisirent à l'habitation de leur chef. Mal-

gré la coutume générale des nations sauvages, la maison n'était point ornée des trophées de la mort. Il n'y avait qu'une sorte de dais, qui était composé d'étoffes de prix, et sous lequel on fit asseoir le missionnaire. Placés à ses pieds, les Indiens l'examinaient avec toute l'attention dont ils étaient capables; ils cherchaient à connaître par ses gestes et par le secours d'un interprète, les vœux d'un homme qu'ils considéraient comme un favori de la divinité.

Comment peut-on concilier cette conduite humaine et généreuse, avec les portraits par lesquels on a représenté les Panos comme des sauvages sanguinaires? Pourquoi ces Indiens qui depuis long-tems sont unis par les liens du sang aux Omaguas et aux Cocamas, nations converties au christianisme, et dont ils dépendent [1] pour les instrumens aratoires

[1] Tout le territoire montueux est couvert d'arbres d'une grandeur peu commune, que les Indiens sont forcés d'abattre pour cultiver la terre. Comme leurs haches, quelque industrie qu'ils mettent à les rendre plus tranchantes, ne font qu'écorcher et déchirer les troncs, il leur faut plus de deux mois lunaires pour faire tomber un arbre, opération, qu'avec une hache de fer ils achevèraient en quelques heures.

qu'ils ne pourraient trouver ailleurs, n'ont-ils pas, au moyen de leurs heureuses dispositions, et du commerce qui assure leur subsistance [1], été réunis en société bien organisée? Pourquoi ont-ils, au contraire, été réduits à trembler pour leur propre sûreté, et considérés comme ennemis? Cependant un simple berger qui a pénétré dans l'intérieur des montagnes de Caxamarquilla en a pu réunir sous des lois tous les habitans, qui depuis sont

[1] « En examinant avec attention ces heureuses « contrées où fleurissent les sciences et les arts, et qui « dans les tems anciens étaient habitées par des bar- « bares, on demande : Comment ces canaux ont-ils été « ouverts? Comment ces marais ont-ils été desséchés? « Comment ces villes ont-elles été fondées? Tout homme « instruit et raisonnable doit répondre : Au moyen du « commerce. Dans le fait, les nations qui en ont policé « d'autres, ont été toutes adonnées au commerce. » — *Histor. Politic. de los establec. ultram.* t. 1, p. 3.

Pierre de Valverde et le gouverneur de la province, don François de Requena, ont reçu, dans la relation du voyage exécuté par le Père Sobreviela, le tribut d'éloge qui leur était dû, pour les louables efforts qu'ils ont faits à ce sujet. Nous pouvons ajouter que le premier a rompu la barrière qui séparait le chrétien de l'infidèle, et qu'il les a contraints à demeurer amis. L'autre n'attend plus, pour établir et faciliter le commerce entre les nations indiennes, que la sanction de l'autorité suprême.

demeurés constamment attachés à la religion et à l'Etat, et n'ont pas eu à souffrir l'injure la plus légère, malgré les violens débats des tribus voisines qui habitent sur la montagne de Sel, dans le grand Pajonal, etc.

Le père Girbal demeura quatre jours parmi les Panos, et sur les bords du lac dont nous venons de faire mention. Le cinquième jour, il prit toutes les mesures nécessaires pour aller à la recherche de ceux qui habitaient sur les rives de la Sarayacou. Il descendit l'Ucayal, par le chenal qu'il avait passé à son entrée et dont les rameurs Indiens domptèrent le courant. Le 6 octobre, à quatre heures après-midi, il débouqua par la Saracayou, à une lieue du port, où il arriva promptement. Les habitans qui n'étaient pas prévenus de sa visite, prirent les armes; mais dès qu'ils surent que les étrangers arrivaient avec des intentions pacifiques, et qu'ils avaient à leur tête un religieux de l'ordre de Saint-François, ils changèrent contre des rameaux, leurs instrumens de guerre; et entourant notre voyageur en lui prodiguant les témoignages de bienveillance, ils le conduisirent à l'habitation de leur chef. C'était une femme que distinguaient et la décence de son maintien et la propreté de ses

vêtemens, qui ressemblaient à ceux d'une religieuse. Elle se fit reconnaître pour cette même Anna-Rosa, de laquelle nous avons parlé dans l'histoire des missions de Caxamarquilla. Conduite à Lima par les missionnaires dans son enfance, elle avait passé plusieurs mois au monastère de Sainte-Rose. Elle conservait un vif attachement pour la religion chrétienne, dont elle s'efforçait de pratiquer les devoirs, autant qu'il se pouvait. Elle déplora la fin tragique des missionnaires qui avaient péri, en 1767, et dit au père Girbal que les Chipeos étaient les auteurs de cet attentat sacrilége, que les Panos avaient vengée par la défaite de la nation qui en était coupable. Elle lui dit aussi que les Indiens de la tribu à qui elle appartenait, étaient allés au-devant du père Manuel Gil, à son arrivée sur le chemin de Pozuzo, et qu'ils l'avaient tiré des mains des barbares qui ne voulaient pas lui permettre d'avancer. Elle ajouta à ces détails que le père François de Saint-Joseph [1] ayant

[1] Ce religieux avait échappé aux massacres, parce que quelques jours avant qu'ils eussent été commis, il était allé vers ses supérieurs, pour leur rendre compte des progrès qu'avaient faits les missionnaires. Il avait ensuite accompagné le Père Gil, lorsque celui-ci avait été au secours des établissemens de Manoa.

promis aux Panos de revenir demeurer au milieu d'eux, ils étaient allés, trois étés de suite, au confluent de la Pachitea et de l'Ucayal, et que souvent ils avaient descendu le Maranon, dans l'espoir de rencontrer ce missionnaire. Ses rapports, la conduite et tous les discours d'Anna-Rosa charmèrent le père Girbal. Voulant mettre à profit des dipositions si favorables, et d'ailleurs considérant que s'il descendait de Lamas, par la rivière d'Huallaga ou de Guallaga (selon la Cruz) et le Maranon, et que s'il remontait l'Ucayal, il s'éloignerait extrêmement de la ligne droite, il conçut le dessein de traverser la Pampa-del-Sacramento. Il était d'autant plus disposé à mettre à exécution ce projet, que d'après le rapport des Indiens au milieu desquels il était, et qui lui firent offre de l'accompagner, il devait trouver vis-à-vis de Cumbasa, un passage pour sortir de l'Huallaga, ce qui raccourcirait de beaucoup son chemin. Il espérait que les Panos, voyant le bon gouvernement établi à Tarapoto et à Cumbasa, prendraient du goût pour la civilisation. En conséquence, il renvoya les Indiens de la nation des Omaguas; et ne retenant avec lui que le jeune homme qui lui servait d'interprête, il se reposa de son

salut sur la Providence. Il s'embarqua le 11, pour se rendre à Cumbasa. Il avait cinq canots, que conduisaient des Indiens qui appartenaient aux tribus des Panos et des Conivos. Il descendit par le Sarayacou jusqu'à l'Ucayal, cherchant la rivière de Manoa. Ayant atteint ce fleuve, il parvint, après une navigation d'une heure et demie, à une bourgade habitée par des Conivos, et dans laquelle un furieux ouragan le contraignit à passer la nuit. Le 12, les canots continuèrent leur marche, et un peu avant le coucher du soleil, ils se rangèrent le long du bord de l'Ucayal. Les voyageurs entrèrent dans une maison voisine, qui était environnée de terres en culture. Cette habitation appartenait à l'un des principaux Panos qui accompagnait le père Girbal. Au milieu d'une vaste salle était un siége élevé qui ressemblait à un trône, et vers lequel le missionnaire fut conduit en cérémonie.

Le 18, les Indiens ayant eu recours à leurs rames pour refouler le courant, les canots dépassèrent une île habitée par des Conivos; et un peu plus haut, ils furent en face des ruines d'une bourgade où les Indiens de Sarayacou étaient établis du tems des missionnaires. Le père Girbal passa la nuit dans les

environs de ces ruines ; car la rivière avait tellement recouvert ses bords, qu'il eût été très-dangereux de s'avancer plus loin pendant les ténèbres. Il continua sa route, le 14, de grand matin ; et à neuf heures les canots furent par le travers de l'embouchure de la Manoa, qu'à cause de l'extrême rapidité de son cours (les sauvages appellent *Cuxhiabatay*, eaux d'un courant très-fort). On la remonta au moyen des rames, et à quatre heures après-midi, le missionnaire débarqua sur l'une des rives. Le 15, il ne fit que peu de progrès, à cause de quelque caprice de ses Indiens. Le 16, il prit terre à la première bourgade des Indiens Manoitas. Les habitans l'accueillirent parfaitement. Ayant passé deux heures avec eux, il rentra dans son embarcation pour gagner la seconde *rancheria*, ou la seconde réunion de huttes indiennes, qui était à la distance d'une lieue. Il y passa la nuit. Il fit ramer pendant toute la journée du 17, pour atteindre la dernière bourgade des Manoitas, où il arriva le 18 au matin. Sa flottile s'était augmentée de deux canots qu'il avait rencontrés en chemin. La bourgade dont nous venons de parler avait été la principale résidence des missionnaires massacrés. La vive

douleur que ressentit le père Girbal en la voyant, s'accrut encore lorsqu'il reconnut des fragmens des vases sacrés qui ornaient les colliers de plusieurs Indiennes. Il ne put retrouver aucun vestige de l'église, l'emplacement qu'elle avait occupé ayant été transformé en un champ de maïs. Malgré son affliction, et quoique son esprit fut en proie aux plus grandes inquiétudes, il prit un air ouvert et content, et il s'occupa jusqu'au 20 à prendre toutes les mesures que la prudence put lui suggérer, pour exécuter le projet qu'il avait formé de passer à Cumbasa avec trente Indiens non-civilisés de tout sexe et de tout âge, qui desiraient de l'accompagner.

Quel puissant motif pouvait porter ces habitans des bords de l'Ucayal à naviguer sur l'Huallaga ? Un desir vague. Obligés de s'ouvrir une passage sur des montagnes couvertes de ronces et d'épines, de franchir les formidables escarpemens et les précipices qui défendent l'accès de la Cordillère, et de passer des rivières dont la navigation n'était pas connue, ils ne devaient attendre que la misère, la faim et le naufrage. Le père Girbal devait éprouver aussi tous ces malheurs au plus haut degré. Il n'avait pour tout abri qu'une pièce

d'étoffe grossière dans laquelle il s'enveloppait, et pour toute nourriture que les fruits qu'il cueillait dans les forêts. Ayant suivi le courant d'une rivière, dans l'espoir de rencontrer bientôt les bords desirés de l'Huallaga, il se vit tout-à-coup sur ceux de la rivière de Manoa. Le 13 novembre, se trouvant de nouveau, au milieu des tribus de ce nom, il résolut de retourner par le chemin qu'il avait pris en venant. Les pluies avaient considérablement enflé la Cuxhiabatay et l'Ucayal. Le père Girbal s'étant prouvu de deux canots, se rembarqua le 14, et le 18 il atteignit la bourgade de Sarayacou qu'il avait rencontré la première. Il y demeura jusqu'au 20 qu'il continua sa route. Ayant passé de l'Ucayal dans le Maranon, par le canal appelé Porati, il arriva le 28, à neuf heures du matin, à la ville de Regis, qui appartient aux missions de Maynas. Ainsi, en déduisant le tems qu'il avait passé à la bourgade de Sarayacou, il était descendu en douze jours du premier établissement de Manoa au Maranon, tandis qu'il en avait employé près de trois fois autant pour parcourir le même espace en remontant la rivière. Les Indiens non convertis qui l'avaient accompagné, conçurent des craintes

qui les empêchèrent d'aller jusqu'aux pays des Maynas. En conséquence, il les renvoya après leur avoir témoigné toute la reconnaissance que lui avait inspirée leur conduite honnête. Les Maynas ayant fourni, avec beaucoup de générosité, au père Girbal, les canots et tout ce dont il avait besoin pour se rendre à Cumbasa, il se rembarqua et continua à naviguer sur le Maranon. Le 11 décembre il atteignit la ville du lac du grand Cocama, et luttant contre le cours de l'Huallaga, il entra le 29 dans sa *Doctrina,* ou dans le territoire de sa juridiction spirituelle de Cumbasa, après une absence de plus de quatre mois.

Ainsi se termina ce long et pénible voyage, qui pourra hâter les progrès de la religion et procurer les plus grands avantages à l'Etat. La crainte qu'inspirait la prétendue férocité des sauvages qui habitent la Pampa-del-Sacramento, s'est évanouie comme un songe. Ces peuples desirent vivement d'être instruits dans la religion chrétienne, qui offre le moyen le plus propre à civiliser l'homme et à le maintenir dans la paix et la soumission à l'autorité légitime.

La navigation de l'Ucayal ayant été ache-

vée, on a reconnu qu'on pouvait l'entreprendre dans toutes les saisons de l'année, et qu'il n'y avait à redouter ni écueil ni rocher. L'expérience a fait voir avec quelle vîtesse on pouvait descendre depuis Manoa jusqu'aux établissemens des Maynas. Ainsi les missionnaires s'étaient assurés d'une retraite dans le cas d'une attaque soudaine. En prenant toutes les mesures que conseillera la prudence, on parviendra à former plusieurs missions qui ne seront point exposées aux mêmes désastres que les anciennes. Il ne s'agit donc que de saisir l'occasion qui se présente. Le père Manuel Sobreviela, soutenu par la protection et l'autorité de notre excellent gouverneur [1], a déjà eu recours aux moyens les plus convenables. Le père Girbal qui, au commencement de la présente année 1791, est venu à Lima pour y rendre compte de son voyage, est retourné par l'ordre de son supérieur à Sarayacou et à Manoa, avec deux autres prêtres

[1] C'était don François de Lemos, qui était un homme recommandable par les qualités de l'esprit, et qu'enflammait le patriotisme le plus pur. Il était auparavant à Santa-Fé, ainsi que don Denis Franco son secrétaire, au zèle de qui l'on doit en grande partie l'établissement de la Société académique de Lima.

et deux frères lais, dont l'un exerce le métier de forgeron et l'autre celui de charpentier. Vingt habitans de Tarapoto et de Cumbasa ont dû se réunir à eux. On se proposait d'établir, par des messagers, une correspondance, qui, en donnant avis de tout ce qui se passerait, permettrait de remédier aux accidens ou de les prévenir.

On a vu dans la relation du voyage fait par le père Sobreviela, qu'il faut vingt-trois jours de marche pour parvenir de Lima au lac de grand Cocama; il en faut trois autres pour franchir l'espace qui se trouve entre ce lac et Saint-Regis ouOmaguas; de là, pour se rendre à Sarayacou, en remontant l'Ucayal, il en faut dix-huit, ce qui fait en tout quarante-quatre jours. Au retour, il en faut sept pour descendre de Sarayacou à Omaguas; mais le chemin d'Omaguas à Lima en demande un plus grand nombre, parce que selon le calcul ordinaire, on met pour remonter les rivières trois fois plus de tems qu'on n'en met pour les redescendre. A mesure que l'Ucayal sera plus fréquenté, la navigation en deviendra moins longue, parce que sans doute il offre plusieurs bras ou plusieurs canaux dont le cours[1]

[1] La chose est prouvée, par ce qui est arrivé fré-

est plus direct que celui de la branche principale du fleuve, mais qu'on ne peut suivre encore, faute de les bien connaître. Lorsque le canal de la Mayro sera devenu praticable, on épargnera la moitié du tems, pour le moins; car en descendant par la Pachitea et l'Ucayal jusqu'à Manoa [1], on évitera un circuit de plus de trois cents lieues. Les nouvelles missions étant établies, formeront un centre d'où la lumière de l'Evangile répandra ses rayons, non-seulement sur les nations qui peuplent l'intérieur de la plaine del Sacramento, mais encore sur toutes celles qui se

quemment au commissaire des missions, au Père Manuel Gil, lorsqu'il allait à Manoa. Les sauvages débouchaient tout-à-coup, dans leurs canots; mais à force de prières, de caresses et de présens, ils le laissaient passer. Il donna l'ordre à ses bateliers de faire force de rames, nuit et jour, pour éviter ces Indiens; mais lorsqu'il croyait les avoir laissés plusieurs lieues en arrière, ils reparaissaient en avant. Cela provenait sans doute de ce que le religieux suivait les sinuosités que forme le fleuve, tandis que les Indiens plus expérimentés suivaient la direction des bras.

[1] Les voyages des religieux de l'ordre provincial des Douze Apôtres, et des Pères du collége d'Ocopa, prouvent la vîtesse de la navigation jusqu'à l'Ucayal par la Mayro et la Pachitea.

répandent sur un territoire immense, situé de l'autre côté du Paro.

Qui peut calculer les avantages que retirerait l'Etat, si la religion, le commerce et la science de la navigation étaient introduits dans ces contrées ? La découverte de l'Amérique a causé une révolution générale dans le système politique des sociétés, dans les arts et même dans les sciences. La civilisation du Dorado [1], d'Enim et de Paititi pourrait aussi leur faire prendre un nouvel aspect; Saint-Joachim de Omaguas, qui est situé à la jonction de l'Ucayal et du Maranon, deviendrait, en quelque sorte, semblable à l'ancienne Tyr qui était l'entrepôt de l'univers. Tous les vaisseaux, toutes les productions de l'Amérique septentrionale et de l'ancien monde, y arriveraient par le Maranon, ainsi que les étoffes et les statues qui se font à Quito; Lima ferait

[1] On a indiqué dans le voyage précédent, les limites des deux célèbres Empires du Dorado et du Paititi. Le premier qui est plus fameux et plus ancien que l'autre, s'étend depuis la rive occidentale de la rivière de Paro, jusqu'à la rive orientale de l'Orénoque. On a disputé sur le nom de la capitale de ce pays. Quelques-uns ont prétendu que c'était Omaguas; mais le plus grand nombre des auteurs soutiennent que c'était Manoa.

passer par l'Huallaga et le Mayro, l'huile délicieuse que fournissent les oliviers qui ornent les côtes baignées par l'Océan Pacifique; les couleurs et les sucres de Cuzco y viendraient par l'Apourimac, de même que l'or de Carabaya; les toiles de Moxos et toutes les richesses du Paititi y seraient transportées par le Beni. La paisible ville d'Huanaga, située au centre du port formé par le confluent de l'Huallaga et du Mayro, pourrait jouir des mêmes avantages; et toutes les richesses qu'on y rassemblerait, seraient transportées sûrement au Callao pour passer de là en Europe. La révolution que ce nouveau débouché causerait dans le commerce, serait suivie d'une égale révolution dans les sciences. Le philosophe pourrait contempler les passages que la main de la nature a ouverts aux eaux, à travers les prodigieuses montagnes des Cordillères; le naturaliste pourrait examiner une grande variété d'animaux et de plantes qui ne sont point connus; la capitale du Pérou ne serait plus au centre des hautes régions de l'Amérique méridionale, mais dans l'un des ports de la mer qui est au nord.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER. Considérations sur les auteurs qui ont traité du Pérou.—Etendue actuelle de ce royaume. — Configuration et aspect du pays.—Différentes classes d'habitans. — Considérations générales sur le commerce, sur les manufactures, les mines, la navigation, la pêche, l'agriculture, et l'histoire naturelle du Pérou. — Qualités morales des Péruviens espagnols, page 1

CHAP. II. Vestiges des anciens monumens du Pérou.— Pyramides, obélisques, statues colossales, sculptures, catacombes, momies, forteresses, chemins, aqueducs, etc., etc.—Vêtemens des Péruviens. — Quipos, art oratoire, poésie, musique. — Astronomie et médecine. — Langue quecha, 13

CHAP. III. Géographie physique du Pérou.—Longueur, largeur et surface de ce royaume. — Montagnes des Andes. — Chaînes qu'elles forment. — Fleuves qui en découlent. — Phénomènes que l'on remarque sur les Andes. — Rivières et ruisseaux qui arrosent cette vaste contrée, 22

CHAP. IV. Particularités du climat du Pérou. — Tremblemens de terre les plus remarquables arrivés dans ce pays depuis la conquête, 41

CHAP. V. Considérations sur la botanique du Pérou. — Encouragemens donnés à cette science par les incas. —Commission formée en 1778, pour examiner les productions du règne végétal au Pérou. — Voyage de M. de Jussieu dans ce pays. — Flore du Pérou. — Nouvelle commission formée en 1790, pour le même objet que la première. — Plante qui constitue la nourriture ordinaire des llamas, des pacos, des vigognes, etc.—Lieux particuliers où elle croît, 358

CHAP. VI. Minéralogie.—Mines de différens métaux qui se trouvent au Pérou. —Produits des mines de ce pays depuis l'année 1778, jusqu'à la fin de 1789 et en 1790. — Territoire montagneux de Lauricocha, vulgairement appelé *Pasco*.—Climat rigoureux de cette contrée.—Découverte des mines de Pasco, faite par un pâtre. — Exploitation de ces mines. —Montagne de Raco. — Granit qu'on en tire. — Rivières et lacs qui se trouvent dans le territoire des mines. — Mine de vif-argent de Huancavelica. — Produits de cette mine. — Source d'eau chaude de Huancavelica. — Condition de ceux qui exploitent des mines au Pérou, 71

CHAP. VII. Sol et agriculture. — Population. — Importation des nègres. — Exagération des massacres imputés aux Espagnols, 94

CHAP. VIII. Commerce intérieur du Pérou. — Exportations, 107

CHAP. IX. Commerce extérieur ou d'importation. — Causes de la décadence de ce commerce, 122

CHAP. X. Notice sur la religion des anciens Péruviens, 144

CHAP. XI. Mœurs et coutumes des Indiens de la Pampa-del-Sacramento, et des montagnes des Andes, 153

CHAP. XII. Détails sur les nègres qui résident dans le district de Lima, 178

CHAP. XIII. Détails sur deux géans péruviens.—Exemple de longévité, 189

CHAP. XIV. Divisions administratives, judiciaires et militaires des possessions espagnoles. — Provinces entre lesquelles se divise la vice-royauté de Lima ou du Pérou. — Topographie. — Province de Truxillo, 194

CHAP. XV. Province de Lima. —Ville de Santa-Maria. — Pativilca. Guaura.— Chauçay.—Description de la ville de Lima, capitale de la vice-royauté du Pérou. — Fontaine magnifique. — Population de Lima. — Université de cette ville. — Spectacles, promenades et jeux divers. —Tarma. —Guanouco. — Canete. — Canta. — Ica. — Pisco, etc. 204

CHAP. XVI. Province et ville de Guamanga.—Guanca-Velica. — Province et ville de Cuzco. — Province et ville d'Arequipa. — Arica. — Province et ville de la Paz.—Lac de Chiquito, 232

CHAP. XVII. Plan formé et exécuté par don Jean de Bezares, pour faciliter l'accès des montagnes des Andes, dans la corrégidorie de Guamalies.—Quinquina de ce pays.—Vertus médicinales d'une plante appelée *calenture*. Vers qui fabriquent du papier.—Description de la vallée de Vitoc.—Jean Santos-Atahualpa.—Don Jean-Marie de Galves repeuple la vallée de Vitoc, 244

CHAP. XVIII. Description de la vallée ou des vallées de

Chichas-y-Tarija.—Premier fondateur de l'établissement de ce nom.—Indiens Chirihuanos.—L. Fuentes fonde une nouvelle colonie dans la vallée de Tarija.—Soumissions des Chirihuanos. — Subdivisions de la corrégidorie de Tarija. — Département de Chichas. — Rivières qui arrosent ce département. —Districts dont il se compose. — Productions et mines. — Département de Tarija. —Districts qui le composent. — Vignobles d'Angostura, de Misericordia, etc. — Productions diverses. — Indolence des hommes et activité des femmes. — Rivières du département de Tarija. — Navigation entreprise sur le Bermejo, ou Vermejo.—Maladie singulière.—Pétrifications, 264

CHAP. XIX. Etablissement d'une audience royale dans la vice-royauté du Pérou.—Anarchie qui a long-tems désolé ce pays.—Conciles provinciaux tenus à Lima, 288

Voyages des PP. Manuel Sobreviela et Narcisse Girbal-y-Barcelo, dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, ou le territoire des missions du Pérou.

CHAP. PREMIER. Notices des missions de Caxamarquilla, de Manoa et de l'Ucayal.—Indiens Cholones et Indiens Hibitos. — Deux missionnaires les civilisent. — Portrait des Cholones et des Hibitos.—Coutumes de ces Indiens.—Ravages que la petite vérole fait parmi eux. —Nouveaux progrès des missionnaires.—Découverte de la rivière de Manoa. — Combat dans lequel un missionnaire est tué.—Nouvelles tentatives.—Origine des Indiens de Manoa. — Leur croyance religieuse. — Indiens Sipibos. —Ils reçoivent un missionnaire,

ainsi que les Conivos. — Dissentions parmi les Indiens. — Perte des missions de Manoa. — Tentatives faites pour les recouvrer. — Massacre de plusieurs missionnaires, 298

Chap. II. Voyage exécuté sur la rivière d'Huallaga, jusqu'au lac de Grand-Cocama. — Description de la plaine dite *del Sacramento*. — Description de la rivière d'Huallaga. — Départ du Père Sobreviela. — Ce missionnaire arrive à Playa-Grande. — Il s'y rembarque avec un autre religieux. — Il aborde au port de Pampa-Hermosa. — Il continue son voyage. — Port de Sion. — Port del Valle. — Portage. — Port de Pachisa. — Sources d'eau salée. — Port de Juan de Guerra, et bourgades de Tarapoto et de Cumbasa. — Industrie des habitans de ces bourgades. — Passages difficiles. — *Salto de Aguirre*. — Changement des objets. — Plaines immenses. — Beauté des bords de la rivière d'Huallaga. — Espèce particulière d'abeilles. — Habitans de cette contrée. — Bourgade d'Yurimaguas. — Province de Maynas. — Manière de prendre les tigres. — Bourgade de la Laguna, chef-lieu de la province de Maynas. — Lac et bourgade de Grand-Cocama. — Missions de Maynas. — Productions et commerce de cette province. — Le Père Sobreviela remonte la rivière d'Huallaga. — Il passe le lac d'Yauricocha, d'où sort le Maranon. — Il arrive au collége d'Ocopa, point d'où il était parti. — Résultats de son voyage. — Itinéraire de Lima à Gran-Para, 314

Chap. III. Voyage au pays de Manoa, exécuté sur le Maranon et l'Ucayal, par le Père Narcisse Girbal-y-Barcelo, en l'année 1791. — Description générale de l'Ucayal. —

Confluent de l'Ucayal et du Maranon.—Ville d'Omaguas. — Le Père Girbal s'embarque sur le lac de Grand-Cocama. — Beauté des bords de l'Ucayal. — Le missionnaire rencontre des sauvages. — Nation des Mayorounas. — Le Père Girbal arrive dans le pays des Panos. — Ces Indiens lui font un accueil favorable. — Il trouve une femme à la tête d'une de leurs bourgades. — Il part pour se rendre à Cumbasa. — Il arrive à une bourgade où des missionnaires avaient été massacrés. — Il entre dans le Maranon. — Il atteint le pays des Maynas. — Il rentre à Cumbasa. — Résultats de son voyage. — Il retourne à Sarayacou et à Manoa. — Itinéraire du lac de Grand-Cocama à Lima. — Avantages que procurerait au Pérou la navigation de l'Ucayal et du Maranon. 347

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

VOYAGES
AU PÉROU.

II.

VOYAGES

AU PÉROU,

FAITS DANS LES ANNÉES 1791 À 1794,

PAR LES PP. MANUEL SOBREVIELA,
ET NARCISSO Y BARCELO;

Précédés d'un Tableau de l'état actuel de ce pays, sous les rapports de la géographie, de la topographie, de la minéralogie, du commerce, de la littérature et des arts, des mœurs et coutumes de ses habitans de toutes les classes;

PUBLIÉS À LONDRES EN 1805, PAR JOHN SKINNER,

D'APRÈS L'ORIGINAL ESPAGNOL;

TRADUITS PAR P. F. HENRY;

Ornés d'un atlas de 12 planches coloriées et d'une belle carte du Pérou, dressée d'après LACRUZ et les documens les plus nouveaux, par P. LAPIE, ingénieur-géographe.

TOME SECOND.

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DU PONT DE LODI, N° 3, PRÈS LE PONT-NEUF.

1809.

VOYAGES
AU PÉROU.

Continuation des voyages des PP. Manuel Sobreviela, et Narcisse Girbal y Barcelo, etc.

CHAPITRE IV.

Première excursion dans le territoire montueux du Pérou, du côté d'Huanuco, faite en 1631.—Fondation de six bourgades.—Nouvelle excursion en 1641, et fondations de nouvelles bourgades.—Découverte de la nation des Payansos, faite en 1644.—Bourgades fondées dans le pays de ces Indiens.—Autres établissemens formés dans le pays des Callisecas et des Setebos, en 1651.—Les Sipibos en massacrent tous les missionnaires.—D'autres religieux pénètrent, en 1661, dans le pays des Setebos.—Ils sont obligés de prendre la fuite.—Bourgade fondée dans le pays des Callisecas, vers l'an 1665.—Ces sauvages font une irruption dans le pays des Payansos, et égorgent un grand nombre de missionnaires et d'Indiens convertis.—Décadence de plusieurs établissemens.—Conversion de la nation des Omages, vers l'année 1712.—Fondation de Pozuzo.—Fondation de plusieurs bourgades depuis 1760, jusqu'à 1766.—Ten-

tatives faites, vers la même époque, pour parvenir à la Pampa-del-Sacramento. — Massacre de quinze missionnaires. — Nouvelle expédition faite en 1783. — Itinéraires d'Huanuco à Manoa. — Ouverture de différens chemins.

En l'année 1631, le père Philippe Luyando, qui était provincial de l'ordre des Douze Apôtres de Lima, pénétra, par le territoire haché de Chinchao, dans le pays montueux d'Huanuco, avec quelques autres religieux[1].

[1] Les notices qui forment la matière des chapitres suivans, ont été communiquées à la Société académique de Lima, par le Père Manuel Sobreviela, qui l'a félicitée en même temps de la manière dont elle a tracé l'histoire des missions de Caxamarquilla, et rendu compte des deux voyages dont on vient de lire la relation. « L'ordre, « l'exactitude et la sagesse des vues, » disait-il, « se « font remarquer dans ces écrits. » Il témoignait aussi à cette Société sa reconnaissance, relativement à la publication d'une carte sur laquelle il avait figuré le cours de l'Huallaga et de l'Ucayal, et que l'éditeur regrette de n'avoir pu se procurer, malgré tous les efforts qu'il a faits pour y parvenir. Il paraît qu'en désirant que cette carte fût gravée, le Père Sobreviela avait pour motif principal de faire connaître, d'une manière sensible, à ses religieux, le chemin qu'ils devaient prendre pour arriver aux chefs-lieux des missions qui existent dans les régions montagneuses de la vice-

Ce fut le premier qui tenta une entreprise de ce genre. Il était animé par le desir de

et aux dépens de leur vie. Le nombre des religieux qui, depuis 1637 jusqu'en 1790, ont péri dans cette contrée, par les mains des infidèles, se monte à cinquante-quatre. (*Amich, Comp. Hist., p.* 174.) « Leurs pas et leur « exemple, » disait le Père Sobreviela, « doivent être « suivis par les missionnaires du collége d'Ocopa, char- « gés de la propagation de la foi. Ils acquitteront de la « sorte ce qu'ils doivent au monarque qui les envoie « d'Espagne au Pérou, où il pourvoit, d'une manière « libérale, à leurs besoins. Les routes qui ont été indi- « quées serviront également à guider ceux qui voudront « pénétrer dans ces vastes régions, pour recueillir les « productions précieuses qu'on y trouve en abondance. « Ces plaines immenses et fertiles sont couvertes d'ar- « bres utiles et de plantes médicinales. On y rencontre « un nombre infini de quadrupèdes et d'oiseaux. Des « poissons d'espèces extrêmement variées en peuplent « les rivières, sur les bords desquelles les sauvages « ramassent l'or et l'argent, dont ils fabriquent ces « bracelets, ces croissans et ces plaques qui leur ser- « vent de parure. (*Tena, Mission. lib.* 1, *p.* 100.)

« Afin que la carte dont je viens de parler paraisse « avec moins de défaut que celles du même pays qui ont « été publiées en Europe, j'ai noté non-seulement les pas- « sages que j'ai suivis pour pénétrer, presque par tous les « points de nos frontières, dans le territoire montueux, « mais j'ai soigneusement examiné les cartes et les plans « dressés depuis 1631, par les missionnaires de mon

convertir les Panataguas, les Chuscos, les Tulumayos, les Tinganeses et les Carapachos,

« ordre, et conservés dans les archives de mon col-
« lège. Quant aux points septentrionaux, auxquels j'ai
« pu atteindre dans mon voyage, j'ai suivi La Conda-
« mine et d'Anville, auteurs dont l'exactitude est géné-
« ralement reconnue. »

« En comparant à l'échelle de la carte, les différentes
« distances indiquées sur les itinéraires, on pourra trou-
« ver excessif le nombre des journées et des lieues. Les
« courbes qu'occasionent fréquemment le passage des
« montagnes très-élevées et les sinuosités des rivières
« qui se rencontrent à chaque pas, sont telles que le
« voyageur ne fait pas plus de deux lieues en ligne droite,
« quoiqu'il en parcoure réellement, soit à pied, soit
« par eau, plus de six, ainsi que je l'ai éprouvé moi-
« même. J'ai reconnu souvent qu'il était moins pénible
« de faire dix lieues sur une rivière, qu'une seule à tra-
« vers des forêts épaisses et des halliers embarrassés
« d'épines. En quelque partie du territoire des missions
« qu'on veuille pénétrer, il faut franchir la Cordillère
« orientale ou des Andes, qui, du côté de l'ouest, est d'une
« hauteur prodigieuse et très-escarpée. On ne peut des-
« cendre sur ce territoire que par un pays haché, où les
« précipices, où les flaques d'eau occasionées par la fonte
« des neiges, où un nombre infini de ruisseaux qui, en
« se réunissant, forment de grandes rivières, dont les
« eaux vont se perdre dans celles de l'Huallaga et de l'U-
« cayal, rendent les chemins extrêmement difficiles et
« très-dangereux. Ce sont principalement ces obs-

qui étaient dispersés [1] entre les rivières de Tulumayo, d'Huanuco et de Monzon, entre les confins de Chinchao et de Pillao, et le territoire d'Insura. En peu de tems il parvint à convertir ces nations, et fonda six bourgades dont la population fut très-considérable [2], et qu'il nomma Tonua, Couchero, Yaupat, Chuzco, Tulumayo et Saint-Philippe des Tinganeses. En 1641, les missionnaires Gaspard Vera et Jean Cabezas [3] accrurent cette conquête spirituelle par la conversion des Tipquis et des Quidquidcanas; et en 1643, ils posèrent les fondemens de deux bourgades qui reçurent

« tacles qui ont empêché, tant sous le règne des incas « que sous la domination de l'Espagne, le succès des « expéditions faites dans le territoire montueux. Cela « explique aussi pourquoi, durant tout un siècle après « la conquête, aucun ecclésiastique n'est entré dans ce « pays pour prêcher l'Evangile au nombre infini de « barbares par lesquels il est habité. (*Amich. Comp.* « *Hist.*, *p.* 4.) Cependant les religieux de l'ordre de « Saint-François ont jusqu'à un certain point vaincu ces « difficultés; et en 1631, ainsi qu'à plusieurs autres « époques subséquentes, ils se sont avancés dans le terri- « toire montueux, par différens chemins. »

[1] *Tena*, *lib.* 1, *p.* 273.
[2] *Cordova*, *lib.* 1, *p.* 161.
[3] *Id. ibid. p.* 162.

les noms de Trinité des Tipquis, et de Madelaine des Quidquidcanas.

Les Pères Ignace d'Irraga, Jerôme Ximénez et François Suarez, partirent de Tulumayo en 1644. Après avoir fait, avec des peines infinies, et en courant les plus grands dangers, quatre-vingts lieues sur le territoire montueux, ils découvrirent la nation des Payansos, qui était composée de plus de vingt mille ames. Cette nation habitait une vallée de vingt-cinq lieues de longueur, sur quatre de largeur. Cette vallée est située entre les montagnes dont se compose la Cordillère, qui s'étend entre la rivière d'Huanuco et la Pampa-del-Sacramento. A la nouvelle de cette découverte, plusieurs autres religieux prirent le chemin du pays des Payansos. Ils travaillèrent avec tant de zèle et de succès, qu'en l'année 1650, ils avaient fondé, dans cette contrée, les quatre villes ou bourgades de la Trinité, de la Conception, de Saint-Louis et de Saint-François, où habitaient plus de sept mille ames [1].

En l'année 1651, le Père Alonzo Caballero [2] se rendit du pays des Payansos à celui des Callisecas et des Setebos, qui habitaient sur les bords de l'Ucayal. Il demeura quelque

[1] Cordova, p. 182. [2] *Id.* p. 8.

tems parmi ces Indiens; et à son départ, il leur laissa deux prêtres et trois frères lais, qui à force de tolérance et de soins, parvinrent à les réunir en deux bourgades. Ces établissemens furent détruits par les Sipibos, qui eurent la cruauté d'en mettre à mort tous les missionnaires. Ce revers ne refroidit point le zèle du Père Laurent Tineo, ni celui de plusieurs autres religieux, qui escortés par vingt soldats pénétrèrent, en 1661, jusqu'au pays des Setebos [1]. Ils parvinrent bientôt à convertir plus de deux mille Indiens, qu'ils distribuèrent en deux bourgades. Lorsque l'escorte eut abandonné ces établissemens, les perfides Callisecas, qui virent les missionnaires sans appui, attaquèrent la bourgade de Chupasnao, où ces religieux se défendirent avec des armes à feu. A la fin, ils furent obligés de fuir, et ils se retirèrent à Tulumayo, avec une centaine de Setebos, qui désiraient vivement d'embrasser la religion chrétienne. Malgré cet exemple, le Père Alonze Caballero ne renonça pas à l'espoir de soumettre les Callisecas. Accompagné du Père Manuel

[1] Cette nation pour la conversion de laquelle on prend actuellement (en 1791) des mesures, est connue aussi sous le nom de Manoitas.

Biedma et de quelques soldats, il retourna vers ces Indiens en 1663. Il avait, en 1665, achevé de construire une bourgade et une église [1]. Il y laissa pour directeur spirituel le Père Manuel Biedma, qui fut remplacé par le Père Rodrigue Vazabil. Il n'arriva rien de remarquable à l'établissement, jusqu'à l'année 1667, que, faute des secours nécessaires, il déchut considérablement. Les Callisecas s'étant ligués avec plusieurs autres nations, firent sur le territoire des Payansos, une irruption, pendant laquelle ils égorgèrent un grand nombre de chrétiens, et notamment le Père François Mexia, président des missions des Panataguas, le Père Alonzo de Madrid, et cinq frères lais. Ce massacre et la petite vérole, qui depuis l'année 1670 fit de grands ravages parmi les Indiens convertis, furent cause que les conversions des Panataguas diminuèrent tellement, qu'en l'année 1691, on ne comptait plus dans leur pays que quatre bourgades, dont la population ne se composait que de deux cents individus, de l'un et de l'autre sexe, et si vicieux, qu'à peine pouvait-on les qualifier de chrétiens. Ces missions furent en-

[1] Amich, p. 9.

tièrement détruites, à la mort du Père Jerôme de los Rios, qui fut horriblement massacré en 1704, par une troupe d'Indiens que l'on conjectura appartenir à la tribu des Casibos. Il ne subsista plus que la petite bourgade de Couchero, qui était habitée par quelques Indiens [1].

En l'année 1712, le digne fondateur du collége d'Ocopa, le Père François de Saint-Joseph, arriva à Huanuco. Reconnaissant l'impossibilité de rétablir les missions du pays des Panataguas, il pénétra, du côté de l'est, dans le territoire montueux, et s'avança jusqu'à la Tuctani, rivière sur les bords de laquelle habitait la nation des Omages [2], qu'il convertit. Il fonda dans cette contrée la bourgade de Pozuzo, qui subsiste toujours, et celle de Talinga qu'on y a annexée dans la suite. Il fit construire en un lieu appelé Chaglla, une sorte d'hôpital où devaient être reçus les missionnaires à leur arrivée, c'est-à-dire, à leur sortie du territoire montueux, et autour duquel on devait élever le bétail qui leur serait nécessaire. Il fonda, dans la même intention, un autre hôpital à Muna. Il édifia une église dans chacun de ces établissemens, qui sont

[1] Amich, p. 73. [2] *Id.* p. 75.

actuellement au centre des bourgades habitées par les Indiens convertis.

Depuis 1726, jusqu'à 1755, on est allé huit fois de Pozuzo au port formé par la rivière de Mayro, et à la Pampa-del-Sacramento [1], sans qu'il en ait résulté aucun autre avantage que la découverte de la nation des Carapachos, et la réunion de quelques Omages fugitifs, opérée par les soins des missionnaires. En l'année 1760, les Pères du collége d'Ocopa partirent des missions de Caxamarquilla, et s'avancèrent, avec des peines infinies, jusqu'aux bords de l'Ucayal, où ils convertirent les Setebos ou les Manoitas. En 1766, ils avaient étendu leurs conquêtes spirituelles jusqu'au pays des Sipibos et des Conivos, où ils avaient établi cinq bourgades, appelées Saint-François de Manoa, Saint-Dominique de pisqui, Santa-Barbara d'Achani, Santa-Cruz d'Aguaitia, et Saint-Michel des Conivos. Pour porter, avec le moins d'inconvénient et de danger possible, par la Mayro et la Pachitea, du secours à ces établissemens, on a fait, dans les années 1763, 1765 et 1767 [2], trois expéditions de Pozuzo à la Pampa-del-Sacramento. La première s'est terminée malheureusement.

[1] Amich, p. 86. [2] Amich, p. 149, 153 et 160.

Le Père François Francis, après avoir navigué jusqu'au 9° de latitude méridionale, a été mis à mort par les Casivos. La seconde parvint aussi à ce point, mais sans remporter d'autre avantage que d'avoir reconnu et noté la navigation de la Pachitea, depuis le port de la Mayro, situé aux 9° 57′, même latitude, jusqu'à l'endroit où le missionnaire que nous venons de nommer, fut assassiné. La troisième expédition passa le confluent de l'Ucayal et de la Pachitea ; mais elle n'atteignit point Manoa, à cause du funeste avis communiqué par les Indiens convertis, qui déclarèrent que les Sipibos et les autres nations indigènes s'étaient révoltés, et avaient massacré tous les missionnaires qui étaient au nombre de six prêtres et de neuf frères lais. D'après les documens recueillis dans ces expéditions, ainsi que d'après ceux qu'on a obtenus au moyen d'une autre qui a été faite en 1783, par ordre du vice-roi, qui voulait faire examiner si l'on pourrait ouvrir, pour le passage du bétail, un chemin de Pozuzo au port de la Mayro, il résulte que du premier de ces points jusqu'à Huanuco, il y a trente-trois lieues qu'on peut faire à l'aise en six jours. De Pozuzo à la Mayro, la distance est de seize

lieues, qui demandent trois jours; et du port de la Mayro au confluent de l'Ucayal et de la Pachitea, on compte soixante et dix lieues à cause du cours extrêmement sinueux de la rivière. On peut les faire en cinq jours; et pour se rendre à Manoa, depuis le confluent dont on vient de parler, il en faut deux ou trois. En conséquence, il paraît que d'Huanuco à Manoa, il y a cent soixante et dix lieues, qu'on franchira en seize jours, aussitôt que les habitans de Panao auront terminé le chemin de Pozuzo à la Mayro, chemin qu'en 1790, ils se sont formellement engagés à construire, moyennant la somme de quatre mille piastres. Il faudra aussi que, conformément aux ordres du roi, contenus en différentes cédules, et particulièrement dans celles des années 1777 et 1779, on ait élevé un fortin à l'entrée du port.

Toutes les voies pour aller à Manoa, par Caxamarquilla, par Mayro et Couchero, étaient fermées en 1787. Quoiqu'il fût possible de s'avancer jusqu'à Huanuco par le chemin de Couchero, les canots et les rameurs manquaient depuis 1783, que les Indiens avaient été transférés sur les rives de la Patayrrondos où l'on avait fondé Playa-Grande. En conséquence, le Père Sobreviela résolut d'ouvrir,

dans cette même année 1787, un chemin depuis Huanuco jusqu'à cette ville ou cette bourgade [1]. Il y a travaillé constamment l'espace de cinq ans. L'entreprise ayant été couronnée du succès, un territoire d'une extrême fertilité et de plus de dix-neuf lieues d'étendue, a été, pour ainsi dire, conquis en faveur des habitans d'Huanuco. Le chemin dont nous parlons, procure en outre le moyen de rétablir les missions de Manoa, ainsi qu'on l'a démontré dans les relations des voyages faits sur la rivière d'Huallaga et sur l'Ucayal.

[1] De là, on pourrait descendre en dix jours, jusqu'au Maranon. Il faudrait ensuite quatre jours pour gagner l'embouchure de l'Ucayal; et, en moins de vingt jours, on remonterait jusqu'aux établissemens de Manoa.

CHAPITRE V.

Passages de Tarma au territoire montueux. — Montagne de Sel. — Fondation de diverses bourgades dans les environs de cette montagne. — Massacre de plusieurs missionnaires, et d'un grand nombre d'Espagnols. — D'autres missionnaires remplacent les précédens. — Nouveaux massacres. — Les missions sont abandonnées. — On les rétablit. — Fondation de plusieurs bourgades. — Découverte et description du Grand-Pajonal. — Bourgades fondées dans cette contrée. — Révolte de Jean Santos. — Perte des missions du Grand-Pajonal. — Importance de la possession de la montagne de Sel. — Plan tracé pour en faciliter et en assurer la conquête.

Quoique la Cordillère des Andes oppose du côté de Tarma, de grands obstacles à ceux qui veulent la franchir pour pénétrer dans le territoire montueux, on a cependant effectué le passage jusqu'à la montagne de Sel, par deux voies différentes. La première est celle de Paucartambo et d'Huancabamba ; et le chemin se fait en six jours. La seconde voie commence à Tarma. En la suivant, on traverse les terres hachées de Palca et de Chanchamayo;

et elle ne demande pas plus de tems que la première. La montagne de Sel est frequentée par une foule d'Indiens non civilisés, qui s'y rendent des parties les plus éloignées des hautes régions. Ils s'y approvisionnent de sel, tant pour leur propre consommation que par spéculation de commerce. La veine ou la mine s'étend du sommet de la montagne, au sud-ouest, sur un espace de plus de trois lieues. Elle court à la même distance vers le nord-est, et elle a trente verges de largeur. Elle est de l'espèce appelée roche salée, et est mêlée d'argile.

Le Père Jerôme Ximénez [1] est le premier Franciscain qui ait pénétré dans le territoire montueux du côté de Tarma. Ce religieux partit d'Huancabamba, en 1635, et arriva à la montagne de Sel, sur laquelle il édifia une chapelle, qu'il appela *San-Francisco de las Salinas*. De là, il s'avança jusqu'à Quimiri, où il jeta les fondemens de la bourgade de San-Buenaventura. Désirant de travailler à la propagation de la foi parmi les nations barbares, il s'embarqua et descendit la Perene, accompagné du Père Cristoval de Larios, et de vingt-huit Espagnols. En l'année 1637, ils

[1] Cordova, lib. II, p. 116.

périrent tous, égorgés par les barbares Campas. Ils furent remplacés par les Pères Joseph de Sainte-Marie et Cristoval Mesa, dont les efforts furent tellement couronnés du succès, qu'en l'année 1640 on fonda sept chapelles pour ceux des Omages et des Campas qui avaient embrassé le christianisme.

En l'année 1641, le Père Mathias d'Yllescas [1], et les frères lais, Pedre de La Cruz et François Pena, poussés par leur zèle pour la conversion des ames, et bravant tous les dangers, s'embarquèrent à Quimiri. Après avoir reconnu toute la Perene, ils continuèrent leur voyage par le Paro et l'Ucayal. Parvenus aux environs de la rivière d'Aguaitai [2], ils furent tués par les cruels Sipibos ou Callisecas.

Comme on disait généralement que la montagne de Sel abondait en mines d'or, l'avarice rassembla plusieurs Espagnols qui, après s'être choisi un chef, et avoir engagé deux Franciscains à les accompagner, s'avancèrent jusque-là [3]. Quoique leur présence donnât beaucoup d'ombrage aux Indiens,

[1] Cordova, lib. II, p. 125.
[2] Amich, p. 51.
[3] *Id.* p. 6.

ceux-ci dissimulèrent et reçurent les étrangers avec une feinte soumission. Les Espagnols voulant pénétrer plus avant dans le territoire montueux, s'embarquèrent avec deux religieux, et continuèrent leur voyage, à l'aide des barbares qui leur témoignaient toujours une trompeuse amitié. Le troisième jour les Indiens les invitèrent à quitter leurs armes, sous prétexte de les mettre à couvert dans les canots, où elles seraient moins exposées à l'humidité. Ils suivirent cet avis funeste, et arrivés au détour d'une rivière, ils tombèrent dans une embuscade. Ils furent tous, excepté deux, tués à coups de flèches par des sauvages qui s'étaient cachés sur la rive. Les deux voyageurs qui ne périrent point, s'étaient saisis chacun d'un pistolet, et avaient fait tête aux assaillans. Ceux-ci effrayés par les armes à feu, les avaient laissé passer tranquillement, et s'étaient même réfugiés dans les montagnes. Ce malheur et plusieurs autres accidens qui le suivirent, furent cause qu'on renonça momentanément [1] à la conversion des habitans de la montagne de Sel.

En l'année 1671, le Père Alonzo Roblez et

[1] Amich, p. 6.

plusieurs prêtres, et frères lais partirent d'Huancabamba et atteignirent cette montagne. Ils convertirent huit cents Indiens des tribus des Omages et des Pacages [1]. En 1673, ce nombre s'augmenta de deux cents Indiens, que le Père Roblez réunit dans une bourgade, à laquelle il donna le nom de Santa-Rosa de Quimiri, et qui était peu éloignée du lieu où il avait établi les premiers convertis. Ces conquêtes spirituelles s'étendirent journellement, jusqu'en 1674 [2], que plusieurs officiers, poussés par de vils motifs d'intérêt particulier, obtinrent de diriger et de gouverner les établissemens. Les religieux ne furent pas plutôt dépouillés de cet emploi, que les Indiens privés de leurs guides spirituels reprirent le chemin de leurs montagnes, et retournèrent à leurs anciennes erreurs. Pendant les années suivantes, on prit beaucoup de peine pour rétablir les missions dont nous parlons; mais il n'en résulta que la perte des Pères Jean Valera, François Huerta et Jean Zavala. Le premier fut massacré, en 1694 [3], par les barbares à Huancabamba; et les deux

[1] Tena, lib. 1, p. 51.
[2] Amich, p. 33.
[3] *Id.* p. 72.

autres furent égorgés sur les bords de la Quimiri, à-peu-près à cette époque.

La fin tragique d'un si grand nombre de missionnaires fit une impression si forte dans l'esprit des religieux de l'ordre des Douze Apôtres, que de long-tems on ne put en trouver un seul qui voulût entreprendre de relever les missions des environs de la montagne de Sel. Mais en 1709, la Providence conduisit vers Tarma, le respectable fondateur du collége d'Ocopa, le Père François de St-Joseph, qui engagea quatre autres religieux à le seconder dans cette tentative. Après avoir rempli dans la corrégidorie de Tarma, une mission particulière, il pénétra dans le territoire montueux [1] avec les missionnaires et deux frères lais, qui se joignirent à eux. Ils travaillèrent tous avec tant de zèle que, vers l'année 1730, presque toutes les nations qui vivaient sur les bords de la Perene furent converties, et réunies en six bourgades populeuses qui furent appelées Quimiri, Nixandaris, Cerro de la Sal, Eneno, Pichana et San-Tadeo de los Antes [2].

Dans la même année 1730, on découvrit le Grand-Pajonal, qui est ainsi nommé à cause

[1] Amich, p. 74. [2] *Id.* p. 80.

des herbes épaisses et hautes dont sont couvertes les montagnes qui l'entourent [1]. C'est une partie considérable du territoire montueux. Il s'étend des bords des rivières d'Enné et de Perene, à plus de quarante lieues vers le nord; et il en a trente de l'est à l'ouest. Du côté du nord-ouest, il est baigné par la Pachitea qui le sépare de la Pampa-del-Sacramento. A l'ouest, il touche à de hautes montagnes, qui envoient au Grand-Paro des eaux en abondance. Ce fut le Père Jean de la Marca qui entreprit le premier la conversion des Indiens du Pajonal. Il y pénétra par San-Tadeo de los Antes, où les montagnes ne laissent qu'un passage difficile. Il parvint, en l'année 1733, à y fonder deux bourgades, qu'il appela Tampianiqui et Aporoquiaqui. Les succès qu'il obtint, attirèrent dans cette contrée, plusieurs autres missionnaires d'ordres différens. Tel fut l'effet de leur zèle, qu'en l'année 1735, l'établissement était composé de cinq bourgades populeuses, et dont les habitans étaient dociles et très-attentifs aux instructions qu'on leur donnait. En 1739, il n'y avait pas moins de dix bourgades, contenant plus de vingt mille Indiens convertis. L'année

[1] Amich, p. 94, *et sequent.*

précédente, un grand nombre d'enfans et d'adultes avaient été enlevés par les maladies, ou avaient péri par accident, après avoir reçu le baptême.

Les missions du Pajonal et celles de la montagne de Sel prospérèrent jusqu'en l'année 1742, qu'un mulâtre excité par l'orgueil et par l'ambition, les ruina totalement. Ce fut l'apostat Jean Santos, qui prit le titre et le nom d'inca Atahualpa. Sa révolte éclata d'abord à Quisopango, bourgade du Pajonal, où un petit nombre de conspirateurs s'étaient réunis à lui. Le feu de la sédition aurait été étouffé à sa naissance, si l'on n'avait pas méprisé l'avis qui en avait été donné par les Indiens convertis. En conséquence, le rebelle eut le tems de se faire de nouveaux partisans et de se fortifier dans des postes, où il brava les efforts des troupes envoyées de tous côtés pour s'emparer de sa personne. Les missionnaires se plaignirent vivement, lorsqu'ils virent la destruction successive de ces établissemens, qu'ils avaient formés et maintenus au péril de leurs jours, et qui même avaient coûté la vie à plusieurs de leurs confrères. Cependant ils résolurent de conserver leur poste jusqu'à l'extrémité. Cette détermination fut fatale

aux Pères Dominique Garcia et Joseph Cabanez [1], qui, ainsi qu'un frère lai, furent, en la même année 1742, tués par les insurgens de la montagne de Sel, dans le tems qu'on ouvrait des chemins pour faciliter le passage aux troupes que le vice-roi destinait à marcher contre Jean Santos. Malgré ce massacre, les Pères François Otsua et Salvador Pando [2] eurent le courage de s'avancer jusqu'à Quimiri, où ils demeurèrent l'espace de trois mois, employant, mais sans succès, tous leurs efforts à porter le rebelle à se soumettre. Voyant son obstination et sa perfidie, ils se retirèrent, après avoir essuyé les traitemens les plus indignes. D'autres religieux cédèrent aussi à la puissance de Jean Santos, et abandonnèrent les missions.

On a, en 1779, penétré dans le territoire montueux, pour rétablir les missions de la montagne de Sel. Le collége d'Ocopa avait fait tracer à ses frais, depuis Palia jusqu'à Chanchamayo, un chemin pour les bêtes de somme. Le trésor royal avait fait construire un fortin, où l'on devait entretenir une garnison. Enfin on avait réuni sur ce point, des

[1] Tena, lib. III, p. 76.

[2] *Id.* lib. II, p. 213 et 228; lib. III, p. 76.

Indiens qui résidaient auparavant sur les frontières; mais le danger auquel on était constamment exposé en suivant le nouveau chemin, qu'infestaient les barbares, concourut avec d'autres motifs également puissans, à faire ordonner, en 1784, la démolition du fortin, et rappeler les troupes, les colons et les missionnaires.

Le Gouvernement résolut, en 1787, de faire ouvrir, du côté de la vallée de Vitoc, un chemin qui fût à l'abri des incursions des sauvages. La direction de cette entreprise fut confiée à don Jean Maria Galves, corrégidor de Tarma, qui pressa si vivement les travaux, que l'année suivante les voyageurs et les bêtes de somme purent se rendre à cette même vallée, où l'on a construit un fort dans lequel on a mis une nombreuse garnison. Le Père Sobreviela a fourni les vivres et les outils nécessaires, et a fait édifier une chapelle et une maison pour deux missionnaires, qui y demeurent encore, et y jouissent des bénéfices qu'on leur a conférés.

Cependant tous les travaux, tous les efforts n'auront que peu d'effets, si l'on ne s'empare pas de la montagne de Sel. Pour y parvenir, il faudrait bâtir un fortin près du confluent de

la Chanchamayo et de la Marancocha. Il serait nécessaire aussi que, conformément à la cédule royale du mois de mars 1751, il y en eut un sur la montagne même. Ce double projet pourrait s'effectuer à peu de frais. Il n'y a plus, par le chemin qui conduit à la vallée de Vitoc, aucune surprise à craindre de la part des idolâtres, dont les actes d'hostilité, du côté de Palia, ont été extrêmement exagérés par ceux qui voulaient arrêter l'entreprise. Les Espagnols sont déjà en possession, dans cette vallée, de deux bourgades protégées par un fortin, qui en cas d'invasion peut recevoir promptement des secours, non-seulement de la corrégidorie de Tarma, mais encore de celle de Jauxa. Pour accélérer l'opération, le Père Sobreviela a fait, en 1789, ouvrir un chemin de Monobamba, à la vallée de Vitoc. Il ne restait plus qu'à le prolonger l'espace de cinq lieues, jusqu'à la jonction de la Chanchamayo et de la Marancocha, point où commence la ligne qui sépare le territoire des Cunchos idolâtres, de celui des Indiens convertis, et où l'on pourra faire aussi construire un fortin, au moyen des grands arbres qui couvrent les bords de ces deux rivières.

Lorsqu'on aura élevé ce fortin et fait un

établissement sur le point de la frontière où habitent les Indiens et dont on a parlé, on pourra retirer les troupes pour les placer dans un lieu plus commode sur l'autre bord de la rivière. On s'occupera ensuite à jeter les fondemens des bourgades nécessaires, en prenant soin qu'elles soient situées de manière qu'elles puissent se donner réciproquement des secours, tant par terre que par eau. On pourra, de ce côté, s'avancer sans aucun inconvénient, vers la montagne de Sel, par la vallée de Quimiri et de Nixandaris. On travaillera ensuite à la réduction des idolâtres et des apostats qui résident dans les deux petites bourgades citées ci-dessus, ou qui se sont enfoncés dans l'intérieur du territoire montueux. Ces bourgades se peupleront non-seulement d'Indiens idolâtres que le commerce et des présens y attireront, mais aussi d'un grand nombre d'indigènes indolens et pauvres qui habitent sur les confins, où ils se procurent à peine les choses nécessaires à l'entretien de leur famille. Mais afin que ces derniers puissent arriver à tems pour planter les terrains qui leur seront affectés, il sera essentiel que les régidors les enregistrent et les maintiennent sous une règle sévère. Jusqu'à ce qu'ils aient pu recueillir les

le desir de contribuer au salut des Indiens du territoire montueux, dont plusieurs venaient, pendant l'été, recevoir le baptême à Andamarca, porta le Père Biedma à tout tenter pour vaincre ces difficultés qui paraissaient insurmontables. Après avoir travaillé efficacement à la conversion des Panataguas et des Callisecas, il s'avança, en 1673, jusqu'à la vallée de Jauxa. Accompagné d'un autre religieux et de deux frères lais, il partit d'Andamarca [1] à pied, et n'ayant pour toute provision, qu'un peu de fromage et de maïs rôti. Il marcha pendant huit jours, sur le terrain le plus âpre qu'on puisse se figurer; puis il gagna le pays des Campas idolâtres, qui le reçurent avec de grandes démonstrations de bienveillance et de joie. Il fonda dans leur pays une bourgade à laquelle il donna le nom de Santa-Cruz de Sonomoro. Il y fut visité [2] par les Pangoas, les Menearos, les Anapatis et les Pilcosumis, qui résidaient dans la partie méridionale; par les Satipos, les Copiris et les Tomisicaris qui habitaient la partie septentrionale; et enfin par les Cobaros et les Pisiataris, qui demeuraient dans la partie occidentale. Toutes ces tribus sont connues sous le

[1] Amich, p. 11. [2] Tena, lib. 1, p. 35.

nom générique d'Andes ou de Campas ; mais elles se distinguent entr'elles par les noms particuliers que nous venons d'indiquer, et dont plusieurs sont ceux des rivières sur les bords desquelles elles vivent. D'autres portent le nom de leur district, et quelques-unes, celui du chef qui les gouverne.

Le Père François Isquierdo, qui avait eu connaissance des succès obtenus par le Père Biedma, partit de Quimiri, en 1674, avec trois autres religieux pour aller le seconder. Ces missionnaires ayant conféré entr'eux au sujet de la difficulté qu'opposait l'entrée par Andamarca, et reconnu que l'accès du côté de Quimiri était plus facile, décidèrent qu'à l'avenir on prendrait ce dernier chemin. Ils arrêtèrent aussi qu'on formerait un établissement entre Santa-Cruz et Quimiri, dans le district de Pichana, où résidaient plusieurs Indiens qui avaient témoigné le desir d'embrasser la religion chrétienne. Sans perdre de tems, le Père Isquierdo s'avança jusqu'au point désigné ; mais à peine eut-il fondé l'église et le couvent, qu'un indien appelé Mangore, qui était guidé par une fureur infernale ; entra dans le monastère [1], à la tête d'une troupe

[1] Amich, p. 28.

de séditieux, qui décochèrent leurs traits contre le missionnaire, contre un frère lai, et contre un jeune indien converti. Les malheureux succombèrent. Gorgé du sang de ces victimes, Mangoré remonta la Perene, dans le dessein de mettre à mort tous les missionnaires. Il rencontra sur son chemin, les Pères François Carrion et Antoine Zepeda, qui venaient de Quimiri pour partager les travaux apostoliques du Père Isquierdo; et il les assassina de la manière la plus cruelle. Il arriva triomphant à Quimiri, où il annonça aux habitans les meurtres qu'il avait commis, et la résolution qu'il avait prise d'exterminer tous les religieux. Les Indiens firent tomber sur lui et sur ses satellites tant de pierres, de billots et de massues, que ces scélérats furent promptement anéantis. La sœur même de Mangore ayant saisi une grosse pierre, la lança si juste et avec tant de force contre la tête de son frère, qu'elle l'étendit à terre, privé de tout sentiment.

Ce désastre fit déserter la mission de Santa-Cruz. Cependant le zèle du Père Biedma l'y fit retourner, en 1681, accompagné de quelques autres missionnaires. Le chemin d'Andamarca à Sonomoro avait été réparé par ses soins, si

parfaitement, qu'il était encore praticable pour des mules. En peu de tems, le Père Biedma releva Santa-Cruz [1], et fonda une autre bourgade qu'il appela San-Buenaventura de Savini. Il ouvrit, en l'année 1684, un chemin depuis Sonomoro jusqu'au confluent de l'Enné et de la Perene; et désirant en 1686, de réunir dans le sein de l'église, les nombreuses nations qui habitaient sur les bords de la rivière de Paro, il s'embarqua et descendit jusqu'aux environs du confluent de la Pachitea et de l'Ucayal [2]. Il fut parfaitement reçu par la nombreuse nation des Conivos. Après avoir fondé une chapelle et une bourgade, il s'en retourna, tenant un journal exact, et inscrivant le nom de toutes les nations qui résidaient sur les bords de plus de quarante rivières qui portent leurs eaux en tribut au Grand-Paro. Il établit sur ceux de la Camarinigua, une autre bourgade de Conivos [3], à laquelle il donna le nom de Saint-Joseph, et où il laissa pour missionnaire, le Père Antoine Vital. Celui-ci y demeura, jusqu'à ce qu'il eut reçu la triste nouvelle que les Piros avaient mis à mort le

[1] Amich, p. 41.
[2] Tena, lib. 1, p. 76.
[3] *Id. ibid.* p. 101.

Père Biedma et d'autres religieux. Se voyant seul et sans espoir d'être secouru, il entra dans un canot avec six Indiens, descendit l'Ucayal et entra dans le Maranon, qu'il remonta jusqu'à l'Huallaga. Excepté les Indiens qui l'avaient accompagné, il fut à cette époque, le seul qui eût complété la navigation de ces rivières, puisqu'il s'était avancé depuis Jauxa par Andamarca, jusqu'à la jonction de l'Enné et de la Perene; que de la sorte il avait suivi tout le cours du Paro et de l'Ucayal, et qu'il avait remonté par le Maranon et l'Huallaga jusqu'à la rivière de Moyobamba. Ayant pris terre sur les bords de celle-ci, il se rendit à Caxamarca.

L'infortuné Père Biedma, dont nous venons de parler, avait, en 1687, désiré de faire une nouvelle visite à ses Conivos [1]. Il s'était embarqué à la jonction de l'Enné et de la Perene, avec deux prêtres et deux frères lais, et quelques Indiens convertis, qu'il avait pris à son service à Sonomoro. Après avoir navigué quelques jours sur le Paro, il était tombé dans une embuscade que lui avaient dressée les Piros et les Conivos, qui avaient lancé tous leurs traits sur ses compagnons et sur lui. Cette

[1] Tena, lib. 1, p. 123.

catastrophe renversa les projets des provinciaux de l'ordre des Douze Apôtres, et causa la perte de la mission de Jauxa [1]. Le sort funeste du Père Biedma ayant trop vivement effrayé les autres religieux, les Indiens se trouvèrent sans pasteur. En conséquence, ils se retirèrent dans leurs montagnes, et retombèrent dans l'idolâtrie.

Les missions dont on vient de parler, furent abandonnées jusqu'en 1713 [2], que le respectable fondateur du collége d'Ocopa, suivant l'impulsion d'un zèle ardent, s'avança de frontière en frontière, et qu'enfin étant arrivé à celle de Jauxa, il prit des mesures pour relever l'établissement. Il y réussit à tel point, qu'avec le secours de plusieurs coopérateurs très-zélés, et dont les plus distingués étaient le Père Ferdinand de Saint-Joseph, natif des montagnes de Burgos, et le Père Jean de la Marca, français de naissance, il s'y trouvait, en 1730, quatre bourgades populeuses et florissantes, appelées Sonomoro, Chavini, Jésus-Maria et Catalipango. Celle-ci fut détruite en 1737, par un cacique nommé Torote qui, après avoir cruellement mis à mort un frère lai et plusieurs Indiens convertis, s'avança jusqu'à Sono-

[1] Amich. p. 69. [2] *Id.* p. 76.

moro, où il massacra avec autant de barbarie, trois missionnaires [1]. Dès que le corrégidor eut appris ce tragique événement, il rassembla toutes les troupes qu'il put lever dans la vallée de Jauxa. Il se mit à leur tête, accompagné de quelques religieux, et pénétra dans le territoire montueux, où il étouffa la rébellion dont il punit sévèrement les chefs. Il fit ensuite élever un fort destiné à servir d'asile aux missionnaires et aux convertis. De grands arbres qui croissaient sur les montagnes fournirent le bois dont on se servit pour le construire. On y laissa en garnison quatorze soldats, bien fournis de munitions de guerre et de bouche.

En l'année 1736, les convertis de la tribu des Chichirènes furent établis dans deux bourgades, auxquelles on donna les noms de haut et de bas Parua. On rétablit en même tems celle de Catalipango. Au moyen des renforts de missionnaires qui vinrent d'Espagne en 1737, les conversions se multiplièrent tellement, qu'on fonda plusieurs bourgades [2], et

[1] Amich, p. 101.

[2] Les missionnaires qui vinrent d'Espagne en 1731 et en 1737, non-seulement maintinrent les missions rétablies par le Père François de Saint-Joseph, mais

que les missions de Santa-Cruz se soutinrent jusqu'à l'année 1751, qu'à l'instigation d'une indienne à laquelle il était attaché, le rebelle Jean Santos s'avança depuis Sonomoro jusqu'à la montagne de Sel, dans le dessein d'obliger les tribus des Chichirènes et des Andes à se soumettre à sa domination. Le fort manquant alors des armes et des munitions nécessaires, ne put soutenir un long siége [1]. Les convertis demeurant fidèles à Dieu et à leur prince, abandonnèrent leur pays, pour suivre les missionnaires. Ce fut ainsi que finirent les missions de Jauxa, qui avaient coûté tant de peines et de sang.

Le chemin d'Andamarca à Sonomoro par le confluent des rivières d'Enné et de Perene, se faisait autrefois en dix jours sur des mules; mais actuellement il est entièrement obstrué. Comme ce chemin, s'il était rouvert et rendu praticable, serait toujours extrêmement difficile et rude, et qu'en rétablissant les missions de la montagne de Sel, on pourrait, selon les renseignemens donnés par le Père Biedma,

y ajoutèrent encore, outre les deux Parua, seize autres bourgades qu'ils fondèrent dans le Pajonal. *Tena, lib. II, p* 182.

[1] Amich, p. 429.

s'avancer jusqu'à Sonomoro, le Père Sobreviela a pris, en 1789, la résolution de faire réparer le chemin qui conduit d'Ocopa à la vallée de Vitoc, par Monobamba. Il a pressé l'exécution de ce plan; et il a fait, avec l'autorisation du Gouvernement, relever la bourgade de Monobamba qui avait été détruite en 1744, pendant la révolte de Jean Santos. D'accord avec don Jean Romero Calvo, régidor de Jauxa, il a loué, pour les travaux nécessaires, cinq cents Indiens de la frontière, qu'il a entretenus et auxquels il a fourni des outils, aux frais de sa maison. Le chemin qui de Yauri, bourgade située à une lieue de Jauxa, conduit à Tambillo, bourgade qui est sur la lisière du territoire montueux, a été promptement réparé. La longueur en est de sept lieues. On a ensuite dégagé six autres lieues qui aboutissent à l'ancienne bourgade de Monobamba, dans l'agréable vallée de ce nom. Cinq nouvelles lieues ont été aplanies, pour établir la communication de Monobamba avec la vallée et le fort de Vitoc. Enfin on a bâti une église, une maison pour les ecclésiastiques, des casernes pour les soldats, et une maison de secours. Deux missionnaires ont été chargés de diriger l'établissement.

CHAPITRE VII.

Entrée dans le territoire montueux par Huanta. — Difficulté de ce passage. — Indiens fugitifs. — Massacre de plusieurs missionnaires en 1747. — Fondation de plusieurs bourgades. — Navigation sur l'Apourimac. — Nouvelles bourgades fondées près de Simariba.

En l'année 1677, le Père Biedma [1] cherchant pour aller à Sonomoro, un meilleur chemin que celui d'Andamarca dont nous avons parlé, s'avança jusqu'aux Andes de Tambo, bourgade située à sept lieues d'Huanta, et s'embarqua sur la rivière de Pampas ou de Cocharcas. Après avoir navigué durant six jours, il prit terre, parce qu'on l'assura que cette navigation le jetait très-loin de la ligne droite. Il passa les Andes d'Huanta et de Viscatan, et s'avança à travers le terrain brisé de Chonchagara et de Chiquia. De quelque côté qu'il tentât de pénétrer, il trouva l'entrée de plus en plus difficile et les montagnes toujours plus inaccessibles.

[1] Amich, p. 35.

En l'année 1738 [1], le Père Joseph Cavanes qui avait le même objet en vue, s'avança accompagné de quelques personnes, dans l'intérieur du pays; et après avoir dirigé sa marche d'Ocopa vers Huancayo, Acopalca, Cochangara, Laloma, Surcoubamba, Tintaybamba, Palmapampa, Churubamba et Sanabamba, l'âpreté des chemins le fit retourner sur ses pas, sans qu'il eut recueilli d'autres fruits de ce voyage, que d'avoir baptisé les enfans de plusieurs Indiens qui s'étaient réfugiés dans le territoire montueux, pour échapper, soit à la justice, soit à la contrainte où ils étaient tenus dans les missions. Ainsi expatriés, ils habitaient entre des terres hachées et des marécages; et ils étaient dans un état de barbarie et d'ignorance, tel qu'ils différaient peu des sauvages.

En 1747, le Père Manuel Albaran [2] partit avec un autre prêtre et un frère lai, dans le dessein de chercher un passage plus facile pour gagner le territoire montueux, et de procurer ainsi le moyen de forcer le rebelle Jean Santos à se rendre. Etant descendu par les terres marécageuses d'Acon jusqu'aux bords de l'Apourimac, il fut, ainsi que ceux

[1] Tena, lib. II, p. 181. [2] Amich, p. 126.

qui l'accompagnaient, tué à coups de flèches, par des Indiens qui appartenaient aux tribus les Antis, des Simirinches et des Piros.

Lorsqu'on sut à Ocopa que les Indiens Antis ou Andes avaient, en 1778 et 1779, descendu plusieurs fois des montagnes par les marais de Viscatan et de Sanabamba, et qu'ils avaient témoigné le desir d'embrasser le christianisme, deux religieux se disposèrent à pénétrer par cette voie dans le territoire montueux. Ce furent les Pères Valentin Arrièta et Joachim Soler qui partirent en 1781. Ils élevèrent, l'année suivante, une chapelle dans les environs de la rivière de Jauxa, rivière que les Indiens appellent Mantaro. Plusieurs individus qui appartenaient aux tribus non civilisées visitèrent ces religieux, et montrèrent une docilité qui leur fit espérer qu'ils se convertiraient; mais par malheur les deux missionnaires tombèrent malades, et furent obligés de se retirer. En 1786, les Pères Bernard Ximénez, Berajano et Tadée Giles, se sont aussi rendus en ce lieu; mais au bout de quelques mois, le mauvais état de leur santé les a également contraints de s'éloigner, et la mission a été entièrement abandonnée.

Le Père Sobreviela résolut, lorsqu'il fut nommé supérieur du collége d'Ocopa, de faire longer les marais de Viscatan et de Sanabamba, pour pénétrer dans le territoire montueux; mais il en fut détourné par la difficulté du chemin, et principalement par l'espoir d'approcher plus promptement des nations idolâtres, en naviguant sur l'Apourimac, depuis la mission de Simariba. Nous allons retracer brièvement l'expédition qu'il dirigea.

En l'année 1784, les missionnaires d'Ocopa s'avancèrent par les terres basses de Tamboconga et de Sana jusqu'à la plaine de Saint-Augustin. Ils trouvèrent sur les bords de l'Apourimac plusieurs Indiens qui parurent charmés de les voir. En 1785, ces religieux édifièrent à une demi-lieue de la rivière que nous venons de nommer, une chapelle à laquelle ils donnèrent le nom d'Assomption de Simariba. Les sauvages s'y rendirent, les uns pour être instruits dans la religion chrétienne, et les autres pour se procurer des outils. Le Père Sobreviela visita cette mission en 1788. Ayant reconnu que le peu de progrès qu'on avait fait n'était dû qu'à la difficulté des communications, les Indiens habitant de l'autre côté de l'Apourimac, il passa cette rivière, et

et bâtir à leur portée une maison et une chapelle, qu'il nomma Saint-Antoine d'Intate [1]. En même tems, il ordonna à trois missionnaires de descendre l'Apourimac, et d'enregistrer les Indiens qui résidaient sur les bords de cette rivière. D'après les observations qu'ils firent, il parut qu'il serait possible de fonder à des distances convenables, entre le point où la rivière de Pampas se jette dans l'Apourimac et celui où la Mantaro y tombe, six petits établissemens. Pour mettre ce projet en exécution, le Père Mathieu Mendez remonta, en 1789, au moyen des secours que lui fournit l'intendant d'Huamanga, l'Apourimac, l'espace de cinq lieues, et il parvint à convertir un grand nombre d'Indiens qu'il réunit dans une bourgade située sur le territoire des barbares, et à laquelle il donna le nom de Saint-Louis de Maniroato. Une chapelle et une maison y furent construites par les convertis, et par d'autres Indiens de la frontière. Dans le courant de l'année suivante (1790) on fonda, sous le nom de San-Buenaventura de Quiem-

[1] Cet établissement ne subsiste plus, parce que le plus grand nombre des infidèles ont passé du côté de Simariba.

piric, une nouvelle mission, à quatre lieues de Simariba, en descendant la rivière; et en même tems, on rétablit la chapelle et la maison de cette dernière bourgade. Le Père Sobreviela a fait part de ces succès au gouvernement de Lima et à la cour de Madrid. Simariba est à vingt-huit lieues d'Huanta; et l'on peut s'y rendre facilement sur des mules en cinq jours, en passant par Tambo, par Pulperia, par Tamboconga et Sana.

CHAPITRE VIII.

Passage de Chachapoyas à la jonction de la Moyobamba et de l'Huallaga. — Navigation du Maranon depuis Tomependa dans la province de Jaen, jusqu'au lac de Grand-Cocama. — Pongos ou détroits. — Description et désignation de ces passages. — Balses. — Description de ces barques. — Retour du lac de Grand-Cocama au port de Tomependa. — Difficulté de cette navigation. — Descente du Maranon depuis le lac de Grand-Cocama jusqu'à Tefé, établissement portugais. — Navigation de ce lac à Quito, et retour. — Entrée dans le territoire montueux par la corrégidorie d'Huamalies. — Bourgades de Playa-Grande et de Chicoplaya. — Entrée dans le territoire montueux par la corrégidorie de Pataz ou de Caxamarquilla. — Bourgade de Pachisa.

Pedre d'Ursoa et Lope d'Aguirre furent les premiers européens qui pénétrèrent dans le territoire montueux, en allant de Chachapoyas à la jonction de l'Huallaga et de la rivière de Moyobamba. Ce fut en 1560 [1], qu'ils firent cette expédition. Parvenus au confluent dont nous venons de parler, ils y construisirent

[1] Amich, p. 4.

cinq embarcations, dans le dessein de reconnaître le cours du Maranon. Mais Ursoa fut assassiné là par Aguirre, qui s'enfuit sur les vaisseaux. Nous avons dit ailleurs qu'il expia son crime sur un gibet.

La seconde entrée dans le territoire montueux eut lieu vers l'an 1650 [1]. Elle fut faite par le général don Martin de la Riba, qui conquit le territoire de Lamas et de Cumbasa. Il gouverna sa conquête, tout le reste de sa vie, c'est-à-dire, l'espace de trente ans. Après sa mort, le gouvernement des tribus des Lamistas fut joint à la juridiction de Chachapoyas.

En l'année 1685, le Père Alexandre Salazar, religieux Franciscain, fut de Chachapoyas jusqu'aux marais qui bordent la rivière d'Huambo. Il convertit là les Cheduas, les Alones et les Cholos [2]. Il les rassembla dans trois bourgades, qui formèrent long-tems une présidence sous le titre de Sainte-Rose d'Huambo. Elles ont été réunies à la province de Truxillo.

On compte plus de soixante et dix lieues depuis Chachapoyas jusqu'à la rivière d'Huallaga. Elles se font sur un terrain très-âpre, et la route est dangereuse. Cependant on peut,

[1] Tena, lib. 1, p. 305. [2] *Id. ibid.*

monté sur une mule, parcourir cet espace en seize jours. Il faut passer par les bourgades et lieux suivans : Taulia, Ventilla, Bagasan, point où commence le territoire montueux ; Almirante, Pucatambo, Visitador, Santo-Torribio, Moyobamba, Quilliarrumi, Calaveras ; Bella-Visita, Potrero [1], Lamas, Cumbasa et Juan de Guerra, port où l'on s'embarque pour gagner la jonction de la Moyobamba et de l'Huallaga, navigation qui ne demande qu'un peu plus d'une heure [2].

Du port de Tomependa, bourgade située sur la Chinchipe, dans la province de Jaen, on descend en neuf jours à la ville du lac de Grand-Cocama. Les trente lieues qu'il y a depuis ce port jusqu'à l'embouchure de l'Imasa [3], se font dans des balses, en dix ou douze heures de tems. Cette vîtesse extraordinaire est l'effet

[1] Il faut deux jours pour se rendre de Potrero à Tabaloso.

[2] De Cumbasa au port de Juan de Guerra, il y a quatre lieues qui se font sur une belle plaine plantée d'arbres élevés. On peut faire ce chemin en deux heures et demie.

[3] Ce n'est que depuis peu d'années qu'on a exécuté cette navigation. Cependant les Indiens de Tomependa s'en tirent avec beaucoup d'adresse; et elle épargne plusieurs jours de marche.

de la rapidité de la Chinchipe, de la Chachapoyas et du Maranon. On rencontre dans ce passage, les pongos de Rentema, de Counougiacou, d'Ujure, de Zinquipongo, de Puyaya (un peu au-dessous de la bourgade de ce nom), d'Yullpa, de Tariquisa, de Cacangarisa (celui-ci est le plus resserré de tous), d'Yamburana, de Moape, de Huangana, et seize autres dont nous omettons les noms. Les pongos [1] sont des détroits formés par de hautes falaises pendantes, et à travers lesquelles les torrens s'ouvrent des passages avec une telle violence, qu'ils occasionent des lames furieuses, des barres et des tournans qui engloutissent les balses. Ces embarcations sont composées de quinze morceaux de bois [2] d'environ trente-trois pieds de longueur, sur une largeur un peu moindre. Elles portent un tendelet de cannes qui est fort élevé et couvre la cargaison qui se fixe avec des

[1] *Pongo*, anciennement *punco* dans la langue du Pérou, signifie porte. *La Condamine.*

(Note du traducteur.)

[2] Ce bois est pâle, mou et très-léger. Les Indiens l'appellent *balsa*, les Espagnols *canna veja;* et l'on conjecture que c'est la *férula* des Romains. —*Ulloa.*

cordes [1]. Il y a aux extrémités et en plusieurs parties des balses, des pieux placés perpendiculairement, et auxquels les navigateurs s'attachent en passant les pongos. Ces barques sont alors submergées, mais elles se remettent promptement à flot.

Depuis l'embouchure de l'Imasa jusqu'à la bourgade de Barranca, la navigation exige cinq jours. Durant cet espace, on franchit les pongos de Cumbinama [2], d'Escurribragas [3],

[1] Ces cordes, ainsi que celles qu'on emploie pour lier les bois, sont tressées avec les fibres des tiges de la bejuc, plante du genre de celles qui rampent.

[2] On pourrait plus convenablement appeler *salto* (saut) que *pongo*, le détroit de Cumbinama. Le fleuve rencontrant là un obstacle qu'il ne peut surmonter, change de cours, et se précipite dans un rocher creux, de la moitié duquel il remplit la cavité. Dans sa chute soudaine, il lance des flots si furieux et si hauts, qu'on est obligé, sur-tout en remontant, de décharger les canots, et de les haler jusqu'à la rive opposée.

[3] Ce pongo est formé par une falaise en talus et demi-circulaire. Le fleuve s'étend dans cette courbe où l'eau paraît être en stagnation. Cependant elle fait effort pour couler du côté opposé à celui par lequel elle est entrée; mais elle est repoussée par les rochers, qui la renvoient avec force vers le courant. Il s'ensuit des rejaillissemens et des tournoiemens; et pour les

d'Huaracayo [1] et de Manseriché [2]. Lorsqu'on a passé ce dernier, on arrive à Borja, où on loue une barque ou un canot. Le reste de la navigation par le Maranon, est extrêmement agréable, et ne présente pas le moindre danger. Il ne faut pas plus de trois jours pour se rendre de la Barranca au lac du Grand-Cocama.

Le retour du lac à Tomependa est plus désagréable et plus difficile. La navigation de ce premier point à la Barranca, demande

éviter, les Indiens sont obligés de haler, le long de la rive, leurs embarcations, avec des cordes de bejuc.

[1] Il y a dans ce pongo ou ce détroit, le même risque à courir que dans le précédent, avec cette différence toutefois, que les falaises de l'une des rives sont unies et si glissantes, que les Indiens ne peuvent se soutenir dessus pour haler leurs canots, en remontant le fleuve. En conséquence, ils sont obligés d'attendre que le courant ait fait cesser le tournoiement.

[2] C'est un détroit de près de deux lieues de longueur, que forment deux falaises parallèles, par lesquelles le fleuve est tellement resserré, qu'il n'a plus qu'environ cent trente pieds de largeur, quoiqu'avant sa jonction avec la rivière de Santyago, il en ait plus de seize cents. Le rejaillissement continuel des vagues contre les rochers, y a creusé de profondes cavernes, qui sont divisées en plusieurs compartimens, et semblent former des chambres, des salons, des galeries, etc.

six jours, et il en faut huit pour se rendre à Borja. Le troisième jour, on rencontre un torrent appelé Onoaga. On commence à voir là, quelques pierres éparses; et les moustiques et les cousins, jusqu'alors si incommodes, cessent de tourmenter le voyageur. Après avoir passé un circuit que fait le fleuve, on trouve un second torrent qui est nommé Sapape. En suivant une autre courbe, on rencontre un troisième torrent qui est celui de Payguero. Après deux autres sinuosités, il y en a un quatrième, qu'on appelle Vacas. Quatre autres torrens, qui sont ceux de Chote, de Platero, de Fatiga et de Calenturas, se jettent dans le fleuve par les autres courbes qu'il décrit. Enfin, le neuvième et dernier torrent, qui est le Pedregal, tombe dans le Maranon, au pied de Borja. La navigation, près de ces torrens, est extrêmement difficile. Lorsqu'on remonte, il faut ranger le bord pour n'avoir pas à lutter contre le courant très-fort qui se trouve au centre du lit du fleuve. Comme dans toutes ces passes il y a peu d'eau près des rives, il est nécessaire de soulever de tems en tems l'embarcation avec des léviers, et de la pousser jusqu'à ce qu'on trouve une profondeur suffisante. On

se rend à Santyago par le détroit de Borja, en un jour; au pongo d'Huaracayo, en quatre jours; à celui d'Escurribragas, en deux jours; à celui de Cumbinama, en trois jours; à l'embouchure de l'Imasa (arrivé à cette petite rivière, on quitte le Maranon), en un jour; et au port de Tomependa, par la Chuchunga, en deux jours. Il y a de ce port jusqu'au passage, deux journées de chemin, qu'on fait par terre, en traversant d'épaisses forêts et des marécages; et du passage, lieu ainsi nommé parce qu'on y traverse le Maranon dans une balse, pour se rendre à Pomara, on atteint Tomependa en un jour, sur une mule, et en deux jours à pied.

On a, vers la fin de la relation du voyage du Père Sobreviela, parlé du tems nécessaire pour descendre en canot depuis le lac de Grand-Cocama jusqu'à Tefé. Ces détails ont été communiqués à ce missionnaire, par don Jean de Salinas Zenitayoga, commandant de la quatrième division des limites du Maranon, et vice-gouverneur de la province de Maynas, etc. Cet officier connaissait parfaitement la navigation du fleuve, pour l'avoir exécutée pendant plus de douze ans. Les remarques suivantes ont été faites sur les

lieux, par le Père Sobreviela lui-même. Si l'on navigue dans de grosses barques chargées de marchandises, et si l'on ne fait route que douze heures sur vingt-quatre, il faut vingt jours pour descendre depuis le lac jusqu'à Tefé. Les canots parcourent cet espace en huit jours. La navigation de Tefé jusqu'au lac demande près de soixante jours. On met pour se rendre de ce port à celui de Caysara, un jour; à Tentevoa, sept jours; au port de Matura, huit jours; à San-Pablo, trois jours; à Yaguari, six jours; à la frontière de Tabalinga, un jour et demi (toutes ces places appartiennent aux Portugais); à celle de Loretto (là commencent les bourgades des missions des Maynas), deux jours; à Camucheros, trois jours; à Pevas, quatre jours; à Napeanos, cinq jours; à Omaguas, trois jours; à San-Regis, trois jours et demi; à Urarinas, neuf jours; et au lac trois jours. Total, cinquante-neuf jours.

Le docteur Mariano Salazar, recteur d'Yurimaguas, à qui le Père Sobreviela a été redevable de toutes les choses nécessaires pour descendre l'Huallaga, lui a communiqué les renseignemens suivans, pour remonter du lac de Grand-Cocoma à Quito, et pour le retour.

Ce fut l'expérience qui les dicta. Du lac, on passe dans le Maranon par l'Huallaga; et en quatre jours, on remonte jusqu'à l'embouchure de la Pastasa. En naviguant sur cette rivière, on atteint en un jour, le port de Santander. On parvient à la bourgade de Pinches en douze jours; à celle d'Andoas, en deux jours; et à celle de Canelos [1], en vingt jours. On acheve le voyage par terre. De Canelos, on met huit jours pour se rendre aux Bains. Des Bains on va en un jour et demi à Hambato. D'Hambato on va à Tacunga, en un jour; et de Tacunga à Quito, en deux jours. Le retour est beaucoup plus prompt, car il n'exige que vingt-sept jours et demi. Il faut douze jours et demi, pour se rendre par terre à Canelos. On met sept jours à descendre de ce dernier point, à Andoas par la Bobonaza. La navigation d'Andoas, à l'embouchure de la Pastasa, demande six jours. De là on gagne le lac en deux jours. Il faut donc moins de tems pour aller de Lima au lac de Grand-Cocama, que de celui-ci à Quito; et l'observation s'applique également au retour. En

[1] Après avoir mis un jour à remonter depuis Andoas, on quitte la Pastasa, et l'on continue la navigation par la rivière de Bobonaza.

conséquence, on ne met que vingt-trois jours pour s'y rendre de Lima, et que trente-neuf jours pour le retour, en l'exécutant de la manière suivante : Pour aller du lac à Yurimaguas, trois jours ; d'Yurimaguas au confluent de la Moyobamba et de l'Huallaga, sept jours ; de ce confluent à celui de la Huyabamba aussi avec l'Huallaga, trois jours ; et de là au port del Valle, deux jours ; de ce port à Sion, un jour ; de Sion au port de Pampa-Hermosa, trois jours ; et de Pampa-Hermosa à Playa-Grande, huit jours. Le Père Sobreviela a fait, en quatre jours, le chemin de cette dernière ville à Huannco ; et celui d'Huannco à Lima, en huit jours ; l'un et l'autre par terre.

On peut, par la corrégidorie d'Huamalies, atteindre la rivière d'Huannco, en se rendant de Chavin au port de Chicoplaya. Le chemin est de vingt-huit lieues, dont on fait vingt-six sur des mules, et en cinq jours. Les lieux où l'on s'arrête sont : Tantamayo, Carpa, Santa-Rosa, Chiparo, Monzon et Chicoplaya. Le port de cette bourgade en est à deux lieues, qui se font à pied. De ce port à Playa-Grande, il y a neuf lieues qu'on fait sur la Monzon ; et on en compte quatre et demie jusqu'à la jonction de cette rivière avec celle d'Hua-

nuco. La ville de Playa Grande a été fondée en 1782, par un petit nombre d'Indiens qui appartenaient aux missions de Couchero, et par plusieurs autres indigènes, venus des missions de Caxamarquilla. Elle a constamment reçu les secours spirituels des missionnaires du collége d'Ocopa. La bourgade voisine, celle de St-François de Monzon ou de Chicoplaya, a été fondée trois ou quatre ans avant l'autre. Don Mathias Abadia ayant pénétré jusqu'à la Monzon, trouva dans les environs quelques Indiens, qu'il engagea par des promesses et des présens à seconder son dessein, et à placer leurs huttes sur les bords de cette rivière.

L'origine et les progrès des missions de Caxamarquilla ayant été parfaitement retracés, il suffira de dire qu'on a pratiqué trois chemins [1] qui conduisent de cette corrégidorie à

[1] Il n'y a peut-être en aucune partie du monde, d'aussi mauvais chemins que ceux qui se trouvent dans les contrées intérieures du Péron. Les passages les moins incommodes, les moins dangereux, sont sur les pentes des montagnes, et semblent former plutôt d'étroites corniches placées à la cime des Cordillères, que des chemins tracés pour les voyageurs et pour les bêtes de somme. Les descentes rapides, ou les petits ballons, selon l'expression du pays, les quartiers de pierre et les

la rivière d'Huallaga. Par le premier chemin, on fait en sept jours, à pied, ou dans un hamac porté par des Indiens, les quarante lieues qu'il y a de Tayabamba à Pampa-Hermosa.

précipices ne sont rien en comparaison des *barbacoas* ou des mauvais pas. Au milieu de la descente, la tête d'un homme forme avec celle du cheval ou de la mule sur laquelle il est monté, un angle obtus, dont la base est le chemin même. D'après cela, on doit juger que le danger du voyageur s'accroît à mesure qu'il s'avance sur un plan presque perpendiculaire. S'il a la moindre distraction, ou si sa monture fait un faux pas, il tombe dans l'abyme.

Les barbacoas consistent en deux perches qui sont posées sur les saillies de rocher les plus avancées. Ces ponts sont si faibles qu'ils tremblent, et souvent ils plient sous le poids du passager. D'un côté s'élève ordinairement une montagne inaccessible, et de l'autre côté sont des précipices d'une lieue et demie de longueur, et au bas desquels coule une rivière qu'on ne peut apercevoir du point élevé où l'on se trouve placé. Le voyageur, lorsqu'il est pour la première fois prêt à passer un de ces ponts, ne peut s'empêcher de songer qu'il serait plus sûr de doubler le cap de Horn. Ceux qui ont fait le chemin de Huanuco à Cuzco, peuvent confirmer cette assertion.

Pour diminuer le danger, pour améliorer les chemins et pour en ouvrir de nouveaux, on a formé divers projets, d'une exécution plus ou moins coûteuse, selon les vues particulières des auteurs; mais il n'en a pas

Le second chemin passe par les bourgades de Sion et del Valle. Il est de cinquante lieues, et on peut le faire en huit jours, soit à pied, soit dans un hamac. Le troisième conduit de Capellania à Pajaten, et est à-peu-près aussi

encore été présenté un seul qui ait mérité d'être adopté. Presque tous ceux qui ont hasardé leurs conjectures sur ce point, ont proposé d'avoir recours au *mita*, ou au service forcé des Indiens, et à une augmentation de droits sur certaines marchandises.

Désirant d'être utile à son pays, et de faire tourner au profit du Pérou, le seul avantage pécuniaire qu'elle eût retiré jusqu'alors de la circulation du mercure péruvien, la Société académique, après en avoir obtenu l'agrément de l'autorité suprême, avait, conformément à la coutume des académies d'Europe, invité toutes les personnes instruites à lui transmettre le résultat de leurs méditations sur l'amélioration des chemins. En conséquence, elle avait promis une medaille d'or du poids de onze onces, avec une chaîne et un anneau de même métal, pour la dissertation où l'on aurait le mieux traité ce sujet. Une médaille d'argent, du même poids, devait être donnée à celui qui aurait obtenu l'*accessit*. Les discours devaient être remis, le 30 mars 1792, et être examinés par treize personnes. Il n'y en a eu d'envoyé qu'un seul, qui a été composé par un habitant de Chachapoyas dans le territoire des montagnes, contrée d'où l'on n'attendait rien. Ce discours n'était pas sans mérite. Cependant il n'a pas été jugé digne de l'un ni de l'autre prix offert par la Société.

long que le précédent. De Pajaten, on descend en un jour et demi, dans un canot, jusqu'à Pachiza, bourgade qui a été fondée en 1790, afin que ceux qui navigueraient sur l'Huallaga trouvassent un lieu où ils pussent se reposer, et se pourvoir des vivres dont ils auraient besoin.

CHAPITRE IX.

Voyage de Chavin à Chicoplaya. — Vastes cavernes. — Belles plaines. — Rivière de Santa-Rosa. — Sol des bords de cette rivière. — Lac de Negrococha. — Marécages de Chapacra. — Productions de cette contrée. — Grands pajonales. — Rivière de Monson. — Village de Chipaco. — Rivière d'Aucantagua. — Monson. — Décadence de cette bourgade. — Mines des environs. — Chicoplaya. — Idée générale de toute cette contrée. — Etendue dont elle est. — Ressources qu'elle offre. — Conduite à tenir pour les mettre à profit.

Lorsqu'on a quitté Chavin de Pariaca par le nouveau chemin [1], on fait quatre lieues pour se rendre à la bourgade de Xican, après laquelle, pour arriver au *tambo* [2] de la Vierge, on traverse un terrain fertile qui a une lieue d'étendue, et abonde en pâturages. Là, commencent les hauteurs escarpées qui forment la frontière du territoire montueux; et le

[1] Ce chemin a été ouvert en 1789, par don Juan de Bezares. Voyez *tableau du Pérou*, chap. XVII.

[2] L'institution de ces tambos, ou de ces lieux de repos, ressemble à celle des caravanserais de l'Orient; et le public en a l'obligation aux missionnaires.

froid devient plus sensible qu'auparavant. Une lieue et demie plus loin, une caverne spacieuse, creusée par la nature, et appelée Quisullomachai par les Indiens, offre un asile aux voyageurs, quelque nombreux qu'ils puissent être ; et, à peu de distance, ils trouvent en quantité de l'herbe pour leurs bêtes de somme. Si cependant on désire être plus commodément logé, on fait une autre lieue, et l'on arrive au tambo de Magrapata, où les pâturages sont également abondans. A un peu plus d'une lieue et demie au-delà de cette halte, est Palmamachai, où commence le territoire montueux. On y trouve également des herbages ; et les rochers y présentent des cavernes où l'on peut se loger très-commodément. Il y a aussi des huttes qui ont été construites par les guides. Un quart de lieue plus loin est Querecoto, que pourraient faire qualifier de bourgade les huttes nombreuses qu'y ont élevées les ouvriers qui ont travaillé à faire le chemin. Dans l'espace d'une lieue et un quart, qui sépare Querecoto de Puchiartambo (agréable tambo), se présentent plusieurs belles plaines qui sont susceptibles de culture, et où l'on voit encore des vestiges de plantations et des huttes en ruine. Après avoir fait une

autre lieue, on arrive au bord de la rivière de Santa-Rosa, qu'on passe sur un pont commode. Là, le sol et la température sont très-convenables à la culture des bananiers, des cannes de sucre, etc. En conséquence, on y a fait une belle plantation depuis l'ouverture du nouveau chemin. A un peu plus d'une lieue de ce point, se trouve l'emplacement du lac de Negrococha qui a été desséché, et autour duquel sont de bonnes terres arables, et des huttes abandonnées par les anciens propriétaires. Au bout d'une autre lieue on atteint les vastes marécages de Chapacra, au milieu desquels était une ville indienne qui portait ce nom, et était très-peuplée. La beauté du site et l'heureuse température de l'air invitent à la relever. La fertilité de ces terres basses, où croît l'arbre au quinquina, et particulièrement celui qui donne l'écorce jaune, les rend propres à la culture de l'indigo, du tabac (d'une espèce aussi belle que celle de la Havanne), de la cochenille, qu'on peut y recueillir toute l'année, du riz, et en général de toutes les plantes grasses, comme l'indique la nature, sans le secours de l'art. Don Jean de Bezares a déjà préparé le sol pour un établissement qui doit être appelé San-Carlos. A un

peu plus d'une demi-lieue, coule la rivière d'Yanamayo, au-dessus de laquelle, à égale distance, on traverse le pont que Bezares a jeté sur le Xincartambo. Là, commencent les grands pajonales [1] du territoire montueux. Ils sont si étendus qu'ils pourraient nourrir plusieurs milliers de bestiaux. Après avoir fait encore une demi-lieue, on arrive au pont de Chinchima sur la Monzon. C'est là que se terminent les onze lieues du nouveau chemin ouvert par Bezares. Les plantations et les hautes herbes s'offrent constamment à la vue, dans cet espace.

Depuis Chinchima on suit le bord de la Monzon, et à la fin de la seconde lieue, on arrive au village de Chipaco, où résident vingt-six chefs de famille, les uns métis, les autres Indiens tributaires. Le sous-recteur, le collecteur et le subdélégué visitent ce village, une fois l'année. Malgré la fertilité naturelle des vastes marécages qui l'environnent, et qui sont propres à tout genre de culture et à nourrir du bétail, les habitans pouvaient passer pour pauvres autrefois. Des préjugés les privaient de la meilleure partie de leur nourriture, et particulièrement des grosses fèves

[1] Ce sont des terrains couverts d'herbes hautes.

et des yucas. Ils se figuraient que les unes donnaient la gale, et que les autres desséchaient le sang. Bezares est parvenu en partie à les faire changer d'opinion, et a introduit parmi eux plusieurs sortes de productions, et particulièrement l'anil, qu'il a fait venir de Nicaragua.

A une demi-lieue de Chipaco, coule l'Aucantagua. Cette rivière prend sa source dans le sud, et traverse de vastes et fertiles marécages qui communiquent avec les hautes terres. Il y avait autrefois dans ce canton plusieurs bourgades habitées par des Indiens civilisés. On y remarque toujours les vestiges du chef-lieu, qui était appelé Chancaran. On y voit les restes des ouvrages construits pour purifier le minerai d'or et d'argent des mines voisines. Il était facile de tracer un chemin de là jusqu'à Xacas, bourgade de la juridiction de Chavin. Les Indiens reconnaissant combien une telle entreprise serait utile à la corrégidorie de Huamalies, ont librement offert leurs services à leur principal magistrat, don Jean de Bezares; et ils ne lui ont demandé que de leur fournir les vivres et les outils dont ils auraient besoin. Bezares a accepté leur proposition, et sous peu de tems,

l'opération commencera [1]. De la rivière d'Aucantagua à la bourgade de Caunarapa, il y a une lieue ; et des plantations de coca et d'autres productions utiles font juger de la fertilité du pays. Deux lieues plus loin, est Monzon, bourgade située sur la rivière du même nom. Elle pouvait autrefois se vanter d'une population considérable ; mais aujourd'hui, elle ne contient que quelques métis, et six chefs de famille d'Indiens tributaires. Il y a aux environs plusieurs veines métalliques. On en exploite quelques-unes. Une petite lieue après Monzon, on entre dans la plaine de Poucara, ce qui signifie plaine de sang, dénomination due à une bataille que l'on prétend y avoir été livrée entre les Espagnols et les barbares. On voit encore les ruines de la bourgade qu'habitaient ceux-ci. Elles se trouvent sur la rive droite de la Monzon, lorsqu'on redescend cette rivière.

Un peu plus haut que la plaine de Poucara, est le grand *quebrada* (terrain marécageux), d'Insura, qui est si vaste et si long qu'on pourrait le qualifier de vallée. Il renfermait précédemment plusieurs bourgades, dont on voit toujours les ruines, et dont les principales étaient Insura, Paucaco et l'Ascension.

[1] Cet itinéraire a été tracé en 1791.

Don Jean de Bezares voyant avec quelle facilité on pourrait tracer un chemin jusqu'à la bourgade de Patairrhondos et à la ville d'Huanuco, dressa un plan qu'il présenta au vice-roi, en lui faisant sentir les avantages qui résulteraient d'une pareille entreprise. La nécessité de communiquer l'affaire au corrégidor ayant occasioné des retards, Bezares a fait commencer les travaux. Trois lieues au-delà de la plaine de Poucara, on arrive, toujours sans quitter les bords de la rivière, aux ruines de la bourgade de Pampeteco, qui donnait son nom à la vallée, et où les Jésuites avaient leur dernière mission. Bezares y a introduit la race des bœufs noirs, qui ne peut manquer de prospérer dans un pays qui abonde en excellens pâturages, et qui est bien administré. Ce magistrat s'occupe actuellement à prendre les moyens de faire accroître la population du premier établissement de Chicoplaya, qui est à une lieue de Pampeteco.

Dans les espaces déjà découverts, on trouve des terrains élevés et d'une étendue considérable, sur lesquels croissent les arbres qui donnent le quinquina. Ces arbres étaient inconnus aux anciens habitans des cantons montueux. On pourrait faire, sur différens points, des

plantations de cacao d'une qualité supérieure, qui au bout de trois ans donneraient annuellement deux récoltes. On transporterait cette production à moins de frais à Lima, que le cacao qu'on y fait venir de Guayaquil. L'anis s'y recueille en tout tems; et les cannes de sucre y mûrissent dans l'année. On dit que le tabac de ce pays est de si bonne qualité, qu'on pourrait le cultiver pour en faire un article de commerce, ce qui épargnerait au Pérou les sommes considérables que le royaume envoie à la Havaune. Il y a des terrains parfaitement propres à la culture du riz, des fèves, des amandes, des plantes potagères de toutes les espèces, et des fruits pour le dessert, y compris les ananas. On pourrait y élever des troupeaux en nombre suffisant, non-seulement pour fournir aux besoins de ceux qui exploitent les mines des environs, mais encore pour alimenter la capitale, qui tire de Conchucos, lieu plus éloigné, une partie des bestiaux nécessaires à sa consommation. Le maïs réussit parfaitement dans toute cette même contrée; et la plante y est si productive, qu'on n'en trouve pas un seul épi, qui ait moins d'un pied de longueur. On ne peut y cultiver le froment qu'à Cha-

pacra ; mais comme on s'en procurerait à bon marché des hautes terres, et que les Indiens préfèrent au pain, les yucas, qui acquièrent beaucoup de grosseur dans ce pays, l'inconvénient se ferait peu sentir. Les yucas y sont excellens, soit rôtis, soit bouillis. Il en est de même des bananes. Il y a plusieurs variétés de celles-ci, et toutes y sont délicieuses; mais on y remarque sur-tout les petites bananes rouges de Taïti, qu'on y a déjà introduites.

Nous ne parlerons pas de la cire, du miel, des arbres singuliers, ni des autres productions précieuses qu'on trouve dans le pays. Nous ne dirons rien non plus des riches *laondecos* [1] d'or, ceux-ci n'ayant été soumis à aucune épreuve par Bezares, qui était si fortement occupé de son entreprise, qu'à peine avait-il eu le tems de jeter un nouveau coup-d'œil sur les mines qu'il avait découvertes. Mais nous ne pouvons passer sous silence ici la cannelle, dont, si l'on voulait, on retirerait un si grand profit, ni les baumes, ni la vanille, ni d'autres productions sans nom-

[1] On les nomme ainsi, parce que les Indiens tirent l'or du sable des rivières, en le lavant dans des petits puits creusés à cet effet.

bre, que l'on peut tirer de la Pampa-del-Sacramento, et principalement de la partie située du côté de la Cordillère qui l'entrecoupe. Il est à présumer aussi que les Indiens convertis qui habitent les deux bourgades fondées par les religieux Franciscains, prêteraient leur aide pour les récoltes, si l'on établissait un commerce d'échange.

Quelle est, parmi les anciennes provinces du royaume, celle qui pourrait se vanter d'avantages égaux à ceux que possède cet espace de terre inutile ? Le passage étant libre, on peut peupler ce territoire montagneux, et établir des communications entre les nouveaux colons, sur un terrain de près de soixante lieues de longueur en suivant la frontière de Huamalies, et de vingt-deux de largeur. S'il est certain que la population s'accroît à proportion de la quantité des productions, combien ne s'augmentera pas celle du royaume, lorsqu'on aura rétabli les bourgades de ce pays, qui n'ont plus rien à redouter des barbares, et où un Espagnol, quelque délicatement qu'il ait été élevé, pourrait trouver un séjour agréable et commode. Un capital de quelques piastres pour commencer ses spéculations, lui procurerait

promptement des richesses considérables. Si quelqu'un, à l'exemple de don Jean de Bezares, entreprenait de faciliter ces entrées par les corrégidories de Cuzco, de Guamanga, de Jauxa, de Tarma, d'Ambo et de Pataz, la vice-royauté de Lima ne pourrait-elle pas se promettre de trouver l'équivalent de ce que lui a fait perdre le démembrement qu'elle a éprouvé pour l'érection de la vice-royauté de la Plata? L'entrée dans le territoire montueux, de laquelle il a été question ci-dessus, n'est pas la seule que le digne Bezares ait rendue facile. Nous avons dit qu'il en a commencé une par laquelle on pourra se rendre de Paucaco à Patairrhondos et à Huanuco. Enfin, il est convenu avec les Indiens d'ouvrir un troisième chemin, qui conduira du vieux Chaucaran à Xican, bourgade située près de la frontière de la corrégidorie de Huamalies. Les missionnaires ont de leur côté commencé à établir des communications; mais, quelque secondés qu'ils soient par les convertis, leur pauvreté évangélique détruit l'effet de leur zèle. Il est donc nécessaire que les particuliers aisés s'engagent en des entreprises de ce genre, dont certainement ils retireront de plus grands avantages que d'un commerce

partagé entre un grand nombre de personnes, tel que l'est celui des capitalistes. Mais on doit se rappeler sans cesse qu'il ne faut ni forcer le travail des Indiens, ni se permettre aucune fraude envers eux, ni leur donner la valeur d'une aiguille qu'ils ne l'aient payée d'une manière quelconque, ne fût-ce que par un simple caillou. On doit sur-tout leur faire connaître l'excellence de la religion chrétienne. C'est par une telle conduite que Bezares s'est acquis la bienveillance des indigènes, et qu'il est parvenu à exécuter des plans qui, sans cet avantage, auraient exigé des milliers d'hommes, et des sommes immenses.

CHAPITRE X.

Second voyage du père Narcisso Girbal y Barcelo à Manoa en 1791. — Dispositions du père Sobreviela pour assurer les succès de ce voyage. — Départ de Lima. — Arrivée à Huanuco. — Le père Girbal y trouve ses compagnons de voyage. — Départ d'Huanuco. — Obstacles en route. — Débordement des rivières. — Perte d'un bateau. — Arrivée à Laguna. — Le père Girbal part pour l'Ucayal. — Il arrive à l'embouchure de cette rivière. — Il la remonte seul. — Il rencontre les Conivos. — Il en est bien reçu. — Ses compagnons le rejoignent. — Il poursuit son voyage, et trouve d'autres Conivos. — Ces indiens lui demandent de leur donner un chef. — Il se rend à leurs prières. — Rencontre des Panos. — Les pirogues des Indiens accompagnent le père Girbal. — Arrivée à Sarayacu. — Joie tumultueuse des Indiens. — Une femme rétablit l'ordre. — Les pères prennent possession de leur couvent. — Augmentation de population à Sarayacu. — Le père Girbal prend des informations sur le Carbunculo. — Observations sur le cannellier d'Amérique. — Bon état de la mission.

Les relations des voyages des pères Sobreviela et Girbal [1] font connaître le zèle infati-

[1] *Voyez* tome 1, page 347.

gable de ces ardens missionnaires, et la disposition de tous les payens qui habitent les fertiles plaines *del Sacramento*, à embrasser notre sainte religion. A la fin de la précédente relation, on a parlé du nouveau voyage que le père Girbal était dans l'intention d'entreprendre ; cette annonce avait excité l'attention du public, curieux de connaître le résultat de cette entreprise : aidée de la protection manifeste du ciel, elle ne pouvait qu'être heureuse. Le roi d'Espagne avait donné les ordres les plus précis pour qu'on favorisât ce projet. Notre illustre chef qui a le talent particulier de prévoir les intentions bienfaisantes de son souverain et de les remplir avec sagesse et énergie étend sa main protectrice sur les missionnaires, anime et soutient leurs efforts. D'ailleurs, quoique les gouvernemens du Pérou et de Maynas soient soumis à des chefs différens, ce qui pourrait retarder l'activité des religieux, la paralyser, et même la rendre inutile, il n'en résulte cependant aucun effet fâcheux ; car heureusement il se trouve à la tête de ce dernier pays un digne gouverneur, don Francisco de Requena, qui s'empressa de protéger les travaux des missionnaires.

Ce fut sous des auspices aussi favorables que le père gardien, Manuel de Sobreviela, fit tous les préparatifs nécessaires pour assurer le succès du second voyage du père Girbal. Il lui adjoignit le père Bonaventure Marquez, religieux rempli de zèle. Il rassembla une grande quantité d'outils propres à cultiver la terre et à abattre le bois, ainsi que des bagatelles et des étoffes que les Indiens estiment le plus. Pour obvier au manque des outils qui pouvaient se perdre, s'user ou se briser, il donna au père Girbal une forge complète, et le fit accompagner par le frère lai Juan Dueñas, excellent charpentier, et par deux maîtres forgerons de Tarapoto et de Cumbaza. Voulant assurer le succès de son ouvrage, il parcourut tous les journaux manuscrits des anciens missionnaires qui avaient visité Maynas et Manoa; il y rechercha les causes qui les avaient fait réussir ou échouer, et y étudia les moyens les plus certains de gagner les peuples de ces contrées, et les règles les plus sages pour s'assurer de leur fidélité. Aidé de tous ces matériaux, il composa une instruction qui devait être le code de ses missionnaires.

A présent laissons parler le père Girbal.

Pourvu par mon prélat, le père Manuel

Sobreviela, de tout ce que je regardais comme nécessaire pour entreprendre notre voyage à Manoa, pour y fonder une église et un monastère, et pour y faire des présens aux Indiens; et muni des leçons salutaires et des avis sages que ce respectable chef me donna relativement à ma conduite envers mes compagnons et envers les infidèles, je partis de Lima, le 13 juillet 1791, pour aller à la ville d'Huanuco. Quoiqu'elle ne soit qu'à soixante lieues de la capitale, et que j'eusse pu faire ce trajet en huit ou dix jours, je n'y arrivai que le 29; parce que, peu de temps après être entré à Casa-Cancha, je fus attaqué d'un vomissement si violent, que je crus que j'en allais mourir; il me dura plusieurs jours. Enfin Dieu vint à mon aide, et j'arrivai bien portant à Huanuco. Ce qui augmenta ma satisfaction, fut d'y rencontrer mes chers confrères et compagnons de voyage le père Bonaventure Marquez, et le frère Juan Dueñas qui, par ordre du père gardien, avaient quitté le collége d'Ocopa pour m'accompagner dans mon voyage à Manoa; ils étaient à Huanuco depuis le 21 juillet. Nous nous réjouîmes tous de notre heureux destin d'avoir été choisis pour aller porter la lumière de l'évangile dans

Pampa-Hermosa, où mes compagnons restèrent avec tout le bagage, parce qu'il ne se trouva personne dans cet endroit. Le curé, le père Francisco Aranda, était allé à la nouvelle paroisse d'Uchisa pour y exécuter différens ordres que le père gardien lui avait donnés concernant l'achèvement de cet établissement. Pour éviter à l'avenir des difficultés qui occasionaient d'aussi longs retards, j'allai en avant dans un canot pour donner des ordres, afin que tous les Indiens eussent à se tenir prêts en nombre suffisant, et avec des provisions, dans tous les endroits où nous devions passer. J'arrivai à Sion, et je fis avertir le curé, le père Antonio Diaz, de tout disposer pour que les pères pussent aller à Pachiza avec leurs bagages. J'allai ensuite au port del Valle. Quoique le curé, le père Francisco Cumbreras, me dit que tous ses paroissiens nous attendaient avec impatience pour nous accompagner, et que quelques-uns des plus braves et des plus hardis s'offrissent à moi et m'assurassent qu'ils étaient fermement résolus de venir avec nous jusqu'à Manoa, je les remerciai de leur offre, et leur fis connaître que je n'avais pas besoin d'eux pour cette fois, puisqu'il était convenu qu'ils ameneraient les

pères de Sion à Pachiza. En outre, le vice-roi avait ordonné que vingt habitans des frontières de Tarapoto et de Cumbasa nous suivraient jusqu'à Manoa, y resteraient pendant six mois, et au bout de ce temps, seraient remplacés par vingt autres. De Valle, j'allai à Pachiza, où je dis en passant au curé, le père Vicente Gomez, de faire tenir ses gens tous prêts, et je continuai ma route vers Cumbasa, où je ne trouvai qu'un petit nombre d'Indiens, parce qu'ils s'étaient dispersés dans les montagnes, et s'y tenaient dans leurs cabanes. Je mis le plus grand zèle à les rassembler, afin de pouvoir choisir les plus convenables pour nous suivre à Manao, et y rester avec nous. Je rencontrai dans cet endroit don Nicolas Candamo, vice-gouverneur de Laguna, qui allait à Huanuco avec des canots chargés de différens effets, et montés de cent matelots. Il allait examiner la rivière et la position de Huanuco, afin que l'expédition du Marañon put s'y munir de ce qui lui était nécessaire; car les Portugais avaient interdit le commerce du fer, et de tous les autres objets dont l'armée s'approvisionnait [1]. Ce

[1] Il serait très-important et très-avantageux de faciliter les communications entre le Pérou et Maynas

militaire est un grand ami de l'ordre de Saint-François; il m'offrit tout ce que je pouvais juger utile et agréable pour nos pères, et me donna un ordre pour que les habitans d'Yurimaguas, le premier endroit de sa juridiction, eussent à nous procurer sur-le-champ des canots et des bateliers, ainsi que tout ce qu'il nous fallait pour aller à Laguna.

Les habitans de *Tarapoto* et de *Cumbasa*, qui devaient nous accompagner étant rassemblés, je me déterminai à n'en prendre que quatorze, quoiqu'ils témoignassent tous le plus vif désir de nous suivre, et que les femmes dussent rester seules dans les villages. Afin de tranquilliser les plus empressés, je dressai la liste de ceux qui dans six mois viendraient remplacer leurs camarades.

Après avoir fait tous les préparatifs nécessaires, nous partîmes, le 19 septembre, pour le port de *Juan-Guerra*. Mais durant toute notre navigation jusqu'à Laguna, le gonfle-

par Huallaga. De cette manière, on enlevera aux Portugais le profit qu'ils tirent de ces provinces; elles seront mieux pourvues de tout ce qui est nécessaire à leur subsistance et à leur défense. Le commerce d'exportation de ces contrées et du Pérou en deviendra plus considérable.

ment extraordinaire et prématuré de la rivière nous fit éprouver beaucoup de difficultés et de dangers, c'est pourquoi don Nicolas Candamo étant à la Saline appelée *Pilluana*, prit le parti de retourner à Laguna; car il craignait que lui et ses cent matelots, ne fissent naufrage, ou du moins n'eussent beaucoup à souffrir. Un grand canot chavira dans le torrent de Chumia; cet accident fit perdre deux cents arrobes de cacao et d'autres objets; deux hommes se noyèrent, et on ne retrouva que leurs culottes. Nous perdîmes presque au même endroit un bateau plat que j'avais fait charger de sel pour Manoa, à la première saline qu'on rencontre à droite en allant de Cumbasa à Huallaga; cet accident nous priva aussi d'une partie de notre fer, et d'autres effets; mais heureusement personne ne perdit la vie. Je dois avouer que jamais je n'ai eu autant de peur de me noyer que dans cet endroit dangereux. Ce qu'on nous raconta des périls qu'on y courait, tous les incidens qui nous retardèrent, et le gonflement extraordinaire de l'Huallaga, nous mirent quelque temps en désordre; mais nous nous consolâmes par l'idée que nous souffrions par la volonté de Dieu, et pour le salut de notre

prochain. Cette considération ranima notre courage pour continuer gaiement notre entreprise. Ordinairement on ne met que cinq jours pour aller de Cumbasa à Laguna, mais nous eûmes besoin du double de ce tems.

Enfin nous atteignîmes Laguna; mais là les causes de retard se multiplièrent. Nous n'y étions pas avec notre protecteur don Juan Salinas. Il était allé, par ordre de son commandant général, don Francisco Requena, à l'expédition de Tefé. Le soldat qui était resté en garnison dans cet endroit, nous dit qu'il n'avait pas la permission de nous fournir les canots et les autres choses qui nous étaient nécessaires pour notre voyage. Nous eûmes beau lui montrer la lettre du gouverneur qui nous promettait de nous aider en tout, nous ne pûmes pas l'engager à nous fournir ce que nous lui demandions. Dans cet embarras, Dieu voulut que le nouveau vice-gouverneur revint de son malheureux voyage à Laguna. Il donna aussitôt ses ordres pour qu'on nous procurât tout ce qui nous était nécessaire. Comme nous étions sur le point de nous embarquer, nous vîmes arriver un bateau de Tefé; il apportait la nouvelle que l'expédition revenait des frontières à Laguna;

qu'elle avait abandonné, le 1.er septembre, la ligne avancée, et que par conséquent elle devait déjà être sur les limites du territoire espagnol. Ce rapport, et les réflexions que me suggera la lettre du chef dont je viens de parler, me causèrent un vif chagrin. Voici ce qu'il me mandait : « J'espère qu'on m'enverra à l'avance un messager pour m'annoncer l'arrivée des missionnaires dans « l'Ucayal ; c'est pourquoi j'ai écrit au père « gardien, etc. ». Ignorant quels pouvaient être les motifs qui faisaient demander au vice-gouverneur, d'une manière si pressante, de lui envoyer un messager avant que nous entrassions dans l'Ucayal, je n'osai pas entrer dans cette rivière sans avoir accédé à ses désirs, et je me déterminai à attendre sa réponse aux Omaguas. Mais, après avoir mûrement considéré la chose avec le supérieur des missions et ses confrères, on jugea plus convenable que je lui allasse parler. Je m'embarquai, et je laissai des ordres pour que les pères poursuivissent leur voyage jusque dans l'Ucayal. Comme je naviguai nuit et jour dans un canot très-léger, je ne tardai pas à arriver aux frontières, où je rencontrai don Juan Salinas qui attendait l'expédition

sans pouvoir aller plus avant, parce que les Portugais s'y étaient opposés. La même cause me retenait aussi, lorsqu'il arriva un messager portugais apportant l'avis que l'expédition espagnole était déjà à San-Pablo, l'avant dernier endroit sur le territoire portugais, et à huit jours de navigation du lieu où nous nous trouvions. Le vif désir dont j'étais animé d'arriver enfin chez mes chers payens les Panos et les Manoas, la lenteur excessive que l'expédition mettait à venir, et le chagrin que j'avais de voir les pères retenus, sans pouvoir entrer dans l'Ucayal, engagèrent don Juan Salinas à me dire que je devais laisser en ce lieu une lettre pour don Requena, et partir pour l'Ucayal dans une grande barque qu'il me laisserait, et aller avec ma compagnie jusqu'à Manoa. Grâces à cette ressource, j'abordai heureusement à l'embouchure de l'Ucayal le 4 novembre. Les pères entrèrent dans notre barque avec tout notre bagage, et pleins de joie et d'allégresse, nous navigâmes sur l'Ucayal. Ce fut avec le même contentement que nous parcourûmes la moitié de la distance de l'embouchure de cette rivière jusqu'à Manoa. L'idée que la vue de notre barque pourrait causer de la surprise

aux Indiens, m'engagea à prendre les devants avec un canot léger, et à laisser en arrière la grande embarcation où étaient mes compagnons, ainsi que les canots des habitans des frontières; je leur recommandai de me suivre lentement.

Gai et joyeux, je remontais l'Ucayal dans mon canot, lorsque le 16 novembre j'aperçus tout à coup un certain nombre de pirogues des payens qui venaient à nous. Nous ne savions pas à quelle nation ils appartenaient, et nous craignîmes que ce ne fussent les féroces Casivos. Nous fîmes des signaux de paix, ils y répondirent sur-le-champ en poussant de grands cris de joie. En approchant, je m'aperçus que c'étaient des Conivos; quelques-uns me reconnurent, et crièrent aux autres qu'ils pouvaient avancer sans crainte, que c'était *nucumpapa*, ce qui dans leur langage, veut dire notre père. Hommes, femmes et enfans s'avancèrent en foule, serrés comme un essaim d'abeilles. Après qu'ils m'eurent embrassé avec des marques non équivoques de sincérité, je leur demandai, par le secours d'un truchement, où ils allaient. Ils répondirent qu'ils venaient au devant de moi, et que dans le cas où ils ne m'auraient

pas rencontré sur la route du Marañon et de l'Ucayal, ils avaient résolu de pousser jusqu'à Cumbasa, où ils croyaient me rencontrer, parce qu'ils savaient que j'étais curé de cet endroit. Ils me firent grand accueil, me regalèrent de leurs mauvais vivres, et me prièrent de passer la nuit sur le lieu même, car ils étaient épuisés par la grande chaleur. Je me rendis à leurs désirs, quoiqu'il ne fut pas encore midi. Deux heures s'étaient à peine écoulées, qu'il arriva un petit canot des nôtres. Ils me dirent que la grande barque n'était pas éloignée; en effet, elle parut à quatre heures du soir. Les Indiens y montèrent en foule, après qu'on les eut assurés qu'il n'y avait à bord ni soldat ni blanc.

Avant de prendre du repos, nous parlâmes du départ pour le lendemain. Ils me prièrent de ne point partir avant le point du jour, parce qu'ils avaient leurs femmes et leurs enfans avec eux, et que, malgré le clair de lune, leurs canots venant à heurter contre un pieu, ils pourraient chavirer, et causer la perte de quelqu'un. Je me rendis à une demande aussi juste, et je donnai mes ordres pour que la grande barque avec son équipage et les pères, et les autres canots, appareillassent au point

du jour. Quant à moi, je partis vers minuit, afin d'avertir les habitans du premier village, de crainte qu'ils ne fussent effrayés à l'arrivée de notre flotte.

Le 19, à dix heures du matin, je découvris une autre flotille composée des pirogues des Conivos. Ne sachant pas qui ils étaient, et craignant encore que ce ne fussent les Casivos, j'employai la même prudence que l'avant-veille, et je fis des signaux de paix. Ils furent répétés et accompagnés du bruit des trompes; mais ceux qui m'avaient reconnu crièrent aux autres pirogues de n'avoir pas peur, puisque c'était *nucumpapa*. Encouragés par cette assurance, ils s'approchèrent; et, après mille embrassades, et des témoignages de joie réiterés, nous allâmes tous à terre pour déjeûner. Pendant que leurs femmes s'empressaient à le préparer, ces bons Indiens, transportés de plaisir d'avoir trouvé celui qu'ils cherchaient, me firent entendre qu'ils n'avaient point de *couraca*, c'est-à-dire, de chef, et qu'il fallait que je leur en choisisse un qui les gouvernât, parce qu'ils étaient indécis sur le choix qu'ils devaient faire. Craignant de me tromper, et appréhendant les conséquences qui pourraient résulter d'une erreur de ma part, je refusai

leur offre; mais leurs prières devinrent si importunes, que je fus obligé d'y condescendre. Je leur demandai quel était celui d'entr'eux qu'ils regardaient comme le plus propre pour les commander; mais ils ne voulurent pas me le dire; la raison en était toute simple, c'est que chacun désirait que le choix tombât sur lui. Dans cet embarras, je nommai *couraca* un homme d'environ cinquante ans; je lui donnai mon bâton au nom du roi, et tous promirent de lui obéir.

Le 21, nous rencontrâmes encore une multitude de pirogues des Indiens appelés *Panos*, qui venaient aussi au devant de moi. Après les cérémonies accoutumées, leurs femmes préparèrent à boire pour moi et pour tous les habitans de Cumbasa et de Tarapoto qui étaient venus dans mon canot; je leur proposai ce qui restait de ma table; ils s'en montrèrent très-reconnaissans, ils en invitèrent d'autres à venir en manger, et leur offrirent leur *milcapa*. Après le repas, nous reprîmes notre navigation. Nous formions une flotte de plus de cinquante pirogues.

Le 25, nous aperçûmes une autre flotille qui nous attendait à mi-chemin de *Sarayacu* avec une abondante provision de vivres. Avant

d'arriver dans ce lieu, nous avions visité le premier village des *Panos*, où nous n'avions trouvé que des femmes ; les hommes étaient allés aux salines qui sont très-éloignées de *Manoa*. La grande barque qui portait les pères nous avait rejoint, et nous nous mîmes tous à ramer avec ardeur, afin d'arriver à tems au village de Sarayacu, terme de nos désirs. La vue d'un si grand nombre de canots sur la fameuse rivière d'Ucayal (car il y en avait environ soixante qui la remontaient), causait le plus grand plaisir ; car, pour ressembler parfaitement à une flotille de guerre, il ne manquait que des voiles aux pirogues qui suivaient la grande barque, comme leur vaisseau amiral.

Enfin, le 25 novembre à six heures du soir, nous arrivâmes au port et au village de la rivière Sarayacu. Une foule d'hommes et de femmes nous y attendaient, brûlans du désir et de l'impatience de nous embrasser. Ils poussèrent tous des cris de joie très-bruyans, en répétant continuellement le doux nom d'ami. Quelques-uns sautèrent dans mon canot avec tant d'impétuosité, qu'ils manquèrent de le chavirer, et peu s'en fallut que nous ne tombassions à l'eau. D'autres vinrent dans

leurs pirogues jusqu'à la grande barque pour embrasser les pères; d'autres enfin attendaient impatiemment que nous missions pied à terre pour nous serrer dans leurs bras. Au milieu de ce bruit et de ce désordre joyeux, la célèbre Ana Rosa éleva la voix et dit : « C'est « assez ; les pères doivent être fatigués ». A l'instant la multitude se tut, et précédés par Ana Rosa, les Indiens nous conduisirent en procession au couvent qu'ils avaient bâti conformément à la promesse qu'ils m'avaient faite, l'année précédente, lorsque je pris congé d'eux. Après que nous nous fûmes assis, Ana Rosa donna ordre au *couraca* de nous apporter du meilleur *chicha*[1], afin que les pères pussent en goûter. Tous les Indiens s'assirent par terre, et gardant le plus profond silence, ils étaient attentifs à tout ce qu'Ana Rosa disait ou commandait, et ils lui obéissaient ponctuellement. Ils avaient construit une église, me dirent-ils, mais le couvent n'était pas encore achevé, parce qu'ils avaient été attaqués d'une dissenterie contagieuse, dont quelques-uns étaient morts.

Le 26, nous fîmes porter tous nos effets

[1] On a déjà vu que c'est une boisson qu'on prépare avec le maïs.

à terre, et comme le couvent n'était pas entièrement clos, nous les déposâmes chez Ana Rosa qui les garda fidèlement. Ce même jour, tout le peuple se rassembla, nettoya la place du marché, aida à couper du bois, à l'apporter pour terminer le couvent, et à faire les divisions nécessaires pour chaque objet. Ils nous apportèrent des ignames, des bananes, du maïs et du mani, quoique la maladie qui les avait attaqués, et le grand nombre d'habitans des autres cantons qui s'étaient joints à eux, leur eussent occasioné une espèce de disette de ces productions. Ces bonnes gens nous apportèrent aussi du bois, de l'eau, et tout ce dont nous avions besoin; ce qu'ils continuèrent à faire tous les jours au moindre signe, et sans qu'il fut nécessaire d'user d'autorité. Le *couraca* attachait la plus grande valeur à un peu de similor dont je lui avais fait présent; il le mit au bâton que je lui avais donné au nom du roi. Il vient tous les jours matin et soir au couvent pour voir ce qui se passe. Ces Indiens se conduisirent très-bien envers les *lamistas*, les invitèrent à manger, et leur firent partager avec la plus grande libéralité tout ce qu'ils avaient. Nous avons commencé à nettoyer de mauvaises herbes

l'endroit où sont nos cabanes, et au moindre signe tous les Panos et les Conivos viennent nous aider dans notre travail. La famille d'Ana Rosa exerce la domination dans ce lieu, qui me paraît être un de ceux de la vallée de Jauja où les habitans sont les plus civilisés et le plus dociles. J'espère qu'avec l'aide de Dieu, ils resteront toujours tels.

La quantité des individus qui viennent s'établir à Sarayacu est innombrable. L'année dernière, ma première visite embrassa toute l'étendue de l'Ucayal, et causa un si grand mouvement parmi toutes les peuplades, que les *Piros* et les *Remos* qui habitaient vis-à-vis de la hauteur de Tarma se sont établis de l'autre côté de la rivière vis-à-vis le premier village des Panos; ils y ont leurs maisons et leurs cabanes. Il se trouve actuellement à Sarayacu environ huit cents individus qui désirent avec la plus vive ardeur de devenir chrétiens, et ont commencé à nettoyer de mauvaises herbes les environs de leurs habitations et leurs cabanes. Encore un peu de tems, et ces payens traverseront Chimpana pour aller à Lamas; mais d'après la méfiance qu'ils m'ont fait entrevoir, peut-être serais-je obligé de les y accompagner.

A peine arrivé à Manoa, je fis tous mes efforts, conformément aux instructions du vice-roi, pour découvrir le *Carbunculo* [1]. Je réussis à trouver un indien de la nation du Piros, qui non-seulement avait vu cet oiseau, mais l'avait tué, et ignorant son importance, l'avait jeté. Il me dit qu'il y en avait deux espèces; la première n'avait qu'un quart de vare de hauteur, et la seconde une demi-vare. L'enveloppe qui couvre son éclat intérieur est, me dit-il, un plumage d'une richesse exquise, et sa gorge est marquée de taches d'une beauté singulière. Dans leur langue, il s'appelle *Inugucoy*. Il m'a promis de m'en donner un mort, parce qu'il est impossible de le prendre vivant. Je fis un riche présent à cet indien pour l'encourager, et il partit fermement convaincu qu'il ne reviendrait pas s'en m'en apporter un. A cet effet, il retourna à son ancienne demeure, qui, lorsqu'on remonte l'Ucayal, est vis-à-vis de la montagne de Tarma, et à vingt journées de route par eau de cet endroit-ci.

[1] Le carbunculo est un oiseau dont les Indiens racontent des merveilles. Les naturalistes peuvent faire des recherches plus précises à son sujet.

(*Note du traducteur.*)

Ayant vu une prodigieuse quantité de cannelliers dans ces plaines si fertiles, j'ai ordonné à ces dociles Indiens d'en faire une plantation pour essai. Je me conformerai en tout pour la perfection de leur culture, aux instructions dans lesquelles don Juan Joseph Boniche a inséré ce que ses lectures lui ont appris sur cet objet, et dont je me suis procuré la copie suivante :

« Voici ce qu'il faut observer, pour que la cannelle qui croît sur nos montagnes, égale en bonté celle de Ceylan. 1°. Bien dégager l'arbre, de manière à ce qu'il ne s'en trouve aucun autre à la distance de douze à quatorze vares, et encore moins un d'une espèce différente; autrement le cannellier ne pourrait pas jouir de la lumière du soleil ni d'un air libre : on ne doit souffrir aucun buisson au pied de l'arbre; et pour les empêcher de croître, il faut nettoyer la terre aussi souvent qu'on le peut. 2°. Au commencement de l'hiver, on prive l'arbre de sa sève dans les parties les plus proches de la terre : les incisions ne doivent pas être trop profondes; et quant à leur nombre, quatre suffiront pour les plus gros, et deux à trois pour les plus petits. 3°. Il ne faut enlever l'écorce du cannellier que

lorsqu'il a porté des semences, et seulement sur les tiges et les branches où elle pend et dont elle paraît se détacher. Lorsqu'il est nécessaire de faire des plantations, il faut se conformer aux distances et aux précautions indiquées plus haut. On se sert des rejetons, qui sont nombreux, ou des graines mûres. On peut encore avoir recours aux boutures qu'on fait en hiver. Si l'inexpérience des Indiens empêche ces boutures de réussir, on a recours aux jeunes plantes venues de graines, et c'est le moyen le plus sûr ».

Tous les chapitres de cette instruction sont conçus de la même manière, et je m'y conformerai en tout. J'espère qu'avant peu nous parviendrons, dans notre territoire, à bien cultiver la cannelle, qui peut devenir une branche importante de commerce.

Les Indiens et le Couraca sont tous les jours plus contens de nous ; ils sont très-reconnaissans de ce que je leur ai ramené ceux de leurs camarades qui étaient de l'expédition de Tefé. Toutes les peuplades ont conçu la plus haute idée de cette action.

CHAPITRE XI.

Voyage du frère Juan Dueñas, de Manoa à Cumbasa en 1792. — Il part de Sarayacu. — Il descend l'Ucayal. — Il entre dans la *Laguna de Santa-Catalina*. — Arrivée à un village de Panos. — Navigation dans une rivière qui se jette dans la Laguna. — Village des Piros. — Le frère Dueñas quitte son canot. — Il continue sa route par terre. — Il arrive au port d'Yanayacu. — Rencontre des Cumbasas. — Arrivée à Lima. — Observations sur les peuplades indiennes. — Productions de la Pampa del Sacramento.

Le 14 mai 1792, après avoir reçu des instructions détaillées des pères missionnaires de la ville de *la Purissima Concepcion del Sarayaçu*, je partis à huit heures en compagnie de six Indiens de Cumbasas, et de deux jeunes Indiens de la nation des Chipeos, âgés de treize à quatorze ans; tous deux étaient encore payens, et consentaient à me suivre jusqu'à Lima. Nous nous embarquâmes au port situé près de Sarayacu; et, après une navigation d'une demi-heure, nous entrâmes dans l'Ucayal. Cette rivière considérable a dans cet endroit un cours si tranquille et si

majestueux, que l'on a peine à s'apercevoir qu'elle coule; sa largeur est d'environ un quart de lieue. Nous fîmes encore dix milles en la descendant, puis nous mîmes à terre, et nous nous couchâmes sur le rivage.

Le 15, nous continuâmes notre navigation le long de la rive gauche, en cherchant le canal de la lagune de Santa Cataljna. L'expérience m'apprit que la distance de la ville de la Conception, à l'embouchure de ce canal, est de quinze lieues, et non pas de cinq comme je l'ai lu dans quelques relations, où sans doute on aura par mégarde omis le chiffre 1 qui devait précéder le 5. Le canal où nous étions a vingt vares de large, deux lieues de long, et une profondeur suffisante pour être navigable en tout temps. En moins de trois heures, nous arrivâmes à la lagune, qui me parut avoir trois lieues et demie de long et une lieue et demie de large. Elle doit son origine aux différentes rivières et aux courans d'eau qui coulent du sud et de l'ouest, et qui viennent la plupart des montagnes de Ponguillo et de Huallaga. Nous entrâmes dans une des rivières qui se jettent dans la *Laguna* à sa rive droite; nous y fîmes environ un mille, et à trois heures après-midi, nous abordâmes au bourg d'Uxia-

batay situé sur les bords de ce canal. Il e peuplé d'environ vingt familles de *Pan* payens, mais nos amis dévoués. Ils nous r çurent avec de grands cris d'allégresse, nous régalèrent bien. Ils ont un couraca par ticulier, différent de celui de la Conception Je pense qu'il serait très-commode pour ceu qui suivent cette route, que cet endroit de vint un établissemeut fixe, parce qu'ils y trou veraient du repos et des secours. En effet, au tems de la crue de l'Ucayal, on ne met qu'un jour à aller de la Conception à Uxiabatay, tant en descendant qu'en remontant, à cause du cours lent de ses eaux le long du rivage; mais lorsque cette rivière est basse, il faut deux jours de navigation, parce qu'en montant et en descendant, il faut faire un détour dans différens bras de l'Ucayal.

Après avoir été bien traités par nos amis les Panos qui nous fournirent en outre tout ce qui nous était nécessaire, nous partîmes d'Uxiabatay le 16, pour retourner à la *Laguna de Santa Catalina*, en suivant le même canal qu'en venant, et nous dirigeâmes notre route à l'ouest. Après environ une demi-heure de navigation, nous entrâmes dans une rivière qui coule vers l'O.S.O., et comme

c'est la plus considérable de celles qui donnent naissance à la Laguna, nous lui donnâmes le nom de *Rio de Santa Catalina*. Nous fîmes trois lieues et demie sur cette rivière en la remontant, et nous arrivâmes près de quelques huttes des *Piros* payens, qui sont aussi de nos amis. Quoiqu'ils fussent absens, nous entrâmes dans leurs cabanes, et nous mangeâmes les fruits qui s'y trouvaient. Le *couraca* d'Uxiabatay s'étant aperçu que nous avions laissé dans son bourg le riz que nous portions avec nous pour faire du milcapa, s'embarqua aussitôt avec sa femme et un autre payen, et nous apporta notre riz dans ces cabanes. Je le récompensai de sa peine et de sa fidélité. Le soir, en soupant, nous entendîmes un grand bruit dans les canots; nous y courûmes pour en connaître la cause, et nous trouvâmes que tout ce tapage était occasioné par un gros lézard [1] qui cherchait à voler une tortue ou *charapa*. Nous nous mîmes tous à crier en même tems, alors le lézard abandonna sa proie, et emporta une pièce du bord du canot.

Nous continuâmes notre navigation depuis le 17 jusqu'au 19, en remontant la rivière de

[1] Probablement un cayaman.

Santa Catalina sans qu'il nous arrivât rien de remarquable. Tous les jours nous faisions six à sept lieues, et nous dormions dans des cabanes que nous dressions sur le rivage. Le 19, à trois heures après-midi, nous tirâmes notre embarcation à terre dans un endroit que les Cumbasas appellent *Rumiyacu*, et où, faute d'eau, on est obligé de quitter les canots, et d'aller par terre jusqu'à la rivière d'*Yanayacu*, qui est un bras d'où sort en grande partie la rivière de *Chipurana*. Quoique nous eussions mis quatre jours à venir d'*Uxiabatay* à *Rumiyacu*, il n'en faut ordinairement que deux pour aller du dernier au premier de ces endroits.

Le 20, après avoir mis notre canot en sûreté à Rumiyacu, nous partageâmes sa cargaison et le milcapa, et nous traversâmes à pieds nus un ruisseau qui vient de l'ouest, et dont le cours est très-tortueux. Ce fut afin d'éviter un grand détour, que nous coupâmes ses sinuosités. Nous eûmes beaucoup de difficulté à traverser la presqu'île qu'il forme, car dans le ruisseau nous enfoncions souvent dans le sable jusqu'au genou, et le long du chemin par terre, les épines, les roseaux et les buissons rendaient notre marche très-

pénible. Ce fut au milieu de ces difficultés qui se succédaient sans cesse, que nous arrivâmes à deux heures après-midi, à un endroit appelé *Tioyacu;* après quoi, nous allâmes toujours par terre en suivant la direction de l'ouest. Chemin faisant, une forte ondée de pluie nous força d'élever une cabane où nous trouvâmes un refuge, et où nous passâmes la nuit.

Il plut le 21, depuis le matin jusqu'à onze heures. Nous avions à peine fait un peu plus de trois lieues, qu'il recommença à pleuvoir, de sorte que nous fûmes contraints de nous arrêter comme la veille. Dans ce canton, il y a tant de sangliers, que durant notre séjour, nous en tuâmes trois petits que nous mangeâmes de bien bon appétit.

Le tems fut serein le 22, et nous arrivâmes à Yanayacu, port où l'on tire à terre les canots qui, de *Huallaga*, remontent la rivière de *Chipurana*. Nous y trouvâmes celui qu'y avaient laissé les *Cumbasas*, qui, peu de tems auparavant, étaient entré dans le *Sarayacu*. D'après la route que nous avions faite depuis *Rumiyacu* jusqu'à *Yanayacu*, j'estimai que la distance entre ces deux endroits peut être de dix lieues, lorsqu'on la parcourt entière-

ment par terre, ce qui peut avoir lieu avec bien peu de frais. On peut, en portant son bagage et en marchant à pied, la faire en moins de deux jours.

Le 23, après nous être embarqués dans le canot des Cumbasas, nous dirigeâmes notre route vers Yunayacu, et à deux heures après-midi, nous entrâmes dans le Chipurana. Cette rivière est si forte, que même de grandes barques peuvent y naviguer. A quatre heures, nous rencontrâmes les Cumbasas qui remontaient à Mausa avec des canots chargés de sel. Nous passâmes tous la nuit sur le rivage, et nous soupâmes bien avec le gibier que les Indiens avaient pris dans les forêts.

Bien pourvus de sangliers et d'oiseaux sauvages pour continuer notre voyage jusque chez les Cumbasas, nous navigâmes le 24 depuis sept heures du matin jusqu'à six heures du soir, que nous fîmes halte à trois lieues au-dessus de la jonction du Chipurana avec l'Huallaga.

Nous partîmes le 25, à cinq heures du matin, et à six heures, nous entrâmes dans l'Huallaga. J'observai que nous avions mis deux jours à descendre depuis *Yanayacu* jusqu'à l'Huallaga, parce que nous nous étions arrêtés avec

les Cumbasas, et que durant notre navigation, les Indiens s'étaient amusés à chasser à terre et à pêcher. Ordinairement, on peut faire ce trajet en un jour.

Nous fîmes le reste du voyage de Cumbasa à Lima en remontant l'Huallaga. Nous prîmes du repos dans tous les villages que nous traversâmes jusqu'à notre arrivée à San-Antonio-de-Playa-Grande; là, nous prîmes la nouvelle route pour aller à Huanuco, et le 14 août 1792, nous arrivâmes heureusement à Lima.

Je vais donner succinctement les remarques que j'ai eu occasion de faire sur les nations indiennes encore payennes qui nous ont bien accueilli, qui sont restées nos amies, et qui sont disposées à se convertir.

Les Panos et les Manoas, ou Setebos, ne forment qu'une seule nation, qui nous accueillit amicalement dans un bourg qui s'appelle aujourd'hui la *Purissima Conception del Sarayacu*, parce qu'il est situé sur les bords de la rivière du même nom qui descend des hauteurs du *Ponguillo del Huallaga*, et qui, à une demi-lieue de cet endroit, se jette dans le fameux Ucayal. A notre arrivée dans cette bourgade nous y trouvâmes quarante familles; les autres membres de cette nation

vivent dispersés sur les bords d'un autre rivière; et dans un autre endroit appelé *Uxiabatay*, dont je parlerai dans la suite. Les habitans de ce lieu, de même que ceux qui vivent épars, vinrent nous visiter, et convinrent de se réunir en une colonie. La plupart ont effectué ce projet en construisant des maisons et des cabanes; de sorte qu'à mon départ des montagnes, nous avions déjà rassemblé plus de soixante-dix familles dans un même lieu, et d'autres étaient sur le point d'élever leurs maisons et leurs cabanes, afin de réunir toute la nation dans cet endroit.

Nous avions, dans le principe, regardé la réunion de tous les Panos à Sarayacu, comme une mesure avantageuse; cependant il semble que depuis la découverte de la nouvelle route de la lagune de Santa Catalina et de la rivière de Chipurana, il serait plus utile que le bourg des Panos appelé *Uxiabatay*, et situé sur l'un des canaux de cette lagune y restât, afin que les voyageurs qui vont et viennent entre Manoa et Cumbasa pussent s'y reposer, et y trouver des secours. Aujourd'hui cet endroit est composé de vingt ménages et de quinze familles de cette même nation qui demeurent dans un autre petit village appelé aussi *Uxiabatay*.

La seconde peuplade qui nous fit connaître qu'elle voulait faire alliance avec nous et embrasser le christianisme, fut celle des Conibos. Ils demeurent presque tous sur une presqu'île formée par la rivière d'Ucayal, éloignée d'une lieue de Sarayacu, et de deux quand on la remonte. Le reste de cette peuplade vit dispersé dans différens cantons. Ils nous avaient d'abord promis de se réunir aux Panos, mais ensuite ils prirent le parti d'habiter dans un endroit à part. En conséquence le père Marquez parla au *couraca* qui demeurait sur la presqu'île, et lui dit : Que s'il voulait rassembler dans cet endroit tous les Conibos qui dépendaient de lui, il viendrait les trouver afin de les convertir au christianisme. Alors le *couraca* convoqua tout son peuple, et ils prirent unanimement la résolution d'habiter ensemble sous la surveillance du père. Pour prouver qu'ils voulaient tenir leur parole, ils se mirent aussitôt à bâtir l'église et le couvent. Hommes et femmes, grands et petits, se réunirent pour nettoyer la place qui parut la plus convenable au père, et ils arrachèrent le manioc et les patates qu'ils y avaient plantés. Lorsque je quittai Manoa, ils travaillaient encore avec

le plus grand zèle aux fondations de cet établissement, auquel on imposa le nom de *San Antonio de Padua de los Conibos in Ucayali.* D'après le nombre d'individus qui s'y sont assemblés, nous espérons qu'il s'y réunira plus de cent familles.

La peuplade des Chipeos n'osa point, par crainte des Panos, se réunir à nous; mais elle nous fit dire en secret combien elle désirait être de nos amies, et conclure la paix avec les Panos. Cette peuplade est très-considérable; de sorte que si les individus qui habitent sur les bords des rivières de Pixi, de Tamaya et d'Aguatia en descendent en canot, ils en peuvent réunir plus de cent. Les pères ont déjà préparé les Panos à cette réconciliation, et les ont engagés à accepter la paix que les Chipeos venaient leur proposer. Les Panos y ont consenti, à condition que les Chipeos viendront habiter avec eux; c'est pourquoi il faudra un prêtre pour les surveiller. Cette mesure sera aussi nécessaire envers la peuplade des Piros qui, à l'époque de mon départ, vinrent à l'Ucayal pour nous rendre visite.

Nous apprîmes qu'à douze lieues à l'est de l'Ucayal, habitait la peuplade des Nianagnas

qui est d'un caractère doux et docile. Nous avons par la suite été informés que dans ce même canton vivent vingt-deux peuplades ou communautés. Voici les noms de quelques-unes. Les Ysacnaguas, les Capanaguas, les Ysunaguas, les Aguanaguas, les Diabus, les Sinabus, les Viabus, les Suyabus, les Sentis, les Chuntis, les Ormigas, les Trompeteros. Toutes ces peuplades, jointes à celles qui ont été soumises à l'obéissance dans l'Ucayal, et qui pourront y être soumises par la suite, se montent à plus de quarante. Il est certain que la région immense qui s'étend du sud au nord depuis la chaîne des montagnes de Cuzco jusqu'au fleuve Marañon ou des Amazones, et de l'est à l'ouest depuis les hauteurs qui séparent l'Huallaga de l'Ucayal jusqu'aux montagnes de Para et du Brésil, offre un second nouveau monde rempli de peuplades innombrables, qui, avec le tems et l'aide des missionnaires, pourront être amenées dans le sein de l'église et soumises à l'empire de notre monarque, avant que les Portugais ou d'autres nations pénètrent dans les rivières qui se jettent dans le fleuve des Amazones, et fassent la conquête de cette vaste contrée.

Quant aux mœurs et aux usages des Panos et des Conibos, je n'en dirai que ce que j'ai pu observer durant le peu de tems que j'ai passé au milieu d'eux. Les individus des deux sexes de ces peuplades sont gras et forts; plus blancs et mieux faits que les Péruviens, il faut cependant en excepter ceux à qui leurs mères ont comprimé la tête, et l'ont tellement défigurée, qu'ils ont le front horrible et tout plat. J'ai vu qu'ils se perçaient la lèvre inférieure et le nez, et qu'ils passent dans les trous des petits tuyaux et d'ornemens en argent. Les hommes s'entourent les bras et les jambes de plusieurs rangées de dents de singes, et se peignent tout le corps en noir avec le suc d'un fruit de forme ronde qu'ils appellent *vito*. Ils recouvrent les raies et les figures qu'ils se sont ainsi faites, avec d'autres en couleur rouge que leur procure l'*arnote* ou rocou, très-abondant dans ces cantons. C'est avec ces deux couleurs qu'ils font toutes leurs peintures avec plus ou moins de symétrie, suivant l'habileté de l'artiste. Les hommes et les femmes, dans leur état naturel, vont généralement tout nus. Depuis leur réunion dans les bourgades, les hommes portent une chemisette de coton, et les femmes un tablier

qui les couvre depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Les pères les ont engagés, à force d'exhortations, à venir à l'église avec un petit manteau qui les couvre depuis le cou jusqu'à la ceinture. Ils se coupent les cheveux du devant de la tête, à la hauteur des sourcils; mais ils laissent ceux de derrière, pendre sur les épaules.

Leurs cabanes sont construites en roseaux, ou avec des pieux, et couvertes avec des branches de palmier serrées les unes contre les autres, et très-artistement entrelacées. Chaque cabane est habitée par quatre ou cinq familles qui n'ont entre elles d'autre distinction ou séparation que l'endroit choisi par chacune pour se coucher et faire son feu. La plupart dorment à terre; ils se contentent d'y étendre de petites nattes de palmier. Tous leurs meubles et ustensiles se réduisent à une hache, une cognée, un couteau, des harpons et des hameçons. Ils ont aussi des vases pour préparer et conserver le *mazato* avec lequel ils s'enivrent. Leurs armes sont des sabres, des arcs et des flèches. Lorsque dans une cabane, ou galpon, il y a surabondance de mazato, alors on bat le tambour, car chaque galpon a le sien, afin que tous les habitans du village se rassemblent pour boire. Ils

viennent tous à la fête, armés de leurs arcs, de leurs flèches et de leurs sabres. Après qu'ils ont fini de boire, ils se mettent à danser, avec leur sabre sur l'épaule, à se mouvoir en cercle, et à crier comme des insensés. Ils élèvent encore dans leurs habitations, des poules, des oies, des cochons et des perroquets.

Leurs alimens les plus ordinaires, sont la banane, la cassave, la patate, le *zapallo* et toute sorte de gibier et de poisson dont ils ont une grande quantité. Quand quelqu'un arrive chez eux à l'heure de leur repas, ils le prient de s'asseoir, et partagent généreusement avec lui tout ce qu'ils ont, c'est ce qu'ils font sur-tout lorsque leur hôte est d'une nation différente de la leur, ainsi que nous l'avons observé, dans leurs procédés envers les Lamistas. Nous avons aussi remarqué que lorsqu'on leur donne quelque chose à manger, ils en font part à toutes les personnes présentes.

Lorsque l'un d'eux a besoin d'une cabane, tous les habitans du village se réunissent; ils nettoient le lieu désigné des mauvaises herbes qu'ils brûlent; ils remettent le local, ainsi préparé, au propriétaire qui leur paye leur travail, et les invite à venir boire du mazato dans son galpon. Là, ils se réjouissent et dan-

sent au son de leurs tambours, en faisant grand bruit et poussant des cris de joie; puis ils retournent chacun chez eux, tous également ivres.

Ils servent les pères missionnaires, et les aident avec la plus exacte ponctualité. Ils s'empressent chaque jour de leur apporter en abondance toutes les provisions dont ils ont besoin. Ils obéissent à tout ce qui leur est commandé. Ils demandent la permission aux pères lorsqu'ils veulent s'absenter trois ou quatre jours, pour aller s'amuser ou pour des affaires quelconques.

Tous leurs efforts tendent à être braves. Lorsqu'il survient entr'eux une querelle, leur manière de combattre est de se saisir mutuellement par les bras, de crier et de siffler bien fort. Quand ils veulent manifester leur impatience, ils frappent la terre du pied à coups redoublés, et avec violence.

Ils sont très-paresseux et passent, presque tout le tems à manger, boire et dormir. Leurs femmes, et chez les Panos chaque homme n'a que la sienne, sont chargées des plus rudes travaux; c'est elles qui vont chercher le bois et l'eau pour la cuisine, ainsi que les bananes et les racines de manioc dont ils se

nourrissent, et qui leur sert à préparer le mazato. Lorsqu'elles vont dans les forêts, ou aux bords des rivières, elles rapportent le gibier ou le poisson que les hommes ont pris. Quand ces peuples s'éloignent pour quelques jours, ils emmènent avec eux toute leur famille, et emportent tout ce qu'ils ont chez eux; car, ainsi que nous l'avons déjà vu, leurs meubles se bornent à quelques outils en fer, à quelques pots de terre, et à leurs armes. Lorsqu'ils naviguent sur les rivières, la femme travaille autant que l'homme, et même plus que lui, à conduire le canot. Quand ils abordent à terre, l'homme s'étend à terre, et la femme s'occupe à chercher du bois et à faire la cuisine. Elle aide à élever promptement la cabane dans laquelle on doit coucher, afin de pouvoir se mettre à l'abri de la rosée et des pluies d'orage qui, dans ces contrées, sont abondantes et durables, et presque toujours accompagnées de tonnerres et d'éclairs. Quand ils arrivent dans un village ou dans une cabane de leur nation ou de leurs alliés, ils s'enivrent. Cet état d'ivresse occasione ordinairement entr'eux des rixes, des coups, des blessures et des inimitiés. De retour chez soi, chacun raconte ses exploits. Ils en conservent

toujours le souvenir, lors même qu'ils ont eu lieu plusieurs années auparavant, et que ce sont ceux de leurs ancêtres; car ils se les transmettent par tradition de père en fils.

La crainte continuelle qu'ils ont d'être assaillis par des peuplades ennemies, et surtout par les Viracochas, les engage à user de tous les moyens possibles de précaution pour être à l'abri d'une attaque imprévue. C'est pourquoi ils placent des hommes en sentinelle dans le voisinage des rivières et dans l'intérieur des montagnes; de sorte que dès qu'on entend du bruit, ou qu'on s'apperçoit de l'approche d'un peuple étranger, le bruit s'en répand dans le bourg; et l'on se rassemble dans les cabanes qui servent de forteresses, et qui sont pourvues d'arcs, de flèches et de sabres gardés constamment par huit des hommes les plus forts. Le côté des cabanes qui est tourné vers la rivière, ou vers l'endroit par lequel on peut venir les attaquer, et percé de plusieurs petites fenêtres qui leur donnent les moyens de découvrir l'ennemi, et de pouvoir, en cas de besoin, faire usage de leurs armes en se tenant à l'abri.

C'est par la même raison qu'ils entretiennent, dans leurs villages et dans leurs cabanes,

plusieurs grands chiens qui les éveillent au moindre bruit. Aussitôt qu'on entend les aboiemens répétés, on court aux armes. Dans le cas où la supériorité des forces de l'ennemi les empêcherait de se défendre, ils ont, dans les endroits les plus reculés et les plus cachés des montagnes, de grandes cabanes remplies de toutes sortes de provisions; ils peuvent s'y réfugier, et pourvoir à leurs besoins pendant qu'on les poursuit. Lorsqu'ils craignent de telles attaques, ils détruisent les cabanes qui sont aux extrémités de leurs villages, afin que les ennemis ne trouvent rien à manger, et soient obligés de se retirer, ainsi que cela eut lieu lors de notre arrivée; car appréhendant que nous ne vinssions avec des soldats pour les prendre prisonniers, ils détruisirent plusieurs cabanes remplies de manioc et de bananes, et jetèrent plus de trente arrobes de cacao dans la rivière. C'est ce que nous apprit un chrétien apostat que nous trouvâmes chez eux.

Malgré la crainte que leur inspirent les soldats et les Viracochas, le besoin d'outils de fer pour la construction de leurs cabanes les força de se rassembler et de descendre avec toutes les précautions possibles, la rivière d'Ucayal,

jusqu'à la mission de Maynas, éloignée de plus de cent lieues de leur village, pour y échanger des ouvrages en fer contre du coton et des couvertures très-fines, tissues par leurs femmes, ainsi que contre d'autres productions de leur pays, telles que la canelle, les pistaches de terre, les perroquets, etc. Ils mettent un si grand prix aux outils de fer, que pour une hache ou pour un sabre, ils donnaient un canot dont la construction leur a coûté plusieurs mois de peines et des travaux infinis. Aussi lorsqu'ils descendirent la rivière pour venir commercer, ils n'étaient que deux dans chaque canot; mais ils s'y mirent au nombre de huit à dix quand ils la remontèrent. De retour chez eux, ils échangèrent avec les habitans du village qui étaient restés, les outils en fer contre une quantité de denrées trois fois plus considérable que celle qu'ils avaient donnée. Nous avons déjà observé que ce trafic ne se fait que par ceux qui passent pour les plus forts et les plus aisés; quoique la richesse des plus opulens se borne à une hache, un sabre, un couteau, quelques canots, des hameçons et des instrumens de pêche.

Dans les guerres qu'une peuplade a fréquemment avec une autre, il y a plusieurs morts et blessés de chaque côté. Le vainqueur

emmène les vaincus dans son village où ils sont esclaves. Nous en avons vu plusieurs chez les Panos; ils étaient des nations des Nianaguas, des Remos, des Mayorunas ou Barbudos, des Panataguas, des Amaguacas et des Chipeos; ils vivent très-paisiblement, parce que leurs maîtres les traitent avec autant d'affection et de tendresse que leurs propres enfans, et les marient à leurs filles. Les vainqueurs épousent les femmes qu'ils ont prises, afin d'augmenter le nombre des individus de leur nation.

Autant ils montrent de liberalité en faisant part de leurs provisions aux individus des autres villages et des peuplades étrangères qui viennent leur rendre visite, autant ils sont avares de leurs outils en fer. Ils voient avec beaucoup de déplaisir les pères distribuer des haches, des sabres, de la verroterie et d'autres bagatelles, à ceux qui les viennent visiter. Ils emploient différens expédiens pour empêcher les pères de faire de pareils présens. Nous nous en aperçumes dans une occasion ou les pères se préparaient à donner des haches et des sabres à plusieurs Indiens qui vivaient dispersés, afin de les gagner, et de les réunir en un seul endroit. A

peine les Panos en furent-ils instruits, qu'ils eurent recours à de tels moyens, et employèrent tant de ruses que pour cette fois on n'atteignit pas le but désiré.

Lorsqu'ils s'aperçoivent que quelqu'un est malade à la mort, tous les habitans du village se rassemblent dans sa maison, poussent des lamentations épouventables, et témoignent au malade leur commisération, par leurs cris et leurs hurlemens; ils continuent ainsi durant une demi-heure. Si le malade semble être persuadé que sa fin s'approche, ils retournent tous chez eux. Aussitôt qu'il est mort, ses plus proches parens se coupent les cheveux en signe de douleur et de deuil. Ensuite ils se rassemblent toutes les nuits pendant deux lunes dans la maison du défunt; ils y restent un quart-d'heure, poussent de grands cris et des hurlemens, brisent tous les ustensiles de ménage, tels que pots, assiètes, etc.; brûlent les arcs, les flèches, les sabres et tous les objets dont le défunt a fait usage, et n'allument point de feu dans l'endroit où l'on a fait la cuisine. Cependant, grâces à Dieu, nous sommes venus à bout de les engager à abandonner ces usages extravagans. Nous avons aussi obtenu d'eux de ne plus enterrer les morts dans leurs

maisons, comme ils faisaient par le passé, où ils les étendaient dans d'énormes vaisseaux de terre. Aujourd'hui ils préparent des cercueils, et enterrent dans l'église ceux qui meurent après avoir reçu le baptême ; quand à ceux qui ne l'ont pas reçu, nous les faisons inhumer en dehors de l'église.

Lorsque leur *couraca* vient à mourir, ils donnent des signes de la plus grande douleur, et se dispersent de tous côtés comme un troupeau privé de son conducteur ; puis ils font une infinité de calculs et d'observations, afin d'arriver à un bon choix. Mais aujourd'hui ils sont délivrés de ce souci, parce qu'ils ont unanimement pris la résolution d'obéir à celui que les pères nommeraient leur *couraca*. En effet le *couraca* des Conibos étant mort, le père Fray Narcisso choisit pour lui succéder l'individu qui lui parut le plus capable, et tous lui prêtèrent obéissance à l'instant. Ils exécutent sans délai ce qu'il leur ordonne pour le meilleur ordre et le bonheur de leur village, et pour le bien de chaque membre de la nation. Les pères ont fait beaucoup d'autres observations sur les usages et les mœurs des *Panos ;* ils les communiqueront au public, aussitôt qu'ils connaîtront complètement les lois, les

usages, les bonnes qualités et les défauts des peuplades voisines, qui à mon avis ne doivent que peu ou point différer des *Panos* et des *Conibos*.

Je vais actuellement parler succinctement des animaux et des fruits que produisent le sol fertile et les fleuves immenses de ces régions.

L'Ucayal, qui a un volume d'eau presqu'égal à celui du Marañon ou de la rivière des Amazones, et les innombrables lagunes et rivières qui viennent s'y rendre des deux côtés de l'immense *Pampa del Sacramento*, nourrissent une diversité prodigieuse de poissons très-gros et de très-bon goût, tels que des gamitanos, des doncellos, des pacos, des zungaros et autres, dont chacun pèse plus d'une arrobe. On les pêche avec tant de facilité et de promptitude, qu'on n'a que la peine de jeter l'hameçon et de le retirer; on est sûr d'attraper un des poissons que je viens de nommer. Les Indiens prennent dans une demi-heure, avec leurs flèches ou des harpons, la quantité de poisson qu'il leur faut pour une semaine. Le plus précieux et le plus délicat de tous ces poissons, est selon moi le *Paise*. Sa langue, qui est fort longue, consiste en un os dur comme de l'ivoire, et rude comme une lime. Les vaches de mer (manati), sont, à proprement

parler, des mammifères vivant dans l'eau. On les trouve ici en quantité innombrable ; plusieurs sont si grosses, qu'elles pèsent quatre quintaux. On en tire un profit très-considérable, parce que leur corps est composé de grandes couches de graisse et de chair. La graisse est presque aussi agréable et aussi délicate que la graisse de cochon, et nous nous en servons pour la cuisine et pour nous éclairer. Nous préparons la chair comme les jambons, et elle a le goût aussi bon. Quoique la vache de mer et le *Paise* soient des animaux énormes, on en voit qui sont pris par de petits garçons. Ceux-ci leur lancent un harpon garni de pointes de fer très-acérées ; lorsqu'elles ont pénétré dans le corps de l'animal, il ne peut plus s'en débarrasser, et il perd tout son sang. Dès qu'il est mort, il vient à la surface de l'eau, et on le tire à terre avec la corde du harpon, qui nage toujours au-dessus de l'eau, au moyen d'un pieu auquel elle est attachée ; puis on dépèce l'animal, ou bien on coule au-dessous de son corps un canot que l'on vide aussitôt, de sorte qu'il s'élève ; le monstre s'y trouve placé, et on le conduit au port. Je passe sous silence les autres espèces de poissons, parce qu'elles sont extrêmement nombreuses, et que leurs

noms me sont inconnus. Quelquefois je jetais la ligne, par passe-tems, et toujours je retirais un poisson. Les espèces de charapas ou tortues, ne sont pas moins nombreuses; on en voit qui ont plus d'une vare de long et une demi-vare de large. Ce sont des animaux amphibies qui vivent dans l'Ucayal et sur ses rives; ils y pondent, dans les nids qu'ils creusent dans le sable, plus de soixante œufs presque aussi gros que des œufs de poule; ils ne s'en distinguent que parce qu'ils sont presque ronds, qu'au lieu de coquille ils sont couverts d'une membrane très-forte, et que l'intérieur n'est presque composé que de jaune. C'est un mets très-délicat, mais un peu indigeste. C'est principalement sur le bord de la rivière qu'on prend les tortues; elles s'y rendent par milliers au tems de la ponte; les Indiens en attrapent dans un instant autant qu'ils veulent; ils n'ont pour cela d'autre peine à se donner qu'à les renverser sur le dos. Ils tuent sur-le-champ celles qu'ils veulent manger, ils emportent les autres dans leurs *charaperas*, qui sont de petites lagunes creusées exprès pour conserver ces animaux, et qu'on entoure de pieux afin qu'ils ne puissent pas s'enfuir [1].

[1] Cette tortue pèse quelquefois un quintal. Leur

L'Ucayal contient aussi des bufeos et des cayamans ou crocodiles qui poursuivent les Indiens, quand ceux-ci sont occupés à pêcher des gamitanas. Pour se préserver de l'attaque de ces animaux, ils ouvrent le ventre du gamitana, et leur en jettent les entrailles. Alors le cayaman s'éloigne avec sa proie.

Mais ce qu'il y a de plus admirable et de plus beau dans ces montagnes, est la quantité et la variété d'oiseaux dont les noms nous sont inconnus. Ceux que nous connaisons, et qui sont les plus nombreux, sont les hocos, les

chair a le goût du bœuf; la poitrine tient davantage de la chair du veau. Les jeunes tortues sont aussi tendres que des chapons.

Les Indiens profitent du clair de lune pour les prendre. Ils se tiennent cachés jusqu'à ce qu'elles soient toutes à terre; alors ils s'avancent et les retournent.

On cherche aussi les œufs qui sont restés cachés dans le sable. On les mange, ou bien on en prépare une huile très-estimée. Voici comment on y procède. On écrase le jaune dans un vaisseau, et on l'expose au soleil. Il se développe alors une huile d'un jaune doré; on la retire avec des coquilles, puis on la fait bouillir pour la débarrasser des saletés. On s'en sert pour la table et pour s'éclairer.

Les jeunes tortues qui viennent d'éclore un mois après la ponte, offrent aussi un aliment particulier.

piures, les dindons, les perdrix, les poules, les pics, les sylvadores, les hérons, les perroquets et les aras, qui tous sont bons à manger. Il y a une diversité non moins grande de quadrupèdes répandus dans la Pampa. On y trouve sur-tout beaucoup de sangliers et de guaguanas qui sont presque de la même espèce; d'achavacas et de singes de toutes les sortes et de toutes les formes. De grands tigres et de petits lions fréquentent aussi les forêts de la montagne; mais ces ani-

Ces petits animaux restent encore quelque tems dans leur œuf, même après en avoir brisé la coquille; ils y vivent du reste du liquide qui y était contenu. C'est dans cet état que les Indiens, et sur-tout les enfans, vont à leur recherche. Les tortues ne sont alors guère plus grosses qu'une pomme. On les fait cuire sur des charbons, et on les mange avec leur écaille et leur coquille. C'est un mets très-friand.

On ne peut s'empêcher d'admirer l'instinct de ce petit animal. Aussitôt qu'il a définitivement quitté sa coquille, il court à l'eau : on a beau le mettre dans une autre direction, il se tourne toujours vers celle qu'il doit suivre, et qui le conduit à une demeure qui lui est inconnue, et dont il ne peut avoir aucune idée. Peut-être la nature, outre l'instinct, lui a-t-elle donné une organisation de sens particulière qui lui fait flairer l'eau. (*Note de M. E A. V. Zimmermann.*)

maux ne sont à redouter que lorsqu'on est seul; car lorsqu'ils aperçoivent plusieurs personnes ensemble, ils s'enfuient et se cachent dans les bois.

Toute la contrée depuis le *Ponguillo*, qui est à une journée de distance de *Lamas*, jusqu'au Marañon et à Manoa est unie et couverte d'arbres extrêmement hauts. Nous n'en connaissons que les espèces les plus communes, telles que le cèdre, le bois jaune, l'acajou, le chêne, le cocobolo [1], les palmiers, le cannelier, le cacaoyer, et quelques autres qui donnent des drogues médicinales et des résines excellentes, et d'où l'on extrait le baume de copahu, le sang-dragon, etc. On y voit aussi une sorte d'arbre très-multipliée, dont les branches et le tronc sont creux. Les abeilles, beaucoup plus petites que celles d'Espagne, y amassent le miel et la cire. Les palmiers portent des dattes très-délicates; on prépare avec leurs bourgeons ou avec les jeunes branches de palmier un mets agréable et délicat. On tire le même parti des bourgeons du chouta [2], dont les Indiens emploient

[1] Arbre dont le bois est veiné et très-recherché.

[2] Espèce de palmier. Les Indiens en font aussi des sarbacanes pour lancer leurs flèches.

le tronc pour faire leurs arcs, leurs sabres et les pointes de leurs flèches, parce que le bois en est très-dur. Il y a de même une grande variété d'arbres à fruits, comme le sapotillier, l'assiminier, la mamei [1], le palilo, la grenadille et le papayer. On en trouve aussi d'autres dont nous ignorons les noms, et dont quelques-uns portent des fruits. Les uns ressemblent aux prunes, et les autres aux raisins; ces deux espèces ont un goût exquis. La quantité de plantes remarquables par leur beauté et par leur odeur suave est infinie.

Tous les champs autour des villages sont nettoyés de mauvaises herbes, et partagés en *chacras*, où l'on cultive en abondance le manioc, la banane, les patates, l'ananas-spina, la canne à sucre, le maïs, les pistaches de terre, les zapallos, les melons d'eau et le piment. Toute cette contrée est propre non-seulement à la culture de ces plantes, mais encore à celle du riz, des haricots, etc. comme l'ont prouvé les essais que l'on a faits.

[1] *Mamea*. Appelé *abricotier* dans les colonies françaises.

CHAPITRE XII.

Relation du voyage de la vallée de Senta à la ville de Tarija, par don Juan Adrian Fernandez Cornejo. — Départ de la Viña près de Senta. — Passage de différentes rivières. — Beau pays. — On prend des guides. — Accident arrivé à don Adrian Cornejo — Il est obligé de s'arrêter. — Ses compagnons continuent la route. — Eaux puantes. — Défilés difficiles à passer. — Arrivée à un village d'Indiens. — Village habité par des Espagnols. — Avis d'une troupe de voyageurs cherchant à découvrir une route. — On se met à la poursuite de cette troupe. — On la rencontre. — Recherches d'une route. — Arrivée à la Senta. — Beauté du pays parcouru.

Ayant, dans le seul dessein d'être en bon citoyen utile à mon pays, proposé à S. E. le vice-roi d'ouvrir, à mes frais, sans être à charge au public ni au trésor royal, une route de la vallée de Senta à la ville de Tarija, son excellence accueillit mon projet, et me permit de l'exécuter. Dès que j'eus obtenu son agrément, je résolus de m'acquitter convenablement de ma commission, et de m'en occuper sans délai. J'avais pour guide unique la

faible lumière ou plutôt la seule lueur que nous fournissent les historiens qui ont décrit cette contrée, et ont accompagné leurs ouvrages de cartes et de plans ; mais on s'est aperçu qu'ils contenaient beaucoup d'erreurs. Pourvu de tous les moyens nécessaires pour une entreprise aussi étendue, je la conduisis de la manière rapportée dans le journal qui suit.

Le 11 juillet, nous partîmes de ma maison de campagne appelée la Viña, éloignée de huit lieues dans le nord-est de la ville de Salta, située sur la rivière de Sianca. Comme il était tard, nous couchâmes sur le bord d'un ruisseau appelé *el Saladillo*, qui coule de l'ouest à l'est, et se jette dans le Sianca. Cette rivière est formée de trois autres plus petites qui descendent d'une haute montagne à l'ouest ; on les distingue par les noms de la Caldera, Ubierna et Baquero. Cette dernière passe à deux lieues de la ville de Salta. Leur réunion forme le Sianca, qui prend sa direction vers l'est.

(12.) Après avoir fait cinq lieues vers le nord, et avoir passé la rivière de Perico, nous arrivâmes deux heures après à celle de Jujuy, dont nous suivîmes le cours pendant quatre

lieues. Nous nous arrêtâmes dans un endroit appelé *San-Juan*. Ce jour-là nous avions fait onze lieues. La rivière de Perico sort de la haute montagne à l'ouest dont nous avons parlé, et qui porte le nom de Pano de Cabeza; elle coule à l'est jusqu'à un endroit où elle rencontre une petite montagne : là, elle partage ses eaux; une partie tombe dans le Jujuy, et l'autre dans le Sianca. Quant au Jujuy, il vient des monts del Pueblo de Humaguaca, court du nord au sud, en baignant la ville du même nom; environ à huit lieues plus bas, il se répand dans les campagnes, prend sa direction droit à l'est, et se jette dans le Sianca.

(13.) Nous avons passé le Jujuy, et sept lieues plus loin, nous avons traversé une autre rivière appelée la *rivière Noire*, qui coule aussi à l'est. Huit lieues au delà, nous sommes arrivés à *la reducion de Tobas indianos*, (15 l.)

(14.) Nous avons quitté ce lieu, et après avoir marché pendant deux lieues au nord, nous avons traversé la rivière de Ledesma. A une lieue de là, nous avons trouvé le fort de même nom; une lieue plus avant, nous avons passé la rivière d'Ocloya, et nous

avons marché encore pendant cinq lieues jusqu'à la rivière de Sora, dont l'eau est très-renommée et estimée par sa bonté. (9 l.)

(15.) Nous avons continué notre route vers le nord, en suivant la grande rivière, et à l'ombre d'arbres très-élevés et de différentes espèces. Après avoir fait douze lieues, nous nous sommes arrêtés à la rivière de las Piedras, qui coule de l'ouest à l'est, et se jette dans la grande rivière.

(16.) Nous avons poursuivi notre route dans la même direction, et toujours à l'ombre des arbres, ce qui était très-commode pour nous. Ayant marché pendant douze lieues, nous avons passé la rivière de Bermejo qui se jette dans la grande rivière; et trois lieues plus loin, nous sommes arrivés à celle de Santa-Cruz, qui coule de l'est à l'ouest, et tombe dans la grande rivière. (15 l.)

(17.) Nous avons marché dans la même direction, par de belles campagnes ceintes d'une bordure épaisse d'arbres et d'arbrisseaux. Nous avons eu cet aspect superbe pendant environ quatre lieues. Nous avons alors rencontré *la reduccion Senta de Mataguayos indianos.* Elle est dans une situation charmante, qui augmente encore ses agré-

mens. Un aqueduc dérivé du Senta, rivière considérable qui passe à deux lieues au-dessus de *la reduccion*, contribue à enrichir cet endroit; car on en peut tirer un grand nombre de branches qui serviraient à l'arrosement et à la culture des immenses et fertiles campagnes des environs que la nature à couvertes d'une quantité infinie d'arbres magnifiques. Cette rivière de Senta coule de l'ouest à l'est. Elle se jette dans la fameuse rivière de Bermejo, et non dans la grande rivière, comme le marquent à tort les anciennes et les nouvelles cartes.

(18.) Nous restâmes toute la journée dans cette reduccion, et nous nous entretînmes avec les Indiens sur la meilleure direction à suivre pour ouvrir et continuer la route qui devait mener à la ville de Tarija. Je doutai de la réussite de mon projet, à cause du caractère peu sûr et même perfide des Indiens, dont les missionnaires avaient eu des preuves dans d'autres occasions. Ces bons pères, remplis du désir d'ouvrir cette communication, avaient plusieurs fois entrepris ce voyage sous la conduite des Indiens; mais ceux-ci, pour les empêcher d'atteindre leur but, les avaient menés par des cantons

naccessibles, et avaient trompé leurs espérances. Je crois fermement que je n'eusse pas été plus heureux, si un indien nommé *Joseph Lorenzo*, habitant de cette reduccion, dont j'avais éprouvé l'attachement et la fidélité dans un précédent voyage par eau, où il m'avait suivi comme interprète, ne m'eût promis d'examiner lui-même la route, afin de pouvoir ensuite être mon guide.

(18.) Nous quittâmes la reduccion, accompagnés par trois indiens que nous regardions comme ceux qui connaissaient le mieux le pays, et nous marchâmes vers le nord en suivant le cours de la rivière de Senta jusqu'à sa jonction avec le Bermejo, dans le même endroit où, l'année d'auparavant, je m'étais embarqué. En continuant à cheminer le long de la rivière, nous rencontrâmes une grande quantité de roseaux, d'osiers et d'autres arbrisseaux tellement entortillés et entrelassés les uns dans les autres, qu'ils nous empêchèrent de poursuivre cette route au milieu des marais. Nous l'avions préférée à l'autre qui passe par les forêts, et qui est plus courte de quelques lieues, mais qui en même tems est rude et peu frayée. Tandis que je cherchais à sortir de ce mauvais pas, mon cheval s'en-

fonça tout d'un coup dans un endroit marécageux. La pesanteur de sa charge, jointe au poids de la selle et de son harnois, le fit aller insensiblement à fond ; alors je n'eus plus d'autre moyen de salut, que de retirer mes pieds du bourbier, de me placer droit sur le dos du cheval, et de sauter aussi loin que je pourrais. Mais comme tout le terrain aux environs était marécageux, je ne pus éviter d'être mouillé à peu près de la tête aux pieds. Le grand froid que je gagnai me causa un accès de fièvre. Alors je pris le parti de retourner à *la reduccion de Senta*, et je chargeai don Fernando Cornejo et don Lorenzo Medina des instructions nécessaires pour continuer la découverte, ainsi que d'une relation par écrit adressée à don Juan Manuel Molina, subdélégué à Tarija. Je revins donc à la reduccion pour y rétablir ma santé. On poursuivit la marche deux lieues plus loin. On ne fit en tout que quatre lieues ce jour-là, à cause des obstacles qui étaient survenus.

Continuation du journal, par don Fernando Cornejo et don Lorenzo Medina.

(20.) Après avoir continué notre route pen-

dant une lieue le long du Bermejo, nous arrivâmes à l'endroit où il reçoit une autre rivière appelée *Pescado* qui coule aussi de l'ouest à l'est. Nous fûmes obligés de remonter le long de cette rivière pendant environ trois lieues, afin d'éviter des marécages et des étangs qui se trouvent à son embouchure dans le Bermejo. C'est ce qui nous empêcha d'examiner le lieu où la rivière de Tarija, venant de l'est, se réunit à celle de las Salinas; c'est ce qu'avaient vu, et ce que nous avaient rapporté huit indiens qui avaient été expédiés longtems à l'avance à la vallée de *las Salinas*, afin de marquer cette route dans le cas où ils manqueraient celle que l'on avait le désir de découvrir. Ces Indiens nous apprirent que de l'embouchure de la rivière de Tarija au confluent du Pescado et du Bermejo, il pouvait y avoir une distance de six lieues. Nous continuâmes donc notre route au nord à travers une forêt immense de cèdres et d'une grande quantité d'autres arbres étrangers qui nous étaient inconnus. La fin du jour nous ayant surpris, lorsque nous n'avions fait que trois lieues, nous prîmes le parti de passer la nuit dans la forêt. Son épaisseur considérable nous empêcha d'y trouver ni eau ni pâturage.

La crainte des tigres fit que toute la nuit nous tînmes nos chevaux par le licol, et que nous restâmes éveillés.

(21.) Nous avons continué à traverser la forêt, en nous dirigeant vers le nord, et nous sommes arrivés à la rivière de Bermejo, où nous avons passé le reste de la journée, afin de faire pâturer nos chevaux et de prendre du repos, quoique nous n'eussions fait que trois lieues. Dans ce canton, nous avons remarqué beaucoup d'arbres différens de ceux que nous avions vus précédemment.

(22.) Nous avons marché vers le nord-nord-est contre le cours du Bermejo. A quatre lieues de distance, nous avons rencontré plusieurs étangs. Leur eau différait en couleur, quoiqu'ils fussent très-proches les uns des autres; elle paraissait jaune, rosée, bleu foncé, bleu de ciel, stagnante, et croupissante comme remplie de grands morceaux de terre décomposée. Auprès de là coulait un petit ruisseau dont l'eau était aussi bleu de ciel; toutes ces eaux répandaient une puanteur insupportable. Nous nous sommes éloignés de ce ruisseau, après avoir aperçu une foule de *Guayabas* de différentes couleurs, et plusieurs arbres ressemblans au noyer.

Nous avons encore fait une lieue, et nous nous sommes reposés. (5 l.)

(23.) En continuant à remonter le long du Bermejo, nous sommes arrivés à un défilé qui nous bouchait le chemin. Nous avons été obligés de mettre pied à terre pour le passer, et de faire conduire les chevaux à la nage par les Indiens. Il nous a fallu supporter cette incommodité à cause de l'ordre exprès que nous avions de ne pas nous éloigner du fleuve. Le retard que tout cela nous a occasioné, nous a empêchés de faire plus de trois lieues dans la journée.

(24.) Nous avons rencontré un second défilé semblable au premier, et nous avons agi comme la veille. C'est dans cet endroit que les Indiens avaient tué un anta ou tapir, qui chercha à échapper à leurs attaques en nageant avec promptitude, et plongeant pendant de longs intervalles; mais la transparence singulière de l'eau de la rivière ne lui ayant pas permis de se dérober aux yeux des Indiens, ils le tuèrent à coups de javelots. Aujourd'hui, nous n'avons fait qu'une lieue, et nous avons vu constamment beaucoup de guayabas et des orangers très-élevés.

(25.) En suivant la rive du Bermejo, nous

sommes arrivés à un défilé bien moins difficile que les précédens, et nous avons continué notre route au milieu d'une forêt des arbres les plus beaux et les plus variés. Elle était, de même que celles que nous avions déjà traversées, habitée par une grande quantité de singes. Nous avons aussi aperçu des traces de tigres. Enfin, nous avons trouvé des vestiges du passage de quelques Indiens qui suivaient une route opposée, et allaient à *la reduccion de Senta*. Nous apprîmes par la suite, que c'étaient ceux qui avaient précédemment été expédiés à las Salinas. Connaissant le pays, ils avaient su éviter les trois défilés, ce que nous conclûmes en voyant qu'ils avaient suivi une direction différente de la nôtre. (6 l.)

(26.) Nous avons suivi les traces des Indiens dans un sens opposé. Nous sommes arrivés, après trois lieues de marche, à un petit ruisseau appelé *Baritu ;* et une lieue plus loin, à une pêcherie construite en pierres que l'on avait très-adroitement placées en travers du Bermejo. A une lieue de là, nous avons vu l'endroit où cette rivière reçoit le Lipio; et une lieue plus avant, un ruisseau appelé *los Toldos*. Nous avons marché en-

core une demi-lieue avant de nous arrêter. (6 l. ½)

(27.) Nous avons pris un des nombreux sentiers qui s'offraient à nous, et à une lieue de distance, nous avons rencontré le village de *Cuyambo*, dont le chef, Pedro Taite de la nation des Chiriguanos, est notre ami, quoiqu'il soit payen et sans *reduccion*. Ce village est situé de l'autre côté du Bermejo, et bâti en carré pour pouvoir servir de forteresse. Au milieu est une grande cabane construite en branchages. Elle n'est destinée que pour loger les Espagnols qui arrivent dans cet endroit, et nous y fûmes admis. Peu après notre arrivée, nous reçûmes la visite de Cuña-Regua, chef d'un autre village appelé *Emborosu*, qui, suivant leur dire, est éloigné d'un quart de lieue. Chacun de ces villages peut renfermer environ cinquante indiens armés. Ils nous demandèrent si nous étions suivis par d'autres personnes, et ils ne voulurent pas croire notre réponse négative. Ils nous régalèrent de chicha, ainsi que de patates et de maïs, dont la fertilité du sol leur procure d'abondantes récoltes. Vers le soir, nous quittâmes cet endroit, et nous continuâmes notre voyage le long de la rivière en

marchant à l'ouest. Nous arrivâmes à un défilé nommé *Alarachi*, éloigné d'une lieue et demie du lieu où nous passâmes la nuit.

(28.) Continuant notre route à l'ouest, nous avons fait deux lieues et demie jusqu'à la chapelle ou cure de Bermejo habitée par des Espagnols; ils nous apprirent que peu de jours auparavant, ils avaient vu passer une compagnie d'habitans de Tarija, conduite par don Innocencio Acosta et don Antonio Areco; leur but était d'aller à la recherche de la route que nous cherchions à découvrir. Sur cet avis, nous expédiâmes un messager à cette compagnie. Le grand éloignement où elle se trouvait, fut cause qu'il ne revint pas aussi vîte que nous le désirions. Nous résolûmes en conséquence de nous mettre à leur poursuite, et nous envoyâmes don Xavier Prado à Tarija pour remettre à don Juan-Manuel Molina la dépêche dont on nous avait chargés pour lui. Nous restâmes trois jours dans cet endroit.

(31.) Nous partîmes pour aller chercher les habitans de Tarija et nous reprîmes le chemin que nous avions suivi en venant. Nous suivîmes leurs traces vers le sud, et nous ne tardâmes pas à voir qu'ils marchaient sans direction bien précise, erraient dans les montagnes

et s'écartaient dans différens sentiers, en cherchant à découvrir le chemin de Senta. Ils poursuivaient ce but depuis plusieurs années; mais tous leurs efforts et toutes les expéditions qu'ils avaient souvent renouvelées avaient échoué. Nous nous arrêtâmes à los Toldos. (2 l.)

(1.er et 2 août.) Nous avons continué à suivre leurs traces vers le sud, sans rien rencontrer. Nous avons passé par Narantijo, sur la rivière Lipio, puis traversé la petite rivière de Baritu, et nous sommes arrivés à la rivière de Pescado, après avoir fait vingt-une lieues dans ces deux journées. Avant d'arriver à Baritu, nous avons tué un petit animal qui courait sur les arbres. Il ressemblait à un rat, avait une queue longue et large garnie de poils fort longs et plus doux que la soie; le haut du corps était d'une belle couleur d'or, et le bas d'un jaune orange magnifique; la peau était très-forte et pouvait servir à toutes sortes d'usages. Nous vîmes sur les autres arbres une grande quantité de singes.

(3.) Ayant suivi la même direction pendant deux lieues, nous avons rencontré les habitans de Tarija; ils erraient depuis six jours dans ces déserts sans pouvoir découvrir une route, quoiqu'ils se fussent partagés en deux bandes:

l'une sous la conduite du major don Innocencio Acosta; c'était celle que nous venions de trouver; l'autre commandée par le capitaine don Antonio Areco; elle était dans les environs et cherchait la nouvelle route. Don Innocencio étant dans le dessein de venir avec nous, il en conféra avec ses gens; mais ceux-ci craignant les Indiens, ne voulurent pas l'accompagner et retournèrent chez eux. Nous marchâmes avec don Innocencio pendant une lieue en suivant le cours du fleuve; et nous fîmes halte pour voir si les gens du capitaine don Antonio Areco ne viendraient pas nous chercher.

(4) Nous avons tenu la même route, et après avoir fait une demi-lieue, nous avons trouvé, à l'entrée d'un défilé formé par la montagne, une veine métallique d'environ une brasse d'étendue; don Innocencio nous la fit remarquer, ainsi qu'une petite colline rougeâtre un peu éloignée, et qui, selon lui, devait renfermer des métaux. Nous avançâmes encore une lieue; et pour attendre le capitaine, nous nous arrêtâmes dans une ravine, qui, d'après sa direction et suivant mon calcul, doit mener au village de Cuyambuyo. De sorte qu'on voyagea par

un chemin plus commode et plus court.

(5) Nous avons laissé à gauche la rivière de Pescado et nous avons pris notre route par une vallée étroite, où il n'y avait que peu d'eau et qui court au sud. Nous l'avons quittée vers le milieu, et nous avons cherché à en sortir en gravissant une colline pour gagner une ravine; étant ensuite entrés dans une autre ravine, nous l'avons suivie jusqu'à la rivière de *los Alisos* qui se réunit à celle *del Pescado*. Nous avons marché environ une demi-lieue dans une direction opposée à celle de la rivière, et nous avons rencontré le capitaine don Antonio Areco et neuf hommes qui suivaient le cours de l'eau. Ils nous apprirent qu'ils avaient vu une ravine qui, suivant leur opinion conduit à Senta. Cela nous engagea à rester là pour aller l'exporter le lendemain.

(6) Nous avons employé toute la journée à chercher la ravine; mais malgré tous nos efforts, nous n'avons pu parvenir à la découvrir. Toutes celles que nous trouvâmes, suivaient des directions absolument opposées. Nous fîmes alors réflexion que le capitaine Areco ignorant la position de la reduccion et celle du fort de Senta, ne pouvait pas dire

avec certitude que cette ravine menait à ces endroits.

(7.) Nous avons marché vers le sud entre des ravines qui forment des chutes d'eau dans la rivière de *los Alisos* et nous descendîmes dans d'autres ravines qui donnent naissance aux chutes d'eau de Senta. (4. l.)

(8 et 9.) Nous avons continué à descendre la ravine, jusqu'à son issue sur les bords de la rivière de San Ignacio ou Senta. (9. l.)

(10.) Nous avons marché en suivant le cours de la rivière de Senta et nous sommes arrivés à la route qui mène du village de Humaguaca à la reduccion de Senta. Nous l'avons quittée pour tenir la direction de l'est pendant cinq lieues, nous avons passé la rivière San Andres, et une lieue plus loin, celle de Santa-Cruz, différente d'une autre du même nom que nous avions traversée le 16 du mois passé. Toutes deux se jettent dans la rivière de San Ignacio, et prennent là le nom de Senta. Six lieues plus avant nous sommes arrivés à la reduccion de la Senta. Nous avions fait ce jour là douze lieues et notre expédition se trouvait terminée.

La fertilité et la beauté de cette région inculte, surpasse toutes les idées qu'on pour-

ait s'en faire. Les trois règnes de la nature emblent rivaliser à qui offrira les productions es plus précieuses, et toutes sortes d'agrémens et de commodités aux voyageurs. Les rivières nous fournissaient jusqu'à la satiété ne si grande quantité et une telle variété de poissons, que nous nous en dégoûtions. A chaque instant on apercevait dans les eaux ou sur les rivages divers amphibies, des oies sauvages et des dindons. Les montagnes et les collines sont couvertes d'arbres de quinquina, d'orangers, de noyers, de mûriers, de guayaviers, des palmiers et de différens arbres inconnus dont les uns portent des fruits sauvages bons à manger, et les autres fournissent des bois de teinture; on connaît généralement le commerce qui s'en fait dans ces provinces. Nous ne pouvons rien dire des veines métalliques que nous avons trouvées dans notre route, ni de toutes celles qui, suivant la tradition, sont encore cachées; parce que notre ignorance nous empêche d'en parler.

La route que nous avons tenue le long de la rivière de Bermejo, et celle que nous avons prise en passant par les ravines, nous ont démontré et nous font espérer qu'on pourra frayer un chemin commode par l'une des

deux, ou par toutes les deux. Nous pensons cependant que la première est la meilleure pour toute espèce de voitures, pourvu qu'elle soit portée à une petite distance de la rivière, parce que de cette manière on évitera tous les embarras et les obstacles. Enfin les recherches réitérées feront acquérir de plus amples connaissances à cet égard, et par ce moyen on parviendra à donner à la route une direction mieux entendue et plus commode.

Viña, 26 août 1791.

ADRIANO CORNEJO.

P. S. La route de la reduccion de Senta à la reduccion de las Salinas que j'avais aussi découverte, nous promet de grands avantages, si l'on considère qu'elle peut beaucoup faciliter les relations, les communications et le commerce du sel avec la ville de Santa-Cruz, qui manque de cette denrée, et le commerce des fruits des Moxos Chiquitos. En effet, la ville de Senta n'est, d'après un calcul exact, éloignée que de cent lieues au plus; aujourd'hui il en faut faire autant pour aller de Santa-Cruz à Chuquizaca, et passer par des monta-

gnes âpres et rudes, pour pénétrer à grands frais dans ces régions. La nouvelle route plus commode et moins dispendieuse, fera cesser tous ces embarras[1].

Datum ut suprà.

CORNEJO.

[1] *Voyez* tom. 1, pag. 264 et suiv., la description de la vallée de Tarija. Il y est fait mention d'un voyage de Fernando Cornejo, jusqu'à l'embouchure du Rio-Grande dans le Paraguay.

La ville de Salta, des environs de laquelle partit Cornejo et sa troupe, est située par les 24° 38′ de latit. australe, et par les 67° 20′ à l'ouest de Paris. Elle est bien au delà dans l'est de la chaîne des Cordillères, et dans le bassin du Parana. La riviere de Sianca, qui baigne Salta, se joint à celle de Jujuy ou Rio-Grande (grande rivière), après avoir traversé un lac ou lagune.

Tarija est située par les 22° de lat. australe, et par les 66° 55′ à l'ouest de Paris, sur une rivière appelée aussi *Tarija*, et qui se jette dans le Rio-Vermejo.

On peut, pour se former une idée juste de tous ces points, consulter la carte générale du Paraguay, jointe au voyage de don Félix de Azara*. Sur cette carte, qui explique et rectifie quelques passages du chap. XVIII du tom. 1 du présent ouvrage, le Rio-Vermejo porte aussi

* Voyages dans l'Amérique méridionale, par don Félix de Azara, 4 vol. in-8° et atlas in-4°. Paris, J. G. DENTU, 1809.

le nom de Rio-Grande, après sa jonction avec la rivière de ce nom, qui a reçu celle de Jujuy. Il se jette dans le Paraguay, par les 26° 45′ de lat. australe, environ un demi-degré au-dessus du confluent du Paraguay et du Parana.

Il est question des indiens Tobas, page 160 du voyage d'Azara, tom. II.

DESCRIPTION

DE

DIFFÉRENTES PROVINCES DU PÉROU.

CHAPITRE PREMIER.

Description topographique de la province de Canes et Canches, vulgairement appelée *Tinta*. — Situation. — Etendue. — Température. — Rivières. — Animaux. — Nations des Canas et des Canches. — Elles sont soumises par les Incas. — Leur pauvreté. — Etat actuel. — Division de la province. — Administration. — Etat militaire. — Commerce. — Industrie des Indiens. — Leur répugnance pour aller travailler aux mines de Potosi.

La petite province de Canes et Canches, connue vulgairement sous le nom de Tinta, n'est point marquée sur les cartes d'Amérique. Quoique peu considérable, elle offre plusieurs particularités remarquables et mérite d'être mieux connue.

Elle est soumise immédiatement à l'intendance de Cusco. Elle s'étend du nord au sud dans une longueur de plus de soixante lieues (leguas), depuis la Cordillère de Chimboya et d'Hantumquemari jusqu'aux plaines d'O-

cororo. La chaîne des montagnes de Vilcanota la divise dans sa longueur en deux parties égales, qui ont chacune, depuis le milieu de la vallée où coule la rivière de Vilcanota, une longueur de trente lieues. Sa largeur, depuis la rivière de Vilcanota [1] jusqu'à celle de Chuquicabana est de quinze à dix-huit lieues. Au nord, cette province confine au district ou *partido* de Quispicanchi ; au nord-ouest à celui de Chumbivilcas, qui tous deux relèvent aussi de l'intendance de Cusco; à l'ouest, elle est bornée par le *partido* de Collaguas, et l'assiento de Caylloma, qui appartient à l'intendance d'Arequippa : au sud et au sud-ouest, elle est contiguë au *partido* de Lampa, et à l'est à celui de Carabaya, tous deux de l'intendance de Pano, qui dépend de la présidence de las Charcas.

Tout le pays, depuis le milieu de la vallée de Vilcamayo jusqu'aux montagnes de Chimboya et de Quenemari, est un désert rempli de hauts rochers aigus et de montagnes arides et entièrement stériles. Le climat y est extrêmement froid à cause du voisinage de ces montagnes. Sur leur penchant et dans les cantons adjacens, lorsqu'ils s'élève des

[1] Plus bas cette rivière est appelée *Vilcamayo*.

orages, l'air produit sur le visage et sur les mains le même effet que l'on ressent lorsqu'on reçoit la commotion électrique. Dans la vallée l'air est moins rude; il est même favorable à la culture.

Les rivières les plus considérables qui arrosent cette province, sont le Vilca ou Vilcamayo, le Cambapata et l'Apurimak, qui sort du lac de Vilafro situé dans les montagnes de Caylloma connues par leurs mines. Le Vilca prend sa source dans la haute montagne de Vilcanota toujours couverte de neige. On y voit un petit lac [1] qui donne naissance à

[1] On raconte que l'on voit dans les environs des oiseaux dont le plumage est bleu et noir, que l'on ne les voit jamais jeunes, et que l'on ignore comment ils se multiplient. Si ce récit était confirmé, ces oiseaux seraient bien plus admirables que le phénix; car il était obligé de mourir pour renouveler son être. Les anciens historiens du Pérou rapportent que lors du couronnement des Incas, des milliers d'Indiens se rendaient dans ce canton pour attraper ces oiseaux; on ne prenait à chacun qu'une seule plume, puis on les remettait en liberté. Celui qui les inquiétait dans tout autre tems, était puni de mort. Les plumes étaient estimées comme des joyaux d'une valeur inestimable, et placées dans le diadème du nouvel inca.

La même fable était répandue au Mexique. Voici ce que rapporte Herrera en parlant de la province de Vera-

deux torrens peu considérables. L'un traverse la province de Lampa, et l'autre, accru des eaux du lac de Tongasaca [1] et de quelques ruisseaux, et après avoir reçu une petite rivière qui sort du lac de Langui [2], se réunit à la rivière de Combapata. Celle-ci prend sa source dans les montagnes de Lampa et de Carabaya, traverse les provinces de Guispicanchi, de Calca et d'Urubamba, et traverse le pays montueux de Santa-Anna. L'Apurimak, après s'être réuni dans la province de Caylloma à la petite rivière de Monigote ou

paz : « Il y a de ces oiseaux qui donnent la plume de quoi « les peintres indiens se servent, et en font du grand « profit, et souloyt être la chose du pays qu'ils estimoyent « le plus, et les rois de Mexico la transportoyent de là, « et tenoient-ils pour grand péché de tuer ces oiseaux; « mais étoit permis de les desplumer seulement, et les « laisser aller. » *Description des Indes occidentales, qu'on appelle aujourd'hui* Nouveau Monde, par Antoine de Herrera. Amsterdam, Paris, 1622, 1 vol. in-folio. *(Note du traducteur.)*

[1] Ce lac décharge ses eaux dans le Vilcamayo, par le Tintacmarca. On y trouve des oies et canards sauvages, des herons gris, et autres oiseaux aquatiques bons à manger.

[2] Il a trois lieues de long et une et demie de large. On y trouve les mêmes oiseaux et les mêmes poissons que dans le précédent.

de Pariguana, a un volume si considérable en entrant dans la province de Tinta, qu'on a été obligé pour le traverser d'y établir un pont fait avec des poutres dont les deux extrémités posent sur les rives. Il reçoit ensuite les petites rivières d'Aconcagua, Saumnayo, Quero, Callqui, Ocororo, Condoroma, Pichigua et Checa qui descendent des montagnes de cette province; il en fait la limite, traverse une partie de la province de Chumbivilca et celles de Paruro, Abacay et Urabamba, puis il entre dans celle de Vilcabamba, où il prend le nom de Chape. Après quoi il se joint au Pachachaca, au Pampas, à l'Ysuchaca et au Vilcamayo. Il se grossit encore des eaux du Vilcabamba, du Lares, du Conex, et de plusieurs autres rivières, et prend le nom d'*Ucayal*, sous lequel il est si fameux.

Les trois grandes rivières dont je viens de parler nourrissent beaucoup d'oiseaux aquatiques. On y a établi des ponts pour la commodité des voyageurs. Le Vilcamayo a près de sa source un pont naturel en terre; plus bas à Siguani, à Cacha et à Tinta, on en voit trois en nattes qui sont l'ouvrage des hommes; le Combapata en a un semblable; sur l'Apurimak on en a bâti un en pierre, outre celui

qui est construit en poutres, et dont nous avons parlé.

Cette province a beaucoup de gros et de petit bétail d'Europe, et de moutons du Pérou ou llamas [1]. Ces animaux ressemblent au chameau; ils se multiplient beaucoup, et réussissent dans les cantons les plus froids et les plus arides. Sur le haut des montagnes du premier rang et sur la pente des chaînes de montagnes, on trouve beaucoup de guanacas, de vigognes, de pacochas, de cerfs du Pérou,

[1] Les Indiens qui s'occupent uniquement de l'éducation de cet animal, donnent dix mâles à autant de femelles; ils les aident dans l'accouplement, persuadés que sans cela l'opération ne pourrait pas avoir lieu. Les llamas portent un poids de quatre à cinq arrobes, et font trois à cinq lieues par jour. Leur couleur varie, et leur laine est très-longue. Leurs maîtres s'en servent pour faire leurs vêtemens, leurs couvertures de lit, leurs sacs et leurs cordes. Si ces animaux périssent en chemin, les propriétaires n'y perdent rien; car ils se nourrissent de leur chair, et avec leur peau, ils se font une espèce de chaussure appelée *ojotas*, ou bien ils en garnissent les portes de leurs habitations. Ils font des bottes sans couture avec la peau du col, retirée avec précaution, et tannée. Ils tirent même parti de leur fiente; elle leur sert de combustible, ou bien ils la vendent aux mines, à quatre réales les dix sacs.

de viscachas, de lapins, de perdrix, de cailles, de cules, de poucoupoucos, de pics. Dans les vallées, on voit des faucons, des aigles, des vautours et d'autres oiseaux de proie, ainsi que des pigeons.

Les collines et les montagnes renferment une assez grande quantité de mines d'or, d'argent, de cuivre, d'aimant et de mercure. On y cueille aussi diverses plantes médicinales, par exemple, la plante appelée *marfil* qui est très-estimée, de la chicorée, de la scorzonère, de la sauge, et beaucoup d'autres, dont les Indiens font usage pour se guérir de leurs maux.

Les deux races d'Indiens connues sous le nom de *Canas* et de *Canches*, habitent cette contrée depuis fort long-tems. Les Canas vivaient dans la partie du nord, et les Canches dans la partie du sud; ils avaient pour limite commune la rivière du Vilcamayo. Le nom de Canas semble avoir rapport à un volcan [1]

[1] C'est au milieu de trois petites montagnes, dont les sommets ressemblent aux trois pointes d'un bonnet de moine, qu'on aperçoit la bouche du volcan, d'où découlent une multitude de sources d'une eau douce et claire comme le crystal. L'espace que parcourent les flammes qu'il vomit, est d'environ une lieue. Tout y

que l'on rencontre dans le canton de Riacche, tout près de San Pedro de Concha; car le mot indien *cana* signifie un incendie. Les Canas se distinguent des Canches, par le caractère, par les mœurs et par l'habillement. Ils sont fiers, réservés et mélancoliques; leur musique est triste, et a de longues pauses. Leur habillement porte aussi l'empreinte de la tristesse. Leurs chemises et leurs manteaux sont noirs. Leurs bonnets ont trois ailes très-longues, l'une pend sur le derrière de la tête, et les deux autres sur les oreilles. Les Canches sont d'une humeur gaie, et enclins à la plaisanterie, mais adonnés à la fainéantise; par conséquent très-pauvres, et vêtus de haillons et de lambeaux de peau.

Chacune de ces deux tribus est gouvernée par

est brûlé; une partie du terrain est rouge, l'autre est brune ou cendrée. Les plus grosses pierres sont légères comme des plumes, car elles sont calcinées, spongieuses et poreuses. Ce sont des pierres-ponces. On s'en sert pour polir le bois et le cuir. Une tradition rapporte que l'apôtre saint Barthelemy est venu en cet endroit pour prêcher l'évangile aux Indiens; mais que ceux-ci s'étant moqués de lui, le feu du ciel tomba sur le pays et le consuma avec ses habitans, ce qui donna naissance au volcan.

son chef ou couraca particulier. On leur obéit en tout ce qui concerne la défense ou la sûreté communes. On sait que ces tribus se faisaient la guerre, car elles avaient l'habitude de bâtir leurs bourgades dans des endroits élevés, et de les fortifier. Aussi les appelaient-elles *poucara* ou forteresses. Elles les construisaient au moins dans le voisinage des hauteurs, afin de pouvoir s'y réfugier en cas d'attaque. Ces peuples regardaient avec mépris l'or, l'argent et les autres choses précieuses que l'on trouve dans la terre; ils se contentaient de la laine de leurs troupeaux, dont ils faisaient leurs tuniques, pour de se garantir de l'âpreté du climat des lieux montueux.

Telle était la vie qu'ils menaient, lorsque Semhi-Roka, quatrième inca, les subjugua. Il leur donna des couracas pour les gouverner en son nom, et emmena l'élite des jeunes gens à sa cour, afin qu'ils pussent en apprendre la langue et s'habituer à ses mœurs; c'est ainsi que jadis Sertorius réunit les fils des nobles Lusitaniens pour qu'ils pussent s'instruire dans les beaux arts. Mais les Canas troublèrent le repos des monarques péruviens; ils se soulevèrent plusieurs fois, pour

se soustraire à leur domination. On avait beau leur infliger des châtimens et les ramener à l'obéissance, ils se révoltaient de nouveau dès que les troupes s'étaient retirées, et se retranchaient dans les fonds de Rajada, sur les hauteurs de Pichigua, et sur les montagnes de Mollocagua. L'empereur Huagna-Capak voyant qu'il était impossible de les soumettre par les armes, et de les réduire à l'obéissance, résolut d'aller dans cette contrée avec toute sa cour, et de demander au chef, ou grand cana, une de ses filles en mariage. Cette alliance mit fin à tous les soulèvemens, et les Canas se soumirent au joug de l'empereur.

La pauvreté de ces peuples n'offrait aux Incas aucun profit; ce ne fut que le plaisir de régner sur un plus grand nombre d'individus qui leur fit aspirer à cette conquête. On peut juger de la pauvreté des Canas et des Canches, parce qu'on ne trouve pas chez eux de ces tombeaux construits avec une certaine magnificence qui, dans ce pays, sont des preuves de richesse. Ils enterraient simplement leurs morts dans les creux des rochers. Cependant il existe dans le centre de Riacche les ruines d'un temple magnifique [1], dédié à

[1] Tandis que le jeune inca, Viracocha, faisait paître

l'idole Viracocha. On y voit aussi les débris de grands et beaux bâtimens; ces ruines font supposer que ceux qui les habitaient étaient des hommes riches et distingués.

Malgré le cours des siècles, on observe encore dans les naturels de ce pays, le caractère de leurs aïeux. Le portrait des Indiens de l'Amérique méridionale qu'un savant et pieux habitant de cet empire nous a tracé, est à la vérité chargé [1]; cependant on ne peut

son troupeau dans Chita, un esprit lui apparut, et lui dit de prendre les armes contre les Chaucas qui s'étaient soustraits à la domination de son père. A peine eut-il pris les rènes du gouvernement, que par reconnaissance il éleva un temple à ce génie, et lui érigea une statue. Elle représentait un vieillard. Il avait une longue barbe, était vêtu d'une longue robe nouée par une ceinture, et tenait une chaîne dans les mains, comme s'il eût voulu lier un dragon. C'est ce que nous apprend Garcillasso de la Vega, qui dans son enfance avait vu cette figure à moitié détruite. Le temple est un grand édifice qui a quatre-vingts vares de long et quarante de large. Ses murs s'élèvent sur cinq arcades en pierre; ils sont construits moitié en pierres de taille, moitié en terre. Ce temple avait huit portes très-hautes, et autant de fenêtres; la charpente du toit était posée sur des piliers très-élevés, par le moyen de cordes qui couraient de l'une à l'autre.

[1] *At natio indorum (et si aliis præstant) universa*

nier qu'il ne leur ressemble un peu. Les Canches sont d'une taille médiocre, très-hardis, inquiets, inconstans, perfides, et dociles seulement en apparence; mais s'ils peuvent éluder impunément les ordres de leurs juges, ils le font. Ils sont assez laborieux. Tout leur habillement consiste en une camisolle et un manteau court. Les Canas sont d'une couleur plus foncée, plus forts et mieux faits. Leur caractère est à peu près le même. Ils ont des boutons à leurs habits, et vont à cheval. Leurs habitations sont ordinairement garnies de bancs, de tables et d'autres meubles. Mais ces deux peuples sont en général nonchalans, timides, farouches et ombrageux. Ils construisent leurs cabanes sur les montagnes les plus sauvages et les plus reculées; et fuient épouvantés

tamen est ab omni ingenuitate alienissima, tota sordida, tota servilis, ingenio ut plurimum obtuso, judicio perquam imbecilli, inconstans, prorsus et lubrica; moribus infidi, ingrati, metu solum cedere, et vi, honoris vix sensum habere, pudoris propemodum nullum : neque servile tantum ingenium est, verum etiam quodammodò brutum; ut facilius putes, feras cicurare, quam istorum vel frenare temeritatem, vel excitare torporem : adeò ad percipiendum rudes, ad cedendum sunt duri et pervicaces. Acosta, *lib. de procuranda indorum salute in Poœmio.*

à la vue des voyageurs. Leurs manières même envers leurs femmes sont dures et grossières, et ils ont un grand penchant pour les superstitions les plus ridicules.

Leur langue est celle de tout le royaume. Les Canas, sont de tous les Indiens, ceux qui parlent mieux l'espagnol ; il n'en est pas de même des femmes, parce qu'elles regardent comme une honte de s'exprimer dans un autre idiome que le leur.

La plus grande partie de ces peuples habite les onze paroisses dans lesquelles est divisée l'administration ecclésiastique de la province. Elle est soumise à l'inspection des curés respectifs et du vicaire qui est l'un d'eux. Les Canches appartiennent aux paroisses de Siquani, Cacha, Tinta, Checaçupi, Pampamarca, Yanacoa et Langui ; les Canas, à celles de Checa, Pichigua, Yauri et Coparaque.

Siquani, endroit très-peuplé, et chef-lieu de la province, est situé sur la rivière de Vilcamayo ; il est contigu à l'est à la chaîne de montagnes de Vilcanota, où l'on trouve plusieurs veines d'argent. On n'a pas encore procédé à leur recherche d'une manière uniforme ; si elles étaient exploitées, je crois

qu'elles seraient d'un grand produit; mais le climat est extrêmement âpre et rigoureux, car l'atmosphère est constamment si variable, que souvent dans le même jour, il pleut, il neige et il gèle. Cette ville est habitée par quatre mille dix-huit Indiens, mille trois cent trois métis et quatre-vingt-douze Espagnols de tout âge et de tout sexe. On cultive dans ce district des haricots, des pommes de terre (papas), des lupins, du froment et de l'orge. On en fournit tous les endroits voisins. On y voit un hôpital pour les deux sexes. Il est pourvu de tout ce qui est nécessaire, et porte le nom de *Gil-de-Taboada ;* il a été fondé par le vice-roi actuel qui répand ses bienfaits partout, et achevé par le digne évêque de Cusco, don Bartolomé de las Heras. C'est au zèle ardent et aux efforts du colonel don Manuel de Villalta, gouverneur subdélégué de la province, que l'on est redevable de l'érection de cet ouvrage pieux, ainsi que du rétablissement de l'église. Le triste état où elle se trouvait auparavant excitait des sentimens pénibles ; aujourd'hui c'est un temple magnifique.

Maragani, sur le bord de la même rivière que Siquani, en est à trois lieues. C'est une

succursale qui renferme mille deux cent quarante-six Indiens, quatre cent deux métis, et quelques Espagnols.

A trois lieues et demie de Siquani, et sur la même rivière, est San Pedro de Cacha, dont la juridiction s'étend vers le nord, et qui a une succursale située à une lieue, et appelée *San Pablo*. On trouve dans ces deux endroits mille huit cent quarante-quatre Indiens, et quelques métis et Espagnols. Ils font des pots et des cruches de différentes dimensions, et divers autres vases avec une espèce de terre que l'on prend dans le voisinage de Riacche. Leurs églises sont propres et bâties régulièrement.

Tinta, où le corrégidor résidait auparavant, a une belle église, et plusieurs maisons couvertes en tuiles. Presque tous les habitans sont des Indiens. Dans la succursale de Combapata on ramasse un peu d'or dans le premier des trois ruisseaux qui forment la rivière de même nom.

Checacupi et Pitumuarca, sa succursale, s'étend vers le nord, où cette province touche à la montagne tronquée d'Asangate qui fait le commencement de la province de Quispicanchi.

Pampamarca est situé au sud, vis-à-vis de Combapata. Sa population est faible et pauvre. Cette paroisse a deux succursales, Surinama et Tongacacca, où l'on voit un crucifix miraculeux connu sous le nom de notre Seigneur d'Añaipampa. Les habitans de cette province, et même ceux des autres provinces et des endroits les plus éloignés, y viennent tous les ans en pélerinage le jour de sa fête.

Dans tous les endroits qui précèdent, on recueille les mêmes produits qu'à Siquani: les habitans des endroits qui suivent, vivent principalement de l'éducation des bestiaux et du commerce des serges et de différentes autres étoffes de laine.

Yanaoca, à deux lieues de Pampamarca, n'est habité que par des Indiens. Son église, qui est fort belle, a été très-endommagée par un tremblement de terre.

A sept lieues de là, en allant de l'ouest à l'est, on rencontre Langui sur le bord du lac de même nom. A l'extrémité opposée, et à une distance de trois lieues, on aperçoit la succursale de Layo. Il s'y trouve une mine de plomb dont le produit a été assez considérable.

Checa, situé vers le sud, a une mine d'ai-

mant et une d'argent, appelée *Quespecita*. Le métal en est bleu foncé.

A cinq lieues on rencontre Pichigua. Sa partie orientale renferme la fameuse mine de Condoroma, dont on attribue la découverte au diable [1].

Tauri, à trois lieues de Pichigua, s'étend à douze lieues dans le sud jusqu'à Caylloma. Il y a deux mines de cuivre auxquelles on

[1] Ce conte doit, à ce qu'on assure, son origine à la ruse de quelques Espagnols. Ils n'avaient pu, ni par prières ni par menaces, engager un indien à leur faire connaître la mine d'où il tirait secrètement de l'argent. Ils se déguisèrent en diables, entrèrent dans sa maison par une nuit très-obscure, firent grand bruit avec leurs fouets, vomirent du feu, se mirent à maltraiter l'indien, et l'accusèrent d'avoir découvert la mine aux Espagnols. Il le nia; mais effrayé d'une apparition si inattendue et si effrayante, il s'offrit de les mener sur le lieu, pour les convaincre de la vérité de ce qu'il disait. En effet, il les y conduisit, il écarta un amas de pierres et de paille, et leur montra le travail qu'il avait entrepris. Les Espagnols se réjouirent infiniment de cette découverte, jettèrent leurs masques, et se firent connaître à l'indien, qui fut extrêmement honteux d'avoir été dupe de cet artifice. C'est ce qui a donné lieu au proverbe : *Para descubrir secretos los diablos de Condoroma.* Pour découvrir les secrets, on a besoin du diable de Condoroma.

travaille quand cela est nécessaire, et beaucoup d'aimant.

Coparaque, à trois lieues à l'ouest de l'endroit précédent, est dominé par une montagne que l'on dit très-riche. On en a retiré quelques marcs d'argent qu'on a fait fondre pour essai; mais les intéressés ont abandonné cet ouvrage par suite de quelque mésintelligence. Sur le sommet de cette montagne est un lac, ouvrage de l'art; les habitans croient qu'il est enchanté, et l'on est persuadé qu'il contient des richesses que les payens y ont jetées lors de la conquête. La juridiction de ce lieu s'étend dans le sud à vingt lieues jusqu'à un canton nommé *Sucuitambo*, où il y a deux montagnes célèbres. L'une connue sous le nom de *Toreria*, avait fourni aux anciens habitans de l'argent contenu dans des filons superficiels. Ils étaient cachés, mais ils furent découverts par un voiturier qui, ayant allumé du feu pour se réchauffer, vit couler le métal fondu. Depuis lors on exploita pendant très-long-tems cette mine par le moyen des puits; mais lorsque les travaux devinrent plus profonds, on suivit la méthode usitée dans toutes les mines; comme elles ont fini par ne plus donner de bénéfice, on les a abandonnées.

Aujourd'hui la seule mine de Santa-Lucia fournit un peu de minérai d'une couleur bleu foncé comme l'acier. Mais faute de gens au fait de l'exploitation, elle ne rapporte pas tout ce qu'elle promet. Il y a quelques années qu'un ouvrier en mercure de Caylloma trouva sur la même montagne une autre mine d'argent nommée *El-Carmen*. Dans le commencement elle donna quelque profit; mais tandis qu'on s'en promettait un grand produit, on rencontra de l'eau, et les travaux cessèrent par la mort de celui qui l'avait découverte. Auprès de cette mine, on en voit une autre appelée *Potosi-el-Mozo ;* elle a plus de quarante petits filons, d'où l'on a tiré un peu d'argent blanc; mais les travaux ayant été couverts par l'eau, et une galerie que l'on avait commencé à pratiquer ayant été jugée trop difficile à être continuée, on abandonna l'entreprise. Depuis ces montagnes jusqu'à celles de Condoroma, toutes les hauteurs sont remplies de filons de métal natif.

Outre les paroisses que je viens de nommer, il y en avait autrefois une autre appelée *Aconcagua*. Aujourd'hui elle ne consiste plus que dans le village de Coparaque, où quelques Indiens se sont réunis à une famille

de ce nom. La cause de cette dépopulation vint de l'avidité insatiable d'un commandeur. Il oublia qu'il était le patron et le protecteur des pauvres de cet endroit. Il exigea leur tribut en poudre d'or, qu'ils payaient non au poids, mais d'après une mesure qu'il agrandissait d'un tiers à chaque fois, ce dont les Indiens s'étaient aperçus. Mais il l'accrut enfin à un tel point, qu'ils se virent dans l'impossibilité de la remplir ; alors ils l'assaillirent, et le firent périr en lui versant dans la bouche le métal fondu dont il avait été tant altéré. Les complices de cette vengeance craignant d'être punis, abandonnèrent le pays, et s'enfuirent dans différentes provinces. Les moins coupables restèrent à Coparaque.

Le nombre total des Indiens de tout âge et de tout sexe qui habitent les différens villages des districts, se monte, suivant le dernier rapport remis à la société, à vingt-cinq mille neuf cent soixante-neuf individus. Mais ce relevé ne comprend pas les bergers qui vivent à de grandes distances de leurs villages, ou errent avec leurs troupeaux, sans que l'on sache précisément à quel district ils appartiennent, ni une quantité infinie d'enfans et d'adultes, qui, par l'indifférence de

leurs parens et le grand éloignement où ils sont de leur paroisse, n'y ont pas reçu le baptême, et ne sont pas portés sur les registres. Les Espagnols, les Nègres et les Sambos sont peu nombreux. Les métis se montent à sept mille huit cent soixante-six, et réunis aux précédens, ils forment un total de huit mille trois cent quarante-cinq individus; d'où il résulte que l'ensemble des habitans de la province est de trente-six mille trois cent quatorze.

Elle est administrée par un juge subdélégué de l'inspecteur général de Cusco; il a le titre de gouverneur de Mita, et d'administrateur des biens des décédés. Il nomme les corrégidors de chaque endroit; et ceux-ci, réunis aux caciques et aux principaux indiens, élisent les alcaldes et les autres officiers.

Le corps des mineurs est distrait de la juridiction ordinaire; un subdélégué de la députation de Cusco, nommé par le tribunal royal des mines de cet endroit, connaît de tout ce qui les concerne.

Cette province a un régiment de dragons formé en 1760, et composé de treize compagnies avec leurs officiers; il est commandé par un colonel qui a son état-major.

Le commerce actif se borne à l'exportation des bestiaux, et à celle des articles qu'ils fournissent, tels que des peaux crues, du suif, du fromage, de la laine, des tapis, des draps grossiers, des sacs, des cordages, dont on se sert dans les districts voisins. Les Canas portent ordinairement à Caylloma, à Arcate, à Cayarani et aux autres mines, de la viande, du beurre, des ignames, des chandelles et des peaux de vache. Ceux de Siquani y portent des choux et d'autres légumes; mais le commerce le plus avantageux est celui des draps; car dans ce seul district on en fabrique un plus grand nombre que dans les atteliers réunis de Paruro, de Quispicanchi, d'Abancay et de Cusco.

Plusieurs Indiens vont dans les provinces situées le long des côtes pour y chercher du vin, de l'eau-de-vie, du piment et du coton. D'autres travaillent volontairement dans les mines de Condoroma, d'Arequipa, de Condesuyos et de Caylloma; mais ceux qui, par ordre du roi, vont travailler au Potosi, abandonnent leur patrie le désespoir dans l'ame, parce qu'ils sont persuadés que la plupart de ceux qui descendent dans les mines de ce pays, y gagnent l'asthme et meurent en peu de mois.

C'est un jour bien triste que celui de leur départ. Ces victimes de la contrainte se présentent à un prêtre qui, revêtu de ses habits sacerdotaux, les attend à la porte de l'église avec la croix; il les asperge d'eau-bénite, puis leur lit les prières accoutumées et leur dit une messe qu'ils payent, afin d'obtenir du Tout-puissant un voyage heureux. Ils vont ensuite à la place publique, accompagnés de leurs parens, de leurs proches et de leurs amis, les embrassent et prennent congé d'eux en sanglottant. Suivis de leurs femmes et de leurs enfans, la contenance morne et abattue, ils se mettent en route. L'effet affligeant que produit une scène aussi lamentable, est encore augmenté par le son de leurs petits tambours et de leurs clochettes, qui donnent ordinairement le signal de leur départ.

CHAPITRE II.

Description de la ville et de la province de Truxillo. — Ville de Truxillo. — Sa population. — Vallée de Chimou. — Ses anciens souverains. — Etendue de la province. — Monumens anciens. — Vallées. — Climat. — Eaux. — Vents. — Ports. — Population. — Caractère des habitans. — Espagnols. — Indiens. — Nègres. — Métis. — Mulâtres.

La ville de Truxillo, fut ainsi appellée par François Pizarre, en mémoire de la ville de même nom, en Espagne, où il était né. Elle est située dans une des contrées les plus agréables et les plus fertiles que l'on connaisse le long de la côte du Pérou, depuis le huitième parallèle nord jusqu'au vingt-huitième parallèle sud.

Elle à cinq mille cinq cent quinze habitans de toutes les classes, de tous les âges et de tous les états. Quoique bâtie avec beaucoup de symétrie, de loin elle ne plaît pas à l'œil. En voici la raison, c'est que le canton où elle se trouve n'étant pas sujet aux pluies périodiques, les maisons sont couvertes avec une espèce de mortier ou argile endurcie; il en résulte, pour

l'œil, un effet plus désagréable que celui que produisent les toits de tuiles que l'on voit dans les autres cantons. En outre, les murs des habitations sont minces et bas, par précaution contre les tremblemens de terre; l'expérience ayant appris qu'ils résistaient mieux aux secousses que les bâtimens solides et élevés.

Les jardins qui sont attenans à la plupart des maisons, servent, par leur verdure perpétuelle, de parure à cette ville. Pour entretenir la vigueur et la fraîcheur des plantes, l'art a construit des aqueducs pour amener des eaux qui sont aussi employées à d'autres usages.

Cette ville fut bâtie et peuplée en 1535, par plusieurs des principaux conquérans du Pérou, dans la belle vallée du grand Chimou, un des plus puissans des petits rois du tems du paganisme; mais qui était déjà soumis aux Incas lorsque les Espagnols arrivèrent dans le pays.

La domination absolue de ce prince indépendant s'étendait depuis Supe jusqu'à Tumbez, sur plus de deux cents lieues de côtes. Il fut vaincu à la bataille, livrée dans les plaines de Parmunca, par le général Yupanqui-Inca, fils de l'empereur Pachacutec IX, qui avait des forces supérieures. On conclut ensuite à Santa,

sur les bords de la grande rivière qui baigne cet endroit, un traité par lequel ce petit roi continua à régner paisiblement dans ses états, sans être soumis à un tribut ni à aucun hommage. Il s'obligea simplement à adorer le soleil comme seul dieu, et à renoncer à ses anciens idoles.

Truxillo est éloigné de trois quarts de lieue de la mer, et situé par 8 degrés 19 minutes de latitude australe [1]. La province est bornée au nord par celle de Caxamarca, au nord-ouest par celle de Saña, à l'ouest et au sud-ouest par la mer, à l'est par la province Huamachuco, et au sud par celle de Santa. Elle a vingt-cinq lieues et demie du nord au sud, et sept de l'est à l'ouest.

A une demi-lieue de la ville, dans un canton appelé Chanchau et baigné par la mer, il existe encore des monumens surprenans de la puissance des anciens princes. Ce sont les restes d'un palais magnifique, et les ruines de son double mur en argile. C'est de la même matière que sont bâtis les tombeaux dans lesquels on les déposait, avec leurs trésors et les autres

[1] Suivant M. Dehumbold, latit. australe, 8° 5′ 40″, long. cinq heures 26′ 38″; son élevation au-dessus du niveau de la mer, est de 63,4 mètres.

raretés qui faisaient leur plaisir et leur servaient d'ornement durant leur vie. Plusieurs individus se sont enrichis par la fouille de ces tombeaux.

On trouve aussi des habitations que le tems à détruites, et des ouvrages ingénieux pour conduire l'eau sur les campagnes arides et sablonneuses qui, sans arrosement, seraient restées stériles, comme elles le sont devenues aujourd'hui par notre négligence.

On ne voit pas sans admiration les traces de plusieurs prairies artificielles, et les preuves évidentes des travaux et de l'art des anciens Péruviens pour cultiver les montagnes les plus escarpées. Ils savaient y conduire les eaux avec une adresse remarquable et cependant ignoraient entièrement la théorie de l'hydraulique. Aussi tout observateur attentif doit-il être surpris de ce qu'ils ont fait ; car l'ingénieur hydraulique le plus habile trouverait ample sujet à calculer et à examiner avant d'en faire autant.

Le despotisme des petits souverains de cet état a produit en cela plus d'effet que le gouvernement espagnol, malgré toutes ses dépenses.

On découvre encore de nombreux restes

des temples où les payens adoraient leurs faux dieux. On trouve aujourd'hui dans leurs tombeaux les images de ces dieux et d'autres antiquités. Les forteresses considérables que les souverains de Chimou avaient construites pour être à l'abri des attaques de leurs puissans ennemis, ne sont pas moins remarquables. En général les anciens Péruviens ont laissé à la postérité des preuves évidentes de leur superstition et de leurs richesses.

La province de Truxillo renferme trois vallées : celle de Chimou, où résidaient anciennement les souverains; celle de Chicama et celle de Virou. C'est de cette dernière qu'est venu le nom de Pérou donné par les Espagnols à tout le royaume. Tous les historiens conviennent que les émissaires envoyés par Blasco Nuñez de Balboa pour explorer le pays, arrivèrent dans la vallée dont il est question. Ils rencontrèrent sur le bord de la rivière un indien, qui fut saisi d'épouvante à la vue de ces étrangers; il prononça le mot de Pelou, qui signifie une rivière dans la langue du pays, pour répondre aux questions qu'on lui adressait et qu'il ne comprenait pas. Nous ne savons pas ce qu'il aura voulu donner à entendre par cette expression. Ce qu'il y a de certain,

c'est que les Espagnols, qui ne comprenaient pas le langage de cet homme, crurent qu'il avait dit *Pérou*, et regardèrent ce mot comme le nom du pays. Il fut adopté et sera toujours en usage.

Le climat de cette province est plutôt sec et chaud qu'humide et froid, et cependant tempéré. Il n'y a que deux saisons, l'été et l'hiver; celle-ci n'est pas trop froide, ni la première trop brûlante. Ceux qui s'adonnent à l'étude assurent que ce climat est préjudiciable aux réflexions profondes, l'expérience ayant appris que plusieurs jeunes gens meurent de bonne heure par suite d'hémorragies. Quoique cette contrée soit située sous la zone torride, et que, suivant l'opinion des anciens, elle ait été regardée comme inhabitable, son climat naturellement chaud est tempéré par les vents frais qui viennent des hautes montagnes. Leur passage sur les régions élevées les rend plus agréables et plus rafraîchissans que ceux qui soufflent des autres points de l'horizon. On n'y voit point de pluie périodique continuelle, mais seulement une pluie douce de courte durée, et que les naturels nomment *garoua*.

Les trois vallées qui forment cette province

sont arrosées et fertilisées chacune par une rivière qui porte le même nom qu'elles ; on trouve aussi des sources en différens endroits ; mais elles sont si peu abondantes, et les rivières sont si petites, que le manque d'eau fait le sujet continuel des plaintes des habitans.

Les vents dominans sont le vent de sud, qui est doux et modéré, et le vent de nord, qui est rarement violent et impétueux dans cette province. Le sol est sablonneux de même que dans toutes les vallées, et en général dans toute la partie basse du Pérou. Les tremblemens de terre y sont fréquens ; les plus désastreux depuis la conquête sont ceux des années 1616, 1725 et 1759. Le premier détruisit entièrement la ville de Truxillo, et ne laissa d'autre bâtiment intact que le clocher de l'église de Saint-Augustin.

En 1686 on entoura Truxillo de murs pour le mettre en état de défense. C'est avec Lima, la seule ville du Pérou qui jouisse de cet avantage. Ils furent construits par les ordres du duc de la Palata, vice-roi. Cette entreprise fut suggérée par l'apparition dans ces parages des pirates Edouard de David et Raveneau de Lussan, appelés vulgairement *flibustiers*.

Outre quelques petites rades et places de débarquement, cette côte a trois ports ; celui de Malabriga, situé par 7° 37′ de latitude sud ; celui de Huanchaco, sous le 8e. parallèle sud, près de la ville ; il a un banc de sable dangereux ; et celui de Guañape par 8° 30′ S. Mais ils sont peu sûrs, et par conséquent peu fréquentés. On y pêche une grande quantité de poisson qu'on envoie frais à la ville, ou bien on le fait saler, et est un article de commerce avec l'intérieur du pays.

Truxillo est le siége d'un intendant qui, avec ses assesseurs, administre la justice, la police, les revenus royaux, et le militaire. Sa juridiction s'étend sur huit des nouveaux districts qui composent l'évêché de Truxillo. Savoir : Truxillo, Pioura et Saña dans la vallée, et Caxamarca, Juambos, Huamachuco, Pataz et Chachapoyas dans les montagnes.

Le district de Truxillo ne comprend, outre la ville de Truxillo, que quinze villes ou villages et quatre-vingt-dix-sept métairies. La population est de douze mille trente-deux individus. L'on s'étonne avec raison de ce qu'un district aussi étendu soit si mal peuplé. Mais il n'est que trop vrai que la plus grande partie est inhabitable, ou pour mieux dire ne présente

qu'un terrain sablonneux qui n'est pas arrosé, et qui ne peut par conséquent fournir les productions nécessaires à la vie. Il n'y a d'habités que les cantons ou les lieux traversés par les ruisseaux. Leur eau fertilise les campagnes, et en rend le séjour commode et agréable [1].

La capitale fut peuplée par les conquérans

[1] On compte de Tumbez à Lima deux cent soixante-quatre lieues. Tout le pays étant couvert de sable, la reverbération des rayons du soleil y est telle que les mules n'en pourraient jamais supporter la chaleur durant le milieu du jour. D'ailleurs, on n'y rencontre ni eau, ni herbes, ni rien de semblable. Aussi toute le chemin se reconnaît plutôt aux ossemens des mulets qui paraissent y avoir péri de fatigue qu'aux traces de leurs pieds; car, quoique la route soit si fréquentée, qu'il ne cesse en aucune saison d'y passer du monde, le vent empêche bien qu'on ne puisse distinguer les vestiges des pas, et à peine les mulets ont achevé de passer, qu'il remue le sable, et efface entièrement l'impression de leurs pieds. La verdure et les arbrisseaux y sont si rares, que dès qu'on en voit, on peut être assuré qu'on n'est pas loin d'une bourgade, ou de quelqu'autre lieu habité. La raison en est que ces lieux sont situés près des rivières, dont l'humidité produit ces sortes de choses; car les lieux inhabités ne sont tels que parce qu'ils manquent d'eau, et que sans ce secours les peuples ne peuvent ni subsister ni faire valoir leurs terres. *Voyage de don Ulloa*, tome 1, page 421.

que l'empereur Charles V récompensa de leurs services distingués en leur donnant des commanderies. Plusieurs personnes d'une naissance distinguée, attirées par la réputation du climat, et par le commerce qui était très-florissant du temps des galions, vinrent ensuite s'y établir. La plupart des familles considérables qui font l'ornement du pays sont issues de ces deux souches.

Il y a aussi dans cette ville un évêché fondé en 1609. Ses revenus se montent à 28,000 piastres. On y trouve cinq couvens de moines, qui possèdent ensemble 190,500 piastres de revenu, et deux couvens de religieuses qui en ont 22,000. On y compte deux paroisses, une pour les Espagnols, les métis, les nègres et les mulâtres; et la seconde pour les Indiens. Le diocèse renferme quatre-vingt-dix-sept paroisses.

Les villages voisins étaient, avant la conquête, habités par une quantité innombrable d'Indiens. C'est de leur mélange avec les Espagnols et les nègres que sont sorties les basses classes qui aujourd'hui forment la population dont j'ai parlé plus haut.

Rechercher et exposer le caractère d'une nation, a de tout temps été l'occupation des

hommes qui pensent. Quelques-uns attribuent les facultés physiques, ainsi que les dispositions de l'esprit et le caractère, aux qualités de l'air, aux alimens, ou à la situation plus ou moins heureuse du pays; mais ces données présentant des problèmes dont la solution appartient aux philosophes, je n'entreprendrai pas une tâche aussi difficile, et je me contenterai de dire que l'opinion de ceux qui accordent une grande influence à l'éducation et à l'exemple, peut bien n'être pas dénuée de fondement.

Les Espagnols qui habitent cette ville et le canton qui en dépend sont dociles et appliqués; ils sont très-obligeans pour les étrangers, et sur-tout pour les européens. Ils les prennent sous leur protection, les aident de tout leur pouvoir, et leur fournissent tout ce dont ils ont besoin. Ils sont très-studieux et cultivent les sciences; mais ils s'adonnent principalement à l'état ecclésiastique, à l'agriculture et au commerce. Les femmes ont un extérieur avantageux, et sont très-bonnes ménagères; qualité qui leur est particulière, et que ne partagent pas la plupart des femmes des autres provinces du royaume. Les deux sexes suivent le costume des habitans de Lima, avec

lesquels ils ont d'ailleurs les plus grands rapports.

De tous les sujets du roi en Amérique, les plus affectionnés et les plus dévoués sont les Indiens. Leurs ancêtres furent bien maltraités et opprimés par les soldats espagnols lors de la conquête du Pérou. Cependant il faut observer que leurs mœurs grossières et farouches, leurs excès et leurs perfidies, donnèrent souvent sujet de les traiter avec sévérité et dureté. Rien n'est plus difficile que de maintenir l'autorité des lois au milieu du tumulte des armes. On aurait tort d'ailleurs d'imputer à la nation espagnole en général le mépris des lois qui eut lieu lors de la conquête ; car on sait que les premiers conquérans étaient plutôt doués de bravoure que de sagesse et de sensibilité.

Ces guerriers intrépides qui acquirent à l'Espagne un nouvel empire, exigèrent hautement la récompense de leurs exploits. On leur accorda le fruits de leurs travaux. Ils obtinrent des commanderies proportionnées à leur rang et à leurs services. Ainsi ils profitèrent de l'assujétissement des Indiens, qui les servirent de leurs personnes. Dans plusieurs provinces on donna à ceux-ci le nom d'*Yana-*

conas. On les considéra comme des serfs destinés à cultiver les terres qu'on leur assignait; ils ne pouvaient ni les quitter, ni aller dans d'autres districts. Cet état de choses dura un certain temps; mais les conséquences fâcheuses qu'il entraînait étant devenues sensibles, engagèrent à supprimer les commanderies. L'oppression cessa, et les Indiens recouvrèrent leur liberté.

On adopta ensuite pendant quelque temps le régime des répartitions. Il commença vers le milieu du dix-huitième siècle, et fut aboli en 1779. Voici en quoi il consistait. Les corrégidors fournissaient aux Indiens les subsistances et les marchandises dont ils avaient besoin, ainsi que les voitures et les ustensiles d'agriculture qui leur étaient nécessaires. On avait eu pour but de les leur faire obtenir à bon marché. Mais cette institution, pervertie par l'effet d'une imprudente avidité, donna naissance aux injustices et à l'usure. Ce qui prouva bien clairement qu'il est très-difficile de tenir dans une même main le glaive de la justice et le caducée du dieu du commerce.

Aujourd'hui les Indiens sont de toutes les nations sujettes, les plus favorisées par les Espagnols. Personne ne peut, sans se rendre coupable d'injustice, leur enlever ce qu'ils ont ac-

quis par leur travail. Tous les produits de leur industrie et de leur agriculture sont exempts des impôts royaux. Le tribut ou obligation que tous les vassaux acquitent envers leur roi, est chez eux plutôt un signe d'hommage qu'une imposition accablante.

Pour son malheur, cette nation ne s'est pas encore entièrement affranchie de son idolâtrie. Son ancienne religion consistait dans l'adoration du soleil et le service du diable. Ces opinions et ces habitudes héréditaires les rendent très-malheureux.

On ne peut qu'être frappé du plus grand étonnement lorsqu'on réfléchit sur l'observation faite peu après la conquête par Loaysa, conjointement avec l'assesseur Siancas et le frère Domingo de Santo Tomas, c'est que depuis Tumbez jusqu'à Jujui et Salta, situés à l'extrémité du gouvernement du Buenos-Ayres, on comptait huit millions deux cent quatre-vingt-cinq Indiens; tandis qu'aujourd'hui tous ceux qui ont fait des recherches sur la population de la même contrée, s'accordent à n'y compter que quatre millions d'individus. Ainsi, en moins de deux cent cinquante ans, le nombre des habitans a diminué de moitié.

Les politiques sont d'une opinion différente sur les causes de cette dépopulation. Quelques-uns l'attribuent au fréquent usage de l'eau-de-vie. Cette boisson forte produit les plus affreux ravages dans des corps aussi faiblement organisés que le sont ceux des Indiens. D'autres pensent que les travaux pénibles des mines, auxquels les Indiens sont obligés par les mitas les ont détruits. La plupart disent que les vexations des juges, et le mépris avec lequel ils traitent la nation sujette, ont influé de la manière la plus désastreuse sur son tempérament mélancolique. En définitif, c'est un problème très-difficile à résoudre. Ce qui est certain, c'est que la peste, jadis inconnue, fit de si grands ravages en 1720, que des villages qui étaient peuplés de quatre mille Indiens, devinrent entièrement déserts; voilà probablement la cause principale de la dépopulation.

Les Indiens de cet arrondissement demeurent dans des villages gouvernés par leurs alcaldes et autres officiers de justice nommés en conformité des ordonnances royales. Les communautés sont très-bien administrées, ce qui vient sans doute de ce que les habitans de cette vallée et des montagnes voisines sont les plus civi-

lisés de toute la province. Ils sont très-dociles, obéissans et obligeans. Leur langage naturel s'est perdu ; ils parlent l'espagnol ; ils s'habillent aussi comme les Espagnols, excepté les femmes. La plupart portent l'anaco, espèce de justaucorps qu'elles ont conservé depuis le temps du paganisme. Les Indiens des autres vallées de cette intendance s'habillent généralement d'une manière différente de celle des habitans du district de Truxillo.

Ceux-ci s'occupent principalement de l'agriculture et de la pêche. Ces deux occupations suffisent à leur subsistance. Ils vendent le surplus, et en emploient le produit à s'acheter des vêtemens et à se procurer les autres objets dont ils ont besoin. Leur sobriété égale leur économie dans leur habillement et leurs habitations ; celles-ci ne sont en général que des cabanes malpropres.

Tous ont à peu près le même caractère ; ils sont peu crédules, par conséquent très-méfians et soupçonneux. Ils punissent cruellement les injustices qu'on leur a faites. Ils ont d'ailleurs plus ou moins les défauts et les vices de leur nation, et font de même sous le prétexte d'honorer les saints, des dépenses extravagantes. Les seigneurs de leurs pa-

roisses en profitent, et tirent des revenus considérables.

Les nègres qui, sous différens rapports, et par plusieurs raisons qu'il est impossible de développer ici, ont été si préjudiciables à l'Amérique, se divisent en nègres libres et en esclaves. Les premiers forment une tourbe de perturbateurs du repos public; car il en est peu parmi eux qui en acquérant la liberté, s'adonnent à quelque occupation utile. Ils sont en général auteurs des meurtres, des vols et de tous les délits capitaux. Mais par l'effet d'une compassion mal entendue, on les plaint beaucoup plus que les Indiens privilégiés et que les autres classes du peuple. On peut dire aussi qu'en général il règne un empressement blâmable à mettre les nègres en liberté; en effet, dès que quelqu'un se trouve sur son lit de mort, il se signale par cet acte de générosité. Ce qui contribue sur-tout à entretenir cet usage, c'est que les nègres sont élevés au service domestique; les Espagnols les prennent en affection, et ce sentiment, plutôt que les services qu'ils reçoivent de ces esclaves, les engage à les récompenser.

La seconde classe de nègres est composée de ceux qui sont destinés à la culture des plan-

tations et au service dans les maisons. On a eu occasion d'observer dans la ville de Truxillo une particularité qui ne se présente guère ailleurs. On y voit des propriétaires d'esclaves qui, pour pouvoir les nourrir, demandent l'aumône pour eux. C'est sur-tout ce qui arrive fréquemment aux femmes. Elles s'exposent au dénuement et à la misère plutôt que de consentir à vendre leurs esclaves, sur-tout ceux qui sont nés dans la maison. En général, les nègres sont occupés à des travaux utiles. Ils travaillent aux plantations de sucre et aux champs de froment. Mais faute d'ouvriers de cette espèce, ces deux branches de culture sont tombées en décadence, et des portions de terre immenses restent en friche.

Parmi les classes mélangées, la principale, ou au moins celle qui se regarde comme telle, est celle des métis, ou des individus nés d'un espagnol et d'une indienne; *et vice versâ.* Ceux qui sont issus de deux parens d'un état différent, ne perdent rien de leur noblesse, parce qu'ils descendent des deux races pures. Ils sont eux-mêmes imbus de cette idée, et se croient d'autant plus élevés ou rabaissés, qu'ils sont plus ou moins rapprochés des Espagnols. On ne peut guère distinguer dans un quarte-

ron ou un quinteron la couleur rouge ou cuivreuse particulière aux Indiens. Si cet individu quitte son pays, et s'établit dans un autre où on ne le connaisse pas, on le prend aisément pour un européen, ou pour un espagnol américain ou créol. Les personnes de cette espèce embrassent toutes les professions qui leur conviennent, suivant que le sort ou leurs protecteurs les favorisent. Quand il sont métis purs, ils ne forment point une classe particulière; ils aiment mieux les Espagnols que les Indiens. Ils évitent ceux-ci, et les haïssent mortellement. Lorsqu'ils sont *cholos*, ou quarterons, et qu'ils ne peuvent pas cacher ou déguiser leur couleur, on les range parmi les Indiens, et ils ne sont pas exempts d'impôts. Après les Indiens, cette classe est la plus nombreuse au Pérou. Ceux qui demeurent dans ce district, ont les mêmes occupations et les mêmes usages que les habitans des vallées; étant plus civilisés, et ayant en général reçu une meilleure éducation que les habitans des montagnes, ils sont plus utiles au roi et à l'empire.

Les mulâtres nés d'un espagnol et d'une négresse, sont les bohémiens de l'Amérique. Je me sers de cette expression, parce qu'ils res-

semblent beaucoup à ce peuple par leur hardiesse, leur caractère rusé et leur couleur. On trouve parmi eux un grand nombre de mauvais sujets. On les distingue en deux classes, les mulâtres libres et les esclaves. Lorsque ceux de la première sont blancs, et qu'on ne peut pas reconnaître leur origine par quelque nuance, ils veulent passer pour Espagnols, et généralement on les regarde comme tels. Ils savent cacher et dissimuler leurs défauts avec beaucoup d'adresse, de sorte qu'ils ont gagné au double dans notre estime. Les esclaves qui sont à peu près blancs, meurent rarement sans obtenir leur liberté, et il y a peu de familles même parmi celles dont la fortune est modique, qui n'ait une mulâtresse à son service, et qui ne la regarde comme un objet précieux. Ces femmes remplissent les fonctions de duègnes ou de gardiennes, suivant les mœurs espagnoles, et sont les confidentes et les dépositaires des plaisirs et des chagrins de leurs maîtresses. C'est ce qui fait qu'elles ont plus de hardiesse et de suffisance que les autres classes inférieures du peuple : en outre, la confiance qu'on leur accorde, les rend si présomptueuses, qu'elles s'arrogent le droit de gouverner leurs maîtres.

Quoique le nombre des mulâtres soit considérable, ceux qui sont libres vivent entièrement à leur guise, soit à raison de la protection de la maison où ils sont nés, soit parce qu'ils s'occupent à différens métiers. Mais une chose certaine, c'est qu'ils sont plus nuisibles qu'utiles à l'état.

CHAPITRE III.

Anciens tombeaux des Indiens. — Richesses et objets qu'on y trouve. — Recherches renouvelées sans cesse. — Descriptions des figures qu'on y a découvertes. — Agriculture. — Industrie. — Commerce. — Misère d'une partie des habitans.

Un des caractères distinctifs de l'ancienne superstition des Indiens était de construire des tombeaux magnifiques, et de les remplir de toutes sortes d'objets, sur-tout de ce qu'ils avaient de plus précieux [1]. Cette coutume, que nous blâmons avec raison, n'était pas particulière à ce peuple à demi-barbare, car nous la retrouvons chez les Israélites, les Perses, les Mèdes, les Assyriens, les Egyptiens et autres peuples civilisés de l'antiquité. Ils élevaient des mausolées dont la magnificence frappait d'admiration, et où ils renfermaient les richesses et les corps des personnes défuntes.

[1] On peut voir dans le voyage de don Ulloa, p. 381 et suiv. du tome I, une description de ces tombeaux. Elle est accompagnée d'une planche qui représente leur aspect, et différens objets qu'on y trouve.

Les passages souterrains sont très-communs dans cette partie de l'Amérique. On connaît la distance dans laquelle ils s'étendaient d'un lieu à un autre. Mais c'était surtout dans les forteresses qu'on les pratiquait, afin de s'y retirer avant l'attaque des ennemis.

Quant aux tombeaux, on y plaçait les corps non-seulement avec toutes sortes d'ornemens et d'objets précieux, mais on y mettait aussi du maïs, du chicha, ainsi que d'autres mets et d'autres boissons qu'on supposait être du goût des défunts.

Le petit roi de Chimou, souverain de ces vallées, et qui résidait près de l'endroit où est Truxillo, possédait de grands trésors en or et en argent. Comme la cour se tenait dans le même lieu, il est naturel de penser que des seigneurs extrêmement riches y habitaient aussi. Ils poussaient à l'extrême la manie d'ériger des monumens, et d'entasser des richesses dans ces montagnes artificielles. C'est ce que les personnes qui en ont l'habitude reconnaissent aujourd'hui à certains indices.

Ces tombeaux ont en dehors une forme conique ; le dessus de la voûte est si artistement recouvert avec de l'argile endurcie, et si bien caché, qu'il ressemble à une élévation acci-

dentelle du terrain. Dans la partie élevée, on aperçoit un tombeau construit ordinairement avec des pieux et des roseaux. Sa partie la plus reculée et la plus solide renferme les corps, couverts d'étoffes plus ou moins fines, ainsi que des figures d'or, d'argent, de cuivre et divers ouvrages curieux en argile. Leur beauté et leur prix sont proportionnés à la fortune de l'individu avec qui on les a enterrés.

Les anciens habitans ne connaissaient pas la manière de conserver les corps de leurs ancêtres, objets de leur vénération, par le moyen de baumes et de résines dont d'autres peuples se servaient pour les garder intacts dans les sépultures. Mais la qualité sèche et sablonneuse du sol de ce pays, a maintenu les cadavres en si bon état, qu'on les trouve encore entiers dans les *huacas* ou tombeaux, les étoffes mêmes dont ils étaient couverts, n'ont pas subi une altération considérable; elles conservent encore leur lustre et la vivacité de leurs couleurs; et cependant trois cents ans, au moins, se sont écoulés depuis la conquête; car peut être quelques tombeaux sont-ils plus anciens. Mais dès que les étoffes ou les corps sont frappés du contact de l'air, ils tombent en poussière, ou perdent leur forme naturelle.

Les anciens Indiens avaient l'habitude de distinguer les sépultures des guerriers, de celles des couracas ou des autres personnages éminens en dignité, et de celles des prêtres. Comme aujourd'hui l'on ne connaît pas suffisamment ce qui est relatif à cet usage, on confond assez souvent tous ces monumens.

A différentes époques, depuis la conquête, on a trouvé plusieurs de ces tombeaux. Le premier fut découvert en 1560 par le fils du premier cacique chrétien, nommé Chimunchaucha; il alla en faire part à don Garci Gutierez de Toledo. Cette sépulture où reposait Yomayaguan, ancien souverain de cette vallée, était à une lieue de la ville. On en retira de grandes richesses, qui consistaient en figures de poissons et d'animaux et autres morceaux en or. Le quint revenant au roi se monta à 85,547 piastres. Les Indiens des deux villages de Mamiche et de Huaman eurent pour leur part 39,062 piastres 4 réaux, qui furent placés à intérêt au profit de ces communes.

En 1592 on fouilla de nouveau cette sépulture; cette fois le quint du roi s'éleva à 47,020 piastres. On voit encore aujourd'hui les ruines des portes et des passages souterrains que l'on

a creusés. Les passages sont si nombreux et se croisent en tant de manières, que dès l'entrée je m'y suis égaré. Ce tombeau est connu sous le nom de *huaca de Toledo*. Dans ces derniers tems on a fait différens essais et on s'est donné beaucoup de peine pour voir s'il ne recelait pas encore quelques restes des anciens trésors.

On raconte que le cacique découvrit le tombeau aux Espagnols sous la condition que don Garci Gutierez en donnerait une certaine portion aux Indiens de la vallée; mais l'avidité de ceux à qui il révéla son secret déjoua ses espérances. Au lieu de lui faire un présent, on s'empara de lui, et on le persécuta avec tant d'acharnement, qu'il eut recours au roi Philippe II, se plaignit d'avoir été opprimé et maltraité, et songea aux moyens de se venger.

Il fit savoir, du fond de sa prison, aux Espagnols qu'il ne leur avait pas encore découvert la riche sépulture où les cendres de son ancêtre étaient renfermées, avec ses trésors les plus précieux; il la désignait sous le nom du *grand poisson*. Cette révélation séduisit d'autant plus ses persécuteurs, qu'il leur avait déjà découvert le tombeau dont nous avons parlé. En conséquence, ils se préparèrent à

satisfaire à ses demandes ; mais avant qu'ils eussent pu effectuer leurs promesses, il arriva un ordre du roi, qui leur enjoignit de les remplir et de mettre le malheureux cacique en liberté. Alors Garci Gutierez de Toledo donna aux Indiens la somme que nous avons déjà énoncée. Elle a été si mal administrée qu'elle a souffert une diminution énorme, et qu'aujourd'hui elle forme un très-mince capital.

Jamais on ne mit tant d'ardeur à la poursuite d'un objet, que les Espagnols n'en ont apporté pour découvrir ce trésor du grand poisson dont parlaient les vieilles traditions. Plusieurs personnes ont sacrifié une fortune réelle pour cette richesse douteuse. Jusqu'à présent toutes les peines et toutes les recherches ont été inutiles. Une opinion généralement répandue parmi toutes les classes des habitans de Truxillo, c'est que le trésor se trouve dans une colline appelée *Campana*, située à 13 lieues de cette ville, et il est rare qu'une société se réunisse sans qu'on s'entretienne de ce sujet.

La tradition doit son origine à un passage souterrain qui va du palais du grand Chimou à la colline. J'ai vu le chemin que l'on a ouvert pour découvrir s'il existe une communication avec la colline ; mais faute d'argent et de se-

cours l'on n'a pas poursuivi les recherches.

On suppose que les Indiens ont à cet égard des connaissances précises; mais on soupçonne qu'ils ne veulent pas les communiquer aux Espagnols, tant par un motif superstitieux, que par la crainte d'être maltraités, qui leur est inspirée par l'exemple de leur cacique; peut-être aussi la cause en est-elle due à leur peu d'affection pour les Espagnols. Je crois que le premier motif est le plus probable.

L'ouverture des tombeaux expose à beaucoup de dangers; car l'air méphytique dont ces souterrains sont remplis, peut faire perdre la vie à ceux qui y pénètrent. Une fois l'air qui sortait des galeries renversa plusieurs personnes. Les Indiens donnent le nom d'*umpe* à ces exhalaisons pernicieuses; elles les affermissent dans leur opinion superstitieuse que ces accidens sont une punition de leur avidité; aussi n'est-il pas surprenant qu'ils aient de la répugnance à ouvrir les sépultures: cependant comme ils connaissent la passion des Espagnols pour l'or et l'argent, ils les ont souvent trompés par de fausses espérances.

Il n'y a pas très-long-tems qu'un alcalde, nommé don Francisco Calderon, fut chargé de la fouille de cet huacas ou tombeau. Il était

logé chez le cacique don Francisco Chayhuac descendant légitime de l'ancien roi. Il l'engagea à lui découvrir les trésors qu'on lui avait promis, en l'assurant qu'il le servirait de tous ses moyens dans un procès qu'il avait intenté pour réclamer certains droits perdus; mais quoique le cacique le trompât, l'alcalde n'en persista pas moins dans son opinion.

Dans la plupart des tombeaux, les squelettes sont entourés de pots de terre, de calebasses, de morceaux de vêtemens, et de quelques curiosités en or, en argent ou en cuivre; tous ces objets ont servi au culte des idoles, ou à la parure du défunt. On entend dire rarement qu'on y ait trouvé des choses précieuses qui puissent récompenser les travailleurs de leur peine.

Quelques-unes des statues des dieux et des autres figures étaient si artistement travaillées, qu'elles ont donné sujet d'admirer l'adresse de ceux qui les avaient faites. Je vais en décrire quelques-unes parce que je suppose qu'elles ont quelque rapport avec des époques ou des particularités de leur histoire. C'est aussi ce que semble désigner la variété et la singularité des couleurs de leurs ornemens.

Une de ces figures était celle d'un indien revêtu d'un long manteau. Il avait sur la tête une couronne avec quatre houpes; deux lui descendaient sur les épaules, et les deux autres lui tombaient par-dessus les oreilles. Son cou était entouré d'une espèce de large cravatte, qui pendait sur la poitrine. Dans une main il portait quelque chose qui ressemblait à un clou, et dans l'autre un objet dont on n'a jamais pu deviner la signification. La couture de sa tunique était ornée d'une espèce de dentelle. Nous reconnûmes que cette statue était celle d'un roi avec les attributs de sa dignité; car toutes ces figures en métal ou en argile tenaient lieu de peinture, et elles exprimaient d'une manière sensible ce qu'elles imitaient.

Un autre figure représentait un indien assis les jambes croisées à la manière de ces peuples, les mains posées sur les genoux; et les tempes ceintes d'une sorte de bandeau, qui passait jusqu'au-dessous du menton. Deux autres bandeaux croisés étaient terminés par un bout qui pendait par derrière. L'aigrette de son bonnet avait un bouton orné de joyaux; ce qui était sans doute une marque qui le distinguait des autres.

Une autre figure en argile montrait un indien, le bonnet rabattu et les cheveux épars tombant presque tous en avant des oreilles. Elle ressemblait à un ivrogne, dans le moment où il veut boire. Sur l'une de ses épaules était assis un singe qui lui tirait l'oreille.

Une figure d'indien assis avait sur la tête une mitre qu'il semblait vouloir mettre en équilibre et placer droite, quoiqu'elle fut attachée. Un manteau fixé par une ceinture lui tombait jusqu'aux pieds. Cet ornement fait voir que c'est un attribut de la dignité de l'individu que l'artiste a voulu représenter.

L'on trouva aussi une figure d'un aspect majestueux, placée sur une toilette; elle est vêtue à l'espagnole, revêtue d'un ample surtout, le chapeau sur la tête, ayant des bas et des souliers; elle a des moustaches et des ailes, un gobelet dans une main, et est prête à boire. Ces ornemens n'avaient absolument rien de commun avec ceux qui étaient en usage chez les anciens Indiens. C'est ce qui fait penser que l'artiste a voulu représenter le conquérant don François Pizarre, après son triomphe sur Atahualpa.

Une figure d'indien en terre de faïance blanche, peinte de différentes couleurs, avait la

couronne avec deux houppes qui tombaient sur l'oreille, et deux rubans qui descendaient sur les épaules. Elle était vêtue de deux espèces de robes longues et serrées; celle de dessous allait jusqu'aux pieds, celle de dessus, qui était blanche, avait des manches qui s'étendaient presque jusqu'aux mains. La tête était ornée d'une espèce de petite mitre. Dans une main, cette figure portait un sceptre, et dans l'autre quelque chose de forme carrée dont il est difficile de deviner la signification. On peut, d'après l'habillement royal, conclure que c'était la représentation d'un prince ou d'un curaca de ces indiens.

Il y a aussi dans ces tombeaux un grand nombre de figures de poissons, de reptiles, d'oiseaux, et de quadrupèdes; une espèce de médailles de formes variées; des pinces avec lesquelles les Indiens s'arrachent le peu de barbe qu'ils ont. Du koumbes, sorte d'étoffe tissue, dont les couleurs sont variées et très-vives: il paraît qu'ils ont voulu exprimer par-là leurs exploits guerriers.

Je me suis contenté de parler des principales figures que l'on rencontre dans ces tombeaux, afin de faire voir avec quelle exactitude et quelle ressemblance les Indiens repré-

sentaient les personnages d'un rang élevé ; elles prouvent incontestablement leur adresse.

L'agriculture, cette occupation si honorable et si utile, ne jouit pas au Pérou du même degré de considération qu'en Europe, en Asie et en Afrique. Dans l'ancien monde l'esprit d'invention et une assiduité soutenue font produire des récoltes plus considérables qu'on n'a droit de les espérer dans un espace peu étendu et souvent peu fertile ; mais au Pérou on voit un grand nombre de plaines et de prairies, qui ne sont qu'en partie stériles ; elles pourraient aisément être mises en culture, si l'on y procédait avec l'attention convenable.

Plusieurs campagnes fertiles offrent à l'œil les plus beaux terrains pour l'agriculture ; mais les habitans éprouvent aujourd'hui la diminution de l'ancienne fécondité et de la richesse du sol. L'expérience confirme cet appauvrissement ou plutôt cette altération de la terre, comparée à sa fertilité passée ; car jadis l'agréable vallée de Chicama rapportait plus de 20,000 fanegues de froment. Ses habitans après en avoir approvisionné le pays d'alentour, en expédiaient régulièrement quinze cents fanegues par des navires qui allaient à

Guayaquil et à Panama, et les portaient aux marchés les plus fréquentés.

L'on fait le plus grand éloge de l'ancienne fertilité du terrain qui rapportait deux cents pour un; mais le tremblement de terre qui renversa Lima en 1687 et détériora entièrement les qualités du sol dans une étendue de deux cents lieues le long de la côte. Ce qui fait présumer que l'influence malfaisante de l'air en pénétrant dans les entrailles de la terre, a occasioné cette funeste stérilité, c'est que pendant plus de trente ans, on ne put pas récolter un seul grain de blé; la semence mise en terre germait, poussait, mais ne produisait pas d'épi. Avec le tems, le sol a recouvré une partie de sa fécondité, et rapporte actuellement de deux cents à quatre cents grains pour un.

Les cultivateurs ont remarqué que la terre est plus fertile et que ses productions sont plus abondantes dans le voisinage de la mer, que dans les parties éloignées des côtes. Ce qui est conforme à la nature des choses, en ce que la terre reçoit alors en plus grande quantité les sels qui lui sont nécessaires. Le nombre moyen de fanegues que l'on récolte chaque année, se monte à trois mille cinq cents

ou quatre mille. Presque tout est consommé dans le district même, on en exporte un peu à Quayaquil et à Panama, lorsqu'il se trouve des navires qui vont dans ces deux endroits.

Ce district produit aussi beaucoup de maïs, la consommation en est très-considérable ; car ce grain fait la nourriture habituelle des nègres de la campagne, et les Indiens, comme nous l'avons déjà dit, s'en servent pour préparer leur chicha. L'orge est rare, et en général on ne le cultive que fort peu dans le royaume, parce qu'il y a assez de pâturages pour nourrir les animaux.

On sème encore des haricots, des pois et des fèves ; mais le principal objet de la culture des habitans est le riz. Ils l'expédient à Lima, au Chili, à la Sierra et en d'autres endroits, ce qui est très-avantageux pour eux et forme leur principale ressource. D'après le relevé des comptes des fermiers des dîmes, on voit que la vallée de Chicama à rapporté, dans les trois dernières années, 101,200 barils de riz.

On cultive avec le même soin les patates, l'yuca, le mani ou pistache de terre [1] la canne à sucre et autres végétaux, extrêmement abondans dans ces contrées. Les oliviers et les vi-

[1] L'arachide, *arachis hypogæa*.

gnes éprouvent ici une altération si fâcheuse, qu'il se passe deux et trois ans sans qu'on puisse en récolter des fruits mûrs ; c'est pourquoi on ne fait ni vin ni eau-de-vie. On épargne l'huile lorsqu'elle est abondante, afin de parer aux disettes causées par les mauvaises années.

Dans les trois vallées de Chicama, de Viroq et de Truxillo, on compte cinquante-un biens ruraux qu'on appelle *Chacras,* et qui ne sont pas compris dans les terres possédées par les Indiens et les métis dans le voisinage de leurs villages. Les cultivateurs habitent souvent des cabanes isolées afin de se rapprocher autant qu'ils peuvent de leurs champs.

Ils élèvent peu de froment, parce qu'ils ont la facilité d'en acheter dans d'autres cantons, et ils emploient leur terrain d'une manière plus utile. En effet, si l'on mettait en froment la vallée entière ou du moins la plus grande partie, on n'en trouverait pas aisément le débouché ; il serait impossible de l'expédier pour les montagnes où il est à meilleur marché ; il serait encore moins possible de l'envoyer dans les autres cantons de la vallée, parce que l'on ne trouve pas toujours dans les ports des navires prêts à partir en hiver pour Panama et Guayaquil. C'est le tems de l'année où il est

le plus cher; car à cette époque il n'en vient pas des montagnes de Quito. On conçoit, d'après cela, comment les habitans des vallées ne veulent pas hasarder une culture qui pourrait leur être désavantageuse, et comment ils préfèrent celle des autres espèces de blé; car ils sont sûrs de se défaire avec bénéfice de ce qui leur en reste après qu'ils ont pourvu à leurs besoins.

Quoique ce pays ait beaucoup perdu de son ancienne fertilité, elle est encore si grande, et le sol est si facile à travailler, que les cultivateurs se contentent d'ouvrir la terre avec la charrue, ensuite ils sèment ou plantent, et obtiennent leur récolte sans se donner d'autre peine. Ils ne se fatiguent pas comme dans d'autres endroits à fumer le terrain, à le sécher, à le renverser, ni à briser les mottes de terre avec la herse comme en Europe, ni à faire toutes les opérations sans lesquelles on ne croirait pas, dans cette partie du monde, pouvoir espérer une récolte abondante. La charrue, qui ne ressemble pas à celle dont on se sert en Espagne, et la bèche, sont les seuls instrumens aratoires que l'on connaisse ici; ils suffisent à tous les travaux agricoles. Cependant, malgré cette culture imparfaite, on

obtient ici des récoltes plus riches que celles que des travaux pénibles procurent aux Européens.

Les moulins à sucre rapportaient autrefois beaucoup d'argent à ce pays. Aujourd'hui ils sont dans une situation déplorable. On peut assigner deux causes à cette triste décadence. La première est due à la disette d'ouvriers nègres, les facultés bornées des propriétaires des moulins ne leur permettant plus de s'en pourvoir; la seconde, et ce n'est pas la moins importante, vient de ce que les manufactures de sucre se sont beaucoup multipliées dans les environs de Lima et de Cañete, où les sucres de cette vallée trouvaient autrefois un grand débouché. Le seul qui lui reste aujourd'hui est le Chili, lorsque l'on n'y fabrique qu'une petite quantité de sucre; car lorsque la culture de la canne y a réussi, le sucre de Truxillo n'y est pas très-recherché.

Dans l'état actuel des choses, on prépare tous les ans douze à treize cents arrobes de sucre. Il est presqu'entièrement consommé dans la province ou dans les montagnes voisines. Il n'est pas douteux que si l'on tenait la main à l'exécution de la loi qui défend aux Indiens d'avoir des moulins à sucre, les pro-

vinces de Caxamarca, de Huamachuco, de Pataz, de Chachapoyas et de Jaen, acheteraient une quantité considérable de sucre; mais ces pays de montagnes offrant un terrain favorable à la culture de la canne, les Indiens fabriquent autant de sucre qu'ils veulent, et occasionent la ruine des planteurs de Truxillo.

La seconde branche d'industrie des habitans de cette province est la préparation des confitures et des gelées qu'ils font avec le miel [1] et le sucre. Ils les appellent *raspaduras*. Ils se servent pour cela du suc de la canne, lorsqu'ayant acquis trop de consistance ils n'ont pas pu en faire du sucre, ou bien ils le font épaissir à dessein. Les habitans préfèrent cette seconde manière de tirer parti de leurs cannes, parce qu'elle n'exige pas un grand nombre d'ouvriers, et qu'ils trouvent un prompt débouché dans les montagnes voisines, ce qui leur pro-

[1] Après que les habitans de Quito ont tiré le miel, ou jus des cannes, il le laissent cailler, et en font de petits pains en manière de tourtes qu'ils appellent *raspaduras*. C'est la nourriture la plus ordinaire des pauvres gens; avec une de ces tourtes, du fromage et du pain, ils font un repas qu'ils préfèrent aux mets chauds. *Voyage de don Ulloa*, tome 1, page 251.

cure plutôt les choses dont ils ont besoin.

On prépare tous les ans cent à cent vingt caisses de toutes dimensions de confitures fines qui ont la réputation d'être les meilleures du royaume. On en envoie la plus grande partie à Lima en présent ; quelques autres y sont vendues. On en expédie aussi à Guayaquil et à Panama lorsqu'on trouve des occasions favorables.

Les Indiens qui habitent le long des côtes s'occupent principalement de la pêche, qui est leur principale ressource. Ils envoient le poisson frais à la ville, et en salent aussi une quantité considérable qu'ils vont vendre très-cher dans l'intérieur de la province. Au reste, rien de plus maladroit et de plus téméraire que leur manière de pêcher. Sur le bord de la mer croissent des joncs qui ont deux à trois vares de long, et à peu près deux doigts de large. Ils leur donnent le nom de *totoras*. C'est avec de tels matériaux qu'ils construisent des canots qui ont environ douze pieds de long et trois à quatre pieds de large. Chacune de ces petites barques, auxquelles ils donnent le nom de *caballito*, contient un pêcheur. Une flotte nombreuse de ces frêles embarcations met en mer et se hasarde le long d'une côte aussi dan-

gereuse; elle s'éloigne même à cinq à six lieues au large. Ce qui inspire tant d'assurance aux Indiens, est leur adresse à nager. J'ai souvent vu chavirer leurs barques, mais ils les relevaient et se replaçaient dedans avec une promptitude incroyable.

Les Indiens qui habitent la vallée de Chicamas ont une grande quantité de chevaux de charroi. Ils s'en servent pour le transport des marchandises, et gagnent passablement à ce métier.

On peut voir par ce tableau abrégé de l'industrie des habitans de cette province, que leur existence est pénible et précaire; cependant ils méritent un destin plus heureux.

Il est une vérité bien reconnue, c'est que les pays qui n'ont pas de commerce ne peuvent faire de progrès dans la culture, et n'arrivent pas à ce degré de bien-être et de richesse que procurent les relations commerciales. Ce sont elles qui ont contribué à rendre les hommes sociables, à civiliser et à polir l'univers.

Ce que nous avons dit sur l'industrie et l'agriculture de la province de Truxillo suffit pour faire connaître ce qui concerne son commerce. La valeur de toutes les productions de son sol peut s'élever à environ 110,000 piastres.

On a pris le montant des dîmes pour base de cette évaluation.

Les articles d'exportation sont : Le sucre dont le produit annuel est de 11 à 12,000 arrobes, qui valent 18 à 20 réaux ; ce qui fait en tout 23,000 piastres. Le miel et les sucreries connues sous le nom de *raspaduras* se montent à 30,000. On récolte trente-quatre mille barils de riz, qui coûtent 8 réaux la pièce. La farine, dont la charge vaut 5 à 6 pesos, ne rend guère que 15,000 piastres ; et le sucre, les rubans, les bas et autres objets fabriqués produisent à peu près 8,000 piastres.

Le commerce passif consiste principalement en marchandises qui viennent d'Espagne, et qui se débitent en ville. Ce sont sur-tout des articles de luxe pour le vêtement et la parure des citadins et des gens de la campagne. Ceux-ci sont pour la plupart des montagnards qui descendent de leurs habitations pour venir en ville se pourvoir de tout ce dont ils ont besoin. Ils sont les meilleures pratiques des marchands. Les étoffes d'or et d'argent ne sont pas très-recherchées dans cette province. Les objets qui se vendent le mieux sont les toiles et les draps, les bas de soie, la cire, le fer, la quincaillerie et toutes sortes de bagatelles. On im-

porte aussi par terre et par eau du vin, de l'eau-de-vie et un peu de cuivre; presque tous ces articles sont portés plus loin, et leur consommation est plus considérable dans les montagnes que dans la ville. On évalue le montant annuel de ces importations à 150 ou 200,000 piastres. Ce commerce est entièrement dans les mains d'une vingtaine de marchands qui ont l'adresse de faire des avances aux ouvriers des mines. Ils leur fournissent les choses qui leur sont nécessaires, et obtiennent en retour des lingots d'argent à un prix qui leur laisse encore un assez grand profit.

Les propriétaires des fabriques situées dans les montagnes voisines, conduisent à la ville beaucoup de marchandises qu'ils font préparer sur leurs biens; leur but principal est d'avoir l'occasion de s'y fixer. Leurs principaux articles sont des toiles communes, des serges et des frises; ils amènent aussi des bestiaux : ce qui ne laisse pas de donner au commerce un certain degré d'activité.

Les marchands, les propriétaires, les ecclésiastiques et les employés dans l'administration, forment, avec un petit nombre d'ouvriers et de vendeurs de comestibles, la véritable population de la ville. Le reste n'est composé

que d'une foule de vagabonds et de libertins en proie à la misère.

Pour bien connaître la détresse de ces gens, il faut les voir dans leur intérieur ; car un étranger ne la soupçonnerait pas à leur extérieur. En effet, ils mettent en parure tout ce qu'ils ont, et ils se feraient plutôt faute du nécessaire que renoncer à une apparence brillante. Il en est de même de leurs meubles, des carrosses et des calèches. On voit avec surprise que lorsqu'ils sont dans le plus pressant besoin, ils se défont de leurs domestiques ou de leurs meubles, plutôt que d'abandonner une parure inutile. Ils pensent que l'honneur de leur famille dépend de leur éclat, et que celui qui en a joui et qui en a été privé a perdu tout droit à la considération.

La misère de ces individus, si fort déchus de leur ancien bien-être, devint si insupportable, que le magistrat prit la résolution d'adresser au monarque, qui n'a rien tant à cœur que le bien de ses sujets, des propositions pour améliorer l'état de ces malheureux. Voici le résumé des demandes présentées : 1° Prohiber l'entrée du sucre de la Havane à Buenos-Ayres et dans les autres provinces du midi ; 2° réduire à trois pour cent les intérêts qui

étaient à cinq; 3° affranchir les habitans du droit d'entrée et de sortie qui se perçoit dans les ports sur les marchandises; 4° trouver quelque moyen de mettre à un taux raisonnable le prix d'achat des nègres pour aider les habitans dans leurs travaux et dans la culture de leurs champs, et les faire venir par Panama et non point par le Chili; ce qui est beaucoup plus coûteux.

Le roi demanda par son ordre du 20 août 1787, que les principales corporations les plus intéressées eussent à faire un rapport, et à préparer les moyens les plus sûrs et les plus convenables pour atteindre le but désiré. Les employés de l'administration déclarèrent sans réserve, le 30 septembre 1788, quels étaient ceux qui leur paraissaient les plus avantageux; mais le magistrat et les autres chefs n'ayant rien ordonné, les habitans continuent à s'abandonner à l'inaction et à l'indolence, et sont dévorés par la misère.

CHAPITRE IV.

Description de la province, ou district de Pioura, dans l'intendance de Truxillo. — Situation. — Climat. — Sécheresses et pluies. — Productions. — Rivières. — Ports. — Désert de Sechoura. — Ville capitale. — Habitans. — Langage des Indiens. — Mines. — Agriculture. — Commerce. — Exportations. — Coton. — Chèvres. — Cascarille. — Importations.

Cette province, qui fait partie de l'intendance de Truxillo, a quarante-six lieues de long et vingt-cinq et demie de large. Elle est entremêlée de montagnes et de vallées. A l'est, elle confine avec le gouvernement de Jaen, qui dépend du nouveau royaume de Grenade; au nord-est, elle est bornée par la province de Loxa, qui appartient à la présidence de Quito; au sud-est, par la province de Caxamarca; au nord, par celle de Guayaquil; et à l'ouest, par le grand Océan.

Les vallées sont très-fertiles dans les cantons où elles sont arrosées par les rivières, ce qui remplace le manque de pluie. Les qualités de l'air y varient beaucoup. Il est agréable et sain

dans quelques endroits ; désagréable et mauvais dans le voisinage des montagnes et dans les plaines le long des rivières de Morropon et de Tangarara. Le vent dominant est le sud. On n'y connaît que deux saisons, l'été et l'hiver. En été la chaleur est assez considérable depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi. L'hiver ressemble au printems en Espagne. Le ciel est généralement clair est serein, et il y a peu de jours dans l'année où l'on ne voie pas le soleil. Il en est tout autrement dans les montagnes où la température est orageuse, froide et brumeuse.

On a fait une observation assez singulière dans les vallées au sujet des pluies. C'est que pendant six, sept et même huit ans il ne tombe pas une seule goutte d'eau ; mais plus la sécheresse a duré, plus les pluies sont fortes quand enfin elles arrivent. Elles tombent alors en véritables torrens ; les rues des villes présentent l'image d'une rivière, les champs sont inondés ; c'est sur cet arrosement extraordinaire qu'est fondée la richesse des habitans. Le sol sablonneux et desséché reçoit avec avidité cette surabondance d'eau qui féconde les semences, vivifie et orne les campagnes. La végétation est alors si active et si forte, que

sans le secours d'aucune culture et sans semailles préalables, le sol se couvre de melons, de melons-d'eau, de potirons, de cotonniers, de plantes et de fleurs de toute espèce.

La province de Pioura est très-riche en productions excellentes des trois règnes de la nature; mais elles ne sont pas généralement connues, et le petit nombre de personnes qui les connaissent n'en font pas assez de cas, et n'en tirent aucun parti.

Cette province est arrosée par trois grandes rivières qui en reçoivent plusieurs autres plus petites. La première, celle de Chira, coule au milieu de la province; les belles prairies qu'elle traverse sont bien peuplées. La seconde rivière, celle de Tumbez, se dirige vers le nord. Toutes deux prennent leur source dans la Cordillère de Loxa, et se jettent dans la mer. La troisième, nommée le Sechoura, baigne la ville capitale de Pioura, et est plus poissonneuse que les autres. Elle sort du lac de Mamayoco, appelé aussi *Gouarinja*, près de la Cordillera Réal.

Il est bien malheureux pour les habitans du canton traversé par cette dernière rivière, qu'elle soit entièrement à sec depuis le mois de juillet jusqu'en décembre; ce qui les oblige

d'avoir recours à des pompes pour se procurer l'eau dont ils ont besoin.

Les hommes instruits prétendent que cette sécheresse est occasionée par un rocher situé dans le lac. Il arrête le cours de l'eau moins abondante dans la dernière moitié de l'année. Le peu qui sort encore est détourné pour les métairies voisines; de sorte qu'il n'en arrive pas à Pioura. On a proposé de percer le rocher, ce qui n'aurait pas été une entreprise très-coûteuse; mais ce projet n'a pas été adopté, soit parce que la malheureuse étoile des habitans a voulu qu'ils ne fussent pas d'accord pour ce qui concerne le bien public, soit parce qu'ils ont craint que la surabondance de l'eau à l'époque des débordemens ne détruisit la ville ainsi que cela a eu lieu en 1728. Mais si les habitans étaient plus actifs et plus industrieux, ils pourraient, en unissant les moyens de l'art à ceux que leur offre la nature, construire des canaux pour arroser leurs terres. L'histoire des Egyptiens nous apprend tout ce qu'on peut faire pour conduire de l'eau sur les terrains qui en ont besoin.

On compte trois ports sur la côte de cette province. Le plus connu et le plus fréquenté est celui de Payta, à quatorze lieues de Pioura;

il est par les 5° 5′ de latitude australe. Le commodore Georges Anson s'en empara en 1741, et le traita de la manière la plus barbare. Voyant que la pauvreté des habitans ne lui donnait pas le moyen d'assouvir son avidité, il mit le feu à la ville, et se rembarqua aussitôt après, craignant d'être assailli par les troupes qui arrivaient de l'intérieur du pays.

Le second port n'est qu'une anse très-dangereuse, connue sous le nom de *Sechoura*. Il n'y aborde que de petites barques qui vont à la pêche du Tollo (*Squalus Catulus.*)

Le troisième port est Tumbez. Il forme une anse, et est situé par les 3° 33′ de latitude australe. C'est là qu'aborda François Pizarre, et qu'il prit possession du Pérou avec le projet hardi d'en faire la conquête.

Cette province renferme une partie du désert de Sechoura. On l'appelle communément *le Désert*, et il a trente-deux lieues de long. On y trouve beaucoup de mines de sel et une plante nommée *Lito*, qui est la soude qu'on emploie à la fabrication du verre. Les habitans de Pioura et de Lambayeque la mêlent avec du suif pour en faire du savon. Ils s'en servent aussi pour donner de la solidité aux couleurs. La consommation de cette plante pour ces

deux objets est très-considérable. Quoique dépourvu d'eau et de pâturages, ce désert nourrit une grande quantité de chevaux, de mulets et d'ânes. Ces animaux recherchent la racine de l'yuca de montagne, qui les rassasie et les désaltère. Ils errent là en liberté, et n'appartiennent à aucun maître. Quiconque en a besoin peut les emmener.

Les habitans de cette contrée sont très-laborieux, et s'adonnent sur-tout au commerce. L'abondance des productions particulières au pays leur fournit à cet égard les plus grandes facilités.

La capitale a été fondée en 1531 par François Pizarre, le conquérant du Pérou. Le père Miguel Orenez lui donna le nom de *San-Miguel de Pioura*. On y compte 7,203 habitans. Elle a l'avantage d'être la première et la plus ancienne ville du royaume. Elle n'est pas aujourd'hui précisément au même endroit où elle fut d'abord fondée, mais à une distance peu considérable. On voit encore les ruines de cet endroit, appelé le *Vieux-Pioura* ou *Santa-Anna*. Dans le temps des Incas c'était un lieu considérable. Il fut le premier que les Espagnols soumirent par la force des armes. Il ne serait pas surprenant qu'avec le temps

on transportât la ville dans une position plus commode; car elle éprouve déjà l'inconvénient que plusieurs de ses rues et de ses maisons sont encombrées de sable; et comme nous l'avons dit plus haut, elle est exposée aux débordemens de la rivière qui y ont déjà causé de grands dégâts.

Le conquérant choisit cette position à cause de sa salubrité; en effet, on peut dire, sans être taxé d'exagération, que la ville de Pioura est une des plus saines et des plus agréables de celles qui sont le long de la côte ou dans la région inférieure du Pérou. L'air y est pur, l'eau excellente, le ciel serein, aussi les malades y viennent-ils par préférence pour y trouver la santé. Un grand nombre guérit sans faire aucun remède.

La population totale de la province est de quarante-quatre mille quatre cent quatre-vingt-dix-sept individus. On y compte vingt-trois villages plus ou moins considérables, et cinquante-huit métairies ou biens de campagne, dont quelques-uns sont très-étendus. On y rencontre aussi quelques habitations isolées.

Les habitans préfèrent dans les vallées les parties situées le long des fleuves, afin de pouvoir les arroser au besoin. C'est le contraire

dans les montagnes; car la continuité des pluies les engage à chercher les terres les moins basses qui sont les plus faciles et les plus avantageuses à cultiver.

La première classe d'habitans est celle des Espagnols. Elle possède les plus grandes richesses, réunit les emplois politiques, civils et militaires, presque tout le commerce et une grande partie de l'industrie. C'est à elle qu'appartiennent les biens de campagne les plus considérables, et la portion la plus importante de leurs produits et du trafic qui en est le résultat.

Les habitans formant cette classe sont connus sous les rapports les plus avantageux. Ils sont extrêmement polis, et leur affabilité envers les étrangers est leur qualité dominante. Ils ont beaucoup de capacité et sont très-laborieux. Ils mettent beaucoup d'opiniâtreté à défendre leurs droits; aussi cette province a-t-elle produit des jurisconsultes distingués.

L'espagnol est la langue la plus usitée. Les hommes s'habillent comme dans la mère-patrie. Les femmes suivent les modes de Lima et des autres villes de cette partie de l'Amérique.

Les Indiens composent la portion la plus

nombreuse de la population. On les divise en natifs et en étrangers. Ils sont dociles, intelligens et laborieux; mais très-adonnés aux femmes. Ils sont, de même que tous leurs pareils dans le reste de l'empire, soumis au tribut; mais il est très-modique. Leurs communautés non mélangées d'Espagnols ni d'autres castes ont une administration extrêmement douce et une organisation excellente. On entend rarement parler dans leurs villages de meurtres, de vols ou d'autres excès criminels. Les punitions prononcées par eux sont très-cruelles. Ils témoignent une grande soumission aux Espagnols, et sur-tout aux juges ecclésiastiques et laïcs. Leur costume ne diffère pas des descriptions que nous avons données plus haut, à l'exception de ceux de Payta et de Colan qui sont vêtus comme les matelots.

Leur langage offre une singularité qu'on ne doit pas passer sous silence. La plupart de leurs villages, quoique très-peu éloignés les uns des autres, ont des manières de s'exprimer et des prononciations gutturales différentes, et que reconnaissent, en les entendant parler, ceux même qui ne les comprennent pas [1]. On re-

[1] Le langage de Indiens de la vallée diffère de celui des Indiens de la montagne, non-seulement dans les

marque la même diversité dans leurs moyens; elle est sur-tout frappante dans les habitans de la plaine et ceux des montagnes. Les premiers sont, par suite de la fréquentation et du commerce des Espagnols, des hommes très-civilisés; les derniers plus isolés, sont plus grossiers, plus farouches et plus barbares. Leur défaut dominant est celui de toute la nation, l'ivrognerie. Au défaut d'eau-de-vie ils s'enivrent avec le *chicha*.

Il est difficile de trouver dans le monde entier une nation qui ait autant de ressemblance et de conformité dans ses mœurs et sa façon de penser. Aussi peut-on dire sans exagération, que quand on a connu un indien, on les connaît à peu près tous. Ils ne diffèrent que par le plus ou moins de civilisation. Ils sont naturellement méfians et paresseux. Jamais ils ne répondent d'une manière précise et affirmative à ce qu'on leur demande. Ils ont pour leurs concubines une complaisance qui va jusqu'à la bassesse; tandis qu'ils sont indifférens et même cruels

mots, mais aussi dans l'accent; car, outre que les premiers donnent à leurs paroles un son assez semblable à un chant triste et élégiaque, ils mangent la moitié des syllabes finales, comme s'ils manquaient d'haleine pour les achever. *Voyage de don Ulloa*, t. 1, p. 409.

pour leurs femmes. Ils sont peu courageux, et redoutent tellement les nègres, qu'il n'en faut qu'un ou deux par village pour les tenir en crainte. On voit parmi eux très-peu de tempérammens colériques; c'est le tempéramment phlegmatique qui est le plus fréquent. Voilà pourquoi on ne connaît pas d'exemple d'un indien devenu fou; si cela arrivait, ce serait un miracle. Ils sont extrêmement sobres dans leur nourriture; car presque tous dans ces vallées ne mangent par jour qu'un œuf dur assaisonné de beaucoup de poivre. Ils y joignent au lieu de pain du maïs bouilli, qu'ils appellent *motz*. Ces alimens les exitent à faire usage du chicha, leur boisson favorite.

Les femmes ne s'habillent pas toutes de la même manière. Celles qui habitent Colan se distinguent par un costume particulier plus brillant, plus majestueux et moins bigarré que tous ceux qui sont en usage dans cette partie de l'Amérique.

Ce que nous avons dit des métis de Truxillo peut s'appliquer à ceux de cette province. Je me contenterai de remarquer que leur nombre dans le royaume est considérable, mais que ce sont des sujets bien moins utiles que les autres. Les métis de cette pro-

vince s'occupent du commerce, de l'agriculture, des manufactures et des charrois. Ils se vêtissent comme les Espagnols, cherchent à les imiter dans leurs mœurs, et parlent leur langage.

Les nègres sont ici, de même que dans toutes les vallées, destinés au service domestique et à celui de l'agriculture. La plupart sont esclaves, et ne diffèrent pas des autres individus de leur nation. Cependant ils sont ici beaucoup plus soumis qu'ailleurs, et par conséquent plus utiles à leurs maîtres et à l'Etat.

La classe la plus turbulente et la plus dépravée est celle des *Pardos* ou mulâtres. Presque tous habitent les plaines et les cantons voisins de la rivière de Chira, et de celles qu'elle reçoit. On en trouve aussi beaucoup dans les forêts épaisses des cantons de Morropon, Tangarara, El-Arenal et Lala. Ils y vivent presque sans lois et sans religion. Ils ont pour ressource l'agriculture, leurs troupeaux et les travaux auxquels la nécessité les contraint. Ils ne sont que grossiers et barbares, et veulent passer pour hardis et braves ; c'est ce qui occasione toutes les scènes tragiques qu'ils ont entr'eux et qui se passent avec les

étrangers. Ils marchent toujours armés d'un javelot, d'un sabre court et d'un poignard. Les lieux où ils demeurent sont malsains; presque tous les étrangers qui y vont sont attaqués de fièvres tierces. Quant à eux, nés dans cette atmosphère insalubre, ils souffrent moins des épidémies qu'il cause.

Quoiqu'on ne trouve pas fréquemment de l'or et de l'argent dans les provinces qui font partie des vallées, cependant comme celle de Piourа se rapproche des montagnes dans quelques-unes de ses parties, on y rencontre des mines, et sur-tout des mines d'or. Il est vrai qu'on ne s'occupe pas beaucoup de leur exploitation, soit parce qu'elles sont peu riches en métal, soit parce que les habitans n'ont guère d'inclination à se livrer à ce travail pénible.

On ne connaît qu'une mine d'argent. Don Vincent de Otero qui en est le propriétaire, la découvrit en 1789, sur la montagne de San Lorenzo, qui appartient à la terre de Chipillico. S'il faut s'en rapporter au bruit public, cette mine promet déjà un riche produit, d'après le contenu et la bonté du minérai. Mais c'est le cas d'avoir de la défiance, car la coutume constante est d'exagérer la ri-

chesse d'une mine nouvellement découverte.

Près du village d'Ayabaca, il y a une colline qui n'est désignée par aucun nom particulier. On y a découvert un métal de couleur verte, dont on ne connaît pas encore les qualités. Le filon est large, et tout annonce qu'il est abondant. On peut croire que c'est du cuivre, et non de l'or ou de l'argent.

Près du village d'Amotape, à seize lieues de la ville de Pioura, on trouve la fameuse mine de pétrole ou goudron minéral [1], qui pendant seize à vingt ans, a fourni aux besoins du royaume. Le quintal s'en vendait 35 à 40 piastres, suivant que la quantité était plus ou moins abondante; mais depuis qu'on a découvert une mine semblable sur la pointe de Santa-Elena, dans la juridiction de Guayaquil, on a cessé de travailler à celle d'Amotape; les produits de la nouvelle mine étant moins chers, sont les seuls qu'on emploie aujourd'hui.

Nous avons déjà parlé de la grande fécondité de cette province, de la facilité avec la-

[1] Il a le défaut de brûler les amarres et les cordages; toutefois on s'en sert, parce qu'il est à bon marché, mais en y mêlant du goudron. *Voyage de don Ulloa*, tome 1, page 406.

quelle on la cultive, et de l'abondance de ses productions. Aussi fournit-elle amplement aux besoins des habitans, et leur procure-t-elle en outre les moyens d'exporter beaucoup de denrées.

On y cultive généralement le froment, l'orge et le maïs, ainsi que beaucoup de plantes légumineuses, telles que la vesce, les fèves, les lentilles, les lupins, le *numia*, espèce de haricot, le *quinua* [1] rouge et blanc. Tous ces végétaux se trouvent en plus grande quantité dans les cantons montueux. Dans les vallées, le maïs, le riz, les poids, les haricots d'espèce et de goût différens, les pallares et la vesce sont plus communs. Il y a aussi beaucoup de racines et de plantes potagères, ainsi que du piment dont on fait commerce. Ce qui manque aux vallées leur est fourni par les montagnes, et chacun s'aide mutuellement.

On travaille ici la terre au moyen d'une bèche en fer, et d'une houe dont l'extrémité est faite avec le bois dur et compact du caroubier. On ne se sert pas de la charrue. Dès que le sol a été humecté par les rivières,

[1] Espèce d'anserine, ou *chenopondium*; on en mange les feuilles comme les épinards; on les fait aussi fermenter pour en préparer de la bière.

on fouit un carré avec la bèche, puis avec la houe on fait un trou dans lequel on met six à huit grains de maïs. Grâces à la fertilité du terrain, on obtient trois récoltes en six mois. La première est très-abondante; pour la seconde, il faut creuser plus profondément, et cependant son produit est moindre; quant à la troisième, même en défonçant le sol très-profondément, la récolte est très-médiocre. Il en est de même de tous les autres végétaux.

Dans les cantons montueux, on suit une autre méthode. On attend que la pluie ait humecté le terrain. Alors on trace des sillons avec la charrue, et on sème le froment, l'orge et la vesce. Lorsque ces végétaux sont en graine, on met le maïs et les haricots dans les mêmes sillons, et on unit avec les pieds les inégalités causées par la charrue.

Pour cultiver les plantes dont on mange les racines, on laboure et on fume la terre, et on la laisse reposer un an. Lorsque le tems convenable est arrivé, on laboure, et on met les graines des plantes dans les sillons à une distance d'une vare. On a coutume de garnir cet intervalle de *quinua* qu'on sème superficiellement comme le trèfle. On se contente

de mettre une première fois en terre de la graine de *papas*, et la récolte est assurée pour plusieurs années, parce que ce végétal se multiplie prodigieusement.

Outre la charrue, le *racuana*, sorte de bèche, et la houe, on se sert aussi de la faux pour abattre le froment, le riz, l'orge, le *quinua* et les autres plantes qui ont une tige haute. Dans quelques endroits on fait aussi usage du *calouk*, espèce de sarcloir pour déterrer les racines, et enfin de la faucile pour couper le trèfle.

Il n'est pas douteux que si les Espagnols et les métis s'adonnaient à l'agriculture avec autant d'assiduité que les Indiens, la province ne put fournir des récoltes assez abondantes pour nourrir quatre cent mille individus. Peu de tems après la conquête, le premier archevêque de Lima, don Geronimo Loaysa, fit le dénombrement de plusieurs provinces du royaume. Il se trouva dans cette province cent quatre-vingt-treize mille habitans. On peut aisément conclure de là qu'elle pourrait nourrir le nombre que nous avons indiqué plus haut, aujourd'hui que la culture est plus perfectionnée, et qu'on sait tirer meilleur parti des terres.

Les Espagnols ne veulent que commander; rarement ils s'adonnent eux-mêmes à l'agriculture. Ils possèdent presque toutes les terres et les métairies, que les Indiens cultivent et arrosent de leur sueur et de leurs larmes. Les Espagnols s'appliquent davantage au commerce. Les fruits qu'ils récoltent servent à leur entretien et à celui de leurs compatriotes, ainsi qu'à commercer avec Guayaquil, Panamas, Quito et Lambayeque.

En effet, pour tirer tout l'avantage possible de la fertilité de leur terrain, les habitans de cette province ont employé tous leurs soins à donner de la valeur à leurs productions et à les vendre dans des endroits éloignés. Je vais dire quelque chose de ce commerce et des denrées qui en sont l'objet.

Le cotonnier croît dans cette province à la hauteur d'un arbrisseau. On expédie le coton non travaillé à Loxa, à Cuença et à d'autres endroits dans le voisinage de Quito. Après en avoir retiré la graine qui se vend 12 réaux l'arrobe, ce qui est une opération lente et pénible, on le file grossièrement et on le vend par paquets.

Il vaut ordinairement à Pioura un réal la livre, et souvent 14 à 16 piastres le quintal,

suivant qu'il est plus ou moins abondant. Une grande partie va dans la province de Quito, au Pérou et au Chili. C'est une branche de commerce très-importante. On fabrique aussi avec le coton des couvertures, des chemises et des *anacos*, espèce de jupon que portent les Indiennes.On en fait des toiles à voile et à sac. En un mot, le coton est un article très-intéressant pour l'industrie de cette province. Sa préparation occupe constamment les espagnoles, les indiennes et les négresses.

Le second objet de commerce consiste dans les troupeaux de chèvres que les propriétaires de terres dans les montagnes et les vallées élèvent et engraissent. Aussitôt que ces animaux sont gras, ils les vendent aux habitans de Lambayeque, qui s'empressent toujours de les acheter, ou bien ils s'en défont dans les provinces limitrophes. Le prix varie suivant la force du troupeau. C'est pourquoi on est dans l'usage de donner pour des troupeaux composés de neuf cents jusqu'à mille bêtes, un nombre égal de piastres. Ce trafic est d'une grande importance pour les propriétaires, car dans les pâturages gras on vend en certaines années quatre-vingts, et même cent troupeaux. On mange la chair des chè-

vres, on tanne leur peau, et on fait du suif avec leur graisse. De sorte qu'un troupeau ordinaire, déduction faite de tous les impôts et de tous les frais, produit à Lima environ 3,000 piastres. On ne fabrique pas, il est vrai, à Pioura autant de cuir ni de savon qu'à Lambayeque. Les habitans font le commerce de ces deux articles avec Guayaquil, Panama et le Chili, ainsi qu'avec Caxamarca et les autres provinces du gouvernement de Truxillo. Mais le plus grand débouché est à Lima, où les habitans de Pioura font des envois pour leur compte. Le prix varie depuis 6 jusqu'à 12 piastres la douzaine suivant la qualité.

On élève dans cette province une grande quantité de mulets. On s'en sert pour les charrois, et on en fait aussi un commerce considérable dans tout le royaume, parce qu'ils ont la réputation d'être les meilleurs et les plus beaux. On envoie encore à Lima et à d'autres endroits des troupes d'ânes qu'on a élevés ou qu'on a pris sauvages et apprivoisés.

Une autre branche d'industrie est le transport des marchandises, car pour exporter les leurs, ou pour conduire par terre à Lima celles qui arrivent par mer à Payta, les ha-

bitans de Pioura s'établissent dans cette ville, et louent les mulets dont on a besoin, ce qui leur procure un grand profit.

Un objet de commerce important pour Pioura est la cascarille [1]. Dans les endroits où l'on récolte cette plante, elle ne vaut, suivant sa qualité, que 3, 4 ou 6 piastres l'arrobe; mais à Pioura on la paye 7, 8, et jusqu'à 9 pesos. Ce commerce est si avantageux et si actif, que dans un laps de tems de deux ans, de 1786 à 1788, on en expédia par mer de Payta à Lima 600,018 arrobes; cet article jouit du privilége de n'être soumis à aucun impôt royal. Du port de Callao on l'envoie directement en Espagne, d'où il se répand en Europe, en Asie et en Afrique, où il a un débit surprenant.

Quoique l'indigo de cette province ne soit pas aussi estimé que celui de Guatimala, on ne laisse pas que d'en cultiver une grande quantité dont on fournit les fabriques. La consommation en est très-considérable, et a fait beaucoup de tort à l'indigo de Guatimala. Le prix ordinaire est de 5 réaux la livre.

[1] On se sert beaucoup de cette drogue pour falsifier le quinquina.

On consomme tant de cire dans tous les districts des montagnes de ce gouvernement, qu'on la vend très-cher. Le prix de la meilleure qualité est à Pioura de 3 réaux la livre, et celui de la médiocre de 2 réaux et demi.

Les bois, tels que le cèdre, le chêne, le caroubier [1], le guachapoli forment aussi un

[1] Le caroubier, *caratonia siliqua L. Algaroba* des Espagnols. Cet arbre, comme l'a remarqué Ulloa, n'est pas tout-à-fait semblable à celui que l'on connait en Espagne. Son légume sur-tout, l'emporte sur celui des caroubiers des parties chaudes de l'ancien continent, et forme une branche d'industrie très-importante pour les peuples du Nouveau-Monde qui les récoltent dans leur pays.

Il y a quatre espèces, ou plutôt quatre variétés de cet arbre utile. Les deux espèces qui méritent le plus l'attention sont le caroubier blanc et le noir. Ils se ressemblent assez par le feuillage et les fleurs.

Cet arbre est grand et fort. Il parvient à une telle dimension, qu'il fournit un bois excellent pour les constructions navales. On en fait la quille et le bordage des navires.

Ses gousses, ou légumes, ont un empan de long et un pouce de large, et renferment une pulpe blanchâtre et délicate, recouverte d'une peau mince. On les mange ou cruds tels qu'ils tombent de l'arbre, ou écrasés dans un mortier. Les habitans du Paraguay en préparent une espèce de boisson fermentée ou chicha

grand objet de commerce. On s'en sert pour toutes sortes d'ouvrages, et pour faire les caisses où l'on met la cascarille. On les emploie aussi pour des carrosses et des calèches, et pour toutes sortes de meubles.

Le salpêtre est encore un article d'exportation ; il y en a une si grande quantité, qu'il suffit aux besoins des habitans, et qu'on expédie par mer de forts chargemens pour différens ports de cette partie de l'Amérique.

qui, prise en trop grande quantité, enivre. Pour l'apprêter, on met des gousses dans une peau de bœuf, et on y verse de l'eau. Douze heures après on obtient par l'effet de la fermentation naturelle, une boisson forte et saine, à laquelle on donne le nom de *laaga*. Si son usage immodéré occasione des rixes et des assassinats, prise modérément au contraire, elle est dans ces contrées un des bienfaits les plus précieux de la nature. Elle répare les forces, guérit les maux de poitrine; on est réellement surpris lorsque l'on voit avec quelle promptitude elle restaure les corps les plus affaiblis et les plus chétifs.

La caroube est très-bonne pour les chevaux et les bestiaux. Aussi ce fruit est-il très-estimé, et jouit-il d'une considération toute particulière. Les Abipous, peuplade du Paraguay, ont coutume de dire : « A la « maturité des caroubes mes forces reprendront. » Ils comptent aussi leurs années d'après la floraison de cet arbre. « Combien de fois, as-tu vu fleurir le carou-

Le poisson appelé *tollo*, dont nous avons parlé plus haut, qui se prend dans le port de Sechoura, et qu'on sale comme l'anguille de mer du Chili, ou la morue du nord, se vend dans le pays même 3 piastres le cent.

On exporte encore quelques autres articles tels que la farine, les confitures, les patates et autres racines, ainsi que la cabuye, ou pite [1]. On les envoie à Guayaquil et à Panama,

« bier, » se demandent-ils, au lieu de dire quel âge as-tu ?

Le légume du caroubier noir est plus petit et plus brun que celui du blanc, et tacheté de rouge; il lui ressemble d'ailleurs dans tout le reste, et est beaucoup plus doux. Mais, mangé crud, il a quelque chose de corrosif, ou peut-être d'astringent, qui paralyse la langue. Le missionnaire Dobrizhofer raconte qu'un jour dans ses voyages ayant appaisé sa faim avec un de ces fruits, il fut pendant quelques instans privé de l'usage de la parole. On écrase les cosses de la caroube noire dans un mortier de bois, on en fait passer la pulpe à travers un tamis, et on la pétrit avec la main. Le pain qu'on en fait est extrêmement dur, et sert de nourriture et de médecine. Outre sa qualité nutritive, il a beaucoup d'efficacité dans les maladies de poitrine, ainsi que dans la pierre et les maladies analogues.

[1] C'est un fil qu'on tire des feuilles de l'aloès. Il est fort et délié.

mais ils ne sont pas d'une grande importance en comparaison de ceux dont nous avons donné l'énumération, et qui font la principale richesse de la province.

Il n'est pas aussi aisé de donner des renseignemens exacts et précis sur le commerce passif et sur le prix des objets. Nous allons cependant essayer d'en présenter une idée sommaire.

On introduit les marchandises espagnoles en grande quantité à Pioura; c'est de là qu'elles se répandent parmi les habitans de la province.

Les toiles fines de toutes sortes sont très-estimées. Les frises, les draps, les camelots superfins de Bruxelles et autres étoffes de laine, toutes les espèces de toiles peintes, sont très-recherchées, et trouvent un débouché facile. On apporte de France et de Séville des taffetas simples et doubles, des bas, des mouchoirs et des rubans de soie. Les négocians de Lima achètent ces articles, ils les envoient à Pioura et dans le reste du royaume, suivant le goût des habitans de chaque endroit qu'ils connaissent par expérience.

La plupart des gens peu aisés se vêtissent

de frises fabriquées dans le pays, et qui viennent de la province de Quito, et d'étoffes de coton appelées *tocouyas*, qu'on envoie de Cuença et de Loxa. On apporte aussi des mêmes endroits, ainsi que des autres provinces de cette intendance, beaucoup de cascarille à Pioura. Les négocians de cette ville donnent en échange d'autres marchandises, ou la payent argent comptant.

La consommation de l'eau-de-vie est considérable. On estime que son exportation se monte à mille cinq cents barriques, qui ordinairement sont vendues 15 à 17 piastres la pièce, et qui viennent de Pisco, d'Ica et de Callao. On ne fait pas grand usage du vin qui vaut 10 à 13 piastres la barrique. Ces prix sont au reste sujets à varier suivant que les denrées sont plus ou moins abondantes.

On apporte aussi de Guayaquil à Pioura, des chapeaux de paille, du çacao, du pita [1], de l'alfagia, des souliers pour les moines, des cocos et de la cire; de Panama, des nègres, des planches, de la pitilla, des piñuelas et des balais; de Quito, des toiles, des

[1] On a déjà vu que c'était du fil qu'on tirait des feuilles de l'aloès.

draps, des cordons, des chapeaux et divers objets fabriqués en os, en terre et en bois.

D'après l'opinion de gens instruits, on peut estimer la valeur des articles du commerce passif au moins à 300,000 piastres.

CHAPITRE V.

Description de la province de Saña ou Lambayeque. — Situation. — Sol. — Climat. — Rivières. — Ports. — Bien-être des Indiens. — Capitale. — Population. — Factorerie du tabac. —Troupeaux de chèvres. — Province. — Population. — Espagnols. — Indiens métis, etc. —Productions.—Industrie.—Commerce.

La belle province de Saña est située entre celles de Pioura et de Truxillo. Elle est une des trois qui composent la partie de l'intendance de Truxillo appelée *la vallée*. Elle a vingt-quatre lieues trois-quarts de long, et dix dans sa plus grande largeur. Elle est bornée au nord par la province de Cuambos, détachée dernièrement de Caxamarca avec qui elle confine à l'est; au nord et au nord-ouest, elle a la province de Pioura; au sud, celle de Truxillo; et à l'ouest, le grand Océan.

Le climat et le sol de cette province diffèrent peu de ce que nous avons dit en parlant de Truxillo; mais comme elle est arrosée par plusieurs rivières, elle a des champs très-productifs et des forêts étendues. La terre

est arrosée non-seulement par les rivières, mais aussi par les canaux que les habitans ont creusés avec beaucoup de peines et de soins. Les vents dominans sont ceux du sud, et on n'y connaît pas plus les vents du nord et la pluie que dans les autres vallées ou parties basses du Pérou.

Il n'y a que deux saisons, l'hiver et l'été. Dans cette dernière, la chaleur est assez forte; mais après le coucher du soleil, elle est tempérée par la fraîcheur agréable du vent de sud. Le ciel y est constamment serein, il l'est même davantage qu'à Truxillo. A peine y a-t-il un jour dans l'année où l'on ne voie pas le soleil.

Cette province est traversée par quatre rivières. La première, appelée *Lèche* (rivière de lait) court au nord; la seconde, baigne le village de Lambayeque et en porte le nom; on la passe sur un pont de bois extrêmement solide. On en a dérivé un canal très-utile, que l'on appelle le grand *Taime*; ce qui signifie la grande rivière. La troisième, est la rivière de Saña qui passe dans la capitale de la province, et procure à ses habitans de grands avantages. La quatrième est l'Iequetepaque, sur laquelle est un pont bâti en

1787. Les eaux de ces rivières se jettent dans la mer. Toutes prennent leur source dans les hautes montagnes de Caxamarca. A certaines époques, elles se gonflent et coulent avec une si grande impétuosité, qu'elles ravagent souvent les lieux qu'elles traversent, et répandent l'épouvante parmi les habitans de la campagne.

On compte deux ports le long de la côte; l'un est à deux lieues du village de San-Pedro par 7° 19′ de latitude australe; on le connaît sous le nom de *Pacas Mayo*. Quoique peu sûr, il est assez fréquenté aujourd'hui, surtout depuis qu'on y embarque le tabac que la factorerie expédie au Chili. L'autre port, celui de Cherrepe, se trouve par 7° 8′ L. S. On n'y entre que dans un besoin pressant, car la côte est dangereuse, et l'ancrage mauvais.

La fertilité du sol offre aux habitans tout ce qui est nécessaire pour rendre la vie heureuse. Les produits bruts que l'on en retire, et dont nous parlerons plus bas, sont précieux et procurent un grand avantage au roi et au royaume.

On voit dans cette province des Indiens plus riches que dans les autres. Une des causes de cette particularité, c'est qu'ils ont beau-

coup d'inclination pour le commerce et les manufactures; ce qui n'y contribue pas moins, sont les priviléges et les franchises dont ils jouissent, de même que les autres individus de leur nation, et en vertu desquels ils ne payent pas de droits royaux en vendant les articles qu'ils ont eux-mêmes préparés, travaillés, ou cultivés. Aussi peuvent-ils débiter plus de marchandises que les Espagnols, et en retirer plus d'utilité et un plus grand profit, puisque ceux-ci sont soumis aux droits.

Les Indiens vivent avec beaucoup de frugalité et d'économie; leurs vêtemens, leurs meubles et leurs habitations sont aussi simples que leur manière de se nourrir. C'est ce qui leur donne beaucoup d'avantages sur les Espagnols; car, outre que ces derniers sont obligés de leur acheter une grande quantité de marchandises, leur manière de vivre est aussi plus dispendieuse, et ils payent les droits. Voilà pourquoi les Indiens exercent souvent tel commerce que les Espagnols sont obligés de leur céder.

L'ancienne capitale de la province s'appelle Saña, et est située par les 6° 45′ de latitude sud à sept lieues de la mer. Elle fut fondée en 1564, dans une plaine agréable et fertile,

par le comte de de Nieva, vice-roi du Pérou. Sa réputation de richesses excita l'avidité du pirate Edouard Davis, qui vint la piller, le 4 mars 1686. Elle essuya un autre accident funeste en 1720, par le débordement de la rivière qui la renversa presqu'entièrement, et elle n'a pas encore pu recouvrer son ancienne splendeur. On a une idée de ce qu'elle fut par les bâtimens publics et les églises, dont la solidité résista à la violence des eaux.

Aujourd'hui c'est Lambayeque, ville bien peuplée et commerçante, qui est la capitale de cette province. Les autorités civiles et le chapitre y résident. Elle est située par les 6° 42′ de latitude sud à une lieue de la mer, dans une plaine fertile et agréable. On y compte douze mille vingt-quatre habitans. Sa population ayant éprouvé un accroisement considérable, le nombre des maisons fut trop petit, pour que tout le monde put se loger commodément, c'est pourquoi on a bâti sur un plan régulier un nouveau quartier auquel on a donné le nom de *San Carlos*. C'est la célébrité du commerce florissant de cette ville qui y a attiré un grand nombre d'individus. Comme en outre, il n'y manque rien de tout ce qui est nécessaire à la vie, sa richesse a

aussi tellement augmenté en peu de tems, que d'après l'opinion d'hommes instruits, elle sera bientôt une des plus peuplées et des plus opulentes de cette contrée.

C'est à Lambayeque que se trouve la factorerie du monopole royal de tabac auquel on a réuni la recette de l'alcavala et d'autres revenus compris en général sous la dénomination d'administration des droits royaux réunis.

Cette administration ordonne et fixe la quantité de tabac à semer, parce qu'elle compare ce que l'on en récolte avec les besoins du royaume de Chili. Les individus qui cultivent le tabac forment une société, et on leur assigne, suivant leurs terres et leurs priviléges, une certaine quantité de paquets de feuilles de tabac, qu'ils sont tenus de livrer. Le prix en a été déterminé par un contrat conclu avec la direction générale de Lima. On paye actuellement 75 piastres par millier. Or, le produit de ces dernières années, s'étant élevé à quarante mille arrobes, cette branche d'industrie rapporte annuellement à Lambayeque 75,000 piastres. C'est aussi la source d'un revenu considérable pour le trésor public; car, à l'exception d'environ vingt mille

rouleaux que consomment les nègres de la campagne des environs de Lima, tout le reste est expédié pour le Chili, où le prix fixé pour chaque rouleau, est de 4 réaux.

Outre cette branche d'industrie si profitable, les habitans ont encore le bénéfice que leur procurent quatre-vingts troupeaux de chèvres qui rapportent 3,000 piastres l'un dans l'autre seulement pour le cuir et le suif que l'on envoie à Lima; de sorte que le produit total est de 240,000 piastres. Il faut ajouter à ces deux articles le coton, le fil, le riz, le sucre, les chapeaux, etc. On ne sera pas surpris que le montant des produits bruts de ce district s'élève annuellement à 400,000 piastres, et on concevra quels avantages il offre au commerce.

Toute la province contient vingt paroisses, et paye à la caisse royale 10,657 piastres, 3 réaux d'imposition.

Dans le voisinage du village d'Eten, on trouve sur la pente d'une montagne, près de la mer, deux pierres énormes qui, lorsqu'on les frappe avec une autre, rendent un son parfaitement semblable à celui d'une cloche; phénomène qui a beaucoup exercé la sagacité des naturalistes. Le peuple attribue

cet effet à une cause miraculeuse; mais elle est certainement purement naturelle et physique, et doit résulter de l'essence de la pierre.

La province de Saña contient vingt-deux villages, trente-une métairies et six lavoirs pour l'argent, dont chacun consiste en trois laboratoires; quelques-uns emploient beaucoup de monde. Nous avons dit plus haut que Saña a le nom de capitale, mais que Lambayeque l'est en effet. Parmi les trente-deux mille deux cent dix-huit habitans qu'on y compte, il y a dix-neuf mille sept cent cinquante-quatre Indiens.

Les Espagnols forment la classe des ecclésiastiques, des propriétaires et des commerçans. Quoique ces derniers ne fassent pas le commerce d'une manière aussi avantageuse qu'ils le pourraient, on trouve cependant parmi eux des individus très-riches. Mais c'est dans leurs propriétés rurales que l'on connaît les progrès de leur fortune et l'augmentation de leur bien-être. Il est vrai que la fécondité du sol leur assure des avantages considérables. De gras pâturages perpétuellement verts, des forêts immenses de caroubier, et de belles prairies favorisent beaucoup l'éducation et

l'engraissement des troupeaux de chèvres. Les propriétaires, ou les fermiers des lavoirs d'argent, achètent ces animaux, et les nourrissent sur leurs biens ou sur des propriétés étrangères qu'ils louent; ils les gardent ainsi jusqu'à ce qu'ils soient bons à être vendus aux bouchers. Voilà qu'elles sont les occupations des gentilshommes; ils y joignent encore la culture du tabac, du riz, et des autres productions de la terre, et ont en général beaucoup de goût pour l'agriculture.

Les Espagnoles sont très-polies et très-aimables, sur-tout envers les étrangers. Mais on ne voit pas dans cette province d'aussi jolis visages que dans celle de Pioura; cependant les femmes sont bien faites, et leurs manières sont très-décentes. Elles parlent espagnol qui est le langage de toutes les vallées. Elles sont très-modestes dans leur mise, et n'aiment pas autant la parure que les dames de Lima et de Truxillo, quoiqu'elles cherchent à les imiter.

Je ne puis rien dire de particulier du caractère des Indiens, sinon qu'ils sont ici ce que sont les Catalans en Espagne. Extrêmement laborieux, ils s'adonnent sur-tout à l'agriculture et à l'éducation des bestiaux.

On ne voit personne d'oisif : hommes et femmes sont sans cesse occupés à mener paître les bestiaux, à l'abourer, à charrier, à tisser, à filer.

Les produits bruts dont cette province a un superflu considérable, passent d'abord par les mains des Indiens, ainsi que nous l'avons déjà dit, ce qui fait aux Espagnols un tort d'autant plus grand que la préparation des objets est plus avantageuse. L'éducation des bestiaux procure de gros profits aux Indiens. Ceux qu'ils retirent de l'agriculture ne sont pas moins considérables, ainsi que la filature du coton, la fabrication des couvertures de lit, des nappes, serviettes, draps, rubans et autres tissus. Ils font aussi des souliers, des chapeaux de paille et beaucoup d'autres objets.

Les affaires de leurs communautés sont administrées avec beaucoup d'intelligence. Ils se distinguent par l'exactitude vraiment surprenante avec laquelle ils s'acquittent de leurs fonctions, et sur-tout par leur intégrité dans l'administration de la justice. Ils ne voient pas volontiers que des Espagnols, des métis et des individus de race étrangère viennent s'établir dans leurs villages. Cela va même

au point que si un étranger s'y arrête en passant, ils lui offrent aussitôt des voitures pour continuer sa route; mais toujours avec beaucoup de politesse, d'égards et de douceur, sans laisser apercevoir que leur dessein est de se débarrasser de lui.

Ils sont, de même que tous ceux de leur nation, si stricts observateurs de la justice, qu'ils la poussent quelquefois jusqu'à la cruauté. Voici un exemple que l'on en cite. Un indien qui avait été nommé alcalde, voyant que sa mère menait une conduite désordonnée, poussa la sévérité jusqu'à la fouetter, et dit en montrant sa baguette : « Ce n'est pas « moi qui inflige la punition, c'est l'incor- « ruptible justice ».

Les métis se font moins remarquer dans cette province que dans les autres, ce qui provient non pas tant de l'aversion que leur témoignent les Indiens dont le nombre est si fort supérieur au leur, mais de ce que les Espagnols possèdent les biens ruraux. Beaucoup de mulâtres sont voituriers, marchands de comestibles et artisans, ou bien travaillent à la terre.

On voit peu de nègres libres. Ils sont presque tous esclaves, et travaillent dans les sa-

vonneries, les sucreries, ou bien ils sont domestiques. La stricte attention avec laquelle leurs maîtres les surveillent, les empêche d'être aussi déréglés et aussi insupportables que dans les autres parties du royaume.

Les mulâtres sont, comme partout ailleurs, querelleurs et incommodes. Le plus grand nombre sont esclaves; ceux qui sont libres travaillent comme ouvriers, ou comme journaliers, dans les boutiques ou à la terre. Ils diffèrent pour leurs mœurs et leurs usages de ceux de Truxillo; mais les Indiens les regardent de mauvais œil, et les traitent avec sévérité; leur conduite est moins désordonnée qu'ailleurs.

Toutes ces différentes races d'hommes parlent espagnol, et s'habillent de la même manière qu'à Truxillo.

Les productions de la terre ne diffèrent pas de celles de cette dernière province. On n'a pas découvert dans celle de Lambayeque de mine d'or ou d'argent; mais il y a près du village de Cherrepe, une mine de cuivre natif qui est extrêmement riche. Le métal qu'on en retire est très-fin et très-brillant.

J'ai déjà dit que les habitans étaient ici très-laborieux et les meilleurs agriculteurs du

Pérou ; cela est sur-tout vrai des Indiens. Un des principaux mobiles de leur activité, est sans doute la fertilité du sol qui est prodigieuse dans tous les endroits qui sont arrosés par les rivières, les canaux et les étangs.

On suit le même mode de culture qu'à Truxillo et à Pioura. Quoique toute la province soit constamment arrosée, la fécondité est cependant plus grande en certains endroits, sur-tout à Chiclayo, à Reque, à San Pedro, à Guadaloupe. Le profit que l'on tire de la culture du froment est de dix-sept à dix-neuf pour cent par fanègue, nonobstant le peu d'habileté des cultivateurs. La population étant considérable, presque toute la farine est consommée dans le pays, et on n'en exporte plus comme autrefois une grande quantité à Guayaquil.

On y cultive aussi beaucoup de maïs ; les Indiens en font du chicha, ou bien le mangent en grains ; c'est ce qu'ils appellent *moté*, et qui leur tient lieu de pain. Ils en mettent aussi en réserve une grande partie qu'ils vendent aux Espagnols et aux autres nations.

La récolte la plus considérable et la plus importante est celle du riz qui croît en grande abondance à Guadaloupe, et dont on fournit

non-seulement la province, mais aussi Lima, le Chili, la Sierra et d'autres parties du royaume. C'est un des articles de commerce qui contribuent le plus à enrichir le pays.

Il y a aussi une infinité de légumes de toute espèce, de sorte qu'on peut dire que c'est ici qu'est le garde-manger de ces vallées et de quelques provinces de la montagne. On y plante aussi beaucoup de cannes à sucre et de vignes. Les Indiens font du vin et de l'eau-de-vie sans demander au gouvernement de permission spéciale qui, d'ailleurs, est nécessaire. Ils ne négligent aucune branche de cultures; ne laissent pas reposer la terre, et en retirent tout ce qu'elle peut produire.

Au reste, les habitans de ce district tout en s'appliquant à l'agriculture avec un soin exemplaire, donnent aussi le plus grand essort à leur industrie. J'ai déjà dit avec quelle ardeur et quelle constance travaillent les Indiens, et j'ai parlé des objets qu'ils préparaient. Ils font aussi des nattes de jonc qu'ils appellent *petates*, et dont ils fournissent Lima et toutes les vallées, ainsi que Caxamarca et d'autres endroits. Ils envoient des souliers et des chapeaux jusque dans le Chili.

On prépare du savon et du cordouan dans les dix-huit fabriques que renferme Lambayeque. On en approvisionne Lima et les vallées, Caxamarca et les montagnes. On y fait beaucoup de sucre et de vin. Un grand nombre d'individus vont acheter des troupeaux de chèvres à Pioura, et les viennent engraisser ici, où les pâturages sont plus nombreux et plus gras. Voilà pourquoi on a une plus grande quantité de suif pour faire le savon. On obtient aussi de plus grandes peaux pour tanner, et on les vend plus cher.

D'après tout ce qui précède, on ne sera pas surpris de nous entendre avancer que la province de Saña est la plus riche du Pérou en productions naturelles et industrielles, et on ne trouvera pas cette assertion exagérée. Après Lima qui, pour le commerce, peut s'appeler le Pérou en petit, Lambayeque est l'endroit où il y a le plus de commerçans.

Le principal article de commerce et celui qui enrichit le plus le pays, sont les troupeaux de chèvres. On les achète à bon marché à Pioura, parce qu'elles sont maigres, et on les engraisse. Alors ces troupeaux composés, comme on le sait, de neuf cents à mille bêtes, donnent un grand profit, car chaque

chèvre se vent dix-huit réaux. On tire aussi parti du suif et de la graisse des bœufs, des cochons et des moutons. De sorte qu'en trafiquant d'une partie de ces animaux et en exerçant leur industrie sur les autres, ils font un bénéfice immense. On en peut juger, puisque l'on tue tous les ans soixante-dix à quatre-vingts troupeaux, qui leur fournissent plus de douze mille quintaux de savon, dont chacun est du prix de 15,000 piastres. Ils tirent d'un troupeau quand il est gras, pour plus de 3,000 piastres de cuir.

Le second article est le cordouan, ou marroquin. Ils en préparent annuellement soixante-cinq à soixante-quinze mille peaux, qu'on peut estimer à 5 ou 6 réaux l'une dans l'autre.

Le troisième article est le tabac; nous avons déjà dit que son produit s'élevait à 75,000 piastres.

On a porté à quinze mille arrobes la quantité de coton récolté l'année dernière. Il s'est vendu 4 réaux sans être nettoyé; le prix est double après avoir subi cette opération, parce qu'elle est lente et difficile.

Il n'est aisé de calculer à combien se monte le produit du coton travaillé. Les

nappes valent 3 à 4 piastres; les serviettes, 4 à 6 piastres la douzaine; les petits sacs dont on fabrique dix mille, se vendent un réal et demi la pièce; quatre mille sacs, 4 réaux chaque; mille couvertures ordinaires vont jusqu'à 14 réaux la pièce; on en fait ordinairement quatre à cinq cents, dont le prix moyen est de 10 à 25 piastres chaque.

On fabrique neuf mille douzaines de chapeaux de paille : leurs prix varient suivant les qualités, de 6 à 12 et 18 réaux, et jusqu'à 3 piastres et 4 piastres et demie la pièce. On compte environ trois mille nattes de jonc, ou *petates*. Elles se vendent à la vare, suivant la différence de leur qualité et de leur grandeur.

On récolte vingt-cinq mille barils de riz, qui valent 5 réaux chaque; vingt mille fanègues de maïs, à 5 piastres, et une quantité immense de blé et d'autres productions végétales qu'on exporte.

On recueille mille quintaux de salpêtre que le roi achète. Le prix courant sur les lieux est de 12 piastres. Le roi le paye 18 à Lima.

On prépare communément mille quintaux de chandelles. Suivant leur longueur et leur épaisseur, on en vend deux ou trois pour un demi-réal.

Le sel est un article très-important pour les Indiens. La disette de cet objet fait le plus grand tort à l'exploitation des mines, où l'on s'en sert pour l'amalgame ou épuration de l'argent. C'est le besoin pressant que l'on a de cette denrée qui l'a fait monter à 2 piastres l'arrobe; auparavant elle ne valait que 10 réaux. Aussi il ne doit pas paraître surprenant que l'on se plaigne d'un monopole aussi oppressif.

CHAPITRE VI.

Des animaux des provinces de Truxillo, Saña et Piura.

Le sol et le climat de ces trois provinces n'offrant pas de différences, on doit s'attendre à voir la même ressemblance dans leurs productions; en effet, on observe une grande analogie dans tout ce qui tient aux trois règnes de la nature; commençons par les animaux.

Les bois et les forêts des vallées des trois provinces ne sont pas aussi riches en quadrupèdes et en oiseaux que les contrées plus méridionales de cette partie de l'Amérique que nous connaissons sous le nom de *montagnes*. C'est réellement une chose admirable de voir les cantons à peu près inconnus habités principalement par les Indiens, de les voir, dis-je, remplis de toutes sortes d'animaux sauvages extrêmement curieux; leurs espèces sont si multipliées et si singulières, et leurs qualités, leur forme et la beauté de leur peau sont si remarquables, qu'elles

annoncent hautement la puissance de leur créateur. On en peut dire autant de la multitude infinie d'oiseaux qui ont choisi leur séjour dans les parties les plus épaisses et les plus reculées des forêts; leur plumage éclatant, leur chant mélodieux, leur ramage aimable, enchantent les humains, et les invitent à méditer sur les richesses de la nature. Au lieu de ces animaux rares, nous avons ici les animaux domestiques les plus utiles et les plus nécessaires; car dès que les Espagnols eurent conquis l'Amérique, ils s'occupèrent avec zèle d'y introduire des bœufs, des moutons, des chèvres, des ânes, des chevaux. Tous ces animaux s'y sont considérablement multipliés, et il y en a une grande abondance dans les trois provinces.

Ces animaux nous étant déjà connus, je me bornerai à parler de ceux qui sont sauvages et qui habitent ces provinces. Je ferai aussi mention des oiseaux et des poissons que l'on y a observés. Je ferai usage pour ce travail de l'ouvrage précieux de l'archevêque, don Baltazar Jayme Martinez Compañon qui, en qualité d'évêque de Truxillo, parcourut ce diocèse. Ce digne prélat unissait à un zèle vraiment apostolique, le goût des observa-

tions philosophiques sur les trois règnes de la nature.

On rencontre ici des léopards qui sont féroces et carnassiers. Ils ne dévorent pas seulement le bétail et les autres animaux. Mais quand ils sont poussés par la faim, ils attaquent aussi l'homme. Ils vivent dans une méfiance perpétuelle; et quand ils marchent, ils portent continuellement leur cou en avant et de côté pour voir ce qui se passe. C'est pour cela sans doute qu'ils sont traîtres et rusés [1].

Le chat sauvage (gato montes) est commun dans les forêts de ces vallées, et tient le milieu entre le lion et le tigre pour la grandeur. On le trouve aussi en Europe. Mais celui d'Amérique a la peau plus tachetée, et ressemble au chat domestique; il est comme le tigre, sans cesse altéré de sang, mais il le surpasse en agilité et en artifice. C'est un ennemi mortel des brebis. Il trouve un plaisir cruel à dévaster des troupeaux entiers sans dévorer la chair des animaux qu'il a égorgés; il se contente de sucer leur sang, et laisse leurs corps presque intacts. La nuit, qu'il a

[1] Cet animal est probablement l'yaguareté d'Azara, tome 1, page 258 de son voyage dans l'Amérique méridionale. *(Note du traducteur.)*

coutume de choisir pour faire ses excursions, lui facilite le moyen de satisfaire sa soif du sang; car il voit parfaitement dans l'obscurité, et ses yeux brillent comme deux flambeaux; il est en outre, rusé et malin. Il attaque même les hommes lorsqu'ils ne sont pas sur leurs gardes [1].

Il y a beaucoup de cerfs que l'on appelle ici *venados*. Ils sont jolis, propres, utiles, et peut-être les plus agiles des quadrupèdes. Outre que leur chair est bonne à manger, leurs bezoards et leur bois sont très-utiles en médecine. Sa peau mouchetée est devenue un article de commerce à Lambayeque et à Pioura. Elle fournit un cuir fin, doux et fort qui ressemble à celui du chamois, et qui est excellent pour faire des souliers et pour d'autres usages. On dit que cet animal vit très-long-tems, quoiqu'il y ait peut-être de l'exagération à ce que disent quelques personnes qu'il atteint l'âge de cent ans. Il se nourrit d'herbes et de feuilles d'arbres comme les chèvres auxquelles il ressemble un peu. En courant, il tourne sans cesse la tête de côté

[1] Tout me porte à croire que ce chat sauvage est le chibi-guazu d'Azara, tome 1, page 269, et peut-être l'ocelot de Buffon.

et d'autre, par la crainte qu'il a d'être poursuivi.

Les renards, que l'on appelle *zorros* en Amérique, sont ici très-communs, et on en connaît différentes espèces. Ces animaux, plus rusés que cruels, sont aussi plus utiles que nuisibles, quoique différentes personnes soient d'une opinion contraire [1].

Le renard puant (zorillo) connu dans ces contrées, ressemble à un chien épagneul, et les deux bandes blanches qui s'étendent tout le long de son corps l'embellissent. Son museau est velu et garni de moustaches très-longues. Il tue les poules et les autres oiseaux; mais s'il ne trouve pas cette espèce de proie, il mange du maïs et d'autres fruits. On l'appelle renard puant, parce que lorsqu'on le poursuit, il arrose sa queue touffue de son urine, dont la puanteur fait reculer les hommes et les animaux, et plus les chasseurs où les chiens sont proches, plus cette odeur détestable les incommode; ce moyen de défense et la vitesse de la course, sont les seules armes de cet animal. J'ai dit qu'il était plus utile que nuisible, parce qu'on a reconnu que son foie

[1] Azara parle aussi des renards en général sous le nom de *zorros*, tome 1, page 295.

séché et pulvérisé était un remède efficace contre la pleurésie. On en prend le poids d'un réal dans de l'eau ou du vin. Cette vertu salutaire est aussi commune aux autres renards. On regarde même leur sang bu tout chaud, et l'usage de leur chair, comme d'excellens préservatifs. Ils sont souvent mis en usage par les habitans de ce royaume. Ces animaux sont plus fréquens dans les montagnes que dans les vallées [1].

Il y a encore d'autres renards qui ressemblent à ceux qu'on connaît en Espagne. D'autres sont tout blancs, mais très-petits. Ils font beaucoup de tort aux plantations d'oliviers, parce qu'ils sont très-friands des olives.

L'animal connu sous le nom de *muka*, ne se montre guère que dans la nuit; il est très-abondant dans toutes les parties de ces vallées. Il ressemble un peu aux renards par la tête et par le corps, et sur-tout par son penchant à voler des poules et d'autres volailles; cependant il mange aussi des fruits. Pendant la nuit, il est très-agile, et pendant le jour, il est lourd. Quelques personnes croient que

[1] Azara donne des détails sur cet animal. Il l'appelle *yaguaré*, tome 1, page 277.

cela vient de ce qu'il voit mieux dans l'obscurité que lorsqu'il fait clair. Une particularité curieuse de cet animal consiste en ce que sa femelle a sous l'estomac une bourse, ou double poche, dans laquelle elle porte ses petits pendant qu'ils tètent et prennent leur accroissement, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour marcher seuls [1].

Les ours communs, de la province de Truxillo, sont moins farouches que ceux de la province de Pioura. A l'exception de l'ormiguero, ils se ressemblent tous par la taille et par les qualités. Ils se nourrissent du bétail qu'ils attrapent, et descendent presque tous des montagnes dans ces vallées. Ils mangent aussi du maïs et des fruits. Lorsqu'ils se voient poursuivis, ils attaquent avec tant de furie leur ennemi, que s'il ne se sauve pas par la fuite, ils le maltraitent horriblement. Quoiqu'ils aient l'apparence lourde, ils sont si agiles, que non-seulement ils gravissent les montagnes, mais qu'ils grimpent aussi aux arbres; ils sont en même tems si rusés, qu'on en a vu qui se défendaient contre leur ennemi en lui jetant des pierres. Leur graisse est estimée.

[1] Ce *muka* est sans doute un didelphe; mais quelle espèce?

Le furet très-commun dans les vallées et dans les montagnes, est une espèce de petit renard, mais plus petit encore, et ressemble beaucoup au muka. Il a, comme la taupe d'Europe, une membrane sur les yeux. Sa queue est très-longue, nue et dégoûtante à voir. C'est sur-tout pendant la nuit, parce qu'il court plus vîte dans l'obscurité que dans le jour, qu'il va enlever les poules dont il est très-friand; il habite ordinairement dans des terriers qu'il se creuse, mange toutes sortes de fruits, et dévaste plus qu'il ne consomme [1].

Le cuy est une espèce de lapin, quoique différent par la couleur, par les oreilles qui sont plus petites, et parce qu'il est absolument sans queue. C'est un animal très-commun en Amérique, et qui est très-recherché, sur-tout par les Indiens. Il est rare de voir une maison dans les villes, ou bien une cabane de paysan, où l'on n'élève pas de ces animaux, parce que c'est leur nourriture la plus ordinaire, et leur mets le plus recherché. Sa chair ressemble pour le goût à celle du dindon. On en fait du bouillon excellent, que les Européens et les Espagnols américains

[1] C'est vraisemblablement le *kuron minor* d'Azara, tome 1, page 276.

aiment beaucoup. Dans tous les festins et les repas d'apparat donnés par les Indiens, le cuy est le mets principal et le plus distingué. On l'apprête ordinairement avec du beurre des papas, ou d'autres racines d'Amérique, et beaucoup de poivre. Cet assaisonnement les excite à boire du chicha qui les enivre, et occasione toutes sortes d'excès. Ces animaux se nourrissent de trèfle et d'autres plantes, et sont très-féconds. Il y en a de roux qui sont les plus communs; on en voit aussi de gris cendrés, de blancs et de noirs. On en rencontre de sauvages dans les montagnes et dans les vallées; ils y habitent dans les buissons. On ne va pas à la chasse de ces animaux, parce qu'ils sont si nombreux dans les villes et les villages, que l'on n'a nul désir d'avoir recours à ce divertissement pour les prendre [1].

Les lapins espagnols que l'on rencontre plus fréquemment dans les montagnes que sur les côtes, sont assez rares dans ces pro-

[1] Ce cuy ne peut être l'animal décrit par Azara sous ce nom, car ce dernier a une longue queue, et le cuy des vallées du Pérou en est entièrement dépourvu. Je pense que c'est plutôt l'animal appelé, par Azara, *aperea*, tome 1, page 315.

rinces. On ne sait pas s'ils sont indigènes du Pérou, ou s'ils ont été apportés d'Espagne; cette dernière opinion est la plus vraisemblable. On ne trouve ici aucun plaisir à les chasser. Ils ne sont pas communs, et on ne les élève pas dans les maisons pour s'en nourrir. J'en ai vu des quantités considérables dans la province de Huamachucho, où on les prend avec des chiens. On ne les accommode pas comme en Espagne, mais de la même manière que l'animal dont j'ai parlé dans le paragraphe précédent.

Le blaireau (tejon) se trouve dans les montagnes de Conachi. C'est un animal étrange qui ressemble en partie au chien et en partie au loup. Il est très-agile, se nourrit de cannes à sucre, et lorsqu'il n'en trouve pas, il a recours aux ruches et aux guêpiers qui le soutiennent dans sa détresse. Il lui arrive un accident singulier aux mois d'août et de septembre, aux approches de l'hiver; ses pattes se crèvent. Lorsqu'il pénètre dans les montagnes toujours couvertes de neige, les ongles lui tombent. Les douleurs vives qu'il ressent lui arrachent des cris douloureux. Il tient les pattes en l'air, pour montrer combien il souffre, et va ainsi jusqu'à ce qu'il soit guéri et

rétabli dans son premier état. Je n'ai vu cet animal dans aucune autre province, mais on le trouve fréquemment dans quelques pays de montagnes, sur-tout à Caxamarca [1].

On connaît ici quelques serpens et quelques vipères qui n'offrent rien de particulier ni de remarquable. Par conséquent, je pense qu'il est superflu d'en parler, et je vais passer aux oiseaux les plus rares, les plus singuliers et les moins connus.

Dans les champs et dans les étangs de ces provinces, couverts de buissons et d'arbustes, on voit beaucoup d'oiseaux qui peuvent procurer beaucoup de divertissement aux amateurs de la chasse; car parmi ces volatiles, il en est plusieurs dont la chair est délicate; d'autres dont le chant est agréable, ou le plumage d'une beauté infinie. Je parlerai d'abord de ces derniers, et je ferai ensuite

[1] Tout ce que l'auteur dit de ce blaireau est au moins singulier; mais ce n'est rien en comparaison de ce qu'il raconte d'un certain animal appelé *carbunculo*, dont la tête jette une lueur éclatante lorsqu'on le frappe. Quoiqu'il cite des garans, et même des personnes d'un caractère très-respectable à l'appui de sa narration, j'ai cru devoir l'omettre, parce qu'elle est trop absurde et trop ridicule.

nention de ceux qui sont plus communs, et ui n'offrent rien de remarquable, soit dans eurs formes, soit dans leurs qualités.

Le niño est extrêmement commun le long les rivages. Sa figure est singulière, car, quoique son corps soit couvert de plumes, ses ailes sont formées d'une espèce de cartilage. Aussi n'a-t-il guère d'aptitude à voler, et ne se meut guère qu'en sautant. Il vit de poissons ; sa chair est bonne à manger, et surtout au goût des Indiens, qui se donnent beaucoup de peine pour le prendre. Ils le portent dans les villes, ce qui est pour eux un petit commerce ; lorsqu'on lui a enlevé ses plumes, son corps reste couvert d'un duvet blanc et très-doux. On fait avec sa peau des poches pour mettre le tabac à fumer [1].

Les herons, très-communs le long des eaux des vallées, sont de deux espèces. L'une est de la couleur blanche ordinaire, et l'autre d'un rouge rose et foncé d'une nuance très-agréable [2]. Ils ont le cou et le bec longs ; les

[1] Ce niño est un pingouin, mais il est difficile de décider quelle est l'espèce.

[2] C'est probablement le flamant, ou phenicoptère (*phœnicopterus rubes. L.*), dont le nom espagnol est *flamingo*.

que quand elle vole ou quand elle mange, elle fait entendre un claquement qui ressemble au bruit des castagnettes. Son bec est de la largeur et de l'épaisseur de sa tête.

Le baudurria est un oiseau des plus délicats qu'on puisse manger. Il vit aussi dans l'eau, et ne va jamais seul. On raconte à son sujet une particularité assez singulière, c'est que lorsqu'un chasseur en tue un, les autres s'envolent au bruit du coup de fusil; mais lorsqu'ils s'aperçoivent qu'il y en a un de mort, ils ne prennent pas la fuite, mais s'approchent de lui pour le regarder, ce qui donne au chasseur l'occasion d'en tuer un grand nombre.

On connaît le long de la côte un oiseau très-gros que les habitans appellent *camanay*. On en fait une très-grande consommation; car les personnes de toutes les classes en mangent, et on le vend au marché comme du bœuf ou du mouton. On le mange frais et salé, alors son goût ressemble un peu à celui du hareng, auquel on le préfère. Ces oiseaux pondent des œufs de couleur blanche, tirant sur le bleu. On en fait aussi un grand commerce, et on les mange apprêtés de toutes les façons, et on les regarde comme un mets exquis.

Voilà les oiseaux les plus rares et les plus estimés que l'on connaisse dans ces provinces. En outre, on y trouve aussi des pluviers, des bécasses, des alouettes, des pigeons sauvages, des ramiers, des moineaux, des étourneaux, des chardonnerets, des pies, des gobe-mouches, des chiroques, des chiscas, et beaucoup d'autres petits oiseaux qui habitent les forêts.

S'il était aussi facile d'étudier les mœurs et les facultés des poissons que celles des quadrupèdes et des oiseaux, on y découvrirait beaucoup de particularités très-curieuses.

Je parlerai d'abord des poissons les plus remarquables et les plus utiles.

Je commencerai par le *tauron*, ou requin (squalus carcharias), poisson monstrueux et vorace qui appartient au genre des squales (en espagnol tollo). On en fait grand cas à cause des propriétés excellentes de deux pierres qu'on trouve dans sa tête au-dessus de l'orbite des yeux. On brise ces pierres, et on découvre au milieu une moelle qui, séchée et pulvérisée, a, par l'expérience, été reconnue comme le remède le plus efficace dans les retentions d'urine. On dit aussi qu'il est excellent dans les hémorragies.

La baudroie (en espagnol peje-sapo, *lophius*

piscatorius. L.), est le poisson le plus renommé et le plus délicat que l'on pêche le long de cette côte. Sa tête est plus grosse que son corps, et ressemble à celle d'un crapaud. Il a dans le ventre un canal d'où sort un suc d'une qualité si tenace, que les mouvemens du flux et du reflux ne peuvent l'enlever de dessus les rochers où il s'est fixé. Lorsque la mer est basse, les pêcheurs viennent le prendre adroitement avec un morceau de fer pointu ou un harpon, ce qui est le moyen le plus aisé.

Le corbina, espèce de sciene (*sciæna*) et le chita, sont regardés comme les deux meilleurs poissons qui se vendent sur les côtes de cette partie du grand Océan. Les jours maigres on en fait le même cas que de la viande de bœuf ou de mouton. On en sale une certaine quantité que l'on vend à Truxillo et dans les autres villes, d'où on l'envoie dans l'intérieur et aux montagnes. On prépare avec la membrane du ventre du corbina une colle très-estimée, que les peintres appellent *colle de poisson*, et que sa bonne qualité fait employer dans les ouvrages les plus délicats.

L'atherine joele (en espagnol peje-rey, *atherina hepsetus*) n'est pas aussi commun

le long des côtes de ces provinces que le long de celles de Lima. On en a cependant pris ici quelques-uns longs d'une demi-vare. Ce poisson a des écailles très-fines; il n'a pas de sang, et on n'en trouve qu'une très-petite quantité dans la tête. Sa couleur est entre le bleu et le vert. On le pêche avec de petits filets; il se nourrit d'herbes et de plantes marines.

Le cheval marin (caballito, *syngnathus hippocampus*) n'a, malgré son nom, aucune ressemblance avec l'hippopotomame d'Afrique. C'est un petit poisson qui a ordinairement une vare et un sixième de long. Sa largeur est proportionnée. Il bondit au-dessus des eaux, en tenant la queue redressée, et la remuant comme font les lézards; il vit d'herbes marines [1].

[1] Ce poisson est appelé par les ichtyologistes *syngnathe hippocampe*. La manière de nager de toutes les espèces de ce genre a quelque rapport avec celle des anguilles et autres poissons serpentiformes; mais comme leur corps ne peut se mouvoir que dans ses articulations, il semble prêt à se casser à chaque mouvement qu'il fait. Au reste, la natation de ces hippocampes est fort lente, ainsi que le prouve l'expérience. Ce cartilagineux vit des vers marins, etc. (Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle.) (*Note du traducteur.*)

L'empereur (emperador) a une vare et un quart de long ; sa peau est noire et très-fine, avec une raie blanche qui va en se croisant de chaque côté d'une nageoire à l'autre. Son corps n'a pas les mouvemens souples, et ne présente qu'un tronc sans articulations. Il a deux petites nageoires près de la tête. Son anus est dans la partie supérieure du corps. La bouche est très-petite. Les mâchoires sont composées d'un os très-tranchant, qui n'est pas partagé de manière à représenter des dents. Il nage à la surface des eaux, dit-on, et se balance comme un navire; mais s'il s'aperçoit qu'on veuille le prendre, il saute avec tant d'agilité, qu'il échappe à celui qui le poursuit [1].

L'espadon (en espagnol peje-spada, *xiphias-gladius*) se trouve aussi le long de ces côtes. Il a une grande nageoire à l'anus. Sa tête est terminée par une longue défense en forme d'épée qu'il tient toujours droite en avant lorsqu'il nage. Il n'a pas d'écaille; il se multiplie de la même manière que les autres animaux; mais la femelle met bas comme les poissons. Il a deux à trois vares de long, et

[1] Est-ce l'*holacanthus imperator* de La Cepède, ou son spheroïde tuberculeux ?

une d'épaisseur. Cet espadon se distingue de celui de la mer du nord, en ce que ce dernier n'a pas la grande nageoire de l'anus. La défense du premier est moins longue mais plus forte, comme je m'en suis assuré par moi-même. A l'aide de cette arme naturelle, il fait un grand carnage parmi les autres poissons, et satisfait de cette manière sa furie et sa cruauté. Il est réellement surprenant qu'un poisson aussi petit en comparaison de la baleine, puisse combattre et vaincre cet énorme cetacée. Il attaque avec une telle impétuosité, que j'ai vu et tenu dans mes mains un morceau du doublage d'un navire qu'il avait transpercé, et où une partie de son arme était restée, parce qu'il n'avait pas eu assez de force pour la retirer. Les Indiens le vont pêcher dans leurs bateaux plats, avec des harpons et des cordages. Ils le coupent en longues bandes, qu'ils mettent dans la saumure. Ils remplissent, avec un de ces poissons, deux à trois petits barrils qu'ils vendent très-cher. La chair de ce poisson est très-nuisible aux individus attaqués de la maladie vénérienne.

La scie (peje-sierra, *squalus pristis*) fréquente aussi cette partie du grand Océan, mais

elle est plus commune dans le golfe de Payta. Ce poisson est assez long. Sa chair est bonne à manger, très-rouge et sanguine. Il n'a pas d'écaille, ni même d'arrête sur l'épine du dos. Il a la gueule garnie d'un grand nombre de dents extrêmement tranchantes; ce qui lui a fait donner son nom; car il saccage et détruit tout ce qu'il attaque. Ces dents sont sa défense: pour prendre ce poisson, l'on se munit de cordes très-fortes, afin qu'il ne puisse pas les couper avec sa soie et s'échapper. Sa chair ressemble un peu à celle du thon. On dit que sa langue réduite en poudre est bonne dans les maux de cœur.

Le bufeo, ou dauphin, est un animal innocent, qui a à peu près deux à trois vares de long. Il est commun dans ces mers, à quelque distance au large; cependant on le trouve aussi quelquefois près du rivage. Il nage par troupes, et respire en tenant, comme la baleine, la tête hors de l'eau, puis il plonge en faisant entendre un grognement particulier; il engendre par l'anus. L'huile que l'on en retire est bonne à brûler.

On trouve encore quelquefois le long de ces côtes le poisson appelé *pajarito*. Il a dans la bouche une pointe aussi aiguë que l'alène

d'un cordonnier. Ses yeux sont très-rapprochés l'un de l'autre. Sa queue est si large et si épaisse, qu'elle surpasse deux fois son corps en grosseur [1].

Le cochinito a une vare et demie de long. C'est un poisson vorace qui poursuit toutes les autres espèces, et qui n'est pas bon à manger. On aperçoit sur la tête de ce poisson une cavité ou un trou par lequel il respire. On dit que lorsquil rencontre des hommes en pleine mer, il les porte sur son dos jusqu'à terre, afin de les mettre à l'abri des attaques des autres poissons [2].

On connaît aussi dans ces mers la lune (media luna); c'est un poisson hardi qui, dit-on, dévore les hommes. Il parvient à la longueur de deux vares; il a un grand nombre de dents, et est d'une couleur entre le blanc et le bleu. Sa chair n'est pas bonne à manger. Il nage de compagnie avec le requin, qui est

[1] C'est le *chimaera callorhyncus*, ou roi des harengs du sud.

[2] L'auteur rapporte la même fable du dauphin. Cette particularité, jointe à la description et au nom du cochinito, me donne lieu de croire que c'est une espèce de marsouin.

(*Note du traducteur.*)

aussi l'ennemi de tous les poissons, et même de l'homme [1].

La tortue est un amphibie qui a la démarche très-lente. Son écaille est très-dure; on en connaît l'usage. Sa chair est bonne à manger, et l'on en tire aussi de l'huile. Cet animal vit de coquillages. Il s'accouple dans la mer, et vient déposer ses œufs dans des trous qu'il fait sur le rivage. Il est très-abondant sur le rivage de Sechoura, où on le prend avec des filets.

Le mulet (*mullus barbatus*) est un poisson exquis, long d'un quart de vare. On ne le pêche que par hasard. Il est très-agréable à la vue. De l'extrémité de sa bouche pendent deux barbillons très-longs. Il ne vit que dans la haute mer.

Le *manta* est très-redouté à cause de sa hardiesse; car, lorsqu'on veut le prendre, il enveloppe son ennemi avec ses nageoires, et lui suce le sang jusqu'à ce qu'il soit mort. Il a deux belles cornes sur la tête, qu'il alonge ou retire à volonté. Il est long de deux à trois vares, et large à proportion. On le prend avec des harpons et de grosses cordes. Si par hasard il vient à tomber dans des filets, il

[1] Est-ce le *tedrodon mola*, ou un *zeus* ?

les coupe et les détruit avec ses cornes.

Le *machira* a trois vares de long, se tient dans la haute mer, et n'est pas bon à manger. Il a des écailles, en quoi il diffère de l'espadon, ainsi que par son arme, car celle du machira est plus arrondie et plus forte. Il attaque les barques avec tant de violence, que les bordages et les membrures ne peuvent résister à ses coups.

L'anguille de mer est très-estimée pour la délicatesse de sa chair. On en trouve qui ont une vare de long. Sa couleur est rouge foncé. On la pêche toujours à l'hameçon. Elle se nourrit de toutes sortes de petits poissons. On fait un grand commerce de cette anguille de mer avec le Chili, et les pays intermédiaires, après qu'on la séchée et salée à la manière du stockfisch des pays du nord. Elle n'est cependant pas très-abondante sur ces côtes; nous avons vu qu'on tirait le même parti du tollo.

La dorade (*sparus auratus*) tire son nom de la beauté de ses couleurs dans l'eau, car alors ses écailles semblent être de pur or. Elle parvient à une longueur de deux vares. On admire dans ce poisson une singularité, c'est qu'au dernier période de sa vie sa cou-

que quand elle vole ou quand elle mange, elle fait entendre un claquement qui ressemble au bruit des castagnettes. Son bec est de la largeur et de l'épaisseur de sa tête.

Le baudurria est un oiseau des plus délicats qu'on puisse manger. Il vit aussi dans l'eau, et ne va jamais seul. On raconte à son sujet une particularité assez singulière, c'est que lorsqu'un chasseur en tue un, les autres s'envolent au bruit du coup de fusil; mais lorsqu'ils s'aperçoivent qu'il y en a un de mort, ils ne prennent pas la fuite, mais s'approchent de lui pour le regarder, ce qui donne au chasseur l'occasion d'en tuer un grand nombre.

On connaît le long de la côte un oiseau très-gros que les habitans appellent *camanay*. On en fait une très-grande consommation; car les personnes de toutes les classes en mangent, et on le vend au marché comme du bœuf ou du mouton. On le mange frais et salé, alors son goût ressemble un peu à celui du hareng, auquel on le préfère. Ces oiseaux pondent des œufs de couleur blanche, tirant sur le bleu. On en fait aussi un grand commerce, et on les mange apprêtés de toutes les façons, et on les regarde comme un mets exquis.

Voilà les oiseaux les plus rares et les plus estimés que l'on connaisse dans ces provinces. En outre, on y trouve aussi des pluviers, des bécasses, des alouettes, des pigeons sauvages, des ramiers, des moineaux, des étourneaux, des chardonnerets, des pies, des gobe-mouches, des chiroques, des chiscas, et beaucoup d'autres petits oiseaux qui habitent les forêts.

S'il était aussi facile d'étudier les mœurs et les facultés des poissons que celles des quadrupèdes et des oiseaux, on y découvrirait beaucoup de particularités très-curieuses.

Je parlerai d'abord des poissons les plus remarquables et les plus utiles.

Je commencerai par le *tauron*, ou requin (squalus carcharias), poisson monstrueux et vorace qui appartient au genre des squales (en espagnol tollo). On en fait grand cas à cause des propriétés excellentes de deux pierres qu'on trouve dans sa tête au-dessus de l'orbite des yeux. On brise ces pierres, et on découvre au milieu une moelle qui, séchée et pulvérisée, a, par l'expérience, été reconnue comme le remède le plus efficace dans les retentions d'urine. On dit aussi qu'il est excellent dans les hémorragies.

La baudroie (en espagnol peje-sapo, *lophius*

leur se change, elle devient bleue à sa mort. Il est commun dans la haute mer, et assez rare dans les environs des côtes. Sa chair est excellente. On le prend à l'hameçon et au harpon. La manière de s'unir a lieu avec une si grande promptitude, qu'à peine peut-on s'en apercevoir. Il cause une grande frayeur aux poissons volans, qui, pour lui échapper, s'élancent hors de l'eau à plus de dix vares de hauteur.

La sole (*pleuronectes solea*) a environ trois quarts de vare de long; elle est dépourvue d'écailles; le dessus de sa tête est noir, et le dessous jaune. On la mange, et elle a très-bon goût.

L'asedia (*pleuronectes limanda*, la limande) a la chair à peu près de même goût que la sole. Sa longueur est d'un tiers de vare. Il est très-tendre; ses écailles sont lisses et très-glissantes; il saute avec beaucoup d'agilité. On en verra la preuve dans ce qui est arrivé à un pêcheur indien de Huanchaco, qui voyant qu'un de ces poissons voulait s'échapper de sa prison, essaya imprudemment de lui mordre la tête. Le poisson sauta avec une souplesse extraordinaire au gosier de l'indien, et le mordit si fort, que le pauvre

homme croyait être mort. Enfin, a force d'huile, et après avoir essayé différens instrumens, on parvint à retirer le poisson. Le pêcheur, chose surprenante, en échappa; mais il a toujours eu son gosier mutilé [1].

[1] Il est aisé de voir que l'auteur n'est pas naturaliste. Ainsi, on ne doit considérer ce chapitre que comme un essai pour donner une idée des animaux de cette contrée. Il eût été trop long de se livrer à des observations critiques pour déterminer de quelles espèces l'auteur voulait parler; et il eût le plus souvent été impossible d'y réussir.

(Note du traducteur.)

CHAPITRE VII.

Des arbres, des herbes et des autres végétaux.

Quoique cet objet soit du ressort du naturaliste, qui s'occupe de l'étude des plantes, ou du médecin qui fait usage de ses connaissances dans le régne végétal pour conserver ou pour rétablir la santé des hommes, j'ai cru cependant ne pas devoir omettre dans mon essai cet article principal des productions de la nature, parce que la notion des végétaux d'un pays appartient au tableau de son état physique. Cet exposé sert principalement à donner une idée de sa fertilité, et à révéler les moyens qu'offre la nature aux habitans d'une contrée pour soutenir, soulager, prolonger, et embellir leur existence.

L'expérience nous apprend que la force de la végétation dépend de la chaleur et de l'humidité du sol et du climat. Voilà pourquoi on voit dans les vallées des arbres, des fruits et des herbes qui ne se trouvent pas dans les montagnes, et *vice versâ*. Cette variété de

produits donne lieu aux échanges qu'en font les habitans de différentes contrées. Je me contenterai de parler des végétaux les plus rares, les plus remarquables et les plus utiles.

Les plantes naturelles aux trois provinces sont à peu près les mêmes que dans les autres vallées du Pérou. On en rencontre aussi plusieurs dans quelques districts des montagnes, suivant que leur climat est modérément froid ou humide.

Parmi les arbres fruitiers, on distingue surtout le cherimoyier [1]. Son fruit est le plus exquis de tous ceux de cette partie du monde ; mais il est froid, venteux, et difficile à digérer. Sa fleur est très-aromatique. Ses feuilles ont la vertu de guérir le mal de tête, lorsqu'après les avoir fait chauffer au feu, on les applique sur les tempes.

Les arbres qui portent les corossols à fruit hérissé, écailleux, glabre, etc.[2], dont la forme et le goût ressemblent à la cherimoye, ont été apportés du Mexique dans ce royaume.

[1] Corossol du Pérou. *Annona tripetala A. cherimolia* de Lamark.

[2] *Annona muricata*, cachiment ou pomme de cannelle.—*A. squanumosa.*—*A. glabra.*—*A. trilobra*, Assiminier.

On sait par l'expérience que ces fruits sont froids et lourds.

Les gouyaviers sont très-communs. Le fruit de cet arbre ressemble un peu à la pomme, mais nullement par le goût; il est difficile à digérer. Ceux qui viennent dans les montagnes ont meilleur goût que ceux des vallées.

Le noyer est rare, et ne ressemble pas à ceux d'Espagne et du Chili, quoiqu'il y ait peu de différence dans le fruit. L'écaille en est noire, et très-dure. On mange les noix fraîches et confites.

Le palto [1] porte un fruit de même nom qui, mangé avec du sel, a un goût excellent, quoiqu'il plaise peu d'abord aux Européens nouvellement arrivés; mais dès qu'ils y ont pris goût, ils en sont encore plus friands que les naturels du pays. Ce fruit n'est ni échauffant, ni froid, un peu lourd, mais sain. L'écorce de l'arbre bouillie en décoction, et prise dans de l'eau, guérit les ulcères.

Le lucumo porte un fruit de bon goût, dont la chair ressemble à du jaune d'œuf, mais qui est lourd et échauffant.

L'arbre qui produit les guabas ou pacaes,

[1] *Laurus persea. L.* Dans les colonies françaises ce fruit s'appelle *avocat*.

est très-commun. Son fruit est excellent. C'est une espèce de filasse ou de coton juteux, dont on exprime, en le mâchant, le suc qui est agréable au goût. Mais si on avale le fruit, il fait du mal, et est fort lourd à l'estomac.

Les cerises de ce pays ne sont nullement semblables à celles d'Espagne. C'est un fruit très-innocent, mais peu agréable au palais.

L'arbre qui donne les palilos est estimé pour la bonté de son fruit, que l'on ne regarde pas comme nuisible, et qui pour la forme ressemble un peu aux nefles d'Espagne.

Les figues sont très-abondantes, d'un goût excellent et fin, mais échauffantes. On dit que lorsqu'on en mange sobrement, et qu'on boit de l'eau par-dessus, elles sont bonnes contre l'hydropisie.

Les feuilles du laurier réduites en poudre ont la vertu de faire éternuer, et coupées en manière d'emplâtre, elles soulagent et font disparaître le mal de tête.

L'arbre appelé *ajonjoli* est très-commun dans ces vallées. On fait un grand usage de son fruit, parce que c'est un des meilleurs épices dont on puisse se servir pour l'assaisonnement des mets. Son écorce a la vertu de guérir les os brisés; elle est très-bonne

aussi dans les luxations et les meurtrissures; broyée et délayée dans du vin, et appliquée en emplâtre, elle soulage les douleurs et fortifie les parties malades. On en fait aussi usage dans la pulmonie.

Le higueron qu'on voit aussi très-fréquemment dans les vallées est plus gros que le figuier ordinaire, quoique ces deux arbres se ressemblent par le feuillage. Lorsqu'on lui fait des incisions, il en découle un suc laiteux qui guérit les fractures lorsqu'on l'applique dessus la partie lesée qu'on a soin de lier. On s'en sert aussi, de même que des feuilles, pour les luxations. On croit que ce suc laiteux est le caoutchouc dont on fait usage à Quito pour enduire les tissus, afin que l'eau ne les pénètre pas [1].

Le papayer donne une couleur noire qu'on emploie beaucoup pour colorer les cuirs à Pioura, à Lambayeque et ailleurs, ainsi que pour teindre quelques étoffes de coton, par exemple, les manteaux de deuil que les Indiennes de ces vallées ont coutume de porter.

L'aune croît aussi dans les cantons tempérés, mais il réussit mieux dans les régions

[1] On peut croire, d'après cette description, que cet arbre est l'hevé ou caoutchou, *hevea guianensis*. Anblet.

froides. Son écorce sert à tanner le cuir. Ses rejetons ont la vertu de faire suppurer les ulcères et les abcès, lorsqu'on les applique sur la partie malade. Le docteur Laguna dit qu'ils sont déssicatifs et détersifs, et très-bons pour faire passer les dartres.

Le cyprès, ou sinamon, est un arbre assez fort et assez droit. Sa résine et son bois qui ressemble à celui du pin ont une odeur agréable. On l'emploie à cause de sa ténacité à faire des guitares et d'autres ouvrages curieux. Il n'est pas attaqué par les vers. Cet arbre porte des noix de galle, de la grosseur d'un noyau de pêche; elles sont très-astringentes, et en usage dans les hémorragies.

L'ananas n'est pas très-commun dans ces vallées. Il est très-rafraîchissant. En le laissant fermenter dans l'eau, on fait une espèce de chicha de très-bon goût et très-sain, et qui est un antidote contre la fièvre jaune.

On sait que le bananier est de tous les arbres connus en Amérique, celui qui a la feuille la plus grande. Le suc qui en découle quand on le perce, est utile dans la jaunisse.

Un certain arbrisseau porte une espèce de calebasses qui sont très-nuisibles; elles causent de grands ravages parmi les Indiens,

parce qu'elles sont contraires à leur naturel ardent.

Le paico est une plante particulière à ces vallées, et employée comme remède dans différens cas. Elle soulage dans les diarrhées; pour cela on exprime le suc de ses feuilles, et on le réduit à consistance de bouillie en le mêlant avec de la graisse. Sa décoction guérit les cardialgies et autres maladies semblables.

La plante nommée *maran* est charnue. Elle ressemble aux figuiers d'Espagne. Les naturels du pays la connaissent aussi sous le nom de *higopata*, *higo-chumbo* et *tuna simarrona*. Ils appellent sa feuille *penca*. On fait des haies avec cette plante, on prépare des cordes avec la partie la plus blanche. Son fruit est semblable à celui du figuier d'Amérique, sur lequel croît la cochenille qui, dans la langue primive des Indiens, porte le nom de *pilcai*. Les Indiens séparent, avec une aiguille à emballer, la peau blanche qui est entre le penca et les piquans. Ils préparent avec cette membrane une pâte qu'ils mêlent à la farine du maïs, afin de donner plus de densité à la couleur que produisent les insectes, et d'en augmenter la quantité; mais ce mélange gâte la pureté de la couleur. Ils

font usage de ces insectes, dans les montagnes, pour obtenir la couleur écarlate qui est si vive et de si bonne qualité, qu'elle ne céderait en rien à celle de la Nouvelle Espagne, s'ils ne la falsifiaient pas. On emploie le suc purs, dans les montagnes, pour prévenir les avortemens, et pou rcela on en met dans du vin depuis huit jusqu'à vingt-quatre grains. Les petis animaux renfermés dans la tendre enveloppe de leur mince membrane, sont remplis d'un fluide pupurin, que l'on voit par le moyen du microscope, et qui, mêlé avec le jus de citron, donne une couleur rouge magnifique. Cette plante est sur-tout extrêmement commune dans la province de Huamachuco.

Les racines de gingembre ont le goût âcre, et sont très-échauffantes. On guérit le begayement, ou les difficultés de parler, lorsque ces incommodités proviennent d'une paralysie de la langue, en tenant toujours un morceau de cette racine dans la bouche.

Le *turre* est une petite plante rampante. Ses feuilles ont la forme d'une cuiller. Sa fleur est comme un petit bouton entouré de petites feuilles d'un rouge foncé. Broyées et mêlées avec du blanc d'œuf et du vin, on en fait un emplâtre qui guérit les luxations. On

L'angusacha se trouve dans les parties le plus chaudes ; son nom signifie *plante souple*. Elle est bonne broyée, et mise en emplâtre pour faire mûrir les ulcères. On fait avec ses tiges de petites boules qu'on met sur les cautères pour attirer l'humeur. On emploie ses feuilles réduites en poudre, pour guérir les plaies faites par l'uta, insecte venimeux, qui s'engendre dans la chair.

On se sert de la morelle des jardins pour extraire les vers des dents molaires et de celles qui sont cariées. Voici comment on s'y prend. On roule un peu de coton autour d'un petit morceau de bois, et on l'humecte avec le suc des baies de cette plante et de ses graines. On met le feu au morceau de bois ainsi préparé, et le malade reçoit la fumée dans sa bouche. Cette opération lui occasione une salivation si abondante, que les insectes sortent, et on les voit distinctement dans la salive.

Le cresson sauvage est bon dans les coliques ; on en fait bouillir les feuilles dans l'eau avec du sel, et on les prend en lavement. Sa racine pétrie avec de la graisse, et dont on fait une boulette en la mêlant avec du coton, mise dans le creux de la dent ou dans le

rou de la racine, appaise ordinairement la douleur.

Le chinchin sert à teindre en jaune. On fait bouillir la laine avec cette plante, après l'avoir préalablement trempée dans sa décoction; si on veut donner un degré plus fort d'intensité à la couleur, on répète le bain. On suit le même procédé pour le coton, mais on ne lui donne pas la lessive préparatoire. L'usage de cette décoction, par-dessus laquelle on boit de l'eau, est utile dans la jaunisse.

Les feuilles du *poul* donnent, en suivant des procédés semblables, une couleur orange très-durable. On n'en fait pas usage dans les vallées; mais dans les montagnes près desquelles croît cette plante, on s'en sert avec avantage.

Sur un arbuste qu'on appelle *fleur de soie*, et qui croît dans les vallées, se trouve une chenille qui file une espèce de soie en cocons bleus et verts. Mais on n'en fait pas usage, parce qu'on ne sait pas comment en tirer parti.

Le bâton de saint Joseph a environ une vare de haut. Sa forme est triangulaire. Il est blanc en dessous, et vert clair en dessus. Sa som-

mité forme une tête ronde composée de huit à dix feuilles qui ont environ six pouces de long, et qui se terminent en pointe. En dedans de ces feuilles se trouvent plusieurs tiges longues de cinq doigts, et aussi larges que des aiguilles à emballer; il en sort des branches qui forment une couronne. Cette plante prise en décoction est dépurative, et fort bonne dans les rétentions d'urine.

On trouve encore une infinité d'autres plantes qui ont des vertus bienfaisantes, et dont on fait usage dans les différentes maladies qui affligent l'humanité [1].

[1] J'ai cru devoir omettre le reste de cette nomenclature de plantes qui se trouve dans l'original. Il est possible que les vertus qu'on leur prête soient réelles, mais il est difficile d'en juger, parce que souvent on ne sait pas quel est le végétal dont parle l'auteur. Peut-être, dira-t-on, que j'aurais dû supprimer entièrement la plus grande partie de ce chapitre. Je conviens qu'il ne se distingue pas par la critique botanique et médicale; cependant j'ai pensé qu'il fallait donner une idée de la manière de travailler des auteurs péruviens. Il y aurait au reste de l'injustice à se moquer de la trop grande bonhommie de celui qui a écrit le mémoire dont est composé ce chapitre, et à le blâmer de sa facilité à indiquer ce que nous appellons des remèdes de bonne femme. On doit se souvenir qu'il n'y a pas encore

très-long-tems qu'en France les livres de botanique et de matière médicale étaient remplis de toutes sortes de recettes puériles, et qu'on y recommandait fréquemment l'usage de l'eau distillée de telle plante dont il est reconnu aujourd'hui que les vertus ne sont pas plus efficaces que celles de l'eau de fontaine.

CHAPITRE VIII.

Description de la province de Caxamarca dans l'intendance de Truxillo. — Ville capitale. — Situation. — Antiques édifices. — Population. — Climat. — Bains chauds. — Habitans. — Mine d'argent. — Province. — Situation. — Climat. — Population. — Caractère des habitans. — Productions.

La ville de Caxamarca [1], une des plus considérables, des plus riches et des plus industrieuses du royaume, est célèbre pour avoir été la résidence d'Atahualpa ; on sait qu'il ravit le trône à l'inca Huascar, l'héritier légitime ; qu'il le fit mourir ; que ce fut sous son règne que les Espagnols arrivèrent au Pérou et le soumirent, et qu'ils ôtèrent la vie à ce prince usurpateur.

La ville actuelle a été bâtie sur les ruines de l'ancienne. Elle est située par le 6° 1′ de latitude australe, au pied d'une montagne [2].

[1] C'est plutôt un bourg, *villa*.

[2] Suivant M. de Humboldt, latitude austr. 7° 8′ 58″, longitude cinq heures 23′ 46″, cet auteur ajoute : Caxamarca, ville au milieu d'une plaine, qui donne le soixantième grain. Son élévation au-dessus du niveau de la mer est de 1464 toises un pied, ou 2860 mètres.

En avant, et de chaque côté, s'étend une plaine vaste qui a à peu près cinq lieues de longueur, et une de largeur. Sa belle verdure annonce la fertilité du sol.

Il ne reste rien des anciens édifices de cette ville qu'une partie du palais d'Atahualpa. C'est une salle longue de douze vares et large de huit. On suppose que c'était l'appartement de parade de ce monarque. Elle est habitée aujourd'hui par le cacique Astopilko, un de ses descendans. C'est dans le bâtiment voisin que siège le conseil de la ville. L'ancien palais était très-grand, quoiqu'Atahualpa, sans cesse occupé des moyens de conserver l'autorité dont il s'était emparé, n'eut pas beaucoup de tems à donner à la construction de sa demeure. On a bâti sur ses ruines l'hôpital et le couvent des Bethlemites, la maison de ville, et la maison du cacique. On voit dans le cimetière du couvent des galeries souterraines, creusées dans le roc; elles devaient probablement servir en cas de nécessité au monarque défiant, soit pour protéger sa fuite, soit pour y rester caché. Tout le reste de la ville est bâti à neuf par les Espagnols. Les maisons sont en terre et couvertes en tuiles. Les portes de la ville

et les églises sont seules en pierre, et par conséquent durables. Les rues sont tirées au cordeau. De loin, cette ville a meilleure apparence que de près, parce que l'architecture des maisons est lourde et sans goût.

Le nombre des habitans est de sept mille deux cent six; en y joignant les faubourgs et les succursales, il se monte à douze mille huit cent quarante-six.

L'air est sec et sain. Le climat est en général un des plus agréables et des plus tempérés que l'on connaisse dans les pays de montagnes de ce gouvernement. En hiver, il ne pleut que modérément, et en été, la chaleur est tempérée. Pour faire l'éloge du climat, il suffit de dire que sa beauté seule engagea Atahualpa à fixer ici sa résidence. On y trouve des individus qui parviennent à un âge extrêmement avancé. Je me contenterai de citer l'espagnol Christophe de Tapia, mort en 1765, âgé de cent quarante-quatre ans, sept mois, cinq jours. Il laissa une postérité composée de huit cents personnes qui habitent un village voisin appelé *Ichocan*.

Caxamarca est situé sur une rivière de même nom, près de la Cordillera-Real, et à

dix lieues du fleuve des Amazones. A une lieue de cette ville sont les célèbres bains chauds appelés tantôt les bains des Incas, tantôt *Thermas*. L'eau en est si chaude, qu'on y échaude les cochons et les poules, et qu'on y fait cuire la viande et les œufs. Lorsqu'on l'a laissé refroidir, elle est agréable et saine à boire; mais lorsqu'on la boit chaude, elle a un goût de soufre. On y trouve des petits poissons, des insectes aquatiques et des vers.

Il y a aussi un petit ruisseau dont l'eau est tiède, et dont on se sert pour laver le linge, ce qui n'occasione ni peine ni dépense.

Dans les environs, on voit une carrière de pierres blanches et poreuses, dont on se sert pour bâtir.

A l'époque de la conquête, cette ville fut habitée par un grand nombre d'Espagnols de distinction auxquels l'empereur Charles V avait accordé des biens-fonds pour récompense. Le commerce, la fertilité du sol et la douceur du climat, y attirèrent aussi beaucoup d'autres personnes de marque, d'où sont issues la plupart des familles nobles et riches qui habitent aujourd'hui Caxamarca.

Mais sa prospérité fut de peu de durée. Peu après la conquête, elle commença à dé-

cheoir, malgré tous ses avantages naturels. Le commerce et l'industrie déclinèrent tellement, que les habitans dont le nombre avait beaucoup diminué, vivaient dans la plus triste pénurie. A l'exception de quelques propriétaires et d'autres riches Espagnols, ils n'avaient le moyen de se vêtir qu'avec les draps grossiers du pays. En revanche, les denrées y étaient à vil prix. On achetait douze à quinze pains pour un demi-réal; pour le même prix, on avait une poule avec dix-huit ou vingt œufs, et le reste à proportion.

Cette pauvreté s'est transformée en richesse, les vêtemens sont devenus plus recherchés, et le prix des denrées a triplé depuis qu'un heureux hasard a fait découvrir, en 1770, à seize lieues de cette ville, la célèbre et riche mine d'argent de *Gualgayok*. Cette circonstance a aussi amélioré l'état du pays environnant.

La province ou le district de Caxamarca a quarante lieues de longueur du nord au sud, et trente-six lieues de largeur de l'est à l'ouest. Le pays étant en partie inégal et montueux, puisqu'il comprend des branches de la Cordillère, le climat y est assez varié; aussi la terre et ses productions offrent-elles de grandes différen-

ces dans un intervalle peu étendu; mais en général l'air est agréable et sain.

Cette province était jadis plus considérable qu'aujourd'hui; elle renfermait le district de Huachamucho et le territoire de Huambos qu'on en a séparés.

Le corrégidor de cette province jouit de grands revenus, entr'autres de ceux qu'il retire des mines d'argent où il réside, et qui se montent à trois mille piastres.

Cette province est non-seulement agréable, mais encore très-riche en bétail, sur-tout en moutons et en cochons. On en fait un grand commerce, principalement avec les mines. Les grains et autres productions de la terre suffisent et au-delà pour nourrir soixante-dix mille individus dont la province est peuplée, et on en exporte aussi dans les districts voisins. On y trouve encore du cuivre, du plomb fin, du souffre et un peu d'or.

Les habitans sont très-industrieux; ils fabriquent des serges, des frises et autres étoffes grossières de laine, des toiles de coton et de lin, des mouchoirs, etc. La matière première de tous ces objets se trouve dans la province même. On exporte une partie de ces articles dans divers endroits, sur-tout dans les pays

des mines. En général, il règne ici beaucoup d'activité et d'ardeur pour le travail.

Cette province est très-bien arrosée; les rivières les plus remarquables sont le Crisnejas à l'est; il reçoit plusieurs petites rivières et se jette dans le fleuve des Amazones; le Caxamarca, qui arrose la ville de même nom; le Chota, l'Yaucan et le Sendamal, ont leur embouchure dans la mer et sont assez poissonneuses.

Le district de Caxamarca est le plus peuplé de tous ceux de l'intendance de Truxillo. Il est aussi très-riche, ce qui est dû à l'activité de ses habitans.

Les Espagnols y tiennent le premier rang; de même que dans le reste du royaume. Ceux qui sont nés dans le pays se distinguent par leur finesse et leur prudence. Ils montrent peu d'inclination pour les sciences; mais ils manquent d'occasions pour les cultiver. Cependant ils embrassent volontiers l'état religieux, qui n'exige ni beaucoup d'études ni de grandes connaissances; au reste, ils ne manquent ni de dispositions ni de talens naturels.

Nous avons dit plus haut que les habitans vivaient de la culture de leurs biens ou de ceux qu'ils prenaient à ferme, des fabriques

et du commerce. Aujourd'hui cette dernière branche d'industrie est assez florissante à cause de la grande exploitation des mines.

Les femmes sont aussi très-laborieuses et se font remarquer par leur amabilité, sur-tout envers les étrangers. Celles qui habitent les montagnes ont un attrait particulier pour les Européens ; aussi se laissent-ils volontiers captiver par elles, et se fixent dans le pays. On accorde à ces femmes la vertu d'être soumises à la volonté de leurs maris.

Les Indiens de cette province sont avantageusement connus par leur docilité et leur amour du travail ; ce sont des citoyens très-utiles. Ils s'occupent principalement de l'agriculture, et s'y appliquent avec un soin extrême.

Les métis sont, comme nous l'avons vu plus haut, très-nombreux dans ce district ; mais ils sont très-laborieux, quoiqu'ils soient peu cultivés. Ils imitent les Indiens en tout. Au reste, ils s'attachent plus volontiers au Espagnols, et cherchent à obtenir par leur moyen toutes sortes de petits emplois qui leur donnent quelque considération.

La quantité des nègres et des mulâtres n'est pas considérable ; ils servent de valets dans

les métairies ou de domestiques dans les maisons. Ils sont moins mutins et moins insubordonnés que dans les autres provinces de la côte.

Nous avons déjà dit que cette province est très-riche en toutes sortes de produits naturels. La plupart des animaux qu'on trouve dans les forêts et dans les montagnes, n'ont pas encore été décrits avec méthode. On mange le lièvre du Pérou (vizcacha) qui n'est pas plus gros, mais plus agile et plus rusé que le lapin, et par conséquent plus difficile à prendre. Sa couleur est d'un gris cendré. On se nourrit aussi de la chair d'une espèce de tatou que les indigènes appellent *sambousino*.

Parmi le grand nombre de végétaux utiles on distingue l'arbre du quinquina. Il croît dans les vallées, sur-tout dans les cantons les plus chauds; on trouve encore la cascarille, le copal et une infinité d'autres espèces d'arbres et d'arbrisseaux.

Le règne minéral n'est pas moins abondant, ainsi que nous l'avons déjà observé. La mine d'argent de Gualgayok est une des plus riches du royaume. Malgré toutes les difficultés et les défauts de son exploitation, elle rapporte par an plus de 627,000 piastres. L'argent s'y

trouve en masses considérables. Cette mine est située à douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer; cependant les veines métalliques renferment des coquilles pétrifiées [1].

Les minéraux doivent couvrir le déficit de la balance du commerce de la province; car depuis la découverte de la mine d'argent, les productions animales et végétales ne suffisent plus pour payer les marchandises étrangères, et sur-tout celles d'Europe, que l'accroissement du luxe et de la population a fait introduire et dont il a augmenté le prix.

[1] M. de Humboldt a reconnu la vérité de ce fait.

CHAPITRE XIX.

Description de la province de Chachapoyas. — Situation. — Etendue. — Paroisses et villages. — Particularités. — Tableau du désert. — Rivières. — Productions naturelles. — Agriculture. — Industrie.

Les pays les plus fertiles, mais privés de commerce, languissent dans une éternelle pauvreté, et ne peuvent profiter des avantages que la nature leur a prodigués. C'est une réflexion dont on ne peut se défendre en considérant l'état actuel de la province de Chachapoyas; elle est d'une fécondité surprenante, et le Créateur semble l'avoir comblée de tous ses dons. Sa juridiction a cent quarante lieues d'étendue de l'est à l'ouest, et cinquante du nord au sud. Elle renferme les districts de Chachapoyas, de Luya, de Moyobamba et de Lamas, situés à l'est du Marañon, et à l'ouest de l'Huallaga; au nord, elle confine avec des pays montueux, inconnus, habités par des Indiens idolâtres et libres; au nord-ouest, elle est bornée par la province de Jaen, de l'audience de Quito; à l'ouest, par la pro-

vince de Caxamarca; au sud-ouest, par Caxamarquilla de Patas; et à l'est, par les missions de Maynas de la présidence de Quito.

La province, ou le district de Chachapoyas, est divisé en neuf paroisses. Chachapoyas, Levanto, Jalca, Cheto, Olleros, Chilliquin, Chisquilla, Yambrasbamba et Corobamba.

Chachapoya est une ville très-ancienne. Elle fut fondée par quelques-uns des conquérans qui, las de la guerre, choisirent ce lieu pour y passer en repos le reste de leurs jours. Le climat en est très-doux; on y jouit d'un printems perpétuel; les arbres y conservent toute l'année leurs feuilles, et y portent continuellement des fleurs et des fruits. Cette ville est gouvernée par un subdélégué de l'intendant. Jadis elle faisait une grande figure dans l'état politique de l'Amérique méridionale, car elle avait les caisses royales et tous les officiers et employés publics. Aujourd'hui il n'y reste que l'administration du tabac et des autres droits du roi.

Levanto est au sud et à trois lieues de Chachapoya. On y révère une image miraculeuse de la Vierge. Elle y fut apportée d'Espagne par les conquérans. A Colcamar les habitans ont quelques tanneries, et à Sonche

on fait des pots de terre et des briques.

Olleros, au nord de Chachapoyas, est dans une contrée entourée de bruyères et de montagnes élevées, arides et froides, et arrosée d'un grand nombre de rivières qui, au tems des inondations, rendent plusieurs villages inaccessibles. Mian, une des succursales à vingt lieues d'Olleros, est située dans la vallée de Huyabamba. Cet endroit a beaucoup d'habitans blancs qui font commerce de sucre excellent, de tabac, et de diverses denrées. On ne peut entrer dans cette vallée que par un seul passage extrêmement rude et boueux, parce qu'il est rempli d'un nombre infini de sources. Les pluies y sont fréquentes, les orages impétueux; le tonnerre et les éclairs y exercent leur violence et y détruisent les hommes et leurs demeures. Les habitans des autres villages entretiennent des troupeaux de bœufs et de moutons, cultivent des pommes de terre, du maïs, du tabac et différentes productions de la terre dont ils font commerce.

Chilliquin a la succursale d'Yurumarca, où l'on exploite des mines de sel, qui fournissent à la consommation de cette province et de celles de Caxamarca et de Jaen.

Corobamba qui confine avec Jaen et les montagnes inconnues, a un climat très-froid. On voit dans cet endroit deux antres creusés par la nature, et si vastes, qu'ils peuvent contenir chacun cinquante hommes avec la lance haute. A Sipasbamba, l'une de ses succursales, endroit dont l'air est très-sain, on trouve un lac célèbre qui a sept lieues de long. Il est très-poissonneux. Sur les bords croissent beaucoup de *toloras*, espèce de roseaux dont on fait des nattes. On y rencontre aussi plusieurs sources salées, dont l'eau soumisse à la cuisson, évaporée et condensée, donne un sel très-blanc et très-dur. On récolte dans cette paroisse d'excellens fruits, des vivres en abondance, et beaucoup de tabac. On y fait du sucre et du rhum.

Les autres paroisses de ce district n'offrent aucune particularité remarquable. Les unes n'ont qu'une faible population; les autres situées très-près des montagnes ont un territoire très-resserré, et les villages y sont rapprochés les uns des autres. Les habitans s'occupent principalement de l'agriculture, et quelquefois des charrois. L'air y est sain et tempéré.

Le district de Luya est composé de six

paroisses : Luya, Olto, Santo-Tomas, las Balsas, Yamon et Bagua.

Luya est à cinq lieues de la ville de Chachapoyas dans la vallée de Jucusbamba, ou Lamond, arrosée et fertilisée par une rivière. Aussi est-elle le grenier qui approvisionne la ville capitale de froment, d'orge et de maïs.

Santo-Tomas a des mines d'or.

Las Balsas, port royal, où ceux qui passent le Marañon payent deux réaux de péage pour chaque charge de marchandises. Il y a une inspection pour empêcher l'exportation du tabac. On y trouve des mines d'or. La chaleur y est excessive. Ce lieu est habité par des Indiens et des métis.

Bagua est au nord du Marañon, dans une contrée très-chaude et mal-saine. On ne trouve parmi les habitans que peu de blancs, et presque pas d'Indiens; ceux qui y viennent, y meurent presqu'aussitôt. Tous ces individus sont très-paresseux et indolens. On peut en attribuer la cause à la grande chaleur, et à l'extrême fécondité du sol qui leur procure en abondance et avec facilité tout ce dont ils ont besoin. Ils font le commerce de suif, de bestiaux, de mulets, de coton, de cascarille,

de bois de Brésil, de cire noire, et de quelques autres articles.

Le district de Moyobamba n'a que deux paroisses : Moyobamba et Soritor. La première est située dans une plaine immense qui s'étend à perte de vue, sans que l'on aperçoive aucune élévation. D'ailleurs, le pays est montueux, très-humide et marécageux, à cause du grand nombre de rivières considérables qui l'arrosent, et souvent l'innondent. On y trouve quelques biens ruraux de peu d'importance, quoique le sol soit tellement fertile, que l'on y récolte sans se donner aucune peine autant de bananes, d'orge, de seigle, de fruits et de racines qu'il en faut pour fournir à leur consommation, et pour échanger avec Chachapoyas contre de la farine et de la viande; car les habitans ne cultivent pas le froment, et ne peuvent pas élever de bestiaux, à cause des bêtes féroces qui viennent les dévorer, et des subyacuros, espèces de vers, qui se mettent entre la peau et la chair des bœufs, et les dévorent. Aussi les habitans ont une si grande avidité pour la viande, que lorsqu'ils attrapent un singe, qui au reste sont très-nombreux dans ces montagnes, ils se félicitent comme en un jour

de fête. Moyobamba, outre le curé et un petit nombre d'ecclésiastiques, compte quelques Espagnols, beaucoup de blancs, et très-peu d'Indiens. Leur occupation ordinaire est d'extraire le suc des cannes, de filer le coton qu'ils récoltent, et de tisser les tocuyos, les toiles à voiles, et les étoffes rayées qu'ils teignent avec les plantes de ces montagnes. Ils s'habillent avec ces tissus. Bien peu d'entr'eux font usage des draps espagnols, encore n'est-ce qu'aux jours de fête. Leur commerce consiste dans la vente de ces objets, et dans celle des amandes, du cacao, de la résine, du baume de canime, du poison pour les chasseurs, de la cire de Pellinque, du storax, et du tabac qui est excellent. Tous ces articles réunis peuvent produire huit à dix mille piastres par an.

Soritor, à six lieues de l'endroit précédent, est un malheureux village. Les habitans peu nombreux cultivent du coton et du tabac, et vivent de la chasse des singes, ainsi que de celle des perroquets et d'autres oiseaux.

Le district de los Lamas est situé dans l'intérieur des montagnes; sa capitale est éloignée de quarante lieues de Moyobamba. On n'y trouve que des routes solitaires et

dangereuses. Il fut conquis, en 1650, par le général don Martin de la Riba. Ses paroisses sont les villes d'el Triunfo de la Santa Cruz, Lama, Tarapato et Cumbasa. La ville d'el Triunfo est sur le flanc d'une montagne, et entrecoupée de plusieurs ravines, qui en rendent le sol inégal; sa figure est irrégulière, étant entourée par les rivières d'Huanuco et de Moyobamba. Le commerce de ce district se borne au coton, que l'on travaille à Moyobamba.

Ces immenses régions incultes et solitaires entourées de chaînes de montagnes âpres et sauvages qui se croisent en tous sens, offrent une scène magnifique, où la nature en multipliant les contrastes, a manifesté sa grandeur et sa puissance. Là, le tigre audacieux fait retentir les forêts de ses rugissemens, détruit les troupeaux de bétail, attaque le lion courageux et l'ours colérique; le sanglier, le cerf et les autres bêtes fauves y deviennent la proie de scolopendres énormes et de chauve-souris monstrueuses; celles-ci osent aussi attaquer l'homme, et leurs atteintes sont souvent mortelles. Des singes de tailles et de couleurs différentes, imitent, en folâtrant, plusieurs actions de l'homme, tandis que le tapir,

les sarigues, les chinches, bien loin de lui donner la mort, servent à le divertir, à le nourrir, et même à réparer ses forces épuisées.

Au milieu de la crainte et des angoisses qu'éprouve le malheureux voyageur, son esprit ressent tout à coup un plaisir inexprimable, son cœur se dilate, et il célèbre l'œuvre du Créateur, en entendant les concerts harmonieux formés par une multitude d'oiseaux dont les couleurs variées charment la vue. Il distingue sur-tout l'orgue, l'agami, le pic, qui avec son bec, dont la dureté est extrême, perce les arbres les plus compacts; le pichico qui entonne des modulations lentes, et danse au son de tous les instrumens de musique; le superbe paugi, le toucan, dont le bec est aussi gros que le corps; le pica-flor, ou colibri, chez qui l'on admire l'excessive petitesse de la taille, la richesse des reflets du plumage, et la rapidité du vol; le quien-quien remarquable pour son adresse, et le perroquet, qui dans notre langage, rend hommage au Tout-Puissant.

L'ouvrage semble parfait; mais qu'il est encore embelli par les sources innombrables, qui du sommet des rochers et des montagnes, versent des ruisseaux transparens et purs

comme le cristal, tantôt coulant avec lenteur, tantôt se précipitant avec fracas, conservant toujours leur fraîcheur dans leur course, et acquérant même un certain degré de salubrité. La majesté de ce spectacle imposant est encore augmentée par les rivières nombreuses dont quelques-unes méritent une mention particulière.

Le fameux Marañon, dont nous avons déjà décrit la source [1], après avoir traversé les provinces de Huamalies et de Patas, arrose

[1] *Voyez* tome 1, page 343. C'est là que sont décrites les sources du Nuevo-Marañon, ou Tunguragua, qui arrose les régions désertes de Chachapoyas. La description des sources de l'Antiguo-Marañon se trouve tome 1, page 350. Au reste, le Pari qui se jette dans l'Apurimak, ou Antiguo-Marañon, sort de l'autre côté des montagnes où le Nuevo-Marañon prend sa source. C'est ainsi que nous voyons en Europe le Rhône et le Rhin, et en Asie le Gange et le Burhampooter, sortir des côtés opposés d'une même chaîne de montagnes.

On peut consulter sur le cours du Marañon et sur l'histoire de sa découverte, le voyage de La Condamine [1]. Ce célèbre mathématicien, qui a descendu ce fleuve depuis les montagnes du Pérou jusqu'à son embouchure, en donne la relation la plus étendue et la plus récente que nous ayons jusqu'à ce moment.

On trouve aussi dans le voyage de don Ulloa, tome 1,

[1] Paris, 1745, 1 vol. in-8°.

celles de Chachapoyas, de Luya et de Jaen [1]. Il devient navigable à un village éloigné de vingt lieues de la capitale de ce dernier district. Les naturels du pays s'y embarquent dans leurs canots, et vont aux différens endroits qu'il baigne, et jusqu'aux limites du territoire portugais.

Le Huayabamba descend des montagnes qui entourent la délicieuse vallée de même nom, reçoit les eaux que lui envoient d'autres petites rivières, traverse la conversion d'Huambo, pénètre dans le pays montueux encore inconnu, et après un cours assez long, se réunit au Moyobamba près de los Lamas.

Cette dernière rivière sort de la chaîne des montagnes del Pueblo de Olleros, accrue par de nombreux torrens; elle dirige son cours par les villes de San Iago, de Lamas et

pages 310, 316, 319, etc. des notices précieuses sur le fleuve des Amazones.

La relation du voyage de M. de Humboldt attendue avec impatience, nous fournira sur ce sujet toutes les lumières qui nous manquent, et que nous pouvons désirer. (*Note du traducteur.*)

[1] Cette dernière province ne fait pas partie de l'audience de Lima ou du Pérou, proprement dit, elle est du gouvernement de Quito.

de Cumbasa, et réunie à l'Huallaga et au Rio de Patas, elle devient navigable.

Du haut des monts sourcilleux d'Yambrasbamba, se précipite une rivière, qui courant au nord, traverse le lieu que nous venons de nommer, et coule vers un pays montueux, immense, habité par des peuplades innombrables d'Indiens infidèles.

L'Uccubamba doit son origine aux chutes d'eau des savanes de Caxamarquilla, et fertilise les districts de Chachapoyas, de Luya et de Chillaos; on le passe sur des ponts bien bâtis, et on y navigue dans des pirogues et des barques plates.

Il est accru par le Sonche qui prend sa source dans les savanes de Vagazan, situées sur la route de Moyobamba, coule vers le village de Taulia, et mêle ses eaux à celle du Cheto, qui sort des flancs des montagnes d'Huayabamba.

Le Chinchipe, sur les rives duquel on trouve de l'or de bon aloi que charrie le sable qu'il entraîne, sort de la chaîne lointaine des montagnes de Loxa dans la présidence de Quito; il traverse toute la province de Jaen, et se réunit près de Tomeperda au Marañon, de même que toutes les rivières que nous venons de nommer.

La quantité immense d'eau versée par tous ces fleuves, donne un degré extrême de fertilité à ces provinces. En effet, quoiqu'elles ne consistent qu'en un pays montueux, non entrecoupé par des plaines, on ne s'aperçoit cependant pas qu'elles confinent à la région des montagnes, ni qu'elles en fassent le commencement. Les monts les plus escarpés sont couverts d'une variété infinie d'arbres sauvages dont les fruits nourrissent une multitude d'oiseaux et de bêtes sauvages. On distingue sur-tout parmi ces arbres le cocobolo, le caoba, le guayacan. La difficulté de les tirer de là est cause qu'on n'en prend que des pièces d'une beauté particulière pour bois de charpente ou de construction. On estime principalement les palmiers, dont les troncs élancés sont employés pour les poteaux des maisons, et les superbes noyers dont on ne tire parti que pour les couper et en faire des poutres; la noix est renfermée dans une enveloppe si dure, qu'il faut la frapper fortement à coups redoublés pour la briser. Le bois des autres arbres sert aux usages ordinaires pour le chauffage, ou pour le charbon; on en fait aussi des pirogues d'une seule pièce.

Les champs produisent spontanément plu-

sieurs arbres et des plantes médicinales. Par exemple, le numalla dont les branches laissent couler un suc laiteux quand on les rompt; le chep qui porte des fleurs aromatiques; le dragonier dont la résine est couleur de sang; le cataguala, la coutra-yerva, le pimpin et une infinité d'autres que les naturels du pays préfèrent aux médicamens dont les médecins font si grands cas.

Malgré d'aussi grands avantages, l'agriculture n'a pas fait de grands progrès dans ces provinces. La plupart des laboureurs ne se servent que d'une charrue dont le soc est en bois, et entr'ouvre à peine la terre à un pouce de profondeur. Aussi n'obtiennent-ils que de faibles récoltes de maïs, de haricots, de gesse, de pommes de terre, de froment et d'orge. Ils cultivent en tout tems du tabac qui est excellent; ils nettoient soigneusement le terrain, et brûlent les forêts pour le planter, et le faire mieux pousser. Dans les parties les plus chaudes, on fait venir la canne à sucre les oranges amères de Portugal, les citrons, les paltos, les pêches, les capulies, la sapotille, l'abricot d'Amérique, le quinoua, l'anana, la chirimoye, la banane et le pitajaya blanc si fameux.

Content de ces moyens de fournir à leur subsistance, ces peuples ne désirent y ajouter aucune autre douceur, et n'ont nul penchant à donner à leurs champs une culture plus soignée, et qui serait plus productive pour eux. Aussi les terres rapportent si peu, que les propriétaires peuvent à peine vivre et payer les impôts avec leur produit. Pauvres, ils habitent dans des huttes basses et incommodes, au milieu d'un désert, séparés de toute société. Il leur serait impossible, au reste, de donner plus d'étendue à leurs travaux, soit par le défaut de bras, soit parce que les individus qui pourraient les aider, regardent comme une chose honteuse de travailler comme journaliers. En effet, lorsqu'ils ont semé quelques poignées de maïs, qu'ils nourrissent deux vaches, qu'ils possèdent six poules, un coq et un cochon, et qu'ils demeurent dans un antre, isolés du reste des hommes, ils croient être propriétaires. C'est un mal général; car les individus mêmes qui exercent des métiers tels que ceux de tailleurs, de cordonniers, de forgerons, etc., sont en même tems laboureurs, colporteurs et marchands en détail, sans être bien au fait de l'agriculture ni du métier qu'ils font. Voilà sans doute une des

causes principales pour lesquelles ils ne connaissent ni la richesse ni les aisances de la vie dont on est redevable à un travail assidu, et pourquoi ils vivent dans un état aussi misérable que les anciens habitans de cette contrée.

Cette paresse et cette oisiveté sont les sources funestes d'où découlent l'ignorance et la sottise des habitans de ce pays. La plupart sont courbés sous le joug de la plus ridicule et de la plus dégoûtante superstition. Ils ne sont cependant pas dépourvus de capacité et d'intelligence, mais faute d'instituteurs, ils manquent des connaissances les plus nécessaires. S'ils se réveillaient de ce profond sommeil, s'ils s'appliquaient aux arts et aux métiers, si enfin ces régions si vastes, mais inhabitées, renfermaient un nombre d'hommes plus considérable, cette province aurait un aspect tout différent. Les avantages que procure le commerce ne seraient pas d'une importance aussi médiocre qu'aujourd'hui. Il produit actuellement 70 à 80,000 piastres; cette somme se monterait peut-être au double. De cette manière non-seulement le bien public et l'avantage de l'Etat s'accroîtraient, mais le bien-être des particuliers ne pourrait aussi que s'augmenter.

On estime la population de tous les districts de cette province à vingt-cinq mille trois cent soixante-dix-huit individus, dont mille cinq cent trente-deux Espagnols, douze mille cinq cent huit Indiens, mille neuf cent trente-huit métis, quatre cent quatre vingt-sept mulâtres et treize nègres, nombre d'hommes excessivement petit pour un pays si étendu. Cette faible population contribue ici, de même que dans le reste du Pérou, à rendre le pays misérable.

CHAPITRE X.

Description de l'intendance de Tarma. — Situation. — Etendue. — Rivières. — Division. — Capitale. — Productions. — Arbres, plantes. — Troupeaux. — Pasco. — Mine. — Xauxa. — Huanuco. — Ville de Léon. — Ancienne splendeur. — Décadence. — Rétablissement. — Panatahuas. — Huamalies. — Mines. — Industrie. — Conchuco. — Rivières. — Riches productions. — Mines. — Huaglas. — Caxatambo. — Réflexions générales.

L'INTENDANCE de Tarma comprend les provinces de Tarma, Xauxa [1], Huanuco, Panatahuas, Huamalies, Conchucos, Huaylas et Caxatambo qui occupent un espace de trois cent soixante-deux lieues de long sur deux cent quatorze de large.

Comme il sera plus aisé de se faire une idée complète de cette intendance en considérant chacune de ces provinces en particulier, nous allons en traiter suivant l'ordre dans lequel nous venons de les ranger.

La province de Tarma qui donne son nom à

1. Ou Jauja.

toute l'intendance, parce que le chef-lieu s'y trouve, a cinquante-six lieues du nord au sud, et quarante lieues de l'est à l'ouest. Cette étendue comprend des cantons dont le climat est très-doux, et des pays montueux très-froids. On n'a dans ceux-ci, d'autre maladie à redouter, que la fièvre pourprée; elle est due à l'usage immodéré des boissons échauffantes que l'on prend avec excès par un principe faux, c'est-à-dire, pour se préserver du froid.

Cette vaste région est arrosée par plusieurs rivières considérables dont je ne puis me dispenser de parler.

Le Pari [1] sort du lac de Chinchaycocha, long de neuf lieues et large de deux, baigne un des côtés de la province de Canta, se détourne et prend son cours vers le village d'Oroya, puis traverse la province de Xauxa, et les districts d'Angarares et d'Huanta, tantôt en dedans, tantôt en dehors des montagnes, jusqu'à sa jonction avec l'Apurimak [2].

[1] C'est la rivière dont il est parlé page 351 du premier volume sous le nom de *Mantora*.

(Note du traducteur.)

[2] L'Apurimak prend ensuite le nom de l'*Ucayal*. C'est l'Antiguo-Marañon. *Voyez* tome 1, page 350.

(Note du traducteur.)

Le Raucas vient du lac d'Alcacocha, long d'une lieue et large d'une demi-lieue, il coule dans la Pampa de Pucunan, enfin traverse celle de Bombon jusqu'à son confluent avec la précédente rivière dans la province de Canta.

Le Chaupihuaranga, grossi par les cascades de la Cordillera-Real, se précipite des hauteurs de Chinche dans un abîme qui porte son nom, y reçoit les eaux de plusieurs ruisseaux et de la rivière de Colpas, et se jette dans le célèbre Huanuco.

Le Huariaca prend sa source dans les hauteurs de Tulluranca et de Sullumarca sur le penchant de la Cordillère d'Ulucmayo; il court jusqu'à Asiento d'Ambo où, réuni au précédent, on le connaît sous le nom de *Huanuco* [1].

La rivière de Lauricocha sort du lac de même nom, situé à l'extrémité septentrionale de la province de Tarma, coule au nord en traversant la province d'Huamalies, puis

[1] Il a été dit, page 321 du volume précédent, que dès sa source qui est dans le lac de Chichiacoba, il porte le nom de *Huanuco*; il prend par la suite le nom d'*Huallaga*, qu'il conserve jusqu'à sa jonction avec la rivière qui suit. *(Note du traducteur.)*

ensuite entre dans la région montueuse, où La Condamine et le père Fritz lui ont donné le nom de Marañon [1].

Le Chanchamayo descend des montagnes d'Oroya, traverse Tarma, Acobamba et Palca, est grossi par plusieurs rivières, entre dans le pays des montagnes où il s'agrandit, et à la jonction de l'Ocsabamba et du Marancocha, il forme un lit profond.

La province de Tarma est composée de douze paroisses : Tarma, Reyes, Ondores, Cachuamayo, Paucartambo, Ninacaca, Pasco, Huaricaca, Pallauchacra, Cayma, Chacallan et Tapu, et de quarante-cinq succursales, habitées par trente-quatre mille neuf cent onze individus.

Tarma est situé dans un canton où l'on jouit d'un climat délicieux. Son territoire comprend cinq mille cinq cent trente-huit habitans, Espagnols, Indiens et métis. Avant l'institution des intendances, c'était un misérable village, où l'on n'avait pas la moindre idée d'une police régulière, et où l'on regar-

[1] Dans le tome I, page 343, cette rivière a été désignée sous le nom de *Junguragua* ou Marañon : c'est le Nuevo-Marañon. *Voyez* plus haut, page 317 de ce volume. *(Note du traducteur.)*

dait avec la plus froide indifférence la richesse et la splendeur d'une ville considérable et bien policée. Mais lorsque don Juan Maria de Galvez vint prendre possession de son gouvernement, et chercha à mettre en exécution les dispositions des nouvelles ordonnances, il prit les mesures les plus convenables pour en faire un bourg [1], y établir un sénat composé du nombre de membres que la loi a fixé pour les Indiens, et assigner des ressources qui pussent lui tenir lieu de revenus pour faire face aux dépenses des travaux publics. Un dessein aussi noble et aussi généreux ne pouvait manquer d'influer puissamment sur l'esprit des habitans, et les engager à tendre vers un but si intéressant, à bannir la mendicité et la malpropreté, et à introduire des mœurs

[1] Le meilleur moyen de répandre les lumières et la civilisation, est de changer au moins en bourgs les grands villages habités par les Espagnols dans différens endroits du royaume; car il n'est pas douteux que lorsqu'ils auront constamment devant les yeux des individus occupés et laborieux, ils ne pourront que gagner en richesse et en civilisation, et le commerce prendra de l'accroissement, ou decouvrira de nouvelles branches d'industrie; les habitans des villages voisins se déferont peu à peu de leur enveloppe grossière, et adopteront les idées saines.

plus polies et plus décentes, qui ne peuvent que contribuer à embellir le lieu et à le rendre plus commode. Les magistrats élus, voyant de quels avantages ils jouissaient, s'efforcèrent de s'acquitter convenablement de leurs nouvelles obligations; ils veillèrent à la propreté des rues, à l'approvisionnement des choses nécessaires à la vie, et à l'ordre qui devait être observé dans leur vente.

Ce bourg n'a d'autre église que la paroisse. Elle est entourée d'un beau cimetière et d'une chapelle où l'on dit les messes des morts, et où l'on enterre les prêtres et les magistrats du district.

Le territoire de Tarma est très-fertile. Grâces à sa position, il a des productions très-variées. Sur le penchant des montagnes et dans les vallées, on récolte du maïs, du froment, de l'orge et autres grains; sur les montagnes on recueille en quantité de l'oca et des pommes de terre excellentes; elles servent à la nourriture du peuple, et forment aussi une branche considérable de commerce avec les mines de Pasco et d'Yauli dans la province de Huarochiri. L'agriculture mérite par conséquent qu'on s'en occupe avec la plus grande attention, puisque de son état

florissant dépendent non-seulement l'entretien et l'amélioration du sol, mais aussi la subsistance des mines voisines. C'est pourquoi on a entièrement extirpé l'abus qu'entraînait le mode d'ensemencer sans règle ni mesure. Il a été ordonné sous des peines déterminées que les semailles se feraient dans les mois d'août et de septembre comme étant la saison la plus convenable. Cette mesure sage a prévenu et empêché le dommage considérable qui résultait de ce que l'on récoltait le maïs lorsque sa tige avait à peine un peu de consistance, et le tort inexprimable qu'éprouvaient les terres des propriétaires à l'époque de la récolte; car la plupart des propriétés ne consistant qu'en petites pièces de terre qui ne sont distinguées les unes des autres que par une marque peu apparente, les champs où l'on avait semé plus tard étaient exposés à la voracité des bestiaux qui venaient y manger les grains avant leur récolte, parce qu'on les laissait pâturer dans les champs voisins où tout était déjà coupé.

Le territoire de Tarma, confinant à l'est avec les montagnes habitées par les payens, a les productions propres à ce climat. On en tire une prodigieuse quantité de bois d'un

usage extrêmement utile dans tout le district, beaucoup de fruits délicieux, et de la cascarille excellente, très-estimée et très-recherchée au Pérou même et en Espagne. Cette branche précieuse de commerce qui est particulière à l'Amérique méridionale, mérite l'attention la plus scrupuleuse ; car il faut abbatre les arbres de manière à ne pas les briser ni les fracasser, et observer les dispositions judicieuses que l'ordonnance des forêts a posées pour assurer leur propagation et leur durée.

On obtiendrait encore de plus grands avantages si l'on semait du froment dans la paroisse de Paucartambo, si l'on y établissait des moulins pour le moudre, ce qui produirait des sommes d'argent considérables, et si les villages que la perfidie du rénégat Juan Santos Atahualpa a enlevés à la domination espagnole existaient encore. Aujourd'hui il n'en reste plus que le triste souvenir, et la nécessité la plus indispensable nous oblige à garnir nos villes frontières de bonnes fortifications et de troupes exercées, afin de les mettre à l'abri des attaques des sauvages.

En conséquence des avantages que ce pays assure, et du zèle de notre monarque pour la

conversion de ces infidèles, on a pris les meilleures mesures pour reconquérir ce canton. On a ouvert un chemin pour aller à la vallée de Vitoc, on y a fondé deux villages, et pour leur plus grande sûreté, on y a érigé un fort. De cette manière on a acquis une vaste étendue d'un pays agréable et fertile, où l'on pourra créer un commerce florissant, et l'on parviendra en même tems à réunir plus facilement ces sauvages qui vivent dispersés, et à les instruire dans les mystères de la religion chrétienne.

Je ne dois cependant pas passer sous silence une des productions de ce pays les plus importantes, car elle est en même tems l'objet d'un trafic considérable dans l'intérieur de cette province et avec Lima. Je veux parler de la quantité prodigieuse de troupeaux de bœufs et de moutons que l'on élève dans des pâturages immenses, et qui procurent un très-gros bénéfice aux campagnes. En effet, on amène tous les ans à Lima quarante mille moutons qui valent une somme égale de piastres. Les bœufs ne se vendent que dans le district, et on les emploie à l'agriculture. Les moutons sont encore très-intéressans, parce qu'ils fournissent aux manufactures de

draps du pays la laine dont elles ont besoin, et qui se vend sept et jusqu'à huit réaux l'arrobe, malgré la quantité énorme que l'on en obtient aux deux tontes de Noël et de la saint Jean, qui sont observées avec la plus stricte exactitude.

Il est néanmoins indubitable qu'aujourd'hui les fabriques sont bien déchues; car il n'en existe plus que deux, celle de San Rafael, et celle de Llacnacaca. On y peut joindre las Chorrillas d'Ocallapa et de Paucamarca dans la paroisse d'Acobamba, et de San Francisco de Huanoy dans la paroisse de Cayna; mais on n'y fait que des serges. La plus fameuse, celle de San Juan de Colpas, si renommée pour l'étendue de ses terres, la quantité de ses ouvriers, et la beauté du climat, qu'on l'affermait pour six mille piastres par an, est entièrement abandonnée. Les Indiens s'en étant aperçus, détruisirent les métiers, et employèrent tous les moyens possibles pour s'y établir. Ils y fondèrent une habitation en règle. Un grand nombre d'individus, sujets au tribut y vint demeurer, et se partagea les terres qui avaient appartenu à l'établissement. Il en est arrivé autant à la fabrique de Michivilca, et au Chorrillo de la

exaltacion de Ricco, qui ont été érigées en bourgs avec leurs églises, leurs maisons de ville et leurs prisons. Car en conformité des lois municipales du royaume, les Indiens doivent être maintenus dans leur possession.

La ville de Pasco est située dans un canton âpre et sauvage par le 10°56′ de latitude sud, et les 302° 54′ de longitude à l'ouest du méridien de Ténériffe. L'extrême variété de son climat est cause que son arrondissement ne produit aucune espèce de blé; il n'est bon que pour l'éducation du bétail. Mais cette disette de végétaux nourrissans, est remplacée par des mines riches et abondantes. Malgré l'âpreté du climat, cette ville est une des plus importantes du royaume, tant par le nombre des habitans, que par la grande quantité d'argent qui y est en circulation, et qui fait la base de son commerce. Il en résulte un spectacle agréable pour l'observateur. On y voit venir l'habitant de Xauxa pour vendre sa farine. Le même motif attire ceux de Conchucos, qui cherchent aussi à se défaire des étoffes qu'ils ont fabriquées chez eux; ceux de Huamalies y apportent les leurs, ainsi que ceux de Huaylas, dont le principal article de commerce est le sucre; ceux de Huanuco arrivent avec du

coca, du canchaca, du miel, du blé, des fruits; et ceux de Caxatambo et de Chancay fournissent les épiceries qui sont si nécessaires. Ajoutez à ce concours d'individus, la réunion de deux mille mulets qu'on emploie pour porter le métal. Leur travail payé en argent comptant, procure un bénéfice considérable à leurs maîtres.

La prospérité de la mine est l'ame de toutes ces relations de commerce, qui tournent au profit de tous les voisins. Les affaires avaient éprouvé une décadence alarmante, lorsque la mine s'était trouvée en mauvais état; par exemple, lorsqu'on avait suspendu les travaux, parce qu'elle s'était remplie d'eau, et l'on avait abandonné l'espoir de la rétablir. Mais les efforts soutenus de don Juan Maria de Galvez, de don Francisco Cuellar et de don Felix de Ijurra, la firent sortir de cet état d'anéantissement et de misère, qu'ils transformèrent en un état de richesse et de splendeur. Depuis qu'ils ont terminé leur utile entreprise, la quantité d'argent que l'on a retiré de la mine a extraordinairement augmenté, au grand avantage du public et du trésor royal.

Les principaux articles du commerce passif,

ou d'importation de tout le district, sont le savon, l'huille, les zuelas, les toiles de coton, le drap espagnol, l'eau-de-vie et les mulets. On consomme annuellement trois mille barrils d'eau-de-vie, outre ceux qui vont dans les villages des vallées de Tarma et de Chaupihuaranga. On introduit une quantité considérable de mulets; elle n'est cependant pas suffisante pour les besoins. Depuis l'abolition des répartitions, il n'existe plus d'approvisionnement, parce que les marchands ne sont plus assurés du débit.

Nous ne ferons pas la description des autres paroisses de ce district, tant pour éviter des répétitions inutiles, qu'à cause de l'état presque sauvage des habitans. La plupart de leurs villages, placés sur le haut des montagnes ou sur leur penchant, ne consistent que dans un amas de misérables huttes sans la moindre trace de rues alignées.

Le district de Xauxa est célèbre par la fertilité de son sol, ainsi que par la beauté et la douceur de son climat. Il a trente-cinq lieues de long et vingt-cinq de large; il est arrosé par le Marancocha, qui descend du haut des montagnes qu'il a au sud, et par le Pari dont nous avons déjà parlé, et qui le partage en

deux dans le sens de sa longueur. Mais la charmante vallée de ce district étant dans une situation extrêmement élevée, ne peut être arrosée que par l'eau du ciel; aussi manque-t-on fréquemment de celle qui est nécessaire pour humecter les champs, et pour désaltérer les habitans. C'est ce qui engagea à construire un aqueduc que l'on dériva de la rivière d'Yanamarca; on voulait le faire passer par un canal de cinquante vares, creusé dans le roc; mais quand on reconnut l'impossibilité d'effectuer ce projet dans ce canton, on fit différens essais dans tous les environs, et les habitans, de même que les gens de l'art, convinrent unanimement que le canton situé vis-à-vis était le plus convenable. Mais la crainte de se tromper une seconde fois, et le manque d'un ingénieur hydraulique, qui put conduire avec intelligence et avec certitude un ouvrage si important, empêchèrent d'exécuter cet utile dessein. On s'est borné à construire dans le canton de Yanama un pont comme une communication nécessaire avec les évêchés de Cusco et de Huamanga. Il consiste en piles de pierres sur lesquelles on a posé de gros troncs d'arbres. Les voyageurs y peuvent passer sans danger.

Malgré cette disette d'eau à laquelle il était impossible de remédier, la nature semble avoir répandu ses dons avec la plus grande profusion sur cet heureux pays; car les farines, les grains et les fruits de toute espèce qu'il vend aux mines de Pasco et d'Yauli, le débit de quarante mille moutons espagnols et de deux mille cochons qu'il envoie tous les ans à Lima, et en outre, une grande quantité de beurre, d'œufs, de jambons et de lard, lui procurent un commerce très-étendu, quoiqu'on ne travaille pas aux mines qui se trouvent dans ce district.

Il est un des plus peuplés du royaume : cinquante-deux mille deux cent quatre-vingt-six individus habitent ses quinze paroisses qui sont Atumxauxa, San Geronimo de Tumau, Apata, la Conception, Huancayo, Chongos, Chupaca, Sicaya, Horcotuna, Mito, Huaripampa, Sapallanga, Cincos, Comas, Cochangra, et les seize villages qui en dépendent. On observe partout avec plaisir un grand esprit d'ordre chez les habitans, sur-tout à Atumxauxa. Cet endroit mérite par sa population et par le degré de civilisation de ses habitans, la dénomination de *Villa de Santa-Fé*. Mito et Huancayo sont deux gros bourgs dignes du

titre et des priviléges des villes. En effet, on trouve dans chacun de ces endroits tout ce qui peut leur mériter cette distinction honorable.

Le district d'Huanuco est le plus petit de ceux de cette province, n'ayant que dix-sept lieues de long du nord au sud, et vingt-deux lieues de large de l'est à l'ouest. Le climat y est extrêmement doux, sain et bienfaisant. Le sol en est fertile, et peut produire toute espèce de grains et de fruits; mais la chaleur et la sécheresse de l'air, et le défaut de pâturages ont empêché d'y introduire l'éducation des moutons. C'est pourquoi on a coutume de manger la viande qui vient de Huamalies et de Tarma, car ces endroits ont une quantité de gros bétail qui excède leur consommation et leurs besoins.

Ce district comprend les paroisses de la ville de Léon, de Huanuco, de Huacar et de Santa-Maria del Valle; dix-sept villages qui en dépendent, et seize mille huit cent vingt-six habitans.

La ville de Léon, située par les 9° 55′ de latitude sud et les 302° de longitude à l'ouest de Ténériffe, est une des plus anciennes du royaume. Ce titre lui fut donné par le licencié

Baca de Castro, et confirmé par l'empereur Charles V, dans un rescrit expédié de Monzon, le 8 août 1542. Elle fut la résidence principale des conquérans et des premiers chevaliers qui vinrent au Pérou. Chez eux la noblesse et la générosité des dispositions naturelles le disputaient à leur attachement et à leur fidélité pour leur souverain. Ils furent ses plus fermes défenseurs lors des troubles que suscita la perfidie dans les premiers tems de la conquête. A l'époque des agitations plus récentes, excitées par le traître Francisco Hernandez Giron, le zèle qu'ils mirent à défendre les intérêts de la monarchie fut si grand, que non-seulement eux, mais encore les Indiens du district, animés par ce sentiment, poursuivirent le traître, parcoururent plusieurs cantons sauvages, jusqu'à ce qu'ils l'eussent atteint à Xauxa, où ils s'emparèrent de sa personne, et l'amenèrent à Lima sous la garde des compagnies des capitaines Juan Tello de Satomayor, et Miguel de la Cerna. Ce service important leur gagna si bien l'affection et la reconnaissance du monarque, qu'il donna à la ville le titre de très-noble et très-fidèle, et des armoiries qui représentaient le tyran enchaîné par le cou, et un lion qui se tenait debout. Il gratifia aussi

la plupart des habitans de riches commanderies, et exempta les Indiens d'impôts à perpétuité, franchise qu'ils ont conservée jusqu'à ce jour; car les officiers des caisses royales ayant voulu, en 1645, faire un dénombrement des Indiens tributaires, les naturels appellèrent de cette disposition au tribunal royal, et furent maintenus dans leurs droits et priviléges.

Ces prérogatives et ces immunités qui furent accordées au conseil municipal établi depuis la fondation de la ville, lui donnèrent un tel degré de splendeur et d'importance, qu'elle devint une des plus magnifiques et des plus célèbres du royaume. Ses habitans possédaient de grandes richesses, comme le prouvent leurs anciennes maisons, et l'établissement de cinq couvens qui ont des revenus réguliers. Mais lors de l'abolition des commanderies tout cet éclat s'évanouit; et l'éloignement de beaucoup d'individus qui allèrent habiter Lima, fit succéder à cet état si brillant une obscurité complète. Notre magnanime souverain informé des pertes immenses que cette ville avait éprouvées, a, par des ordres réitérés, prohibé de semblables émigrations; mais Huanuco a beau-

coup souffert des suites malheureuses qu'a entraîné la négligence de ces mesures.

Jadis la ville et ses dépendances composaient seules le district; cependant la population était si considérable, que l'on y comptait plus de trente mille Indiens. Le reste du territoire faisait partie des districts de Tarma et de Huamalies; mais, en 1692, le comte de Montes Claros, vice-roi, prenant en considération la décadence de Léon, et voulant prévenir l'entier anéantissement des Indiens, réunit à la juridiction de cette ville plusieurs villages qui sont restés dans sa dépendance.

Ces événemens firent tellement déchoir la ville de Léon, qu'elle était à peine l'ombre de ce qu'elle avait été jadis, et qu'elle ne conserva qu'un triste souvenir de son ancienne splendeur. Ses habitans plongés dans la plus affreuse misère, cause ordinaire de l'abattement, perdirent le courage et l'activité, et ne s'occupèrent plus des moyens de se relever. Mais aujourd'hui cette ville offre un spectacle bien différent; car depuis qu'on a découvert la cascarille dans les montagnes du voisinage, le commerce de cette production, ainsi que celui du miel, des chamacas, du sucre, du café et de la résine, a procuré de grands

avantages ; ils ne peuvent que s'accroître chaque jour avec les progrès que fait l'agriculture dans ce canton, et aussi long-tems que cette occupation et l'industrie seront protégées.

Aujourd'hui on estime que l'exportation des denrées dont nous venons de parler, peut produire à ce district quatre-vingt mille piastres. Mais ce n'est pas seulement à cela que se borne son commerce ; car on y apporte une partie des draps d'Espagne pour y être vendus, et l'on y a établi le trafic de l'eau-de-vie d'Yca, de Pisco et de Nasca, afin qu'elle remplace le rhum, dont on sait par expérience que l'usage est extrêmement nuisible à la santé. Par conséquent la quantité d'argent s'augmentera, et l'accroissement de circulation produira les effets les plus heureux

La police y était à peu près nulle. Le conseil municipal ou sénat, ne comptait qu'un petit nombre de membres ; leurs fonctions n'étaient que nominales, car ils ne les exerçaient jamais. La plupart des places judiciaires n'étaient pas remplies ; la salle du conseil ne s'ouvrait qu'une fois l'an, pour célébrer la nomination de l'alcalde. Le reste du tems on ne tenait pas une seule assemblée. Aussi il

n'existait plus de surveillance pour les mœurs, le bon ordre et la propreté des rues. La réparation des routes, tous les travaux relatifs à l'ornement et à la commodité de la ville étaient négligés. Les rentes privilégiées des biens communaux dépérissaient, et n'étaient plus employées qu'à des dépenses illégales et ridicules. Mais le zèle et la fermeté de don Juan Maria Galvez ont fait cesser ces abus odieux et invétérés. Lorsqu'il vint visiter cette ville, il compléta le nombre des conseillers; il institua deux assemblées du conseil par semaine pour examiner et terminer tout ce qui était relatif au bon ordre et à la police de la ville; il mit l'ordre dans le capital des biens communaux qui se monte aujourd'hui à sept cent dix-neuf piastres, et, chargea le dépositaire général, don Afensio Martin, conjointement avec le procureur général de la ville, de visiter en détail et avec exactitude tous les biens fonds, et d'examiner leur état, leur étendue, leur rapport, ainsi que les titres des propriétaires et le montant du fermage.

Continuant à mettre à exécution ses mesures de prévoyance, et voyant qu'une aussi belle ville n'avait pas de fontaine pour lui servir d'ornement et lui procurer de bonne

eau, qui se répandit ensuite par des conduits dans les nombreux jardins de la ville sans nuire à la propreté des rues, il fit construire un aqueduc, qui amène l'eau de sa célèbre et belle rivière, à la grande place du marché, pour qui cet ouvrage est un ornement merveilleux.

Il y avait au centre de la ville une élévation en terre qui occupait un espace de trois cents varas de long et de quatre-vingts de large; elle ne servait que pour les courses des chevaux qu'on y faisait les veilles des fêtes. Le terrain fut aplani, et on planta une promenade de quinze cents arbres de différentes espèces. Ils ont bien repris, et ont poussé avec tant de promptitude, qu'ils procurent déjà un spectacle charmant, et rendent ce lieu réellement délicieux. En effet, ces allées ombragées ménagent une vue charmante; le sol va en pente insensible jusqu'à la rivière, dont le cours et les champs situés de l'autre côté, forment un coup-d'œil ravissant. C'est là qu'on vient passer les belles soirées de ce magnifique climat.

Entraînés par le plaisir de voir la police et la propreté rétablies dans cette ville, et pénétrés du désir de voir répandre dans tout

le royaume des idées si bienfaisantes, qui ne peuvent que contribuer au bien-être et à l'ornement de plusieurs endroits considérables, dont les ressources sont suffisantes pour leur donner plus d'importance et les faire rivaliser de beauté avec la capitale du royaume, nous avons exposé en détail les sages mesures qui ont été prises pour tirer l'ancienne et noble ville de Saint-Léon de Huanuco de son obscurité et de sa misère. Heureusement, nous vivons dans un siècle de lumières, et le royaume peut se vanter d'avoir sous la surveillance suprême d'un vice-roi aussi éclairé que bienfaisant, des gouverneurs-intendans qui connaissent tout le poids de leurs obligations, qui savent que ces pays méritent l'attention particulière de notre monarque bien-aimé, et qui en conséquence redoubleront de zèle et d'efforts pour répandre généralement la splendeur, la culture et le bon goût. Alors les peuples célébreront leur bienfaisance.

Sur la limite montueuse de l'heureux pays dont nous venons de faire la description, se trouve la province de Panatahuas. Elle a trente lieues de long et dix-sept de large. Elle ne renferme que dix villages, dont cinq appar-

tiennent à la paroisse de Santa Maria de Valle, et les autres aux missions d'Ocopa. Les rivières qui l'arrosent sont celle d'Huanuco, le Pachitea, l'Ucayal, la rivière de Pozuzu et le Mayro. On navigue sur les deux premières dans des barques, des brigantins et des pirogues; la troisième est sur-tout fameuse, parce que c'est par elle que l'on va le plus sûrement à la Pampa del Sacramento, aux missions de Manoa, et aux fertiles pays de montagnes qui offrent une si riche moisson au zèle infatigable de nos missionnaires, et nous promettent dans les trois règnes de la nature, des richesses merveilleuses qui accroîtront le bonheur de ce pays, et donneront une plus grande extension à son commerce. Notre chef, intimement persuadé des nombreux avantages qui résulteront de l'ouverture de ses ports et du bon état de ses routes, a pris des dispositions sérieuses pour effectuer un ouvrage aussi important.

Huamalies, province pauvre et misérable, a quatre-vingt-deux lieues de longueur du nord au sud, et trente lieues de largeur de l'est à l'ouest. Elle est arrosée par les torrens d'Ayras et de Yanasayas, qui viennent de la Cordillère par le Marañon. Le Niepe, qui doit sa naissance aux eaux de la Cordillère de

Paria, traverse la vallée de même nom, et après avoir reçu plusieurs sources et des petites rivières, va grossir le Marañon.

Cette province est divisée en huit paroisses: Baños, Jesus, Pachas, Llata, Singa, Chavin de Pariarca, Huacaïbamba et Huacrachucho, qui renferment trente villages et quatorze mille deux cent trente-quatre habitans. La capitale de la province est la justice royale d'Huallanca. C'était auparavant un pacage relevant d'un autre village situé dans le canton appelé *Huanuco el Viejo* [1]. Il n'y avait pas une seule maison; car tout le pays était en pâturages. Mais, en 1779, on y décou-

[1] Ce bel endroit est remarquable par un magnifique palais que l'on y voit, et dans lequel les Incas avaient des bains. La structure en est si belle et si bien entendue, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer ceux qui ont dirigé un pareil ouvrage, sans connaître l'architecture. On est surpris de son étendue, de ses proportions et des matériaux qu'on y a employés. Quelques-unes des pierres sont d'une dimension si extraordinaire, qu'une seule suffit pour servir de seuil aux péristiles qui sont d'une longueur et d'une largeur assez considérables. On y trouve en grande quantité la pierre d'aigle renommée comme un excellent remède dans les hémorragies, les crachemens de sang et les fausses couches, et qui a une superbe couleur.

vrit des riches mines d'argent, à la vérité un peu difficiles à exploiter. C'est ce qui fut cause qu'on n'y a pas travaillé avec beaucoup d'ardeur. Quoiqu'un grand nombre d'individus se soient dernièrement établis ici, et forment aujourd'hui une population considérable, le défaut de capitaux les a empêché de se procurer tous les objets dont ils avaient besoin pour leurs travaux. On tire des mines deux espèces de minérai appelées *pacos* et *sorocho*. Il n'y a actuellement qu'un petit nombre de machines en activité, cependant on obtient annuellement une quantité régulière de mares d'argent, qui sans doute deviendra plus considérable grâces à l'heureuse révolution que la corporation des mineurs éprouve à l'époque actuelle.

Ces dernières années, don Manuel Perez Bustamante découvrit, sur la montagne de Chonta une riche mine d'argent que l'on n'exploita pas faute de moyens. Mais don Jaochim Gonzalès ayant demandé qu'on la lui concedât comme abandonnée, on fit des fouilles, et on en retira une certaine quantité de minérai. Différens essais confirmèrent l'idée avantageuse qu'on s'était faite de sa richesse. Sa possession donna lieu à un long procès; enfin

M. Escobeda, inspecteur général des revenus royaux du Pérou, en adjugea la propriété à Gonzalès, sous la condition expresse qu'il en confierait les travaux à des personnes sûres. Mais à notre connaissance, on n'y a encore rien commencé. Si cette entreprise réussissait, la richesse présumable de cette mine serait extrêmement profitable aux particuliers et à l'Etat, et cette province changerait totalement de face.

Son principal commerce consiste en toiles fabriquées dans le pays. Cette industrie fait l'occupation des Indiens et des autres habitans, aussi n'est-t-il pas de village où l'on ne trouve des métiers de tisserands. Le débit peut s'en monter à deux mille piastres par an, et comme c'est le seul objet dont cette province puisse faire un trafic régulier, il leur sert à payer ce dont ils ont besoin.

Il n'est pas douteux que dans plusieurs vallées il ne croisse du blé et d'autres productions agricoles, mais c'est en si petite quantité, qu'elles sont consommées dans le pays, et il n'en reste pas assez pour porter dans les districts voisins.

Cette province confinant à l'est, à la région montueuse habitée par les infidèles, la fertilité

de ces cantons correspond à la beauté du climat. Il y croît beaucoup de cocales [1]; mais leur fruit n'égale pas la beauté de ceux d'Huanuco. Dans les territoires de Monzon, de Chicoplaya et de Patairrondos on recueille une grande quantité de cascarille d'assez bonne qualité, du coton, et diverses plantes médicinales; et don Mathias Abadia y a obtenu des graines de tabac et de cacao de trois sortes, suivant les endroits où elles avaient été semées. Le succès de cet essai, et de ceux qu'a tentés don Juan de Bezares qui a pénétré beaucoup plus avant dans cette contrée, a vaincu les appréhensions où l'on était des attaques des sauvages, et a réuni une multitude d'Indiens qui, animés par le désir de tirer parti des productions du sol, ont ouvert des routes, et offert aux nouveaux colons leurs bras et les secours dont ils avaient besoin.

A cette province confine celle de Conchucos, qui a soixante lieues de longueur du nord au sud, et trente de largeur. Quoiqu'elle soit moins étendue que la précédente, elle comprend un plus grand nombre de paroisses et une population plus nombreuse. Il y a qua-

[1] C'est probablement l'*erythroxylon coca. L.*

torze paroisses qui sont Chavin de Huantas, San Mancos Uco, Llanniellin, San Luis de Huari, Chacas, Piscobamba, Pomabamba, Sichuas, Corongo, Llapo, Tauca, Cavana, Apallasca et Santo Domingo de Huara; dix-neuf villages, et vingt-cinq mille trois cent huit habitans.

Son sol fertile est arrosé par cinq rivières abondantes. La première, connue sous le nom de *Conchuco* ou *Callejoo* [1], sort de la Cordillère de Caxacara; elle grossit beaucoup par les eaux qu'elle reçoit de la province de Caxatambo et par les torrens des montagnes, et devient si forte et si large, qu'on a été obligé de construire des ponts dans six endroits différens pour pouvoir la passer. Elle finit par se détourner du côté de Pataz dans l'intendance de Truxillo, et poursuit son cours majestueux à huit lieues de Chavin, en se mêlant à une rivière grande et large. Sur ses bords on aperçoit les ruines d'un château construit dans le tems du paganisme. La plupart des appartemens, dont la distribution est bien entendue sont sous terre, et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que les galeries

[1] Ce mot signifie une ruelle.

souterraines passent sous le fleuve, et vont jusqu'au côté opposé. Les pierres dont cet édifice est construit sont bien taillées, et d'une longueur considérable. L'une d'elles, qu'on a retiré du milieu des décombres est longue de huit vares, et forme aujourd'hui un pont très-commode et très-sûr pour passer le fleuve.

Le Marañon vient de la province d'Huamalies, traverse celle de Conchucos depuis l'Asiento de Rapayan jadis célèbre par sa richesse, jusqu'à la vallée d'Aramay, et entre dans la juridiction de Pataz.

Le Chacral prend sa source dans la Cordillère d'Uicopacha, traverse le canton vaste et désert d'Oacaibamba, et porte ses eaux à Pueblo de Santo Dominguo de Huari, capitale de cette province, par un aqueduc de plus de deux lieues, que projeta et que fit construire don Joseph Caseda. Grâces à cet ouvrage, cette paroisse n'éprouve plus l'affreuse disette d'eau dont elle avait souffert de tout tems.

Les rivières de Chuquicara et de Tablachaca descendent de différentes branches de la Cordillera-Real, et baignent les extrémités de la paroisse de Tauca. Les naturels du pays

et les habitans des lieux voisins s'y rendent depuis le mois de mai jusqu'en août, époque où les eaux sont les plus fortes, afin d'en recueillir le sable, dont ils retirent par le lavage un or très-pur à vingt-trois carats.

Grâces à l'immense quantité d'eau qui entrecoupe et arrose le sol gras et fertile de cette province, ses grains et ses autres productions sont d'une beauté surprenante. On distingue sur-tout son froment. Sa qualité supérieure est si bien reconnue dans les mines de Pasco et dans d'autres cantons, qu'on en donne un prix assez haut dans ces derniers endroits, lorsque dans les premiers, personne ne veut donner une piastre de la charge. Les manufactures de cette province n'ont pas moins de célébrité, car dans les pays de mines voisins et le long des côtes, on préfère leurs produits à ceux des autres provinces.

La nature y offre ses productions avec une main libérale. A l'ouest, cette province confine avec les montagnes de Monzon et de Chicoplaya, et profite de tout ce que l'on y récolte. Dans le village d'Atun-Conchucos, il y a une mine de mercure dont le contenu est très-riche; une livre de minerai a, dans un essai, donné deux onces de métal; cepen-

dant, faute de courage et de capitaux, elle n'est pas exploitée. Dans la paroisse de Llamollin, on voit une mine de soufre et de salpêtre; mais on n'en tire pas grand parti. C'est dans l'étendue de cette paroisse qu'on trouve la fameuse pierre appelée *catachi*: elle se forme dans le creux d'une caverne où tombent les eaux d'une source, qui s'y condensent, et s'y pétrifient sous la forme de colonnes ou de cierges. Cette pierre réduite en poudre est un remède efficace dans l'hémorragie, et mêlée avec du blanc d'œuf, elle guérit en peu de tems les os fracturés. Sa naissance, sa structure et son usage offrent un vaste champ aux considérations du philosophe curieux et éclairé qui épie les opérations de la nature, et cherche à la surprendre dans ses mystères [1].

Huaylas, l'avant dernière province de l'intendance, est une des plus belles, des plus fertiles et des plus peuplées. Elle a quarante-deux lieues de long et vingt-trois de large, elle est divisée en quatorze paroisses: Huaras, Ayja, Requay, Marca, Cachuas, Yungay, Caras, Marate, Cotaparaco, Pararin, Pampas de

[1] Cette pierre est probablement une stalactite.

Huaylas et Atun-Huaylas ; de ces paroisses dépendent vingt-quatre villages. On y compte quarante mille huit cent quatre-vingt-deux individus : les métis en forment une grande partie.

Tous les habitans de cette province sont très-laborieux, sur-tout ceux de la contrée appelée *el Callejon*. C'est une plaine qui s'étend le long de la province, et qui est située entre deux Cordillères ; l'une la coupe à l'est, et l'autre, qu'on nomme la *noire*, à l'ouest. Le climat y est tempéré et doux. Il y croît une prodigieuse quantité de blé et de toutes sortes de denrées. Le coton y est cultivé avec beaucoup d'activité ; on en fait des bas, des nappes et des serviettes, et toutes sortes de toiles très-fines. On se sert aussi dans quelques endroits de la laine des troupeaux du pays pour fabriquer des draps. On y voit des plantations considérables de cannes, dont on extrait beaucoup de sucre, que l'on vend aux districts voisins. On confit les fruits, on les met dans des caisses de bois, et on les expédie dans différens endroits, où l'on s'en défait avec avantage.

Quoiqu'il y ait des mines d'argent, et qu'on ait établi des machines en nombre suffisant,

on n'a pas encore tiré parti du minerai. Les habitans trouvant le moyen de se procurer par d'autres branches de commerce les choses dont ils ont besoin, ne s'adonnent pas à l'exploitation des métaux.

Cette province n'étant pas éloignée des côtes, les habitans ont plus d'aisance et de politesse dans leurs manières que les autres habitans des pays de montagne. Huaras, la capitale, est dans une belle situation; beaucoup d'Espagnols y demeurent, et le gouvernement supérieur lui a accordé un conseil municipal.

La province de Caxatambo sera la dernière dont nous parlerons en suivant l'ordre d'après lequel nous les avons rangées.

Ses différens villages contiennent seize mille huit cent soixante-douze villages. Ses mines si célèbres dans le dix-septième siècle, et si fort déchues dans le dix-huitième, commencent à se relever. L'agriculture n'y fait pas de grands progrès, à cause de l'inégalité du sol et de l'âpreté du climat. Les fabriques aussi y sont anéanties, et la laine se vend brute. Mais la vente du sel qu'elle tire de ses salines est une nouvelle branche d'industrie qui remplace en quelque sorte les

autres. Si lon tirait parti de la cochenille dont on n'a fait jadis d'autre usage que de teindre les articles que l'on fabriquait, les habitans pourraient sortir de l'abattement et de la pauvreté qui fait leur partage, et recouvrer le bien-être dont ils sont déchus [1].

Combien de réflexions les différentes provinces de l'intendance de Tarma ne font-elles pas naître? Les provinces agricoles, telles que Xauxa, Huaylas, Conchucos et Tarma, sont les plus peuplées comparativement aux autres, parce que l'industrie y est encouragée. La nature semble avoir pris plaisir à accroître la race de ceux qui se sont efforcés de tirer de son sein les productions précieuses dont elle se sert pour les exciter au travail et flatter leur activité. Les montagnes stériles et incultes recèlent leurs métaux dans les cavernes sombres où règne une épaisse nuit. A leur surface, une neige glaciale et les rayons brûlans du soleil, font une guerre perpétuelle à l'homme. Mais il résiste à cette lutte des élémens conjurés contre lui, et comme un second Promethée, il porte la lumière jusque dans le séjour de Pluton. Mais cette hardiesse, cette

[1] On trouvera plus bas, chapitre XII, une description plus détaillée de cette province.

assurance inconcevable au milieu des dangers sans cesse menaçans, sont, on peut le dire, la cause qui couvre les champs des provinces fertiles de riches moissons, et accroît la famille du laboureur fatigué. L'or et l'argent épurés raniment par leur éclat ses forces abattues, et réveillent ses facultés intellectuelles. Ce n'est que par ses récoltes qu'il trouve le moyen de s'approprier ces métaux si estimés et si utiles; la population, les arts et les connaissances qui éclairent et ornent l'esprit, tout renaît, et paraît sous une forme nouvelle; en un mot, la civilisation et la politesse augmentent graduellement, et atteignent à la perfection. On pourrait dire avec raison que le bonheur de l'homme est bien loin de lui, puisque pour en posséder une portion, et procréer son semblable, on est obligé de s'enterrer, et souvent de s'anéantir tout vivant. Ces assertions qui paraissent paradoxales, obtiendront le caractère de la vérité, si l'on fait réflexion à la paresse, à la grossièreté, à l'ignorance, et à la barbarie des peuples qui, nés au sein de l'abondance, traînent une vie misérable, et ne laissent pas de postérité. Mais il a déjà disparu le nuage qui obscurcissait la surface de cette heureuse contrée; d'un côté se montrent

l'or et l'argent; de l'autre, des fruits parfumés et délicieux; leur quantité devient deux fois plus grande, et le nombre de ceux qui les cultivent s'accroît en proportion de la promptitude de la circulation des métaux; ceux-ci tiennent lieu de tout chez l'homme. Les villes recouvrent leur antique splendeur, et prennent l'air de grandeur qui leur est propre. En suivant de tels exemples, les villages se changent en bourgs, et offrent un coup-d'œil vivant et agréable.

CHAPITRE XI.

Description de Tarma-Tambo, et de ses mines de salpêtre.

A un mille de la capitale de la province de Tarma, dans le vallon de Collama et sur le chemin qui mène à Jauva, on trouve, après avoir monté assez haut, une étendue de terrain uni situé au pied de deux montagnes élevées; leur arbri et les eaux qui tombent des hauteurs répandent une fraîcheur délicieuse sur cet endroit appelé *Tarma-Tambo*.

Ce nom doit sans doute son origine au voisinage du lieu où coule la rivière de Tarma, et aux ruines encore existantes d'un ancien édifice. C'était un corps-de-garde qui renfermait aussi des appartemens magnifiques qui, d'après l'apparence et la tradition générale, servaient aux Ynas de demeure et de lieu de repos, quand immédiatement après leur couronnement, ils parcouraient leur empire, comme c'était leur coutume suivant ce que nous ont appris nos livres d'histoire.

Dans le voisinage de ces ruines et de ces

débris, on voit environ vingt cabanes d'Indiens. Lorsqu'ils ont soigné la culture de leurs champs qui leur produisent une maigre récolte de papas et de maïs, ils s'occupent à tirer de la terre des pierres contenant de riches veines de salpêtre. On les trouve sans beaucoup de peine à une profondeur peu considérable, et presqu'à la surface de la terre; aussi voit-on dans cette enceinte un nombre infini de fosses, mais aucune n'est profonde de plus d'une brasse et demie; cependant Mariano Ollero en a creusé une à sept brasses. On y aperçoit des pierres très-riches, et une veine qui se prolonge plus loin, et qui a une demi-vare d'épaisseur.

On envoya au vice-roi, conformément à sa demande, deux sacs remplis de pierres extraites de cette mine pour en faire l'essai. Mais comme le résultat qui en proviendra pourrait différer beaucoup de celui qu'obtiennent les ignorans Indiens par leurs procédés défectueux, je vais décrire leur manière de travailler la mine, afin que l'on puisse comparer les deux méthodes.

Les Indiens, après avoir brisé les pierres salpêtrées, et les avoir réduites en petits morceaux, les mettent avec une quantité d'eau

suffisante dans une peau de vache qui a la forme d'une manche. Son extrémité inférieure est percée d'un trou bouché par une cheville qu'on retire au bout de vingt-quatre heures, et on fait couler le mélange dans une barrique.

Après cette opération, on fait bouillir la lessive pendant une heure dans des chaudières de cuivre, puis on la remet dans le sac de cuir. Vingt-quatre heures après, des cristaux de salpêtre d'une couleur foncée se forment et s'attachent tout autour du sac.

J'ai dit que les cristaux de salpêtre sont d'une couleur foncée; car, lorsqu'on fait bouillir de nouveau le salpêtre, ainsi que je l'ai pratiqué dans un vaisseau de cuivre et avec une quantité suffisante d'eau, qu'on y ajoute un œuf battu, et qu'on verse le tout à travers un linge dans un vaisseau de terre vernissé, on obtient des cristaux très-blancs, très-longs et entièrement transparens.

On a aussi commencé à creuser une autre mine de salpêtre à Tapo, succursale de la paroisse d'Acobamba, et à cinq lieues de Lima. Elle n'a pas plus d'une vare de profondeur, ainsi on n'a pas encore pu y découvrir de veine.

CHAPITRE XII.

Description abrégée de la province de Caxatambo. — Situation. — Climat. — Son âpreté. — Industrie. — Mines. — Caractère des habitans. — Cause de sa dépopulation. — Commerce. — Métis. — Leurs mauvaises qualités. — Moyens de réformes.

La province de Caxatambo est située entre le 9° 5′ et le 10° 5′ de latitude australe, et entre le 78° et le 79° 45′ à l'ouest du méridien de Paris. Elle confine au nord-ouest à la province de Santa; au nord, à celle de Huaylas; au nord-est, à celle de Conchucos; à l'est, à la chaîne de montagnes qui servent comme d'un mur avancé à la province de Huamalies; au sud-est, à la province de Tarma; et au sud, à celle de Chancay.

L'âpreté de la chaîne de montagnes qui s'étendent dans cette province, l'aridité et l'escarpement de leurs différentes branches qui occupent un espace de près de mille quatre-vingt-huit lieues carrées, enfin, l'excessive élévation du sol au-dessus du niveau de la mer, la privent de terrains propres à l'agri-

est un de leurs défauts les plus ordinaires. Elle engendre leur indocilité, leurs excès et les maladies auxquelles ils sont sujets. La nouveauté et non la raison les touche; ils ont l'adresse de cacher les mouvemens de leur ame jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion de se venger avec cruauté. Ils ne connaissent pas le sentiment si précieux de l'honneur, cette base de la fidélité et de la probité dans toutes les sociétés. Ils méprisent toute espèce d'autorité, et regardent avec le même dédain le cacique et le bourreau. C'est à ces dispositions naturelles qu'il faut attribuer tous les vices qu'ils ont pris de nous; mais ils ne se sont pas appropriés une seule de nos vertus. Ils habitent des cabanes étroites, incommodes et sales. Tous leurs meubles consistent en pots de terre, en calebasses, et deux ou trois peaux de mouton qui leur servent de lits. Toute leur éducation se borne à apprendre les principes de la religion chrétienne que les curés et les autres personnes chargées de les instruire ont beaucoup de peine à leur enseigner. Tous leurs efforts ne tendent qu'à pouvoir cultiver un petit morceau de terre, et équipper un mulet. Ils ont cependant beaucoup d'intelligence et l'esprit vif. Ils

feraient de grands progrès dans les arts, s'ils étaient moins paresseux et mieux dirigés.

Les ruines d'un grand nombre de villages, les aqueducs qui existent encore, les vestiges frappans de champs anciennement cultivés, et le voyage de M. Toledo, prouvent d'une manière incontestable que jadis ce pays a eu une population plus nombreuse.

Si nous consultons la plupart des naturels de cette région, et presque tous les écrivains étrangers, nous serons portés à croire que la tyrannie, l'oppression et les travaux forcés, sur-tout ceux des mines où l'on représente les Indiens comme enterrés tous vivans, ont causé la dépopulation du royaume. Je me garderai bien de tomber dans une erreur aussi grossière. Je ne nierai pas que les guerres civiles et celles qui eurent lieu lors de la conquête, n'aient contribué à la diminution du nombre des Indiens; mais je découvrirai les véritables causes du mal. Je commencerai par les épidémies qui, à différentes époques, ont dévasté ce beau pays. Personne n'ignore les affreux ravages que la petite vérole a fait parmi les Péruviens qui n'ont ni médecins, ni moyens préservatifs, ni remèdes contre cette maladie. Nous avons encore présente aux yeux la

désolation répandue par la dernière maladie épidémique qui s'étendit depuis Santa Fé jusqu'à Lambayeque. La rougeole qui, il y a deux ans, a laissé dans le royaume des traces si terribles de son passage, a enlevé à notre souverain un grand nombre de sujets. La seule paroisse de Chiquian perdit plus de trois cents enfans, qui périrent de cette maladie, et de la privation de tout secours.

La seconde cause de dépopulation, vient sans doute de ce que les Indiens descendent dans le fond des vallées. Ils ont à y supporter un poids d'air atmosphérique beaucoup plus lourd que sur les montagnes, et l'air y est aussi moins oxigéné. Ils y vivent sans religion et sans frein, s'abandonnent à l'ivrognerie, oublient leurs femmes et leurs enfans, et font un tort infini à la multiplication de l'espèce.

Il est reconnu que tous les animaux ont besoin de respirer un air dont la densité doit être proportionnée à la structure de leur corps. La saine physique et l'expérience ont demontré que les êtres animés qui sortaient d'une région froide et élevée pour en habiter une chaude et froide, éprouvaient de grandes altérations dans leur santé. Or, si nous prenons en considération la différence de tem-

pérature qui existe entre les montagnes et les vallées, au lieu de nous étonner de voir mourir un grand nombre d'Indiens dans les contrées basses, nous serons surpris qu'il en puisse revenir quelques-uns dans leurs paroisses. Pour prouver la vérité de cette assertion, je vais comparer les qualités des deux atmosphères, et prendre pour exemple Cachirin et Callao.

A Cachirin, le baromètre se soutient à vingt pouces sept lignes ; or, en supposant la surface du corps humain de quatorze pieds carrés, et la colonne d'air représentée par un pied cube de mercure égale à neuf cent soixante pieds, un homme fait supporte constamment un poids de vingt-trois mille cinq cents livres. Les expériences que j'ai faites sur l'air que nous respirons sur les hauteurs, m'ont prouvé qu'il est composé de deux cinquièmes d'oxigène, et de trois cinquièmes d'azote. Par conséquent, au lieu de regarder l'air vif des montagnes comme la cause de la dépopulation, nous devons au contraire attribuer à la portion d'oxigène qu'il contient, la vigueur et la bonne santé dont jouissent toujours ceux qui y vivent avec tempérance.

A Callao, le mercure se soutient environ

à vingt-huit degrés. Par conséquent le résultat du calcul que nous avons établi plus haut, nous donnera trente-trois mille livres pour le poids que supporte un homme fait. La chaleur, les exhalaisons, les eaux stagnantes et marécageuses, la fermentation et la corruption de toutes sortes de matières animales et végétales, beaucoup plus considérables que dans les lieux élevés, chargent nécessairement l'atmosphère d'une grande quantité de gaz azote et hydrogène, surchargés d'ammoniaque. On peut donc avancer positivement que le gaz oxigène y compose à peine le quart de l'air atmosphérique que l'on y respire.

Il résulte de ce qui précède, que les viscères, les veines, les vaisseaux capillaires, et en général, l'ensemble du corps humain, sont sur les hauteurs dans un état de dilatation plus grand que dans les vallées. Il résulte encore de la disproportion énorme du poids de l'atmosphère des deux régions, que le poids de l'atmosphère des régions basses doit, par sa pression, altérer sensiblement la constitution des habitans des montagnes; en effet, elle leur occasione des angoisses, des irrégularités dans le cours du sang et des sucs nourriciers, suivies d'affections hypocondriaques,

et d'abattement qui engendrent beaucoup de maladies chroniques. Si l'on ajoute à ces considérations l'habitude où sont les habitans des montagnes de respirer depuis l'instant de leur naissance un air pur et froid, on sera surpris, je le répète, que quelques-uns d'entr'eux échappent aux maladies putrides, malignes, inflammatoires, apoplectiques, et à la mort.

La troisième cause de dépopulation vient certainement du grand nombre de jours de fête et d'ivrognerie. Annuellement on célèbre plusieurs fêtes dans toute la région des montagnes. Un ou deux chefs, autant de maîtres d'hôtels, deux porte drapeaux, les deux incas, leurs serviteurs, etc. sont les héros de chaque fête. Tous ces individus ne sont occupés, durant la plus grande partie de l'année, qu'à se procurer, en engageant leurs effets, et en usant de toutes sortes d'artifices, les provisions, les habillemens d'emprunt, et tout ce qui est nécessaire pour la célébration des fêtes. C'est Bacchus qui y préside. On commence à se souler pendant les huit jours qui précèdent la fête du saint, et on ne cesse que lorsque tous les tonneaux et tous les vaisseaux sont vides. Des désordres de tout genre, des querelles, des accidens fâcheux, et des mala-

dies, sont la suite de pareils excès. Le lendemain du jour où l'indécente et tragique représentation de la conquête a eu lieu [1], c'est au milieu de chansons également offensantes pour la religion et la nation, qu'on lâche sur la place publique les taureaux destinés à combattre. Aucun individu ne se présente dans l'arène sans avoir auparavant bu

[1] Dans la plupart des grandes villes du Pérou, les Indiens renouvellent la mémoire de la mort d'Atahualpa, par une espèce de tragédie qu'ils représentent dans les rues, le jour de la nativité de la Vierge. Pour cet effet, ils s'habillent selon leur ancien usage, et portent les images du soleil et de la lune, avec quelques autres symboles de leur idolâtrie. Ils portent des bonnets faits en forme de tête d'aigle ou de ces oiseaux, qu'ils appellent *kondors*, et des habits de plumes avec des ailes si bien ajustées, que de loin on les prendrait pour des oiseaux. Ils boivent beaucoup ces jours-là, et comme ils ont alors en quelque façon toute sorte de liberté, ils font autant de mal qu'ils peuvent, avec des pierres qu'ils jettent fort adroitement, soit avec les mains, soit avec des frondes. Les Espagnols si redoutés parmi eux, ne sont point alors en sûreté. Les plus sages se tiennent chez eux, parce que la fin de ces fêtes est toujours fatale pour quelques-uns. On tache continuellement de supprimer ces solennités, et on leur a depuis peu interdit l'usage du théâtre sur lequel ils avaient coutume de représenter la mort de leur inca.

assez d'eau-de-vie et de chicha, pour que l'animal lui paraisse petit et méprisable. C'est ce qui explique pourquoi les accidens mortels occasionés par cette fête barbare, sont si nombreux, et pourquoi tant d'individus estropiés et mutilés, pauvres et inutiles à la société, mènent une vie misérable; en effet, ils ont transgressé la loi qui interdit ces sortes de divertissemens.

La misère et le dénument absolu qui sont le partage du reste de leurs jours, sont la quatrième et dernière cause de la dépopulation. Je n'ai pas besoin d'alléguer des argumens à l'appui de cette assertion; car personne n'ignore que l'espèce humaine ne s'accroît qu'au sein de l'abondance et du bien-être.

Les biens communaux des provinces consistent en troupeaux de bœufs et de moutons. Leur produit est employé à boire et à acquitter les contributions que les juges exigent dans leurs visites. Quelques endroits ont aussi leurs troupeaux sous la dénomination des corps de métiers; mais je ne connais pas ces sortes de fondations, ni l'emploi de leurs biens.

Les troupeaux qui viennent du Tucuman,

l'eau-de-vie qu'on apporte d'Ica, les marchandises d'Espagne, et celles du pays que les mineurs consomment, composent presque tout le commerce de Coxatambo. Le revenu des péages de cette province, est une preuve de cette triste vérité.

Deux troupeaux de moutons, l'un de trente mille bêtes, et le second de dix mille, sont les seuls de cette espèce d'animaux qui existent dans ce sous-gouvernement. Depuis l'anéantissement des fabriques, on en porte la laine à Conchucos et à Huamalies.

Les huit mines en activité occupent à peu près cent soixante Indiens. On estime leur salaire à quatre réaux par jour par ouvrier, et à trois réaux par valet; mais on ne leur paye pas cette somme en argent comptant. Car, outre le coca et les vivres, les maîtres leur fournissent encore du drap, des toiles et d'autres articles à un très-haut prix.

J'ai omis de faire mention des métis qui peuvent composer le quart de la population de l'empire. Cette caste oisive et inutile est adonnée à tous les vices imaginables; on peut ajouter l'orgueil, l'insolence et l'effronterie, aux mauvaises qualités que nous avons mentionnées en parlant des Indiens. Il est peu de

juges auxquels un métis n'ait pas opposé de la résistance, ou au moins manqué d'égards. Plusieurs d'entr'eux ne vivent que de fraudes et de rapines, se sont rendus coupables de meurtres, et se vantent des cruautés qu'ils ont commises. Ce sont toujours eux qui sont les promoteurs ou les fauteurs des soulèvemens des Indiens ; car ceux-ci se conduisent ordinairement d'après leurs conseils. Aussi est-ce avec beaucoup de raison que M. Lorenzana s'exprime ainsi sur leur compte. « Un « métis, ou un individu d'une caste mélan« gée, est capable de corrompre tout un vil« lage d'Indiens ».

Tel est le tableau abrégé de cette province; le mal y est grand. Beaucoup de personnes diront que le remède est facile et prochain : la punition des gens oisifs ferait cesser le manque d'ouvriers pour les mines ; le commerce et l'industrie s'en accroîtraient évidemment. A l'appui de résolutions aussi raisonnables, on citerait les sages lois de Platon qui traitaient le fainéant comme un criminel d'Etat; ou celle du roi Amasis qui condamnait à mort l'homme oisif. On dirait que Solon, à l'exemple des Egyptiens, faisait rigoureusement observer cette loi dans Athènes, et que

toute la Grèce suivit son exemple. On prendrait en considération les lois de Platon, et on prouverait qu'une des principales fonctions des censeurs romains était de veiller sur les gens oisifs et les vagabonds, qu'ils étaient condamnés aux mines et aux travaux publics, et que plusieurs états de l'Europe se sont bien trouvés d'avoir adopté ces principes.

Mais quand on fait réflexion que parmi ces nations actives et laborieuses, il ne se trouvait qu'un petit nombre de fainéans, on conçoit comment la loi y était observée strictement, et comment son application était facile; et on reconnaît qu'ici au contraire, où la contagion est générale et profondément enracinée dans les deux races d'habitans qui forment la plus grande partie de la nation, les lois seraient toujours mal observées et difficiles à exécuter. Je regarderais le mal comme incurable, si je n'étais pas persuadé que notre chef, dont l'Europe éclairée admire les talens, saura trouver un moyen efficace de l'extirper peu à peu et sans éclat [1].

[1] On a vu plus haut, page 358 que la province de Caxatambo a éprouvé des améliorations qui ne peuvent manquer de faire cesser le malheureux état où elle se trouvait.

CHAPITRE XIII.

Description de la ville et de la province d'Arica. — Situation. — Ancienneté d'Arica. — Climat. — Sa mauvaise qualité. — Cause de cette insalubrité. — Moyens d'y remédier. — Avantages de sa situation. — Son triste état. — Le gouvernement transféré à Tacua. — Arica attaqué par les pirates anglais. — Leur défaite. — Aridité du pays. — Rivières. — Fertilité extraordinaire. — Commerce. — Agriculture. — Division de la province. — Revenus royaux. — Mines. — Leur richesse. — Pepitas.

La ville de San Marcos de Arica, dont il est impossible de découvrir l'origine, les progrès et l'accroissement, sans faire des recherches sur l'origine de la nation péruvienne, est située sur la côte du grand Océan, où elle a un port de même nom. Elle est à deux cent quatre-vingt lieues de Lima, quarante du bourg de Moquegua, et quatre-vingts d'Arequipa, chef-lieu de l'intendance dont elle relève. La province d'Arica est bornée au nord par celle de Moquegua; au nord-ouest, par celle d'Arequipa; à l'ouest, par le grand

Océan; au sud, par la province d'Atacamas de la présidence de Charcas; au sud-est, par celle de Lipes de la même présidence; et à l'est, par celle de Pacajez de l'intendance de la Paz. Elle a quatre-vingt-cinq lieues de long et vingt-quatre de large.

Le climat de la province d'Arica peut être divisé en trois classes d'après la différence de l'influence auquel son étendue la soumet. La première classe comprend la capitale. Le climat y est mal-sain et sujet aux fièvres tierces et malignes. C'est ce qui avait empêché les anciens habitans du Pérou de s'établir à l'entour de sa rade ni dans son port; et cependant on sait que les Indiens plaçaient leurs habitations sur les bords des rivières, des lacs et de la mer, à cause de la pêche qu'ils aimaient beaucoup. Cette habitude les familiarise tellement avec l'eau, que, dans leurs excursions maritimes, ils s'exposent aux plus grands dangers.

La seconde classe comprend la partie de la côte qui jouit d'une température douce, et semblable à celle de la partie basse du royaume. Conséquemment elle participe aux incommodités auxquelles celle-ci est exposée, telles que les fièvres tierces et autres

maladies passagères, qui cependant n'y atteignent jamais le même degré de malignité qu'à Arica.

La troisième classe s'étend à toutes les parties de la montagne qui sont contiguës aux provinces dont la température est froide et sèche, et qui sont exemptes des inconvéniens particuliers à la côte. Car, quoique dans certaines contrées hautes du Pérou on soit sujet à des fièvres tierces, que l'on n'a pas apportées de la région basse, il est bon d'observer que ce n'est pas dans les cantons froids qu'on attrape ces maladies, mais dans les vallées voisines où l'excès de la chaleur les rend fréquentes.

Ces vallées extrêmement profondes, formées par les montagnes de la partie élevée du royaume qui les couvrent et les garantissent de tous côtés, participent à tous les désagrémens de la zone chaude; en outre, la réverbération des rayons du soleil double ces inconvéniens, et cause aux habitans de ces cantons tous les maux qui sont dûs à un sang échauffé et brûlant.

On ne peut attribuer l'insalubrité du climat d'Arica qu'à la mauvaise qualité de l'air que l'on respire dans ce port. C'est lui qui occa-

sione ces cruelles fièvres tierces épidémiques dont les habitans et les étrangers se plaignent. On peut au reste, assigner deux causes à cet air empesté; la première vient de ce que le lieu de débarquement est rempli d'une grande quantité de pierres de toutes grosseurs. Les goemons et autres herbes marines s'amassent dans les intervalles que ces pierres laissent entre elles, et y pourrissent; cet amas échauffé par le soleil qui darde ses rayons avec force, répand au tems du reflux des exhalaisons pernicieuses. La seconde cause est produite par le commerce de huano [1] que ce port fait avec celui d'Iquique. Cette matière restant exposée en vente sur le bord de la mer, et ses émanations étant poussées sur la ville par le vend du sud, produisent les maladies dont j'ai parlé.

Pour éviter ces deux inconvéniens si pernicieux, il faudrait donner les ordres les plus

[1] Le huano est la fiente de certains oiseaux que l'on appelle *huanaes*, et qui restent toujours dans le port d'Ichique. On ramasse cette fiente, et on la répand sur les racines des plantes pour engraisser la terre et augmenter la fertilité. Cette marchandise forme une branche de commerce avec Arica, d'où elle se répand dans les vallées de sa juridiction.

précis et les plus rigoureux pour que les inspecteurs, ou les alcaldes, fissent exécuter avec la plus grande exactitude les mesures que je vais indiquer : 1° faire enlever aux heures de la basse mer, les pierres qui obstruent le port; par ce moyen on le rendrait plus propre, et il deviendrait plus sûr et plus commode pour les bateaux et les navires; 2° obliger tous les propriétaires des barques de huano à entasser cette matière sur le rivage de la mer, à une certaine distance au nord de la ville, et entourer ce dépôt du côté de la ville d'un mur assez haut pour intercepter les miasmes. Alors on parviendrait à purifier l'air, chose si nécessaire pour la santé des habitans.

Le port d'Arica est un des meilleurs du grand Océan, ce qui le rend digne du regard attentif du politique judicieux. Il est au corps politique ce qu'est la bouche pour le corps humain, qui, sans l'aide de cette partie, ne pourrait se sustenter. De même les provinces de l'intérieur du royaume qui sont les plus riches et les plus peuplées tirent d'Arica toutes les choses dont elles ont besoin, et le considèrent comme une porte bienfaisante par laquelle les navires marchands leur apportent non-seulement les marchandises du nord,

mais aussi les productions du Chili, de Guayaquil et de Panama qui leur sont nécessaires pour leur subsistance. Cette même porte leur sert à exporter les produits de leur sol, objets de leur commerce actif avec les provinces de la Paz, d'Oruco, de Charcas et de Potosi, tels que le piment, l'huile, le coton, le vin, l'eau-de-vie, les poissons secs et autres articles.

La population de la province d'Arica est aussi faible que celle des autres parties du royaume. Suivant les dénombremens les plus exacts, le nombre des habitans de toutes les races ne se monte qu'à vingt-huit mille cinq cents individus. Ce que je trouve de plus estimable en eux, est la constance avec laquelle ils s'adonnent aux diverses professions qu'ils exercent. Ils sont exempts du poison affreux que répandent partout ailleurs dans les villages les vagabonds qui n'y ont pas de demeure fixe. Un empereur de la Chine rendit une loi pour extirper cette canaille. Il ordonna que tout vagabond qui serait trouvé capable de travailler, deviendrait l'esclave de quiconque s'emparerait de lui [1]. Les habitans de la province d'Arica savent que l'oisiveté, qui

1 *Martinus Martinius historia sinensis*, lib. v.

prive l'homme de l'usage de ses facultés intellectuelles, et est la source de tous les vices; c'est pourquoi ils combattent la paresse par une vie active et laborieuse. Tout le monde est occupé. Les jeunes travaillent excités par l'espérance, et les vieux encouragés par la récompense.

Les femmes de Tacna et de Locumba sont généralement belles et bien proportionnées; leur teint est beau et délicat, et leur esprit est vif, ce qui augmente beaucoup leurs charmes. Ces dons leur seraient inutiles si elles n'y joignaient pas une éducation suivie et raisonnable; mais elles jouissent de cet avantage, et on s'en aperçoit aux bons effets qui en résultent. Comme épouses, elles possèdent la qualité inappréciable de savoir bien diriger et gouverner leur ménage, et donner à leur famille des exemples de décence et de modestie.

Arica avait autrefois une population considérable, et comptait des familles de la première distinction. Aujourd'hui il n'existe plus dans son arrondissement que de faibles restes de son ancienne splendeur et des causes auxquelles elle la devait. Elle a éprouvé une dépopulation funeste. Les dévastations causées par les différens tremblemens de terre n'ont

pas été moins terribles. Elle souffrit sur-tout de celui de 1605 ; ses conséquences affreuses ont mis cette ville dans le triste état où elle se trouve aujourd'hui, car ce n'est que par les débris qui existent encore qu'on peut juger de son ancienne magnificence.

Ces désastres, joints à l'insalubrité de l'air, firent prendre à la précédente administration la sage résolution de transférer les caisses royales d'Arica à San Pedro de Tacna. On suivit en cela l'exemple des gouverneurs qui, séduits par la beauté du climat et par les autres avantages dont jouit cette ville, l'avaient depuis long-tems choisie pour leur séjour, et y avaient constamment résidé. La compagnie du commerce qui pourvoit la province de marchandises, y a aussi transféré le siége de ses affaires. En effet, l'air de Tacna est sain ; les malades attirés par sa réputation y guérissent promptement, il a sur tous les individus la plus heureuse influence ; de sorte que cette ville a acquis un tel degré d'importance, qu'elle est devenue la capitale de la province.

Sa juridiction comprend différens ports qui sont : Arica, Iquique, Pacocha, Ilo, Yerba-Buena, Maestro-Lorenzo, Victor, Camaronos,

Pizagua et Loa; et quatre petites rades: Laquiaca, Sama, Meca et Tancona. Les trois premiers ports sont très-commodes pour le commerce, et très-fréquentés; les autres ne trouvent leur place que dans les nomenclatures géographiques.

A différentes époques, les nations ennemies de l'Espagne ont pénétré dans le grand Océan pour piller les ports qui sont le long des côtes du Pérou, et ont essayé d'enlever Arica. Chaque fois ils ont été les victimes de la bravoure des habitans de cette ville. Aussi les pirates ont-ils pris la fuite, emportant avec eux le souvenir de la résistance opiniâtre qu'on avait faite à leurs attaques.

Cette fidélité, et ce courage dont le comte de Villardon Pardo rendit compte au roi en 1588, se manifestèrent de nouveau par la suite, et de la manière la plus louable, lorsqu'en 1680, les deux pirates anglais John Quarl et Bartholomé Sharp, après avoir pillé Coquimbo, résolurent de venir attaquer Arica. Ils descendirent à terre, et tuèrent vingt habitans, dont ils s'étaient emparés par surprise. Mais la ville se mit en état de défense, sous les ordres de l'enseigne royal Gaspar de Oviédo. Il s'ensuivit un combat mémorable,

soutenu avec une constance inébranlable, depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures d'après-midi. L'enseigne et vingt soldats de la compagnie de Quarl y furent tués, et douze furent faits prisonniers. On les envoya à Lima, et on les abandonna à la discrétion de l'archevêque et vice-roi, don Melchior de Liñan y Lisneros, qui les fit pendre en place publique. Les pirates frappés de terreur du résultat de leur tentative, quittèrent l'année d'après le grand Océan, et retournèrent à Londres avec les débris de leur expédition [1].

[1] Ulloa dit que les pirates étaient au nombre de cent cinquante; commandés par Jean Guerin et Barthelemi Cheap. Ils entrèrent dans le golfe étroit que forme l'isthme de Panama dans le golfe de Darien, gagnèrent de là la côte de la mer du Sud, où s'embarquant dans des pirogues et des canots, ils vinrent armés jusqu'au port de Perico à Panama, où ils se saisirent par surprise de deux vaisseaux qui étaient à l'ancre, dont l'un était chargé d'une bonne somme d'argent et de quantité de munitions de guerre et de bouche pour la garnison de cette place. Maîtres de ces deux vaisseaux, ils continuèrent à pirater, et causèrent de grands dommages au commerce des Espagnols. Mais ayant eu l'audace d'attaquer Arica, ils furent repoussés avec perte. Il en coûta la vie à Jean Guerin. Le reste se sauva et retourna en Europe par le cap de Horn. (*Voyage de don Ulloa*, tome II, page 292.)

La ligne de démarcation qui sépare les terres de cette province du pays des montagnes, commence aux dernières parties de la chaîne des Cordillères et se prolonge dans sa longueur, jusqu'au point où elle vient se terminer sur le bord de la mer. Les terres qui se trouvent entre les vallées, sont à la vérité de bonne qualité et fertiles, mais elles manquent d'eau. C'est pourquoi elles ne produisent que depuis le mois de mai jusqu'en octobre inclusivement, qu'elles sont humectées par la pluie fine qu'on appelle *garoua*. Alors les collines sont couvertes de verdure. On y fait paître les bœufs et les moutons que les propriétaires amènent de la montagne. Le bétail y reste aussi long-tems qu'il y trouve des pâturages.

On a déjà vu que la partie du Péron où il ne pleut jamais[1] occupe une longueur de dix degrés de latitude; mais on peut dire qu'elle est beaucoup plus considérable, car elle se prolonge depuis Guayaquil jusqu'au désert d'Atacama. Or, la distance d'un de ces endroits à l'autre, est de quatre cents lieues. L'on observe dans toute cette étendue les

[1] Tome 1, page 43.

phénomènes dont nous avons parlé dans le passage auquel nous renvoyons.

L'opinion des philosophes a été partagée sur la cause de cette singularité. Les uns ont pensé qu'elle était occasionée par le vent du sud-ouest qui souffle toute l'année le long de cette côte, et disperse les vapeurs avant qu'elles aient pu s'élever à la hauteur nécessaire pour se condenser, et se résoudre en pluies abondantes comme il arrive dans les montagnes où ces vapeurs se fixent. D'autres ont dit que les vents frais du sud maintiennent l'atmosphère de cette contrée dans une uniformité de température modérée, quoique leur force augmente ou diminue suivant les vapeurs qui les arrêtent; mais on peut attribuer aussi bien cet effet aux particules salines qu'ils entraînent avec eux en passant sur la mer, et aux particules nitreuses qui sont si abondantes le long de cette côte; car toutes deux contribuent à rendre doux et tempéré l'air que l'on respire.

La solution de ce doute conduit à en examiner un autre qui naît, lorsque l'on considère qu'en été le vent du sud pousse les nuées sur les montagnes, ce qui n'arrive pas en hiver où l'atmosphère est constamment chargé

de vapeurs. Si en hiver il n'y a pas de raréfaction qui rende les vapeurs plus légères et plus mobiles, c'est non-seulement parce que le vent de sud est plus froid, et que la chaleur du soleil est moindre, mais encore parce que le vent froid du nord qui souffle constamment, l'emporte sur le vent du sud, et quelquefois le fait entièrement cesser.

C'est ce que l'on n'observe pas en été : alors le vent du sud est frais, à la vérité, mais il n'est pas froid, et le soleil est passablement chaud le long de la côte ; conséquemment il raréfie les vapeurs, et les pousse jusqu'aux montagnes, sans éprouver d'opposition du vent du nord qui ne souffle pas en cette saison. Quoique cette opinion soit appuyée sur les meilleures observations, je laisse au naturaliste qui s'occupe des phénomènes de la nature, le soin d'examiner à fond les causes d'un avantage qui distingue cette province, et toute la partie de la côte où l'on jouit du même bienfait.

Nous avons dit que la province d'Arica souffre du manque d'eau, l'unique aliment des plantes, et la source féconde des productions d'un terrain fertile et bien préparé. On ne compte ici que quatre rivières qui coulent

constamment : 1° celle de la vallée de Loa ; mais son influence est nulle, à cause de son grand éloignement, puisqu'elle sépare cette province de celle de d'Acatama ; 2° la rivière de Luta qui sert à arroser les champs couverts des récoltes d'été ; 3° la rivière de Sama qu'on emploie au même usage ; 4° celle de Locumba extrêmement utile pour les vignobles qui croissent sur ses rives. Les vins en sont si bons, que si on les introduisait en Europe, les personnes d'un goût délicat ne feraient pas de difficulté de leur donner la préférence sur les plus précieux que produit cette partie du monde.

Les vallées et les plaines ne sont d'ailleurs arrosées que par des ruisseaux qui descendent du penchant des montagnes. Le long espace qu'ils parcourent avant d'arriver aux lieux où ils doivent se terminer, les affaiblit beaucoup, et ils se perdent presque tous dans les terres où on les conduit.

Un des endroits qui souffre le plus du manque d'eau, est la contrée à l'entour de Tacna ; sans cet inconvénient elle serait extrêmement féconde, et deviendrait le jardin de plaisance du Pérou. Sa position force l'administrateur à lui donner de l'eau par tous

les moyens que l'art peut fournir. L'habitant de la campagne est aussi obligé de ne négliger aucun moyen propre à faciliter l'arrivée de l'eau, et le plus ardent désir du laboureur sensé, est qu'elle puisse fertiliser ses champs.

L'idée d'un canal est fournie par la rivière de Maure, éloignée de trente lieues de Tacna. Il suffirait de creuser pendant douze lieues, c'est-à-dire, l'espace intermédiaire jusqu'à une hauteur appelée *Huaylillas*; car, lorsqu'on amène l'eau jusqu'à cet endroit, elle tombe d'elle-même dans la vallée d'Yungani située au-dessous, et continue ensuite naturellement sa route au travers des champs jusqu'à Tacna.

La fertilité de cette contrée engage le naturaliste à considérer quelles sont ses bonnes qualités. L'expérience nous apprend que si Lima s'enorgueillit avec raison des productions utiles et agréables de son sol, cette province en possède non-seulement de semblables, mais beaucoup d'autres encore qui sont très-utiles; telles que le tamarin, le cacao, le café, les cerises, les bergamottes, les poires, les prunes, le tumboz, la casse [1] et

[1] Dans un jardin de la vallée d'Ilo, appelé *Santo-Domingo*, et qui appartient à Dona Maria Antonia

le tabac, lorsqu'on le cultive d'une manière convenable. Outre leur diversité, ces productions ont encore l'avantage de l'emporter sur celles de Lima par la grosseur et la délicatesse du goût.

Une particularité non moins merveilleuse, est la grosseur d'une carotte dont les anciens historiens de ce royaume ont parlé. Ils ont dit qu'elle avait existé, en 1556 à Azapa, dans la vallée d'Arica [1]. On avait mis cinq chevaux à l'ombre de ses feuilles. On avait aussi mesuré quelques tiges de menthe qui avaient deux vares et demi de longueur. Cette même force de végétation se manifeste encore de nos jours dans quelques fruits et certaines racines. On y voit des melons d'eau du poids de cinquante livres, des melons de soixante,

Velarde, habitante de la bourgade de Moquega, on voit un cassier qui rapporte tous les ans pour six cent piastres de casse de si bonne qualité, que les Indiens la préfèrent à celle de Guayaquil.

[1] Garcilasso rapporte dans son histoire les recherches qui furent faites en 1556 à Azapa, relativement à cette carotte et à cette menthe, et y joint toutes les particularités qui y sont relatives. Don Georges Juan, en parlant des olives que produit cette province, dit que pour le goût et pour la grosseur, elles surpassent celles qui ont le plus de réputation en Europe.

et des patates qui pèsent vingt-trois livres.

Le commerce actif de cette province avec l'intérieur du royaume consiste dans ses productions naturelles. Le tableau suivant en donnera une idée. On a tout calculé par arrobes, afin d'avoir de l'uniformité dans les comptes. On a ici l'habitude de faire les barriques de vin du poids de cinquante-sept livres, c'est pour les distinguer de celles de Pisco, de Nasca et de la Conception, où elles sont du double plus pesantes. Nous n'aurions donc pas pu donner une connaissance exacte de cet objet si nous n'eussions pas réduit sa quantité au terme commun [1].

PRODUCTIONS.	POIDS.	PRIX.	VALEUR EN PIASTRES.
Coton	80,000 arrobes.	16 réaux.	160,000
Vin	90,000	10	112,500
Piment. . . .	400,000	24	120,000
	400,000	12	60,000
Huile	400,000	24	120,000
Maïs.	120,000	2	30,000

[1] Autrefois le piment était la principale production de cette province, et l'on n'y semait presque rien autre

Tacna fournit non-seulement le port d'Arica de mulets pour transporter les marchandises à la montagne, cette ville se charge aussi d'expédier le vin et l'eau-de-vie de Moquega et des autres villages à leur destination. Aussi renferme-t-elle un corps de muletiers très-nombreux. On voit continuellement au moins cinq mille mulets chargés de différentes marchandises, qui seulement dans deux voyages qu'ils font régulièrement chaque année à Potosi, rapportent ensemble à leurs maîtres un revenu de 135,000 piastres, en comptant 27 piastres par mulet. Cette branche d'industrie, réunie aux productions de cette province, élève son bénéfice annuel à 737,500 piastres.

chose. Mais par la suite le nombre des Indiens qui en faisaient la plus grande consommation ayant beaucoup diminué, et la plupart d'entr'eux ayant pris du goût pour d'autres productions, le produit du piment a considérablement baissé. Voilà pourquoi les écrivains diffèrent tant entr'eux lorsqu'ils parlent du piment de cette province. L'auteur du Dictionnaire géographique de l'Amérique estime que l'on en consomme annuellement pour 200,000 piastres, et don Georges Juan élève cette quantité jusqu'à 600,000 piastres. Cette différence si frappante vient du changement que j'indique, et sur lequel ils n'ont pas cherché à se procurer les éclaircissemens nécessaires.

Les travaux agricoles de cette province sont exécutés par les esclaves et des journaliers dans les endroits où les circonstances le permettent. Les premiers vivent sur les propriétés de leurs maîtres; les seconds, qui sont la plupart des Indiens intelligens et civilisés, y sont domiciliés, ou bien descendent des montagnes au tems de la moisson.

On ne peut que donner des éloges au système de travail suivi dans ces vallées, et surtout à celui qui est en usage dans les vignobles. Les habitans ont remarqué que la vigne exige plus que tout autre végétal une attention suivie, et que son produit est proportionné aux soins qu'on lui donne. En conséquence, ils tiennent leurs champs et leurs vignobles avec un ordre et une propreté admirables. En outre, tout ce qui concerne l'agriculture et la fabrication du vin est si bien ordonné, et leurs caves sont construites et arrangées d'une manière si convenable, que les propriétaires et les vignerons des autres pays pourraient prendre chez eux des exemples.

Les autres produits du règne végétal ne sont pas soignés avec moins d'exactitude; car ceux qui appartiennent spécialement aux In-

diens natifs, sont considérablement augmentés par leur intelligence et leur travail assidu. Ce peuple qui n'oublie pas que la véritable force et la richesse essentielle d'un pays consistent dans une agriculture bien entendue, y donne toute son application, à l'exemple de ses ancêtres. Les Indiens et les Romains étaient, en bons politiques, tellement persuadés de l'importance de cette branche d'industrie, qu'un laboureur, le jour où il cultivait son champ, croyait faire à sa religion l'offrande et le sacrifice les plus méritoires. L'Espagne, notre mère-patrie, a porté une si grande attention sur cet objet, qu'il n'y a pas en Europe de royaume qui distribue aux agriculteurs intelligens et laborieux des honneurs et des récompenses avec plus de libéralité que les sociétés d'agriculture espagnoles.

Si la fécondité du terrain de Tacna est grande, la fertilité des esprits n'est pas moindre. Les écoles de Lima, de Charcas et de Cusco sont celles où les habitans de cette contrée vont sur-tout puiser leurs connaissances et former leur esprit. Depuis longtems ils ont enrichi le Pérou d'ouvrages excellens et de productions estimables. Plusieurs d'entr'eux occupent des places éminentes.

Pour ne point offenser leur modestie, je passerai leurs noms et leurs services sous silence.

La province est divisée en trois vicariats ecclésiastiques, Arica, Tacna et Terapaca. Le premier renferme trois paroisses; le second, cinq; et le troisième, quatre.

Le militaire est composé de deux corps, l'un pour le district de Tarapaca, et l'autre pour la ville d'Arica. Le premier est un bataillon d'infanterie créé en 1770; il consiste en neuf compagnies, et monte à six cent trente hommes. Il a son commandant et un major. Le second corps est un régiment de dragons consistant en quatre escadrons; il comprend six cents hommes. Il a son colonel, son lieutenant-colonel, deux commandans et un major.

Les revenus du roi se montent à 152,583 piastres 3 réaux et demi, et les dépenses à 15,132 piastres 2 réaux et demi; par conséquent le produit net est de 137,451 piastres 1 réal.

Notre souverain, dont la plus douce jouissance est de trouver l'occasion d'exercer sa bienfaisance, a assigné à l'hôpital de Saint-Jean de Dieu d'Arica une somme annuelle de 812 piastres 6 réaux et demi sur la caisse des

impôts de la province, afin que les Indiens attaqués de la maladie du pays, puissent trouver dans cette maison les secours et la protection dont ils ont besoin. Mais cette institution, aussi ancienne que pieuse, est aujourd'hui entièrement déchue; car la mauvaise qualité de l'air d'Arica empêchant cette ville d'être le refuge des malades, puisque les individus qui se portent bien y perdent leur santé, les Indiens, objets particuliers de la générosité du roi, n'y vont pas pour se faire guérir; la crainte bien fondée de l'insalubrité de l'air les en empêche.

On remédierait à cet inconvénient, qui a encore beaucoup d'autres conséquences bien tristes, en transférant l'hôpital à Tacna. Ce changement serait vu avec plaisir non-seulement par les Indiens et par les pauvres qui reconnaîtraient avec gratitude cet hôpital pour l'asile où ils peuvent se réfugier dans leurs maladies, mais il serait agréable aussi aux pères directeurs; car leur résidence au milieu d'un pays fertile et bien peuplé ne pourrait qu'accroître beaucoup la quantité des aumônes qu'ils reçoivent: le zèle ardent dont sont animés les véritables fils du respectable fondateur ne pourrait qu'acquérir un

nouveau degré de ferveur; ils ne seraient pas retenus par le dommage que leur ferait éprouver la perte de leur couvent. Il est en si mauvais état, que ce n'est pas de réparations qu'il a besoin, mais d'une reconstruction totale; et Tacna est le lieu où il serait le mieux placé.

Pour qu'il ne manque à cette province rien de ce que l'homme recherche pour faire fleurir le commerce et soutenir son existence, on a découvert dans le district de Guantajaya des mines considérables qui, suivant les historiens et les voyageurs, sont situées le long de la côte, position qui leur donne une importance extrême. En effet, les riches métaux se trouvant presque toujours dans les montagnes de l'intérieur et dans des lieux malsains, où nul agrément local ne peut engager l'homme à venir habiter, ce n'est qu'avec répugnance que ceux qui ont découvert ces mines commencent leurs travaux, et ils ne tardent pas à les abandonner, lorsqu'ils s'aperçoivent qu'ils ne sont pas promptement et amplement dédommagés de leurs peines excessives.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'époque à laquelle ces mines ont été découvertes. Au reste, comme leur plus ou moins

d'antiquité est un point très-peu important à approfondir, et qu'il vaut mieux indiquer leur nature et la qualité du métal, nous pouvons avancer avec assurance que parmi les riches trésors en or et en argent que les provinces de ce royaume renferment dans leur sein, il n'en est aucun aussi productif que ces mines.

Avant de faire un parallèle pour prouver cette prééminence, il faut noter les caractères distinctifs des différentes espèces de minérai, afin de pouvoir estimer leurs richesses. Mais comme outre les caractères par lesquels l'art distingue ces produits, les mineurs ont aussi appliqué d'autres signes distinctifs aux espèces de minérai, je vais présenter ceux que les ouvriers de la mine de Tarapaca ont donné aux minérais qu'ils exploitent, suivant les distinctions reçues : *barra*, argent en lingot; *plata blanca*, argent blanc; *plomo roco*, minérai rouge de plomb; *métal negro*, métal noir [1]; *llinteria*, *plomo blanco*, minérai blanc

[1] Suivant Sonnenschmid, qui a donné une description minéralogique des principales mines du Mexique, on y divise les minérais en colorés ou rouges, *metales colorados* et en noirs *metales negros*. Les premiers comprennent ceux dont les filons tenant du fer, ou

de plomb. Au Pérou, le minérai de plomb contient de l'argent. *Métal colorado*, métal rouge; *cochizo* et *plata grueza*, argent grossier. De ces neuf classes, les sept premières rendent environ vingt-cinq marcs par arrobe;

souvent mêlés avec de l'oxide rouge de fer, contiennent de l'or natif, de l'argent natif, de l'argent corné natif, de l'argent sulfuré, *métal cenizo et copa lillo*; en outre, les minérais qui contiennent du cuivre, du plomb, de l'arsenic, mais point, ou du moins très-peu de pyrites. Ces minérais colorés ne se trouvent que dans la partie supérieure des filons, et sont les plus riches en argent. Plus bas, on rencontre les *aretales negros*, ou gangues solides avec des pyrites, où l'on découvre peu d'argent natif, mais encore de l'oxide d'arsenic rouge et gris, de la galène, de la blende brune et noire. On voit par là combien sont insuffisantes et peu exactes les dénominations rapportées plus haut; plusieurs d'entr'elles ne pouvaient être devinées sans une explication donnée par les minéralogistes qui eussent été dans le pays. Peut-être le mot *barra* indique-t-il de l'argent natif en masses considérables, et *plata blanca*, l'argent natif en plus petites masses. Le chimiste espagnol Proust dit que les habitans de l'Amérique méridionale appellent *plata grueza*, argent sulfuré gris, les nombreuses espèces de minérais noirs, gris sulfurés, composées de sulfures de fer, de cuivre, de bismuth et d'argent. Peut-être celles-ci sont-elles aussi connues sous la dénomination de *metales negros*.

(Note de M. E. A. Schmidt.)

et les autres vingt marcs, lorsqu'elles ont acquis le degré de malléabilité convenable.

Ce simple aperçu prouve la différence étonnante qui existe entre ces mines et toutes celles du royaume; car tandis que les autres rendent six, huit et jusqu'à douze marcs par caxon de deux cents arrobes, on retire de celles de Tarapaca vingt à vingt-cinq marcs par arrobe, ce qui fait quatre mille marcs par caxon. Quoique ce produit ne soit pas le plus ordinaire, c'est cependant celui qu'on retire de métaux moins précieux dont la possession enrichirait d'autres provinces. Ici on les abandonne, à cause des dépenses excessives que leur exploitation occasione; c'est sur-tout le manque d'eau si général dans cette province, et d'autres obstacles physiques qui s'opposent à ce qu'on en puisse tirer parti.

Plusieurs personnes imbues des préjugés de l'antique ignorance, crurent que ces mines n'avaient point de veines continuelles, parce qu'elles découvrirent des pierres qui s'engendrent dans ces montagnes, et qui, lorsqu'on les fond, donnent un bénéfice considérable. Mais avec le tems, elles sont revenues de cette opinion erronée, et elles ont reconnu que ces pierres, bien loin d'être un indice de l'absence

des veines, démontraient au contraire leur existence. Elles ont dirigé leurs travaux d'après cette idée ; et aujourd'hui il se trouve le long de la côte de Taparaca dix-huit mines en exploitation constante, qui rendent par an aux intéressés quatre-vingt mille marcs. On les livre aux caisses royales de Tacna, Carangas, Oruro, et même à celles de Potosi.

Les papas, ou pepitas que produit Tarapaca, engagent l'observateur qui réfléchit à faire des recherches sur leur nature singulière. Ce sont des pierres qui contiennent de l'argent natif, et que les mineurs trouvent dans les endroits sablonneux. Elles ont presque la même valeur que les lingots d'argent fondu, sans être portées dans les comptes de caisse, parce qu'on les regarde comme des pierres de grès. On ne peut s'empêcher d'être surpris de la manière dont les particules d'argent sont mêlées avec cette enveloppe pierreuse. Je suis obligé de laisser l'explication de ce phénomène au jugement des naturalistes ; mais je suis porté à croire que les feux souterrains contribuent à leur production, parce que leur chaleur fond les métaux qui se trouvent proche des lieux où ils brûlent ; le minérai ainsi fondu s'infiltre à travers les pores de la terre

et s'y arrête, parce que le degré de chaleur qui l'a mis en fusion n'a plus lieu. Il se change en argent, et se mêle à toutes les particules terreuses qu'il a entraînées dans son trajet.

La richesse de ces pepitas est proportionnée à leur grosseur. On en a trouvé deux, l'une en 1758, l'autre en 1789, qui étaient remarquables par leur poids. La première tirée de la mine del Coronel, pesait trente-deux arrobes; et la seconde de la mine du chevalier Loaysa, en pesait huit. Elles étaient d'une qualité si parfaite, qu'à l'exception de quelques livres de terre, tout était de l'argent natif.

Les pierres d'une moindre dimension ne sont pas rares. Les deux dont je viens de parler ont été les plus grosses; mais on en a trouvé une autre qui ne leur cédait guère en poids et en richesse, et qui s'en distinguait par une particularité très-remarquable; c'est que l'on y voyait un filon d'or large d'environ un pouce mesure de Paris, qui s'étendait sur toute la surface de l'argent, et enveloppait la pierre en entier. Cette singularité fut admirée par plusieurs personnes éminentes.

Quoique ces pierres attirent, avec raison l'admiration de l'observateur, il en est d'autres

qui n'excitent pas moins la surprise. On les tire d'une montagne qui dépend de la ville de Tarapaca. Lorsqu'on les coupe dans quelque sens que ce soit, elles présentent l'image d'une plante parfaitement organisée, et dans chaque petit morceau que l'on brise, on trouve ce même dessein de branches ramifiées. Ce phénomène mérite l'attention des naturalistes. Le défaut d'observations suffisantes fait qu'il est difficile de décider comment ces plantes arborisées parviennent à représenter cette figure [1].

Rien ne prouve plus la rapidité des progrès des lumières chez un peuple, que ses efforts pour établir des sociétés savantes; car ces compagnies s'occupent de la culture des connaissances qu'elles sont chargées d'étendre, y mettent de l'ordre, répandent l'instruction, et améliorent la science économique. Tels sont les principes que la ville d'Arequipa a suivis en fondant sa société minéralogique. A son exemple, Tarapaca songe à en créer une qui s'occupera de l'amélioration des lois.

[1] *Voyez* le Dictionnaire d'histoire naturelle de Valmont de Bomare au mot *métal*.

CHAPITRE XIV.

Description du saut de Tequendama.

Ce merveilleux ouvrage de la nature n'est pas aussi généralement connu qu'il mérite de l'être. Quoiqu'en 1771 on l'ait examiné plus en détail qu'on n'avait fait auparavant, et, quoique on en ait entretenu le public, sa célébrité ne s'est pas assez étendue. La cause en vient peut-être de ce que la première notion qu'on en a eue se trouve dans un ouvrage que peu de personnes ont lu. J'ai donc pensé qu'il n'était pas hors de propos de comparer cette cataracte avec les semblables merveilles de la nature qui se trouvent ailleurs, et de rapporter les idées qu'elle m'a laissées, ayant eu dans ma jeunesse plusieurs occasions de l'observer.

Le nom sous lequel cette cataracte est la plus connue, est celui de *saut* de Tequendama, ou du rocher de Tequendama (salto de Tequendama). On l'a appelée ainsi d'après le domaine dont elle dépend, et auquel elle a donné de la célébrité. Aussi, depuis sa découverte, les vice-rois ont-ils manqué rarement

de venir la visiter. On peut juger du nombreux concours de curieux qui font cette partie de plaisir, d'après le peu de distance de la capitale à cette cascade, et d'après le beau chemin qui y mène. Le sol est uni jusqu'au domaine de Tequendama; on peut y aller en voiture commodément et sans le moindre danger, et l'on y trouve une maison vaste et bien disposée pour recevoir une compagnie nombreuse. De là on va à cheval à la cataracte, après avoir traversé en bâteau une rivière que les cavaliers passent à la nage, et qui coupe une montagne bien boisée, et d'un aspect charmant. Tous les agrémens qu'on peut souhaiter se réunissent dans ce voyage; on jouit d'un coup-d'œil délicieux, des émanations suaves des plantes, du chant mélodieux des oiseaux dont la quantité et la variété sont innombrables; enfin d'un atmosphère doux et pur. La distance du domaine à la cataracte est d'environ deux lieues. Cent pas à peu près avant d'y arriver, la route aboutit par une pente extrêmement commode à une plaine qui n'a pas tout-à-fait un quart de lieue de circonférence; elle est de forme circulaire, et totalement ceinte de grands arbres, dont les faîtes élevés forment un abri qui garantit du soleil

et de la pluie. On a coutume de s'arrêter à ce lieu de repos, et d'y prendre un léger repas. En effet, tout y convie. Ensuite on descend à pied à travers les arbres vers la cascade. A peine a-t-on fait quelques pas, qu'on est ébloui par une clarté subite causée par les vapeurs blanches qu'élèvent sans cesse les rejaillissemens de l'eau précipitée sur les rochers. Mais avant de décrire cette cataracte, je veux parler de quelques autres avec lesquelles on peut la comparer.

La chute du Rhin à Schafhouse, les cataractes du Nil, le saut du Wolga en Russie, et celui du Zaïre dans le royaume de Congo sont des phénomènes très-remarquables dans leur genre, mais ils n'égalent pas le saut de Niagara; celui-ci a cent quatre-vingt-quatre pieds, ou soixante-une vares de hauteur perpendiculaire; il se précipite en un torrent immense, et a un quart de lieue de largeur. Le brouillard qui s'en élève s'aperçoit à cinq lieues de distance, se mêle avec les nuages, et forme un arc-en-ciel resplendissant, lorsque les rayons du soleil donnent dessus. Au-dessous de cette chute, le fleuve forme des tourbillons, et on ne peut y naviguer qu'à six milles plus bas.

Voici ce que dit le père Charlevoix sur le saut de Niagara : « Mon premier soin en arri-
« vant fut de visiter la plus belle cascade qui
« soit peut-être dans la nature ; mais je re-
« connus d'abord que le baron de La Houtan
« s'était trompé sur sa hauteur et sur sa fi-
« gure, de manière à faire juger qu'il ne l'avait
« pas vue.

« Il est certain que si on mesure sa hauteur
« par les trois montagnes qu'il faut franchir
« d'abord, il n'y a pas beaucoup à rabattre
« des six cents pieds que lui donne la carte
« de M. Delisle, qui sans doute n'a avancé ce
« paradoxe que sur la foi du baron de La
« Houtan et du père Hennepin. Mais après
« que je fus arrivé au sommet de la troisième
« montagne, j'observai que dans l'espace des
« trois lieues que je fis ensuite jusqu'à cette
« chute d'eau, quoiqu'il faille quelquefois
« monter, il faut encore plus descendre, et
« c'est à quoi ces voyageurs paraissent n'avoir
« pas fait assez d'attention. Comme on ne peut
« approcher la cascade que de côté, ni la
« voir que de profil, il n'est pas aisé d'en
« mesurer la hauteur avec les instrumens; on
« a voulu le faire avec une longue corde atta-
« chée à une longue perche; et, après avoir

« souvent réitéré cette manière, on n'a trouvé « que cent quinze, ou six-vingts pieds de pro- « fondeur; mais il n'est pas possible de s'as- « surer si la perche n'a pas été arrêtée sur « quelque rocher qui avançait; car, quoiqu'on « l'eût toujours retirée mouillée, aussi bien « qu'un bout de la corde à quoi elle était « attachée, cela ne prouve rien, puisque l'eau « qui se précipite de la montagne, rejaillit « fort haut en écumant. Pour moi, après l'a- « voir considérée de tous les endroits d'où on « peut l'examiner plus à son aise, j'estime « qu'on ne saurait lui donner moins de cent « quarante, ou cent cinquante pieds.

« Quant à sa figure, elle est en fer à che- « val, et elle a environ quatre cents pas de « circonférence; mais précisément dans son « milieu, elle est partagée en deux par une « île fort étroite, et d'un demi-quart de lieue « de long qui y aboutit. Il est vrai que ces « deux parties ne tardent pas à se rejoindre. « Celle qui était de mon côté, et qu'on ne « voit que de profil à plusieurs pointes qui « avancent; mais celle que je découvrais en « face, me parut fort unie.....

« C'est sur un roc que cette nappe d'eau « est reçue, et deux raisons me persuadent

« qu'elle y a trouvé, et peut-être creusé avec « le tems, une caverne qui a quelque profon- « deur. La première est que le bruit qu'elle « fait est sourd, et comme d'un tonnerre « éloigné ; la seconde est qu'il n'a jamais rien « reparu, dit-on, de tout ce qui y est tombé ».

Voici ce que le père Alonzo de Zamora dit du saut de Tequendama en parlant de la rivière de Bogota qui lui donne naissance : « Les « eaux du fleuve se trouvant pressées, accé- « lèrent leurs cours au travers d'innombrables « rochers couverts des plus beaux arbustes ; « entraînent avec elles des blocs énormes, et « se précipitent du haut du célèbre rocher de « Tequendama, formant ainsi un des sauts les « plus merveilleux qu'on puisse voir. Le fleuve « resserré dans un canal étroit en sort comme « du tuyau d'une fontaine en bouillonnant et « mugissant avec fureur, forme un arc qui a « deux cent vingt brasses de haut, et fait dans « sa chute un fracas aussi épouvantable que « celui des cataractes du Nil. Il tombe dans « un magnifique bassin qui a une lieue de « circonférence. Souvent il est impossible de « le voir vers la fin du jour, parce que l'é- « norme quantité d'eau occasione, par le re- « jaillissement de sa chute, un brouillard de

« vapeurs qui en dérobent la vue. Mais dans « la matinée, son aspect produit l'effet le plus « imposant et le plus magnifique qu'on puisse « imaginer; car l'eau tombant en une espèce « de pluie, dont les gouttes innombrables ré- « fléchissent les rayons du soleil, produit une « multitude d'arcs-en-ciel dont la beauté ra- « vissante s'accroît encore dans le bassin. « L'admiration que cause ce spectacle est « augmentée par les couches énormes des « rochers qui environnent la chute. Si l'art « les avait travaillées au ciseau, elles ne se- « raient pas plus parfaites. Le sommet de la « montagne autour de la cataracte est cou- « ronné d'arbres majestueux, orné des fleurs « les plus belles et les plus variées ».

Comparons maintenant cette chute d'eau avec celle de Niagara. La hauteur de cette dernière, suivant le père de Charlevoix, est de cent soixante-quinze pieds; mais celle de la première est de mille cent pieds, par conséquent elle a neuf cent vingt-cinq pieds de plus. La largeur de la nappe du saut de Niagara est de quatre cent soixante-six pieds; celle de la nappe du saut de Tequendama, est de près d'une lieue. La première forme un arc-en-ciel, la seconde en forme un grand

nombre. Au milieu de l'une se trouve une petite île, ce qui n'est ni rare ni singulier; au milieu de l'autre, s'élèvent des rochers dont les couches égales excitent l'admiration. On pourrait donc appeler celle-ci une merveille de la nature avec plus de raison que l'autre, ou plutôt elle mérite seule ce nom. Le père de Charlevoix pensait que le saut de Niagara est la plus belle cascade qu'il y ait peut-être dans la nature; et le père Zamora, en donnant la description du saut de Tequendama, suppose qu'il est déjà connu et célèbre comme une merveille de la nature.

On trouve dans la partie supérieure du saut de Tequendama un rocher uni et d'une pierre très-solide, sur le bord duquel il y a des enfoncemens de différentes dimensions. On peut de là, sans le moindre danger d'étourdissement, considérer à son aise la chute bruyante de ce fleuve immense, qui poursuit ensuite son cours très-paisiblement. A quelque distance, cette chute d'eau ne paraît, à cause de l'épaisseur du brouillard qu'elle occasione, que comme une large bande argentée qui, serpentant en différentes directions, disparaît au milieu des pointes des rochers et des montagnes. Je ne fais pas mention de plu-

sieurs autres particularités très-curieuses de cette cascade, parce que le tems les a effacées de ma mémoire, et je finis en disant avec Ovide :

Nec species sua cuique manet, rerumque novatrix
Ex aliis alias reparat natura figuras.

Métamorphose, livre xv.

EL CALVO.

Nota. Le saut de Tequendama a été visité par Bouguer; lorsqu'à son retour d'Amérique en Europe, il alla de Quito s'embarquer à Charthagène de Indias. Voici ce qu'il en dit, *figure de la Terre*, page xci : « Le che-« min depuis la Plata [1] jusqu'à Honda [2] est assez uni, « il est traversé par diverses petites rivières qui vont « tomber dans la Magdeleine. Le fleuve reçoit aussi de « l'autre côté beaucoup d'autres rivières, principale-« ment le Bogota qui passe par Santa-Fé, et qui vient « tomber vis-à-vis d'Ibagué [3], dont j'ai marqué la situa-

[1] Petite ville à la sortie de la Cordillère, après le passage de Gouanacos. Latitude B. 2° 23′, longitude à l'est de Quito 2° 5′. L'intervalle entre Popayan et la Plata est de vingt lieues. On met ordinairement vingt à vingt-deux jours pour faire ce chemin.

[2] Honda petite ville riante, et premier port d'en haut de la rivière de la Magdeleine, qui néanmoins est navigable encore beaucoup au-dessus. On marche presque depuis la Plata jusqu'à Honda sur les bords de la rivière de la Magdeleine, et toujours sur le bord occidental. Latitude B. 5° 16′, longitude or. de Quito 4° 9′.

[3] Petite ville à dix-huit lieues au sud de Honda. C'est où le chemin qui part de Carthago, et qu'on fait sur des bœufs, vient se rendre. Ibagué est à cinq à six lieues à l'occident de la Magdeleine.

« tion. Le Bogota est très-considérable, même à Santa-« Fé. On chercherait peut-être inutilement sur toute la « terre une plus haute cataracte que celle qu'il forme « quinze ou seize lieues au-dessous de cette ville, et « environ à huit lieues de la Magdeleine dans un lieu « nommé *Tequendama*. Je suis convaincu qu'il faut « retrancher beaucoup de ce qu'en ont écrit quelques « voyageurs qui ont ignoré qu'on ne devait pas em-« ployer si aisément l'expression de lieues dans l'évalua-« tion des hauteurs, et que Santa-Fé était à peine élevé « de quatorze cents toises au-dessus du niveau de la « mer. Cette cataracte, si l'on en juge par des éléva-« tions auxquelles on l'a comparée dans le voisinage, « doit avoir deux à trois cents toises de hauteur, et la « chute se fait verticalement ».

M. de Humboldt en allant de Santa-Fé de Bogota à Quito, a visité le saut de Tequendama. C'est de la plume de ce savant voyageur que nous devons attendre une description exacte et pittoresque de cette merveille de la nature. Le pinceau qui a su donner une expression enchanteresse au tableau des cataractes de l'Orenoque [1], ne représentera pas avec moins d'habileté les traits gigantesques qui distinguent le saut de Tequendama.

M. de Humboldt, dans ses nivellemens barométriques, a donné les détails suivans sur le saut de Tequendama. « Le rocher de grès duquel se précipite la rivière « de Bogota, appelée plus bas *Rio de la Mesa* ou de « *Tocayma*, est élevé de 2467,10 mètres, ou 1265 toises

[1] Tableaux de la Nature, par A. de Humboldt, traduits de l'allemand, par J. B. B. Eyriés. Paris, Schoell, 1808, 2 vol. in-12, page 169 du tome II.

« 8 pieds au-dessus du niveau de la mer. La hauteur « de la cascade est de 175 mètres, 98 toises, ou 588 « pieds ».

Cette mesure est de beaucoup inférieure à l'évaluation d'el Calvo, d'après le père D. Zamora; cependant même avec cette réduction, la cataracte de Tequendama l'emporte de beaucoup en hauteur sur le saut de Niagara.

Don Felix d'Azara, dans son voyage dans l'Amérique méridionale, tome 1, page 75, dit que le saut de Tequendama est à quatre lieues de la ville de Santa-Fé de Bogota, que sa hauteur perpendiculaire est de six cent quatre-vingt-un pieds, qu'elle est divisée en trois degrès, et que le volume d'eau de la rivière de Bogota doit être considérable, puisque les uns le comparent au Tibre, et les autres au Guadalquivir.

Cet écrivain donne la description de trois cataractes situées dans le Paraguay: 1° celle de la rivière de Parana; 2° celle de l'Yguazu ou Curitiba; 3° celle de l'Aguaray, et les compare avec le saut de Tequendama. Il dit que celui-ci est moins perpendiculaire que la chute de l'Aguaray, mais qu'il l'est d'avantage que celles du Niagara, de l'Yguazu et du Parana; que quant au volume d'eau, celles de l'Aguaray et de Tequendama sont bien inférieures à celles de l'Yguazu, du Niagara et du Parama; mais qu'aucune ne peut entrer en comparaison avec celle de ce dernier fleuve, si l'on considère qu'il ne se précipite pas comme le Niagara par cascade, ou en nappe presque égale dans toute son étendue de trois cent soixante-onze toises; mais qu'il ne forme qu'un seul et énorme prisme de trente toises plein et solide,

car le fleuve qui auparavant a deux mille cent toises de largeur, se réduit subitement à un canal unique qui n'a que trente toises, dans lequel entre toute la masse d'eau en se précipitant avec une fureur épouvantable. Il ne tombe pas véritablement ni d'aplomb, mais sur un plan incliné de cinquante degrés à l'horizon, de manière à former une hauteur perpendiculaire de cinquante deux pieds de Paris. La cataracte de l'Yguazu a un volume d'eau égal à deux des plus grands fleuves d'Europe réunis; sa hauteur est de cent soixante-onze pieds, mais elle est divisée en trois degrés principaux, dont chacun a différens canaux. L'eau se précipite à plomb de plusieurs de ces canaux, et la plus grande hauteur de sa chute est de dix-huit pieds. Le saut de l'Aguaray, que l'on peut comparer à la Seine, est à peu près perpendiculaire, et a trois cent quatre-vingt-quatre pieds de Paris de hauteur.

On peut voir la description du saut de Niagara dans le *Voyage de la Rochefoucauld-Liancourt aux Etats-Unis d'Amérique*, tome II, page 12. Dans *le Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique, par M. Volney*, tome I, page 106; et dans le *Voyage de Weld au Canada*, tome I, page 282, 298. En comparant ces diverses relations, la hauteur moyenne du saut est de cent soixante pieds, et sa largeur de trois cent soixante-onze pieds.

Il existe encore dans l'Amérique méridionale, et près de la ligne, une autre cascade assez considérable. Voici ce qu'en dit don Ulloa, tome I, page 180 de son voyage : « Dans l'audience de Quito, sur la route de « Guayaquil à cette ville, à Manca Rumi, c'est-à-dire,

« en espagnol *Madre de Piedra* [1], on voit la plus belle « cascade qu'on puisse imaginer. Le rocher d'où l'eau « se précipite a au moins cinquante toises de haut, « qui font cent seize vares et demie de Castille. Il est « taillé à pic, et bordé à droite et à gauche d'arbres « extrêmement hauts et touffus. La blancheur de l'eau « éblouit la vue, et rien n'égale la clarté et le cristal « des ondes dont elle forme la nappe de sa chute. Elle « vient se reposer dans un fond de roche, d'où elle « sort pour continuer son cours dans un lit un peu in- « cliné, sur lequel passe le chemin royal. Cette cascade « ou cataracte, est nommée par les Indiens *paccha*, et « par les Espagnols *chorrera* ».

[1] Mot à mot, mère de roche. Mais il faut observer que le mot espagnol *Madre*, se prend aussi pour le lit où coule une rivière.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE. IV. Première excursion dans le territoire montueux du Pérou, du côté d'Huanuco, faite en 1631.— Fondation de six bourgades. — Nouvelle excursion en 1641, et fondations de nouvelles bourgades.—Découverte de la nation des Payansos, faite en 1644.—Bourgades fondées dans le pays de ces Indiens. — Autres établissemens formés dans le pays des Callisecas et des Setebos, en 1651. — Les Sipibos en massacrent tous les missionnaires. —D'autres religieux pénètrent, en 1661, dans le pays des Setebos. — Ils sont obligés de prendre la fuite. — Bourgade fondée dans le pays des Callisecas, vers l'an 1665. — Ces sauvages font une irruption dans le pays des Payansos, et égorgent un grand nombre de missionnaires et d'Indiens convertis. — Décadence de plusieurs établissemens. — Conversion de la nation des Omages, vers l'année 1712. — Fondation de Pozuzo. — Fondation de plusieurs bourgades depuis 1760, jusqu'à 1766. — Tentatives faites, vers la même époque, pour parvenir à la Pampa-del-Sacramento. — Massacre de quinze missionnaires. — Nouvelle expédition faite en 1783. — Itinéraires d'Huanuco à Manoa. — Ouverture de différens chemins. page 1

CHAP. V. Passages de Tarma au territoire montueux.—Montagne de Sel.—Fondation de diverses bourgades dans les environs de cette montagne. — Massacre de plusieurs missionnaires, et d'un grand nombre d'Espagnols.—D'autres missionnaires remplacent les précédens.—Nouveaux massacres. — Les missions sont abandonnées.—On les rétablit.—Fondation de plusieurs bourgades. — Découverte et description du Grand-Pajonal.—Bourgades fondées dans cette contrée. — Révolte de Jean Santos. — Perte des missions du Grand-Pajonal. — Importance de la possession de la montagne de Sel.—Plan tracé pour en faciliter et en assurer la conquête, 14

CHAP. VI. Passage de la Cordillère des Andes, du côté de Jauxa, par Comas et Andamarca.—Difficulté de ce passage.—Fondation de Santa-Cruz de Sonomoro.—Tribus diverses des Campas.—Un indien appelé Mangoré assassine plusieurs missionnaires. — Il est mis à mort par les habitans de Quimiri. — Progrès des missions. — Nouveaux massacres. — Ruine de la mission de Jauxa. — Autres massacres. — Nouveaux effets de la révolte de Jean Santos. — Rétablissement de la bourgade de Monobamba, 27

CHAP. VII. Entrée dans le territoire montueux par Huanta.—Difficulté de ce passage.—Indiens fugitifs.—Massacre de plusieurs missionnaires en 1747.—Fondation de plusieurs bourgades.—Navigation sur l'Apourimac. — Nouvelles bourgades fondées près de Simariba, 57

CHAP. VIII. Passage de Chachapoyas à la jonction de la Moyobamba et de l'Huallaga.—Navigation du Maranon depuis Tomependa dans la province de Jaen, jusqu'au

lac de Grand-Cocama. — Pongos ou détroits. — Description et désignation de ces passages. — Balses. — Description de ces barques. — Retour du lac de Grand-Cocama au port de Tomependa. — Difficulté de cette navigation. — Descente du Maranon depuis le lac de Grand-Cocama jusqu'à Tefé, établissement portugais. — Navigation de ce lac à Quito, et retour. — Entrée dans le territoire montueux par la corrégidorie d'Huamalies. — Bourgades de Playa-Grande et de Chicoplaya. — Entrée dans le territoire montueux par la corrégidorie de Pataz ou de Caxamarquilla. — Bourgade de Pachiza, 43

Chap. IX. Voyage de Chavin à Chicoplaya. — Vastes cavernes. — Belles plaines. — Rivière de Santa-Rosa. — Sol des bords de cette rivière. — Lac de Negrococha. — Marécages de Chapacra. — Productions de cette contrée. — Grands pajonales. — Rivière de Monzon. — Village de Chipaco. — Rivière d'Aucantagua. — Monzon. — Décadence de cette bourgade. — Mines des environs. — Chicoplaya. — Idée générale de toute cette contrée. — Etendue dont elle est. — Ressources qu'elle offre. — Conduite à tenir pour les mettre à profit, 58

Chap. X. Second voyage du père Narcisso Girbal y Barcelo à Manoa en 1791. — Dispositions du père Sobreviela pour assurer les succès de ce voyage. — Départ de Lima. — Arrivée à Huanuco. — Le père Girbal y trouve ses compagnons de voyage. — Départ d'Huanuco. — Obstacles en route. — Débordement des rivières. — Perte d'un bateau. — Arrivée à Laguna. — Le père Girbal part pour l'Ucayal. — Il arrive à

l'embouchure de cette rivière. — Il la remonte seul. — Il rencontre les Conivos. — Il en est bien reçu. — Ses compagnons le rejoignent. — Il poursuit son voyage, et trouve d'autres Conivos. — Ces indiens lui demandent de leur donner un chef. — Il se rend à leurs prières. — Rencontre des Panos. — Les pirogues des Indiens accompagnent le père Girbal. — Arrivée à Sarayacu. — Joie tumultueuse des Indiens. — Une femme rétablit l'ordre. — Les pères prennent possession de leur couvent. — Augmentation de population à Sarayacu. — Le père Girbal prend des informations sur le Carbunculo. — Observations sur le cannellier d'Amérique. — Bon état de la mission, 70

CHAP. XI. Voyage du frère Juan Dueñas, de Manoa à Cumbasa en 1792. — Il part de Sarayacu. — Il descend l'Ucayal. — Il entre dans la *Laguna de Santa-Catalina*. — Arrivée à un village de Panos. — Navigation dans une rivière qui se jette dans la Laguna. — Village des Piros. — Le frère Dueñas quitte son canot. — Il continue sa route par terre. — Il arrive au port d'Yanayacu. — Rencontre des Cumbasas. — Arrivée à Lima. — Observations sur les peuplades indiennes. — Productions de la Pampa del Sacramento, 94

CHAP. XII. Relation du voyage de la vallée de Senta à la ville de Tarija, par don Juan Adrian Fernandez Cornejo. — Départ de la Viña près de Senta. — Passage de différentes rivières. — Beau pays. — On prend des guides. — Accident arrivé à don Adrian Cornejo — Il est obligé de s'arrêter. — Ses compagnons continuent la route. — Eaux puantes. — Défilés difficiles à passer. — Arrivée à un village d'Indiens. — Village

habité par des Espagnols. — Avis d'une troupe de voyageurs cherchant à découvrir une route. — On se met à la poursuite de cette troupe. — On la rencontre. — Recherches d'une route. — Arrivée à la Senta.—Beauté du pays parcouru, 124

Description de différentes provinces du Pérou.

CHAP. PREMIER. Description topographique de la province de Canes et Canches, vulgairement appelée *Tinta*.— Situation.—Etendue.—Température.—Rivières.—Animaux.—Nations des Canas et des Canches.—Elles sont soumises par les Incas.—Leur pauvreté.—Etat actuel.—Division de la province.—Administration.—Etat militaire.—Commerce.—Industrie des Indiens.—Leur répugnance à aller travailler aux mines de Potosi, 145

CHAP. II. Description de la ville et de la province de Truxillo.—Ville de Truxillo.—Sa population.—Vallée de Chimou.—Ses anciens souverains.—Etendue de la province.—Monumens anciens.—Vallées.—Climat.—Eaux.—Vents.—Ports.—Population.—Caractère des habitans.—Espagnols.—Indiens.—Nègres.—Métis.—Mulâtres, 168

CHAP. III. Anciens tombeaux des Indiens.—Richesses et objets qu'on y trouve.—Recherches renouvelées sans cesse.—Descriptions des figures qu'on y a découvertes.—Agriculture.—Industrie.—Commerce.—Misère d'une partie des habitans, 189

CHAP. IV. Description de la province, ou district de Pioura, dans l'intendance de Truxillo.—Situation.—Climat.—Sécheresses et pluies.—Productions.—Riviè-

res.—Ports.—Désert de Sechoura.—Ville capitale.—Habitans. — Langage des Indiens. — Mines. — Agriculture. — Commerce. — Exportations. — Coton. — Chèvres. — Cascarille. — Importations, 215

Chap. V. Description de la province de Saña ou Lambayeque.—Situation.—Sol.—Climat.—Rivières.— Ports. — Bien-être des Indiens. — Capitale. — Population. — Factorerie du tabac. —Troupeaux de chèvres. — Province. — Population. — Espagnols. — Indiens métis, etc. —Productions.—Industrie.—Commerce, 240

Chap. VI. Des animaux des provinces de Truxillo, Saña et Piourа, 258

Chap. VII. Des arbres, des herbes et des autres végétaux, 284

Chap. VIII. Description de la province de Caxamarca dans l'intendance de Truxillo.—Ville capitale.—Situation. — Antiques édifices. — Population.— Climat.— Bains chauds. — Habitans. — Mine d'argent. — Province.—Situation.— Climat.— Population.— Caractère des habitans. — Productions, 298

Chap. IX. Description de la province de Chachapoyas.— Situation. — Etendue.—Paroisses et villages.—Particularités.—Tableau du désert.— Rivières.— Productions naturelles.—Agriculture.—Industrie, 308

Chap. X. Description de l'intendance de Tarma.—Situation.—Etendue.—Rivières.—Division.—Capitale.— Productions. — Arbres, plantes. — Troupeaux. — Pasco. — Mine. — Xauxa. — Huanuco. —Ville de Léon. — Ancienne splendeur. — Décadence. — Rétablissement. — Panatahuas. — Huamalies. — Mines.

— Industrie. — Conchuco. — Rivières. — Riches productions. — Mines. — Huaglas. — Caxatambo. — Réflexions générales, 325

CHAP. XI. Description de Tarma-Tambo, et de ses mines de salpêtre, 362

CHAP. XII. Description abrégée de la province de Caxatambo. — Situation. — Climat. — Son âpreté. — Industrie. — Mines. — Caractère des habitans. — Cause de sa dépopulation. — Commerce. — Métis. — Leurs mauvaises qualités. — Moyens de réformes, 365

CHAP. XIII. Description de la ville et de la province d'Arica. — Situation. — Ancienneté d'Arica. — Climat. — Sa mauvaise qualité. — Cause de cette insalubrité. — Moyens d'y remédier. — Avantages de sa situation. — Son triste état. — Le gouvernement transféré à Tacna. — Arica attaqué par les pirates anglais. — Leur défaite. — Aridité du pays. — Rivières. — Fertilité extraordinaire. — Commerce. — Agriculture. — Division de la province. — Revenus royaux. — Mines. — Leur richesse. — Pepitas, 379

CHAP. XIV. Description du saut de Tequendama, 408

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

Extrait du Catalogue des Livres qui se trouvent chez DENTU, *Impr.-Libr., rue du Pont-de-Lodi*, n.° 3.

LETTRES HISTORIQUES, politiques, philosophiques et particulières de Henri Saint-John, lord vicomte BOLINGBROKE, depuis 1710 jusqu'en 1736; totalement inconnues en France, dont seulement une partie a été publiée en Angleterre, dans des ouvrages différens, en langue anglaise; collection imprimée sur les originaux de la main de BOLINGBROKE, contenant les secrets de la négociation de la paix d'Utrecht, avec une foule de détails très-variés sur l'histoire, la morale, la philosophie, la littérature et l'érudition, éclaircis par des explications ou notes sur les principaux personnages dont il est question dans ces lettres, qui sont précédées d'une notice historique sur Bolingbroke, d'une chirographie ou copie figurée de son écriture, et du portrait très-ressemblant de cet illustre anglais; publiées par M. le général Grimoard, éditeur des Œuvres de Louis XIV, etc.; 3 vol in-8.° de 1500 pages, sur caractères neufs, pap. fin d'Angoulême, 18 fr.
Il a été tiré quelques exemplaires en papier vélin, 36 fr.

GEOGRAPHIE MODERNE, *abrégée*, par PINKERTON; 1 gros vol. in-8° de 800 pages, orné de belles cartes; 2.e édit. revue, corrigée avec le plus grand soin; augmentée d'un *Traité de Géographie ancienne*, d'après les meilleurs auteurs. On a inséré dans cette édition tous les changemens arrivés en Europe. 9 f.
— Le même, avec les cartes coloriées, 10
Ouvrage adopté par la Commission des Livres classiques pour l'usage des Lycées et Ecoles secondaires

RECHERCHES sur l'origine et les progrès des Scythes ou Goths, servant d'introduction à l'Histoire ancienne et moderne de l'Europe; traduit de l'anglais de J. PINKERTON; un vol. in-8., orné d'une Carte du monde connu des anciens, et gravée par *N. Tardieu*, Prix, 6 f.
Idem. vélin satiné, carte coloriée, 15

ŒUVRES COMPLÈTES DE P. J. BITAUBÉ, 9 *v. in-8°*

L'ILIADE ET L'ODYSSÉE D'HOMÈRE, 4.e édit., revue, corrigée avec le plus grand soin, et augmentée de plusieurs remarques; ornée du portrait d'Homère, gravé par Saint-Aubin; du bouclier d'Achille, et de la Carte homérique, pour servir à l'intelligence du texte (1).

JOSEPH, 7.e édition, revue et corrigée, 1 vol.

LES BATAVES, nouvelle édition entièrement refondue.

HERMAN et DOROTHÉE, traduit de l'allemand de Goëthe; suivi de plusieurs Mémoires sur la littérature des anciens.

Prix des 9 vol. brochés et étiquetés . . . . . 45 f.
Pap. grand raisin, brochés et étiquetés 67
Pap. carré vél. d'Annonay, brochés et étiquetés . 90
Pap. gr. raisin vélin superfin, *dont il n'a été tiré que très-peu d'exemplaires*, brochés et étiquetés. 135
Il y a quelques exemplaires, avec les eaux-fortes et le portrait avant la lettre, prix brochés . . 150

(1) Cette Carte, qui n'a point encore paru, sera aussi donnée aux personnes qui prendront les trois derniers volumes, pour compléter les anciennes édit. d'Homère.

MELANGES DE LITTERATURE; par J. B. A. *Suard*, secrétaire perpétuel de la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut; 5 v. in-8.°, sur carré fin, 2.e édit. 21 f.
Idem papier vélin d'Annonay, 42
Les tomes IV et V, 9 f. Pap. vél. 18

VOYAGE EN HONGRIE, précédé d'une description de la ville de Vienne et des jardins impériaux de Schœnbrun, publié à Londres en 1797, par *Robert Townson*; traduit de l'angl. par *Cantwel*. Trois vol. in-8.°, ornés de la carte générale de la Hongrie, et de 18 planches gravées en taille-douce, 15 f.
Idem, papier vélin, 30

HELIOGABALE, ou esquisse morale de la dissolution romaine sous les Empereurs, 1 gros vol. in-8.° orné d'une belle gravure dessinée par *Guérin*, 6 f. *id.* vélin, 12 f.

VOYAGE DE LA TROADE, fait dans les années 1786 et 1787, par J. B. Lechevalier; troisième édition, considérablement augmentée. Trois vol. in-8.°, ornés d'un Atlas de 37 planches gravées par les premiers artistes, 25 f.
Papier grand-raisin, belles épreuves, 35
Pap. double, façon Hollande, 1.res épreuves, cartonnés, 40
Papier grand-raisin double superfin vélin, fig. avant la lettre, cartonnés à la *Bradel*, 66

VOYAGE *de la Propontide et du Pont-Euxin*, avec la carte générale de ces deux mers, etc. etc; par le même. Deux vol. in-8° 9 f. Pap. vél. 15 f. *Idem*, avec les cartes enlum. 21 f.

VOYAGES *d'Alexandre Mackenzie*, dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, faits en 1789, 1792 et 1798, à la mer Glaciale, et à l'Océan Pacifique; avec un Tableau du commerce des pelleteries dans le Canada; traduits de l'anglais par J. CASTÉRA, avec des notes du vice-amiral Bougainville. Trois forts vol. in-8.° ornés de cartes et portraits, revues par M. *Buache*, 16 f. *Idem*, papier vélin d'Annonay, 32 f.
—Le même ouvrage, en *anglais*, 2 v. in-8.° cartes et portrait, 16

VOYAGE *à la côte occidentale d'Afrique*, fait dans les années 1786 et 1787; contenant la description du Congo; suivi d'un voyage au cap de Bonne-Espérance, par *L. Degrandpré*. Deux vol. in-8.° ornés de 11 superbes figures, cartes, et du plan du cap de Bonne-Espérance, 12 f.
Pap. vélin, fig. avant la lettre, et les grav. en atlas in-4.° 24

VOYAGE *dans la partie méridionale de l'Afrique*, fait en 1797 et 1798, par *John Barrow*, contenant des observations sur la géologie, l'histoire naturelle de ce continent, etc; traduit de l'angl. par le même, avec des notes. Deux vol. in-8.° orné d'une très-belle carte d'Afrique, 10 f. Pap. vélin, 20 f.

2.e VOYAGE, *du même*, en AFRIQUE; 2 vol. in-8.° ornés de 8 belles cartes, 12 f. Pap. vélin, 24 f.

OBSERVATIONS sur le voyage de BARROW à la Chine, en 1794; imprimé à Londres en mai 1804; lues à l'Institut par M. *Deguignes*, résidant de France à la Chine, 1 fr. 50 c.

VOYAGES *Physiques et Lythologiques dans la Campanie*; suivis d'un Mémoire sur la Constitution physique de Rome, etc. etc.; par *Scipion Breislak*; traduits par le général *Pommereuil*. Deux vol. in-8.° ornés de 6 belles cartes enluminées, 12 f.
Il a été tiré quelques exemplaires sur papier vélin, 24

NOUVEAU VOYAGE *dans la haute et basse Egypte, en Syrie, et dans le Darfour*, contrée où aucun Européen n'avait encore pénétré, etc. ; fait depuis 1792 jusqu'en 1793, par G. W. Browne ; traduit de l'anglais sur la seconde édition, par *J. Castéra*. Deux vol. in-8.° ornés de cartes, vues, plans, etc. Prix : pap. ord. 12 f. — Pap. fin, 17 f. — Pap. vélin, 24 f.

VOYAGE *dans l'intérieur de l'Afrique*, fait en 1795, 1796 et 1797, par Mungo-Park, traduit de l'anglais par *J. Castéra*. Deux vol. in-8.° ornés de cartes, 18 f.

VOYAGE *en Hanovre*, fait en 1803 et 1804; 1 gros vol. in-8°, 5 f. 50 c.

Idem, pap. vélin, 11

DES DIVINITÉS GÉNÉRATRICES, ou *du culte du Phallus chez les anciens et les modernes*, etc., par Dulaure; 1 vol. in-8°, pap. fin, 5 f. *Idem*, papier vélin, 10 f.

DE L'IMPOSSIBILITÉ *du Système astronomique de Copernic et de Newton*, avec cette épigraphe : *L'algèbre est le précipité de la pensée humaine ; la vérité n'est point dans des amplifications de trigonométrie :* mendaces filii hominum in stateris. Par L. S. Mercier, membre de l'Institut de France. Un vol. in-8°, pap. fin d'Auvergne, 4 f. 50 c.

RECHERCHES sur plusieurs monumens celtiques et romains, principalement sur les peuples Cambiovicenses de la carte Théodosienne, dite de *Peutinger* ; etc. etc., par M. BARAILON, correspondant de l'Institut de France, etc. Un vol. in-8.°, 6 fr.

ŒUVRES *complettes de Vauvenargues*, nouvelle édition, augmentée de plusieurs ouvrages *inédits*, et de notes critiques et grammaticales, précédées d'une notice sur la vie et les écrits de Vauvenargues, par M. SUARD ; 2 vol. in-8.°, sur papier fin d'Angoulême, 10 fr.

Pap. vélin d'Annonay, 20

Les Amours épiques, poëme en VI Chants, contenant la traduction des épisodes sur l'amour, composés par les meilleurs poëtes épiques ; par *F. A. Parseval Grandmaison* ; 2.e édit., augmentée de deux mille vers, et suivis de plusieurs morceaux traduits d'Homère, de Milton et de l'Arioste, 1 vol. in-8° fig. 5 f. Pap. vélin d'Annonay, 10 f.

Lettres choisies de Voiture et Balzac ; suivies des Lettres choisies de Montreuil, Pélisson et Boursault, précédées d'un discours préliminaire et d'une notice historique sur ces écrivains ; 2 gros volumes in-12, sur pap. carré fin d'Auvergne, 6 f.

Papier vélin d'Annonay, 12

FLEETWOOD, par W. Godwin ; 3 vol. in-12, traduit de l'anglais, par M. Villeterque, 6 f.

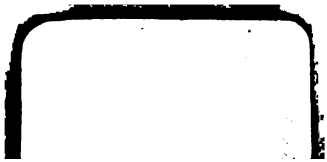
ELMONDE, ou la Fille de l'Hospice, par *Ducray-Duminil*. 5 vol in-12, ornés de jolies gravures, 10 f.

JULES, ou le Toit paternel, par *le même* ; 4 vol. in-12 ornés de jolies gravures, 8 f.

LE BRIGAND DE VENISE ; par *Lewis*, auteur du *Moine* ; 1 vol. in-12, 2 f.

LUCIE OSMOND, ou le danger des Romans, 1 v. fig. 2

RODOLPHE *de Werdemberg*, par A. Lafontaine, in-12, 2

[illegible] t 1 p 256.

[illegible]